44/11
15

MÉMOIRES

CONCERNANT

L'HISTOIRE, LES SCIENCES,

LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS,

PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME HUITIEME.

A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/memoiresconcerna08amio

AVERTISSEMENT.

I. ON a donné, dans quelques-uns des volumes de ce Recueil, un grand nombre de *Portraits* ou vies des Chinois célebres. La premiere ſuite de ces portraits, remplit preſque tout le troiſieme volume ; la ſeconde occupe une grande partie du cinquieme. On a laiſſé moins d'eſpace à la troiſieme ſuite que l'on publie aujourd'hui, afin que les Lecteurs puiſſent trouver plus de variété dans le nouveau volume qu'on leur offre.

Toutes ces vies ſont rangées ſelon l'ordre chronologique. Celles que renferme le cinquieme volume, finiſſent avec la Dynaſtie des *Tang*, eteinte l'an 975 de notre Ere. Les vies qu'on trouvera dans celui-ci, appartiennent à la grande Dynaſtie des *Song*, & s'etendent depuis la fin du dixieme ſiecle juſqu'au commencement du douzieme. On réſerve pour un autre volume une quatrieme ſuite, qui appartient encore à cette même Dynaſtie. Elles ſont toutes ecrites par M. Amiot, Miſſionnaire, à qui ce Recueil a de grandes obligations.

II. Les deux morceaux qui ſuivent ſont d'un autre Auteur, dont ce même Recueil contient auſſi pluſieurs Mémoires importans. Il a terminé ſa carriere * dans un âge encore peu avancé (il n'avoit que 54 ans). Les maux ſous leſquels il a ſuccombé n'avoient ni ralenti ſes travaux, ni même refroidi ſon imagination. On en jugera, non-ſeulement par ceux de ſes ecrits qu'on va lire, mais par quelques autres qu'on ſe propoſe de publier inceſſamment.

* Le 8 Août 1780.

Le premier des deux qu'on fait entrer dans ce volume, explique d'une maniere qui paroît très-ingénieuſe, comment l'Ecriture hiéroglyphique a pu inſenſiblement produire l'Ecri-

ture alphabétique. Le ſecond, eſt la premiere partie d'un *Eſſai ſur la langue des Chinois, & ſur les caracteres de leur Ecriture.* L'objet de cette premiere partie, eſt de donner *une notion plus philoſophique que grammaticale de la Langue chinoiſe*, comme le dit l'Auteur lui-même. L'objet de la ſeconde, eſt la notice, l'analyſe & l'hiſtoire critique des caracteres chinois. On a réſervé ce morceau pour un nouveau volume qu'on prépare, & à la tête duquel il ſera placé. Il auroit occupé trop d'eſpace dans celui-ci.

III. L'Auteur a joint à ſon *Eſſai*, quantité de notes dont pluſieurs ſont fort étendues & très-curieuſes. On donne aujourd'hui celles qui ſont relatives à la premiere partie. On croit devoir prévenir les Lecteurs, que ce ne ſont pas de ſimples remarques ou eclairciſſemens ſur les paſſages qui y renvoient. Ce ſont ſouvent des digreſſions amenées à l'occaſion d'un mot, mais toujours intéreſſantes, ſur la Géographie, la Population, les Sciences, les Lettres, les Arts, les Loix, les Mœurs & les Uſages des Chinois. On a indiqué en marge de chaque note, les objets principaux qui y ſont traités; & pour en faciliter la recherche, on en a fait une table qu'on a miſe à la ſuite de la Table générale des pieces.

IV. Le reſte de ce volume eſt rempli, 1°. par quelques courtes notices; 2°. par des extraits de diverſes lettres ecrites de Chine; 3°. par un Supplément à l'Art militaire des Chinois.

1°. La notice concernant les *objets de commerce* à importer en Chine, quoique très-ſuccinte ſans doute, vu l'importance & l'etendue d'un pareil ſujet, contient des obſervations qui ne ſont pas à négliger. Celle qui concerne le *ſang de Cerf*, employé en Chine comme remede, eſt curieuſe, & peut devenir utile. Les réflexions ſur la *Poterie* de la Chine peuvent tourner au profit de la nôtre. Le petit ecrit qui

fait connoître le *Tribunal des Ouvrages publics*, etablis dans l'Empire Chinois, préſente des idées qui peut-être ſeroient recueillies avec quelque fruit par les Gouvernemens d'Europe.

2°. On lira ſans doute avec plaiſir l'extrait d'une Lettre ſur les honneurs que l'Empereur de Chine, actuellement régnant, a fait rendre à M. Sikelpart, Miſſionnaire, & Peintre de cet Empereur. On y verra le cas que ce Prince fait des Arts, & de ceux qui les cultivent; & la bonté avec laquelle il traite les Européens attachés à ſon ſervice.

On avoit cru en 1778 que l'Empereur etoit mort dans le cours d'un voyage qu'il avoit entrepris; & cette nouvelle avoit eté annoncée en Europe d'après les lettres de quelques Miſſionnaires, par leſquelles on avoit eté informé des bruits qui en avoient couru à Péking. On trouvera ici l'extrait d'une lettre qui nous a depuis inſtruits de ſon retour, & qui en détaille les circonſtances.

Une autre Lettre ecrite de Péking en 1768, & qui contient la *relation d'un voyage de Canton à Péking*, nous a paru mériter d'être communiquée au Public. Elle contient des faits qui paroiſſent diminuer l'idée qu'on a communément en Europe de la population de la Chine. On y voit que cet immenſe Empire a des campagnes en friche dans l'enceinte même de quelques-unes de ſes villes; & ce qu'il faut penſer des douze lieues de circonférence que nos Géographes donnent à la ville de Nankin. Mais il ne faut pas non plus tirer des conſéquences trop etendues de ces obſervations, faites ſur la ſeule route de Canton à Péking.

3°. On a réimprimé dans le volume précédent, *l'Art militaire des Chinois*, par M. Amiot, & on y a ajouté quelques remarques tirées principalement des obſervations ſur cet ouvrage, que M. le Marquis de Puyſégur a publiées. M. Amiot a envoyé un *ſupplément*, par lequel on termine ce volume.

Il y a joint un très-grand nombre de Planches, qui ſont elles-mêmes, pour ainſi dire, le Supplément de ce Supplément : car elles ne ſe bornent pas à mettre ſous les yeux ce qu'il décrit ; elles ſuppléent ſouvent à ce qu'il ne décrit pas. On eſt obligé de convenir que les explications qu'on a miſes à côté de ces Planches ne ſont pas toujours ſatisfaiſantes ; mais c'eſt la faute de l'Auteur chinois de ces explications que M. Amiot s'eſt uniquement propoſé de traduire.

On va mettre ſous preſſe le tome neuvieme, qui paroîtra au plus tard vers le milieu de l'année prochaine. On ſe propoſe de donner en même tems une Table générale des matières pour les volumes qui auront paru. Elle ſera aſſez détaillée pour qu'on y puiſſe trouver aiſément l'indication de toutes les choſes intéreſſantes, répandues en grand nombre dans ces volumes. Ce n'eſt qu'à l'aide de pareilles Tables qu'on peut mettre le public à portée de tirer des Recueils de l'eſpece de celui-ci, tout le fruit qu'ils peuvent produire.

TABLE GÉNÉRALE

Des Pieces, Notes & Notices contenues dans ce Volume.

VIES ou Portraits des Chinois célebres, Page 1
Soung-tay-tsou, premier Empereur & Fondateur de la grande Dynastie des Soung, 3
Soung, Jen-tsoung, quatrieme Empereur de la Dynastie des Soung, 35
Pao-tcheng, 39
Kao-kioung, 41
Chao-young, 47
Tchang-tsai, 55
Tcheou-tchun-y, 67
Tcheng-hao, 75
Tcheng-y, 90
ESSAI sur le passage de l'Ecriture hiéroglyphique à l'Ecriture alphabétique, ou sur la maniere dont la premiere a pu conduire à la seconde, 112
ESSAI sur la Langue & les Caracteres des Chinois, 133
Article premier. *De la Langue chinoise*, 137
NOTE 1. *De la Chine en général*, 185
NOTE 2. *Pourquoi on connoît mal la Chine en Europe*, 186
NOTE 3. *Erreurs sur la Chine*, 187
NOTE 4. *Des Jou-kiao*, 188
NOTE 5. *Rapport entre le son & la signification des mots*, 190
NOTE 6. *Politique des Tartares, comparée à celle des Francs*, 191
NOTE 7. *Monumens de la langue chinoise du tems d'*Yao, Ibid.
NOTE 8. *Ancienne Inscription chinoise*, 192
NOTE 9. *Ancienneté de la langue chinoise*, 193
NOTE 10. *Des* King, Ibid.
NOTE 11. *Des Coutumes anciennes*, 198
NOTE 12. *De l'ancienne littérature chinoise*, Ibid.
NOTE 13. *De l'Etiquette*, 200
NOTE 14. *De la Rime chez les Chinois*, 201
NOTE 15. *Des Mots de la langue chinoise*, 202
NOTE 16. *Sons des Lettres*, Ibid.
NOTE 17. *Population de la Chine*, 203
NOTE 18. *Honnêteté des Chinois pour les Etrangers*, 205
NOTE 19. *Des mots nouveaux dans la langue chinoise*, 206
NOTE 20. *Des nuances dans les expressions de la langue chinoise*, 207
NOTE 21. *Mariage des mots*, 208
NOTE 22. *Composition des mots*, Ibid.
NOTE 23. *Langue françoise originairement monosyllabique*, Ibid.
NOTE 24. *Harmonie des vers*, 209
NOTE 25. *Méprises sur les Chinois*, 210
NOTE 26. *Cadence des phrases*, Ibid.
NOTE 27. *Le climat n'influe pas sur le caractere des Chinois*, 212
NOTE 28. *Erreur de Bacon en parlant des langues*, 213
NOTE 29. *Etat des Lettres en Chine, sous les diverses Dynasties*, Ibid.
NOTE 30. *De la ponctuation chez les Chinois*, 214
NOTE 31. *Commentaires sur les* King, 215
NOTE 32. *De la ville de Pé-king*, 217
NOTE 33. *Des particules numériques dans la Langue chinoise*, 219
NOTE 34. *Des Chinois qui se font entendre en figurant par des gestes les caracteres des mots*, Ibid.
NOTE 35. *Des loix en Chine*, 220

NOTE 36. *Difficultés d'ecrire le* Kouan-hoa, Page 226
NOTE 37. *Des Dictionnaires chinois*, Ibid.
NOTE 38. *Du Théatre chinois.* 227
NOTE 39. *Des chœurs dans la Tragédie, & du comique larmoyant chez les Chinois*, 228
NOTE 40. *Du nombre des Livres en Chine*, 229
NOTE 41. *Laconisme & précision des Livres chinois*, Ibid.
NOTE 42. *De l'*Y-king, 230
NOTE 43. *Comparaison de* Tchou-hi *avec Bayle*, 231
NOTE 44. *De l'Histoire naturelle en Chine*, Ibid.
NOTE 45. *Du P. Ricci, & de ses ouvrages*, 232
NOTE 46. *Livres Chinois bien ecrits. Anciens monumens du Christianisme en Chine*, 233
NOTE 47. *Géographie des Chinois*, 234
NOTE 48. *De la morale chez les Chinois, & des mœurs publiques*; 235
NOTE 49. *De la poésie des Chinois*, 237
NOTE 50. *Comment les Poëtes chinois suppléent à la mythologie*, 239
NOTE 51. *Odes traduites du chinois*, 240
NOTE 52. *Des Vaudevilles*, 242
NOTE 53. *Des Censeurs dans l'Empire chinois*, Ibid.
NOTE 54. *Remontrances aux Empereurs de la Chine*; 244
NOTE 55. *Occupations de l'Empereur*, 245
NOTE 56. *Des pieces académiques nommées* Chi-ouen; Ibid.
NOTE 57. *De la rhétorique chinoise*, 246
NOTE 58. *Du College des* Han-lin, 250
NOTE 59. *Des Discours d'instruction publique*, 251
NOTE 60. *Instructions de* Kang-hi *&* d'Yong-tching; 252
NOTE 61. *De l'Urbanité chinoise*, Ibid.
NOTE 62. *Des mots dont on s'est servi pour exprimer en chinois ce qui concerne la Religion chrétienne*, Ibid.
NOTE 63. *Des Livres chinois de morale & d'instruction*, 253
NOTE 64. *Des Romans chinois*, 254
NOTE 65. *Style du* Chi-king, Ibid.
NOTE 66. *De la maniere d'ecrire l'Histoire à la Chine*, 255
NOTE 67. *De l'elocution en Chine, relativement au choix des mots*, 256
NOTE 68. *Des agrémens de la poésie chinoise*, 257
NOTE 69. *Du laconisme des anciens ouvrages chinois*, 258
NOTE 70. *De la médecine chez les Chinois*, 259
NOTE 71. *Respect pour les mœurs dans les Livres chinois*, 263
NOTE 72. *Différences des styles en Chine selon les siecles*, Ibid.
NOTE 73. *Recherches dans l'arrangement des caracteres chinois*, 264
NOTE 74. *Des répétitions dans la langue chinoise*, Ibid.
NOTE 75. *Des Fables chinoises*, 265
NOTE 76. *Des disputes littéraires à la Chine*, Ibid.
NOTE 77. *Des préjugés*, 266
NOTICE sur les objets de commerce à importer en Chine, 267
NOTICE sur le sang de Cerf, employé comme remede, 271
NOTICE sur la Poterie de Chine, 275
DU KONG-POU, *ou du Tribunal des ouvrages publics*, 278
HONNEURS rendus par l'Empereur de Chine aux Européens, 283
EXTRAIT d'une Lettre d'un Missionnaire, ecrite de Pékin le 16 Novembre 1778, sur le retour de l'Empereur Kien-long, *qu'on avoit cru mort*, 289
*LETTRE d'un Missionnaire à M. l'Abbé G***, contenant une relation de son voyage de Canton à Pé-king*, 291
ESSAI sur les jardins de plaisance des Chinois, 301
SUPPLÉMENT à l'Art militaire des Chinois, 328
EXPLICATION des Planches, 346

Fin de la Table générale.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

SUITE DES VIES OU PORTRAITS DES CÉLEBRES CHINOIS.

AVANT-PROPOS.

Après deux années d'interruption, je me fuis remis à mes Chinois célebres, & j'ai ébauché les portraits de quelques-uns de ceux qui ont brillé fous la grande Dynaftie des *Soung*. On pourra les placer à côté de ceux qui ont brillé fous les autres Dynafties, & qui les ont précédés. On trouvera dans les uns & dans les autres de quoi fe former une idée générale de la nation Chinoife dans les différens âges.

Ces portraits, qui ſont au nombre de treize (1), feront voir en particulier, que la Chine n'a jamais été plus féconde en Philoſophes & en Gens de Lettres que lorſque notre Europe étoit, généralement parlant, plongée dans l'ignorance la plus craſſe & la plus profonde.

A l'exception de l'illuſtre *Tchao-koang-yng*, & de quelques autres Empereurs, tous ceux qui ſe préſenteront ſucceſſivement ſont des Lettrés du plus haut rang; mais ces Lettrés n'ont pas ſeulement eclairé leurs compatriotes par de ſavans ecrits, ils ont encore ſervi la Patrie en y exerçant, d'une maniere peu commune, les emplois les plus importans. On en jugera par le court expoſé que je fais de ce qui les a rendus recommandables, & de ce qui a le plus contribué à immortaliſer leurs noms. *See-ma-koang*, *Tcheou-tchun-y*, *Tcheng-hao*, *Sou-che*, quels hommes! Rome & la Grèce leur euſſent également dreſſé des autels; & nous lirions depuis long-tems en des langues que nous connoiſſons, l'éloge de leurs vertus encore plus que de leur ſcience, s'ils avoient eté Grecs ou Romains.

J'ai tâché de lier l'hiſtoire particuliere de ces hommes célebres, avec l'hiſtoire générale de leurs tems; afin de préſenter aux yeux, une ſorte de perſpective où chaque objet parût à ſa véritable place, & qui pût intéreſſer le Lecteur à des evénemens faſtidieux peut-être, par la maniere dont ils ſont enoncés.

(1) Nous ne donnerons dans ce volume que les neuf premiers. On trouvera dans le volume ſuivant les quatre autres qui auroient occupé trop de place dans celui-ci.

SOUNG-TAY-TSOU,

Premier Empereur & Fondateur de la grande Dynastie des Soung.

Depuis *Tchao-tsoung*, pénultieme Empereur des *Tang*, jusqu'au regne du grand *Tai-tsou* des *Soung*, c'est-à-dire, depuis l'an de Jesus-Christ 889 jusqu'à l'an 960, la Chine fut un théâtre dont les scenes ensanglantées offroient chaque jour quelque nouvel objet d'horreur. Les guerres presque continuelles, tant au-dedans qu'au dehors, y introduisirent la licence, & avec elle les crimes de toutes les sortes. Le fréquent changement de domination, en y faisant taire les loix, donnoit aux infracteurs une espece d'assurance de l'impunité; & tandis que le vice alloit audacieusement la tête levée, la timide vertu n'osoit presque plus se montrer. Le Magistrat & l'Homme de Lettres elevoient bien de tems en tems la voix pour rappeller à la pratique du devoir; mais cette voix etoit trop foible pour pouvoir se faire entendre dans le tumulte des passions effrénées, & parmi le bruit des armes. Le foible sans appui, se trouvoit opprimé par le fort; le peuple sans défenseur gémissoit sous le joug odieux de la tyrannie; & le désordre régnoit par-tout.

Tel est l'affreux tableau que nous offre l'Histoire de la Chine, depuis la fin du regne des *Tang*, jusqu'au commencement de celui des *Soung*. Dans l'espace d'un peu plus d'un demi-siecle, l'Empire changea quinze fois de maîtres, & passa successivement dans cinq familles différentes. On appelle ces cinq races, *les cinq petites Dynasties postérieures*. Outre les Empereurs, il y avoit plusieurs autres Princes qui, tant en deçà qu'au-delà du *Kiang*, s'étoient fait de petits

Etats, & qui pour ſe maintenir ou pour s'agrandir, en empiétant ſur les poſſeſſions les uns des autres, avoient continuellement des troupes ſur pied. Il y avoit encore les Tartares *Leao*, autrement dits *Kitan*, qui étant maîtres d'une partie des Provinces boréales, tâchoient de faire des conquêtes du côté du Sud, & inquiétoient ſans ceſſe leurs voiſins ou par des excurſions ſur leurs terres, ou par le ſiege de quelques-unes de leurs villes.

Dans des circonſtances où le mal généralement répandu paroiſſoit ſans remede, il falloit, je ne dis pas ſeulement un grand homme, mais un homme extraordinaire pour pouvoir y remédier. Tel fut en effet celui dont je vais crayonner le portrait. Il étoit de la maiſon de *Tchao*, & avoit pour nom propre *Koang-yn*. Sa famille étoit originaire de *Tcho-kiun*, à une journée du lieu où eſt aujourd'hui Péking. Le grand-pere de ſon ayeul, nommé *Tchao-tiao*, s'étant rendu recommandable, ſous les *Tang*, par ſes ſervices militaires, eut pour récompenſe le gouvernement de *Yeou-tou*, c'eſt-à-dire, de la ville même que les Souverains érigerent en capitale de l'Empire, du tems des *Yuen*, & qui, ſous le nom de *Pé-king*, ou de *Cour du Nord*, a conſervé ſa prérogative juſqu'au tems où nous vivons.

Tchao-tiao eut pour fils *Tchao-ting*, qui fut l'un des premiers Cenſeurs de la Cour. *Tchao-ting* fut pere de *Tchao-king*, à qui l'Empereur donna le gouvernement général du département de *Tcho-tcheou*, comme à un officier d'un mérite diſtingué dont la valeur & l'expérience pouvoient contenir dans le devoir tous les Tartares voiſins de ce département. *Tchao-king* eut un fils qu'il appella *Tchao-houng-yn*. Ce *Tchao-houng-yn* ſe rendit célebre ſous la petite Dynaſtie des *Tcheou*. Il en reçut des bienfaits ſans nombre, & fut revêtu de charges qui l'approcherent de la perſonne du Souverain.

C'eſt pendant qu'il exerçoit l'une de ces charges, que la vertueuſe *Tou-ché*, ſa légitime épouſe, lui donna pour premier fruit de ſon mariage, un enfant pour lequel, diſent les Hiſtoriens Chinois, « le Ciel ſembla ſe déclarer dès le moment de ſa naiſſance ; car, ajoutent-ils, une lumiere des plus brillantes eclaira les airs au milieu des ténebres de la nuit, & une odeur des plus ſuaves embauma la chambre de la nouvelle accouchée, & tous les appartemens qui en etoient voiſins. Ce qui fut cauſe que ſes parens ne l'appellerent durant tout ſon bas âge, que du nom de *Hiang-hai-eulh*, c'eſt-à-dire, *Enfant de bonne odeur* ».

Né dans une famille de Guerriers, il prit de bonne-heure le parti des armes, & paſſa ſucceſſivement par tous les degrés de la milice. Il ſe diſtingua toujours par ſon exactitude à remplir ce qui etoit de ſon devoir, & par ſes manieres obligeantes envers tout le monde ; ce qui lui acquit l'eſtime de tous ceux qui etoient au-deſſus de lui, la bienveillance de ſes egaux, & un reſpect ſans bornes de la part de ſes inférieurs. Il etoit d'une taille majeſtueuſe, & avoit une phyſionomie qui impoſoit. Il avoit l'eſprit fin, le jugement bon, le cœur grand ; & poſſédoit ſur-tout le précieux talent de ſe faire aimer. Il ſe diſtingua par ſa valeur, lorſqu'il n'étoit qu'Officier ſubalterne ; par ſa prudence, & par la foule des vertus guerrieres quand il commandoit en chef. Auſſi toutes ſes entrepriſes lui réuſſiſſoient. Il prenoit les villes quand il en faiſoit le ſiege ; quand il livroit des batailles il etoit victorieux.

Le ſecond Empereur de la petite Dynaſtie des *Tcheou* poſtérieurs, *Ché-tſoung*, qui ſe connoiſſoit en mérite & ſur-tout en mérite militaire, le mit à la tête des troupes de l'Empire, en qualité de Généraliſſime, & l'envoya contre les Tartares qui ne ceſſoient de faire des excurſions & de piller les villes des frontieres qui étoient ſans défenſe. *Tchao-*

koang-yng les eut bientôt chassés, & réduits à ne plus oser paroître. Revenu à la Cour, il fut admis dans le Conseil secret, & *Ché-tsoung* penchoit toujours à suivre son avis dans les affaires, sur-tout dans celles qui avoient rapport à la guerre. Cet Empereur etant mort sur la fin de la sixieme année de son regne (959 de l'ere chrétienne), il eut pour successeur *Koung-ty* son fils, âgé d'environ onze à douze ans. Un peu avant sa mort, il avoit nommé un Conseil de Régence dont *Tchao-koang-yng* devoit être un des principaux membres.

Le jeune Empereur etoit à peine sur le trône, que les Tartares firent de nouvelles excursions sur les frontieres de l'Empire. Le Conseil de Régence ne voulant pas leur laisser le tems de faire des conquêtes, mit promptement une armée sur pied, & nomma *Tchao-koang-yng* pour la commander. Les divers corps s'étant rassemblés aux environs de la capitale, le Général, après avoir reçu ses derniers ordres de la Cour, se mit en marche dans tout l'appareil de sa dignité, pour se faire reconnoître à la tête de l'armée & en prendre le commandement.

En sortant du Palais où il avoit eté saluer l'Empereur pour la derniere fois, il fut suivi d'une multitude de gens du peuple qui sembloit déja le regarder comme son Maître. *Voilà*, se disoient-ils les uns aux autres, *celui qui devroit être notre Empereur, & non point un enfant tel que celui que nous avons aujourd'hui.* Quelques-uns même s'émanciperent jusqu'à crier: *dix mille ans à Tchao-koang-yng*; formule d'acclamation qui, chez les Chinois, equivaut à celle de *vive le Roi*, usitée parmi nous.

S'il n'y avoit point de complot formé pour placer *Tchao-koang-yng* sur le trône, on peut dire que ce fut là l'origine, en même tems que le signal de la révolution. Ceux de la suite du Général, frappés de ce qu'ils venoient d'entendre,

le répéterent à ceux de l'armée; & ceux-ci par des cris redoublés de *dix mille ans à Tchao-koang-yng ; vive Tchao-koang-yng dix mille & dix mille ans*, firent naître dans l'esprit des Officiers l'idée d'élever leur Général à la dignité suprême. Deux des plus distingués d'entre eux, dont l'un s'appelloit *Kao-hoai-tê*, & l'autre *Tchao-yen-hoei*, profiterent sur le champ de la bonne volonté des troupes, pour exécuter avec succès un projet qui auroit souffert bien des difficultés dans toute autre circonstance, & qui eût peut-être échoué, s'ils avoient laissé à cette premiere ardeur le tems de se ralentir. Ce jour même & la nuit suivante ils pressentirent ou firent pressentir tous les Officiers; & après s'être assurés de leurs suffrages, ils publierent leur dessein à l'armée entiere qu'ils firent mettre sous les armes dès la pointe du jour.

Tchao-koang-yng etoit à peine sorti des bras du sommeil quand les Officiers généraux entrerent dans sa tente, & le saluerent comme leur Empereur. Il crut d'abord que ce qu'il voyoit n'étoit qu'un rêve; & il ne fut bien assuré qu'il veilloit, que lorsqu'on le revêtit de la casaque jaune, qui etoit alors l'habillement distinctif des Empereurs. On prétend qu'il voulut faire quelque résistance, mais qu'on l'empêcha de parler, qu'on le fit monter à cheval malgré lui, & qu'on le conduisit ainsi à la tête du camp pour l'y faire proclamer par les Soldats. En effet, dès qu'il parut, ce ne fut qu'un cri de joie. *Dix mille ans*, dirent toutes les bouches, *dix mille & dix mille ans* à notre nouvel Empereur (*ouan-soui, ouan-ouan, ouan-soui*). Après ce premier transport, tous se prosternerent, & firent en l'honneur de leur Général les cérémonies respectueuses qu'on ne fait qu'en présence des Empereurs.

Pendant que tout se passoit ainsi à l'armée, ceux des Officiers qu'on avoit envoyés à la ville pour donner avis de

la révolution, s'aſſurerent des portes, des principaux poſtes, des tribunaux & du Palais impérial.

Tchao-koang-yng ſe voyant ainſi placé ſur le trône, ſans l'avoir recherché, ſans y avoir contribué, & même malgré lui, profita d'un moment de ſilence pour faire ſavoir ſes intentions. Voici, au rapport des Hiſtoriens, comment il s'exprima.

« En vous déterminant à ce que vous venez de faire, vous » avez peut-être cru que parce que je ſuis votre Général, » je vous procurerois, devenu Empereur, des avantages » particuliers que vous n'oſeriez eſpérer de tout autre Maître. » Si telles ont eté vos vues, je vous déclare que je n'ac- » cepterai jamais, quoi que vous puiſſiez faire, une dignité » à laquelle la naiſſance ne me donne point de droit. Si au » contraire, en voulant m'élever à la dignité ſuprême, vous » n'avez enviſagé que le bien de l'Empire, vous devez être » réſolus à m'obéir exactement dans tout ce que je vous » commanderai ».

A ces mots, tout le monde ſe mit à genoux, & l'on jura d'une commune voix, qu'on etoit dans la diſpoſition d'exécuter fidelement, & avec la plus grande exactitude, tout ce qu'il voudroit bien ordonner.

« Je vois, reprit alors *Tchao-koang-yng*, qu'il ſeroit » inutile de faire une plus longue réſiſtance; mais, en me » prêtant à vos deſirs, j'exige de vous, ſous peine des plus » rigoureux châtimens, la promeſſe que vous ne ferez rien » contre le reſpect qui eſt dû au jeune Empereur & à toute » ſa famille; que vous uſerez de toutes ſortes d'égards envers » les Miniſtres d'Etat & les Grands de l'Empire; que vous » regarderez tous les Tribunaux, comme des lieux ſacrés » qu'il n'eſt pas permis de violer; & que vous ne pillerez » ni les Tréſors publics, ni les maiſons des Citoyens: j'aurai

» ſoin

» ſoin de vous dédommager d'ailleurs de votre réſerve à cet » egard. A ces conditions, je conſens à être votre Empereur ».

Auſſi-tôt tous s'écrierent d'une commune voix : *nous obéirons fidelement, nous ne nous ecarterons en rien de ce que vous venez de nous preſcrire.* Toute l'armée ſe mit alors en mouvement, & s'avança du côté de la ville, à la ſuite du nouvel Empereur. Comme on n'en etoit pas eloigné, on arriva le ſoir même ſous les murailles, & *Tchao-koang-yng* donna de là ſes ordres pour que tout fût diſpoſé pour ſon entrée du lendemain. Deux de ſes Officiers généraux furent chargés de prendre les devants pour aller inſtruire ceux du Conſeil de Régence, les Miniſtres d'Etat & les Grands de ce qui venoit de ſe paſſer à l'armée. Ils devoient en même tems raſſurer le Peuple contre les frayeurs qu'il auroit pu prendre en voyant tant de gens armés.

Les deux Miniſtres d'Etat, *Fang-tché* & *Ouang-pou*, etoient encore en affaires dans le Palais, lorſque celui qui devoit leur intimer les ordres du nouvel Empereur, y arriva pour s'en rendre maître. L'un des Capitaines des Gardes du jeune Prince, voulut d'abord faire quelque réſiſtance ; mais le grand nombre l'eut bientôt mis hors de combat. On conduiſit les deux Miniſtres en préſence de *Tchao-koang-yng* qui s'étoit logé à l'entrée de la ville, dans l'hôtel des Princes etrangers. On dit qu'auſſi-tôt qu'il apperçut ces deux Miniſtres, de groſſes larmes lui tomberent des yeux, & qu'il leur parla ainſi : « Je ſuis confus de vous voir comme vous êtes, & » de me voir ce que je ſuis. Un ſeul jour a fait ce grand » changement. Je vous ai mandés pour ſavoir de vous ce qu'il » convient de faire dans les circonſtances critiques où nous » nous trouvons ».

Sans donner aux Miniſtres le tems de répondre, l'un des Officiers qui etoient préſens, mettant le ſabre à la main,

prit la parole & dit : « Il n'y a point à délibérer : l'Empire » n'a point de Maître, & nous en voulons un. Y a-t-il quel- » qu'un qui ſoit plus digne de monter ſur le trône que notre » Général » ? Ces mots, prononcés d'un ton impoſant, & par un homme qui avoit le fer levé, firent plus d'effet que n'eût pu faire le plus beau diſcours. Les deux Miniſtres s'avancerent juſqu'auprès de *Tchao-koang-yng*, ſe proſternerent à ſes pieds & le reconnurent pour Empereur.

Après cette courte cérémonie, *Tchao-koang-yng* les renvoya au Palais donner les ordres pour la cérémonie ſolemnelle de la proclamation.

Pendant que les Miniſtres donnoient en apparence ces ordres, dont ils n'étoient eux-mêmes que les ſimples exécuteurs, *Tchao-koang-yng* ſe mit en marche pour aller prendre poſſeſſion du Palais. Toutes les rues par où il devoir paſſer etoient bordées de Soldats, & les principaux Officiers de ſon armée formoient ſon cortege. Il y arriva aux acclamations d'un peuple infini qui, charmé de l'avoir pour maître, ne pouvoit ſe laſſer de témoigner ſa joie par les cris redoublés de *dix mille ans, dix mille ans, & encore dix mille ans à notre auguſte Empereur.* Lorſqu'il fut parvenu juſqu'à la cour intérieure qui conduiſoit à la ſalle du trône, *Tao-kou*, l'un des Officiers de la couronne ſous le regne qui venoit d'expirer, lui préſenta, de la part de ſon maître, l'acte authentique par lequel ce jeune Prince abdiquoit l'Empire en ſa faveur. *Tchao-koang-yng* ſe mit à genoux pour le recevoir, & après s'être relevé, il entra dans la ſalle. Là on le revêtit des habits impériaux, on le plaça ſur le trône ; & les Princes, les Grands & les Mandarins de tous les ordres, le reconnurent d'un commun accord, avec les cérémonies accoutumées, pour ſeul & légitime Souverain de tout l'Empire de la Chine.

Ainſi finirent les tems orageux de la tyrannique domination des cinq petites Dynaſties que l'on appelle *poſtérieures*. Les beaux jours d'*Yao* & de *Chun* vont revivre ſous le regne du grand *Tai-tſou* des *Soung*. Ce Prince, comme un aſtre bienfaiſant, va répandre ſes bénignes influences pour rendre ſa vigueur primitive à une terre epuiſée & dont la vertu etoit preſque eteinte; il va relever la gloire d'un vaſte Empire qui etoit prêt à ſuccomber ſous le poids des diſgraces, des malheurs & de l'infamie. Cet illuſtre fondateur d'une nouvelle Dynaſtie, va ſe rendre redoutable au-dehors par la force & le ſuccès de ſes armes; il va ſe faire aimer & reſpecter au-dedans par la ſageſſe de ſon gouvernement. Son regne ſera le regne de la juſtice, de l'ordre & des bonnes mœurs; & par la protection conſtante qu'il accordera aux Lettres, il les fera fleurir d'une maniere plus brillante qu'elles n'avoient encore fait. Heureuſe cependant la Chine, ſi parmi les fruits exquis que la plupart de ces fleurs produiſirent dans la ſuite, il ne s'en fût point trouvé qui euſſent renfermé ce poiſon ſubtil au moyen duquel la vigoureuſe conſtitution de la doctrine de Confucius & des anciens, fut preſque entiérement altérée.

Après que *Tchao-koang-yng* eut eté proclamé ſolemnellement, il déclara qu'il venoit d'aſſurer le trône à une nouvelle Dynaſtie, & qu'il vouloit que cette Dynaſtie portât le nom du pays des *Soung* dont il avoit eu le Gouvernement. Il fit enſuite un apanage au Prince qui venoit de lui céder l'Empire, & lui donna la principauté de *Tcheng*. La mere de ce jeune Prince conſerva le nom & toutes les prérogatives d'Impératrice-mere, & eut en conſéquence un Palais, des equipages, des Officiers, & une maiſon convenables à ſon rang. Il fit publier une amniſtie générale dans tout l'Empire; & envoya des Couriers dans les différentes Provinces

pour ſaire part de ſon elévation à ceux qui les gouvernoient, & leur intimer en même tems ſes ordres. Il confirma tous les Mandarins, tant de lettres que d'armes, dans l'exercice de leurs dignités, charges ou emplois ; leur diſtribua des graces & des bienfaits, & fit en leur faveur une promotion générale par laquelle chacun d'eux fut elevé d'un degré.

Il avoit à peine fini ces premiers réglemens, qu'il ſe diſpoſa à aller rejoindre ſon armée pour la commander en perſonne, contre les Tartares & le Roi des *Han*. Sur cela les Grands qui etoient les plus dévoués à ſes intérêts, lui repréſenterent qu'il n'étoit pas de la prudence de quitter ſi-tôt la capitale pour aller combattre au-delà des frontieres ; qu'il pourroit arriver, pendant ſon abſence, une révolution peu différente de celle qui lui avoit donné l'Empire ; & qu'en un mot on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes dans les commencemens d'un regne non encore affermi.

« Mes amis, leur répondit-il, ſoyez tranquilles ſur mon » ſort. Si le ciel m'a donné l'Empire, comme il y a tout » lieu de le croire aujourd'hui, les hommes ont beau faire, » ils ne ſauroient me l'ôter. Si le ciel au contraire ne veut » pas que je regne, j'aurois beau faire moi-même, toutes » mes précautions ne ſerviroient qu'à me faire echouer. *Ché-* » *tſoung*, pere de l'Empereur que je remplace, a employé » toutes ſortes de voies pour conſerver le trône dans ſa famille. » Il a fait mourir quantité de braves gens qui n'avoient d'autre » crime que d'avoir le viſage large & les oreilles longues ; & » cela parce qu'un devin s'étoit aviſé de lui dire que l'Empire » ne paſſeroit à une autre race qu'après qu'un homme à viſage » quarré & à longues oreilles l'auroit enlevé à la ſienne. J'ai la » face plus large & plus quarrée, j'ai les oreilles plus longues » qu'aucun de ceux qu'il fit périr ſous différens prétextes, » mais, dans la réalité, pour cette ſeule raiſon ; & il ne ſe

» défia jamais de moi, quoiqu'il me vît très-ſouvent. Inſtruit » de ſon foible, je vous avoue que je n'étois jamais en ſa » préſence ſans quelque appréhenſion. Cependant malgré ma » face quarrée & mes longues oreilles, il m'honora toujours » de ſes bontés, & ne craignit pas de me confier ſes armées. » Croyez-moi, mes amis, comptons ſur le ciel, & prépa- » rons tout pour un prompt départ ».

Peu de jours après, vint un courier des frontieres qui lui annonça que, ſur l'avis que les Tartares & le Roi des *Han* avoient eu qu'il alloit marcher contre eux à la tête d'une puiſſante armée, ils s'étoient retirés dans leurs Etats reſpectifs. Une ſi agréable nouvelle ne pouvoit être annoncée plus à propos. Elle laiſſa au nouvel Empereur la facilité de travailler au plutôt à réformer les abus, & à faire revivre les loix. Il diſperſa ſon armée en différens lieux pour s'en ſervir au beſoin contre les ennemis de l'Etat, ou contre ceux qui refuſeroient de le reconnoître & de lui obéir. En attendant il ſe donna tout entier à l'étude du Gouvernement, & ſe fit un devoir capital d'en connoître exactement toutes les branches. Il ne nommoit aux emplois importans que ceux qui etoient propoſés par les Sages, comme capables de les remplir avec honneur. Il ne plaça de lui-même, ſans conſulter perſonne, que quelques anciens Capitaines qui avoient eté autrefois ſes amis; & il ne les plaça que dans des emplois militaires dont il etoit comme certain qu'ils rempliroient bien les devoirs. Si ceux qu'il avoit ainſi placés venoient à ſe négliger, ou à ſe rendre coupables de quelque faute qui méritât punition; ſans avoir egard à leurs anciens ſervices, il les puniſſoit, pour l'exemple, comme il eût puni tout autre dans un cas pareil. Il eſt vrai qu'étant naturellement très-humain, ſes punitions etoient toujours douces, & ne tendoient guere qu'à corriger. On en jugera par quelques traits que je vais rapporter.

Il avoit donné à *Han-tchao* le Gouvernement de *Koang-nan*. Cet Officier, quoique très-exact à s'acquitter des devoirs de sa charge, aimoit la bonne chere & les femmes. Ces deux passions lui firent faire des ecarts très-peu dignes de la place qu'il occupoit. Il emprunta des sommes d'argent qu'il etoit hors d'état de rendre; il fit enlever dans les villages de son district quelques jeunes personnes d'une beauté peu commune pour servir à ses plaisirs. L'Empereur le manda, & en présence de sa Cour, il lui dit: « C'est à mon tribunal » que je vous ai cité pour cette fois, & je veux bien être » votre seul juge. Je vous condamne à renvoyer chez leurs » parens toutes les filles que vous avez prises de force, ou » qu'on n'a pas osé vous refuser, & de leur donner, en les » renvoyant, de quoi s'entretenir le reste de leur vie, sui- » vant leur etat. Pour ce qui est des dettes que vous avez » contractées, comme je sais que vous êtes insolvable, & » que je me suis fait comme votre caution, en vous donnant » la place que vous occupez, c'est à moi à les acquitter; » ainsi je m'en charge. Retournez à votre poste, & n'y faites » rien désormais qui puisse me rappeller le souvenir que vous » avez eté coupable ».

Il se conduisit un peu plus rigoureusement en apparence envers un Officier du second rang, qu'il avoit recommandé à *Kouo-kin*, Général de l'armée qui étoit dans le *Chan-si*. Cet Officier du second rang, fier apparemment d'avoir eté placé par l'Empereur lui-même, & ne croyant pas qu'il dût être soumis comme les autres, fut réprimandé pour avoir manqué à quelque chose qui avoit rapport au service. Son chagrin lui inspira des desirs de vengeance; il se permit d'accuser mal-à-propos, & même de calomnier son Général sur des articles assez essentiels pour le faire casser s'il se fût trouvé véritablement coupable. L'Empereur qui etoit mesuré

dans toutes ſes démarches, envoya ſecrétement ſur les lieux des perſonnes de confiance, pour s'informer de la conduite de *Kouo-kin*, & ces perſonnes ayant déchargé ce Général de tous les chefs de l'accuſation intentée contre lui, l'accuſateur fut condamné à mort. Sa Majeſté l'envoya à *Kouo-kin* lui-même pour qu'il le fît mourir de la maniere qu'il jugeroit à propos. Dans ce tems-là les Tartares etant revenus ſur les frontieres, les infeſtoient par leurs brigandages. *Kouo-kin* ſe diſpoſoit à marcher contre eux, quand ſon accuſateur arriva, portant avec lui ſa condamnation & l'ordre de l'Empereur.

« Je ne vous ai point fait de mal, lui dit *Kouo-kin*, » & vous avez voulu m'en faire. Je puis vous punir de » tel genre de mort qu'il me plaira ; mais je ne veux pas » me ſouiller de votre ſang ; je veux au contraire vous » mettre dans l'occaſion d'effacer votre faute & de mériter votre pardon. Les Tartares infeſtent nos frontieres, je » vous donne un Corps de troupes à commander : allez » contre eux vous diſtinguer par quelque haut fait. Si vous » les battez, je deviens votre ami, & je vous promets de » travailler à votre fortune auprès de l'Empereur. Si vous » êtes battu, ne revenez point auprès de moi, jettez-vous » dans la riviere, ou puniſſez-vous de telle autre maniere » qu'il vous plaira ».

L'Officier va contre les Tartares, fait des prodiges de valeur, les bat, les diſſipe, & revient auprès du Général lui rendre compte de ſa conduite. *Kouo-kin* lui tint parole ; il ſollicita pour lui le grade d'Officier général, & il l'obtint.

Parmi ceux que l'Empereur avoit placés de lui-même, etoit un nommé *Ouang-tchou*, Secrétaire de ſes ordres, homme d'eſprit, aimable, bienfaiſant même ; mais adonné à ſes plaiſirs, & ennemi de tout ce qui pouvoit le contraindre.

Par des manieres un peu trop libres dans un homme en place, il avoit choqué les perſonnages graves de la Cour; &, par ſa négligence à expédier les affaires, il avoit indiſpoſé preſque tous les autres: mais comme l'Empereur l'aimoit, tous les Courtiſans faiſoient ſemblant de l'aimer auſſi. Les Cenſeurs, plus hardis, crurent qu'il etoit de leur devoir de ne pas diſſimuler. Ils accuſerent *Ouang-tchou* comme incapable de remplir un emploi auſſi important que celui dont Sa Majeſté l'avoit honoré, & demanderent qu'il fût caſſé.

L'Empereur lut en plein Conſeil la repréſentation des Cenſeurs. « Ils ont raiſon, dit-il, le Secrétaire de mes ordres » eſt un homme qui ſait les affaires les plus ſecretes de » l'état; un homme de plaiſir ne ſauroit occuper dignement » un pareil poſte. Quand je n'étois que Général d'armée » *Ouang-tchou* pouvoit me convenir; il n'en eſt pas de même » aujourd'hui. Elevé dès l'enfance parmi des Soldats, je ne » ſaurois avoir acquis les connoiſſances néceſſaires pour bien » gouverner; je veux bien faire, c'eſt à vous, Miniſtres & » Conſeillers d'Etat, à m'inſtruire & à me diriger. Cherchez » quelque homme parmi les Lettrés, qui ſoit ſage & entendu, » pour mettre à la place de *Ouang-tchou* que je caſſe dès- » à-préſent ».

Le choix fut bientôt fait. Il y avoit à la Cour un Mandarin nommé *Teou-y*, Lettré du premier ordre, qui avoit déjà exercé avec honneur pluſieurs emplois importans dans différens tribunaux. C'étoit peut-être, parmi les perſonnes d'un certain rang, l'homme le plus grave de l'Empire. Les Miniſtres & tout le Conſeil le propoſerent d'une commune voix. *C'eſt l'homme qu'il me faut*, dit l'Empereur, *qu'on l'appelle & qu'il entre en exercice dès aujourd'hui. Teou-y* regardoit la gravité & la décence comme ce qu'il y a de plus important à obſerver par un homme en place; il ne ceſſoit d'en faire

faire des leçons à son maître qui, devenu Empereur, avoit conservé quelques restes de ces manieres aisées & libres que l'on contracte à l'armée & dans l'enceinte d'un camp. Un jour qu'il etoit allé, hors des heures accoutumées, pour lui parler d'une affaire de quelque importance, il le trouva dans un de ses appartemens intérieurs, sans ceinture & sans bonnet. Il s'arrêta à la porte. Les Eunuques de la présence lui firent signe d'entrer; il n'y fit aucune attention. Les Gardes le lui dirent à haute voix; il n'en tint compte. Entrez donc, lui dit enfin l'Empereur lui-même d'un ton un peu fâché. « Je n'oserois, » répondit froidement *Teou-y*; vous êtes dans un déshabillé » de particulier, & c'est à l'Empereur que je viens parler » d'une affaire importante ». L'Empereur ne s'offensa point: il se fit apporter sa ceinture & son bonnet, s'assit gravement, & adressant la parole à *Teou-y* : *Suis-je bien ainsi*, lui dit-il. « Oui, Seigneur, répondit *Teou-y* en entrant. Je prie Votre » Majesté de faire attention qu'elle fonde une nouvelle Dy- » nastie; qu'elle ne regne que pour observer & faire observer » les loix; & qu'elle doit être pour tous ses sujets un modele » sur lequel ils puissent se former pour l'observation exacte » des usages & des cérémonies de l'Empire. Ce n'est que » par-là, Seigneur, que vous pouvez acquérir l'estime des » Sages, & assurer le trône à votre postérité ».

L'Empereur, après l'avoir ecouté tranquillement, le remercia de l'avis, & l'assura qu'il en profiteroit. *En effet*, ajoute l'Historien que nous suivons, *depuis cet instant, ce grand Prince n'admit jamais en sa présence quelque Ministre, quelque Grand, ou quelque Mandarin, qu'il ne fût décemment vêtu, & dans une contenance telle qu'il convient à la suprême dignité de fils du Ciel.*

Après avoir suffisamment pourvu aux affaires générales du Gouvernement, il tourna ses vues du côté des Lettres. Il en faisoit un si grand cas, qu'il portoit le respect pour

elles, jusqu'à la vénération. Jamais il ne refusa d'accorder sa protection à ceux qui les cultivoient, & de les admettre en sa présence quand ils avoient quelque grace à lui demander. Il s'entretenoit familierement avec eux; il leur faisoit des questions sur les *King*, sur l'Histoire, sur la vénérable antiquité, & sur les Sages qui s'étoient le plus distingués dans les commencemens de la Monarchie & sous le regne des trois premieres Dynasties. Sa complaisance pour eux alloit si loin qu'il les laissoit parler tant qu'ils vouloient, fût-ce même sur les objets les moins importans de la Littérature. Les Ministres & les Grands lui ayant représenté un jour, qu'il ne devoit pas se communiquer ainsi à cet essaim de Gens de Lettres, dont la plupart méritoient à peine ce nom: « Vous avez tort, leur répondit-il; il n'est aucun d'eux qui » ne soit en état de m'instruire, ou dont je ne puisse tirer » des lumieres. Quelque mince que soit un Lettré, je trouve » toujours quelque chose de nouveau à apprendre dans sa » conversation ». Il ne s'en tint point à leur donner des marques stériles de bonté, ou des distinctions purement honorables. Il créa en leur faveur des charges & des dignités auxquelles il attacha des revenus. Il rétablit tous les anciens Colleges, & en fonda de nouveaux. Il voulut que dans chacun de ces Colleges, il y eût une Salle particuliere où il fit placer les portraits des Savans, & des Littérateurs d'un certain ordre. Il les partagea par classes; mit Confucius à la tête d'eux tous; & aux deux côtés de Confucius, dans le fond de la Salle, tous les anciens dont il voulut qu'on composât les Eloges particuliers; il ordonna même qu'on les mît sous son propre nom, *afin*, dit-il, *d'apprendre à la postérité le cas que j'ai fait de ces grands hommes*. Pour ce qui regardoit les eloges des autres Savans dont les portraits entrerent dans la Salle, il les donna à faire à ceux de sa Cour qui etoient Lettrés,

Après que tous ces Colleges eurent eté ouverts, il s'y transporta en personne pour voir si tout etoit en etat, & assista plusieurs fois aux leçons qui s'y donnerent. Il n'en sortoit jamais qu'il ne recommandât à ceux de sa suite de ne rien oublier pour faire faire de bonnes etudes à leurs enfans : car, leur disoit-il, « les Lettres sont le fondement » de tout ; elles apprennent à chacun à bien vivre suivant » son etat, aux Souverains à bien gouverner, aux Magis» trats à observer les loix, aux citoyens à être dociles envers » ceux qui sont préposés pour leur commander & les instruire, » aux gens de guerre à bien combattre. Aussi je veux que » ceux qui désormais embrasseront la profession des armes, » aient au moins etudié quelque tems ; & je vous déclare » que, même dans les emplois purement militaires, je donne» rai toujours la préférence à celui qui sera Lettré, sur un » concurrent qui ne le sera pas ».

C'est à l'attention même qu'eut ce grand Prince d'inspirer l'émulation parmi les Gens de Lettres (disent d'une commune voix tous les Historiens) & encore plus aux soins qu'il eut de les récompenser suivant leurs travaux & leur mérite, que la Littérature est redevable des grands progrès qu'elle fit sous cette Dynastie : progrès qui, jusqu'au tems où nous vivons, ont toujours eté en augmentant, quand les guerres du dehors ou du dedans n'y ont point mis d'obstacle. En effet, ajoutent-ils, si jamais la Littérature a joui du double avantage des richesses & des honneurs, c'est sur-tout sous le regne de cet illustre fondateur d'une des plus célebres Dynasties qui aient occupé le trône Chinois. Il plaça les habiles Lettrés dans le ministere, dans les tribunaux, dans tous les postes qui ont un rapport immédiat avec le Gouvernement ; il ecouta toujours avec bonté leurs avis & leurs remontrances : & il y avoit egard pour tout ce qui ne regardoit

que ſa propre perſonne. Comme ils lui répétoient ſans ceſſe qu'*il n'en etoit pas d'un Empereur comme d'un Général d'armée*, il etoit toujours ſur ſes gardes pour ne rien faire qui pût bleſſer le moins du monde la gravité qu'ils exigeoient de lui ; & quand il lui arrivoit de s'oublier, ou de perdre patience, il ne manquoit pas de s'en punir lui-même en avouant ſon tort. Un jour, dans une partie de chaſſe, il tua, par un premier mouvement, le cheval qu'il montoit, parce que s'étant cabré dans le moment qu'il alloit tirer le gibier, il lui avoit fait manquer ſon coup. Les gens graves de ſa Cour s'empreſſerent de lui faire ſur cela des remontrances. « Vous » nous avez ordonné, Seigneur, lui dirent-ils, de vous avertir » de tout ce que vous feriez de contraire à la décence qui » convient à la ſublime dignité de fils du Ciel. L'action dont » vous venez de nous rendre témoins en eſt tout-à-fait in» digne ». « Vous avez raiſon, répondit l'Empereur en rougiſ» ſant, il ne m'arrivera plus de faire rien de ſemblable ». *Dès ce moment*, ajoutent les Hiſtoriens, *il renonça à un divertiſſement qui pouvoit le mettre dans le cas de commettre de pareilles fautes.*

Dans une circonſtance où il s'agiſſoit de confier à un ſujet un emploi important, *Tchao-pou*, l'un des Miniſtres, lui préſenta dans un papier, ecrit de ſa propre main, la nomination de celui qu'il croyoit devoir elever, afin de la lui faire approuver. L'Empereur le prit, le lut ; &, ſoit qu'il fût indiſpoſé contre celui qu'on propoſoit, ou qu'il eût quelque autre perſonne en vue, il le rendit ſans donner de réponſe. Le lendemain le même Miniſtre lui préſenta le même papier ; l'Empereur l'ayant lu encore, le lui rendit comme la veille, ſans donner de réponſe ; & en le lui rendant, il fit paroître quelque marque de mécontentement. Pluſieurs jours après, le Miniſtre revint à la charge pour la troiſieme fois, & préſenta le papier avec

les nom, surnom, âge & qualités du même personnage qu'il avoit proposé ci-devant. L'Empereur indigné, jette le papier par terre, le foule aux pieds & tourne le dos au Ministre, lequel sans se déconcerter, se baisse gravement, le ramasse, l'essuie & dit en le remettant dans son sein : *Je le transcrirai pour le présenter une quatrieme fois.*

Ce peu de mots, prononcés d'un certain ton, firent impression sur l'esprit de l'Empereur. Comme s'il eût voulu s'excuser auprès de son Ministre, il se retourne vers lui, & lui demande avec douceur pourquoi il s'opiniâtre ainsi à vouloir lui faire agréer un homme qu'il lui avoit témoigné par trois fois n'être pas de son goût. « C'est, répondit froidement le » Ministre, parce que je n'en connois pas dans tout l'Em» pire qui soit plus propre à bien remplir l'emploi pour lequel » je le propose ». « A la bonne heure, reprit l'Empereur, don» nez-moi votre papier pour que j'y mette le sceau de mon » approbation ». « Cela ne se peut, Seigneur, répliqua le Mi» nistre, ce papier est tout froissé. Dans l'état où il est, il ne » doit pas être offert aux yeux de Votre Majesté. Je vais » le transcrire ». L'Empereur réfléchit un moment; puis, s'adressant à ceux de sa suite : « voilà, leur dit-il, les Ministres » qu'il faut aux Souverains. Des hommes de cette trempe » leur sont nécessaires, s'ils veulent bien gouverner. Je sais » gré à *Tchao-pou* de la maniere dont il vient de m'instruire. » Il ne craint pas de me déplaire quand il s'agit du bien de » l'Etat. Il a obtenu par sa fermeté, d'avoir placé un bon » Officier. Que je serois heureux, si j'avois autour de moi » beaucoup de gens qui me rappellassent à mon devoir lors» que je m'en ecarte ! J'ai tort d'avoir rejetté avec mépris le » papier qu'il me présentoit ; j'ai encore un plus grand tort de » l'avoir foulé aux pieds ; mais vous devez me passer quelque » chose, je me ressens encore un peu de mon ancien état ».

Les deux traits que je viens de rapporter ſuffiroient preſque ſeuls pour prouver combien ce ſage Prince etoit attentif ſur lui-même, pour ne pas mécontenter ceux qui l'aidoient dans le gouvernement, lors même qu'ils lui donnoient quelque ſujet de le faire, par des diſcours qui n'étoient pas aſſez meſurés. Il aimoit mieux ſouffrir quelque choſe de leur part, que de s'expoſer à leur fermer la bouche ſur ſes défauts. Il n'ignoroit pas qu'il en avoit contracté plus d'un dans la liberté de ſon premier genre de vie; mais comme il n'avoit rien tant à cœur que de travailler efficacement à s'en corriger, il trouvoit toujours bon qu'on les lui fît appercevoir, qu'on les lui reprochât même ſans détour. Sa complaiſance & ſa bonté n'avoient pas lieu ſeulement envers ceux qui approchoient le plus près de ſa perſonne, elles s'étendoient ſur tous les gens en place, elles embraſſoient indiſtinctement tous ſes ſujets, de quelque rang & de quelque etat qu'ils fuſſent. Il s'informoit de leurs beſoins, & ne manquoit pas d'y pourvoir quand ils lui etoient connus. Il corrigea, autant qu'il lui fut poſſible, tout ce qui, de près ou de loin, pouvoit aller au détriment du Peuple. Il abolit la plupart des impôts, aimant mieux, diſoit-il, groſſir ſes tréſors du fruit de ſes epargnes, que d'exiger du Peuple ce qu'il ne peut donner ſans s'incommoder. Il avoit cependant beſoin de grandes ſommes pour entretenir ſur pied les armées qu'il envoyoit contre les rebelles, ou contre les ennemis de l'Etat; mais il trouvoit dans les tributs ordinaires, bien economiſés, de quoi fournir à tout. Auſſi ne ſe permettoit-il aucune dépenſe inutile. Rien n'étoit ſi ſimple que ſes ameublemens, ſes equipages & tout ſon train. Il ne permettoit pas même aux Dames du Palais l'uſage des pierreries & de la dorure. L'Hiſtorien rapporte à ce ſujet, que ſa fille, jeune Princeſſe très-aimable, & que l'Empereur aimoit beaucoup, l'ayant prié de lui donner un

char & un equipage un peu plus brillans que ceux qu'elle avoit, il lui répondit : « Ma fille, tout ce qu'il y a de pré-
» cieux dans l'Empire, toutes les richesses qu'il renferme sont
» à moi : on sait que vous êtes mon enfant, que vous faut-il
» davantage ? De quelle distinction pouvez-vous donc avoir
» besoin ? Nous sommes placés bien haut, tous les yeux
» sont fixés sur nous ; il faut qu'ils y lisent le bon exemple.
» Si je vous donnois un char richement sculpté & un equipage
» brillant, soyez sûre que bien d'autres que vous voudroient
» en avoir de semblables. Dans peu le luxe s'introduiroit à
» la Cour ; de la Cour il passeroit à la ville, & de la ville
» il se répandroit bientôt dans toutes les Provinces. Gardons-
» nous de donner entrée à un mal qui jusques ici a eté la
» perte des Empires, & de ceux qui les gouvernoient ».

De si beaux sentimens lui etoient inspirés sans cesse par les Sages, dont il ne refusoit jamais d'écouter les avis. Il n'attendoit pas même qu'ils prissent la liberté de lui en donner ; il les mettoit sur les voies, il les enhardissoit, il les provoquoit, pour ainsi dire. Il les faisoit chercher jusques dans le fond des provinces les plus reculées, & les plaçoit auprès de sa personne, ou dans la capitale, afin de les mettre à portée de pouvoir l'instruire quand il les en requéroit. On raconte qu'ayant appris qu'il y avoit dans un petit village, un Sage du premier ordre, nommé *Ouang-tchao-sou*, âgé de plus de 70 ans, il donna ordre qu'on l'allât chercher, & qu'on le conduisît avec honneur pour être introduit auprès de lui. Le vieillard arrivé, l'Empereur l'interroge sur sa maniere de vivre, & en particulier sur les raisons qu'il pouvoit avoir de couler ainsi ses jours dans l'obscurité de la retraite, sous le regne d'un Prince qui ne cherchoit qu'à employer les personnes de sa sorte.

« Je ne suis qu'un homme très-ordinaire, lui répondit *Ouang-*

» *tchao-ſou ;* il y a bon nombre d'années que je me ſuis retiré
» au village pour m'y occuper de moi-même, méditer ſur
» l'*Y-king*, & tâcher de pénétrer tous les myſteres qu'il
» renferme ».

« Puiſque vous avez tant médité ſur l'*Y-king*, interrompit
» l'Empereur, vous me ferez plaiſir ſi vous voulez bien m'expli-
» quer le premier des *Koa*, le trigramme *Kien* qui eſt le
» ſymbole du Ciel ». Le vieillard obéit, & quand il fut à la ligne ſous laquelle il eſt ecrit : *le Dragon prend ſon eſſor vers le Ciel*, il baiſſa les yeux, ſe recueillit profondément, puis s'adreſſant à l'Empereur : *Prince*, lui dit-il, *dans ce peu de paroles ſe trouve la plus ſublime des inſtructions qu'on puiſſe faire aux Souverains ;* & tout de ſuite, entrant en matiere, il lui expliqua les plus eſſentiels des devoirs de celui que le Ciel a mis au-deſſus des autres pour les gouverner à ſa place & en ſon nom. L'Empereur le laiſſa parler tant qu'il voulut, l'écouta toujours avec attention & même avec reſpect; & quand il eut fini, il le remercia de ſa complaiſance, & l'aſſura qu'il tâcheroit de mettre à profit tout ce qu'il venoit d'entendre. « Je ſouhaiterois cependant, ajouta-t-il, que vous
» puſſiez me dire en deux mots ce que je dois faire pour
» bien gouverner, pour être toujours content de moi-même,
» & pour que les autres ſoient contens de moi ». « Seigneur,
» lui répondit le vieillard, aimez vos Peuples, vous gouverne-
» rez bien ; accordez très-peu de choſe à vous-même, vous
» jouirez d'un contentement toujours egal ; accordez beau-
» coup aux autres, & ils ſeront contens de vous ». *Ces paroles ſont admirables*, dit l'Empereur ; & ſur le champ il ordonna à un de ſes Secrétaires de les ecrire en gros caracteres, & de les placer dans ceux de ſes appartemens où il alloit quelquefois jouir de lui-même, afin de pouvoir les méditer à loiſir, quand il s'y rendroit.

Cette

Cette conversation finie, *Ouang-tchao-sou*, demanda en grace qu'on lui permît de retourner dans sa chere solitude, pour y achever en paix le reste de sa carriere. L'Empereur y consentit; mais les dernieres paroles qu'il avoit ouies de la bouche de ce Sage, le lui rendirent toujours présent à l'esprit. Chaque jour il les rappelloit à son souvenir; chaque jour encore il tâchoit de mettre en pratique ce qu'elles prescrivoient. Il ne manqua jamais l'occasion de donner à tous ses sujets en général, des preuves effectives de son amour pour eux; & quand cette occasion ne se présentoit pas d'elle-même, il avoit soin de la faire naître.

Un jour d'hiver qu'il etoit sorti de la ville pour aller faire quelque cérémonie au-dehors, la neige & un vent du nord violent rendant le froid très-piquant, on lui apporta une de ses meilleures fourrures pour mettre par-dessus ses habits. Ce bon Prince regardant alors d'un air riant les Grands de sa suite, leur dit: « Je vois d'ici bien des gens qui auroient plus » besoin d'une bonne fourrure que moi. *Ouang-tsiuen-pin* (c'étoit le nom du Général qui etoit alors à la tête d'un grosse armée dans le pays de *Chou*, qu'on appelle maintenant le *See-tchouen*) » est aujourd'hui au voisinage des hautes » montagnes du pays de *Chou*. Le vent, la neige & le froid s'y » font bien autrement sentir qu'ici. Je sais ce qui en est, » parce que j'en ai fait autrefois l'expérience. Ainsi qu'on » lui porte cette fourrure, & qu'on lui ecrive de ma part » ces mots: *Je vous envoie, non de quoi vous garantir en-* » *tiérement des rigueurs de la saison, mais seulement de quoi* » *vous mettre un peu à couvert du grand froid. Je voudrois* » *pouvoir en envoyer autant à chacun de ceux qui composent* » *votre armée; mais cela ne m'est pas possible. Dites-leur de* » *se contenter de ma bonne volonté; & pour leur prouver qu'elle* » *est sincere, donnez à chaque particulier dix mille pieces de*

» *monnoie pour l'aider à se procurer quelque soulagement ;*
» *suivant ses besoins* ». Ce don de dix mille pieces de monnoie equivaut à-peu-près à celui que feroit aujourd'hui le Roi en donnant dix ecus à chaque soldat.

Des attentions si marquées, si bienfaisantes & placées si à propos, attentions d'ailleurs qu'il avoit soin de renouveller de tems en tems, lui avoient tellement gagné le cœur des troupes, qu'il en etoit pour ainsi dire adoré. Rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit d'exécuter ses ordres. Elles supportoient sans peine la faim, la soif, la rigueur des saisons, les fatigues de toutes les sortes. On obtenoit tout de leur docilité, dès qu'on leur disoit quelques-unes de ces paroles: *l'Empereur le veut ainsi ; tel est l'ordre de l'Empereur ; cela sera plaisir à l'Empereur ; l'Empereur en sera instruit ;* ou d'autres semblables, auxquelles elles ne se permettoient jamais de repliquer, quelque difficile, quelque dure que fût l'exécution de ce qu'on exigeoit d'elles. Alors elles affrontoient tous les périls, elles devenoient invincibles. Aussi, soit que ce grand Prince les commandât en personne, soit qu'il mît à leur tête ses Généraux, elles eurent par-tout, & presque toujours, les plus brillans succès. Elles chasserent les Tartares, dompterent les rebelles, & soumirent tout l'Empire en-deçà & au-delà du *Kiang* à sa seule domination.

Je n'entreprendrai pas de faire l'énumération des batailles gagnées, des villes prises d'assaut, & de toutes ces opérations militaires qui assurerent le trône à l'illustre fondateur des *Soung*. Il me faudroit ecrire l'histoire générale, & je n'ai pour objet que de rassembler quelques traits pour ebaucher le portrait du grand *Tay-tsou*. Si je n'avois eu qu'à le crayonner à la Chinoise, j'aurois dit: il posséda dans un degré eminent les cinq vertus capitales; *Jin, Y, Ly, Tché, Sin,* c'est-à-dire, *l'Humanité, la Justice, l'Amour de l'ordre, des*

cérémonies & des usages de la nation ; la droiture, la cordialité & la bonne foi ; & j'aurois ajouté que pendant tout le tems de son regne, il ne cessa pas de donner des exemples frappans de toutes ces vertus.

Son humanité se manifestoit sur-tout dans la maniere dont il se conduisoit envers les vaincus. Il leur pardonnoit, il leur accordoit même sa bienveillance & son amitié, pour peu qu'ils témoignassent de répentir. Il les laissoit jouir de leurs privileges, & jamais il ne fit couler leur sang que lorsqu'il lui etoit comme impossible de faire autrement. Les premiers ordres & les plus absolus qu'il donnoit à ses Généraux en les envoyant combattre, etoient toujours en faveur du Peuple. Quand vous prendrez des villes, leur disoit-il, ne les livrez pas au pillage ; empêchez que les Soldats ne fassent du dégât dans les campagnes ; j'aurai soin de les dédommager en leur procurant, à leur retour, de quoi vivre dans une honnête abondance au milieu de leurs familles. La vie de l'homme, disoit-il souvent, est ce qu'il y a de plus précieux sous le Ciel ; on ne sauroit apporter trop de soins pour empêcher qu'on ne l'ôte à qui que ce soit, sans y être contraint par les loix ou par la nécessité.

Ce fut parcequ'il etoit pénétré de ce grand principe, qu'il porta le fameux Edit par lequel il etoit défendu aux Gouverneurs de Province & aux Magistrats particuliers, dans toute l'étendue de l'Empire, de faire exécuter de leur chef des sentences de mort. Il voulut que ces sentences fussent envoyées au tribunal des crimes dans la Capitale, lequel, après avoir revu & discuté toutes les pieces du procès, annulloit le jugement ou le confirmoit ; & si ce tribunal suprême jugeoit que le criminel méritoit justement la condamnation portée contre lui, il devoit en faire son rapport au Souverain qui seul, en cette occasion, jugeoit en dernier

reſſort, en ſignant ou en ne ſignant pas. Le premier auteur d'un pareil Edit, n'eût-il fait que cet acte d'humanité dans tout le cours de ſa vie, mériteroit par cela ſeul d'être mis au nombre des bienfaiteurs du genre-humain. Aux preuves non-equivoques de ſon humanité, il joignit l'exercice conſtant d'une juſtice des plus exactes. Il ſut s'arrêter au milieu de ſes victoires; & refuſa d'enlever aux Tartares qu'il avoit vaincus & qu'il pouvoit dépouiller, ce qu'ils poſſédoient légitimement. Il ſe contenta de reprendre ſur eux ce qu'ils avoient eux-mêmes pris ſur les poſſeſſions de l'Empire.

Son attachement aux cérémonies & aux uſages reçus, l'empêcha toujours d'établir de nouvelles loix. Il avoit coutume de dire qu'il ſe croiroit trop heureux, s'il pouvoit faire revivre les ſages inſtitutions qui avoient eu lieu ſous les grands Princes *Yao*, *Chun*, *Tcheng-tang*, *Ou-ouang* & les autres qui ont illuſtré la Monarchie.

Sa droiture etoit à toute epreuve. Il etoit incapable de parler autrement qu'il ne penſoit, & d'agir autrement qu'il ne parloit. Jamais les raiſons d'Etat, de politique, d'intérêt perſonnel, ne furent pour lui un prétexte plauſible de s'écarter le moins du monde de ce que preſcrit une vertu qui devroit être celle de tous les hommes. Mais s'il en pratiquoit lui-même les devoirs dans toute la rigueur, il exigeoit la même exactitude de la part des autres. Quiconque etoit coupable en ce genre, etoit par-là même ſon ennemi.

La cordialité, la franchiſe, la bonne-foi qui brilloient dans toutes ſes actions, & qui etoient les regles fideles de toute ſa conduite lorſqu'il n'étoit que Particulier, ne l'abandonnerent point après qu'il fut monté ſur le trône. Il en fit toujours ſes plus cheres délices, & les fit aimer, admirer même au-dehors, dans les circonſtances où il eut occaſion de les faire valoir. Parmi celles qu'offre l'hiſtoire, je n'en choiſis que deux.

La premiere fut lors de la conquête du pays de *Han*, qui est aujourd'hui la Province de Canton. *Lieou-tchang* qui en etoit Souverain, etoit un Prince fourbe & dissimulé qui avoit trompé plusieurs fois les Généraux de l'Empereur, & l'Empereur lui-même. Après qu'il eut perdu ses Etats, l'Empereur lui fit grace, lui donna le titre de Prince du troisieme ordre, & le nomma Capitaine général de ses propres Gardes. A ces titres honorables, il joignit des revenus proportionnés, lui fit une maison complette, & le combla de dons précieux en bijoux & en meubles dont il savoit que ce Prince etoit très-curieux.

Un jour que l'Empereur prenoit le plaisir de la pêche aux environs d'un etang qu'il avoit fait creuser lui-même dans l'enceinte d'un de ses Palais, le Prince de *Han*, qui etoit de la partie, lui faisoit sa cour d'une maniere très-agréable: car il avoit beaucoup d'esprit, & etoit très-prompt aux réparties. L'Empereur voulant le distinguer de ses autres courtisans, fit apporter une coupe de vin, & la lui présenta lui-même. *Lieou-tchang* se rappellant alors que c'étoit de cette maniere qu'il avoit fait périr plusieurs Grands de sa propre Cour qui lui faisoient ombrage, lorsqu'il gouvernoit les Etats de *Han*, crut que l'Empereur en vouloit faire de même à son egard, en lui donnant du vin empoisonné. Il changea de couleur, & se jettant aux pieds de Sa Majesté: « Je vous » conjure, Seigneur, lui dit-il, de vouloir bien vous souve» nir que vous m'avez fait grace. Je suis coupable envers » Votre Majesté, j'ai mérité plus d'une fois la mort par mes » révoltes: mais vous m'avez permis de vivre, vous m'avez « pardonné. Un grand Prince n'a que sa parole ».

L'Empereur, le regardant avec bonté, lui répondit: « *Lieou-* » *tchang*, vous ne me connoissez pas. Sachez que mon cœur » est dans les entrailles de tous mes sujets. Y resteroit-il

» long-tems, si j'étois capable de ce dont vous me soup-
» çonnez». A l'instant il reprend la coupe, en avale la liqueur, & offre à *Lieou-tchang* celle qu'on avoit préparée pour lui-même. « La crainte ôte le jugement, dit *Lieou-tchang*, en
» recevant cette autre coupe; je prie Votre Majesté de me
» pardonner cette nouvelle faute». L'Empereur oublia tout & parla d'autre chose.

Sa franchise & sa bonne foi parurent avec encore plus d'éclat à l'occasion du Roi de *Ou-yué*. Ce Prince, voyant qu'il ne manqueroit pas de succomber sous l'effort des armes impériales, s'il attendoit qu'elles se tournassent contre lui, prit le parti d'envoyer des Ambassadeurs à *Tay-tsou* pour lui soumettre ses Etats, & lui en demander l'investiture. L'Empereur accepta sa soumission, traita très-bien ses Ambassadeurs, & en les renvoyant: « Il faut bien, leur dit-il, que votre
» Maître & moi nous nous voyions au moins une fois. Priez-
» le de ma part de venir faire un petit voyage jusqu'ici;
» je ferai de mon mieux pour le bien recevoir; vous pouvez
» l'assurer qu'il n'y a rien à craindre pour lui. J'honore le
» *Chang-ty*, oserois-je le tromper»?

Les Ambassadeurs s'acquitterent exactement de la commission, ce qui mit le Roi de *Ou-yué* dans un étrange embarras. S'il contentoit l'Empereur, il couroit risque d'en être retenu & de ne plus revenir dans ses Etats; s'il le mécontentoit, il s'exposoit à tout perdre. Après avoir délibéré long-tems, il crut qu'il pouvoit se fier à la parole d'un grand Prince, & partit accompagné de son Epouse & de son fils aîné.

Arrivé à la Cour, l'Empereur le reçut avec tous les honneurs dus à son rang. Il le logea dans un magnifique Palais qu'il fit orner beaucoup mieux que n'étoit le sien propre; il alla le visiter en personne, mangea avec lui comme avec son egal, & le combla de présens. Il voulut qu'il jouît à

la Cour du titre & de toutes les prérogatives de Prince du premier ordre, lui donna son propre sabre, & lui permit de le porter, même quand il viendroit au Palais, & en sa présence: faveur unique, parce qu'à l'exception des Gardes, personne à la Cour ne pouvoit être armé.

Des honneurs si distingués, loin de flatter le Roi de *Ou-yué*, lui plongeoient, pour ainsi dire, le poignard dans le sein. Il s'imagina qu'on ne le traitoit si bien que pour lui adoucir le chagrin que devoit lui causer la perte de ses Etats dont il ne doutoit presque point qu'on ne l'eût privé. Cette appréhension le rendoit triste & rêveur; l'Empereur s'en apperçut & eut pitié de lui. Après l'avoir retenu deux mois, il lui dit un jour, en le voyant s'approcher pour lui faire sa cour à l'ordinaire: « Eh bien, Prince, ne pensez-vous pas encore » à vous en retourner? Il y a long-tems que vous êtes absent » de vos Etats. Quelque plaisir que j'aie de vous voir, je » sacrifie ma satisfaction à celle de vos sujets. Ils doivent » être inquiets sur votre compte; allez les revoir le plutôt » qu'il vous sera possible. Vous pouvez partir dès demain. » J'ai déjà tout fait préparer pour votre voyage ».

Il est aisé de se figurer les sentimens que ces dernieres paroles inspirerent au cœur du Prince. Il partit le plutôt qu'il lui fut possible. Avant son départ, il eut son audience de congé dans laquelle l'Empereur, après lui avoir donné ses ordres, le combla de nouveaux dons, & lui remit, de ses propres mains, un gros paquet scellé & enveloppé dans de la soie jaune, en lui disant: « De tous les présens que je vous » fais, c'est-là le plus précieux. Vous en conviendrez vous- » même quand vous serez arrivé chez vous; car c'est chez » vous seulement que je veux que ce paquet soit ouvert, » & il faut l'ouvrir vous-même. J'exige cette marque de com- » plaisance de votre part ». Le Prince promit d'obéir, fit

ſes dernieres cérémonies, & alla tout diſpoſer pour un voyage que ſes craintes lui avoient comme perſuadé qu'il ne feroit jamais, ou qu'il croyoit du moins ne devoir pas faire ſi-tôt. Arrivé dans ſon Palais, il n'eut rien de plus preſſé que d'ouvrir le paquet qui renfermoit le plus précieux de tous les dons que lui avoit fait l'Empereur. Il s'attendoit à trouver quelque bijou rare, ou quelques pierreries du plus haut prix; mais quelle fut ſa ſurpriſe quand il ne vit qu'un aſſemblage de feuilles de papier, ecrites par différentes mains! Il lit, & change de couleur. Tous ces papiers n'étoient que les requêtes & les ſuppliques que les Miniſtres, les Grands & la plupart des Princes même, avoient préſentées à l'Empereur pour lui perſuader qu'en bonne politique, il ne devoit pas permettre au Roi de *Ou-yué* de retourner dans ſes Etats. Les uns opinoient à l'envoyer en exil ſous bonne garde, les autres à lui donner la Cour pour honnête priſon, & le grand nombre à le faire mourir.

Pénétré tout à la fois de frayeur ſur le danger qu'il avoit couru, & de reconnoiſſance envers le grand Prince dont il eprouvoit les bontés, il ecrivit à l'Empereur pour l'en remercier; divulgua par-tout les marques qu'il avoit reçues de ſa bonne foi à toute epreuve; & devint de tous les Vaſſaux de l'Empire celui qui lui fut le plus ſincérement attaché.

Après avoir briévement expoſé combien *Tai-tſou* etoit exact dans la pratique des cinq vertus capitales, l'Humanité, la Juſtice, l'Amour de l'ordre, des cérémonies & des uſages reçus de la Nation, de la Droiture & de la Bonne Foi, je finirai ſon portrait à la Chinoiſe par quelques traits qui caractériſent ſa piété filiale; & je dirai qu'il avoit cette vertu ſi profondément gravée dans le cœur, qu'il ne lui arriva jamais de s'écarter le moins du monde de ce qu'elle preſcrit. Ayant perdu ſon pere de bonne-heure, il s'attacha à ſervir ſa vertueuſe

mere avec toute l'attention & tous les ſoins qui dépendoient de lui. Pénétré de la plus profonde eſtime pour cette femme forte à qui il devoit le jour, il lui attribuoit ſon elévation ſur le premier trône de l'univers. *C'eſt pour récompenſer ſes vertus dans ma perſonne*, diſoit-il ſouvent, *que le Ciel m'a placé ſi haut.* Il en etoit ſi perſuadé que, même etant Empereur, il n'écoutoit jamais qu'à genoux ce que ſa mere avoit à lui dire d'un peu important ; & il regardoit alors toutes ſes paroles, comme autant d'ordres irrévocables qu'il ne lui etoit pas permis d'enfreindre.

Lorſque cette Princeſſe fut reconnue ſolemnellement par tous les ordres de l'Etat pour l'Impératrice-mere, loin de donner des marques de joie, elle en donna au contraire d'indifférence, d'inquiétude, & même de triſteſſe. Quelqu'un de ſa ſuite lui ayant demandé ſi elle ſe trouvoit mal : « Non, dit-elle, » mais je ne puis penſer, ſans une eſpece de frayeur, aux » devoirs qui ſont impoſés à tous ceux qui ſont à la tête » des autres. Si l'on n'eſt pas au-deſſus d'eux par ſes propres » vertus, on n'eſt qu'une perſonne ordinaire, indigne d'occu- » per un ſi haut rang. C'eſt cette penſée qui empoiſonne le » plaiſir que j'aurois naturellement de me voir avec mon » fils à la tête de l'Empire ».

A ces mots, l'Empereur, en préſence de tout le monde, ſe jette à ſes pieds, la remercie de l'inſtruction qu'elle venoit de lui donner, & lui promet que tant qu'il aura un ſoufle de vie, il fera tous ſes efforts pour la mettre en pratique dans toute ſon etendue. Il lui tint parole.

Lorſque cette même Princeſſe fut ſur le point de mourir, l'Empereur la pria à deux genoux de vouloir bien déclarer ſes dernieres volontés. « Mon fils, lui répondit-elle, à quoi » attribuez-vous l'honneur d'avoir été placé ſur le trône » ? « C'eſt, repliqua ſur le champ l'Empereur, c'eſt aux vertus de

» mes ancêtres, & aux vôtres, que je le dois». «Vous vous » trompez, reprit sa vertueuse mere ; ce n'est qu'à la foiblesse » du jeune Empereur que vous avez remplacé. *Koung-ty* » n'étoit qu'un enfant, & il falloit à l'Empire un Maître qui » fût en etat de le gouverner, & de le bien gouverner. On » jetta les yeux sur vous. La même chose pourroit arriver » après votre mort, si vous nommiez quelqu'un de vos en- » fans pour être votre successeur. Vous avez trois freres qui » peuvent très-bien vous remplacer l'un après l'autre. Que » *Tchao-koang-y* vous succede immédiatement ; qu'après lui » *Tchao-koang-mei* regne, & que *Tchao-té-tchao* monte sur » le trône après eux. Voilà, mon fils, quelle est ma der- » niere volonté. Vous ferez bien d'y avoir egard, parce que » j'en envisage l'exécution comme le seul moyen d'assurer à » votre race la souveraineté à laquelle vous êtes parvenu le » premier ».

L'Empereur frappa la terre du front, remercia sa mere, & lui promit qu'il ne s'écarteroit en rien de ce qu'elle venoit de lui prescrire. L'événement prouva qu'il promettoit avec sincérité : car, etant sur le point de mourir lui-même, il nomma *Tchao-koang-y*, le premier de ses freres, que sa mere lui avoit désigné pour son successeur à l'Empire, & se contenta de lui recommander ses enfans.

Enfin cet illustre Prince, qui s'étoit fait aimer de tous ceux qui l'avoient connu quand il n'étoit que simple particulier ; adorer, pour ainsi dire, de tous ses sujets quand il fut sur le trône ; qui fit fleurir la vertu & les Lettres au-dedans ; qui porta la terreur de ses armes au-dehors ; qui dompta les rébelles, vainquit les ennemis & remit à l'Empire tous les pays qui en avoient eté démembrés sous les regnes de ses prédécesseurs, après avoir regné 16 ans, mourut à la cinquantieme année de son âge, l'an de l'Ere chrétienne 975. Son corps fut déposé à *Young-tchang-ling*.

Baiſſons le voile ſur la maniere dont ce grand Empereur eſt monté ſur le trône. Croyons, ou faiſons ſemblant de croire avec les Chinois, que c'eſt ſincérement malgré lui qu'il s'y eſt placé; & nous pourrons le comparer à tout ce que l'ancienne Grece & Rome même ont jamais eu de plus illuſtres Souverains (1).

SOUNG, JEN-TSOUNG,

Quatrieme Empereur de la Dynaſtie des Soung.

Après la mort du grand *Tai-tſou*, fondateur de la Dynaſtie, *Tchao-koang-y* ſon frere lui succéda & regna 21 ans. C'eſt celui qu'on appelle, dans l'hiſtoire, du nom de *Tai-tſoung.* Il marcha ſur les traces de ſon prédéceſſeur, gouverna avec la même ſageſſe & les mêmes ſuccès, & acheva d'affermir le trône dans ſa famille. Il laiſſa l'Empire au troiſieme de ſes fils, *Tchen-tſoung*, dont le regne, qui dura 25 ans, fut mêlé de bien & de mal. Les commencemens en furent glorieux; mais ce Prince, dégénérant peu-à-peu de la vertu de ſes ancêtres, ſe livra à tous les excès de la ſuperſtition la plus ſtupide, qui le rendirent mépriſable de ſon vivant,

REMARQUE.

(1) La Dynaſtie fondée par *Tchao-koang-yng*, ſurnommé *Soung*, *Tai-tſou*, eſt la vingtieme de celles qui ont occupé le trône Chinois, depuis le grand *Yu* qui donna commencement à la premiere l'an avant Jeſus-Chriſt 2207, dix ans après la mort de Jacob.

On l'appelle communément la grande Dynaſtie des *Soung* pour la diſtinguer d'une autre Dynaſtie qui portoit auſſi le nom de *Soung*, & qui eſt l'une des cinq petites Dynaſties antérieures. Celle-ci commença l'an de Jeſus-Chriſt 420, & ne dura que 60 ans, pendant leſquels elle donna huit Empereurs; & celle-là, je veux dire la grande Dynaſtie des *Soung*, ne commença que l'an de Jeſus-Chriſt 960, donna dix-huit Empereurs dans l'eſpace de 319 ans, & fut eteinte par les *Yuen*, ou Tartares Mongoux, l'an 1279.

& odieux à la poſtérité. Le ſixieme de ſes fils, qui prit après lui les rênes du gouvernement, fit oublier, par un regne qui fut celui de l'Humanité, de la Vertu & des Lettres, des egaremens indignes de la majeſté du trône. Le nom de ce Prince eſt *Jen-tſoung*.

Il porta d'abord le nom de *Cheou-y*, on lui donna enſuite celui de *Tcheng*. Il n'avoit que 13 ans quand ſon pere mourut. En attendant qu'il ſût en etat de gouverner par lui-même, l'Impératrice mere, ſous le nom de Régente, ſe chargea de ce peſant fardeau, & le porta pendant onze années, ne laiſſant à ſon fils que le titre & les honneurs dépouillés de toute autorité. Il eſt vrai que cette Princeſſe poſſédoit au plus haut degré les plus eſſentielles des qualités qui font les grands Souverains. Elle avoit un génie vaſte & propre à tout; elle y joignoit un diſcernement ſûr dans le choix de ceux qu'elle employoit, & ne leur confioit d'ailleurs les affaires qu'après qu'elle les avoit examinées elle-même en particulier. Elle aimoit le peuple, & le déchargea d'une foule d'impôts qui empêchoient qu'il ne pût vivre à l'aiſe; mais en le favoriſant ainſi, elle exigeoit une entiere obéiſſance aux loix, & ſe montroit inflexible quand il s'agiſſoit de punir les infracteurs. Elle avoit dans toutes ſes manieres un air de grandeur digne du poſte eminent qu'elle occupoit. Enfin, elle poſſédoit toutes les vertus de ſon ſexe, ſans en avoir les défauts. Seulement il eût eté à ſouhaiter qu'elle n'eût pas tenu ſi long-tems en tutelle, celui au nom duquel elle régnoit. Elle fut cauſe par là que ſon fils contracta une ſi forte habitude de cultiver en paix les vertus civiles, que quand il fut maître abſolu, il négligea trop les vertus guerrieres. En effet, pendant les années 16, 17 & 18 de ſon regne, les Tartares ayant fait des irruptions ſur les terres de l'Empire, s'emparèrent de pluſieurs villes, & d'une aſſez grande etendue de pays. Tout le monde

etoit d'avis qu'il falloit lever des troupes, pour aller repousser ces Barbares, & les faire repentir de leur témérité. *Jen-tsoung* ne voulut pas y entendre, & aima mieux faire la paix à des conditions peu honorables, que de mettre, disoit-il, toute la nation en mouvement, pour recouvrer quelques villes & une etendue de pays dont il pourroit se procurer la possession par d'autres voies que par celles des armes. Il lui en coûta des sommes immenses & une quantité exorbitante de pieces de soie qu'il fit passer dans le fond de la Tartarie; & à ce prix il obtint des peuples inquiets qui l'habitent, qu'ils laisseroient ses Etats en paix.

Il se consola de la honte qui lui revenoit d'un pareil traité, en faisant fleurir les Loix, les Lettres & la Vertu dans toute l'étendue de l'Empire. Il etoit doux, modeste & bienfaisant. Il n'étoit jamais plus affligé que lorsque la sécheresse, ou une trop grande abondance de pluie nuisoit aux travaux de la campagne, & empêchoit la terre de faire part de ses dons. Alors, dit l'Historien, il ne s'habilloit que comme les personnes les plus ordinaires, il se renfermoit dans son Palais, & s'y occupoit à faire secretement des prieres pour obtenir la cessation de ces fléaux. Il n'avoit point, comme sa mere, cet air de grandeur qui imposoit; il affectoit au contraire dans tout ce qu'il faisoit, la plus grande simplicité. Il poussoit même les choses si loin à cet egard, qu'il faisoit laver & racommoder ses habits, pour pouvoir continuer de les porter.

A ces vertus obscures, plus propres à entrer dans l'éloge d'un solitaire, que dans celui d'un Souverain, il en ajouta de véritablement estimables, & qu'on ne sauroit trop louer; je veux dire, l'amour du bien public, & une attention extrême à n'être point à charge aux autres. Deux traits que je vais rapporter d'après un de ses Panégyristes, en feront la preuve.

Jen-tsoung alloit quelquefois se promener dans un de ses

jardins, auquel confinoit un terrein affez fpacieux, du nombre de ceux qui font communs à tout le monde. On lui propofa de le prendre pour en agrandir fon jardin. « Jufqu'à préfent, ré-
» pondit-il, mon jardin m'a fuffi tel qu'il eft. Pourquoi le ren-
» drois-je plus vafte, en empiétant fur un terrein public?
» Laiffons le peuple jouir paifiblement de tous les petits avan-
» tages dont il eft en poffeffion ».

Le fecond trait prouvera d'une maniere plus fenfible encore, jufqu'où il portoit, je ne dis pas feulement fon attention à ne pas nuire, mais fa délicateffe à ne pas caufer même le moindre embarras. Une nuit qu'il ne pouvoit dormir, il fe leva, & fe fentant preffé de la faim, il dit à ceux qui etoient auprès de fa perfonne : « Je me trouve dans une fituation fingu-
» liere. J'ai faim, & je voudrois manger de la chair d'un
» mouton fraîchement tué ». « Seigneur, lui répondit un de
» fes Gardes, rien n'eft fi aifé que de vous contenter. Dans
» une demi-heure vous allez être fervi ». « Gardez-vous en
» bien, repliqua l'Empereur; je vous défens d'y penfer. Laiffez
» dormir le monde, & pour me procurer une légere fatisfac-
» tion, n'allez pas interrompre ceux qui ont befoin de repos.
» Il faudroit egorger le mouton, l'écorcher, l'éventrer, en faire
» cuire la chair; que d'hommes en mouvement pour contenter
» le caprice d'un feul! Mes amis, il faut favoir prendre fur foi.
» Il vaut mieux fouffrir un peu, que de donner fujet à des
» murmures bien fondés; il vaut mieux fe priver d'une
» chofe, que de fe la procurer en incommodant quelqu'un,
» &c. ».

N'ayant pas trouvé dans l'hiftoire de ce Prince de quoi le faire connoître par de grandes actions, j'ai choifi parmi celles de fa vie privée les trois ou quatre qui m'ont paru le plus propres à le caractérifer. Son amour pour la vertu, & la protection conftante qu'il accorda aux Lettres, lui ont fait donner

une place parmi les bons Empereurs. Je crois qu'on pourroit faire de lui un portrait ressemblant, en disant : Ce fut un Prince doux, réglé dans sa conduite, constant dans la pratique des vertus morales & civiles, aimant les gens de bien & les préférant aux autres pour leur faire remplir les charges & les différens emplois qui ont un rapport immédiat avec le gouvernement du Peuple ; mais il manquoit de fermeté quand il falloit réprimer le vice, & de courage quand il falloit repousser l'ennemi. On ne peut pas l'appeller un grand Empereur, mais on peut lui donner le nom de *bon.* Il mourut à la cinquante-quatrieme année de son âge, & à la quarante-unieme de son regne, qui fut l'an de Jesus-Christ 1063.

PAO-TCHENG.

La probité, le désintéressement, l'amour de l'ordre, l'attachement à ses devoirs, l'inflexibilité dans l'exercice de la justice, caractérisent le Magistrat dont je vais tracer le portrait.

Le nom de sa famille etoit *Pao*, son nom propre *Tcheng*, & son nom d'honneur *Hi-jin.* Il naquit à *Lu-tcheou* de parens ordinaires, mais qui n'oublierent rien pour le bien elever. Nous allons voir comment *Pao-tcheng* mit à profit leurs leçons.

Devenu Mandarin, il se montra rigide observateur des Loix, & il exigea la même exactitude de tous ceux qui lui etoient soumis. Comme il etoit naturellement sévere, il ne manquoit jamais de punir les infracteurs. Il rassembla dans une espece de code toutes les Loix qui regardoient directement le Peuple. Ce fut le livre classique qu'il ordonna à tous les maîtres d'enseigner à leurs ecoliers. Il se transportoit de tems en tems dans les ecoles publiques, pour voir par lui-même s'il etoit exactement obéi.

Son zele ne s'exerçoit pas seulement à l'égard de ceux sur

lesquels il avoit inspection; il s'étendoit indifféremment à tous les autres Mandarins, de quelque grade qu'ils fussent. Ne pouvant leur faire subir les peines qu'ils méritoient quand il les croyoit en défaut, il les accusoit auprès de leurs supérieurs avec une intrépidité qui faisoit trembler les plus hardis, & contenoit tout le monde dans le devoir: aussi etoit-il généralement redouté. Les enfans même le craignoient; & on les menaçoit de *Pao-tcheng*, comme on les menace ailleurs du loup. Le Peuple avoit coutume de dire: *Yen-lo est beaucoup moins inflexible que notre Mandarin.* Ce *Yen-lo* est une idole du nombre de celles que la superstition populaire croyoit juger les hommes après leur mort. C'est le Rhadamanthe des sectaires Chinois.

L'extrême sévérité de ses mœurs & de toute sa conduite, etoit peinte sur son visage. On dit de lui qu'il n'a jamais ri; & que ses contemporains etoient persuadés *qu'ils verroient plutôt les eaux du* Hoang-ho *devenir claires & limpides, que le visage de ce Magistrat s'épanouir & montrer de la joie.*

A cette sévérité outrée, il joignoit un désintéressement non moins outré. C'est peu de dire qu'il ne reçut jamais de présens, de quelque nature qu'ils fussent, & quelle que fût la main qui les lui offrît; il refusoit même les marques les plus communes de l'affection de ses Parens, & les témoignages les plus ordinaires de l'amitié. Il n'eût pas pris une simple tasse de thé hors de chez lui, si la nécessité ne l'y avoit contraint. On raconte qu'ayant changé de département, obligé de se transporter dans une autre ville, celui qui emballa son bagage, mit par hasard au nombre des meubles de son Maître une vieille ecritoire & quelques pinceaux. *Pao-tcheng* s'en etant apperçu, lui fit une verte réprimande, en lui disant: « Cette ecritoire » etoit ici quand j'y arrivai, ces pinceaux ont eté achetés des » deniers publics pour l'usage de l'office, non de la personne; » ainsi laissons tout cela pour celui qui doit me remplacer ».

Ce petit trait, qui paroît ne pas mériter notre attention, eſt celui dont les Chinois font le plus grand cas; car il arrive rarement parmi eux qu'un homme en place ne s'enrichiſſe pas, & ils regardent comme une eſpece de Phénix, tout Mandarin déſintéreſſé juſqu'à un certain point. *Pao-tcheng*, loin de donner dans le luxe, ne ſe procuroit pas même les aiſances les plus ordinaires de la vie. Il n'avoit, pour ſoutenir ſon rang, que les ſeuls honoraires attachés à ſa charge, & ces honoraires lui ſuffiſoient, parce qu'il ſe contentoit des mets les plus communs pour ſa nourriture, & n'étoit vêtu, excepté les jours de cérémonie, que comme les gens du plus bas etage. On lui demanda un jour pourquoi il en uſoit ainſi: « C'eſt, répondit-il, pour m'accoutumer à la vie du ſimple » peuple, à laquelle je ſerai bientôt réduit; car exigeant, » comme je le fais, que tout le monde rempliſſe ſes devoirs, » il n'eſt guere poſſible que je reſte long-tems en place ». Il ſe trompa; car il fut Mandarin toute ſa vie. Il parvint même juſqu'à être un des Cenſeurs de l'Empire. C'eſt dans l'exercice de cette charge qu'il mourut la ſixieme année de *Kia-yeou*, trente-neuvieme du regne de *Jen-tſoung*, & la mille ſoixante-unieme de l'Ere chrétienne.

KAO-KIOUNG.

Un ſeul trait de la vie de cet homme célebre a ſuffi pour immortaliſer ſon nom, & pour faire eriger en ſon honneur un de ces petits temples, qu'on conſacre d'ordinaire ici aux Eſprits tutélaires qui ſont commis à la garde ou à la défenſe du pays. *Kao-kioung* etoit originaire du royaume de *Yen*, c'eſt-à-dire, de la Province du *Pé-tché-ly*, & deſcendoit d'une famille déjà illuſtre ſous la Dynaſtie des *Tang*. *Koa-tché-tien*, l'un de ſes ancêtres, etoit Miniſtre d'Etat ſous le grand *Tay-tſoung*.

Après avoir fait ſes premieres etudes, *Kao-kioung* embraſſa le parti des armes, & remplit avec diſtinction les premiers emplois de la milice, tant à l'armée que dans les Tribunaux. En récompenſe de ſes ſervices ſous trois Empereurs, *Tchen-tſoung* lui donna la Charge honorable de Capitaine-Commandant de ſes propres Gardes. Dans ce tems-là, les Tartares *Ki-tan* faiſoient d'affreux ravages ſur les frontieres, & avoient déjà conquis la partie la plus ſeptentrionale de l'Empire. L'Empereur n'avoit à ſa Cour que des hommes de Lettres, qui dirigeoient toutes ſes vues vers la paix, & régloient toutes ſes démarches pour pouvoir l'obtenir à quelque prix que ce fût. Ils l'avoient engagé à céder aux ennemis pluſieurs villes importantes qui leur facilitoient l'entrée de la Chine; & les ennemis en avoient profité pour ſe rendre maîtres de *Pé-king-tchai*, & de *Pao-tcheou*. Ils euſſent pouſſé leurs conquêtes plus loin, ſans donner aux Chinois le tems de ſe reconnoître, ſi leurs troupes avoient eté en aſſez grand nombre pour pouvoir garder ce qu'ils avoient conquis. Ils s'arrêterent tout-à-coup, pour attendre les différens corps d'armée qui leur venoient de leur pays, & firent ſemblant de vouloir s'accommoder à des conditions, diſoient-ils, raiſonnables. Ce n'étoit-là qu'un artifice de leur part.

Charmé d'apprendre que les Tartares vouloient la paix, l'Empereur leur envoya des Commiſſaires pour la négocier. Mais rien ne fut conclu; parce que les prétentions des Tartares etoient telles, que l'Empereur ne pouvoit y adhérer ſans ſe deshonorer: & c'eſt ce qu'ils avoient prévu. Pendant cette ſuſpenſion d'armes, les troupes qu'ils avoient mandées eurent le tems d'arriver; & quand ils les ſurent à portée, ils rompirent les conférences, & refuſerent tout accommodement. Leur armée, ſuivant le bruit qu'ils répandirent, ſe trouvoit forte de deux cens mille hommes. Il ne leur en falloit pas

tant, disoient-ils, pour conquérir ce qu'on auroit dû leur céder.

A la premiere nouvelle de leur marche, toute la Cour fut dans la consternation. On conseilloit à l'Empereur de se retirer dans quelque ville forte des Provinces méridionales, & d'abandonner le voisinage du *Hoang-ho*. Sur cet avis, Sa Majesté tint un Conseil extraordinaire, où tous les Grands furent appellés. Le Général de l'armée, qui, pendant la treve, etoit venu à la Cour, y eut sa place. Il fit une exposition exacte de l'état où se trouvoient les troupes des deux côtés; & dit que, quoique l'armée Chinoise fût fort inférieure à celle des ennemis, elle suffisoit cependant pour les repousser, si l'Empereur vouloit la commander en personne, ou s'y montrer seulement l'espace de quelques jours; qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & que si Sa Majesté ne passoit promptement la riviere pour aller attaquer les Tartares, ils la passeroient eux-mêmes, & viendroient l'assiéger jusques dans son Palais.

A l'exception de *Kao-kioung*, & de quelques autres Militaires, tous les Grands, qui etoient pour la plupart des Lettrés, frémirent à cette proposition. Ils n'en presserent que plus fort l'Empereur de se retirer au plutôt à *Kin-ling*. « Apparemment, leur dit *Kao-kioung*, avec un sourire amer, qu'au » moyen de quelques pieces de poésie ou d'éloquence, » vous avez su persuader aux Tartares de renoncer à entrer » dans nos terres, à prendre nos villes & à poursuivre l'Empereur; de se retirer chez eux, & de nous laisser tranquilles » chez nous ».

Au sortir du Conseil, le Général prenant *Kao-kioung* en particulier, lui dit: « Vous, qui êtes comblé des bienfaits de » l'Empereur, n'oseriez-vous entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour le sauver, & sauver avec lui tout l'Em-

» pire » ? « Que faut-il faire ? répondit *Kao-kioung*, me voici
» prêt à tout ».

« Vous avez eté témoin, reprit le Général, de la maniere
» dont on a reçu la propoſition que j'ai faite à l'Empereur
» de ſe rendre au plutôt à l'armée pour raſſurer au moins
» les ſoldats qui commencent à perdre courage : vous avez
» entendu tout ce qui s'eſt dit pour l'engager à aller s'enfermer
» à *Kin-ling*. S'il prend ce parti, tout eſt perdu ſans reſſource.
» Je ſais qu'il eſt plein de bonté pour vous, qu'il vous ho-
» nore de ſa confiance, & qu'il vous écoute volontiers ; tâchez
» de lui perſuader de ſe rendre aux raiſons que je lui ai expo-
» ſées. Je rentre pour faire auprès de lui un dernier effort ;
» ſoutenez-moi de tout votre crédit ; je lui dirai de vous con-
» ſulter ».

Kao-kioung lui promit de le ſeconder de ſon mieux, & il lui tint parole. Le Général etant rentré chez l'Empereur, lui répéta ce qu'il lui avoit dit, mais avec beaucoup plus de liberté qu'il n'avoit oſé le faire en plein Conſeil ; & finit en priant Sa Majeſté de vouloir s'en rapporter à *Kao-kioung* dont elle connoiſſoit le mérite & l'attachement à ſa perſonne. « Je le veux bien, dit l'Empereur ; qu'on appelle *Kao-kioung* ». Quand celui-ci fut en ſa préſence : « On veut que je m'en
» rapporte à vous ſur ce que je dois faire dans les circonſtances
» préſentes, lui dit l'Empereur, conſeillez-moi ».

« Seigneur, répondit *Kao-kioung*, vous n'avez qu'un ſeul
» parti à prendre ; c'eſt d'aller raſſurer votre armée. Il faut
» partir dès demain pour *Tchen-tcheou*. Je vous y conduirai
» en toute ſûreté ; & après que nous aurons battu les Tartares,
» ou que nous leur aurons donné la paix, s'ils la demandent à
» des conditions qui nous ſoient honorables, je vous rame-
» nerai ici aux acclamations du peuple. Je vais de ce pas inti-
» mer les ordres de Votre Majeſté pour les préparatifs du

» départ ». L'Empereur ne repliqua point ; & tout ayant eté diſpoſé, il partit pour ſe rendre à l'armée. Dans la crainte qu'on ne lui fît changer de ſentiment, *Kao-kioung* ne le quitta pas un moment. Il répondoit à tout ce qu'on objectoit pour détourner l'Empereur de ce voyage ; & quand il fut une fois en marche, il ne laiſſa approcher de ſa perſonne que ceux dont il n'avoit aucun lieu de ſe défier.

Lorſqu'ils furent arrivés ſur les bords méridionaux du fleuve, & qu'il n'y eut plus qu'à paſſer le pont pour ſe rendre à la ville, l'Empereur qui vit l'armée des Tartares s'étendre au loin de l'autre côté, fut ſaiſi de frayeur, & demanda à s'arrêter un moment. Les Miniſtres & les Courtiſans de ſa ſuite s'avancent à l'inſtant, & profitent de l'occaſion pour l'engager à retourner ſur ſes pas, en lui diſant qu'il étoit de la derniere imprudence de s'expoſer ainſi. *Kao-kioung* comprit que l'Empereur alloit être de leur avis, & ſans lui donner le tems de s'expliquer, il prit lui-même la parole : « Ne craignez rien, » Seigneur, dit-il, les Tartares ne peuvent pénétrer juſqu'à » vous, ſans m'avoir auparavant percé de leurs traits, & avoir » maſſacré tous ces braves gens qui ſont à mes ordres. Il n'eſt » plus poſſible de reculer ». A ces mots, il fait déployer l'étendart impérial, ecarte d'une main ceux qui s'étoient rangés autour du Prince pour lui perſuader le retour, & de l'autre il fait ſigne au cocher d'avancer, & frappe lui-même les chevaux pour les faire aller plus vîte. Les Tartares ne pouvant imaginer que le fils du Ciel ſe fût ainſi expoſé, jugerent, ſans doute, que ce n'étoit-là qu'un artifice pour les faire ſortir de leur camp & les attirer dans quelque embuſcade ; ainſi ils ne crurent pas devoir s'ébranler.

Tandis que l'Empereur, environné de ſes Gardes, paſſoit le pont, comme en triomphe, au bruit de tous les inſtrumens guerriers, les ſoldats de la garniſon, qui du haut des murailles

voyoient leur Souverain venir à leur secours, firent retentir les airs de mille cris de joie. Ces cris, répétés par ceux de la ville, firent renaître l'espérance dans tous les cœurs; & ce jour, que l'on peut appeller à juste titre le plus glorieux de tous ceux qui remplirent le regne de *Tchen-tsoung*, fut proprement celui qui termina la guerre.

Le Général Chinois qui étoit campé en deçà du fleuve, le fit passer à son armée immédiatement après l'Empereur, & se trouva le lendemain en présence de l'ennemi, prêt à livrer bataille. *Kao-kioung*, de son côté, sortit de la ville à la tête des Gardes dont il etoit le Commandant, & fit son possible pour engager l'action. Mais les Tartares désespérant de prendre la ville, ne pensoient plus qu'à la retraite, & à la faire le plus honorablement qu'il leur seroit possible. Ils leverent le siege, & députerent à l'Empereur quelques-uns de leurs Officiers généraux pour conclure la paix, aux conditions qu'on leur céderoit deux ou trois villes sur lesquelles ils prétendoient avoir des droits incontestables, & qui etoient le plus à leur bienséance. L'Empereur ne voulut pas leur céder un pouce de terrein; cependant comme il ne souhaitoit rien tant que la paix, il offrit, au lieu des villes qu'ils demandoient, de leur faire chaque année de riches présens en argent & en soieries. Après bien des difficultés alléguées de part & d'autre, il fut enfin conclu que les Tartares se retireroient chez eux, avec promesse de ne plus infester les frontieres de la Chine; & que l'Empereur, pour leur témoigner sa satisfaction, leur feroit présent chaque année de cent mille onces d'argent, & de deux cens mille pieces de soie.

Ce traité signé de part & d'autre, les Grands ne manquerent pas de féliciter l'Empereur. « C'est à présent, leur » dit *Kao-kioung*, que Sa Majesté peut s'en rapporter à vous : » la guerre est finie; les plus belles pieces d'éloquence & de

» poésie vont tomber de votre pinceau pour célébrer la paix:
» ne craignez pas que je m'avise de vous contredire ».

C'est-là tout ce que j'ai trouvé dans l'histoire, sur le compte d'un homme à qui l'on a dressé des autels. Son courage, sa fermeté & sa présence d'esprit sauverent l'Empire. Il l'avoit défendu par sa bravoure dans plusieurs occasions. Plus d'une fois il battit les Tartares; mais comme il ne combattoit point en chef, les belles actions qui le rendirent recommandable, n'ont eté rapportées que sous les noms de ses Généraux. Il a eu quatorze fils; & c'est de l'un de ses fils que naquit l'illustre Impératrice, mere d'*Yng-tsoung*, qui, sous le titre de Régente, gouverna l'Empire avec tant de sagesse, pendant l'espace de huit ans. Parmi les descendans de *Kao-kioung*, on compte des Savans du premier ordre, des Généraux d'armée, & de grands Mandarins. Le petit temple qu'on eleva en son honneur, subsiste encore; & son portrait placé parmi ceux des grands Hommes qui illustrerent la Dynastie des *Soung*, est conservé dans la salle où l'on rend hommage au mérite militaire de tous les siecles. On lui donna, après sa mort, le titre honorable de *Ou-lié*, c'est-à-dire, *Guerrier illustre*, & l'Empereur l'éleva à la dignité de Prince de *Ouei*.

CHAO-YOUNG.

Le nom de sa famille etoit *Chao*. Il avoit pour nom-propre *Young*, & pour surnom *Yao-fou*. Ses ancêtres etoient originaires de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Tcho-tcheou*, à une journée de distance de Péking. Ils etoient pauvres. Son pere, qui vivoit du travail de ses mains, & qui auroit pu le faire vivre de même, le laissa cependant libre sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. *Chao-young* n'hésita pas sur le choix. Il se livra tout entier à l'étude, & le fit avec tant d'ardeur, qu'il surpassa bientôt tous ses Maîtres.

Quand il eut meublé son esprit des premiers elémens des Sciences, il se rendit à *Lo-yang*, aujourd'hui *Kai-fong-fou*, capitale du *Ho-nan.* Cette ville célebre, dans laquelle, ou aux environs de laquelle se sont formés tant de grands personnages de la haute antiquité, renfermoit alors, dans l'enceïnte de ses murs, les plus illustres Savans de l'Empire. Il s'y logea dans un méchant réduit ouvert à tous les vents, & où il n'étoit pas même à l'abri de la pluie. En hiver, dit l'Historien, il y etoit sans feu, & en eté il ne se servoit point d'éventail pour se rafraîchir. Un peu de riz, des herbes salées, & de tems en tems quelques coups du vin le plus commun, etoient toute sa nourriture: des ais à demi brisés etoient le lit sur lequel il prenoit son repos.

C'est dans cette espece de hute qu'il rédigeoit à loisir ce qu'il acquéroit de nouvelles connoissances dans son commerce avec les Savans. Il la nomma *Ngan-lo-ouo*, c'est-à-dire, *antre du repos & de la joie.* Elle etoit en effet un vrai lieu de repos & de joie pour lui. Il s'y retiroit avant le coucher du soleil, y méditoit pendant quelques heures sur ce qu'il avoit lu ou entendu, & s'endormoit ensuite jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Alors il se levoit, brûloit des odeurs en l'honneur du *Chang-ty*, & se mettoit à l'étude. S'il sortoit, c'étoit pour se rendre chez quelque Savant afin d'y puiser de nouvelles lumieres, ou chez quelque amateur des Lettres pour y profiter du secours de ses livres & de ses manuscrits. C'est ainsi que, toujours content de lui-même & des autres, il couloit tous ses jours en paix.

Après quelques années d'une vie ainsi retirée & laborieuse, il voulut aller visiter les différentes provinces de l'Empire, pour examiner par lui-même, disoit-il, & voir de ses propres yeux ces merveilles antiques dont il est parlé dans l'histoire sous les regnes d'*Yao*, *Chun*, *Yu*, & des autres premiers Souverains de la Monarchie.

Sa

Sa curioſité etant ſatisfaite, il revint à *Lo-yang*, rentra dans ſon *antre de la tranquille joie*, & y mena la même vie qu'auparavant. Il s'appliqua ſur-tout à approfondir les myſteres qu'on ſuppoſe être renfermés dans les Trigrammes de *Fou-hi*, à expliquer les figures *Ho-tou* & *Lo-chou*, & il trouva dans tout cela des choſes merveilleuſes qu'il développa dans un grand ouvrage qui fit l'admiration des Savans de ſon tems, & qu'on regarde encore aujourd'hui comme ce qui s'eſt fait de mieux en ce genre.

C'eſt en expliquant & en développant les *Koa*, ou Trigrammes, que *Chao-young* devient Phyſicien, Aſtronome, Mathématicien, Hiſtorien & preſque Prophete. Donnant à ſon eſprit tout l'eſſor dont il eſt capable, il ſe transporte dans la vaſte région des poſſibles, & en parcourt rapidement quelques ſentiers des moins frayés. Il s'enfonce dans les ténebres du chaos, & parvient juſqu'au terme qu'il croit être celui de la formation des tems. Il voit le Ciel & la Terre prendre peu-à-peu la forme qu'ils ont; il calcule leur durée, il aſſigne le tems de leur deſtruction & celui de leur renaiſſance; & fixant, pour chacune de ces epoques, un nombre de ſiecles déterminé, il en compoſe des périodes qu'il ne ſoupçonne pas même de s'écarter le moins du monde de la vérité. Il examine les différens changemens qui ont dû arriver dans l'univers depuis le commencement des ſiecles, & pronoſtique ceux qui arriveront quand ces mêmes ſiecles ſeront ſur le point de finir. Paſſant enſuite au moral, il compare les hommes entre eux. Il met en oppoſition ceux dont la conduite, toujours conforme aux regles de la raiſon & de la ſageſſe, eſt un modele à propoſer & à ſuivre, avec les autres dont les actions, toujours contraires à ces mêmes regles, ne ſont dignes que de mépris, d'indignation ou d'horreur. Il entre enſuite dans le ſanctuaire de la Nature pour y puiſer

la connoiſſance de tous les êtres qu'elle produit; & combinant enſemble toutes ces choſes, ſuivant la méthode qu'il s'eſt preſcrite, il en forme un ſyſtême très-peu intelligible en lui-même, & que le grand nombre des Docteurs n'entend même point du tout.

Pour moi, qui ai lu quelques ouvrages des Philoſophes Grecs, j'oſe preſque aſſurer que le ſyſtême de *Chao-young* peut être réduit, en derniere analyſe, & à très-peu de choſes près, au ſyſtême de Pythagore ſur la vertu des nombres; car ce que le Philoſophe Grec attribue aux nombres, le Philoſophe Chinois l'attribue aux *Koa*, ou Trigrammes de *Fou-hi*. Cependant quoique ce ſyſtême, en lui-même & dans ſon enſemble, ſoit une pure chimere; pris ſéparément, & enviſagé dans chacune des parties qui le compoſent, il renferme quantité de choſes curieuſes, utiles & même ſolides. L'ouvrage de *Chao-young* eſt en ſoixante volumes, & porte pour titre *Hoang-ky-king-ché*.

Pour ſe délaſſer de la fatigue de ſes profondes méditations, l'aimable Philoſophe faiſoit aſſez ſouvent des vers, & il y réuſſiſſoit très-bien. On trouve quantité d'excellentes pieces dans un de ſes ouvrages en vingt volumes, qu'il a intitulé *Ki-jang-ki*. C'eſt un mêlange de proſe & de vers ſur différens ſujets de l'une & l'autre Littérature.

Son mérite l'avoit fait connoître à tout ce qu'il y avoit de grand & de diſtingué dans l'Empire. Les diſtributeurs des graces & des emplois voulurent plus d'une fois l'élever à des dignités honorables, ou lui donner des charges lucratives, qui en peu de tems euſſent pu l'enrichir. Il refuſa conſtamment les unes & les autres; & l'on peut ajouter que c'eſt dans ces occaſions ſeulement, où pendant tout le cours de ſa vie il a montré quelque peu d'opiniâtreté. Il aimoit mieux, diſoit-il, jouir de lui-même & de ſa liberté, que de tous les honneurs & de toutes les richeſſes du monde.

Il jouissoit en effet, dans son *antre de la tranquille joie*, de tout ce qui peut flatter agréablement un homme qui a l'enthousiasme de la science. Il faisoit ou (ce qui revient au même pour la satisfaction intérieure de l'ame) il croyoit faire des découvertes merveilleuses dans les anciens *King*, mais sur-tout dans les Trigrammes de *Fou-hi*. Il avoit pour approbateurs tous les Savans du premier ordre, qui venoient l'admirer de près dans son petit réduit, le consulter & se faire ses disciples. Il etoit aimé de tout le monde; & on ne le désignoit que sous le nom de *Docteur de la tranquille joie* (*ngan-lo-sien-Cheng*). Il n'étoit pas facile de pouvoir le posséder chez soi. Tous les prétextes dont on pouvoit s'aviser, quelque plausibles qu'ils parussent, etoient toujours sans effet; il etoit trop avare de son tems pour l'employer à autre chose qu'à l'étude, ou du moins à ce qui s'y rapportoit indirectement. Cependant pour donner quelque relâche à son esprit, il lui arrivoit quelquefois de sortir. Il se mettoit dans un chariot ouvert qui etoit à son usage, & alloit tantôt chez *Fou-pi*, tantôt chez *Han-ky*, ou chez *See-ma-koang*, ou chez l'un ou l'autre des deux freres *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* (1).

L'Historien ajoute que lorsqu'il passoit dans les rues qui conduisoient à ces différentes maisons, il n'étoit pas jusqu'aux enfans qui ne prissent du plaisir à le voir. Les artisans dans leur boutique, se levoient & se tenoient debout par respect, jusqu'à ce qu'il eût passé. De son côté, *Chao-young* sourioit à tout le monde, & tâchoit, par cet air ouvert, de témoigner sa reconnoissance & sa satisfaction. Au reste, s'il donnoit la préférence sur tous les autres au petit nombre d'amis que je viens de nommer, c'est parce qu'ils etoient des Sages, & qu'il etoit chez eux aussi à son aise, & avec autant de liberté que dans son propre réduit. Il y avoit ses livres, ses

(1) On trouvera ci-après les Portraits des trois derniers personnages.

pinceaux, & une chambre qu'on lui avoit faite exprès, à l'imitation de ſon *antre de la tranquille joie.*

S'il alloit chez très-peu de perſonnes, il recevoit très-bien quiconque alloit chez lui; &, ce qui eſt très-rare parmi ceux qui s'appliquent fortement à un genre d'étude ſérieux, il ne donna jamais aucun ſigne de mécontentement ou d'impatience, à quelque heure de la journée & dans quelques circonſtances qu'on vînt le voir. Par la ſatisfaction qu'il témoignoit, lorſqu'on exigeoit de lui l'explication de quelque paſſage difficile des *King*, ou de quelque point d'érudition & de littérature, & par l'attention qu'il prêtoit toujours, même aux queſtions les plus abſurdes de la part des ignorans ou des indiſcrets, auxquels il ne dédaignoit jamais de répondre, il ſembloit donner à entendre qu'on lui faiſoit plaiſir de lui dérober ainſi ſes momens.

La dixieme année de *Chen-tſoung*, ſixieme Empereur de la Dynaſtie des *Soung*, c'eſt-à-dire, l'an de Jeſus-Chriſt 1077, il tomba malade. A la premiere nouvelle de ſa maladie, ſes amis ſe tranſporterent chez lui, non pas ſeulement pour lui donner des marques d'une affection ſtérile, mais pour lui procurer tous les ſecours qui dépendoient d'eux. On vit un *Fou-pi*, un *Tchang-tſai*, un *See-ma-koang*, & quelques autres, tous perſonnages illuſtres, qui avoient rempli, ou qui rempliſſoient alors les premieres charges de l'Empire, venir pluſieurs fois par jour, paſſer les nuits entieres dans la maiſon etroite & pauvre d'un ſimple particulier ſans titre, pour lui rendre avec empreſſement les ſervices que des domeſtiques mercénaires rendent ſouvent avec répugnance, ou tout au moins négligemment. Ils partageoient tellement leurs ſoins & leur tems, que ſans manquer à leurs occupations perſonnelles & de devoir, la nuit comme le jour, il y avoit toujours quelqu'un d'entre eux auprès du malade, qui, de ſon côté,

ſenſible à toutes ces attentions, etoit auſſi tranquille & auſſi gai que lorſqu'il ſe portoit le mieux.

La nuit de ſa mort, il dit à ceux de ſes amis qui l'entouroient : je ſens que le moment qui doit me ſéparer de vous n'eſt pas loin. Je veux vous epargner la peine de faire mon epitaphe en la faiſant moi-même : ecrivez.

Chen yu tay ping ché :
See yu tai ping ché.
Ké ouen ki lio nien ?
Lieou ché yeou tſi ſoui.
Fou yang tien, ty, kien :
Hao jan, tou ou koui.

Je voudrois pouvoir renfermer en ſix vers françois les ſix vers chinois de cette epitaphe, en rendant exactement tout le ſens de l'original, & en lui conſervant en même tems ſon elégante ſimplicité. En voici une traduction auſſi courte qu'il m'a eté poſſible de la faire.

Lorſque je vins au monde,
Dans une paix profonde
Tout reſpiroit ici :
A préſent que je meurs tout eſt en paix auſſi.
Paſſant, veux-tu ſavoir mon âge,
Ce que j'ai fait, & quel fut mon partage ?
En peu de mots je te réponds ainſi :
J'ai ſoixante ans, plus ſept, j'ai vécu ſans ſouci ;
Et pourtant, dans toute ma vie,
Il n'eſt rien dont le ſouvenir
Doive exciter en moi, ſur ce qui l'a remplie,
Les remords, ou le repentir.
Entre le Ciel, la Terre & mon etude,
J'ai vu tranquillement s'écouler tous mes jours :
Egalement tranquille, & ſans inquiétude,
J'en ai vu finir l'heureux cours.

A peine avoit-il achevé de dicter, qu'il expira. C'étoit l'heure où l'on venoit de battre la cinquieme veille, c'est-à-dire, un peu avant l'aube du jour.

Après sa mort il jouit de tous les titres qu'il avoit refusés pendant sa vie. Ses amis & les Souverains les lui prodiguerent à l'envi. Il est inutile de les rappeller ici. Il en est un qui les renferme tous, puisqu'il dit en deux mots tout ce qu'on peut dire de plus honorable. Le voici : *Kan-kié-sien-cheng*, c'est-à-dire, *le Docteur sans tache.* Il lui fut donné, après les autres, par le successeur de *Chen-tsoung*, je veux dire, par *Tché-tsoung*, septieme Empereur des *Soung*.

Parmi tous ceux qui rendirent à l'illustre mort des témoignages publics de leur estime, on distingue, sur-tout, le sage *Tcheng-hao.* Ce Magistrat philosophe, voulut décorer lui-même la sépulture de son ami. Il y fit elever un marbre, sur lequel il fit graver un eloge court, simple, & digne, en tout sens, de celui qui en etoit le sujet. Voici en peu de mots ce qu'il contient de plus essentiel.

« La vertu s'acquiert plus difficilement que la science, » *Chao-young* n'oublia rien pour pouvoir s'instruire à fond » dans l'une & dans l'autre ; & par des efforts constans & » toujours les mêmes, il vint à bout de les posséder. Ses mœurs » furent des preuves de sa sagesse ; les ouvrages qu'il a laissés » nous font connoître son savoir ».

» Parmi les Disciples de Confucius, il s'en trouva soixante » & dix qui s'attacherent plus particulierement à sa personne, » & suivirent plus constamment ses leçons. De ce nombre, » *Tseng-tsee* fut le seul qui mit par ecrit les leçons de son » maître. *Tsee-see*, formé à l'école de *Tseng-tsee*, fit en quelque » sorte revivre Confucius, dont il etoit petit-fils. Après *Tsee-see*, » vint *Mong-tsee ;* mais depuis *Mong-tsee*, il ne s'est trouvé » personne, pendant l'espace de plus de mille ans, que *Chao-*

» *young* n'ait effacé, tant par la profondeur de sa science, » que par l'éclat de ses vertus. Comme *Koung-tsee* (Confucius), il a eu des Disciples qui rendront sa mémoire célebre » jusques dans les siecles les plus reculés ».

TCHANG-TSAI.

Il etoit originaire de la Province du *Chan-si*, d'une ville que l'on appelloit alors *Foung-tsiang*. Ses parens le destinant au parti des armes, lui mirent de bonne heure entre les mains les livres qui traitent de la guerre. Il les etudia avec ardeur, & quand il crut en savoir assez pour pouvoir répondre pertinemment aux différentes questions qu'on est en usage de faire, il se présenta pour être examiné. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Celui qui présidoit à ces sortes d'examens, etoit le célebre *Fan-tchoung-yen*, l'un des Ministres d'Etat.

Tchang-tsai exposa avec tant de clarté, de précision & de noblesse le sujet qui lui etoit echu, en développa avec tant de facilité les différentes parties, en rapprocha si bien tous les rapports, qu'après qu'il eut cessé de parler, au lieu de l'interroger, suivant la coutume, *Fan-tchoung-yen* lui adressant la parole, lui dit: « mon jeune ami, vous avez trop bien » parlé pour que je donne mon consentement à ce que vous » obteniez ce qui paroît faire l'objet de vos vœux. Vous n'êtes » pas fait pour l'état que vous voulez embrasser. La trempe » de votre esprit m'indique jusqu'où vous pouvez aller si vous » vous appliquez à l'étude des Lettres. Vous pouvez devenir » une des Lumieres de l'Empire; & je me regarderois comme » indigne du poste que j'occupe, si je ne faisois tous mes efforts pour vous mettre dans la voie. Retournez dans votre » famille, etudiez le *Tchoung-young*, approfondissez-en » le sens, & quand vous saurez bien cet excellent livre de la

» science du juste milieu, venez-ici pour me l'expliquer : je
» me charge du soin de votre fortune ».

Je crois pouvoir m'arrêter ici un moment pour faire connoître en peu de mots cet illustre protecteur des Lettres.

Fang-tchoung-yen avoit eu dès sa plus tendre jeunesse, de l'attrait pour les sciences ; mais le desir de parvenir avec plus de rapidité, lui fit prendre le parti des armes. Il commença par être simple soldat, & fit plusieurs campagnes en cette qualité. La supériorité de son génie lui eut bientôt fait pénétrer tout ce qu'il y a de plus caché dans l'art qui fait les Guerriers. Son assiduité à remplir ses devoirs, son amour pour l'étude, à laquelle il donnoit tous les momens qu'il ne devoit pas à des occupations plus relatives à son etat, sa probité reconnue, son courage & sa valeur lui ouvrirent en peu de tems la route qui conduit aux premiers emplois de la milice. Il en parcourut tous les grades, fut fait Général, commanda en chef les plus nombreuses armées, & parvint enfin à être Ministre d'Etat. C'est à ce grand homme que la République des Lettres est en partie redevable de l'éclat dont elle brilla sous les *Soung*, parce que ce fut lui qui inspira à *Jin-tsoung* de rétablir les colleges dans tous les endroits de l'Empire où il y en avoit eu autrefois, & qui fit rédiger les sages réglemens qui y eurent lieu, tant pour faciliter les etudes, que pour maintenir le bon ordre.

Il engagea *Ngueou-yang-siéou*, l'un des meilleurs Ecrivains de son siecle, à composer avec soin un placet qu'il se chargea de présenter lui-même & d'appuyer de tout son crédit. L'Empereur le lut avec plaisir, & convint de tout ce qui etoit contenu dans le placet en faveur du rétablissement des colleges ; mais regardant cette affaire comme etant de la derniere importance, il ne voulut rien déterminer sans avoir pris l'avis des gens de son Conseil. Il leur ordonna de délibérer sur

ſur cet objet, & de lui préſenter enſuite le réſultat de leurs délibérations. Ce Conſeil etant preſque tout composé de gens de Lettres & de Savans du premier ordre, il ne fut pas difficile à *Fan-tchoung-yen* de le faire pencher vers ce qu'il vouloit. Il fut conclu tout d'une voix qu'on prieroit l'Empereur de rétablir tous les anciens colleges, & d'en établir même de nouveaux dans les villes où il n'y en avoit pas. L'Empereur approuva cette déciſion, & à l'inſtigation de *Fan-tchoung-yen*, il donna l'ordre ſuivant.

« Qu'on rétabliſſe tous les colleges dans les villes où il y » en a eu autrefois; qu'on en etabliſſe où il n'y en a point; & » que ces colleges ſoient tous dans l'enceinte des villes & » non en dehors des murs, pour la plus grande commodité » des etudians. Les Gouverneurs & autres principaux Manda- » rins des provinces ſeront chargés de choiſir parmi les Man- » darins ſubalternes, des hommes capables, & habiles dans » les Lettres, pour avoir une inſpection immédiate ſur les col- » leges de leurs diſtricts reſpectifs; & ſi le nombre de ces » Mandarins ne ſuffit pas, ils feront chercher dans les vil- » lages & dans les campagnes, parmi les vieux Lettrés & les » Docteurs emérites qui s'y ſont retirés, ceux qu'ils croiront » le plus propres à remplir d'auſſi importans emplois. Qu'ils » donnent la préférence à ceux qui ſont reconnus pour avoir » de bonnes mœurs, & qui jouiſſent à tous autres egards, d'une » réputation ſaine, ſur ceux qui n'auroient que de la ſcience, » ou dont les mœurs ſéroient equivoques.

» Chaque année, en Automne, on fera un examen général » pour le choix de ceux qui doivent être admis aux etudes.

» Ceux qui auront eté admis, ſeront examinés de nouveau » après cent jours; & ſi par le peu de progrès qu'ils ont » fait, on juge qu'ils ne ſont pas propres aux Lettres, on » les priera de ſe retirer.

» Ceux qui voudront entrer dans les colleges des villes » du ſecond ordre, s'ils ne ſont pas d'une famille habituée » dans le lieu même, doivent avoir parmi les Citoyens ou » les perſonnes connues, quelqu'un qui ſe faſſe leur répon- » dant.

» On n'admettra point dans les Colleges ceux qui ſeront » actuellement en deuil, ceux qui ſeront accuſés ou ſoupçonnés » avec fondement de quelque crime, ceux dont la conduite » ne ſera pas exempte de reproche, ceux enfin qui, ſous » quelque prétexte que ce puiſſe être, auront caché leur » vrai nom.

» On examinera les Candidats : 1°. ſur l'éloquence ; 2°. ſur » quelque point de doctrine ; 3°. ſur la poéſie. On leur don- » nera des ſujets ſur ces trois différens genres, & les Exa- » minateurs liront eux-mêmes avec ſoin toutes les pieces, & » jugeront avec equité. Les noms de ceux qui auront eté » admis en conſéquence de la bonté de leurs pieces, ſeront » inſcrits ſur une planche qu'on expoſera aux yeux du Public ».

Après que cette Ordonnance eut eté publiée, *Fan-tchoung-yen* fit travailler promptement à l'exécution de tout ce qu'elle contenoit. Il ne s'en tint pas là, il engagea les membres du *Koue-tſee-kien*, c'eſt-à-dire du college impérial de la capitale, à demander des améliorations & des privileges. Il préſenta lui-même leur requête qui etoit conçue à-peu-près en ces termes.

« Seigneur, nous liſons dans l'hiſtoire, que ſous l'illuſtre » Dynaſtie des premiers *Han*, votre college impérial etoit » compoſé de deux cens quarante corps-de-logis. Dix-huit » cens chambres, ſans y comprendre les ſalles, les offices, » & autres appartemens communs, etoient diſtribuées dans » ces différens corps-de-logis & ſervoient de demeure à » trente mille ecoliers.

» Nous lisons dans la même histoire, que sous la Dynastie » des *Tang*, le même college, que les guerres au-dehors, les » dissentions au-dedans, avoient fait décheoir de l'état bril- » lant où il avoit eté, fut remis en honneur, & qu'on y » bâtit douze cens chambres pour loger les etudians.

» Aujourd'hui, Seigneur, que Votre Majesté n'a rien tant » à cœur que de faire fleurir les Lettres, aujourd'hui où l'on » voit s'élever de tous côtés, par ses ordres, des colleges » publics où on les enseigne, ne fera-t-elle rien en faveur » de son propre college, de ce college qui doit être regardé » comme le foyer où se réunissent tous les rayons scienti- » fiques de l'Empire, & comme le brillant miroir qui doit » réfléchir toutes les lumieres particulieres propres à eclairer » l'univers ».

Sur ce placet, l'Empereur assigna pour l'agrandissement du *Koue-tsee-kien* un vaste emplacement qui etoit dans le voisinage; ordonna qu'on augmenteroit le nombre des appartemens, & qu'on construiroit de nouvelles chambres pour contenir & loger deux cens ecoliers de plus qu'auparavant; qu'on bâtiroit deux grandes salles, dont l'une seroit uniquement destinée à expliquer publiquement les *King*, & l'autre à faire, en l'honneur de Confucius, les cérémonies respectueuses par lesquelles on le reconnoît pour le Maître de la Nation.

Quand tous ces bâtimens furent achevés, l'Empereur voulut s'y transporter en personne pour voir si tout etoit bien. Il se rendit d'abord dans la salle de Confucius, & ne dédaigna pas de se prosterner devant sa représentation, & d'y faire toutes les cérémonies avec autant de respect que l'eût pu faire le moindre des etudians. De là il passa dans la salle des *King*, assista pendant quelques minutes à la leçon du Maître; & avant que de retourner dans son Palais, il voulut visiter en personne les chambres même des ecoliers.

Qu'on me pardonne cette digreſſion en faveur de mon amour pour les Lettres, & de ma profonde vénération pour les perſonnes en place qui les protegent. Je reviens à *Fan-tchoung-yen* qui en a eté l'occaſion.

Ce grand Miniſtre s'obſtina à ne vouloir pas donner au jeune *Tchang-tſai* une place parmi ceux qui aſpiroient aux grades militaires, & *Tchang-tſai* ne lui ſut aucun mauvais gré de ſon refus. Il ſuivit ſon conſeil, ſe retira dans la maiſon paternelle, & s'y livra tout entier à l'étude. Il y prit tant de goût, qu'après avoir lu & relu le *Tchoung-young*, dont il pénétra le ſens dans toute ſon etendue, il ne lui vint pas même en penſée de retourner auprès de *Fan-tchoung-yen* pour le faire ſouvenir de la promeſſe qu'il lui avoit faite de travailler à ſa fortune. Il s'enfonça dans les ténebres de l'*Y-king*, & tâcha même de débrouiller le chaos de l'Antiquité la plus reculée. Hors l'*Y-king* & les premiers tems de la Monarchie, tout lui etoit indifférent. Il ne ſe contentoit pas du travail de toute la journée, il paſſoit une partie de la nuit à méditer ſur ce qu'il avoit fait; & il ne ſe livroit au ſommeil qu'après qu'il avoit trouvé quelque nouvelle explication d'un Trigramme, ou la ſolution de quelque difficulté qui l'avoit arrêté.

Tel fut le genre de vie qu'il mena pendant une dixaine d'années. Alors la ſecte des *Tao-ſee* etoit plus en vogue qu'elle n'avoit encore eté; quantité de perſonnes de tous etats l'embraſſoient & en ſuivoient les dogmes. *Tchang-tſai* voulut la connoître à fond. Il l'étudia; mais en ayant reconnu le foible & la fauſſeté, il l'abandonna aux ſuperſtitieux ſectaires, & ſe remit à l'étude des *King*. Cependant ſes parens & ſes amis lui perſuaderent qu'il etoit tems qu'il penſât à prendre ſes grades, pour pouvoir parvenir à quelque choſe, ou avoir du moins un etat dans la vie civile. Il

consentit à ce qu'on exigeoit de lui & se rendit dans la capitale, où, après avoir subi tous les examens requis, il reçut le doctorat qu'on lui conféra d'une commune voix.

La qualité de Docteur dont il venoit d'être décoré, ne fut pas pour lui un prétexte de se livrer au repos, en attendant qu'il fût placé dans les charges. Elle fut au contraire un motif pressant pour l'engager à etudier avec encore plus d'ardeur qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il prit la peau de Tigre, & expliqua publiquement l'*Y-king*.

Il faut savoir qu'un des privileges de ceux qui entreprenoient de faire des leçons sur les Trigrammes de *Fou-hi*, qui sont les matériaux de l'*Y-king*, consistoit à pouvoir etendre une peau de Tigre sur la chaire dans laquelle ils péroroient, ou sur le coussin qui leur servoit de siege. La peau de ce terrible animal etoit une espece d'emblême, par lequel on vouloit faire entendre que les difficultés que l'on rencontre dans l'*Y-king* ne sont pas moins effrayantes que les approches du Tigre; & que comme personne ne s'aviseroit d'approcher de cet animal, s'il ne se sentoit bien armé, personne de même ne doit entreprendre d'expliquer l'*Y-king*, si le génie, joint au savoir, ne le met en etat de le faire avec honneur.

Tchang-tsai eut à peine donné ses premieres leçons publiques, que sa réputation fut faite. On accouroit de tous côtés pour l'entendre. Les Lettrés eux-mêmes venoient en foule pour lui demander des eclaircissemens sur ce qu'ils ne comprenoient pas, ou pour avoir la solution de quelques difficultés qu'ils ne pouvoient résoudre.

Il jouissoit sans contradiction de la primauté sur tous ceux qui couroient la même carriere, lorsque deux Docteurs du premier ordre, les deux illustres freres *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* (1) furent invités par le corps de la Littérature à aller entendre

(1) Voyez leurs Portraits ci-après.

quelques-unes de ses leçons. Ils se rendirent avec un nombreux cortege de Savans, dans le lieu où il les donnoit; & après avoir ecouté l'explication entiere d'un Trigramme, *Tcheng-hao* prit la parole, & expliqua à sa maniere le même Trigramme; *Tcheng-y* son frere, fit la même chose après lui. On ne sauroit imaginer avec quels applaudissemens l'un & l'autre furent accueillis. *Tchang-tsai* lui-même les combla de mille eloges, & descendant de son siege, il prit la peau de Tigre & la remit aux deux freres; puis s'adressant à toute l'assemblée: « Voilà, dit-il, ceux qui désormais doivent être vos Maîtres; » je ne suis pas capable de leur tenir le livre; je me déclare » leur humble disciple ».

Il ne s'en tint pas à cette protestation qu'on eût pu regarder comme un simple compliment. Il cessa dès-lors de paroître en public, & se retira dans le fond du *Chan-si* pour y vaquer à la méditation de l'*Y-king*, & à la composition de quelques livres. On lit encore aujourd'hui trois de ses ouvrages sur les Trigrammes. Le premier est intitulé *Toung-ming*, le second *Si-ming*, & le troisieme, *Tchen-moung-king-hio.*

Après quelques années on alla le chercher dans sa solitude pour lui faire exercer la Magistrature. L'Empereur le nomma Gouverneur du peuple de la ville de *Yun-yen.* Il remplit cette charge avec tant de zele, de droiture, de probité & de désintéressement, qu'on eût dit qu'il gouvernoit sa propre famille. Il fit son point capital de régler les mœurs & d'inspirer la vertu.

Le premier jour de chaque Lune, il donnoit un festin public dans son propre Tribunal. Il invitoit alternativement les principaux de la ville, les vieillards, & les chefs de tous les villages de sa dépendance. Il profitoit de cette occasion pour s'informer des abus auxquels il falloit remédier, des désordres qu'il falloit corriger, des maux & des besoins du pauvre peuple,

des moyens qu'il falloit prendre pour le ſecourir ; & il finiſſoit par recommander à ſes convives de ne rien oublier pour porter leurs compatriotes à la pratique des cinq vertus capitales, l'Humanité, la Juſtice, l'amour de l'Ordre & des Uſages de la Nation, la Droiture, la Cordialité ou la bonne-foi. Ce ſont-là, leur diſoit-il, les liens qui lient les hommes entre eux. Sans ces vertus, nous ne ſerions que des ſauvages ; nous ſerions ſemblables à ces premiers hommes que *Fou-hi* raſſembla.

La réputation de ce ſage Gouverneur vola juſqu'à la Cour. L'Empereur l'appella & voulut le voir. Il lui fit quelques queſtions ſur le Gouvernement ; & ſur les réponſes qu'il en reçut, il le plaça dans le Miniſtere, pour aider de ſes conſeils & eclairer de ſes lumieres ceux qui etoient à la tête des affaires.

Dans ce nouveau poſte, il crut pouvoir ſe conduire comme il avoit fait dans la petite ville dont il venoit de quitter le Gouvernement. Il vouloit que toutes les affaires ſe traitaſſent comme du tems d'*Yao* & de *Chun*. Il prétendoit que la ſeule & unique maniere de bien gouverner, etoit celle qui avoit eu lieu ſous les trois premieres Dynaſties. Comme il etoit toujours d'un avis contraire à celui des autres, les Miniſtres, après avoir patienté quelques mois, conclurent enfin qu'il falloit prier l'Empereur de les débarraſſer d'un homme qui, ſelon eux, n'avoit pas la moindre idée des affaires, & etoit abſolument incapable de les traiter. « Le Docteur dont Votre » Majeſté nous a ordonné de ſuivre les conſeils, lui dirent-ils, » n'eſt pas un homme de ce ſiecle. Il n'a dans la tête que *Yao* » & *Chun*, que *Tcheng-tang* & *Ouen-ouang*, & il voudroit » qu'on ſe conduisît aujourd'hui comme on le faiſoit de leur » tems. Il eſt déplacé parmi nous. Nous ſupplions Votre Ma» jeſté de nous en délivrer, en lui donnant quelque emploi » plus conforme à ſes inclinations & à ſes talens ».

L'Empereur eut egard à la représentation de ses Ministres; mais, comme il estimoit *Tchang-tsai*, il ne voulut pas l'éloigner de sa personne, &, en le tirant du Conseil des Ministres, il lui donna place parmi les Savans qui lui expliquoient tour à tour l'histoire & les *King*. Il le nomma, outre cela, Inspecteur général de ses bibliotheques, & il lui ordonna d'extraire des livres qu'elles contenoient ce qu'il y avoit de plus essentiel en chaque genre, afin d'en composer un ouvrage particulier qui pût epargner aux Littérateurs la peine de dépouiller eux-mêmes une quantité prodigieuse de volumes, avant que de trouver le petit nombre d'articles dont ils vouloient faire usage.

Tchang-tsai s'acquitta avec application du nouveau travail qui venoit de lui être imposé. Tous les momens qu'il ne donnoit pas à l'Empereur, il les employoit à feuilleter les Livres & à les analyser. Il etoit l'oracle de tous les Savans de l'Empire, lorsqu'il s'agissoit de quelque chose qui avoit rapport à l'antiquité. On le consultoit de vive voix & par lettres; & dans toutes ses réponses, il ne manquoit jamais d'exciter à la vertu & à la pratique des usages des trois premieres Dynasties. « Il » ne dépend pas de nous d'être riches ou pauvres, disoit-il » sans cesse, mais il dépend de nous d'être vertueux. Met- » tons les premiers de nos soins à acquerir la vertu; & quand » nous l'aurons acquise, exerçons-nous y par des actes sou- » vent réitérés. Mes Maîtres m'ont inculqué ces maximes; je » tâche de vous les inculquer à mon tour. N'entreprenons rien » qui soit au-dessus de nos forces, mesurons-nous dans toutes » nos dimensions ».

L'envie qu'il avoit de faire revivre les usages antiques, le porta à présenter une supplique à l'Empereur, dans laquelle il demandoit qu'on remît en vigueur les *San-ly*, c'est-à-dire, les trois coutumes principales qui s'observoient dans la vie civile

civile dès les premiers tems de la Monarchie. La premiere de ces coutumes s'appelloit *Koan*. Elle consistoit dans les trois changemens de bonnets, qui avoient lieu dans trois âges différens de la vie. Le premier se faisoit à l'âge de trois ou quatre ans; le second lorsque les enfans entroient dans les ecoles, & le troisieme lorsqu'ils avoient atteint l'âge viril ou de puberté.

La seconde coutume, ou le second des *San-ly*, s'appelloit *Houen* : elle regardoit les mariages, & déterminoit tout ce qu'il falloit observer en les contractant.

La troisieme de ces anciennes coutumes portoit le nom de *Sang*, & avoit lieu pour tout ce qu'on devoit pratiquer à la mort de quelqu'un, depuis le moment où il venoit d'expirer jusqu'à celui de l'enterrement, & même jusqu'à ce qu'on quittât le deuil. L'Empereur lut avec plaisir cette supplique, & la renvoya au tribunal des Rites, avec ordre de l'examiner avec attention, de délibérer sur ce qu'elle contenoit, & de donner son avis. Le tribunal décida qu'il ne falloit faire aucun changement aux usages actuels, & répondit ainsi à l'Empereur : « Seigneur, nous avons examiné, par ordre de Votre Majesté, » la supplique de *Tchang-tsai* au sujet du renouvellement des » *San-ly*, & voici quel est notre sentiment. Nous pensons » que les mœurs présentes etant différentes des mœurs des » anciens, il seroit inutile & même préjudiciable à plusieurs » egards, de vouloir faire observer aujourd'hui ce qui se pra- » tiquoit alors. Nous ne voyons pas d'ailleurs ce qui pourroit » en résulter pour le bonheur de vos peuples & pour la gloire » de votre regne. Nous croyons donc qu'il faut laisser les choses » dans l'état où elles sont ».

Cette réponse, qui fut communiquée à *Tchang-tsai*, augmenta le mécontentement qu'il avoit à l'occasion des nouveaux réglemens que *Ouang-ngan-ché*, qui etoit alors Mi-

niſtre principal, faiſoit chaque jour (Je ferai bientôt connoître ce *Ouang-ngan-ché*, ſous les portraits de *See-ma-koang* & de *Tcheng-hao*) (1). Il ſe dégoûta de la Cour, & ſous prétexte de la foibleſſe de ſa ſanté, il demanda à la quitter. L'Empereur qui l'eſtimoit infiniment, eut d'abord quelque peine à lui permettre de ſe retirer; mais il ſe rendit enfin, moins aux prieres réitérées du Docteur, qu'aux ſollicitations preſſantes de ſon Miniſtre à qui un homme de cette trempe faiſoit toujours ombrage.

Tchang-tſai partit donc avec le deſſein d'aller finir ſes jours dans ſa patrie; mais il les termina plutôt qu'il ne croyoit. Il mourut en chemin dans un lieu appellé *Lin-toung*, la dixieme année du regne de *Chen-tſoung*, c'eſt-à-dire, l'an de Jeſus-Chriſt 1077.

Ceux de ſes Diſciples qui etoient dans la Capitale, eurent à peine entendu parler de ſa mort, qu'ils ſe réunirent pour délibérer ſur le nom qu'ils donneroient à leur Maître afin d'honorer ſa mémoire. Ils convinrent qu'il ſeroit ſuffiſamment caractériſé par ces trois lettres : *Ming-tcheng-ché*, qui ſignifient, *Maître eclairé & plein de droiture.* Ils voulurent cependant prendre l'avis de *Tcheng-hao*. Celui-ci s'excuſa modeſtement, & les renvoya à *See-ma-koang*, en leur diſant que c'étoit le Savant de tout l'Empire qui avoit le plus de lumieres & de goût. Ils conſulterent donc *See-ma-koang*, qui leur répondit : « Je crois qu'il faut avoir pour votre Maître, après ſa » mort, les egards que vous aviez pour lui lorſqu'il vivoit. » De ſon vivant, vous concouriez avec lui à faire revivre » les uſages antiques ; faites la même choſe aujourd'hui. Anciennement on ne donnoit point aux morts des titres honorifiques. Nous ne liſons pas que les Diſciples de Confucius ſe » ſoient mis en frais pour donner un nom à leur Maître après

(1) Voyez ci-après.

» ſa mort. Il me ſemble que vous ne pouvez rien faire de mieux
» que de ſuivre un ſi bel exemple. Je ſuis perſuadé que *Tchang-*
» *tſai* vous diroit la même choſe, s'il pouvoit vous faire enten-
» dre ſa voix du fond de ſon tombeau. Je n'ai rien de plus à
» ajouter ».

TCHEOU-TCHUN-Y.

Le ſage dont j'ébauche ici le portrait, eſt comme ces figures d'optique qui offrent des objets différens ſous leurs différens points de vue. Le nom de ſa famille etoit *Tcheou*, ſon nom propre *Tchun-y*, & ſon nom d'honneur *Mao-chou*. Il naquit à *Yng-tao*, village de la dépendance de *Tao-tcheou*. Ses parens qui reconnurent en lui les plus heureuſes diſpoſitions, n'oublierent rien pour le bien elever, & tâcherent de le rendre propre à bien remplir tous les emplois de la vie civile. Ils réuſſirent au-delà même de leur eſpérance; car dans quelque poſition que *Tcheou-tchun-y* ſe trouvât dans la ſuite, il ne fut jamais déplacé, & sembla toujours fait uniquement pour le poſte qu'il occupoit. Simple Citoyen, Homme de guerre, Magiſtrat, Philoſophe, Littérateur, il fut également dans tous ces etats un exemple à ſuivre.

Après avoir fait de très-bonnes etudes, il pria ſes parens de le laiſſer pendant quelques années à lui-même, pour pouvoir, diſoit-il, réfléchir à loiſir ſur tout ce qu'il avoit appris; & mettre chaque objet particulier dans ſa mémoire, à l'endroit qu'il devoit naturellement occuper. On lui accorda ſans peine ce qu'il ſouhaitoit, & ce ne fut que lorſqu'il ſe crut lui-même ſuffiſamment inſtruit qu'on penſa à le produire.

L'un de ſes oncles maternels, nommé *Tcheng-hiang*, homme d'un mérite reconnu, & qui tenoit l'un des premiers rangs dans le lieu qu'il habitoit, voulant le mettre dans la voie des honneurs, lui acheta une charge qui lui donnoit inſ-

pection ſur le peuple de *Fen-ning*. Dès les premiers jours de ſon adminiſtration, *Tcheou-tchun-y* ſe concilia l'eſtime univerſelle. Il y avoit une affaire entre les principaux du lieu, ſur laquelle tout le public avoit les yeux ouverts: elle etoit pendante depuis long-tems, & le prédéceſſeur du nouveau Mandarin l'avoit laiſſée indéciſe. *Tcheou-tchun-y* s'en inſtruiſit à fond dans l'eſpace de quelques jours, & porta un jugement qu'il motiva d'une maniere ſi lumineuſe, qu'il fut admiré de toute le monde, & que les parties y acquieſcerent ſans regret.

Son talent de diſcerner le vrai d'avec le faux, & de démêler ce qui etoit le plus embrouillé, ſe montroit ſur-tout dans les altercations entre les perſonnes du peuple. Sa maxime générale etoit alors de commencer par ſe déclarer pour le petit contre le grand, pour le foible contre le fort, & pour le pauvre contre le riche. « De quelque maniere que ce ſoit, » diſoit-il, les grands, les forts & les riches ſont en faute, parce » qu'il ne tient qu'à eux de ſe faire ſervir, reſpecter, & même » aimer : ils n'ont, pour en venir à bout, qu'à être modeſtes, » & à ne pas ſe prévaloir de ce qu'ils ont de plus que les autres». Enſuite il examinoit ſcrupuleuſement les raiſons de part & d'autre ; & il jugeoit enfin avec tant de droiture & d'impartialité, que ceux même qu'il condamnoit, reconnoiſſoient ſans peine l'équité de ſes jugemens.

Sa réputation vola bientôt au loin. Les principaux d'entre les grands Mandarins de la Province, le propoſerent pour la commiſſion de Viſiteur-Général de toutes les Priſons. L'Empereur y conſentit d'autant plus volontiers, qu'il etoit aſſez ordinaire que des accuſés, quelquefois innocens, fuſſent longtems détenus, ſous prétexte que les Juges manquoient d'éclairciſſemens néceſſaires.

Tcheou-tchun-y ſe mit en devoir d'exercer ſon nouvel em-

ploi le jour même qu'il en reçut l'expédition ; & eut bientôt vidé successivement les prisons. Il renvoyoit au Tribunal suprême de la capitale, ceux qu'il jugeoit dignes de mort. Il ecrivoit leurs noms, leur patrie, le genre de crime dont ils etoient accusés, & le précis des preuves. Il elargissoit les autres coupables après leur avoir fait subir les différentes peines qu'ils méritoient ; mais ceux qui avoient eté emprisonnés injustement, il les faisoit conduire avec honneur dans le sein de leurs familles. Il vaqua à ces pénibles fonctions avec tant d'exactitude & de célérité, que dans moins d'une année toutes les affaires criminelles de la province se trouverent au courant. Il eut pour récompense le Gouvernement particulier de *Nan-ngan*, poste purement honorable, parce qu'il y avoit un Gouverneur-Général qui avoit toute l'autorité, & expédioit toutes les affaires. C'étoit ce qu'il lui falloit, parce qu'il pouvoit alors se livrer sans réserve à l'étude de l'*Y-king* dont il faisoit ses plus cheres délices. Il ne sortoit d'auprès de ses livres ou de la conversation de quelque Savant, que lorsqu'il s'agissoit de prendre la défense de quelque malheureux opprimé. Il employoit alors tout son tems & tout ce qu'il pouvoit avoir de crédit, jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il souhaitoit.

Il arriva au Gouverneur-Général de condamner à mort un homme qui n'avoit pas mérité le dernier supplice. *Tcheou-tchun-y* fit ses représentations, & ne fut point ecouté. Il revint à la charge ; on ne l'écouta pas davantage. Il fit un ecrit dans lequel il démontroit l'injustice qu'on alloit commettre, & le présenta lui-même à *Ouang-koui* (c'étoit le nom de l'Officier-Général) ; tout cela fut inutile. Outré de dépit, non par le peu d'égards qu'on avoit pour lui, mais parce qu'on violoit les droits les plus sacrés, qui sont ceux de la justice, *Tcheou-tchun-y* ecrivit sa démission, la remit à *Ouang-koui*, & se retira dans le dessein de ne plus s'occuper que de l'étude.

Cette démarche produisit deux bons effets. Le premier fut qu'on ne fit pas mourir le criminel, parce que le Gouverneur-Général crut devoir tout craindre de la part d'un homme aussi ferme que *Tcheou-tchun-y*, qui pouvoit aisément faire parvenir l'affaire jusqu'au pied du Trône. Le second effet fut tout en faveur des Lettres: car *Tcheou-tchun-y*, persistant dans son premier dessein, refusa de reprendre la démission qu'il avoit remise entre les mains de *Ouang-koui*, & s'abandonna tout entier à la méditation de l'*Y-king*.

Ce fut dans ce tems d'absolu repos que sa réputation littéraire s'étendit avec rapidité d'une extrémité de l'Empire à l'autre. On venoit de tous côtés pour se mettre au nombre de ses disciples. Les Savans même les plus distingués entreprenoient de longs voyages pour se procurer la satisfaction de le voir, d'assister à quelques-unes de ses leçons, & de pénétrer, par son secours, dans le sens profond de quelque Trigramme, dont ils ne pouvoient par eux-mêmes qu'effleurer la superficie. Tels furent en particulier les deux illustres freres *Tcheng-hao*, & *Tcheng-y*. *Ils ne furent que trois jours chez* Tcheou-tchun-y (dit l'histoire), *parce que leurs occupations personnelles & de devoir ne leur permirent pas d'y rester plus long-tems; mais ils profiterent si bien de sa conversation, qu'ils prirent entiérement sa maniere, lorsque dans la suite, ils expliquerent l'*Y-king.

Les explications que *Tcheou-tchun-y* donnoit de vive voix à ceux qui venoient l'entendre, ne remplissoient qu'une partie de son tems. Il consacroit le reste à la composition du fameux ouvrage qu'il donna dans la suite au public sous le titre de *Y-toung*, c'est-à-dire, l'*Y-king pénétré. Dans cet ouvrage qui est en 40 chapitres* (dit l'un de ses Panégyristes), *il n'y a pas un mot d'inutile, pas un mot qui ne soit à sa place, pas un mot qui ne dise tout ce qu'il faut dire.*

Outre ſon *Y-toung*, il compoſa encore le *Ho-lo-chou*, c'eſt-à-dire, livre ſur les figures *Ho-tou* & *Lo-chou*, qui furent montrées, la premiere à *Fou-hi*, ſur le corps du cheval dragon qui ſortit de la riviere de *Ho*, & la ſeconde au grand *Yu*, ſur la maiſon de la tortue myſtérieuſe qui ſortit de la riviere de *Lo*. De ces deux figures, *Tcheou-tchun-y* n'en fit qu'une qui repréſente tout à la fois l'une & l'autre; & qui, par l'arrangement qu'il donne aux nombres, expoſe alternativement les nombres du Ciel & de la Terre, en commençant par l'unité juſqu'à la dixaine.

On ne ſauroit croire combien les Chinois modernes ſont enthouſiaſmés de cette combinaiſon toute ſimple. Ils y trouvent la clef de toutes les choſes poſſibles, la démonſtration de toutes les choſes faites & à faire. Dans l'explication qu'en donne l'auteur lui-même, dans ſon *Y-toung*, il remonte juſqu'au premier principe phyſique qu'il nomme *Tay-ki*. Il repréſente ce *Tay-ki* au moyen d'une figure de ſon invention, & trouve dans le développement de ce premier principe, toute la marche de la Nature pour la production, l'accroiſſement, la deſtruction & la réproduction des Etres. Les fondemens ſur leſquels il bâtit ſon ſyſtême, paroiſſent ſolides aux yeux des Chinois; & ſon ſtyle leur ſemble naturel en même tems & ſublime. On lui donne, d'une commune voix, la prééminence ſur tous ceux qui ont ecrit ſur l'*Y-king*, du tems des *Soung*; & on le met à la tête des illuſtres de cette célebre Dynaſtie.

On ne le laiſſa pas finir ſes jours dans ces travaux purement littéraires, qui l'occuperent pluſieurs années. Ceux qui etoient à la tête du Gouvernement, inſtruits de ſes vertus & de ſes talens, voulurent le mettre à portée de les faire valoir au profit général de la Société. Ils lui firent remplir ſucceſſivement les Magiſtratures de *Koui-yang*, de *Nan-tchang*, & de *Ho-tcheou*. Par-tout il ſe fit aimer; par-tout on le regardoit

comme le pere du peuple. Il n'y eut que les brigands & les malfaiteurs auxquels il fut toujours redoutable.

On raconte que dans la ville de *Nan-tchang*, il y avoit des citoyens qui, par leurs malverſations & leurs uſures, avoient acquis des richeſſes immenſes. Ils etoient un objet d'horreur pour leurs compatriotes, auxquels ils nuiſoient de mille manieres, dans la certitude de l'impunité, achetant la protection de tous ceux qui auroient pu les châtier. *Tcheou-tchun-y*, en entrant en charge dans cette ville, fut inſtruit des déſordres qui y régnoient, & ſon premier ſoin fut d'y remédier. Il fit un exemple ſévere ſur l'un de ces riches malfaiteurs. Les autres, dit l'Hiſtorien, craignirent pour eux-mêmes un ſort pareil, & rentrerent dans le devoir. Ils employerent dès-lors leurs richeſſes, non pour acheter l'impunité, mais pour ſe concilier la bienveillance de leurs concitoyens.

Il y avoit à *Nan-kang* un gros corps de troupes, pour défendre tout le pays, qui eſt à l'Oueſt de *Kiang*, contre les incurſions des peuples du Midi, qui n'étoient pas alors ſoumis à l'Empire. Ces troupes, fort mal diſciplinées, etoient plus à charge aux habitans que ne l'euſſent eté des ennemis etrangers. Les Magiſtrats ſe plaignoient en vain. Les ordres qu'on envoyoit au Commandant & aux Officiers de contenir les ſoldats dans le devoir n'étoient point exécutés. Les plaintes des Magiſtrats redoublerent. Enfin, l'un des Miniſtres propoſa à l'Empereur de nommer *Tcheou-tchun-y* pour être Commandant général de ces troupes. L'Empereur goûta cet avis, & fit ſur le champ expédier à *Tcheou-tchun-y* l'ordre de ſe rendre au plutôt à *Nan-kang*, & d'y exercer les fonctions de Commandant général de toutes les troupes du diſtrict.

Tcheou-tchun-y obéit ſans replique & ſans délai, avec ſon zele ordinaire. Il aſſembla, ſous le prétexte d'une revue générale,

générale, tous ceux qui devoient être ſous ſes ordres, tant Officiers que Soldats, & leur parla ainſi : « Je n'ai que deux » choſes à vous recommander : la premiere, de faire tous » vos efforts pour bien remplir tous les devoirs de votre » profeſſion ; la ſeconde, de ne rien faire qui puiſſe tourner » au détriment du peuple. Je ſuis perſuadé que vous vous » porterez de vous-mêmes à ce que je vous recommande, ſi » vous faites attention que c'eſt des deniers de l'Etat que » vous êtes entretenus, & que c'eſt par le peuple que ces » deniers ſont fournis à l'Etat. Au ſurplus, comme c'eſt ſur » moi que l'Etat ſe repoſe du ſoin de vous faire pratiquer » ce pourquoi il vous entretient, je remplirai exactement ma » tâche quant à ce point. Pour ce qui eſt de l'autre article, » je vous déclare que j'expoſerai ma vie, s'il le faut, pour » empêcher que ceux qui doivent être les défenſeurs du » peuple n'en ſoient les oppreſſeurs & les tyrans ».

Ce diſcours prononcé gravement, par un homme de la réputation de *Tcheou-tchun-y*, fit la plus forte impreſſion ſur l'eſprit de tous ces militaires. Son exactitude à exiger le devoir, quelques exemples ſur les plus mutins, & plus que cela encore, ſon attention à ſecourir, ſans oſtentation, les Officiers & les Soldats qu'il ſavoit être dans le beſoin, acheverent le reſte. Ces guerriers qui avoient juſqu'alors eté ſi indociles au frein, devinrent, ſous le commandement de *Tcheou-tchun-y*, auſſi modeſtes, auſſi dociles, auſſi attentifs que pouvoient l'être ſes diſciples, quand il leur expliquoit le cérémonial ou l'*Y-king*. Il ne fallut que quelques mois pour produire ce changement.

Quand tout fut rentré dans l'ordre, *Tcheou-tchun-y* crut pouvoir ſe livrer de nouveau à ſon penchant pour l'étude. Non loin de l'endroit où les troupes s'aſſembloient deux ou trois fois par lune, pour l'exercice général, il y avoit un

ruiſſeau dont les claires ondes coulant à peine pour aller ſe joindre à celles de la riviere de *Pen-kiang*, etoient toujours couvertes de nénuphar. La beauté des fleurs & des feuilles de cette agréable plante, enchantoit les yeux, tandis que le doux murmure des eaux qui ſerpentoient dans la plaine etoit un charme pour l'oreille. Entre ce ruiſſeau & la riviere, etoit un terrein inculte & ſablonneux, que couvroient par intervalles, quelques boſquets de ſaules & de bouleaux, qui ſembloient n'avoir eté plantés là, que pour offrir leur ombrage à ceux qui voudroient s'occuper à loiſir de quelque douce rêverie, ou méditer ſur les ouvrages de la Nature.

Les avantages d'une pareille ſituation n'échapperent pas à l'œil du Commandant Philoſophe. Il y fit bâtir une petite maiſon pour s'y retirer quand ſon loiſir le lui permettroit. Il la trouva ſi fort à ſon goût, qu'il en fit par la ſuite ſon ſéjour le plus ordinaire. Ce fut-là qu'il mit la derniere main à ſes immortels ouvrages. A l'exception de cinq ou ſix jours qu'il donnoit, dans le courant de chaque lunaiſon, à l'exercice des troupes, & aux autres devoirs indiſpenſables de ſa charge, il paſſoit le reſte de ſon tems avec ſes diſciples, ou il l'employoit à de profondes méditations ſur l'*Y-king*, tantôt aſſis tranquillement à l'ombre des ſaules, & d'autres fois à demi-couché ſur les bords du ruiſſeau couvert de nénuphar: ce qui lui fit donner le nom de *Tcheou-lien-ki*, & de *Lien-ki-ſien-cheng*, c'eſt-à-dire, *Tcheou, le Docteur aux nénuphars.*

Enfin, après avoir fourni la carriere la plus laborieuſe, quant à ſes etudes & à ſes différens emplois, & la plus glorieuſe quant à ſes ſuccès littéraires, il mourut dans la cinquante-ſeptieme année de ſon âge, pleuré de ſes diſciples & de tous ceux qui l'avoient connu, & généralement regretté dans toute l'étendue de l'Empire. Sa mort arriva l'un des jours de la ſixieme

lune, de la ſixieme année du regne de *Chen-tſoung*, c'eſt-à-dire, l'an de Jeſus-Chriſt 1073.

La treizieme année de *Kia-ting*, c'eſt-à-dire l'an de Jeſus-Chriſt 1220, l'Empereur *Ning-tſoung* lui donna rang parmi les Comtes, en ajoutant à ſon nom le titre de *Yuen-koung*, qui ſignifie à la lettre, *le premier d'entre les Comtes ;* & l'Empereur *Ly-tſoung*, ſucceſſeur immédiat de *Ning-tſoung*, le décora du titre de *Jou-nan-po*, ou de Prince de *Jou-nan*, & ordonna que ſon portrait ſeroit placé dans la ſalle de Confucius, parmi ceux des diſciples de ce Philoſophe : ce qui eut lieu la premiere année de *Tchun-yeou*, c'eſt-à-dire, l'an de Jeſus-Chriſt 1241.

TCHENG-HAO.

Si par le titre de Philoſophe, l'on entend déſigner un homme qui aime la ſageſſe & qui ſe fait un devoir de mettre en pratique les maximes qu'elle preſcrit, je doute que parmi les nations qui ne ſont point eclairées des lumieres du Chriſtianiſme, quelqu'un fût plus digne de porter ce nom que celui dont nous allons tracer le portrait. On en jugera par ce que je vais rapporter de lui, d'après l'Hiſtoire & la foule des Auteurs Chinois qui ont eu occaſion d'en parler. Le nom de ſa famille etoit *Tcheng*, & ſon nom propre *Hao*, ce qui le fait déſigner ſous le nom compoſé de *Tcheng-hao*. Il prit le ſurnom de *Pê-tchun*, pour ſe conformer à l'uſage qui veut toujours qu'on ait un ſurnom. Il etoit originaire du *Ho-nan*, & fit ſes premieres etudes dans la maiſon paternelle. On dit qu'à l'âge de dix ans, il compoſoit déjà des pieces d'éloquence, & ſavoit faire des vers. A douze ans il entra dans les ecoles publiques, & s'y diſtingua par ſon application & les brillans ſuccès qui en furent le fruit. Il reçut, les uns après les autres,

tous les grades littéraires. Après avoir eté décoré du Doctorat, il voulut avoir quelque tems à lui pour revenir ſur tout ce qu'il avoit appris ; & ne ſe preſſa pas de ſe préſenter pour être placé.

Avide de tout ſavoir, tout genre d'étude lui etoit bon dès qu'il pouvoit lui procurer quelque connoiſſance. Les Sectaires *Tao-ché* & *Ho-chang*, c'eſt-à-dire, ceux que nos Européens déſignent ſous le nom général de Bonzes, etoient alors prodigieuſement multipliés dans toute l'étendue de l'Empire ; & ils comptoient parmi ceux qui faiſoient profeſſion de leur doctrine, des perſonnes du premier mérite. Il voulut ſavoir ſur quoi tant d'hommes ſe fondoient pour adopter des maximes qui impoſent des devoirs en plus grand nombre & plus pénibles que ceux que la Nature a gravés au fond de tous les cœurs. Il lut leurs livres, il les etudia avec ſoin, il médita profondément ſur tous les points de doctrine qu'ils contenoient, & fut pendant dix ans à n'avoir d'autre occupation.

Vivant preſque en ſolitaire, & ne ſe permettant de divertiſſement que celui qu'il trouvoit dans la converſation de quelques amis qui lui reſſembloient, ou à contempler les ouvrages de la Nature, il nourriſſoit des poiſſons dans un vaſe, & il paſſoit quelquefois des heures entieres à les conſidérer. Au bas de l'eſcalier de ſa chambre (1) il avoit quelques pieds de bambou, & il les contemploit de même très-ſouvent & pendant long-tems : il etoit alors immobile & comme ravi hors de lui-même. Ses amis, des Sages même, lui demanderent plus d'une fois pourquoi il s'arrêtoit ainſi à conſidérer ſi ſérieuſement des choſes ſi ordinaires, & à examiner avec tant d'attention ce que tout le monde connoiſſoit. *C'eſt*, leur répondoit-il tranquillement,

(1) Les chambres ſont preſque toutes, à la Chine, entre cour & jardin.

pour y chercher & y découvrir, si je puis, la marche de la Nature dans ce qu'elle produit. Après que dans les poissons & dans les bambous j'aurai découvert ce que je cherche, je passerai à des choses plus relevées.

Comme il avoit des mœurs fort réglées & qu'il etoit sans ambition, il eût volontiers coulé le reste de ses jours sans chercher à se procurer des emplois au dehors. La lecture, & l'étude réfléchie qu'il faisoit de tous les ouvrages des Sectaires, l'entretenoient, sans qu'il s'en apperçût, dans cet amour de la contemplation & du repos. Ses amis n'oublierent rien pour le tirer de cette espece de léthargie. « Vous avez l'esprit bon & solide, lui disoient-ils souvent, vous êtes laborieux, exact & constant dans votre travail; vous êtes naturellement doux & plein de déférence; votre modestie & le cas que vous semblez faire de tout le monde, vous font autant d'amis qu'il y a de personnes qui vous connoissent; la droiture, l'aimable franchise, une sincérité qui n'est jamais offensante, sont l'ame de vos discours & de toute votre conduite. Quelles qualités vous faut-il de plus pour vous rendre utile à vos semblables? Un homme qui ne vit que pour soi, doit être exclu de la société; il n'y peut figurer que comme un arbre stérile figure dans le milieu d'un champ: il occupe inutilement du terrein ».

Cette exhortation répétée sans cesse par des hommes d'un mérite distingué, qu'il savoit lui être attachés, fit impression sur lui. Il se remit à l'étude des *King*; & à mesure qu'il en pénétroit le vrai sens, il découvroit le faux de la doctrine des *Tao-che* & des *Ho-chang*. Il s'en détacha bientôt entiérement; & il ne lui resta de tout ce qu'il en avoit appris, qu'un regret amer d'avoir perdu tant de tems à l'apprendre. Il se mit à expliquer publiquement l'*Y-king*, & il le fit avec

tant de profondeur, & d'une maniere si solide, que sa réputation effaça bientôt celle de tous les autres maîtres. On se rendoit chez lui de toutes les Provinces de l'Empire, ou pour se mettre au nombre de ses Disciples, ou pour écouter seulement quelques-unes de ses leçons.

On pensa alors à le produire pour les emplois qui ont rapport avec le Gouvernement du peuple. Je dis qu'on y pensa, car il n'y auroit pas pensé lui-même. Il fut envoyé pour être Mandarin en second, ou comme Lieutenant du Gouverneur, dans une ville du troisieme ordre. Il remplit ce poste avec tant d'intégrité & de droiture, qu'il s'attira la confiance de tout le monde : on le prenoit pour arbitre des différends, & on s'en tenoit sans replique à tout ce qu'il décidoit.

Il arriva à un citoyen de trouver en terre un grand amas de pieces de monnoie, en faisant creuser les fondemens d'un nouvel edifice dans le terrein qu'il occupoit. Ce terrein avoit appartenu à son frere aîné, qui y avoit fait sa demeure pendant de longues années, & y etoit mort. Le fils de ce frere aîné ayant oui parler du trésor qu'avoit trouvé son oncle, se rendit chez lui pour le réclamer comme un bien qui lui appartenoit ; car, lui dit-il, je me souviens à-peu-près du tems auquel mon pere l'enterra ; je ne l'ai point cherché après sa mort, parce que je n'y avois plus pensé depuis, & quand même j'y aurois pensé, je n'aurois pas manqué de m'imaginer qu'il avoit eté retiré par celui-là même qui l'y avoit mis. Vous m'en imposez, lui répondit l'oncle, c'est moi qui cachai-là ces pieces de monnoie, il y a environ vingt ans.

L'oncle & le neveu ne pouvant s'accorder, eurent recours à *Tcheng-hao*. Ils n'avoient l'un & l'autre que leur propre témoignage pour preuve de ce qu'ils avançoient. Ils exposerent le fait chacun à sa maniere. *Tcheng-hao* les laissa dire tout ce qu'ils voulurent sans les interrompre, & quand ils eu-

rent fini, il adressa d'abord la parole à l'oncle : « Combien di-
» tes-vous qu'il y a d'années que vous avez enfoui les pieces
» de monnoie que vous venez de trouver » ? « Il y a vingt
» ans, répondit celui qui etoit interrogé ». « Et vous, de-
» manda-t-il au neveu, quand est-ce que votre pere les a
» enterrées » ? « Il y a au moins quarante ans, répondit ce-
» lui-ci. ». « Qu'on m'apporte dix enfilades de ces pieces,
» dit *Tcheng-hao*, elles me diront elles-mêmes la vérité ». (Les pieces de monnoie de la Chine, sont percées au milieu, & c'est par-là qu'on les enfile. Chaque enfilade est composée de mille pieces, & cela s'appelle un *Tiao*). On apporta les dix *tiao* demandés, & *Tcheng-hao* en examina attentivement toutes les pieces l'une après l'autre, comme s'il eût voulu les interroger chacune en particulier. Quand il eut fini. « Ces
» pieces, dit-il aux contendans, m'ont dit clairement la vérité,
» & vont vous la dire à vous-mêmes. Tenez-vous en à leur
» décision & vivez en paix entre vous. Il n'y a aucune de
» ces pieces qui ne soit marquée d'une date & d'un regne
» au-dessus de quarante ans. Si elles avoient eté enfouies
» depuis vingt ans seulement, elles auroient toutes, ou au
» moins quelques-unes, des epoques plus récentes que celles
» qu'elles portent. Ainsi elles appartiennent au neveu, parce
» qu'elles ont eté trouvées dans la maison de son pere, &
» que cette maison qu'il veut bien permettre à son oncle d'ha-
» biter, n'ayant point eté aliénée, lui appartient aussi, ainsi
» que vous en convenez l'un & l'autre. Mettez fin à une
» altercation qui n'auroit point eu lieu, si vous aviez eté
» unis comme des personnes d'un même sang doivent l'être.
» Je suis d'avis que le neveu donne à son oncle, en forme
» de présent, une partie de la somme trouvée. Allez de ce
» pas vous réjouir ensemble de l'acquisition que vous avez
» faite d'un bien auquel vous ne vous attendiez pas ». L'oncle

& le neveu, convaincus de la justice de la décision, & satisfaits de l'avis qui l'avoit terminée, remercierent *Tchen-hao*, & publierent par-tout qu'il etoit l'homme de leur ville qui avoit le plus de lumieres & de probité.

Il lui arriva quelque tems après d'avoir eté compromis par des indiscrets, avec le Mandarin qui percevoit le tribut & les autres droits du Souverain dans toute l'étendue du district. Ce Mandarin etoit un homme dur, inexorable, & qui passoit dans le public pour remplir ses propres coffres, non-seulement des dépouilles du peuple, mais encore des deniers qui devoient entrer dans les coffres du Prince. Ces sortes de gens sont toujours haïs de la multitude; celui-ci en etoit abhorré. Comme il avoit de puissans protecteurs à la Cour, aucun des Mandarins de la province n'osoit l'attaquer. On lui dit que *Tcheng-hao* faisoit secretement des informations sur sa conduite, & qu'il etoit très-vraisemblable qu'il préparoit quelque accusation pour tâcher de le perdre. « Si j'étois » sûr que cela fût vrai, répondit-il insolemment, je le ferois » assommer tout-à-l'heure. Qu'on lui dise de ma part que » s'il n'est pas las de vivre, il se tienne en repos sur ce » qui me concerne ».

Ces derniers mots furent fidélement rapportés à *Tcheng-hao*, qui ne fit d'abord qu'en rire; mais ensuite ayant fait réflexion que c'est en quelque sorte fomenter le vice que de ne pas faire au moins quelque tentative pour le corriger, il se transporta peu de jours après chez le Mandarin concussionnaire, & lui dit en l'abordant: « Je viens me mettre à votre dis» crétion. On m'a rapporté que vous etiez résolu d'ôter la » vie à quiconque entreprendroit de vous faire connoître tel » que vous êtes, à ceux qui ont inspection sur vous. Je » vous déclare que je suis déjà instruit de votre conduite, » & que j'ai intention de vous accuser, non-seulement auprès » de

» de vos ſupérieurs, mais auprès de l'Empereur lui-même.
» Voyez ce que vous avez à faire ». Le Mandarin, confus & ſaiſi de crainte, ne repliqua pas un ſeul mot. Après quelques momens de ſilence, *Tcheng-hao* continua ainſi : « Je vois à
» votre contenance que vous êtes fâché de vous être con-
» duit comme vous l'avez fait juſqu'ici. Si vous me pro-
» mettez de faire ce que je vous dirai, je vous promets à
» mon tour de vous mettre à l'abri de la foudre qui eſt ſur
» le point de tomber ſur vous & de vous ecraſer. Faites ren-
» trer peu-à-peu dans les tréſors du Prince l'argent que vous
» en avez détourné ; n'exigez déſormais que ce qui eſt légi-
» timement dû, & en l'exigeant, uſez le plus que vous pourrez
» d'indulgence ; enfin, pour reſtituer, en quelque ſorte, ce
» que vous avez injuſtement extorqué du peuple, ſoulagez
» ceux d'entre les citoyens que vous ſavez être dans le beſoin.
» De mon côté, je me charge de faire tomber tous les bruits
» deshonorans qui courent ſur votre compte ; & loin de
» penſer à vous accuſer, comme j'en avois le deſſein, je
» regarderai comme l'un de mes devoirs, de faire votre eloge
» par-tout. Perſonne en effet ne mérite mieux, ſelon moi,
» qu'on le loue, qu'un homme qui reconnoît ſes fautes &
» qui s'en corrige. On eſt coupable quand on s'égare volon-
» tairement ; mais on acquiert un droit inconteſtable à l'eſtime
» des autres, quand on rentre dans la bonne voie ».

Le Mandarin ne s'offenſa point de tous ces reproches : il tendit la main à celui qui les lui faiſoit, lui demanda ſon amitié, lui promit de ne ſe conduire déſormais que par ſes conſeils ; & il tint parole. Tout le monde attribua à *Tcheng-hao* la gloire d'un pareil changement ; & comme il n'y avoit preſque perſonne à qui il ne fût avantageux, il ne ſe trouva preſque perſonne qui ne lui en ſçût un gré infini. On le regardoit comme un bienfaiteur commun, auquel on etoit rede-

vable d'avoir eté délivré d'une foule de plaies profondes que des sang-sues insatiables faisoient à tous momens à quelqu'un des membres de la société.

Les deux traits que je viens de citer, & plusieurs autres semblables que je pourrois citer encore, si je les croyois propres à piquer la curiosité du lecteur Européen, décelerent le talent de *Tcheng-hao*. On le crut capable de quelque chose de plus que d'expliquer des Livres; il etoit fait pour conduire les hommes, & ce fut à quoi le Gouvernement l'occupa. Il fut placé successivement dans différentes villes pour être à la tête du peuple & juger les citoyens. Il se conduisit partout avec tant de droiture, de candeur & de succès, que les siecles d'*Yao* & de *Chun* sembloient renaître dans les heureuses contrées confiées à ses soins. Son attention à choisir des maîtres habiles & sages pour l'instruction de la jeunesse; à ne donner les petits emplois qui dépendoient de lui, qu'à des hommes d'une conduite irréprochable & d'une probité reconnue; à soulager les indigens en leur procurant les moyens de pouvoir gagner leur vie, suivant leur etat; mais sur-tout le bon exemple qu'il donnoit lui-même de toutes les vertus dont il recommandoit aux autres la pratique, produisoient en peu de tems un changement total dans les mœurs. Les personnes avancées en âge, le regardoient comme l'appui de leur vieillesse; les jeunes gens comme leur instituteur & leur maître; & tous, sans exception, comme leur pere commun.

Il assembloit de tems en tems les principaux de la ville, il s'entretenoit avec eux des mesures qu'on pourroit prendre pour maintenir la paix dans les familles & l'union parmi les citoyens, pour prévenir les désordres & corriger les abus, pour procurer l'abondance dans le pays, & pour faire ensorte surtout qu'il n'y eût point d'oisifs & que tout le monde fût occupé suivant ses forces & ses talens. Dans ces sortes d'assem-

blées, il prenoit l'avis de chacun, le discutoit, l'envisageoit sous les différentes faces, & s'en tenoit ensuite à celui qui lui paroissoit le meilleur, sans que personne fût choqué de la préférence. Il se transportoit souvent dans les ecoles, s'informoit du genre d'étude qu'on y cultivoit plus particuliérement, du nombre d'écoliers, de leurs talens, de leurs succès, de leurs mœurs & de leur conduite. Par maniere de conversation il interrogeoit les maîtres sur quelques points importans des *King*, & en prenoit occasion de faire, sur ces mêmes points, une leçon qui etoit toujours un modele, tant pour la méthode que pour les discussions & le raisonnement.

Ce qu'il pratiquoit à la ville, il le pratiquoit aussi dans tous les villages de son district, qu'il visitoit pour cette raison le plus souvent qu'il lui etoit possible. On ne parla bientôt partout que du Magistrat Philosophe ; & sa réputation croissant de jour en jour, on ne fut pas long-tems sans le regarder comme l'un des premiers Sages de l'Empire.

Lu-koung-tcho, l'un des Grands que l'Empereur honoroit de sa confiance, le proposa à ce Prince pour l'emploi difficile de Censeur à la Cour. *Chen-tsoung* qui etoit alors sur le Trône, faisoit cas de la vertu. Il avoit déjà oui parler de *Tcheng-hao*, & fut bien-aise qu'on lui fournît l'occasion de le voir. Il lui donna une place distinguée parmi les Censeurs, & l'appella auprès de sa personne pour profiter de ses conseils & de ses lumieres. A peine lui eut-il parlé quelquefois, qu'il le goûta & l'aima. Il le faisoit venir très-souvent dans son cabinet pour s'entretenir tête-à-tête avec lui sur différens sujets de Morale, de Littérature & même de Politique. Il prenoit tant de plaisir à ses conversations, qu'il lui arriva plus d'une fois d'en prolonger la durée bien au-delà de l'heure à laquelle il avoit accoutumé de prendre ses repas.

Tcheng-hao ne profitoit de la bienveillance de son maître,

que pour lui inſpirer les ſages maximes d'un bon Gouvernement; que pour le porter à la vertu & à la bienfaiſance: *Jin* (c'eſt-à-dire, humanité, amour de ſes ſemblables, bienfaiſance, &c.), « *Jin*, lui diſoit-il ſans ceſſe, voilà, Prince, » le principal ſujet de l'étude d'un Souverain: s'il acquiert » cette vertu, il aura bientôt toutes les autres, & il régnera » bien: ſans elle au contraire, comme il a le pouvoir de faire » du mal, il en aura bientôt le vouloir, & il deviendra pire » qu'un loup carnaſſier. Le loup n'eſt cruel que par beſoin & » par inſtinct; mais l'homme ne peut être tel, qu'en ceſſant » pour ainſi dire d'être homme, & en devenant l'ennemi des » autres hommes. *Jin*, que ce mot & ce qu'il ſignifie ſoient » préſens à votre eſprit dans ce que vous pourrez dire, faire » ou ordonner, &c ».

Du reſte, quelque perſuadé qu'il fût qu'il pouvoit tout dire à l'Empereur ſans courir le riſque de l'offenſer, il ne ſortoit jamais des bornes etroites de la plus exacte circonſpection. Jamais il ne ſe mêla d'une affaire qu'il n'en fût requis, ou que le devoir de ſa charge ne l'exigeât de lui: il diſoit alors ſon ſentiment, ou il faiſoit ſes repréſentations, avec cette franchiſe, cette candeur & cette noble liberté qu'inſpire l'amour de la juſtice & du vrai, quand il eſt dépouillé de tout intérêt perſonnel.

C'étoit dans ce tems-là que *Ouang-ngan-ché*, dont j'ai déjà parlé, & que l'hiſtoire nous repréſente comme un homme adroit, fourbe, diſſimulé, couvrant une ambition démeſurée & un orgueil ſans bornes, ſous un extérieur de ſimplicité, de modeſtie, de régularité dans les mœurs, de déſintéreſſement même, & de zele pour le bien public; c'étoit, dis-je, dans ce tems que *Ouang-ngan-ché*, devenu premier Miniſtre, etoit à ſon plus haut point de faveur. L'Empereur, pour me ſervir ici des expreſſions Chinoiſes, n'entendoit plus que par les oreilles,

ne voyoit plus que par les yeux de ſon nouveau Miniſtre. Il lui avoit permis d'abroger quantité d'anciens uſages, pour leur en ſubſtituer un plus grand nombre de nouveaux qui tendoient au renverſement total des loix fondamentales de l'Empire, & qui faiſoient réellement le malheur du peuple, ſous la trompeuſe apparence de procurer ſon ſoulagement & ſon bonheur.

La plupart des Grands, des Magiſtrats, des Gouverneurs de province, des Lettrés en crédit, & de ceux qui avoient droit de repréſentation, avoient déjà fait entendre leurs voix contre des nouveautés ſi préjudiciables; mais ils n'avoient point eté ecoutés. L'aſcendant que le Miniſtre avoit pris ſur l'eſprit de ſon maître, l'avoit emporté ſur l'autorité d'un *Fan-chun-jin*, d'un *Lu-hoei*, d'un *Tchao-pien*, d'un *See-ma-koang*, d'un *Han-ki*, & de tout ce qu'il y avoit de plus conſidéré dans l'Etat. Les Grands qui ne vouloient contribuer en rien à ce qu'ils appelloient le renverſement du bon ordre, ſe démirent l'un après l'autre de leurs emplois, & s'exilerent volontairement de la Cour pour aller vivre en ſimples particuliers dans le ſein de leurs familles, ou aller remplir quelque poſte dans des lieux eloignés de la capitale.

Tcheng-hao, qui etoit meſuré dans toutes ſes démarches, ne ſe preſſa pas de faire comme les autres. Il attendoit du tems & de l'expérience ce que les autres vouloient obtenir ſur le champ, & par l'autorité ſeule de leurs noms, de leurs ſervices & de leurs raiſons. Il ne craignit pas de s'expoſer à paſſer dans leur eſprit pour un homme qui ne prenoit aucun intérêt à la bonne cauſe, & peut-être même pour quelque choſe de pis. Sans trahir la vérité, mais conſervant toujours ſon eſprit en paix, il ſe contentoit de faire obſerver à l'Empereur, dans les conférences particulieres qu'il avoit avec lui, tous les inconvéniens qui réſultoient de la nouvelle forme qu'on

avoit introduite dans le Gouvernement. Il le ſollicitoit, il le ſupplioit de remettre les choſes ſur l'ancien pied; mais quand il vit que tout etoit inutile, il fit alors ce que le Public, qui avoit les yeux ouverts ſur lui, avoit droit d'attendre de ſon attachement aux uſages conſacrés par une longue ſuite de ſiecles, de ſa ſageſſe & de la haute réputation dont il jouiſſoit dans tout l'Empire. Il parla publiquement, & le fit avec tant de ſolidité, de grace & d'éloquence, dans un placet qu'il préſenta comme Cenſeur, que peu s'en fallut que *Ouang-ngan-ché* n'eût alors du deſſous. « Pour nous, Seigneur, diſoit-il, » en finiſſant ſon placet, pour nous qui ſommes convaincus que » Votre Majeſté regarde tous ſes ſujets comme s'ils etoient ſes » propres enfans, & qu'elle les aime comme tels; qui liſons » dans le fond de ſon cœur qu'elle ne ſouhaite rien tant que » de les rendre heureux; nous, dis-je, qui ſavons qu'elle eſt » perſuadée que tout ce qu'on fait à leur préjudice, eſt fait en » leur faveur, nous n'avons garde de faire retomber ſur elle » tout l'odieux des maux dont nous gémiſſons. Mais, Seigneur, » le jugement de la poſtérité ſera-t-il conforme au nôtre? Nous » diſons & penſons que c'eſt votre Miniſtre qui fait tout le mal, » que c'eſt lui qui eſt coupable en abuſant ainſi des bontés » dont vous l'honorez. Nous tâchons même de le juſtifier en » quelque ſorte, en diſant que ſes intentions etoient origi- » nairement bonnes; qu'il a vu dans un faux jour ce que » nous voyons dans ſon véritable point de vue; qu'il s'eſt » trompé, qu'il s'eſt egaré ſans le vouloir; & que s'il s'obſtine » à ne pas revenir ſur ſes pas, s'il ſe roidit aujourd'hui » contre toutes nos repréſentations, c'eſt moins par entête- » ment que par mauvaiſe honte. La poſtérité, plus hardie, » & peut-être moins equitable que nous ſur ce point, dira » que votre Miniſtre etoit un homme plein d'ambition & » d'orgueil, qui, dans le deſſein de ſe faire un nom & de

» s'élever au-dessus de tous les autres, entreprit d'abroger
» ce qui avoit eté si sagement etabli par nos ancêtres, pour y
» substituer des nouveautés de son invention, nouveautés qui
» tendoient au bouleversement de tout l'Empire & à un chan-
» gement total dans les mœurs de la Nation; elle ajoutera
» que vous l'avez laissé faire, que vous avez agi de concert
» avec lui, que vous l'avez soutenu de toute votre autorité,
» malgré les remontrances réitérées des plus fideles de vos
» sujets. Le nom de votre Ministre se confondra dans la foule
» de ceux de son espece; mais celui de Votre Majesté sera
» souvent cité pour faire détester un regne dont elle eût pu
» rendre le souvenir précieux en faisant quelque attention à ce
» que ceux qui cherchoient sa véritable gloire, avoient pris la
» liberté de lui représenter ».

Le foible qu'avoit l'Empereur pour son Ministre fit que ce placet n'eut pas l'effet qu'on s'en etoit promis. *Tcheng-hao* echoua comme avoient fait tous les autres zélateurs des anciens usages; & comme eux, il sollicita son congé. On le lui fit demander plus d'une fois avant que de le lui accorder; mais, à force d'importunités, il l'obtint enfin, à condition qu'il serviroit en province, en qualité de Mandarin subalterne: ce qu'il fit pendant quelques années, après lesquelles il renonça absolument à tout emploi, & se retira dans un village, près de *Lo-yang*, pour y vivre en simple particulier. Rendu à lui-même, il partagea son loisir entre la contemplation de la Nature, l'étude de la Philosophie, & la composition de quelques ouvrages dont il enrichissoit de tems en tems le public. Lorsqu'il vouloit se procurer un peu de délassement, il alloit passer quelques jours à la ville, auprès de *See-ma-koang*, de *Fou-pi*, & de plusieurs autres Sages qui s'y etoient rendus pour se mettre à l'abri des orages de la Cour, & y cultiver les Lettres dans une tranquillité purement

philoſophique. Après la mort de l'Empereur *Chen-tſoung*, les affaires changerent de face ſous la régence de l'Impératrice, aïeule du jeune Prince qui monta ſur le trône. Tous les Sages qui avoient eté eloignés de la Cour ſous le regne précédent, ou qui s'en etoient bannis eux-mêmes, furent rappellés l'un après l'autre, & employés ſuivant leurs talens. *See-ma-koang* fut du nombre, & parvint au plus haut point de faveur. Il propoſa à la Régente ſon ami *Tcheng-hao* comme un des hommes de l'Empire dont elle pourroit tirer plus de lumieres pour bien gouverner, mais ſur-tout pour travailler efficacement à ſoulager le peuple. Sur ce témoignage, l'Impératrice le nomma l'un des Cenſeurs, & lui fit expédier l'ordre de ſe rendre inceſſamment dans la capitale pour y exercer cet important emploi.

Tcheng-hao ne fut pas peu ſurpris en recevant cet ordre. Content dans ſon village, il lui en coûta de le quitter; mais comme il avoit pour maxime qu'on ne doit jamais refuſer de travailler pour l'Etat, lorſqu'on prévoit ſur-tout qu'on peut le faire utilement, il ne crut pas qu'il lui fût permis de s'excuſer de tout point. Il ſe détermina à accepter, mais à certaines conditions qu'il déclara à la Régente, dans une ſupplique conçue à-peu-près en ces termes.

« Si Votre Majeſté, en me nommant l'un des Cenſeurs » de l'Empire, prétend me charger du ſoin d'épier la con- » duite des Mandarins, de découvrir les malverſations, les pré- » varications, & tous les autres maux qu'ils peuvent faire dans » l'adminiſtration reſpective de leurs charges, pour en former » autant de chefs d'accuſation & les porter au pied du trône; je » crois devoir lui dire qu'un pareil emploi ne me convient point, » parce que je n'ai aucune des qualités qu'il me faudroit pour » pouvoir & vouloir le remplir; ainſi je ſupplie Votre Majeſté » de jetter les yeux ſur quelque autre qui ſoit mieux diſpoſé

» que

» que moi, & qui ait une trempe d'esprit, un caractere & » des talens que je n'ai pas. Mais si Votre Majesté n'a d'autres » intentions que celles de tirer de moi des vues générales sur » le bon Gouvernement, ou quelques lumieres sur ce qu'on » pourroit tenter pour faire fleurir la Vertu, les Sciences & » les Loix, ou sur les moyens qu'on pourroit prendre pour » obvier aux inconvéniens, & réformer les abus ; en ce cas » je puis accepter l'honneur qu'elle veut bien me faire, & » je partirai dès que j'en aurai reçu l'ordre ».

La Régente lut cette supplique avec plaisir, & fit répondre en ces mots: « Ce à quoi se borne *Tcheng-hao* est précisément » ce que doit faire un Censeur de l'Empire. Je ne demande » pas autre chose de lui ; qu'il vienne ».

L'ordre fut expédié ; mais *Tcheng-hao*, qui sur ces entrefaites etoit tombé malade, mourut peu de jours après l'avoir reçu, l'an de Jesus-Christ 1086. Il etoit âgé de cinquante-quatre ans. On lui donna après sa mort le titre de *Ming-tao-sien-cheng* (titre que l'on peut rendre en françois par celui de *Docteur d'une doctrine sans obscurité*), parce que dans tous ses ouvrages, il est d'une clarté qui ne laisse rien à desirer. Il a donné des explications des *King* qui sont regardées comme des Magasins de science & de bonnes maximes. *Un point de Doctrine, quel qu'il soit*, disoit-il souvent, *s'il n'est point traité avec clarté, est une source d'erreurs pour les gens superficiels & ignorans. Les anciens*, disoit-il encore, *après s'être egarés, savoient se remettre dans la bonne voie ; mais les modernes ne se détournent jamais du chemin qu'ils ont une fois pris.*

La treizieme année de *Kia-ting*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1207, l'Empereur lui donna le titre de *Chun-koung* (*Comte sans défaut*). La premiere année de *Tchun-yeou*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1241, l'Empereur lui donna le

titre de Prince du *Ho-nan* (*Ho-nan-po*), & le fit entrer dans la ſalle de Confucius. Les Lettrés en font preſque autant de cas que de *Mong-tſee.*

TCHENG-Y.

Tcheng-y, autrement dit *Tcheng-chou*, etoit frere du ſage *Tcheng-hao*, dont on vient de voir le portrait. Les deux freres etudierent ſous les mêmes Maîtres, & ſe perfectionnerent par les leçons qu'ils reçurent en particulier de *Tcheou-tchun-y.* Les progrès de *Tcheng-y* parurent d'abord plus rapides que ceux de ſon aîné, parce qu'il avoit plus de vivacité dans l'eſprit, & qu'étant plus ſuſceptible de vaine gloire, il s'appliquoit avec toute l'ardeur dont il etoit capable pour pouvoir mériter des diſtinctions.

A l'âge de dix-huit ans, il ſe crut aſſez habile pour pouvoir ſubir un examen général en préſence de l'Empereur lui-même. Il ſavoit que *Jen-tſoung*, qui etoit alors ſur le trône, aimoit les Lettres, & combloit d'honneurs ceux qui les cultivoient avec ſuccès. Il ſe donna la liberté de lui ecrire pour lui demander la permiſſion de ſe rendre à la Cour, où il offroit d'expliquer les points de Littérature & des *King* ſur leſquels Sa Majeſté voudroit bien l'interroger. Soit que cette lettre ne parvînt pas à l'Empereur, ſoit pour quelque autre raiſon, elle demeura ſans réponſe. *Tcheng-y* ne laiſſa pas de ſe rendre dans la capitale ; & ſe fit inſcrire au nombre de ceux qui devoient compoſer pour obtenir une place dans le college impérial.

Celui qui etoit à la tête de ce college, donna pour ſujet de la piece d'éloquence, ces mots : *Yen-tſee ſouo hao ho hio ?* C'eſt-à-dire, *quel fut le genre d'étude auquel Yen-tſee s'appliqua le plus ſérieuſement pour parvenir à ce haut degré de ſageſſe*

qui l'a distingué? (*Yen-tsee* est de tous les Disciples de Confucius, celui qui est réputé avoir approché le plus de la perfection de son maître, disent d'un commun accord tous les Chinois). Le discours de *Tcheng-y* l'emporta sur tous les autres, tant pour l'abondance des choses dont il etoit plein, que pour la maniere eloquente dont elles etoient traitées. Sur ce discours, non-seulement il fut admis, mais on lui donna la premiere place, & avec elle une espece de surintendance sur les autres etudians. *Lu-si-tché* qui etoit du nombre de ces derniers, & qui s'est rendu si célebre dans la république des Lettres, le reconnut dès-lors pour son maître. Il le consultoit comme s'il eût déjà reçu ses grades, & faisoit plus de cas de son sentiment que de celui des plus vieux Docteurs.

Ces distinctions, & plusieurs autres non moins flatteuses, attacherent *Tcheng-y* au college impérial pendant les dix années qu'il poursuivit ses grades. Il les reçut tous jusqu'au Doctorat exclusivement; mais ayant subi le dernier des examens pour être fait Docteur, il eut le malheur de ne pas réussir, & ne fut point admis. Si ces sortes d'examens n'étoient pas à la Chine un des points les plus essentiels du Gouvernement, parce qu'on n'y donne les dignités & les charges qu'à ceux qui les ont subis avec succès; ou si le jugement qu'on y porte n'étoit pas revêtu de tout ce qui peut le mettre à l'abri de tout soupçon: on pourroit croire qu'il y eut quelque erreur ou quelque faute de la part des examinateurs, en ne rendant pas à *Tcheng-y* la justice qu'il méritoit. On pourroit croire aussi que ce fut un artifice de leur part, afin de retenir encore quelque tems, sous leur inspection immédiate, un homme qui leur etoit d'une si grande utilité, par l'exemple qu'il donnoit en fait de bonnes mœurs, d'application à l'étude, & d'exactitude à observer tous les Réglemens.

Quoi qu'il en soit, cette humiliation à laquelle *Tchèng-y*

croyoit n'avoir aucun lieu de s'attendre, en dissipant les vaines fumées d'amour-propre & de petite ambition dont il s'étoit repu jusqu'alors, lui inspira une maniere de penser plus philosophique. Il jetta les yeux sur son sage frere, & résolut de l'imiter. Persuadé qu'on peut être docte & très-docte sans être Docteur, il renonça pour toujours à ce titre, & se retira dans le *Ho-nan* sa patrie, pour y cultiver les Lettres dont il faisoit ses plus cheres délices, y etudier les sciences qui etoient le plus de son goût, & y pratiquer sans ostentation les vertus civiles.

Il avoit eté fait Bachelier la quatrieme année de *Kia-yeou* (1059 de l'Ere chrétienne), il manqua le Doctorat la quatrieme année de *Tché-ping* (1064), & la même année il se rendit dans le sein de sa famille, où il vécut jusqu'à la huitieme année de *Yuen-foung* (1085), sans autre occupation que celle de l'étude. Ce fut pendant le cours de ces vingt années qu'il composa ces savans ouvrages qui firent l'admiration de ses contemporains, & qui ont mis à son nom l'empreinte de l'immortalité.

La réputation qu'il s'étoit acquise d'être tout-à-la-fois un Savant des plus profonds, & un Sage comparable à ceux de la vertueuse antiquité, lui attira un grand nombre de Disciples. Ils venoient des différentes Provinces de l'Empire pour se faire initier sur-tout dans les mysteres de l'*Y-king*, qu'il avoit le talent d'expliquer avec une clarté qui ne laissoit presque rien à desirer. Aussi son plus grand plaisir etoit de développer les différens sens d'un Trigramme, & de le présenter sous tous les points de vue qui pouvoient en faciliter l'intelligence tant pour le physique que pour le moral. Il etoit alors dans son centre, & le tems couloit pour lui si rapidement, qu'il ne pensoit pas même à donner à son corps la nourriture dont il avoit besoin. Il falloit que ses auditeurs le lui suggérassent, &

l'y contraignissent en quelque façon, en se privant eux-mêmes de la satisfaction qu'ils avoient à l'entendre.

On comprend aisément qu'un homme de cette trempe n'étoit guere d'humeur à se laisser persuader de quitter son genre de vie. Ce fut en vain que ses amis & toute sa parenté le solliciterent plus d'une fois à se présenter pour être placé. « Je ne suis pas propre pour les emplois, leur répon- » doit-il, je sers la patrie de la meilleure maniere que je puis » la servir : je lui nuirois si je remplissois une charge incompa- » tible avec mes talens. En etudiant, en expliquant & en fai- » sant des Livres, je fais ce que je dois ; puisque je fais de mon » mieux la seule chose que je puisse faire ».

Lu-koung-tcho & *See-ma-koang* obtinrent pour lui, sans le consulter, la nomination à un Mandarinat dans la ville de *Nan-king*. Ils lui ecrivirent pour lui en donner la premiere nouvelle, & le féliciter. La réponse qu'ils reçurent, leur prouva que la modération de *Tcheng-y* n'étoit pas de ces vertus d'emprunt, qui n'ont lieu que lorsqu'elles sont forcées. Il les remercia de leur bonne volonté ; mais il fut inflexible dans le refus qu'il fit d'accepter. Ceux qui vouloient le produire, le voyant ainsi inébranlable, se désisterent eux-mêmes, & le laisserent tranquille dans le lieu de sa retraite, jusqu'à la mort de *Chen-tsoung*. Ils firent quelque chose de plus ; car ils renoncerent comme lui aux emplois, & se retirerent pour mener un genre de vie pareil au sien durant le ministere de *Ouang-ngan-ché.*

Après la mort de ce Ministre, & de l'Empereur dont il etoit l'oracle, l'Impératrice Régente rappella la plupart des grands Mandarins à la Cour qu'ils avoient quittée sous le regne précédent. *Lu-koung-tcho* & *See-ma-koang* furent du nombre ; & comme ils furent mis l'un & l'autre à la tête des affaires, ils eurent bientôt fait disparoître les partisans de *Ouang-ngan-ché* pour leur substituer les partisans de l'ancienne doctrine & des

anciens uſages. Mais comme la premiere fois ils avoient echoué auprès de *Tcheng-y*, ils ne voulurent rien faire ſans l'avoir auparavant conſulté. *Lu-koung-tcho* ſe chargea de lui ecrire ; & le fit à-peu-près en ces termes :

« Il y a environ vingt ans que vous vivez dans l'obſcurité de » votre retraite, il eſt tems de vous montrer au grand jour. » Le Sage doit être plus aux autres qu'à lui-même ; quiconque » ne vit que pour ſoi, ne mérite pas de vivre. Je ſais que vous » n'êtes pas tel ; & que vous tâchez d'éclairer, par de ſavans » ouvrages, ceux que vous ne pouvez inſtruire de vive voix ; » mais cela ne ſuffit pas : il faut encore que ceux qui ne peu- » vent ni lire vos ouvrages, ni recevoir vos inſtructions, tirent » parti de vous d'une autre maniere.

» J'ai penſé avec *See-ma-koang* & nos autres amis, que » vous pourriez être très-utile dans une Cour que nous tâchons » de remettre ſur l'ancien pied. Je n'ai encore rien demandé » pour vous, parce que, avant tout, j'ai voulu m'aſſurer de votre » conſentement : du reſte que ce mot de *Cour* ne vous » effraie pas ; l'emploi que je vous deſtine eſt bien à la Cour ; » mais vous ne deviendrez pas pour cela Courtiſan. Je ſais » ce qu'il vous faut ; vous ſerez au milieu des Livres, & » vous en trouverez que vous n'aurez jamais vus, que vous » verrez volontiers, & que vous ne ſauriez vous procurer » où vous êtes. Répondez-moi le plutôt que vous pourrez ; » & que ce ſoit d'une maniere conforme à mes intentions : » à moins que vous n'ayez une répugnance invincible à con- » courir avec nous au bien général de l'Etat ».

Tcheng-y ne put tenir contre une lettre ſi obligeante de la part d'un homme en place. Il ſe rendit auprès de ſon généreux Protecteur, & ſe repoſa ſur lui de tout ce qui le concernoit. *Lu-koung-tchou*, de l'avis de *See-ma-koang*, pré- ſenta à la Régente la Requête ſuivante.

« Dans l'état où sont aujourd'hui les affaires du Gouver-
» nement, il me paroît nécessaire de n'avoir à la Cour que
» des hommes sages qui puissent seconder les bonnes inten-
» tions de Votre Majesté. Il y a dans le *Ho-nan* un Savant
» du premier ordre, qui, dans l'obscurité de la retraite où
» il a passé toute sa vie, a acquis les vertus les plus ecla-
» tantes. Tout le monde dit du bien de lui, & le compare
» aux Sages de la haute antiquité. Il s'appelle *Tcheng-y*, &
» est âgé d'environ 50 ans. Il est dur à lui-même, complaisant
» pour les autres, infatigable au travail, & d'une humeur
» toujours egale. Ses paroles ne respirent que candeur &
» sincérité; sa conduite toute unie, est exactement calquée
» sur celle des anciens, & il est incapable de s'ingérer dans
» les affaires dont on ne l'aura pas chargé. Je pense qu'un
» tel homme peut nous être ici d'un grand secours. Ne fît-il
» que se montrer, sa seule présence produiroit de bons ef-
» fets. Son profond savoir le rendra respectable aux Gens de
» Lettres; sa modestie, son désintéressement, toute sa ma-
» niere d'agir, le feront estimer des Mandarins & des Cour-
» tisans, qui profiteront peut-être de ses exemples. Je pense
» qu'il seroit bon que Votre Majesté le fît venir à la Cour,
» non pour le faire Mandarin, parce qu'il a une répugnance
» extrême pour tout ce qui pourroit lui procurer des hon-
» neurs dont il ne se juge pas digne, ou lui imposer des
» devoirs qu'il ne se croiroit pas en etat de remplir exacte-
» ment: j'ai trouvé un moyen de l'attacher à la Cour, sans
» contredire son inclination, & en le servant même suivant
» son goût.

» Il y a dans la Bibliotheque du Palais, & dans le Cabinet
» particulier du feu Empereur, une foule d'Ecrits dans tous
» les genres, qui n'ont jamais vu le jour. Votre Majesté
» pourroit charger *Tcheng-y* du soin de les examiner, d'en

» faire le choix, & de mettre ceux qu'il regarderoit comme
» les meilleurs, en etat d'être publiés. Si lorſque nous l'aurons
» vu de près, nous le jugeons propre à ſervir l'Etat d'une
» maniere plus utile, nous tâcherons de l'employer ſuivant
» ſes talens. Du reſte, ce que je propoſe ici à Votre Majeſté,
» eſt fort approuvé de *See-ma-koang*, qui trouve qu'on ne peut
» rien faire de mieux ».

L'Impératrice Régente répondit favorablement à cette Requête, & *Tcheng-y* fut préſenté. On ne pouvoit lui donner un emploi plus conforme à ſon inclination & à ſon goût, que celui dont il ſe mit en poſſeſſion. Du matin au ſoir il n'étoit occupé qu'à fouiller dans les manuſcrits, à les parcourir & à mettre à part ceux qu'il vouloit lire avec attention. Quand il traverſoit les cours ou les galeries pour aller du Cabinet à la Bibliotheque, ou de la Bibliotheque au Cabinet, il ne voyoit rien, il n'entendoit rien, il ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit à ſes côtés : on l'eût pris pour un automate ambulant. Les Grands, les Courtiſans, tous ceux qu'il rencontroit, & auxquels il ne faiſoit aucune attention, prévenus que ce n'étoit ni par orgueil ni par mépris qu'il en agiſſoit ainſi, ſe contenterent d'abord de ne lui ſavoir aucun mauvais gré du peu de conſidération qu'il témoignoit pour leurs perſonnes. Mais à meſure que les occaſions ſe préſenterent d'avoir quelque court entretien avec lui, ils furent ſi charmés de ſa modeſtie, de ſa franchiſe, de ſa candeur & de ſa complaiſance, qu'ils lui prodiguerent à l'envi tous les eloges : ce qui engagea l'Impératrice Régente à le nommer pour être l'un des Maîtres du jeune Empereur.

Ce nouvel emploi, dont il partageoit les fonctions avec pluſieurs autres perſonnes, ne l'empêcha pas d'exercer encore celui qu'il avoit auparavant ; car à l'exception d'une ou de deux heures qu'il donnoit de tems en tems au Prince, tout

le

le reste des jours etoit à lui. Il en profitoit ou pour etudier lui-même, ou pour diriger les etudes des autres. Comme ce genre de vie lui plaisoit infiniment, il ne s'imaginoit pas qu'on pût s'ennuyer à le suivre, & il auroit souhaité que l'Empereur s'y fût livré tout entier. On avoit arrêté que dès la quatrieme lune, il n'y auroit pas de classe réglée, parce que, à *Kai-fong-fou*, où etoit alors la Cour, les chaleurs commencent vers ce tems-là à se faire sentir, & qu'on ne vouloit pas exposer l'Empereur à en être incommodé. *Tcheng-y* n'approuva pas cet usage. Il parla plusieurs fois à la Régente pour le faire abroger; mais voyant que cette Princesse n'avoit aucun egard à ses représentations sur cet article, qu'il regardoit comme très-essentiel, il s'adressa au jeune Empereur lui-même pour obtenir ce qu'il desiroit. « Votre palais, » Seigneur, lui-dit-il dans un moment qu'il crut favorable, » est-il si petit qu'il n'y ait qu'un appartement où vous puis- » siez recevoir les leçons de vos Maîtres; & la chaleur depuis » la quatrieme jusqu'à la sixieme lune, est-elle si considérable » que vous ne puissiez de tems en tems vous appliquer à » l'étude? Choisissez quelque endroit frais, où quelqu'un de » nous aille par vos ordres, de trois jours en trois jours, » vous expliquer les *King*, ou vous lire l'Histoire, au moins » une fois pendant environ une heure de tems. Il n'y a pas là » certainement de quoi vous incommoder. Un Empereur de » votre âge doit être occupé sans cesse à apprendre quelque » chose. Dans les longues vacances que vous prenez, loin » de rien apprendre de nouveau, vous oubliez ce que vous » avez appris. Ce n'est point ainsi que se conduisoient les » grands Empereurs de l'Antiquité. Ils se levoient de grand » matin, ils se couchoient tard, & ils trouvoient encore » que le tems etoit trop court pour pouvoir s'acquitter exacte- » ment de tous leurs devoirs. Si vous voulez bien gouverner

» dans la ſuite, il faut tâcher de les imiter. Votre unique » affaire pour le préſent eſt de vous inſtruire ; & vous ne » ſauriez vous inſtruire qu'autant que vous ecouterez ſouvent » vos Maîtres ; qu'autant que vous ſerez aſſidu à vous rendre » chaque jour auprès de l'Impératrice qui gouverne en votre » place, lorſqu'elle traite les affaires de l'Etat avec les Mi- » niſtres & avec les Grands. Mais ſi, au contraire, vous » reſtez ſans ceſſe dans les appartemens intérieurs avec les » femmes & les eunuques, vous vous accoutumerez à une » vie indolente & molle, & vous n'apprendrez que des ba- » gatelles qui ne méritent en aucune façon l'attention d'un » Souverain ».

Cette exhortation eut ſon effet. L'Empereur conſentit que ſes Maîtres vinſſent de trois jours l'un, pour lui donner leçon à tour de rôle ; & l'Impératrice Régente approuva avec eloge une ſi ſage réſolution.

Sous le miniſtere de *Ouang-ngan-ché*, le college impérial avoit eté réglé ſuivant les idées de cet homme qui bouleverſoit tout dans l'Empire. Il s'agiſſoit de le rétablir dans ſon premier etat. *Tcheng-y* fut chargé de ce ſoin, & s'açquitta de ſa commiſſion avec tout le zele dont il etoit capable. Il réforma les abus anciens & nouveaux qui s'étoient gliſſés, & y ſubſtitua ce qui lui parut devoir le plus contribuer au progrès des etudes, & à l'avantage des etudians. Il etablit qu'on commenceroit par apprendre le *Ly-y*, c'eſt-à-dire, cette partie du cérémonial qui preſcrit aux hommes ce qu'ils ſe doivent mutuellement, ſuivant leur âge, & le rang qu'ils tiennent dans la ſociété ; qu'il y auroit chaque mois un examen où chacun rendroit compte de ce qu'il auroit appris ; qu'on donneroit des récompenſes à ceux qui ſe ſeroient diſtingués des autres par leur application, leur exactitude & leurs progrès ; qu'on puniroit par quelque

humiliation, ou même par une exclusion totale, ceux qu'on reconnoîtroit avoir eté paresseux, négligens ou de mauvais exemple; qu'à la fin de chaque année, on inscriroit dans le *Tsun-hien-tang*, c'est-à-dire, *dans la salle où l'on rend hommage à la vertu*, les noms de tous ceux dont la capacité auroit eté jugée plus qu'ordinaire, & dont on auroit reconnu la conduite constamment conforme à ce que prescrivent la décence & les bonnes mœurs. Il réduisit à un petit nombre de regles tout ce qui devoit s'observer; mais il détermina que ceux qui les enfreindroient un certain nombre de fois, après qu'on les auroit avertis, seroient irrémissiblement renvoyés. Ces nouveaux statuts, munis du sceau de l'approbation impériale, furent observés à la rigueur cette année même.

Tcheng-y voyant que cette réforme lui avoit très-bien réussi, & qu'elle etoit au gré de tout le monde, crut pouvoir en entreprendre une autre dans l'espérance du même succès. Il tourna son zele du côté de l'éducation du Prince, dans laquelle il trouvoit une foule d'abus qu'il s'imagina pouvoir être facilement corrigés. Dans la Supplique qu'il présenta pour cela à l'Impératrice Régente, il s'exprima ainsi :

« L'éducation du jeune Empereur est la plus essentielle de » toutes les affaires sur lesquelles Votre Majesté est chargée » de veiller dans le poste eminent qu'elle occupe. C'est de » la maniere dont cette importante affaire sera traitée, que » dépend, pour la suite, le bonheur ou le malheur de l'Empire. » J'ai cru que je pouvois, sans m'exposer à vous déplaire, » vous faire part sur cela de quelques-unes de mes réflexions.

» Vous n'oubliez rien pour pouvoir procurer à l'Empereur » toutes les commodités de la vie, le bien-être du corps, » & les divertissemens qui sont propres à son âge. Vous avez » grand soin de le préserver de tout ce qui pourroit l'incom» moder le moins du monde, de le garantir du froid, du

» chaud, & de toutes les intempéries de l'air; vous ne voulez
» pas même qu'il puisse s'ennuyer un moment. Vous souffrez
» qu'il prenne tout de suite de très-longues vacances; que
» dans les tems ordinaires, il n'étudie que de deux jours l'un,
» & seulement pendant une heure ou deux, de peur qu'une
» application trop long-tems continuée, ne soit contraire à
» sa santé. Ce n'est certainement pas ainsi qu'on elevoit an-
» ciennement ceux qui devoient gouverner l'Empire. Pour
» les accoutumer de bonne heure à se gêner, & à savoir
» prendre sur eux, on leur faisoit deux classes par jour, en
» quelque tems de l'année que ce fût; & ces classes n'étoient
» pas pour eux une simple distribution de tems, elles etoient
» un devoir rigoureux & celui de leurs devoirs qu'ils rem-
» plissoient avec le plus d'attention & d'exactitude. Seroit-il
» absolument impossible de faire aujourd'hui ce qu'on faisoit
» alors; & votre Majesté qui vient de mettre en vigueur tant de
» bons usages qu'on avoit négligés ou même abolis, n'en pour-
» roit-elle pas faire revivre encore un qui est d'une si grande
» conséquence pour le bonheur ou le malheur des peuples, &c ? »

Tcheng-y présenta lui-même la Supplique à l'Impératrice. Cette Princesse la lut d'un bout à l'autre; mais elle ne donna aucune réponse, & se contenta de témoigner par un agréable sourire, qu'elle n'y avoit rien trouvé qui pût lui déplaire. Du reste tout alla le même train qu'auparavant. Le zele du maître ne se refroidit pas pour cela. S'il ne donnoit pas des leçons aussi souvent qu'il auroit souhaité, il se dédommageoit en quelque sorte, en donnant des avis toutes les fois qu'il les croyoit nécessaires pour l'instruction du disciple.

Un beau jour du Printems, lorsqu'après avoir fait la classe, il traversoit une cour à la suite de l'Empereur, ce jeune Prince s'avisa de rompre en passant, & comme pour s'amuser, un rameau d'un arbre qui commençoit à pousser des feuilles.

« Seigneur, lui dit *Tcheng-y*, on doit respecter la Nature dans
» le tems qu'elle est en travail ; car ce n'est que pour nous
» prodiguer ses dons qu'elle travaille. En rompant sans raison,
» comme vous venez de le faire, ce rameau qui commen-
» çoit à se couvrir de feuilles, vous avez fait une plaie à
» l'arbre qui le portoit, & vous avez comme insulté la Nature.
» Un grand Prince doit mesurer toutes ses actions suivant la
» justice, la décence, ou la nécessité ».

Quelque tems après, l'Empereur eut la petite vérole. Quoiqu'elle eût eté des plus bénignes, on prolongea le tems de sa convalescence bien au-delà du terme ordinaire, & pendant tout ce tems, il ne se montra pas. *Tcheng-y*, malgré cela, alloit chaque jour au Palais, où il restoit, suivant l'usage, jusqu'à ce qu'on lui dît qu'il pouvoit se retirer. Fâché qu'on fît perdre ainsi le tems à son auguste disciple, il dit un jour à *Lu-koung-tcho*, qu'il rencontra allant chez la Régente avec les autres Ministres : « Apparemment que l'Em-
» pereur n'est pas encore entiérement guéri, ou peut-être
» est-il tombé dans quelque autre maladie ? Qu'en est-il » ?
« Cette affaire regarde les Médecins, lui répondit le Ministre ».
« Mais enfin, reprit *Tcheng-y*, pourquoi l'Empereur ne se
» montre-t-il pas ? Le tems passe sans qu'il en profite ; & pour
» peu que cela dure encore, il oubliera tout ce qu'il a ap-
» pris. Comme Ministre d'Etat, il est de votre devoir de lui
» faire sur cela quelques représentations ».

Lu-koung-tcho, entrant dans l'appartement de la Régente, où etoit aussi le jeune Empereur, lui rendit mot pour mot ce qu'il venoit d'entendre, comptant que l'on prendroit en bonne part, & même en riant, la franchise du bon Lettré. Il se trompa. L'Empereur dit, avec emotion : « De quoi se
» mêle *Tcheng-y* ? Qu'on dise à cet homme de se tenir tran-
» quille, je le ferai appeller quand j'aurai besoin de lui ». La

Régente fit tomber le discours sur autre chose, & les Ministres parlerent d'affaires.

Lu-koung-tcho, dont les intentions etoient bonnes, & qui estimoit *Tcheng-y*, fut très-mortifié que ce qu'il avoit rapporté eût eu un effet tout opposé à celui qu'il en espéroit. Craignant qu'à son occasion, ce Savant ne fût disgracié dans les formes, il pria la Régente de l'envoyer dans le *Chan-si*, *pour réformer le college impérial de la Cour occidentale* (ainsi qu'on s'exprimoit alors), *de la même maniere qu'il avoit réformé celui de la ville où etoit actuellement la Cour*; ce qu'il obtint sans peine. *Tcheng-y* partit pour se rendre où il devoit exécuter la nouvelle commission dont on venoit de le charger. Peu de tems après, la mort lui ayant enlevé son pere, il se retira dans sa famille, pour y passer, selon la coutume, les trois années du deuil dans la privation de tout emploi.

Cette retraite réveilla son goût pour la solitude, & pour le genre d'occupation qui avoit rempli la plus grande partie de sa vie. Après avoir quitté le deuil, il ne se présenta point pour être employé de nouveau; mais ses amis y penserent pour lui. *Ouang-yen-tseou*, l'un des Savans de la Cour, s'adressa aux Ministres, & leur représenta qu'un homme qui avoit eté placé à la réquisition de *See-ma-koang*, pour servir d'exemple à la Cour, ne devoit pas demeurer sans emploi, tandis qu'il pouvoit être encore utile. Les Ministres en convinrent, & le firent rappeller pour être, comme auparavant, l'un de ceux qui expliquoient les livres à l'Empereur.

L'année d'après son rétablissement, l'Impératrice Régente mourut, & *Tchê-tsoung* prit en main les rênes du Gouvernement. Tout changea bientôt de face dans toute l'étendue de l'Empire, & sur-tout à la Cour (1). Les partisans de *Ouang-*

(1) On verra des détails à ce sujet dans le portrait de *See-ma-koang*, qui se trouvera dans le volume suivant.

ngan-ché, remis en faveur, firent une guerre ouverte à tous ceux qui avoient eté placés pendant la Régence. Il y en eut qui furent exilés, d'autres qui furent simplement destitués de leur emplois, & plusieurs qui se retirerent d'eux-mêmes. *Tcheng-y* fut du nombre de ces derniers. Il retourna dans son village, avec l'espérance d'y finir tranquillement ses jours. Ses ennemis l'y laisserent en effet tranquille pendant quelque tems, parce que le regardant comme un homme sans ambition, & incapable, par son peu de talent pour l'intrigue, de travailler à les supplanter, ils n'avoient aucune raison de s'en défier. Ils l'avoient même comme entiérement oublié, lorsque l'Empereur, par quelques mots dits au hasard, leur fit naître l'envie de lui nuire. *De tous les Maîtres que j'ai eus* (dit un jour ce Prince, en présence de ses courtisans), Tcheng-y *etoit celui qui disoit le plus hardiment ce qu'il pensoit : aucune considération n'étoit capable de l'arrêter.* Il n'en fallut pas davantage pour dénouer bien des langues. Les uns assurerent que c'étoit un homme plein de lui-même, & boursouflé de son propre mérite; les autres lui donnerent les différentes qualifications qu'on a coutume de prodiguer à ceux qu'on veut rendre odieux ou ridicules. Ils ne s'en tinrent pas là. Comme l'Empereur sembloit prendre quelque plaisir à les entendre parler ainsi, ils crurent qu'ils pouvoient risquer une accusation dans les formes. Après quelques jours, un Censeur de leur cabale présenta une Supplique dans laquelle il disoit que *Tcheng-y* ayant eté un des amis de *See-ma-koang*, & par conséquent l'un de ceux qui avoient travaillé à déshonorer la mémoire de *Chen-tsoung*, il convenoit qu'il subît les mêmes peines qu'on avoit infligées aux autres. Sur cette représentation, l'on condamna tous ses ouvrages, & on l'exila à *Pei-tcheou*, d'où il fut transféré ensuite à *Hia-tcheou*.

Hoei-tsoung ayant succédé à *Tchê-tsoung* l'an 1101 de

l'ere chrétienne, rétablit la mémoire de *See-ma-koang*, & de tous ceux qui avoient été flétris pour la même caufe. A cette occafion *Tcheng-y* fut rappellé avec honneur de fon exil ; on lui donna un Mandarinat dans le college impérial de la Cour occidentale ; & quelques mois après, l'Empereur l'appella auprès de fa perfonne pour être l'un des Secrétaires du Cabinet.

Ces jours brillans du regne de *Hoei-tfoung* ne furent pas de longue durée. Ce Prince eut le malheur de choifir un mauvais Miniftre, & la foibleffe inexcufable de ne fe conduire que par fes confeils. *Tfai-king* eft le nom de ce Miniftre perfide, nom odieux dont on ne fe rappellera le fouvenir qu'avec horreur, tant qu'il y aura des Lettrés en Chine. Cet homme etoit depuis long-tems l'ennemi declaré de tous ceux qui, zélés pour l'ancienne doctrine & pour le maintien des anciens ufages, s'étoient récriés contre les etabliffemens de *Ouang-ngan-ché*. Il etoit parconféquent ennemi de *See-ma-koang* & de tous ceux qui lui avoient eté attachés.

Sa premiere attention, en entrant dans le Miniftere, fut de ne mettre auprès de l'Empereur que des perfonnes entiérement dévouées à fes intérêts, & dont il pût difpofer à fon gré ; de ne donner qu'à fes créatures les emplois & les charges de quelque importance, tant dans les grands Tribunaux qu'à la Cour ; & quand il fut fûr qu'il feroit foutenu par le grand nombre dans tout ce qu'il lui plairoit d'entreprendre, il entreprit de tout bouleverfer. Il engagea les Cenfeurs à repréfenter à Sa Majefté qu'il etoit de fa gloire & de la tranquillité de l'Empire de faire revivre tout ce qui avoit eté etabli fous les deux regnes précédens de *Chen-tfoung* & de *Tché-tfoung* ; & que pour en venir à bout, il falloit commencer par faire un exemple terrible fur tous ceux, tant

morts que vivans, qui par leurs pernicieux conſeils ou autrement, avoient contribué à déshonorer la mémoire de ces deux grands Princes, en faiſſant caſſer avec ignominie leurs ſages etabliſſemens.

L'Empereur conſentit à tout, & en conſéquence *Tſai-king* fit faire une recherche exacte de tous ceux qui, de près où de loin, s'étoient déclarés contre *Ouang-ngan-ché.* On lui en apporta une liſte dans laquelle on liſoit plus de ſix cens noms illuſtres, à la tête deſquels etoit celui de *See-ma-koang*. Tous ces noms furent déclarés infames; & il fut ordonné à tous les Mandarins des Provinces, de les faire graver ſur un marbre qu'ils feroient placer devant la porte de leurs Tribunaux reſpectifs, pour l'inſtruction du Peuple.

Les Mandarins de la ville de *Tchang-ngan*, voulant faire exécuter cet ordre inique, s'adreſſerent au plus habile Sculpteur du lieu, & lui donnerent l'inſcription infamante à graver. Celui-ci, après l'avoir lue, la leur rendit, en diſant qu'il ne vouloit pas faire ſervir ſon art à perpétuer de pareilles calomnies. « Quoi, s'écria-t-il avec indignation, vous voulez » que je grave ſur la pierre, que *See-ma-koang*, l'un des » plus grands hommes qu'ait eu l'Empire, l'un des Miniſtres » les plus eclairés & les plus fideles qui aient eté à la tête » des affaires, le défenſeur des droits du Peuple, & celui qui » jouit de l'eſtime univerſelle, a eté un ſujet traître à ſa Patrie, » infidele à ſon Prince, ſans droiture ni bonne foi! Duſſai-je » perdre la vie, je n'en ferai rien ».

Les Mandarins outrés de colere, le firent battre; & le voyant conſtant dans ſon refus, ils le firent conduire en priſon, avec menaces de le condamner au dernier ſupplice, s'il perſiſtoit à ne vouloir pas obéir à des ordres qui emanoient de l'autorité ſuprême. On lui laiſſa quelques jours pour faire ſes réflexions. Ce tems expiré, les Mandarins le firent compa-

roître, & lui demanderent à quoi il etoit résolu. *Ngan-min*, c'est le nom du Sculpteur, répondit : « J'ai une nombreuse famille qui n'a pour vivre d'autre ressource que le travail de » mes mains : si je lui manque, tout est perdu pour elle. J'ai » pensé à un moyen de vous obéir sans me deshonorer ; & » par là de me conserver à ceux dont je suis l'unique appui. Je » demande qu'au lieu de mettre mon nom au bas de ce que » j'aurai gravé, comme il se pratique ordinairement, il me » soit permis de mettre ce peu de mots :

» *Le Sculpteur ne veut pas se faire connoître, parce que ce* » *n'est que pour obéir à des ordres supérieurs, qu'il a gravé,* » *malgré lui, ce que vous venez de lire* ».

Les Mandarins honteux se regarderent quelques momens sans rien dire ; après quoi ils répondirent à *Ngan-min* qu'ils consentoient à ce qu'il venoit de proposer.

Je reviens à *Tcheng-y*. Comme il avoit eté ami de *See-ma-koang*, & qu'il etoit l'un des défenseurs de l'ancienne doctrine, il fut enveloppé dans la disgrace commune à tous ceux qui pensoient comme lui dans l'ordre des Mandarins. Il fut relégué à *Loung-men* ; on condamna ses Ecrits comme pernicieux, & on en défendit le débit & la lecture. Il ne fut permis à aucun de ses Disciples de le suivre dans le lieu de son exil ; & on déclara coupable du crime de leze-Majesté, quiconque oseroit prendre sa défense. Quand on lui intima cet injuste arrêt, il répondit sans s'émouvoir : « J'irai donc à *Loung-men*, & j'y irai » tout seul, puisqu'on le veut ainsi. Me séparât-on de tout l'uni- » vers, je n'en serois pas pour cela plus criminel. N'ayant rien » à me reprocher, je suis content de moi-même : que m'im- » porte tout le reste » ? Il partit le plutôt qu'il lui fut possible, sans qu'il lui echappât la moindre plainte contre ceux qui le persécutoient ainsi.

Après avoir foudroyé tous ceux du parti de *See-ma-koang*,

le Miniſtre *Tſai-king* ſe fit un point capital de placer au faîte des honneurs la mémoire de celui contre lequel ils s'étoient ſi fort elevés. Il etoit allié de *Ouang-ngan-ché*, qui avoit donné ſa fille en mariage à *Tſai-pien*, fils de ſon frere cadet. Cette alliance l'autoriſoit en quelque ſorte à employer tout ce qu'il avoit de crédit pour ſoutenir & augmenter la gloire du beau-pere de ſon neveu. Comme il avoit ſu mettre l'Empereur dans la diſpoſition de lui tout accorder, il oſa lui demander d'ordonner qu'on plaçât le portrait de ce même *Ouang-ngan-ché*, dans la ſalle de Confucius. L'Empereur eut la foibleſſe d'adhérer à ce que vouloit ſon Miniſtre; & donna l'ordre ſuivant: « Depuis le tems de *Mong-tſee*, juſqu'à celui où nous » vivons, il n'eſt aucun Sage qui n'ait eté effacé par *Ouang-* » *ngan-ché*; qu'on faſſe entrer le portrait de ce grand homme » dans la ſalle de Confucius, & qu'on le place immédiatement » après celui de *Mong-tſee* ».

L'Empereur fut obéi; & à la ſeptieme lune de la quatrieme année de ſon regne, c'eſt-à-dire, l'an de Jeſus-Chriſt 1104, le portrait de *Ouang-ngan-ché* fut placé en grande cérémonie dans le lieu où l'on rend hommage aux Philoſophes de la nation. Les vrais Savans, & tous ceux d'entre les Lettrés qui etoient attachés à l'ancienne doctrine, en furent conſternés. Ils murmurerent, ils ſe plaignirent, ils ecrivirent; mais leurs murmures, leurs plaintes & leurs ecrits ne produiſirent d'autre effet, que celui de les faire paſſer pour des mécontens opiniâtres, & de leur attirer des châtimens. La cabale de *Tſai-king* n'en devint que plus inſolente; & le portrait de *Ouang-ngan-ché* reſta en poſſeſſion de la prérogative qu'on venoit de lui accorder, de recevoir, après Confucius & *Mong-tſee*, les hommages de tous les Lettrés.

Ce que ni la raiſon, ni la juſtice, ni l'éloquence n'avoient pu gagner ſur l'eſprit de l'Empereur, une comete l'obtint ſans

peine par sa seule apparition. Cette comete se montra à la premiere lune de la cinquieme année de *Tsoung-ning*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1106. Elle paroissoit occuper une grande partie du Ciel du côté de l'Occident, & menacer de sa terrible queue quiconque la regardoit comme n'annonçant que des malheurs. Tout le monde fut saisi d'effroi; & l'Empereur, plus effrayé que les autres, parce qu'apparemment il se sentoit coupable, fit un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les Grands de lui réprésenter avec sincérité ce qu'ils trouveroient de repréhensible, tant dans sa conduite particuliere que dans sa maniere de gouverner.

Il n'en fallut pas davantage pour enhardir les plus timides à exposer leurs sentimens sur la maniere indigne dont on avoit flétri la mémoire de tant de personnes d'un mérite distingué; & sur celle dont on se conduisoit encore chaque jour envers leurs parens, leurs amis, & tous ceux qui, à leur exemple, etoient les partisans des anciens usages. *Lieou-kouei*, en particulier, présenta une Requête très-eloquente & très-détaillée, dans laquelle, après avoir fait une enumération pathétique des maux qui affligeoient l'Empire depuis qu'on avoit entrepris d'en renverser les loix, il conclut qu'il n'y avoit pas d'autre remede pour les guérir, que de faire revivre les usages anciens, de punir sévérement ceux qui travailloient à les anéantir, & de remettre en honneur tous ceux, tant morts que vivans, qui avoient fait leurs efforts pour les conserver.

Cette Requête eut son effet dès le jour même; l'Empereur prit des mesures efficaces pour corriger les abus qui s'étoient introduits dans le Gouvernement, & commença par disgracier *Tsai-king*, son Ministre. Il donna ensuite ses ordres pour la réhabilitation des proscrits, & fit abattre les marbres qu'on avoit elevés dans son Palais & ailleurs pour les rendre infames.

Tcheng-y fut du nombre de ceux qui furent rappellés de leur exil; mais comme son grand âge le mettoit hors d'état d'exercer les emplois, l'Empereur trouva bon qu'il finît tranquillement sa carriere dans le sein de sa famille; & lui donna un Mandarinat honoraire, du même titre que celui dont il etoit décoré dans le tems qu'il fut enveloppé dans la disgrace commune à tous les défenseurs de la bonne cause. L'année suivante, la premiere de celles qui furent dénommées *Ta-koan*, septieme du regne de *Hoei-tsoung*, & la 1107 de Jesus-Christ, *Tcheng-y* mourut dans le courant de la neuvieme lune, âgé de 75 ans.

Toujours occupé de l'étude dès sa plus tendre jeunesse, il y avoit peu de Livres qu'il n'eût lus. Il lisoit (disoit-il souvent) pour s'instruire, pour s'occuper, & pour se récréer. Il a fait des Commentaires très-estimés sur le *Ta-hio* (1), ou *la Grande Science*, sur le *Lun-yu*, ou discours familiers de Confucius, sur le *Tchoung-young* (2), ou *Science du juste milieu en toutes choses*, sur les Ouvrages de *Mong-tsee* & sur les *King*.

Ses paroles, ses actions, sa conduite, sa contenance même, dit un de ses Panégyristes, *tout en lui dénotoit la vertu, & désignoit l'homme vertueux. Il recherchoit avec soin jusqu'aux moindres de ses défauts; & n'oublioit rien pour s'en corriger, quand ils lui etoient connus.* C'est la maniere dont on s'exprime généralement sur son compte. On dit qu'il avoit souvent dans la bouche les paroles suivantes: « Je n'entends rien aux travaux de la campagne, je ne saurois cultiver la terre; & » cependant je profite de tous ses dons par le bienfait de

(1) Nous avons publié une traduction du *Ta-hio*, dans le premier volume de ces Mémoires, page 436.

(2) Nous avons aussi publié une traduction du *Tchoung-young*, dans le premier volume de ces Mémoires, page 459.

» ceux qui, avec des peines multipliées, s'efforcent de la faire » valoir. Je n'ai ni assez de talent, ni assez d'adresse pour » m'occuper utilement du travail de mes mains; & cependant » je suis logé, vêtu, & rien ne me manque de ce qui peut con- » tribuer à l'entretien & au bien-être de la vie, parce que je » profite de l'industrie de ceux qui professent les différens » arts & métiers. Je n'ai jamais combattu contre les ennemis, » je ne connois même la guerre que par son nom; & cependant » je suis sans crainte dans mon logis, parce que ceux qui » sont enrôlés dans la milice, s'exposent à toutes sortes de » dangers, supportent les plus rudes fatigues, endurent le » froid & le chaud, souffrent la faim & la soif pour mettre » à couvert mes jours & assurer ma tranquillité. Si je ne faisois » absolument rien pour ceux qui font tout pour moi, je se- » rois un ingrat, ou plutôt je ne serois dans ce monde que » comme un tronçon de bois; mais comme j'abhorre l'ingrati- » tude, & que je ne veux point être un homme inutile, je » tire de moi tout le parti que je peux. J'ai pour tout talent » celui de connoître les Livres, & de distinguer dans ce » qu'ils contiennent, ce qui est bon & utile, d'avec ce qui » ne l'est pas. Ce talent, tel qu'il est, je mets toute mon » application à le faire valoir. J'ai expliqué les *King*, les » Ouvrages de Confucius & de *Mong-tsee*, & j'ai tâché d'en » rendre l'intelligence facile pour tout le monde; n'eussai-je » fait que cela dans le cours de ma vie, je croirois avoir rempli » ma tâche ».

Hou-ou-foung ne craint pas d'assurer que les deux *Tcheng-tsee*, c'est-à-dire, *Tcheng-hao* & *Tcheng-y*, tiennent le premier rang parmi les Savans & les Gens de Lettres, tant anciens que modernes. *Il faut les placer*, dit-il, *immédiatement après* Confucius *&* Mong-tsee: *rien n'est au-dessus de leurs Commentaires sur l'*Y-king *& sur le* Tchun-tsieou. Ils ont eu grand nom-

bre de Disciples qui se sont rendus illustres dans la République des Lettres. La treizieme année de *Kia-ting* (1220 de l'Ere chrétienne) l'Empereur *Ning-tsoung* donna à *Tcheng-y*, le titre de *Tcheng*, qui signifie, *homme qui a la droiture en partage*. L'Empereur *Ly-tsoung* lui donna celui de Seigneur du pays de *Y-yang* (*Y-yang-po*), la premiere année de *Tchun-yeou*, qui etoit la dix-huitieme de son regne, & la 1241 de Jesus-Christ. Ce fut alors que son portrait fut mis dans la salle de Confucius. L'Empereur *Ché-tsoung-sou-ty*, de la Dynastie des *Ming*, changea tous ses titres en celui de *Sien-jou Tcheng-tsée*, c'est-à-dire, *Tcheng-tsée, Sage comparable aux anciens:* ce fut la neuvieme année de *Kia-tsing*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1530. Enfin sous la Dynastie des *Tay-tsing*, actuellement régnante, l'Empereur (je ne trouve pas lequel) ayant appris qu'il y avoit dans la Province du *Ho-nan* quelques descendans de ces deux hommes célebres, ordonna qu'à perpétuité quelqu'un de leur famille seroit décoré du titre de Mandarin.

ESSAI

Sur le passage de l'Ecriture hiéroglyphique à l'Ecriture alphabétique, ou sur la maniere dont la premiere a pu conduire à la seconde.

CHOUI TCHONG YEOU NGAN.

(*Le rivage est au milieu des eaux.*)

Avant d'entrer en matiere, commençons par supposer que les hiéroglyphes des Egyptiens etoient tracés selon les mêmes regles que les caracteres Chinois; ou, pour parler le langage de quelques Savans, que les Chinois (ce que nous croyons cependant dénué de vraisemblance) ont reçu leurs caracteres des Egyptiens. Comme la théorie des caracteres Chinois est assez bien développée dans leurs livres, elle nous aidera à voir par où celle des Hiéroglyphes d'Egypte s'approchoit le plus près de l'alphabet, jusqu'où elle a pu servir à en montrer l'idée, & comment elle a aidé à trouver le chemin qui conduit à leur invention. Les Chinois n'ont point encore d'écriture alphabétique: nos inductions n'en seront que plus concluantes & moins suspectes.

Les Lettrés de Chine sont aussi embarrassés pour remonter jusqu'à la premiere origine de leurs caracteres, que nos Savans jusqu'à celle des Hiéroglyphes des Egyptiens. Les Lettrés de l'Ecole de Confucius, qui ne s'accommodent point du merveilleux ridicule des *Tao-sée*, & ne croient pas plus à leurs fables qu'à leur breuvage d'immortalité qui a tué plusieurs Empereurs; les vrais Lettrés, dis-je, lassés d'élever des *Oui* & des *Non* sur des montagnes de probabilités, de citations & de convenances qui s'écroulent au moindre choc,

choc, faute de monumens authentiques pour les ſoutenir, ont pris le parti d'avouer loyalement que l'hiſtoire de cette origine s'eſt perdue dans la nuit du paſſé. Quant à la maniere dont la raiſon a pu conduire juſqu'à cette belle invention, chacun en parle ſuivant les idées de ſa métaphyſique. *Han-ſei-tſée* dit tout uniment: « l'homme voyant les objets ſen-» ſibles, en conſerva le ſouvenir par la repréſentation de » leurs figures, que ſon imagination lui retraçoit, & qui les » diſtinguoit les unes des autres dans ſon eſprit. Pour s'aſ-» ſurer la poſſeſſion & la jouiſſance de ce ſouvenir, il traça » leur image qui le lui rendoit, quand il fixoit les yeux ſur » elle. Comme les choſes ſpirituelles, intellectuelles & abſtrai-» tes n'ont point de figure, & qu'il eſt d'autant plus intéreſſé à » s'en aſſurer le ſouvenir, que rien autour de lui ne le réveille » directement, il y ſuppléa par les images des choſes ſenſi-» bles, viſibles & corporelles, préférant les images des choſes » qui avoient quelque analogie ou quelque rapport avec » elles, & y ajoutant des traits particuliers pour avertir ſon » eſprit par ſes yeux, qu'elles n'étoient que des ſignes ſen-» ſibles de choſes inviſibles. Une obſervation, une décou-» verte, une addition conduiſit à une autre. Il aſſembla » pluſieurs de ces images & de ces ſignes, puis les aſſortit, » les combina, en vint peu-à-peu à lier par elles divers ſou-» venirs, puis ſes penſées, ſes projets, & enfin à les communi-» quer aux autres. La convention en etendit & en fixa l'uſage. » Les Sages dirigerent les progrès de cette invention, & la » conduiſirent juſqu'au beau ſyſtême de nos caracteres ». On a envoyé d'ici un ouvrage en France, où l'on rend compte de ce ſyſteme (1), il ſuffira d'en crayonner ici les principaux traits.

Les caracteres Chinois ſont compoſés d'images & de ſym-

(1) Voyez le premier Tome de ces Mémoires, page 275.

boles. Les images repréſentent les choſes viſibles & corporelles ; les ſymboles, quoique de vraies images, paſſent au figuré, & expriment par convention les choſes intellectuelles, ſpirituelles & abſtraites. Comme, outre la difficulté inſurmontable de varier aſſez les images & les ſymboles pour éviter la confuſion, il etoit encore phyſiquement impoſſible de les multiplier en proportion des objets ſenſibles & des idées qu'il falloit peindre ; on imagina différentes combinaiſons ou claſſes, au moyen deſquelles un nombre médiocre d'images & de ſymboles, pût ſuffire pour exprimer toutes les penſées, tous les ſouvenirs, toutes les idées, que l'homme a beſoin de retrouver & de communiquer.

Ces claſſes ſe réduiſent à ſix. Dans la premiere, ſont les images & les ſymboles ſimples. Une image de *cheval*, ſignifie un cheval. Deux points à côté d'une ligne perpendiculaire ſont le ſymbole de *petit*. Cette premiere claſſe contient, en un ſens, toutes les autres. Ses images & ſymboles, ſont comme les métaux, les couleurs, les fourrures & les pieces qu'on emploie dans le blaſon, & qui ſeules font des armoiries. Cette comparaiſon dit tout.

Dans la ſeconde claſſe, ſont en aſſez petit nombre, des images & des ſymboles qui repréſentent ce qu'ils ſignifient dans le phyſique, le moral, l'abſtrait, &c. Ainſi la ligne ſimple marque *l'unité ;* la ligne rompue, ce qui eſt diviſé, &c.

Dans la troiſieme claſſe, les images & les ſymboles combinés expriment des idées qu'ils ne repréſentent que par relation, par indication, convention, ſuppoſition, analogie, &c. L'image de *fille* avec celle de *balai*, ſignifie *femme.* Le ſymbole de *maladie* avec celui de *parole*, ſignifie *qui ne peut parler.* Cette claſſe, qui eſt très-pittoreſque & très-ingénieuſe, eſt la plus nombreuſe.

Dans la quatrieme claſſe, ſont les images & ſymboles géné-

raux, qui ſont déterminés à une ſignification particuliere, par une image ou un ſymbole mis à côté comme indicatif du ſon. Ainſi l'image d'arbre eſt déterminée à ſignifier un *cyprès*, un *noyer*, un *ſaule*, ſelon que l'on met à côté les images dont le ſon eſt *pé*, *tao*, *lieou*. Il en eſt de même des oiſeaux, plantes, habits, meubles, vaſes, &c. & de tout ce qui peut être rangé ſous une claſſe & catégorie commune.

Dans la cinquieme claſſe, ſont les caracteres ſimples ou compoſés, auxquels on donne un nouveau ſens par l'allégorie, la métaphore, l'alluſion, &c.; ils paſſent du ſimple au figuré. Ainſi le caractere de la troiſieme claſſe, qui ſignifie *femme de Mandarin*, eſt pris, dans la cinquieme, pour *Dame polie*, *Dame qui ſait le monde & repréſente avec dignité.*

Dans la ſixieme claſſe enfin, le changement de poſition du ſymbole par rapport au ſymbole, de l'image par rapport à l'image, ou de l'image par rapport au ſymbole, lui donne une nouvelle ſignification. Nous ne faiſons qu'eſquiſſer groſſiérement cette belle théorie, parce qu'elle n'eſt pas notre objet, & que cela ſuffit pour celui que nous avons.

Il ne faut que jetter un coup-d'œil ſur ces ſix claſſes de caracteres, que les Chinois appellent *Tſao-tſei tchi-pin* (*les elémens*, ou plutôt *les ſources des caracteres*), pour voir qu'il y en a cinq qui n'ont aucun rapport avec l'écriture alphabétique, & ne la montrent d'aucun côté. La quatrieme claſſe au contraire la fait entrevoir dans le lointain, & ſemble un premier pas vers cette belle découverte. En effet, pour nous en tenir aux exemples que nous avons cités, le caractere repréſentant ou plutôt indiquant le ſon *pe* qui détermine l'image d'arbre à ſignifier un *cyprès*, celui de *tao* qui indique un *noyer*, celui de *lieou* qui en fait un *ſaule*, ſont des caracteres pleinement ſyllabiques & de purs ſignes d'un ſon. On fait abſtraction de l'idée de *blanc* qui eſt attachée à celui de *pe*,

par exemple, pour ne faire attention qu'à la maniere dont on le lit; & ce n'eſt que comme rappellant & repréſentant la ſyllabe *pe*, qu'il détermine l'image d'arbre à ſignifier un *cyprès*.

Or, quoi de plus naturel que d'étendre l'uſage de ces caracteres, ſignes du ſon ſyllabique, *pour peindre la parole & pour parler aux yeux*, ainſi que s'exprime le Poëte. Cette idée devoit ſe préſenter d'autant plus aiſément, que cette quatrieme claſſe eſt fort nombreuſe, embraſſant toutes les eſpeces d'arbres, de plantes, d'oiſeaux, d'inſectes, d'animaux, de meubles, d'habits, de vaſes, &c.; puis les paroles, les affections, les ſacrifices, &c.; & que dès-là, il etoit fort facile de trouver des caracteres, *ſignes morts* d'un ſon, d'une ſyllabe, comme s'expriment les Chinois. Il n'y avoit que bien peu de chemin à faire pour en etendre l'uſage juſqu'à ecrire des phraſes, & même des diſcours entiers.

Les anciens Chinois eux-mêmes furent obligés d'employer pluſieurs de ces caracteres, *comme purs ſignes d'un ſon ſyllabique;* 1°. pour les noms des perſonnes & des lieux; 2°. pour les liaiſons du diſcours par des particules, des conjonctions, &c. 3°. pour diſtinguer, par des finales, dans le diſcours & le ſtyle familier, les verbes des adjectifs, &c. Soit en effet qu'on employât ou des images, ou des ſymboles, pour ecrire les noms de perſonnes & les noms de lieux, il eſt evident qu'on faiſoit abſtraction de l'idée primitive qui y etoit attachée, pour n'y voir que le nom de la perſonne ou de l'endroit, dont le ſon qu'ils avoient préſentoit le ſouvenir. De même en quelque ſorte dans toutes les langues dont les noms propres ſont ſignificatifs, en françois, par exemple, les mots de *beau*, de *grand*, de *vigne*, de *riviere*, &c. employés comme noms propres, perdent, pour ce moment, leur ſignification primitive, & ne préſentent que l'idée d'un nom de perſonne. Or, dès qu'on pourroit laiſſer

à côté, l'idée attachée à une image ou à un ſymbole, & ne faire attention qu'à la ſyllabe qu'y attachoit l'uſage pour les lire, quoi de plus naturel que de faire un pas plus avant? Le chemin etoit d'autant plus aiſé, que les particules, les conjonctions, les finales, &c. etoient une eſpece d'écriture ſyllabique commencée. Comme le ſtyle elevé n'en fait preſque pas d'uſage, il nous paroît, pour le remarquer en paſſant, que c'eſt une des principales raiſons de ſon laconiſme forcé, & de la briéveté de ſes phraſes.

Suivons encore plus loin ces indications. Il eſt marqué clairement dans le *Tcheouli*, & dans les annales, que l'étude des *King* faiſoit partie, comme aujourd'hui, de la premiere education. Mais, dans ce cas, comment apprendre aux enfans à lire des caracteres aſſemblés en phraſes, dans un ſtyle egalement ſublime & laconique, & auſſi eloigné du langage ordinaire que le plus haut ſtyle de l'ode l'eſt de nos patois? Il falloit néceſſairement qu'on mît à côté de chaque caractere, un caractere plus ſimple & plus uſuel, pour leur en indiquer le ſon & la prononciation. Cela etoit d'autant plus néceſſaire, qu'alors, comme maintenant, on leur faiſoit apprendre par cœur les *King*, avant de les leur expliquer, afin d'exercer leur mémoire, de les occuper ſelon leur capacité, & de les accoutumer à l'application & au travail.

Ce n'eſt pas là une pure conjecture: les livres deſtinés aux enfans ſont encore faits dans ce goût-là. On met un petit caractere à côté de celui du texte, pour en indiquer le ſon. Ces caracteres, ſignes morts du ſon qu'il a, ſont fort ſimples, & n'ont aucun rapport à ſa ſignification hiéroglyphique. Or quoi de plus approchant de l'écriture ſyllabique, que cette ſuite de caracteres? Un Savant qui les liroit comme ſons, ne liroit-il pas le texte du *King*, comme les Européens lorſqu'ils ſe ſervent de leur alphabet pour l'écrire? Si on ſuppoſoit

un ſtyle moins elevé, il l'entendroit couramment, comme les Tartares qui ecrivent le Chinois du langage ordinaire avec leurs lettres tartares. On ſent combien cela approche de l'écriture ſyllabique des anciens.

Voici qui en approche encore plus. Il a fallu ecrire les noms propres des pays etrangers, composés de pluſieurs ſyllabes; & dans bien des cas, les mots des autres langues. Or les caracteres dont on ſe ſervoit alors, n'étoient plus que de purs ſignes d'un ſon, d'une ſyllabe; & il etoit naturel de ſe ſervir des plus ſimples. Cela arrive encore tous les jours dans les dépêches pour les pays etrangers. Les premiers Miſſionnaires ſe ſervirent de cet expédient pour les mots de *Dieu*, de *grace*, de *ſacremens*, dont ils n'oſoient hazarder la traduction, de peur de ſe tromper. Ce n'eſt pas tout: l'écriture ſyllabique eſt d'un uſage ſi commode, & la connoiſſance des caracteres ſi difficile, que pluſieurs Lettrés n'ayant pas aſſez préſent à l'eſprit le caractere du mot qu'ils veulent ecrire, en ſubſtituent un autre du même ſon, dans le feu de la compoſition, pour s'en ſouvenir, & mettent après le caractere propre, à leur loiſir.

Les marchands & les artiſans, qui ne connoiſſent qu'un petit nombre de caracteres, ecrivent des mémoires, lettres, comptes, journaux, &c. dont preſque tous les caracteres ne ſont pris que comme ſignes d'un ſon, & feroient un ſens ridicule & extravagant ſi on vouloit les entendre ſelon leur ſens hiéroglyphique. Les faiſeurs de ſatyres & les libertins font des pieces qui ont un ſens honnête, ſi on entend les caracteres dans leur ſens propre; & qui en ont un très-malin & très-ſale, ſi, faiſant abſtraction de la ſignification hiéroglyphique, & ne faiſant attention qu'à leur ſon, on tranſporte ſa penſée à d'autres caracteres uſuels & de ce même ſon. L'art de ces ſortes de pieces eſt de faire enſorte que le ſtyle hiérogly-

phique ſoit très-ſublime, & le ſtyle ſatyrique ou obſcene, ſoit très-ſimple.

Revenons maintenant ſur nos pas. Toutes ces différentes manieres d'employer les caracteres comme ſignes d'un ſon, c'eſt-à-dire, ſans avoir egard à leur ſignification hiéroglyphique attachée aux images & aux ſymboles dont ils ſont composés; toutes ces différentes manieres, dis-je, qui ont dû avoir lieu en Egypte comme en Chine, peuvent être regardées comme le prélude & la premiere aurore de l'écriture alphabétique. Nous nous croyons d'autant plus fondés à inſiſter ſur la vraiſemblance de cette opinion, qu'il eſt certain que pluſieurs anciennes langues, etoient monoſyllabiques; & qu'on convient aſſez que la premiere ecriture de quelques peuples de l'Orient a eté ſyllabique (1). L'hébreu lui-même n'a-t-il pas eté ecrit long-tems ſans voyelles?

Ces faits ſuppoſés, les vraiſemblances croiſſent. Un hiéroglyphe, ou plutôt un caractere pris comme ſigne d'un ſon, n'étant jamais une ſimple conſonne, mais une ſyllabe & un mot entier, quoi de plus aiſé que d'écrire un mot monoſyllabique? Pour ecrire, par exemple, les ſyllabes ou mots *pa*, *ta*, *ma*, *na*, on ſe ſera ſervi des caracteres dont les ſons ſont *pa*, *ta*, *ma*, *na*. L'indication eſt trop aiſée pour ſuivre ainſi tout le ſyllabaire des enfans. Il eſt inutile même de faire obſerver que dans le choix des caracteres à employer pour l'écriture ſyllabique, on a dû préférer les plus ſimples. Il ſuffiſoit qu'ils indiquaſſent le ſon dont on vouloit qu'ils fuſſent le ſigne; & moins ils etoient compoſés, plus ils etoient aiſés à ecrire.

Malgrè cela, l'embarras pour ecrire un long diſcours etoit encore bien conſidérable, puiſqu'il falloit autant de caracteres

(1) L'écriture ſyllabique eſt celle dont chaque caractere exprime une ſyllabe.

que de différentes ſyllabes, ſoit ſimples, comme *pa*, *ta*, *ma*, *na*, ſoit compoſées, comme *tſi*, *cha*, *pen*, *lin*, *&c.* Dans la langue chinoiſe, la difficulté augmentoit encore, pour indiquer la différence du ton qui eſt eſſentiel à la clarté du ſens dans bien des cas. Mais des accens ou quelques autres ſignes pouvoient parer à cet inconvénient. Il ſeroit facile de pouſſer ces conjectures de détails en détails, & de conduire ainſi l'écriture ſyllabique à l'état de pluſieurs anciennes ecritures ſyllabiques, qui, comme le tartare, ont conſervé des témoignages aſſez ſenſibles de leur premiere origine. Mais nous abandonnons ces recherches d'amuſement & de curioſité, à ceux qui ont le loiſir de s'en occuper. Il ſuffit pour notre objet, d'avoir prouvé evidemment que l'écriture ſyllabique n'eſt pas ſi eloignée qu'on le dit, de l'écriture hiéroglyphique ; & qu'elle auroit dû la ſuivre de fort près, ſi elle n'avoit pas eté inventée.

A s'en tenir aux caracteres chinois, qui ſont notre bouſſole dans le pays inconnu que nous parcourons, il paroît que l'écriture alphabétique, qui eſt ſi belle, ſi ſimple, & ſi bien combinée, a dû ſouffrir de plus grandes difficultés, & être ecrite plus tard : difficultés au reſte qui viennent moins du chemin par où il faut paſſer, que de la langue qu'il falloit ecrire. Tous ceux qui ſavent le chinois ſeront de notre avis. On ne peut ecrire un diſcours chinois avec nos lettres, de maniere à pouvoir être entendu. Cela vient du génie de la langue, du petit nombre de ſes mots, de la variété de ſes tons, & ſur-tout de ſon laconiſme, qui ont beſoin du ſecours des images & des ſymboles des caracteres, pour peindre les idées & les rendre ſenſibles. Combien ont raiſonné ſur les langues anciennes, ſans faire attention à ces petites difficultés ! Combien encore rient de l'opiniâtreté des Chinois à garder leurs caracteres, ſans ſoupçonner qu'il faudroit commencer par changer leur langue !

Du

Du reſte, il eſt de fait qu'on trouve dans les dictionnaires chinois le premier acheminement de l'écriture ſyllabique à l'écriture alphabétique compoſée de conſonnes & de voyelles. Donnons un exemple. Pour indiquer le ſon du caractere d'*homme*, le grand dictionnaire de *Kang-hi* met les caracteres de *jou* & de *lin* avec celui de *tſie* après, qui indique l'éliſion : ce qui ſignifie qu'il ne faut prendre que l'*j* de *jou*, & le *in* de *lin*, ce qui donne *jin* ou *gin*, comme ecrivent pluſieurs. Nous avons dit de prendre l'*j* de *jou* & l'*in* de *lin*; c'eſt pour nous exprimer à notre maniere ; car le Chinois a l'idée de la choſe, ſans avoir l'idée du comment en la maniere que nous l'entendons. Mais en vertu des caracteres *jou* & *lin*, il ne ſe trompe point, & trouve d'abord que le caractere d'homme ſe lit *gin*. Il en eſt de même de tous les autres caracteres.

Ce qui ſuit approche encore davantage de l'écriture alphabétique par voyelles & par conſonnes. Pour indiquer le ſon du caractere *augmenter*, le dictionnaire met les caracteres *kou* & *ya* avec eliſion, de façon qu'en retranchant le *ou* de *kou*, il reſte *kia* qui eſt le ſon de ce caractere. Cette maniere longue & embarraſſée, invite à aller plus loin, & à la ſimplifier. Cela etoit d'autant plus aiſé, que, comme la nature s'exprime dans toutes les langues par des exclamations en voyelles, telles que *ah! ô! hé! hi!* &c. il a eté naturel de les ecrire. On les trouve en effet dans les plus anciens livres chinois. Cela ſuppoſé, les caracteres indicatifs des ſons ſimples des voyelles, ſe feront préſentés les premiers pour l'écriture alphabétique, & on en aura fait uſage. Ajoutons qu'on aura eté forcé à le faire pour les langues etrangeres qui ont pluſieurs mots qu'on ne trouve pas dans la langue chinoiſe, comme *ga*, *ka*, *mu*, &c. qu'il aura fallu ecrire néceſſairement avec deux caracteres, en la maniere que nous

difions tout-à-l'heure que le dictionnaire indique les fons. Les elifions inévitables dans la prononciation, menent tout droit à celles de l'écriture. Ce premier pas fait, le befoin & l'invention auront bientôt perfectionné cette forte d'alphabet, fur-tout chez les nations dont la langue aura ceffé d'être monofyllabique, & qui auront eté dans le cas de faire un fréquent ufage de l'écriture.

Qu'on y faffe bien attention, les différens noms fyllabiques qu'ont toutes les confonnes dans les alphabets babyloniens, phéniciens, arabes, hébreux, &c. dépofent pour la vraifemblance de nos conjectures, & donnent lieu de foupçonner qu'elles ont pu être dans leur premiere origine, des caracteres fyllabiques, comme ceux des Chinois. On les aura fimplifiés & décompofés peu-à-peu, en ne leur laiffant plus que la puiffance de donner une forme particuliere au fon des voyelles, en appuyant fur elles, ou en terminant la prononciation. Cette maniere de nous enoncer fent un peu le maître de langue du Bourgeois Gentilhomme, mais elle dit la chofe ; c'eft tout ce qu'il faut. D'ailleurs nous ne prétendons point raconter un fait, mais montrer des vraifemblances, des convenances & des poffibilités qui ont echappé à la pénétration de ceux qui demandent tant de fiecles pour arriver de l'écriture hiéroglyphique à l'écriture fyllabique & alphabétique. Nous les prions de fe plaindre, s'ils l'ofent, de ce que nous faifons faire de trop grands pas à l'efprit humain dans la carriere de l'invention. Pour nous, nous ne nous laffons pas d'admirer que tandis qu'ils célebrent les rapides progrès de la haute géométrie & de l'algebre dans les fpheres immenfes de l'infini, en moins d'un demi-fiecle; ils demandent une fi longue fuite de générations, pour que les hommes aient pu arriver jufqu'à l'*a*, *b*, *c*, après avoir inventé le fyftême ingénieux & fublime de l'écriture hiéroglyphique.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant ; ce que nous venons de dire des caracteres hiéroglyphiques, employés en consonnes & en voyelles, regarde bien moins leur forme, que l'idée de la puissance ou du son qui y etoit attaché. C'est de ce côté-là qu'étoit toute la difficulté : car pour leur forme & leur figure, quelque compliquées qu'elles puissent être, cela ne fait rien à la chose. Il s'en faut beaucoup au reste que la figure des hiéroglyphes devienne un embarras ; car, comme nous l'avons déjà observé, les caracteres de la premiere classe sont composés de peu de traits ; &, dans le choix, il etoit naturel qu'on donnât la préférence à ceux qui en avoient moins.

Si nous voulions nous-mêmes donner des vraisemblances pour des faits, & eblouir le peuple des lecteurs, il nous seroit aisé de trouver tout l'alphabet dans les anciens caracteres chinois, en exceptant cependant les consonnes *b*, *d*, *r*, que les Chinois n'ont point & qu'ils ne savent pas prononcer. Mais notre candeur ne nous permet pas cette espece de charlatannerie littéraire. Les Chinois etoient trop loin des premiers peuples qui ont inventé l'alphabet, ou qui en ont fait usage, pour croire que ceux-ci l'aient reçu de Chine ; à moins qu'on ne voulût prendre la chose du côté de l'ancienneté & de l'universalité de l'écriture hiéroglyphique.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les consonnes *j*, *l*, la voyelle *y* des plus anciens alphabets connus, sont dans les anciens caracteres chinois avec le même son. Pour peu que cette idée plût à quelques imaginations, il seroit fort aisé de leur procurer un alphabet entier, tiré des caracteres chinois. Comme il y a plusieurs variantes parmi les plus anciens, & qu'ils ont passé par un grand nombre de métamorphoses avant d'être fixés à la forme qu'ils ont aujourd'hui, on pourra tirer des caracteres chinois, quelque alphabet

que ce ſoit. La convenance des ſons donnera un peu plus de peine ; mais on en viendra à bout au moyen des différentes prononciations des Provinces.

La difficulté la plus embarraſſante à cet egard, ſeroit de garantir un alphabet tiré des plus anciens caracteres; parce que les monumens les plus anciens ſont poſtérieurs à *Yao*, *Chun* & *Yu*, de plus de mille ans, & qu'il n'eſt pas aiſé de garantir qu'on n'a rien changé dans cet intervalle à la forme de ces caracteres. Qu'on nous permette cependant d'obſerver que la figure irréguliere & biſarre en apparence, des lettres de pluſieurs anciens alphabets, eſt très-concluante pour nos conjectures: car ſi quelque nation avoit inventé l'alphabet de plein vol, pourquoi ne lui auroit-elle pas donné une forme plus agréable à l'œil, & moins difficile à tracer? Pourquoi du moins n'auroit-elle pas choiſi pour l'alphabet, des figures plus régulieres & moins revêches à la liaiſon néceſſaire des unes avec les autres, comme on a fait depuis? Ce défaut des plus anciens alphabets des Grecs & des Romains ne donneroit-il pas lieu de ſoupçonner bien des choſes ſur leur premiere origine?

Le pays des conjectures & des ſyſtêmes eſt un pays immenſe, où chacun a droit de s'emparer du terrein qui eſt vuide. Si nous nous mêlions de vouloir y faire quelque etabliſſement, nous laiſſerions à côté tous les paſſages d'Horapollo, de Plutarque, de Pline, d'Euſebe, de Porphyre, de S. Clément, &c. ſur les hiéroglyphes des Egyptiens; &, raiſonnant d'après les convenances & les probabilités les plus palpables, nous dirions que les Egyptiens paſſant chez des nations barbares, comme Cadmus chez les Grecs, ſe trouvoient dans l'impoſſibilité de leur communiquer le ſecret de l'écriture hiéroglyphique: car, outre qu'elle ne pouvoit être à la portée de la groſſiéreté & de l'ignorance de ces nations,

elle ne quadroit pas avec leurs langues dont les mots etoient polyſyllabiques, & ſuivoient des regles de grammaire qui ne peuvent ſe concilier avec le génie de l'écriture en ſymboles & images. Nous dirions donc qu'ils prirent le biais d'écrire les mots de cette langue, par des ſignes tirés des hiéroglyphes en la maniere que nous l'avons raconté. La pente, dans ce cas-là, etoit rapide, & le chemin uni. Il etoit aiſé d'arriver vîte des hiéroglyphes juſqu'à l'alphabet, ſans ſe mettre en frais de génie & d'invention. Nous avons trouvé de bonnes Néophytes qui, ſans autre ſcience que celle d'une trentaine de caracteres abrégés, venoient à bout d'écrire leur confeſſion d'une maniere fort détaillée, & qui n'étoit ſûrement que pour elles. Si l'idée des caracteres, & une idée ſi groſſiere, les conduit ſi vîte à une eſpece d'alphabet, que ne devoit pas faire la ſcience dans Cadmus?

Les hiéroglyphes métamorphoſés en alphabet, ont pu revenir aux Egyptiens, s'ils ne les avoient déjà, & les dégoûter peu-à-peu de leur ancienne ecriture, juſqu'à la reléguer dans la haute ſphere des ſciences, puis dans les temples où les nouveautés & les délires de l'idolâtrie la laiſſerent périr de vétuſté. La Chine aide encore beaucoup à entendre le comment de tout cela, à cauſe de la différence de la langue mandarine ou de langage, & de la langue en *Ouen* ou des livres; car la premiere pourroit abſolument ſe plier à l'écriture alphabétique, ſi on l'écrivoit exactement comme on la parle (ce qui eſt impoſſible avec les caracteres), & ſi on imaginoit des accens pour différencier par des ſignes les mots auxquels la différence du ton & de la prononciation donne des ſignifications très-oppoſées. La ſeconde au contraire ne peut être écrite qu'en caracteres, ſous peine de n'être pas entendue. Il en etoit probablement de même en Egypte, de la langue uſuelle, & de celle des hiéroglyphes. Cette idée n'eſt pas venue à

ceux qui ont ecrit ſur cette matiere; ils ſe ſont jettés, à ce qu'il nous paroît, dans des explications auſſi obſcures que les hiéroglyphes mêmes, & ont probablement expliqué dans un ſens forcé, bien des paſſages qu'elle auroit eclaircis.

Comme ces bagatelles ſcientifiques nous affectent fort peu, & que nous n'en parlons que par occaſion, il peut ſe faire que nous nous trompions. Que ceux qui s'en amuſent, examinent eux-mêmes la choſe, & voient juſqu'où nos conjectures ſont ſupportables : nous les abandonnons à qui voudra les pouſſer plus loin, ou les réfuter. Qu'on nous permette pourtant de remarquer tout bas, que les plus ſavans ecrivains ſe ſont livrés à des ſyſtêmes bien ſinguliers ſur l'écriture hiéroglyphique, faute de voir aſſez clair, ce qu'ils vouloient dire, & ce qu'ils prétendoient nier. A en juger par les caracteres chinois, qui ſont notre phare, ceux qui ont voulu du myſtere dans tous les hiéroglyphes des Egyptiens, & dans ce qu'ils ecrivoient avec cette ecriture, ont trop etendu, ou plutôt n'ont pas entendu ce qu'ils trouvoient dans les anciens ſur cette matiere. Un hiéroglyphe pouvoit être réellement myſtique, théologique & très-ſublime dans l'aſſemblage des images & des ſymboles dont il eſt compoſé : les Chinois eux-mêmes en ont encore un bon nombre; mais ce ſens primordial, intime, & elémentaire, ſi l'on peut s'expliquer ainſi, reſtoit dans la ſphere du langage de la Religion; & comme la métaphore tranſporte le ſens des mots du phyſique au moral, au ſacré, &c., rien n'empêchoit que le ſtyle ordinaire ne tranſportât celui de pluſieurs hiéroglyphes, du ſacré au moral, au politique, &c.

Dans combien de phraſes profanes n'entrent pas nos deux mots *ſacrifice* & *ſacrifier*, dont l'idée ſublime appartient à la Religion? D'ailleurs, il eſt abſurde de dire que tous les hiéroglyphes etoient ſacrés & myſtiques. C'eſt une chimere de

s'imaginer qu'il fallût monter au ciel à chaque hiéroglyphe qu'on rencontroit, pour en découvrir la vraie ſignification. Vouloir d'un autre côté que les hiéroglyphes ſacrés fiſſent une écriture à part, & que ceux qui ſont ſur les pyramides qu'on a tranſportées en Europe, ne tiennent à la doctrine ſacrée des Egyptiens par aucun endroit, c'eſt s'embarraſſer dans des paſſages des anciens, dont il eſt difficile de ſe démêler. Ne pourroit-on pas dire plus ſimplement, que la religion, l'écriture, la morale, les arts, &c., avoient fourni de leur fonds un certain nombre d'hiéroglyphes, dont l'enſemble formoit l'écriture hiéroglyphique, & qu'elles ſe les entreprêtoient, comme dans nos langues, les expreſſions, qui, outre le ſens propre, ſont ſuſceptibles d'un autre ſens? Dans ce cas, la ſcience des prêtres d'Egypte, qui conſiſtoit à expliquer les hiéroglyphes ſacrés, ſoit dogmatiques, ſoit myſtiques, ſoit hiſtoriques, &c., & à développer le pourquoi des images & des ſymboles dont ils etoient compoſés, pouvoit & devoit être une ſcience fort ſublime & fort profonde.

Qu'on ſuppoſe pour un inſtant, que les mots *création*, *péché originel*, *rédemption*, *grace*, *&c.*, ſont ecrits hiéroglyphiquement, d'après les idées qu'y attache la religion; & on ſentira que les Théologiens, en ayant approfondi ſeuls la ſignification & la doctrine, peuvent ſeuls les expliquer. Il ne faut pas que les mots nous faſſent illuſion ſur les choſes, ni voir dans ce que les anciens ont dit ſur les hiéroglyphes, des incompréhenſibilités auxquelles ils n'ont pas penſé.

Quant aux écritures *hiérographique*, *épiſtolique*, & *hiérogrammatique*, dont les anciens ont fait des degrés pour arriver juſqu'à l'*a*, *b*, *c*, il y a lieu de croire qu'elles n'ont eté que des manieres plus abrégées, plus analyſées, & plus coulantes d'écrire les hiéroglyphes. Au moins eſt-il certain, qu'à en juger par l'obéliſque de Florence, les hiéroglyphes y paroiſ-

ſent abrégés dans le goût du *ſiao-ſie*, ou ecriture courante des caracteres chinois. Il en eſt de même de l'Iſis de Turin, & de pluſieurs autres monumens qu'il ſeroit trop long de nommer, & que les ſavans connoiſſent mieux que nous.

Pour revenir à notre idée ſur l'invention de l'alphabet, (idée au reſte que nous ne donnons que comme un jeu d'imagination), elle quadre très-bien avec l'invention des lettres, qu'on prétend que Cadmus ajouta à l'alphabet phénicien. Car il pouvoit ſe faire que les Grecs euſſent des ſons inconnus aux Phéniciens, comme ceux que forment le B, le D & la lettre R, qu'on ne trouve point dans la langue des Chinois, ni par conſéquent dans leurs caracteres. Il en eſt de même du *phi*, du *pſi* & de l'*upſilon* qui furent encore ajoutés après. Le préjugé en impoſe aux Européens ſur leur alphabet. Il n'eſt point à beaucoup près ſi parfait qu'ils le prétendent. Car indépendamment de la prononciation, qu'il ne fixe point & ne peut fixer, comme tout le monde le ſait, il ne faut que le voir aux priſes avec les langues tartare, chinoiſe, malabare, &c., pour ſentir qu'il y a bien des ſons & des accens auxquels il ne peut atteindre.

Bien des ſavans ſe ſont exercés ſur les hiéroglyphes qui nous reſtent des Egyptiens. Avant de ſe jetter dans cette grande entrepriſe, n'eût-il pas eté à propos de ſavoir, nous ne diſons pas quel en eſt le ſyſtême & la théorie, ce ſeroit trop exiger, mais quelle eſt la maniere de les ecrire, de bas en haut ou de haut en bas, de la droite à la gauche ou de la gauche à la droite? Ce petit préliminaire ſemble un peu néceſſaire; il ne paroît pas qu'on y ait fait aſſez d'attention. Dans les plus anciens monumens qu'on connoiſſe en Chine, les caracteres ſont écrits quelquefois de haut en bas, & quelquefois horizontalement de la droite à la gauche.

Cette

Cette remarque que nous faiſons pour revenir à notre objet, paroît aſſez concluante pour le ſyſtême de l'alphabet dérivé des hiéroglyphes. Car, comme tout le monde ſait, pluſieurs anciens Peuples ont ecrit de haut en bas, en mettant leurs lettres les unes ſous les autres, comme le font encore les Tartares, les Mongoults, les Thibétains, &c.; & ceux qui ont ecrit horizontalement, ont conduit leurs lettres au rebours des nôtres : cette derniere méthode eſt très-incommode, la main cachant à l'œil ce qu'elle vient d'ecrire ; & paroît indiquer une origine aſſervie à l'imitation. La méthode des Grecs qui conduiſoient une ligne ſur l'autre, & revenoient de la gauche à la droite, nous paroît encore plus près des hiéroglyphes ; car il falloit que leurs lettres reſſemblaſſent à la forme des hiéroglyphes, pour ſe prêter à un procédé ſi gênant. Ne ſeroit-ce pas pour cette raiſon, que les anciens faiſoient uſage des lettres majuſcules, comme il paroît par les plus anciens monumens ? A moins qu'on ne veuille dire que l'on tâchoit de rapprocher des hiéroglyphes, l'écriture alphabétique, pour l'annoblir en quelque ſorte, en lui donnant de leur air.

Finiſſons par où nous avons commencé. Quelque probable que nous paroiſſe ce que nous venons de raconter d'après la théorie & l'hiſtoire des caracteres Chinois, ſur la maniere dont l'écriture hiéroglyphique a pu conduire d'abord à l'écriture ſyllabique, enſuite à l'alphabétique, nous avouons cependant qu'en eſſayant de réſoudre ce problême, nous avons ſeulement prétendu montrer qu'il n'a paru inſoluble, que parce qu'on n'avoit pas une idée exacte de l'ecriture hiéroglyphique. Les louanges que toute l'antiquité a données aux hiéroglyphes Egyptiens, ne laiſſent pas lieu de douter qu'ils ne valuſſent au moins les caracteres Chinois : mais euſſent-ils eté inférieurs, ce qu'il n'eſt pas aiſé de prouver,

il ne peut venir dans l'eſprit de les regarder ſérieuſement comme les elémens informes & groſſiers de l'ecriture alphabétique. Auſſi, ceux qui ont adopté ce ſyſtême, qui n'eſt bon que pour l'Europe, ont-ils été obligés d'avoir recours aux images groſſieres, dont ſe ſervent les ſauvages pour peindre leurs idées. Le paſſage des monumens des Méxiquains aux pyramides d'Egypte eſt hardi; mais quelque ſurprenant qu'il ſoit, il eſt encore moins ſingulier que celui des pyramides à l'A, B, C.

Dans tout cela, ce qui nous frappe le plus, c'eſt l'aſſurance avec laquelle on cite les Grecs, dont le témoignage n'a aucune force pour tout ce qui regarde la haute antiquité. Que pouvoient ſavoir ces barbares, qui etoient les Hurons de l'Europe dans le tems que l'Aſie orientale & l'Afrique etoient eclairées de toutes les clartés des Sciences & des arts? Les Grecs ſont nos pédagogues & nos maîtres, nous faiſons bien de les reſpecter; mais dans le tems même qu'ils étoient les plus habiles, il peut bien ſe faire qu'ils aient parlé des hiéroglyphes des Egyptiens, comme la plupart de nos Européens des caracteres des Chinois; & ce qui eſt encore très-probable, qu'on ait entendu de travers ce qu'ils en diſoient de plus raiſonnable.

Voici notre dernier mot. Les Chinois en près de quatre mille ans n'ont pu arriver, ou plutôt deſcendre, juſqu'à l'alphabet; & quoiqu'ils le voient de tous côtés, ils ſont trop ſages pour l'adopter. Qu'on nous permette d'ajouter, qu'il y a trop d'analogie & de reſſemblance entre les plus anciens alphabets qu'on a pu raſſembler, & qu'on en fait remonter l'origine dans des ſiecles trop reculés, pour qu'on puiſſe dire que leur invention ſoit poſtérieure à celle des hiéroglyphes: c'eſt ce dont on ſe convaincra par la confrontation des paſſages des anciens. La diviſion des Peuples

& la diverſité des langues, ſeroit peut-être une maniere d'expliquer bien des choſes. Que ceux qui ont le loiſir de traiter à fond ce ſujet, examinent ſi l'ecriture alphabétique n'a pas dû être conſervée par les peuples dont la langue devint polyſyllabique; & l'ecriture hiéroglyphique, par ceux dont la langue reſta monoſyllabique. Il eſt évident que les hiéroglyphes ne pouvoient ſervir à ecrire la premiere, ni les lettres de l'alphabet la ſeconde: la prononciation fit le reſte.

Les Chinois ont raiſonné plus philoſophiquement que les Européens ſur la cauſe toujours ſubſiſtante de la diverſité des langues. Après avoir obſervé que la cauſe radicale de cette diverſité ne tient à notre nature par aucun endroit; & que cependant elle y eſt tellement enracinée, que nulle puiſſance humaine ne peut la détruire; ils en font un problême dont ils ne trouvent pas la ſolution. La langue chinoiſe, grace à ſes caracteres, eſt ſans contredit la langue de l'Univers qui a le moins changé; cependant, outre les différences que chaque ſiecle a mis dans le ſtyle des livres, quoique la Cour ait pour ainſi dire parcouru toutes les provinces, la prononciation eſt ſi variée d'une province à l'autre, & ce qui eſt ſingulier, les lettres (pour parler à notre maniere) changent tellement, que les mots ne ſemblent plus les mêmes. Que nos Grammairiens examinent ſi ce n'eſt pas là la vraie cauſe de la différence des mots qui ont pu être les mêmes dans leur origine.

Par exemple, quand on lit l'Oraiſon Dominicale dans les différentes verſions, on trouve que le Perſan dit *pader*, le Turc *baba*, le Grec *patir*, le Latin *pater*, l'Italien *padre*, l'Allemand *fater*, le Saxon *vader*, l'Anglois *father*, l'Irlandois *nathir*, le Danois *fader*, le Livonien *tabas*, &c. Si l'on fait bien attention à la varieté qui regne dans la prononciation d'une province, ſouvent d'une ville à l'autre, & ſur-tout au changement des

lettres qui eſt très-commum, & défigure les mots tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre ; on ne pourra s'empêcher d'avouer que la ſeule différence des prononciations, dont la ſomme eſt intariſſable, a dû occaſionner des différences dans le premier alphabet ; les uns changeant la force des lettres, les autres en ajoutant pour des prononciations qui leur ſont propres, & quelques-uns abandonnant celles dont ils ne faiſoient pas d'uſage. Mais ce n'eſt pas à nous à développer toutes ces obſervations ; il nous ſuffit d'en avoir touché quelque choſe pour réveiller l'attention des ſavans, & leur faire ſoupçonner que la différence des alphabets, ne vient point des hiéroglyphes, qui ont pu conduire à l'alphabet plus vîte qu'on ne le dit, mais qui très-probablement ne ſont pas plus anciens.

ESSAI

SUR LA LANGUE ET LES CARACTERES DES CHINOIS.

GENTEM LINGUA FACIT.

Claud. Marius.

UN ſiecle de navigation & de commerce, les relations des Voyageurs & les lettres des Miſſionnaires, les deſcriptions des Géographes & les obſervations des Aſtronomes, avoient annoncé à l'Europe qu'il y avoit au fond de l'Aſie un Empire immenſe, riche, fertile & policé, qui duroit depuis plus de quarante ſiecles ; & à peine ſe trouvoit-il quelques curieux & quelques gens de lettres qui daignaſſent tourner leurs regards vers cet Empire, & ſe faire un amuſement de chercher à le connoître. La réputation même & le ſavoir du célebre Iſaac *Voſſius*, ne purent diſſiper l'enchantement du préjugé. On regarda tout ce que dit ce grand homme ſur la Chine, comme le Roman d'une opinion ſinguliere qu'il vouloit accréditer. Plus ce qu'il en racontoit parut nouveau & frappant, plus on le ſoupçonna d'avoir embelli le phantôme dont il s'étoit epris. On ne faiſoit que commencer à nommer la Chine parmi les ſavans ; le moyen de croire ce qu'on en racontoit ? Les plus habiles furent les derniers à ſe rendre ; & quand ils apperçurent enfin cette grande Monarchie au bout de l'Orient, ils s'avancerent vers elle enveloppés de nuages, à la maniere des Dieux d'Homere, c'eſt-à-dire, traînant après eux leurs préventions, leurs ſyſtêmes, leurs langues ſavantes, leur érudition & tout le noir cahos de la Chronologie des Grecs & des Romains. Auſſi, au lieu d'in-

terroger les Chinois ſur la Chine, & d'ecouter ceux qui en venoient, avant de les contredire ; ils s'épuiſerent à citer & à concilier des paſſages, à bâtir & à refondre des ſyſtêmes, à nier ou à prouver très-ſavamment ce qui paſſoit leur ſavoir. Le peuple des demi-littérateurs leur applaudit à haute voix, & cria merveilles. Cependant les navigateurs revenoient de la Chine avec de nouveaux détails & de nouvelles preuves. Cela encouragea les critiques : on oppoſoit des faits à l'érudition & aux conjectures. Le public philoſophe s'amuſa de ces querelles & s'egaya à relever des bévues ſavantes. Les différends & les diſputes des Miſſionnaires partagerent enſuite les eſprits. Tout le monde voulut prononcer ſur des queſtions délicates & difficiles, qu'il n'appartenoit qu'à Rome de décider. La grande hiſtoire du Pere Duhalde parut enfin, & montra la Chine ſous ſon vrai point de vue à l'Europe étonnée ; mais elle amuſa ſans perſuader. La révolution des idées ſur la Chine, etoit réſervée au célebre Freret. Ce ſavant tourna ſes regards ſur ce grand Empire, & eut l'intrépidité d'en etudier la Chronologie : etude ſeche, laborieuſe, difficile, auſtere, diſons tout, ridicule alors aux yeux de bien des gens, & ce qui eſt encore plus triſte pour un homme de lettres, etude dépourvue des ſecours qui facilitent les recherches. Mais de quoi n'eſt pas capable le zele d'un vrai ſavant ? Cet illuſtre Académicien ſe familiariſa avec les caracteres Chinois, lut tout ce qui avoit paru juſqu'alors ſur la Chine, ſollicita des mémoires de tous côtés, obtint des manuſcrits anciens & nouveaux, ecrivit aux Miſſionnaires pour eclaircir ſes doutes, mûrit toutes ſes découvertes dans le ſilence & le loiſir du cabinet, & parcourut glorieuſement cette nouvelle carriere. Le public toujours equitable & attentif à ſes intérêts, s'eſt réveillé de ſon aſſoupiſſement, & s'etonne qu'il ait pu négliger ſi long-tems de con-

noître une nation que le ſavant auteur de l'hiſtoire des Huns, lui a montrée ſi digne de ſa curioſité.

Un ancien diſoit que Rome touchoit aux fauxbourgs d'Athenes, pour exprimer combien elle avoit fait de progrès dans les ſciences & dans les arts de la Grece. Si j'oſois copier cette façon de parler, je dirois que l'Europe s'eſt approchée enfin de la Chine, & qu'elle la voit preſque à l'horizon. La France ſur-tout, ſemble fixer avec plus d'attention ſes regards ſur cette vaſte Monarchie (1)*. Ce n'eſt plus ſeulement un petit nombre de Sages, qui aime à s'inſtruire de ce qui la concerne pour etendre ſes lumieres & ſes connoiſſances ; les hommes d'Etat, les Savans & les Littérateurs conviennent aujourd'hui qu'elle eſt le plus grand ſpectacle que le nouveau monde offre à l'ancien, & le plus digne de ſes réflexions. Mais de quoi ſervent tous les deſirs de la curioſité, ſi on manque des ſecours qui facilitent l'etude & les recherches (2) ? Qui les leur donnera ces ſecours, qui peut même les leur donner ? Dans cette matiere on ſe trouve dès le premier pas, loin de tous les ſentiers battus ; il faut lutter tout à la fois, & contre la difficulté du ſujet & contre l'embarras de ſe faire entendre. Encore ſi on pouvoit ſe ſervir du langage des erudits de la Chine, copier leurs raiſonnemens, & faire uſage de toutes leurs preuves ; mais il faudroit tantôt porter la Chine en Europe, & tantôt auſſi amener l'Europe en Chine, c'eſt-à-dire, ſe tenir entre les deux, & conduire le lecteur de l'une à l'autre ſans le dépayſer ni le fatiguer. En attendant que quelque Fontenelle veuille mettre ce nouveau monde à la portée des vues les plus courtes, je me haſarde à donner cet eſſai pour le petit

* Les notes etant en trop grand nombre & trop etendues pour être placées au bas des pages, nous les avons renvoyées, par des chiffres, à la fin de cet eſſai.

nombre des gens de Lettres, qui aiment mieux s'approcher du terme par un chemin difficile & raboteux, que d'attendre qu'on le leur ait applani & jonché de fleurs.

Qu'on me passe cette franchise. Au lieu de compter sur la pénétration du lecteur, & de lui dire avec le Poëte, *ingenio verbis concipe plura meis*; dans la crainte qu'il ne veuille voir au-delà des preuves, des détails & des raisonnemens que je mets en œuvre, je me hâte de prier les plus savans de se défier de leur savoir & de leur sagacité. *Pou teng chan cao, pou tchi tien tchi cao*, (*qui ne monte pas sur une haute montagne*, disoit le Grand Empereur *Yong-lo*, *ne peut connoître la hauteur du Ciel*). Que ceux qui auront le courage de lire cet essai, aient aussi la modestie d'imposer silence à leur savoir & à leur erudition; sans cela ils donneront infailliblement dans le travers de ce Musicien dont Cicéron a dit, *ab arte suâ non discessit*; parce que rapportant la métaphysique même aux regles de son art, il prétendoit que l'ame etoit une espece d'harmonie. Avec l'esprit le plus juste & le plus orné ils rapprocheront tout ce qu'ils savent, ils en jugeront par comparaison, & croyant connoître ce qu'ils ne feront qu'entrevoir, ils se rempliront de mille fausses idées. Dans des choses même qui sont moins eloignées de l'Europe, les plus habiles ecrivains ont mal compris ce qu'ils ont lu sur la Chine (3), & l'ont présenté dans un faux jour. Que seroit-ce dans une matiere pour laquelle toutes nos sciences & nos arts ne sont pas un echelon?

Ce petit essai sera divisé en deux articles. Le premier sera tout consacré à donner une notion plus philosophique que grammaticale, de la langue Chinoise. Le second contiendra la notice, l'analyse & l'histoire critique des caracteres Chinois.

Les

Les queſtions qui nous ſont venues ici de différens endroits d'Europe, m'ont ſervi de bouſſole dans mon travail. J'ai tâché d'y répondre de mon mieux ; mais il faudroit plus de talens, plus de ſavoir & plus de loiſir que je n'en ai pour me flatter d'avoir réuſſi.

ARTICLE PREMIER.

De la Langue Chinoiſe.

Les *Jou-kiao* (4) ou Lettrés qui ſuivent la doctrine de *Confucius*, diſent tout uniment que le *Tien* a fait l'homme *ling*, c'eſt-à-dire, *intelligent*, & l'a doué du don de la parole. Il ne leur vient pas plus en penſée de mettre en queſtion pourquoi l'homme forme des ſons & articule des mots pour ſervir de véhicule aux idées, penſées, réflexions & ſouvenirs qu'il veut faire arriver juſqu'à ſes pareils, que d'examiner pourquoi il voit, entend, veut, deſire, penſe & raiſonne. L'un & l'autre leur paroiſſent découler egalement de ſa nature, & appartenir à l'eſſence de ſon être. « L'homme naît intelligent (dit » la belle Préface du *Chi-king*), & comme aſſocié à la ſpi» ritualité du *Tien*. Son ame ſe replie ſur elle-même, » quand les objets extérieurs frappent ſes ſens ; delà ſes » deſirs & ſes vouloirs. Il ne peut s'y arrêter ſans réfléchir ; la » réflexion le conduit à la parole ; & ſa langue n'eſt que » l'écho de ſon cœur ».

Comme on ne trouve rien dans les *King*, ni ſur la théorie du ſon & la formation de la voix, ni ſur l'origine & la diverſité des langues, les plus célebres Ecrivains ont négligé de toucher à ces queſtions plus curieuſes qu'utiles. Quelques-unes cependant ont été effleurées par le peuple oiſif des commentateurs.

Dans le *Sin-ly-hoei-tong*, par exemple, on cite *Y-tcheou*, qui ſe demande à lui-même, pourquoi les hommes, ayant les organes de la parole egalement configurés, & etant invités à parler par les mêmes beſoins, parlent & s'expriment ſi différemment. « Ce n'eſt pas l'ouvrage de la nature, ſe répond-» il, puiſque dans les premiers momens de la joie, de la triſ-» teſſe, de la douleur, de la colere, & de la compaſſion, où » elle agit, pour ainſi dire, toute ſeule, les cris de tous les » hommes ſont à-peu-près les mêmes. C'eſt encore moins celui » de la raiſon, puiſque la diverſité des langues ne ſuit ni regles » ni principes, & rompt, en quelque ſorte, tous les liens de » la ſociété ».

Il examine enſuite ſi cette diverſité ne viendroit pas de la corruption inſenſible de la langue primitive, & du peu de commerce des peuples les uns avec les autres; mais il rejette cette opinion, parce que les langues ſont trop différentes, & l'ont eté dans la plus haute antiquité. De diſcuſſions en diſcuſſions, il en vient à conclure qu'il faut que l'homme ſoit déchu de ſon premier etat. Il en trouve la preuve juſques dans la variété & la bizarrerie des prononciations (5), chez un peuple qui parle la même langue. « Car, dit-il, il y a une pro-» nonciation vraie, & propre de chaque mot. Quelle eſt-» elle? Sont-ce nos aïeux, qui ne l'ont pas connue; ou l'avons-» nous altérée? Mais pourquoi?... hélas! les cris des animaux » ſont par-tout les mêmes; le chant des oiſeaux eſt encore » comme dans les premiers temps, parce qu'ils ſe ſont con-» ſervés dans l'etat de leur premiere origine. Il faut donc que » l'homme ſoit déchu de la ſienne, puiſque chaque royaume » a ſa langue à part, & preſque chaque province ſa pronon-» ciation particuliere. La nature eſt une, la raiſon eſt une, le » beau eſt un; un déſordre ſi ſenſible dérive d'un plus grand » déſordre ».

Un Commentateur de l'*Y-king* va plus loin : après avoir exposé quelle devroit être une langue pour être parfaite, selon son idée ; il examine si, en cas qu'on pût la trouver, il seroit possible de la faire adopter par tous les peuples, & de la conserver. Sa conclusion est pour la négative ; & il en infere que la diversité des langues & leurs révolutions, *sont, ou une punition, ou un décret du* Tien. Il seroit assez aisé de trouver un bon nombre de textes dans ce goût ; mais je ne me souviens pas d'en avoir lu aucun qui fasse une allusion evidente à la tour de *Babel*. Je dis evidente : car il y a plusieurs textes des *King* & des autres anciens Livres qui semblent s'y rapporter ; témoin celui-ci du *Ly-ki. Tien hiaou tao, tsé yen yeou tchi yé.* (*l'univers est égaré de sa voie, depuis que les langues ont eté divisées comme en branches & en feuilles*).

Quoi qu'il en soit de ce point d'érudition & de critique, la tradition n'est pas assez claire pour pouvoir assurer que la langue chinoise touche à l'origine de la diversité des langues ; mais il paroît comme evident que son antiquité remonte jusqu'aux temps les plus voisins de la premiere dispersion des peuples, & date au moins de quatre mille ans. Voici mes preuves.

1°. On ne trouve rien dans l'histoire ni dans les traditions les plus fabuleuses, qui puisse faire douter que la langue des premiers Chinois ait eté différente de celle de leurs descendans.

2°. La Chine est encore habitée par la postérité du premier peuple qui vint s'y etablir. Ce fait unique dans l'histoire de l'univers, mérite bien quelques réflexions. Si dans la suite des siecles d'autres nations se sont mêlées avec ce peuple par des evénemens dont l'histoire a conservé les epoques & les détails, il paroît, par les monumens littéraires les plus certains & les plus authentiques, que la langue ancienne est toujours restée

la même, & que les nouveaux habitans l'ont apprise, comme l'ont fait assez récemment les Tartares Mantcheoux, qui ont eté subjugués par la sagesse & par les loix des Chinois, vaincus & soumis par leurs armes (6).

3°. Les Savans & les Antiquaires les plus timides, conviennent que les premiers chapitres du *Chou-king* ont eté ecrits sous le regne de *Yao*, ou au plus tard sous celui de *Yu*. Comme on y rapporte mot à mot quelques discours de *Yao*, de *Chun*, & des grands de la Cour, il est naturel d'en conclure que la langue que parle l'Historien, etoit alors celle de tout l'empire.

4°. Les annales ont conservé deux chansons du temps de ces bons Princes (7), le compliment d'un vieillard, la réponse qui lui fut faite : & elles supposent que c'est dans les mêmes termes.

5°. Les inscriptions les plus anciennes qu'on connoisse, sont toutes en chinois, même celle que *Yu* fit graver près de la source du *Hoang-ho*, ou fleuve jaune (8), lorsque *Yao* le chargea d'en diriger le cours. Toutes ces preuves sont concluantes, il est inutile d'insister sur la force de leur ensemble. Tout ce que je me permets d'observer, c'est que *Yao* régnoit près de 2300 ans avant l'ere chrétienne, & qu'avant *Yao* on ne sauroit refuser à la Chine deux ou trois Empereurs. Si quelques Savans d'au-delà des mers aiment mieux s'en fier à des manuscrits grecs ou arabes, ce ne sera pas nous qui chercherons à les désabuser. Disputer avec des esprits si prévenus, c'est, comme dit Plutarque, présenter un miroir à un aveugle.

La langue chinoise est une des plus anciennes du monde (9), &, très-probablement, la seule des premiers âges qui soit encore vivante. Mais quelle etoit-elle dans les temps les plus reculés ? Jusqu'où s'est-elle conservée la-même? Sans exa-

miner le trop ſublime ſyſtême de ceux qui regardent les grandes familles de la diſperſion de Sennaar, comme des eſſaims de barbares, *moitié ours*, *moitié ſinges*, qui ne ſavoient enoncer leurs penſées qu'à demi, réfléchiſſoient rarement, & regardoient en automates le grand ſpectacle de la terre & des cieux (apparemment parce que Noé & ſes fils avoient eu la malice de leur faire un myſtere des ſciences & des arts d'avant le déluge, ou parce qu'ils avoient l'eſprit trop epais pour en ſaiſir les principes & en comprendre les regles); ſans m'arrêter, dis-je, à examiner ce ſyſtême, j'avance, qu'à juger de la langue chinoiſe des temps les plus reculés, par le peu qui en reſte dans les *King* (10), elle etoit dès-lors auſſi energique, auſſi ſublime, auſſi pittoreſque, auſſi conciſe, auſſi eloquente, qu'elle l'a eté depuis, & plus même en quelque ſorte. Quoique la candeur des anciens ignorât les raffinemens qui depuis ont paſſé des mœurs dans le langage, on ne peut voir ſans etonnement juſqu'où ils pouſſoient la délicateſſe & l'élégance. Peu de mots ſuffiſoient à leurs portraits; mais ils etoient ſi bien aſſortis & placés avec tant d'art, qu'ils rendoient parfaitement les nuances & les teintes les plus légeres. Un Eſpagnol diroit que la plus petite phraſe contient *muchos ſiglos de hermoſura*; & il diroit vrai. Le ſtyle des *King* eſt unique, on n'a approché du beau, qu'autant qu'on l'a imité; les génies les plus rares ont déſeſpéré de l'egaler. Du reſte je conviens que de nouveaux beſoins, de nouvelles connoiſſances, de nouvelles mœurs firent inventer peu-à-peu de nouveaux mots; & que le chinois de la haute antiquité, n'étoit, à beaucoup près, ni auſſi riche, ni auſſi abondant que celui des Dynaſties du moyen âge; c'eſt le ſort de toute langue: *Creſcit eundo.* Reſte à examiner ſi elle ne s'altere pas.

Les *King* ont gardé l'ancien chinois. Comme dépoſitaires de la doctrine, des loix & de l'hiſtoire des premiers tems, il falloit

les entendre pour entrer dans les charges; & les posséder à fond pour être un homme d'état. Comme modeles en tout genre d'écrire, il falloit en copier la maniere & le ton pour arriver au beau; & en comprendre l'artifice, pour pouvoir espérer d'y réussir. Le Magistrat & l'homme de Lettres les etudioient dans des vues différentes; mais ils les etudioient egalement, & en faisoient le continuel objet de leurs réflexions. Selon qu'ils y réussissoient plus ou moins, le temple de la fortune & de la gloire s'ouvroit ou se fermoit pour eux. Le préjugé si ancien, si universel, si chéri, si puissant, & si utile, qu'il ne faut rien changer ni innover (11), ajoutoit à l'autorité des *King*. Le peu de rapport qu'on avoit avec les nations policées des pays eloignés (12), laissoit ignorer leurs richesses littéraires; on ne voyoit que ténebres hors du chemin battu. Le moyen, avec cela, que les génies les plus hardis aient osé se permettre ces innovations qui défigurerent & corrompirent en si peu de siecles la belle langue des grands Ecrivains du regne d'Auguste. Aujourd'hui même, comme sous les Dynasties précédentes, ceux qui se piquent de bien ecrire, n'oseroient employer aucun mot que les *King* ou les Livres classiques n'aient comme consacré. Les Empereurs eux-mêmes tâchent d'en copier le ton & le style dans leurs Edits, & ne promulguent guere de nouvelles loix, que comme un développement de la doctrine que ces livres enseignent.

Aussi le chinois des livres du haut style & des rescrits impériaux, est encore à-peu-près celui de la plus haute antiquité. Quant au chinois qu'on parle, il est bien difficile qu'il n'ait eprouvé de grands changemens. Les plus considérables n'ont pu tomber que sur la prononciation, & sur quelques tours de phrase; car outre que la Chine a presque toujours eté sans voisins, en quelque sorte, à cause de la barbarie des peuples qui l'environnent; & que d'ailleurs elle n'a jamais eprouvé

ces grandes inondations de barbares qui ont métamorphosé les anciennes langues des Espagnes, des Gaules, de la Germanie, &c.; ses mots etant en si petit nombre, & comme enchaînés aux caracteres dont on se sert pour les ecrire, il etoit presque impossible d'en substituer de différens ou d'en introduire de nouveaux. Ajoutons que la plupart des phrases de cérémonial, de politesse & de civilité, etant des phrases d'etiquette, & consacrées, ou par la loi, ou par la coutume (13), les changer eût eté à la Cour une faute, & dans le commerce de la vie une singularité ridicule. Quant à la prononciation, il paroît par les rimes (14) des plus anciens vers, qu'elle a changé pour quelques mots, mais ils sont en assez petit nombre; & à cet egard il y a moins de différence entre les poésies modernes & celles de l'antiquité, qu'entre celles de Regnier & de Rousseau, de Pétrarque & de Métastase. On joue des pieces de théâtre qui ont plus de mille ans, & elles sont entendues dans toute la Chine, comme chez nous les premieres tragédies du grand Corneille.

L'Italien, l'Espagnol & le François sont aujourd'hui des langues tout-à-fait différentes; mais comme elles sont filles de la même mere, elles ont conservé un certain air de famille qui peut donner lieu à bien des comparaisons, & en faciliter la connoissance. Le latin dont elles dérivent est une ressource pour les etymologies; si le latin ne suffit pas, on a recours au grec, & pour celui-ci on a recours aux anciennes langues orientales. Ainsi, en descendant des rameaux aux branches, des branches au tronc & à la racine, il est plus aisé d'en saisir le vrai génie, & de les peindre d'après elles-mêmes. Il n'en est pas ainsi de la langue chinoise; au contraire, pour réussir à la connoître il faut renoncer à toute idée de comparaison, de rapport & d'analogie. Ses mots sont tous à elle, & remontent jusqu'à sa premiere origine.

D'où les auroit-elle pu tirer, la Chine etant comme isolée au bout de l'Asie, fort eloignée par sa position de tous les Peuples policés de l'ancien monde, & en ayant été inconnue pendant une si longue suite de siecles ? Aussi ne leur a-t-on jamais trouvé aucune vraie analogie, avec ceux des langues mortes ou vivantes les plus anciennes.

Mais ce qui est particulier au Chinois, & en fait une langue unique dans l'Univers, c'est que 1°. Ses mots sont tous monosyllabiques (15) & en assez petit nombre, si on les compare à ceux des langues connues. 2°. La langue chinoise s'ecrit avec des caracteres également anciens & singuliers, mais très-pittoresques & très-bien imaginés, comme il sera dit en son lieu. Les lettres de l'alphabet dont nous nous servons pour les ecrire, n'en indiquent le son que pour ceux qui y sont accoutumés, & ne sauroient en rendre la signification dès qu'on en ecrit un certain nombre (16). Une page de chinois ecrit avec nos lettres ne seroit qu'une enigme. 3°. Tous les mots de cette langue sont tellement monosyllabiques, qu'ils restent toujours tels, même lorsqu'on en met deux pour indiquer une seule chose. Soit qu'on les ecrive ou qu'on les prononce, ils ne se fondent pas en un seul mot, comme en françois ceux de *bon* & de *jour* dans *bon-jour*, mais restent toujours aussi distincts & aussi désunis que les mots les plus disparates. 4°. Bias disoit : *omnia mea mecum porto ;* chaque mot chinois en peut dire autant. Nombres, genres, cas, modes, tems, diminutifs, superlatifs, &c., il enferme tout dans sa petite sphere, & ne s'alonge pas d'une syllabe pour faire tour-à-tour le rôle d'adjectif ou de substantif, de verbe ou d'adverbe. 5°. La construction des phrases est toujours simple & suit l'ordre des idées ; le Chinois n'admet point d'inversion, & force l'enthousiasme même de la poésie à se plier à sa clarté. 6°. La prosodie influe

influe ſur la ſignification des mots, & la change en changeant, non-ſeulement dans ce qui eſt de pure grammaire, comme pour faire un verbe d'un ſubſtantif, mais encore dans leur ſignification ſubſtantielle & primitive. Les mêmes mots ſignifient des choſes très-différentes & ſouvent oppoſées, ſelon qu'ils ſont prononcés ſur un ton ou ſur un autre. 7°. Les phraſes du chinois ſont très-courtes; & quoiqu'on puiſſe en former des périodes de pluſieurs membres, c'eſt toujours ſans enjamber les uns ſur les autres, & ſans tranſpoſer ni interrompre l'arrangement des penſées & des mots. 8°. La langue chinoiſe ſe métamorphoſe en paſſant des levres ſur le bout du pinceau, &..... mais arrêtons-nous. L'Europe qui n'a point d'idées aſſez près d'elle pour ces nouveautés, en viendroit peut-être à les traiter de fables.

On ne perſuade pas facilement aux hommes de mettre leur raiſon à la place de leurs préjugés. Les Philoſophes même qui ont enfin pris ſur eux de croire l'exiſtence d'une langue, que parlent plus de cent millions d'hommes (17); les Philoſophes même, dis-je, n'y réuſſiſſent qu'à demi. Tout en convenant que le laconiſme matériel de ſes mots doit lui donner beaucoup de force & d'energie, faute de la voir dans ſon vrai jour, ils concluent qu'elle doit être *pauvre*, *monotone* & *obſcure*. *Pauvre*, vu le peu de proportion qu'il y a entre nos idées, nos connoiſſances, les êtres innombrables qui nous environnent; & les mots d'une langue qui n'en admet que de monoſyllabiques, & qui manque de pluſieurs de nos conſonnes. *Monotone*, par ce que, vu le petit nombre de ſes mots, les mêmes doivent ſouvent revenir, & d'une maniere d'autant plus déſagréable qu'ils ſont plus courts. *Obſcure*, à cauſe des equivoques inévitables avec des mots qui ont pluſieurs ſignifications, & n'admettent aucune modification grammaticale pour aider le ſens & aſſortir les idées. *Si ali-*

quod in toto, quà patet, orbe Babilonicæ confuſionis veſtigium remanſit, a dit un ſavant, *id in Linguam Sinicam eſſe arbitror..... Babilonicæ confuſionis notas non ſolùm non dimiſit, verùm etiam auxit.* Que ceux qui ont *beſoin de croire*, comme la Marquiſe des *Mondes* de Fontenelle, aient la patience de ſuivre les détails & les diſcuſſions où nous allons entrer; il leur ſera aiſé de prononcer. Pour les ſavans, je me contente de leur dire avec Cicéron: *nihil eſt turpius quàm cognitioni & perceptioni aſſertionem præcedere.*

Avant tout je proteſte contre ceux qui ont débité que la langue chinoiſe ne compte que 350 mots. Autant vaudroit dire que les François n'ont qu'un ſeul mot pour exprimer *aqua*, *laus*, *os*, *portiones*, parce qu'un etranger ne ſaiſira pas la différente prononciation des quatre mots *l'eau*, *los*, *l'os*, *lots*, il en eſt de même en chinois. Un Européen qui veut ecrire les mots *tſīn* ſalive, *tſīn* parens, *tſīn* eſpece de ris, *tſìn*, totalement, *tſín* dormir, *tſín* epuiſer, *tſín* nom de riviere, ecrira *tſin* & dira qu'un ſeul & même mot réunit toutes ces ſignifications. Eſt-ce la faute du chinois ſi l'alphabet européen ne peut rendre les différences de prononciation & de ton qui diſtinguent *tſīn* de *tſīn*, &c. (18)? Une oreille chinoiſe ne s'y méprend pas plus, qu'une oreille françoiſe aux mots *l'eau*, *los*, *l'os*, *lots*. J'oſe ajouter même que la différence qu'un Chinois y met en parlant eſt plus claire & plus ſenſible. Or par cette ſeule remarque voilà les 350 mots bien multipliés; car ce n'eſt que par une fauſſe maniere de les compter, qu'on a ainſi appauvri la langue chinoiſe. Encore y a-t-il un défaut d'exactitude, puiſque les Dictionnaires comptent 484 de ces mots qu'on peut appeller radicaux & elémentaires. Cependant j'avoue qu'eu egard à leur multiplication, par les inflexions de voix, les divers tons & accens qui les différentient dans la prononciation, leur nombre total ne

va guere qu'à 1445 ; & je l'avoue d'autant plus volontiers, que je regarde cette disette apparente comme un vrai avantage. Ceux qui en concluent que le chinois ne sauroit avoir cette abondance de termes & cette variété d'expressions qui sont la vraie richesse d'une langue, raisonnent plutôt en Grammairiens Européens offusqués par leurs préjugés, qu'en Philosophes justes appréciateurs des choses.

Il me seroit facile d'incidenter sur les mots vagues *d'abondance de termes* & de *variété d'expressions*. Les plus habiles même seroient peut-être embarrassés pour me dire en quoi elles consistent, & jusqu'où elles peuvent s'étendre pour enrichir une langue sans l'enerver ni l'obscurcir. Personne n'a dit, je crois, que la latine fût plus riche sous les derniers Empereurs de Rome, que dans les beaux jours du siecle d'Auguste, quoiqu'elle eût acquis une infinité de mots, d'expressions & de tours inconnus aux Cicéron, aux Virgile, aux Horace & aux Tite-Live. Je pourrois demander encore si on peut appliquer à une langue le mot du Poëte :

Unde habeas nemo quærit, sed oportet habere ;

& si les mots qu'elle emprunte comme notre françois, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'italien, de l'allemand, &c., peuvent la rendre véritablement riche ; ou si au contraire, ces locutions etrangeres ne font pas le même effet sur elle, que le mêlange du sang parmi les Peuples. Il me souvient d'avoir oui dire que Joinville & Commines ont une netteté de style, une naïveté délicieuse, une simplicité lumineuse, une candeur & des graces auxquelles il faut renoncer malgré la riche abondance du françois d'aujourd'hui.

Nos langues d'Europe ont beau s'enrichir de tous les termes qui leur plaisent ou qui leur manquent, cette abondance précaire ne peut pas être comparée avec celle que le chinois

trouve en lui-même. Comment cela ? C'eſt que les 1445 mots (19) qui compoſent le fond du chinois, etant plus que ſuffiſans pour exprimer les idées générales & les idées particulieres les plus importantes (ſur-tout ſi l'on fait attention qu'ils ſont tout-à-la-fois verbes, adverbes, ſubſtantifs, &c.; & ſi l'on compte les nouveaux ſens qu'y ajoutent la métaphore, l'alluſion & les autres figures en uſage dans toutes les langues), rien de plus aiſé que de particulariſer ou de reſtraindre leur ſignification, ou même de leur en donner une nouvelle, par les différentes manieres de les marier les uns avec les autres.

La langue chinoiſe a des noms pour chaque choſe, des termes pour tous les beſoins, des expreſſions pour tous les ſentimens, des mots pour tous les arts & pour toutes les ſciences : mots, termes, noms & expreſſions qui indiquent les plus petites différences, deſcendent aux moindres détails, circonſcrivent les idées les plus métaphyſiques. Cela eſt aiſé à comprendre pour les objets ſenſibles. Un champ mêlé de ſable, un champ pierreux, un champ humide, un champ elevé, enfoncé, raboteux, uni, inculte, labouré, couvert de moiſſons, &c. ſeroient mal déſignés par un nom commun; & une langue n'eſt riche, qu'autant qu'elle donne à chaque choſe un nom approprié qui en préſente l'image & le caractere diſtinctif. Le chinois eſt à cet egard, d'une richeſſe & d'une abondance qui ravit. Au lieu de ces cinq mots françois *veau*, *taureau*, *bœuf*, *geniſſe*, *vache*, la langue chinoiſe en a pour diſtinguer toutes les années de l'âge, toutes les différences de la couleur, de la figure, de la deſtination, des défauts & même de la fécondité de ces animaux. Une vache acquiert un nouveau nom en devenant mere, une ſeconde, une troiſieme fois, & un nouveau encore quand elle devient ſtérile. Le bœuf qu'on engraiſſe pour un ſacrifice, a ſon nom à part; & il en change lorſqu'on le conduit à l'autel. Le tems, le lieu, la qualité même du ſacrifice l'en font changer; & il en eſt de

même de tout le reste à proportion. Le Palais seul de l'Empereur suffiroit pour former un ample Dictionnaire, si on vouloit recueillir tous les noms qui en distinguent les différentes pieces selon leur destination & leur usage : noms cependant qui ne peuvent servir ailleurs, & qui sont remplacés par d'autres pour les palais des Princes, comme ceux-ci le sont à leur tour pour les palais des grands Seigneurs & des Magistrats. Mais quand on s'eleve jusqu'aux objets intellectuels, aux choses spirituelles, les modifications de notre ame, par exemple, les gradations des sentimens, les crises des passions, leurs saillies, leurs transports & leurs langueurs, le chinois etonne d'autant plus par la variété de ses expressions, qu'il paroît plus difficile qu'une langue puisse y fournir sans se copier ; la métaphysique du cœur la plus déliée, n'a ni précisions, ni restrictions, ni distinctions qu'il ne rende avec clarté & sans effort.

Les Savans d'Europe pourroient bien dire de cette langue, comme Cicéron des Dieux de Rome, *eâ facie novimus quâ pictores & fictores voluerunt.* Ils ne la connoissent que par le peu qu'en ont ecrit quelques Européens, qui n'en ont ebauché que quelques traits, ou qui la voyoient de trop loin pour la bien peindre. Aussi ne serois-je pas surpris qu'ils se récriassent sur ce que je viens de dire. Que seroit-ce si, entrant plus avant dans mon sujet, j'examinois jusqu'où le chinois l'emporte sur toutes les autres langues, non-seulement par la pluralité réelle de ses expressions ; mais ce qui est plus singulier, par les nuances de force, d'élévation, de douceur & d'amenité qui les distinguent (20); ensorte que l'Orateur, le Poëte, l'Historien, le Moraliste, le Philosophe, &c., disent les mêmes choses sans se copier ni se ressembler. Un Chinois pourroit dire à plus juste titre que le Poëte :

Nostræ tanta est præstantia linguæ,
Ut peregrina queat donare vocabula Achivis,

Si on avoit quelque défaut à reprocher à la langue chinoiſe, ce ſeroit plutôt d'être trop abondante. J'en prends à témoin les Miſſionnaires qui l'ont etudiée avec le plus de ſuccès. Après vingt & trente années ils ſe trouvent ſans ceſſe aux priſes avec des termes qu'ils voient pour la premiere fois. Cela arrive aux plus habiles Lettrés. Aucun d'eux ne s'eſt flatté de ſavoir aſſez ſa langue pour n'être jamais embarraſſé. Poſtel lui-même avec ſon etonnante mémoire n'auroit oſé y aſpirer. Le Dictionnaire *Lai tſe pien* qui eſt en 150 volumes, ne contient que les expreſſions poétiques & ſavantes, dont l'uſage eſt moins fréquent. Cependant, abſtraction faite même des reſſources encore plus ſimples que les caracteres fourniſſent pour les livres, rien de plus naturel que la maniere dont les mots elémentaires & radicaux, acquierent une nouvelle ſignification par le mariage des uns avec les autres. Le damas, par exemple, ſe dit *Touan ;* en ajoutant le mot *Kin*, on a *Kin-touan* pour ſignifier le brocart, une etoffe brochée d'or. Le tabac ſe dit *yen*, le nez *pi ;* en mariant ces deux mots on a *pi-yen*, tabac à prendre par le nez. *Hen* ſignifie haine, *hoai* porter dans ſon ſein comme une mere ſon enfant, quoi de plus pittoreſque que *hoai-hen*, pour dire rancune (21). Il ne faut ni ſavoir les langues ſavantes, ni recourir aux livres, pour entendre de pareilles expreſſions. Elles portent leur gloſe & leur etymologie avec elles. Dès-là combien ne contribuent-elles pas à la clarté, à la préciſion, à la grace & à l'energie de la diction.

Un avantage encore bien précieux qu'a le chinois, c'eſt de pouvoir fournir, ſur le champ, des termes appropriés à toutes les nouvelles découvertes. Auſſi, quand les Miſſionnaires porterent ici les ſciences & les arts d'Europe, on inventa, ſans embarras, toutes les expreſſions qui manquoient pour tant de nouveautés (22) : expreſſions claires, naturelles & conformes

au génie de la langue. Le petit nombre des mots de la langue chinoiſe eſt peut-être ce qui l'eleve le plus haut. Ce ſont les ſept couleurs de Newton, qui donnent toutes les couleurs & toutes les teintes poſſibles : mais couleurs brillantes, teintes amies, qui ſe fondent tendrement les unes dans les autres, ou qui contraſtent ſans dureté. C'eſt toujours la faute du Peintre, ſi ſes tableaux ne paroiſſent pas, comme dit Dufreſnoi, *ex unâ depictâ patellâ*. Pour parler plus grammaticalement, le chinois n'eſt pas hériſſé de ces mots etrangers, egalement difficiles à entendre & à prononcer, qui rendent dur, rude & raboteux le ſtyle le plus coulant. Tous ſes mots ſont faits les uns pour les autres : ce ſont des pierres d'une même carriere.

A parler philoſophiquement, les mots les plus courts ſont les plus aſſortis à la fécondité de l'eſprit, à la rapidité des idées, & à l'inſtitution de la parole. Nous voyons en effet que les anciennes langues, les langues meres, etoient compoſées, la plupart, de mots fort courts. Encore aujourd'hui les peuples les plus ſpirituels gagnent en vîteſſe ſur la prononciation, tout ce qu'ils perdent de leur feu par la longueur des mots. A Paris même, tout en riant de la prononciation tronquée des Gaſcons, on aime à les entendre, parce que la volubilité de leur langue tient l'imagination en haleine, & empêche l'attention de ſe refroidir. Dans tous les pays on eſt ravi de ces expreſſions vives & laconiques qui renferment un ſens très-etendu en peu de mots. *Acrius ac vividius eſt*, a dit un ancien, *quidquid paucis verbis ſummam continet ſignificationem.* Témoin le *veni, vidi, vici* de Céſar ; le *qu'il mourût* du vieil Horace ; le *moi* de Médée, & tant d'autres réponſes célebres *imperatoriâ brevitate*, comme dit Tacite. La nature ne nous a donné que des monoſyllabes pour ces cris ſubits & néceſſaires que commandent la douleur, la crainte, la joie de ſurpriſe, la vue d'un péril ſubit. Toutes choſes egales d'ailleurs, il eſt hors de doute

qu'une langue monoſyllabique eſt la plus appropriée à l'uſage de la parole, & la plus conforme à ſa fin. A quoi penſoient donc ceux qui ont reproché au chinois la briéveté de ſes mots (23), comme un crime capital ? Des mots, tous monoſyllabiques, diſent-ils, n'ont ni majeſté, ni douceur, & menent à la monotonie, mere de l'ennui. Comme ſi nos mots *Dieu*, *Ciel*, *roi*, *mer*, *cœur*, & tant d'autres qu'on trouve dans notre langue, avoient moins de dignité & d'harmonie que les *ſeſquipedalia verba* dont ſe pare le pédantiſme.

Puiſque l'on inſiſte ſi fort ſur le reproche de monotonie, je prie les Critiques de s'accorder avec eux-mêmes. Si la prononciation chinoiſe eſt une vraie muſique, comme le diſent pluſieurs d'entre eux, où eſt donc la monotonie ? Seroit-ce préciſément à cauſe de la briéveté des mots chinois, ou à cauſe de leur petit nombre ? Mais c'eſt préjugé & illuſion pour le premier article, puiſqu'il eſt de fait que les Muſiciens découſent, pour ainſi dire, en chantant, toutes les ſyllabes des mots polyſyllabiques, & que les plus courts ſont les plus propres à la muſique (24). Qui ignore que le génie de Lulli & de Rameau n'a brillé de toute ſa lumiere, que dans les endroits où il n'avoit pas à lutter contre la rudeſſe de nos longs mots. Le ſecond n'eſt pas mieux fondé ; un Muſicien eſt-il monotone lorſqu'il prélude & s'exerce ſur les ſyllabes de la gamme ? Que doit-ce donc être d'une gamme de 1445 mots ? Laiſſons la fable de la prononciation muſicale : voici ce qui y a pu donner occaſion. Les mots elémentaires chinois ſont réellement en aſſez petit nombre, comme nous l'avons déjà obſervé ; mais le génie de cette langue n'en admettant que de monoſyllabiques, il n'étoit pas poſſible d'en fournir aſſez pour ſuffire à toutes les idées. Attacher pluſieurs ſignifications à chacun, obvioit à cet inconvénient, mais il en réſultoit un plus grand, celui des equivoques continuels. Comment y remédier ? Comme on a fait dans

toutes

toutes les langues, multiplier & reproduire les mêmes mots avec des différences de ton & de prononciation. Or, ces différences qui triplent, qui centuplent les mots elémentaires des Chinois, en quoi consistent-elles ?

Il s'agit sur-tout de ne pas effaroucher les imaginations d'au-delà des mers. Pour cela opérons sur des mots françois. Ces trois-ci, tu *aimes*, vous *aimés*, ils sont *aimés*, présentent aux yeux les mêmes lettres, quoique le son en soit très-différent, & que personne ne s'y méprenne. Il en est de même de *répondre* & *repondre*, de *répandre* & *rependre*, avec cette différence, que si l'on manque la prononciation, le sens de la phrase est non-seulement altéré, mais changé entiérement. J'en dis de même des mots *pâte*, *patte* ; si l'on ne fait pas la syllabe *pa* breve dans *patte*, longue dans *pâte*. Enfin les mots *hôte* & *hotte* ne different que parce qu'on aspire l'un, & qu'on n'aspire pas l'autre. Ainsi l'*e* fermé, l'*e* ouvert, l'*e* muet; les breves, les longues & les mitoyennes; l'aspiration & la non-aspiration, diversifient la maniere de prononcer ces mots, de sorte qu'ils en changent le sens, & ne laissent ni equivoque ni ambiguité. Un etranger a beau s'y méprendre, on lui dit que c'est sa faute, non celle du françois. Hé bien, il en est à-peu-près de même dans le chinois, quoi qu'en disent bien des Livres; car, comme a remarqué un Ancien,

Nil est
Quin malè narrando possit depravarier.

Voici en deux mots sur quoi on a bâti les Romans, qui font de la prononciation chinoise une espece d'art magique (25). Les Chinois distinguent deux tons principaux dans la prononciation; le *ping*, c'est-à-dire, uni, sans elever ni baisser la voix, & le *tse*, c'est-à-dire, modulé par l'elévation ou l'abaissement de la voix. La poésie n'a egard qu'à ces deux tons, dont la

différence ne peut echapper à l'oreille la moins délicate. Le ton, *ping*, se divise encore en *tsing* (clair) & en *tcho* (obscur), c'est-à-dire, en muet & en ouvert, pour parler selon les idées françoises. Le ton *tse* se divise aussi en *chang* (elevé), en *kiu* (abaissé), & en *jou* (rentrant), c'est-à-dire que lorsqu'il est *chang*, on eleve la voix en finissant, comme quand quelqu'un ayant dit un *non* qui offense, on lui répete son *non* en haussant la voix, & appuyant sur la prononciation de la derniere *n*. Quand il est *kiu* on la baisse, comme le fait un enfant dans l'*i* d'un *oui*, qu'il ne dit qu'à regret. Quand il est *jou* on retire sa voix & on l'avale en quelque sorte, comme un homme qui s'interrompt sur une finale, ou par surprise, ou par respect pour un supérieur qui prend la parole. Si l'on ajoute l'aspiration pour quelques mots qui commencent par les lettres *C*, *K*, *P*, *T*, on aura à-peu-près toute la théorie de cette prononciation. Pour la bien comprendre, il faudroit l'etudier avec les oreilles, comme celle de toutes les autres langues; qu'on me passe ce mot. Les détails des Grammairiens sur la quantité, les tons, les esprits, les contractions des syllabes en grec, sont bien un autre grimoire pour de pauvres enfans; & nos six *E* peuvent être aussi embarrassans pour des etrangers.

Revenons au reproche de monotonie. N'est-il pas evident que les cinq tons *tsing*, *tcho*, *chang*, *kiu*, *jou*, bien assortis & entremêlés d'aspirations, doivent donner à la prononciation du chinois, une cadence & une harmonie d'autant plus agréable à l'oreille que ces mots sont plus courts, & ne sont jamais hérissés de ces doubles & triples consonnes qui font siffler les Anglois, & râler quelques nations du Nord? Bouhours remarque fort judicieusement, qu'on a mieux aimé *etablir des solécismes* dans le françois, lire autrement qu'on n'ecrit, & faire des elisions, que d'ecorcher les oreilles par des chocs trop durs de voyelles & de consonnes. Les mots monosyl-

labiques ſauvent la langue chinoiſe de cet embarras. Malgré cela, les Chinois ſont ſi délicats ſur la cadence de leurs phraſes, que pour la trouver ils rejettent bien des mots, & en admettent de faits exprès pour adoucir & fortifier le ſon des autres (26): cadence ſenſible & néceſſaire, non-ſeulement dans les livres où on l'exige en rigueur, mais encore ſur les levres du peuple; cadence qui charme l'oreille dans les beaux parleurs (27); cadence ſur-tout ſi délicate que les etrangers ne la rendent preſque jamais. Tel entend les *King* & compoſe très-ſavamment, qui ſera repris, non par une vendeuſe d'herbes, comme Théophraſte, mais par un enfant, ſur un arrangement de mots trop durs à ſon oreille. Cette remarque eſt eſſentielle pour caractériſer le génie de la langue chinoiſe. Elle a echappé cependant à preſque tous ceux qui en ont parlé. *Traditus eſt faſtis error.*

Quant à la clarté, il faut convenir de bonne foi que la langue françoiſe l'emporte ſur la chinoiſe. Quoique celle-ci ſuive, comme la nôtre, l'ordre naturel des idées & la progreſſion ſimple du raiſonnement; elle eſt reſſerrée dans un eſpace ſi etroit par la briéveté de ſes mots & le laconiſme continuel qui la caractériſe, qu'elle ſemble plutôt indiquer les choſes que les enoncer. Dès-là, elle laiſſe en arriere les imaginations pareſſeuſes, les eſprits ſuperficiels & bornés. Dès-là encore, elle donne lieu aux equivoques & aux mal-entendus d'une attention volage & préoccupée. Que ſais-je? Elle ſuppoſe les hommes plus avares de paroles, & plus pénétrans qu'ils ne le ſont d'ordinaire. Ses défauts ſeroient des beautés, ſi elle etoit réſervée pour les gens d'eſprit & les ſages; mais ils n'en ſont pas moins de vrais défauts, parce qu'étant la langue d'un grand peuple, ſon principal mérite, ſa vraie beauté doivent conſiſter à rendre aiſée & facile la communication des penſées, ſur leſquelles roule tout le commerce de la vie. Reſte à examiner juſqu'où

ce mérite & cette beauté lui manquent. Pour difcuter ce point avec précifion, il faut diftinguer comme quatre langues ou langages dans le chinois : le *Kouan-hoa*, ou la langue de tout l'Empire ; le *Hiang-tan*, ou le patois des provinces & du peuple ; le *Ouen-tchang*, ou la langue des livres, & le *Kou-ouen*, ou la langue des *King* & autres ouvrages de l'antiquité. Rien de plus réel que l'exiftence de ces quatre langages ; mais l'embarras eft de tracer nettement les bornes de chacun, & d'articuler diftinctement en quoi & jufqu'où ils different les uns des autres.

Il faut pofer d'abord pour principe que le *Kou-ouen*, le *Ouen-tchang*, le *Hiang-tang*, & le *Kouan-hoa* fe fervent egalement de mots monofyllabiques indéclinables (28), dont la prononciation varie le fens, & qui s'ecrivent avec des caracteres qui font des fignes immédiats des idées, comme nous l'avons déjà infinué. Or il fuit delà que ces quatre langages ne different point entre eux dans ce qui fait comme l'effence du chinois, & le diftingue de toutes les autres langues de l'univers. On pourroit peut-être les comparer avec les diverfes manieres d'enoncer une propofition d'arithmétique : l'ecriture ordinaire, les chiffres arabes, les lettres ifolées & les fignes algébriques. Le Lecteur en jugera.

Les Lettrés Chinois diftinguent trois fortes de *Kou-ouen*. Le *Chang-kou-ouen* qui eft celui de la plus haute antiquité, dont il ne refte que les *King* & quelques infcriptions. Le *Tchong-kou-ouen*, c'eft-à-dire tous les ouvrages qui ont eté faits depuis les *King* jufqu'à l'incendie des livres. Le *Hia-kou-ouen*, qui contient tout ce qui a paru depuis les *Han* jufqu'à la derniere Dynaftie des *Song* (29) inclufivement. Ces trois efpeces de *Kou-ouen* font entre elles à-peu-près comme *Virgile*, *Claudien* & *Sanazar* ; *Ciceron*, *Pline* & *Muret*. Le *Kou-ouen*, je veux dire celui des *King*, eft du

chinois tout pur, ſi l'on peut parler ainſi ; c'eſt-à-dire, plus que laconique, fort de choſes, plein d'images d'une profondeur, d'un vrai, d'un lumineux, d'un bon ſens & d'une probité qui enchantent. Les penſées y ſont ſerrées les unes contre les autres, & comme *pilées* dans les mots, ſelon l'expreſſion d'un Miſſionnaire. Tous les mots diſent des choſes : la plupart ont un coloris brillant, mais naturel & aſſorti au ſujet. Enfin ils ſont rangés avec tant d'art, que l'oreille la moins délicate en ſent l'harmonie. Horace & la Rochefoucault paroiſſent diffus en comparaiſon du *Kou-ouen*. L'embarras c'eſt de l'entendre. Quoiqu'il ne ſoit fait que pour être lu, & que le pittoreſque des caractères eclaire beaucoup ſur la ſignification des mots, & ſoutienne l'imagination, il reſte toujours la difficulté de bien ſaiſir le ſens d'une phraſe de ſept à huit mots monoſyllabiques, quelquefois moins, que le fil ſeul du diſcours détermine à être verbes, ſubſtantifs, adjectifs, au plurier ou au ſingulier, au préſent ou au paſſé. Malgré cela un bon Lettré entend le *Kou-ouen*, & le lit avec autant de plaiſir, qu'un bon humaniſte lit Horace & Juvenal (30). S'il eſt arrêté quelquefois, il en eſt quitte pour relire avec plus d'attention ; & puis, comme dit Gracian : *noticia que cueſta e mas eſtimada & guſtoſa* [*]. Le vulgaire ne peut prétendre à ces ſortes de lectures ; elles ſont pour lui comme eſt la plus haute géométrie pour le peuple des Mathématiciens.

Remarquons cependant que cette obſcurité des *King*, ou plutôt cette difficulté de les entendre, vient bien moins du langage que des choſes. Ils ſont remplis de faits, d'alluſions, & de noms qui demandent une profonde connoiſſance de l'antiquité (31). S'en prendre au *Kou-ouen* de ce qu'on ne les entend pas, ſeroit auſſi injuſte que d'imputer au latin les

[*] Les connoiſſances qui coûtent à acquérir, en ſont plus agréables & plus précieuſes.

obſcurités de la belle hiſtoire naturelle de Pline. Pour ces maximes profondes, ces vérités ſublimes, ces ſentences energiques qui approchent de ſi près de la noble ſimplicité de notre bible, & renferment dans quelques mots des volumes de penſées, c'eſt à chacun à ſe demander compte de l'obſcurité qu'il y trouve. Obſervons néanmoins qu'à côté des endroits les plus difficiles, il s'en rencontre d'autres qui, quoique d'un ſublime raviſſant d'expreſſions, d'images & de penſées, ſont ecrits ſi naturellement qu'il ſemble qu'on devroit parler ainſi. Pourquoi faut-il que la langue chinoiſe ſoit encore ſi loin de l'Europe? Par un artifice plus innocent que celui de l'Orateur d'Athenes qui fit tomber le voile de la perſonne qu'il défendoit, pour attendrir l'Aréopage ſur ſa jeuneſſe & ſa beauté, je copierois ici les plus beaux endroits des *King*, je les tranſcrirois en caracteres antiques, pleins d'images & de ſymboles, je choiſirois des exemples dans tous les ſtyles, qui, parlant eloquemment aux yeux, ſe rendroient témoignage à eux-mêmes. Je ne crains point de le dire, tous les préjugés européens ne tiendroient point contre le ſublime, l'energie & les graces touchantes qui en vivifient tous les traits. Les plus grands admirateurs des Grecs & des Romains, frappés de la majeſté & de la nobleſſe de l'eloquence des anciens Chinois, touchés des charmes aimables & de la douceur de leur poéſie, ſeroient les premiers à elever la voix pour vanter leur ſageſſe, leur philoſophie & leur bon goût. Mais je ſuis privé de ce grand ſecours, & réduit triſtement à raconter ce qu'il faudroit offrir à la vue. Que le Lecteur ſupplée par ſa pénétration, au témoignage de ſes yeux. Pour les différences qui diſtinguent le *Chang-kou-ouen* des deux autres, je les comparerois preſque à celles qu'on remarque entre un tableau de génie, un tableau qui pétille d'eſprit, & un tableau de pratique & de détail.

Le *Kouan-hoa* eſt au niveau de tout le monde. On le parle & on l'entend comme toutes les autres langues, chacun ſelon qu'il a la conception plus aiſée, & l'imagination plus vive. En général les courtiſans, les dames & les gens de diſtinction ſont ceux qui le parlent avec plus de grace & d'agrément. A *Nan-king*, où la cour a eté, à *Pe-king* (32) où elle eſt actuellement, la prononciation eſt plus nette, plus coulante & plus douce à l'oreille que dans les autres villes de l'Empire. Trois choſes ſur-tout diſtinguent le *Kou-ouen* du *Kouan-hoa*. 1°. Les mots n'en ſont pas les mêmes, pour la plupart; car, quoiqu'ils ſoient du nombre des 1445 dont nous avons parlé, ils n'ont pas pour l'ordinaire dans les deux langages la même ſignification, & s'ecrivent avec des caracteres très-différens. 2°. Le *Kouan-hoa* admet des ſynonymes pour tempérer le laconiſme de ſes mots monoſyllabiques; des prépoſitions, des adverbes, des particules, pour ſuppléer aux cas, aux modes, aux tems & aux nombres des autres langues; des pronoms & des relatifs pour la liaiſon des phraſes & la clarté du diſcours; des particules numériques (33) enfin, & ces petits mots dont parle Madame Dacier, qui, ſans rien ſignifier, ne laiſſent pas d'ajouter beaucoup de grace & de force aux vers d'Homere: c'eſt-à-dire qui ne ſont faits que pour adoucir le choc des mots, cadencer les phraſes, arrondir les périodes & chatouiller agréablement l'oreille. 3°. L'arrangement des mots en eſt plus naturel, la diction plus ſimple, l'expreſſion plus naïve, les termes plus variés & le ſens plus développé; les figures même & les tranſitions n'ont rien de recherché.

Le *Kouan-hoa* eſt au *Kou-ouen* comme la plaine de Saint-Cloud au parc de Verſailles. Quand le *Kouan-hoa* eſt bien manié, il a de la dignité, de la force & de la grace. Son grand mérite eſt d'être comme l'eau qui prend tous les goûts, toutes les formes, & toutes les couleurs. Il ſe plie à tous les caracteres,

s'etend à toute ſorte de ſujets, ſe prête à toutes les ſituations & ne ſe refuſe à aucun ſentiment. Pour peindre le *Kouan-hoa* en deux mots, il a la majeſté & la nobleſſe de l'eſpagnol, l'energie & la force de l'anglois, la douceur & la délicateſſe de l'italien, la clarté & la pudeur du françois. Un Savant a dit des Chinois (34) : *Multoties ſe ipſos nequidem inter loquendum intelligere valent, quouſque litera digito pendulo in aëre depicta lumen & ſenſum afferat;* mais nous pouvons aſſurer que les perſonnes du ſexe & le peuple même ſavent ſe paſſer de cette reſſource, & s'entendre.

Si l'on a bien ſaiſi ce que nous venons de dire du *Kou-ouen* & du *Kouan-hoa*, il ſera fort aiſé de comprendre ce que c'eſt que le *Ouen-tchang*, qui tient de l'un & de l'autre. Il n'eſt ni auſſi concis que le premier, ni auſſi déployé que le ſecond. Il viſe à la majeſté, au laconiſme, & à la cadence de l'un, ſans trop s'eloigner du naturel, de l'aiſance, & de la clarté de l'autre. Son vrai caractere eſt de tenir un certain milieu entre les deux, ſe conformant cependant au ſujet qu'il traite. Ainſi, dans les vers & dans les pieces d'eloquence, il prend l'eſſor plus haut que dans l'hiſtoire, la littérature, la philologie, la critique; & dans celles-ci, plus que dans la morale, la juriſprudence (35), la médecine, & les ſciences de raiſonnement & d'obſervation. Il lui eſt permis quelquefois d'aſpirer au ſublime du *Kou-ouen*, & de jouter avec lui; mais il lui eſt toujours défendu de deſcendre au niveau du *Kouan-hoa*, & d'en copier le ton. C'eſt une dame de diſtinction, qui, à certains jours, peut ſe parer avec des pierreries & des perles comme les princeſſes; mais qui dans ſon déshabillé même, doit être vêtue plus noblement que la marchande & la petite bourgeoiſe.

Il ſemble qu'on pourroit conclure delà, que le *Kou-ouen*, le *Ouen-tchang*, & le *Kouan-hoa*, ſont entre eux comme le ſtyle poétique, le ſtyle oratoire, & le ſtyle familier. S'il ne

s'agit

s'agit que d'elocution & d'elégance, la comparaiſon peut avoir lieu juſqu'à un certain point ; mais non, s'il s'agit du fond même du langage. 1°. Il n'y a pas de Lettré aſſez habile pour comprendre le *Kou-ouen*, ni même le *Ouen-tchang* un peu relevé, en l'entendant ſeulement lire. 2°. La plupart des mots du *Kou-ouen* & du *Ouen-tchang*, ne peuvent pas plus entrer dans le *Kouan-hoa*, & réciproquement, que des mots allemands ou bas-bretons dans le françois. 3°. Les mêmes mots ſont continuellement pris dans un ſens différent, & préſentés dans un autre ordre. 4°. Le *Kouan-hoa* perd toujours à être ecrit (36), & ne l'eſt jamais bien. Toutes ces enigmes ſe diſſiperont quand nous en ſerons venus aux caracteres.

Je n'ai que deux mots à dire ſur le *Hiang-tan* ou patois. Il faut en raiſonner différemment que des patois de France, qui ſont dans leur origine un mêlange confus de celtique, de latin, de tudeſque, de gotique; & qui, par une fécondité inexplicable, ont comme enfanté la langue romance, & enfin notre françois. Les patois de Chine ne ſont qu'un *Kouan-hoa* corrompu & altéré plus ou moins, ſelon les lieux, à-peu-près comme le françois de quelques villes des Pays-Bas & d'Allemagne, des Negres de nos Iſles, & du petit peuple de Paris. Cependant, quoique tous les patois de Chine viennent de la même ſource, ils ſont fort différens les uns des autres, non-ſeulement d'une province à l'autre, mais ſouvent du village de la côte à celui de la plaine. Juſqu'où vont ces différences? En quoi conſiſtent-elles? C'eſt ce qu'il ſeroit auſſi difficile qu'inutile de détailler. Tout ce que je puis dire, c'eſt que la différence de la prononciation change la plupart des mots, au point de n'être pas reconnoiſſables; que pluſieurs ont des ſens fort différens en différens lieux; & qu'en général l'ignorance, les caprices & les bizarreries du peuple, rendent ces mots très-difficiles à entendre.

Concluons : le *Hiang-tan* ne peut être appellé qu'improprement un langage, ce n'eſt qu'un jargon ; le *Kouan-hoa* eſt le chinois qu'on parle dans tout l'empire ; le *Kou-ouen* la maniere dont les anciens ecrivoient le leur pour être lu ; & le *Ouen-tchang* le chinois moderne.

Ces diſtinctions ſervent à expliquer & à concilier ce qu'ont dit ceux qui ont parlé le plus pertinemment de la langue chinoiſe. Selon les uns, le chinois eſt laconique, vif, pittoreſque, & tourné au ſublime ; cela eſt vrai du *Kou-ouen.* D'autres ont prétendu qu'il etoit concis, noble, majeſtueux, cadencé, riche en expreſſions, energique, d'un coloris brillant, & propre à embellir tous les ſujets ; le *Ouen-tchang* mérite cet eloge. Il y en a qui ont ſoutenu qu'il eſt naïf, gracieux, tendre, pétillant, modeſte, loyal & fleuri ; tel eſt en effet le *Kouan-hoa* dans la bouche des gens qui parlent bien : ils ſavent même lui donner de la force, de la dignité & de l'elévation. Reſte à renvoyer au *Hiang-tan* tous les reproches de monotonie, de diſette de mots, & d'obſcurité.

Pour revenir au reproche d'obſcurité, j'ai déjà fait obſerver juſqu'où il peut tomber ſur le *Kou-ouen*, & j'ai avoué qu'il y a pluſieurs endroits des *King* fort difficiles à entendre ; mais c'eſt moins par la maniere dont ils ſont ecrits, que par les choſes dont ils parlent. Et ne ſeroit-ce pas auſſi quelquefois la faute des ecrivains qui n'ont pas réuſſi à bien rendre leurs penſées ? Pour le *Kouan-hoa*, il eſt au niveau du françois, en fait de clarté. Je croirois faire outrage à la pénétration du lecteur, ſi je me permettois de nouveaux détails pour en développer les preuves. Reſte le *Ouen-tchang ;* mais comme il admet quelquefois des ſynonymes, des particules de tems, de nombre, de liaiſon, &c., & qu'il n'eſt pas forcé à un laconiſme auſſi ſerré que le *Kou-ouen*, j'ôſe aſſurer qu'il n'eſt point obſcur, & j'en prends à témoin les ouvrages ſans nombre des bons Ecrivains.

Un etranger à qui il faut un dictionnaire (37) pour tâtonner le ſens de toutes les phraſes, & qui ne ſait que le chinois qu'il y a appris, ne peut être reçu à nous contredire, ou plutôt à démentir le témoignage des Miſſionnaires & des Savans. Avouons-le cependant, on peut nous faire des objections ſur ce qui eſt deſtiné à être lu ou déclamé en public; comme les complimens, les eloges funebres, les félicitations, les harangues, les pieces de théâtre, &c. (38). Mais outre que ce qui eſt en *Ouen-tchang* perd autant à n'être qu'entendu, qu'une piece de muſique à n'être que lue; quand un Ecrivain ſait ſe plier à ſon ſujet, tempérer ſon ſtyle, & ecrire pour les oreilles, il lui eſt aiſé d'être clair & intelligible. Les Lettrés qui peuvent ſeuls être ſes auditeurs, ont l'imagination montée au *Ouen-tchang*, & comprennent d'abord ce qui paſſe la multitude. Dans les pieces de théâtre, les endroits un peu forts de penſées, de raiſonnemens ou de choſes, ſont médiocrement entendus à la Chine, comme en France les morceaux de ce même genre (39); cependant, toutes choſes égales, je m'imagine qu'il faut avoir ici l'oreille plus fine, l'imagination plus vive, la mémoire plus préſente & mieux meublée, pour ſuivre les pieces du théâtre chinois, & en ſentir les beautés. Mais c'eſt trop nous appeſantir ſur cette prétendue obſcurité de la langue chinoiſe, qu'on a fait ſonner ſi haut. Barclai l'a dit [*]: *Mercium nulla celeriùs quàm veritas navigatione corrumpitur.*

Ajoutons que ce que nous avons dit ſur l'harmonie du chinois en général, regarde en particulier chacun des quatre langages dont nous venons de parler, de façon pourtant que la cadence eſt plus ſonore & plus perlée dans le *Kou-ouen*, plus traînante & plus alongée dans le *Ouen-tchang*, plus vive

[*] Il n'y a point de marchandiſe qui s'altere ſi fort ſur mer que la vérité.

& plus aisée dans le *Kouan-hoa*, plus négligée & plus irréguliere dans le *Hiang-tan*. Il en est de même de l'abondance des mots & de la richesse des expressions. Comme il ne reste que les *King*, du *Kou-ouen* proprement dit, on ne lui compte guere que dix mille mots. Le *Ouen-tchang* en a plus de soixante mille ; ceux du *Kouan-hoa* sont innombrables, ainsi que ceux des différens patois.

Cette derniere remarque prêteroit à bien des discussions; mais de quelque façon qu'on l'entende, il en résulte toujours qu'à prendre la langue chinoise dans sa totalité, elle est d'une richesse & d'une abondance dont l'idée commence & finit à elle. Ici, que de faits uniques, que de détails curieux, que de nouveautés intéressantes se présenteroient à moi, si remontant d'âge en âge, jusqu'au commencement de la monarchie chinoise, je voulois etaler toutes ses richesses *en choses & en connoissances* (40) ; mais cela me meneroit trop loin, il vaut mieux suivre cette langue singuliere, dans les divers genres d'ouvrages, & tâcher d'en faire connoître le vrai génie. Comme on n'ecrit qu'en *Ouen-tchang*, c'est le *Ouen-tchang* sur-tout que nous aurons en vue. Le lecteur intelligent distinguera lui-même ce qui aura trait au *Kou-ouen* ou au *Kouan-hoa*.

L'espagnol, disent quelques critiques, ne sauroit descendre au ton naïf du badinage & de la familiarité ; l'anglois redoute la candeur & la délicatesse du sentiment ; l'italien ne peut se soutenir, pour peu qu'il s'eleve jusqu'au sublime ; le françois craint le laconisme & l'energie ; l'allemand & les autres langues du Nord courent en vain après la douce harmonie qui les fuit : le chinois seul pourroit-il se mettre au niveau de toute sortes de sujets & en prendre le ton? Un Lettré répondroit froidement par un oui bien appuyé, & diroit, comme *Tcheou-tse*, que la langue chinoise, *semblable aux rayons du soleil*,

pénetre tout, s'étend ſur tout, eclaire tout, colore, echauffe & vivifie tout, malgré les nuages même qui viennent du défaut de talent & de l'ignorance. Pour nous qui ſommes moins ſuſceptibles d'enthouſiaſme, nous avouons ſans détour que le *Ouen-tchang* ne paroît pas fait pour la haute métaphyſique, ſur-tout pour celle de l'ecole. Il s'entortille, il ſe brouille, il ſe hériſſe, dès qu'il veut diſſéquer des idées, ſuivre des préciſions mentales, & ſe jetter dans ce que Cicéron appelle *Contorta & aculeata ſophiſmata*, & Bacon, *illaqueationes ſophiſmatum, nugæ logicæ.* Ces ſortes de matieres ſont trop ſubtiles, peut-être trop barbares, pour la ſimplicité de ſes tours de phraſe, & la cadence de ſes périodes. Je défierois le plus habile Lettré de traduire une page de la logique d'Ariſtote, & de l'entendre après l'avoir traduite. Deſcartes, Malebranche, & quelques autres métaphyſiciens moins eloignés de la façon de raiſonner des Chinois, pourroient être traduits en *Ouen-tchang*, & y conſerver ce qu'ils ont de mieux; ils y gagneroient même du côté de la préciſion, de la clarté & du naturel. Le Chinois ne tâtonne pas les idées, il les rend trait pour trait. Son laconiſme dégage un raiſonnement, & lui donne une forme algébrique qui fait jaillir la lumiere de toutes parts (41). Mais il faudroit renoncer aux mots ſcientifiques, & prendre le ton de Boſſuet & de Bourdaloue. C'eſt celui qu'ont pris les plus célebres philoſophes d'ici. Quelques-uns ont traité des queſtions aſſez ſubtiles, dans le goût à-peu-près des dialogues de Platon, & des ouvrages philoſophiques de l'Orateur Romain, mais d'une maniere plus ſerrée, plus lumineuſe & plus vive. Leur ſtyle eſt coulant & harmonieux; malgré cela on ſent qu'ils ne peuvent ſe retourner à leur aiſe, pour peu qu'ils s'enfoncent dans la métaphyſique. Le laconiſme du chinois les embarraſſe & les force d'elaguer leurs raiſonnemens.

Encore un autre aveu : quoique le *Ouen-tchang* ſoit fami-

liarisé depuis plus de trente siecles avec l'astronomie, la géométrie, & les autres parties des mathématiques, il faut qu'elles proportionnent leur marche à la sienne pour qu'il puisse les suivre, c'est-à-dire, qu'elles aillent pas à pas. Leur théorie la plus lumineuse deviendroit enigmatique, si elles franchissoient les intermédiaires que leur epargnent le françois & le latin. Par-là le *Ouen-tchang* perd quelque chose de son laconisme; mais aussi sa lumiere va toujours croissant, & il ne faut jamais revenir sur ses pas pour saisir l'enchaînement d'une démonstration. Si, comme dit S. Isidore, *brevem sermonem scientia facit*, il pourroit bien se faire que c'est plutôt la faute des Mathématiciens chinois que celle de leur langue. Je pencherois d'autant plus à le croire, que tout ce qu'on a ici de plus ancien en ce genre, est ecrit d'un style plus coulant & plus dégagé, plus net & plus concis que ce qui a paru dans ces derniers tems. Il ne faut pas en être surpris; quelque habiles que fussent les Missionnaires qui ont enrichi la Chine des nouvelles découvertes de l'Europe, il falloit faire goûter les nouveautés qu'ils présentoient, à force d'en faire sentir le vrai; & comme le ton du *Ouen-tchang* les gênoit, ils auront mieux aimé attacher par les choses, que plaire par le reste: d'ailleurs il est bien rare qu'on ecrive naturellement dans une langue etrangere.

Si la physique parle dans les Livres un jargon bourré de mots enigmatiques, qui hurlent de se voir si près les uns des autres, c'est que le *Ouen-tchang* y est forcé de sortir de son caractere, & de marcher à tâtons dans un labyrinthe où il s'egare. Pour bien comprendre ceci, il faut se souvenir que la Chine avoit borné sa physique, pendant près de deux mille ans, à la science des observations & des faits; & qu'un physicien ne visoit qu'à être, comme dit Cicéron, *speculator venatorque naturæ. Tcheou-lien-ki*, esprit vaste, génie hardi & subtil, se trouva dans un siecle egalement avide de connoissances & de

nouveautés. L'*Y-king* (42), si souvent commenté & toujours obscur, attira ses regards; il entreprit d'y porter la lumiere, en se frayant une nouvelle route, & en cherchant le pourquoi du pourquoi de toute la nature, dans les admirables symboles & la glose profonde de ce Livre singulier. A force de se retourner & de métaphysiquer sur les mots, il vint à bout de bâtir son systême de l'*Yn-yang* & du *Ly-ky*; systême après tout qui vaut bien celui des nombres de Pythagore, des qualités de Callistrate, des atomes d'Epicure, des idées de Démocrite, de l'eau de Thalès, des trois elémens de notre Descartes, des monades de Leibnitz; & qui bien entendu, n'est guere que celui de Newton, sans l'enluminure du calcul: mais systême si hérissé des caracteres de l'*Y-king*, où il prétend le trouver, qu'il effraie les imaginations les plus froides, & n'offre à l'esprit qu'une suite d'enigmes artistement combinées. *Tchou-hi* (43) lui-même, qui en a eté le Gassendi, n'a réussi que par intervalles à y porter cette clarté, cette elégance, & cette elévation de style, qui ont encore plus contribué à immortaliser ses ouvrages, que son erudition & sa hardiesse à critiquer & condamner les anciens. Cependant, comme dans les endroits où il a réussi, il est aussi elégant & aussi clair que nos Physiciens françois modernes, il est naturel de croire que le *Ouen-tchang* seroit moins revêche vis-à-vis d'une bonne physique systématique, si tant est qu'il y en ait ou même puisse y en avoir. Pour la physique des faits, la physique historique de la nature, il a des ressources & des beautés inconnues aux autres langues. Ce que la Chine offre en ce genre, sans être aussi peigné que Pline le naturaliste, présente à l'esprit des tableaux plus agréables que les siens, mieux coloriés, moins chargés, & dessinés d'après nature (44).

Je ne sais si j'ai réussi à me faire entendre; mais j'ai voulu dire en général que le *Ouen-tchang* ne fait que se prêter à ces

raisonnemens abstraits & métaphysiques, que Bacon appelle excellemment *scientiæ lumen siccum.* Ce langage, ami des images & tourné au sublime, abhorre la sécheresse du ton didactique, & les pas compassés de la marche géométrique. Le célebre P. Ricci le sentit d'abord. Aussi, sans rien perdre des avantages que lui donnoit la métaphysique européenne, il en mania la dialectique avec tant de dextérité, il en couvrit les ressorts de tant de fleurs, qu'il semble conduire ses lecteurs par des routes frayées, leur raconter, pour ainsi dire, leurs propres pensées, & les faire jouir de leurs réflexions & de leurs souvenirs. Son *Tien-tchou-che-y* est un chef-d'œuvre de métaphysique en *Ouen-tchang* (45). Outre qu'il est dialogué de fort bon goût, & ecrit très-elégamment; tout en epuisant sa matiere, il semble n'en prendre que la fleur; donne, pour ainsi dire, du corps aux idées les plus abstraites, & rend comme palpable ce qu'il y a de plus abstrait & de plus subtil dans la nécessité & la contingence des êtres. Le P. Ricci n'étoit pas seulement un zélé & vertueux Missionnaire, c'étoit encore un très-beau génie; aussi malgré sa qualité d'etranger, les annales de l'empire parlent de lui avec eloge, & rendent egalement justice à la supériorité de ses talens & à celle de ses vertus. Or, à raisonner d'après son ouvrage, il semble que le *Ouen-tchang* pourroit prendre l'essor assez haut pour suivre les sciences abstraites dans les spheres immenses du monde intellectuel, & y planer avec elles loin des objets sensibles.

Il se présente ici une question fort naturelle, à l'occasion du *Tien-tchou-che-y.* Le *Ouen-tchang* est-il propre au langage de la foi? Peut-il rendre la majesté & le sublime de ses dogmes? Est-il assez clair pour la simplicité de ses enseignemens? A-t-il des expressions assez nuancées pour les détails de sa morale? Il faudroit entamer des discussions trop délicates & trop savantes,

ſavantes, pour répondre pleinement à toutes ces demandes; je me contenterai de citer les faits. On a traduit très-heureuſement, dans le goût des *King*, les Epîtres & les Evangiles de toute l'année; les dogmes de notre ſainte Religion ont eté expoſés très-noblement dans pluſieurs traités faits exprès; nous avons pluſieurs Catéchiſmes ſur le plan des Catéchiſmes les plus eſtimés d'Europe; le *Ching-king-tchi-kiai*, le *Tſie-ké*, le *Se-mo-tchong-lio* (46); & bien d'autres encore, parmi leſquels il ne faut pas omettre le *Ki-gin-che-pien* du P. Ricci, ſont des Livres de morale excellemment bien faits.

Quoique le *Ouen-tchang* brille de tout ſon eclat, & etale toutes ſes richeſſes dans l'hiſtoire, la morale, l'eloquence & la poéſie, il ne faut pas toujours s'en prendre à l'ecrivain des défauts de ſon ouvrage. Dans l'hiſtoire, il y a ſur-tout deux articles où un Hiſtoriographe lutte contre le *Ouen-tchang* d'une terrible maniere. Le premier eſt la géographie des pays etrangers dont ce langage défigure les noms au point de n'être plus reconnoiſſables. Par exemple, il appellera Babylone *Pa-pi-long*, le Jourdain *Jo-eul-tang*. Il en eſt de même de tous les noms propres qu'il traduit (47). Encore le plus ſouvent celui qui ecrit en cette langue ſe contente-t-il des noms uniquement employés en Chine; ainſi il nommera l'Europe *Tai-ſi-yang* (la grande mer de l'occident). Le ſecond article regarde les noms ſoit des peuples, ſoit des grands perſonnages. Pour déſigner les premiers, on ſe ſert indifféremment des divers noms qu'on leur a donnés en divers tems; & pour les ſeconds, de leur nom, ſurnom, petit-nom, & titres honorifiques: ce qui fait une obſcurité & un embarras pour ceux mêmes qui ſont le plus familiariſés avec ces uſages.

Quant à la morale (48), je n'ai pas le moindre reproche à faire au *Ouen-tchang*. Son energie & ſon laconiſme, ſa profondeur & ſa ſimplicité, ajoutent aux maximes les plus ſublimes

un air de grandeur & d'autorité qui frappe l'imagination, commande le respect, appelle les réflexions, fait germer les idées, entraîne les sentimens, & subjugue la mémoire. Sous quelque point de vue que le moraliste envisage l'homme, & de quelque matiere qu'il veuille l'instruire, le *Ouen-tchang* seconde son génie, & lui offre des couleurs pour tous ses portraits. L'Evangile lui-même ne lui a rien offert, qu'il n'ait atteint sans inventer de nouveaux termes, & presque sans les employer dans un sens trop nouveau ou forcé.

On a dit que l'espagnol est la langue de la religion, l'italien de la tendresse, le françois de la probité : j'ajoute que le *Ouen-tchang* est celle de la politique & de la morale. Elle n'est donc pas celle de la poésie, conclura d'abord le Lecteur, & il conclura mal. La poésie chinoise (49), sans le secours de la mythologie, qu'elle ignore (50), n'en arrive pas moins au grand & au sublime, au tendre & au pathétique, au gracieux & au délicat, selon que son sujet l'y appelle. Elle supplée aux machines & aux décorations de la fable par l'elévation des pensées, l'impétuosité de l'enthousiasme, la pompe des expressions, l'harmonie de la cadence, la régularité des rimes, la vérité, l'eclat, & la continuité des images (51). Or, pour m'en tenir à mon sujet, le *Ouen-tchang* est admirable pour suivre l'enthousiasme du génie poétique, en exprimer les transports, les caprices même, & les écarts. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de ne seconder que le génie eclairé par le savoir, de lui faire acheter l'harmonie, & de resserrer son impétuosité dans un dictionnaire de mots choisis, dont tous les caracteres font tableau. Pour les entraves des accens & de la rime, du nombre des mots & des strophes, elles etoient nécessaires pour décourager la suffisance, & forcer le talent lui-même à dire plus de choses en moins de mots.

Si la Chine n'a point de longs poëmes, cela vient plutôt de

l'idée qu'elle a de la poésie, que de l'impuissance du *Ouen-tchang*, pour en soutenir la majesté & l'intérêt. Un Européen lui reprocheroit peut-être de tenir la belle poésie trop loin du vulgaire (52), d'y jetter trop de profondeur, & de la réduire à un style extrêmement concis, qui ramene tous les sujets au laconisme; mais s'il avoit lu les bons poëtes, il changeroit sa critique en eloges, & conviendroit que la forme des caracteres doit influer sur les regles des vers; ce qui seroit absurde dans toute autre langue.

Je viens à l'eloquence. Elle est véritablement ici *ingenii ipsius lumen* (la lumiere de l'esprit même), comme dit Ciceron; mais lumiere d'un esprit clair, vaste, précis, qui possede supérieurement l'histoire, les mœurs, les loix & la doctrine des Anciens. Comme à Rome & à Athènes, elle touche au ressort du Gouvernement, mais d'une maniere différente. Ce n'est ni un peuple volage qu'il faut attendrir sur les malheurs de la patrie, ou effrayer sur ses périls, pour l'engager à la défendre; ni un sénat divisé, dont il faut obtenir, fixer & réunir les suffrages, par un discours d'apparat, où l'Orateur appuie ses raisons de toute sa renommée & echauffe les esprits par une déclamation pénétrante & animée. L'eloquence d'etat est dépourvue ici de ces grands secours: elle ne parle au Prince & aux Ministres que par des ecrits où elle doit instruire, réfuter, reprendre, emouvoir & persuader en peu de lignes, & dans une seule lecture. Dès-là aucun mot ne doit être oisif, aucune expression foible, aucune citation ambiguë, aucun raisonnement entortillé, aucune preuve equivoque, aucun ornement recherché, ni déplacé.

Les remontrances (53) sur-tout que les Censeurs adressent à l'Empereur, doivent être faites avec un soin infini: *méditez les jours & les nuits pour ecrire dix caracteres d'une remontrance* (dit *Ly-tse*), *& effacez-en six. La foudre part de tous les endroits du*

trône. Une syllabe suffit pour l'allumer, & elle iroit porter la mort jusqu'au fond de l'Empire. Le *Ouen-tchang* eft très-propre à cette forte d'eloquence, comme on peut le voir dans les immenfes recueils de placets, requêtes, mémoires & remontrances de toutes les dynafties (54). L'Europe qui a donné à la Chine de fi bonnes leçons fur les fciences abftraites & de curiofité, pourroit en recevoir d'elle à fon tour fur le refpect, la modeftie, la force, la folidité, l'exactitude, la précifion, le pathétique & le laconifme qui conviennent à cette forte d'eloquence (55); & c'eft la gloire du *Ouen-tchang*, dont l'énergie & le laconifme fubjuguent tous les fujets.

Les edits, les déclarations, les ordonnances, les arrêts, & en général toutes les dépêches de la Cour, ne font pas moins admirables, ni faits avec moins de foin. Ces fortes de pieces font ecrites dans le goût des *King*, & n'attirent pas moins l'attention de l'Empire, comme modeles dans l'art d'ecrire, que comme loix de l'etat. Ce qu'on a du dernier Empereur en ce genre, eft au-deffus de tout eloge.

C'eft ce qu'on ne peut pas dire des pieces académiques, nommées *Chi-ouen* (56), ou compofitions des Lettrés pour être admis aux grades, ou pour s'y maintenir. L'ufage n'en a commencé que fous le miniftere de *Ouang-ngan-che* de la dynaftie des *Song*, & il a commencé trop tôt pour le bon goût, la vraie eloquence & la pureté du *Ouen-tchang*. Ceux qui ont le plus d'efprit croient en montrer beaucoup lorfque fur le texte des *King*, ou des *Se-chou*, qui leur fert de thême, ils trouvent le moyen de cadencer une jolie enfilade de périodes emaillées de toutes les fleurs de rhétorique qui peuvent y entrer. Ce font de vrais feux d'artifice d'efprit. Sans l'eloquence d'etat dont nous venons de parler, & qui ne peut changer, ce miférable *Chi-ouen* auroit plus enervé le *Ouen-tchang*, que ne l'a eté le françois par les *Pline* & les *Séneque* modernes.

Cependant il faut rendre justice aux Rhéteurs de Chine (57). Dans ce qui regarde la troisieme sorte d'eloquence, savoir, les dissertations, les mémoires, les oraisons funebres, les préfaces, les discours philosophiques, les discussions de critique, & autres pieces de Littérature, ils donnent de bons préceptes pour le fond des choses & sur la maniere de les présenter sous un jour intéressant; mais ils y sont forcés par les grands modeles de l'antiquité. Pour le style ils ont imaginé un assortiment de tours, une correspondance de figures, un choix de termes, un enlassement de phrases & de cadences qui ramenent toutes sortes de compositions à un *Ouen-tchang* plus brillant que beau, plus coupé que concis, plus sonore qu'harmonieux, plus enluminé d'epithetes que nourri de pensées. La majesté & l'energie des caracteres sont dans leurs discours, comme la peau du lion de Némée sur le corps d'Omphale: quelle différence d'un siecle à l'autre! Par bonheur le college impérial des *Han-lin* (58) ne donne pas dans ces nouveautés. Les excellens livres qui en sortent toutes les années, & les ouvrages immortels des Anciens, dont il donne de tems en tems des editions magnifiques, empêchent la prescription, & maintiennent les droits du bon goût.

Quant à cette eloquence qu'on définit ordinairement *l'art de parler d'une maniere propre à persuader*, elle n'a guere lieu en Chine que dans les discours que l'Empereur fait quelquefois aux Princes de son sang & aux grands de l'Empire, dans les instructions que les Mandarins devroient faire au peuple tous les mois (59), & dans les sermons des Missionnaires à leurs Néophites: c'est au *Kouan-hoa* à en faire les honneurs. Pour peu qu'on se souvienne de ce que nous en avons dit, on sent d'abord qu'il est très-propre à la familiarité & à l'aisance des discours publics d'instruction & de morale. J'ajoute qu'il l'emporte sur toutes les langues d'Europe par

l'avantage ineſtimable de dire plus de choſes en moins de tems, &, ce qui eſt encore plus beau, de les dire d'un ton qui eſt egalement au niveau du peuple & des honnêtes gens. Mais eſt-il ſuſceptible des ornemens de l'art oratoire? Peut-il ſe prêter aux mouvemens & au pathétique de l'eloquence? a-t-il aſſez de dignité pour les chaires chrétiennes? Voici mes réponſes.

Si l'on entend par ornemens de l'art oratoire, un ſtyle nombreux & compaſſé, un plan ſymmétriſé & contraſté, une prodigalité de figures & de tours recherchés, le *Kouen-hoa* n'en eſt pas plus ſuſceptible qu'une maiſon bourgeoiſe ne l'eſt des décorations de la haute architecture. Dans un diſcours en *Kouen-hoa*, il faut de l'ordre, de la juſteſſe, de la clarté, des raiſonnemens ſenſibles & concluans, des preuves ſolides & tirées du fond du ſujet, des détails choiſis & bien appropriés, des réflexions vives & lumineuſes, des ſentimens enfin qui partent d'un cœur ſincere & perſuadé. Tout ce qui n'eſt qu'expreſſion, tours & ſtyle, doit ſuivre la pente du ſujet, comme une fontaine ſuit la pente de la prairie où elle coule. Le *Kouen-hoa* demande beaucoup de modeſtie, beaucoup de naturel & un certain air de négligence comme la parure la plus touchante de la beauté; les inſtructions au peuple du *Kang-hi* & de *Yong-tching* (60), ſont d'excellens modeles en ce genre.

On raconte des Illinois, qu'ils crurent que leur Miſſionnaire s'etoit mis en colere, parce qu'il avoit terminé ſon prône par un pathos à l'Européenne, en elevant la voix & en faiſant des geſtes très-animés. Les Chinois penſent comme les ſauvages du Canada, ſur notre déclamation. Ces brillans eclats de voix, ces mouvemens ſi noblement figurés, ces geſtes ſi expreſſifs, ces regards ſi eloquens qui contribuent tant au ſuccès de nos diſcours publics, paſſeroient ici pour des grimaces de

théâtre ou des convulſions de fureur. Il faut y aller à plus petits coups avec la gravité chinoiſe, & attaquer les cœurs plus par l'eſprit que par les ſens & l'imagination. Mais le *Kouan-hoa* n'eſt pas pour cela oppoſé au pathétique bien entendu; & ſi l'orateur a ſu mettre ſes auditeurs dans une ſituation d'eſprit & de cœur qui tende à l'eſpérance ou à la crainte, à la compaſſion ou au repentir, il peut lui donner tous les ſentimens qu'il voudra, en ſe laiſſant comme entraîner par ſon ſujet, à des mouvemens plus tendres ou plus forts, ſelon que ſon ame eſt emue. Alors le *Kouan-hoa* echauffera ſon eloquence par des images vives, des expreſſions paſſionnées, des tours véhémens. Quoique la briéveté de ſes mots & la délicateſſe de ſa prononciation ne ſe prêtent pas à une certaine rapidité, elles ne ſont pas ennemies cependant du feu de la diction. Enfin le *Kouan-hoa* ſecondera l'orateur tandis qu'il ſuivra la belle nature, & qu'il paroîtra moins vouloir toucher ſes auditeurs qu'être touché lui-même. *Ce n'eſt pas par ſes cris*, dit *Lieou-tchi*, *c'eſt en prenant ſon vol, qu'un canard ſauvage fait partir tous les autres & les conduit.*

Il n'en eſt pas du *Kouan-hoa* comme du grec d'Homere dont tous les mots, ſelon Madame Dacier, ſont ſi nobles & ſi harmonieux. Dès qu'il s'agit d'un diſcours public, il y a beaucoup de termes & d'expreſſions qu'on ne peut employer avec une certaine bienſéance. *Qui contrefait le renard*, dit le proverbe chinois, *ne doit pas avoir la voix du loup.* C'eſt-à-dire, que comme la politeſſe preſcrit de certaines manieres de parler plus etudiées & plus délicates, la décence exige que les perſonnes en place & les gens de lettres s'expriment toujours avec nobleſſe & avec dignité (61); & dès qu'elles portent la parole, il faut qu'elles evitent tout ce qui approche trop de la familiarité & de la converſation. Les reſſources du *Kouan-hoa* ſont admirables à cet egard. Sans ſortir de ſa ſphere, il trouve

des manieres de parler qui n'ont rien de trivial, parce qu'il n'eſt jamais trivial lui-même, que dans les choſes triviales ; & que dès qu'il s'agit de morale, de ſciences & de choſes un peu relevées, le ton du gouvernement, les mœurs publiques, la mode même ne lui permettent pas de s'abaiſſer juſqu'aux expreſſions populaires. Cela eſt encore plus vrai par rapport à la religion, parce que la plupart des mots qu'elle a adoptés pour ſes dogmes & ſa morale, ſont tirés du *Ouen-tchang* ou du *Kou-ouen*, & ne ſont devenus *Kouan-hoa* (62) que par l'uſage. Les Miſſionnaires ont pris ce biais, ſoit parce qu'il auroit eté difficile de trouver dans le langage ordinaire, des mots aſſez ſignificatifs & aſſez exacts ; ſoit pour conſerver l'unité de l'enſeignement, & que les livres parlaſſent comme les prédicateurs ; ſoit pour imprimer un air de grandeur & de majeſté à tout ce qui a trait à la religion, (ce qui eſt tout-à-fait ſelon les mœurs des Chinois) ; ſoit enfin pour voiler nos Myſteres aux yeux des infideles, & les ſauver de leurs dériſions. Le *Kouan-hoa* eſt donc très-propre au miniſtere de la prédication. On pourroit ajouter même qu'il eſt ſupérieur à cet egard, à nos langues d'Europe, & conſerve dans la Chaire un air de nobleſſe & de ſcience, qui convient excellemment à la parole de Dieu.

Puiſque me voici revenu au *Kouan-hoa*, je placerai ici une remarque, en explication de ce que j'ai dit plus haut, que le *Ouen-tchang* etoit le langage des livres. Cela eſt vrai, à la lettre, pour tous les livres d'hiſtoire, de politique, de philoſophie, d'aſtronomie, de belles-lettres, &c. Cependant (ce trait eſt bien eſſentiel dans le portrait de la langue chinoiſe) il y a encore une eſpece de livres qu'on appelle *pan-ouen pan-ſoú*, moitié *Ouen-tchang* moitié *Kouan-hoa*, c'eſt-à-dire, ecrits dans un ſtyle qui tient le milieu entre les deux. Ils ont du premier, quelques mots ſavans, un certain laconiſme,

des

des tours de phrases plus étudiés & une cadence plus harmonieuse. Ils ont, du second, des synonymes & des particules, des expressions plus usitées & plus simples, des manieres de parler & des tours de phrase qui tiennent de la conversation, ce naturel, sur-tout, & cette négligence qui ravit dans les lettres de Cicéron & de Madame de Sévigné. La nature de l'ouvrage détermine l'écrivain à s'éloigner plus ou moins du *Ouen-tchang*. Quoiqu'il n'y ait guere de livres dans ce style, que des traités de morale (63), des historiettes, des ouvrages didactiques, &c., on sent aisément que les nuances peuvent en être variées à l'infini. Le ton, par exemple, des romans héroïques ou politiques, doit être plus relevé que celui des romans moraux & economiques (64). Les premiers n'ont presque du *Kouan-hoa*, que quelques mots d'usage & des tours de phrase plus familiers. Le *Ouen-tchang*, au contraire, ne perce presque pas dans les seconds; cependant il y en a toujours assez pour qu'on ne fût pas entendu, si on en vouloit copier le ton en parlant. Je ne vois guere que les divers styles de nos chansons & de nos fables, qui puissent donner quelque idée des diverses especes de *Pan-ouen-pan-sou*. Il faut eviter dans toutes

Un soin trop curieux
Et des vains ornemens l'essor ambitieux......
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.

Aussi quelque facile qu'il paroisse d'ecrire dans ce style, tandis que des milliers d'ecrivains ont réussi dans le *Ouen-tchang*, il y en a à peine une douzaine qui aient réussi au gré du Public dans ce genre singulier.

Mais c'est trop nous appesantir sur des détails. Jettons un coup-d'œil, en finissant, sur la langue chinoise prise dans sa totalité.

Thémistocle, déguisé & affectant les manieres d'un homme

ordinaire, avoit encore l'air d'un héros. Il en eſt de même de la langue chinoiſe. La briéveté de ſes mots, le laconiſme naturel de ſes phraſes, le pittoreſque de ſes caracteres lui donnent toujours un air de grandeur & de majeſté, que la diction la plus naïve ne peut effacer. Dans une chanſon, dans une lettre, elle eſt comme Achille qui, confondu par ſa parure avec les filles du Roi Lycomede, ne fit ſoupçonner qu'il etoit fils de Pélée que lorſqu'Uliſſe eut montré une épée. Alors même elle tempere tellement ſes ſaillies, qu'on ne ſauroit lui en faire un reproche. Bien d'autres langues, au contraire, reſſemblent à Hercule avec les habits d'Omphale, maniant des fuſeaux comme il auroit fait ſa maſſue. Pour parler plus grammaticalement, la langue chinoiſe a naturellement de la grandeur & de la majeſté; mais elle ſait les affoiblir à propos; & ce qui eſt capital, elle abhorre la bourſoufflure, l'hyperbole & le vain bruit des mots. Outre que les ſiens ſont tous monoſyllabiques, & ne s'alongent jamais en ſuperlatifs, ils n'admettent autour d'eux que peu d'epithetes, encore doivent-elles être néceſſaires & bien aſſorties. Juſques dans les ſujets les plus ſublimes & les plus relevés, ſon véritable génie eſt de viſer à la ſimplicité.

Les *King* ſont en ce genre ce qu'il y a de plus approchant de nos ſaintes ecritures (65). Plus on les lit, plus on eſt frappé de la candeur & de la naïveté de leurs narrations. Les maximes les plus profondes y ſont enoncées en peu de mots, & ſans aucune enluminure de métaphyſique. Ceux qui les ont lus ne me démentiront pas; & s'ils veulent ecouter la critique ſur les ouvrages des ſiecles ſuivans, ils conviendront que c'eſt une preuve déciſive de leur antiquité. Car quoique les plus grands ecrivains de chine les aient pris pour modeles, ils ſont toujours reſtés infiniment au-deſſous. Le naturel tient de ſi près aux vraies beautés du Chinois, que toutes les Dynaſties ſe ſont accordées à donner la palme aux

ouvrages où il entre moins d'art, & qui semblent ecrits en quelque sorte sous la dictée de la nature. Le Tite-Live de Chine (66), par exemple, semble avoir fait son histoire avant qu'il y eût de rhétorique au monde. Il raconte si naturellement, qu'on s'occupe des faits qu'il presente, sans presque faire attention à son style, si elégant d'ailleurs, si pittoresque & si concis, qu'il désespérera toujours ceux qui aspireront à l'imiter.

Le chinois tient, de l'antiquité qui l'a vu naître, les graces tendres & naïves de la beauté, qui ne connoît de miroir que celui des eaux. Ses mots suivent l'ordre & la progression naturelle des idées ; ils aiment mieux en admettre quelqu'un de plus pour l'harmonie, que de se déplacer pour la trouver ; ils ne s'allient qu'avec ceux qui les eclairent sans les eclipser ; ils ne se montrent que du côté qu'ils doivent être vus, ne s'appuient les uns sur les autres que pour se soutenir, & ne symmétrisent enfin que pour assortir les membres de la phrase (67); qu'on lise le *Tao-te-king*, le *Chan-hai-king*, *Tchouang-tse*, *Lie-tse*, *Yang-tse*, *Tso-tchi* ; qu'on parcoure les poésies nommées *Tsou-tse*, les vers de *Tou-kong-po*, de *Li-tai-pe*, & généralement tous les ouvrages qu'on appelle *Tsai-tse* par excellence, & on verra que faute de pouvoir faire approcher du chinois les idées européennes, je le laisse dans un lointain qui n'en montre qu'une perspective grossiere (68). En parler dans les termes employés pour les autres langues, c'est comme si on n'avoit que les termes de l'architecture egyptienne ou gothique, pour parler de celle de la Grece ou de Rome. Le moyen de distinguer les divers ordres, & de les caractériser par les proportions & les ornemens qui en font les différentes beautés ? On a créé de nouveaux mots, dans ces derniers tems, pour les sciences & les arts inconnus aux siecles passés ; il faudroit en créer pour

décrire aussi les beautés du chinois ecrit, & faire sentir comment la forme de ses caracteres le rend susceptible d'une symmétrie de mots, d'un parallélisme de phrases, d'une correspondance de périodes, qui ne seroient qu'une affectation puérile & ridicule dans les langues européennes.

Quel ample dictionnaire ne faudroit-il pas, pour parler avec précision de la beauté, de l'agrément, de la douceur, de la délicatesse & de la grace du chinois dans les ouvrages de goût & de sentiment. Je lui rends ce témoignage; les fleurs dont il se pare, ont l'eclat & le brillant de celles de nos parterres, & semblent peintes, comme elles, par les mains de la nature. Au reste, il seroit injuste d'imputer à la langue chinoise le laconisme mystérieux (69), les anthitheses eternelles, les pointes epigrammatiques, les périodes modulées & les faux brillans, dont les faiseurs de *Chi-ouen*, & les Lettrés subalternes enluminent leur *Ouen-tchang*. Elle n'en est pas plus responsable que notre bon françois ne l'est de

> L'emphatique & burlesque etalage
> D'un faux brillant, enté sur l'assemblage
> De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
> Enflés de vent & vuides de raison.

Voici un problême à résoudre. Le chinois de ce siecle est plus décent que l'ancien, & il est moins chaste. Dans les premiers tems à la vérité, il n'a jamais eu d'expressions obscenes qui pussent paroître dans les livres; mais il ne rejettoit pas les mots qui désignent ce qu'il n'est pas décent de nommer. Les *Tsai-tse* du vieux tems, quoique timides jusqu'au scrupule sur tout ce qui peut alarmer la pudeur, s'en servoient avec cette simplicité qui ne sied qu'à l'innocence, & que l'hypocrisie même ne peut feindre. Mais quand la dépravation des mœurs eut familiarisé les esprits avec toutes les idées de la dissolution la plus effrénée, l'allégorie, les méta-

phores, les allusions, même les moins naturelles, suffirent pour rappeller des images & des pensées dont le cœur etoit rempli. Cette pensée résout mon problême à la honte des derniers siecles.

Maintenant je dis qu'à juger du chinois comme langue, & indépendamment de ce que je viens d'observer, il est aussi chaste, aussi modeste, aussi réservé que le françois. 1°. Dans tout ce qui peut blesser ou alarmer la pudeur, les termes propres lui manquent, ou s'il en a, ils sont si vils & si déshonorans, qu'on ne peut les savoir sans honte, ni s'en servir sans infamie. 2°. L'espagnol donne de grands noms à de petites choses; le chinois en donne de si chastes & de si honnêtes aux plus honteuses, qu'il en voile toute l'indécence, & ne les présente que comme au fond d'un nuage. De ce côté on peut presque lui reprocher d'être obscur, jusques dans les livres de Médecine (70). Les loix viennent au secours de la langue. A moins de viser à l'infamie & de s'exposer aux punitions, on ne peut ecrire qu'avec une décence infinie. Malgré la corruption générale des mœurs, le pinceau le plus cynique est réduit à se servir d'allusions & d'allégories jusques dans les Romans. La pudeur des bienséances le force à s'envelopper d'un voile (71), & à parler le langage de la passion dans des termes que la vertu peut entendre sans rougir, faute de les comprendre, & que le vice ne peut expliquer sans s'avilir.

Finissons: si on appelle caprices & bisarreries d'une langue les exceptions des regles communes dans ce qui concerne la grammaire, le chinois ne peut en avoir. Ses mots sont trop courts pour leur donner prise. Je les comparerois presque aux notes de la musique, tant les regles qu'ils suivent pour se placer les uns auprès des autres sont simples & invariables. Si par caprices & bisarreries on entend la variété des tours de phrase, & leur peu de ressemblance entre eux, j'avoue

qu'à cet egard le chinois ſurpaſſe la plupart des langues. Quoi-qu'il ſuive, toujours pas-à-pas la trace lumineuſe des idées, il ſe plie auſſi à leur ſoupleſſe, avec tant de facilité qu'il en en prend toutes les tournures. Un Miſſionnaire a compté trente manieres différentes de préſenter une penſée. Combien d'autres qu'il n'a pas apperçues, ou qu'il a négligées comme moins remarquables! Or ſi, comme dit Gracien, *variedad e grand matre de belleza* [*], loin d'être un défaut dans le chinois, c'eſt peut-être une de ſes beautés principales. Enfin ſi par biſarreries & caprices on entend la facilité de multiplier les mariages des mots, & les ſens qu'ils acquierent ſelon qu'ils ſont placés avant ou après, je conviens que tout cela eſt ſoumis à l'uſage, & ſur-tout à l'exemple des bons Ecrivains (72).

Je le ſens bien, pour achever le portrait du chinois, il faudroit le comparer maintenant avec les langues anciennes & modernes d'au-delà des mers ; mais comme on l'a dit : *di poca fiamma grand luce non vene* [**]. Pour traiter un pareil ſujet d'une maniere convenable & ſatisfaiſante, il faudroit avoir des connoiſſances qui ſont trop loin de moi. J'abandonne cette entrepriſe au loiſir & à la ſagacité de quelque ſavant philologue. Il ſuffira de remarquer ici que la langue chinoiſe reſſemble aſſez à la plupart des autres dans l'uſage des figures. Les Rhéteurs Chinois en ont dreſſé des catalogues & des regles qui annoncent le pédantiſme & le mauvais goût. Un bon Ecrivain ignore ces vains détails, & mépriſe un art auſſi futile. Son ſujet & l'impulſion du génie mettent ſeuls au bout de ſon pinceau la répétition, la gradation, la métaphore, l'antithèſe, &c.; il fait des figures ſans s'en appercevoir, comme le Bourgeois Gentilhomme faiſoit de la proſe.

[*] La variété eſt la mere féconde des beautés.

[**] Une petite flamme ne peut produire une grande lumiere.

Ce qui diſtingue la langue chinoiſe à cet egard, c'eſt que, 1°. ſon laconiſme ajoute aux figures les plus animées, une vivacité, une force & une energie, auſſi difficiles à expliquer à l'Europe, que le rythme muſical à ceux qui ne connoiſſent que le plain-chant ; 2°. que les caracteres avec leſquels on l'ecrit, etant des eſpeces de tableaux qui parlent aux yeux, ils donnent à la ſymmétrie des figures, un air pittoreſque qui en releve l'agrément (73) ; 3°. qu'à raiſon de ſon génie, de ſa ſyntaxe & de ſes tours, l'antithèſe, la gradation, la répétition, qui ſentent l'art dans les autres langues, paroiſſent naturelles dans le chinois ; 4°. que cette langue a pluſieurs ſortes de répétitions inconnues dans les autres langues (74), & qui ont une grace infinie dans la proſe & dans les vers, lorſqu'elles ſont bien placées ; 5°. que dans les amplifications, deſcriptions & narrations oratoires les plus pompeuſes (75), il faut ſe plier à ſon laconiſme, de façon qu'on paroiſſe moins etendre les détails, que les reſſerrer dans un ſeul point de vue.

Il y auroit encore bien des obſervations à faire ; mais cela nous conduiroit trop loin. Ajoutons cependant pour ce qui regarde le ſtyle & la diction, qu'outre la facilité admirable qu'a le chinois de ſe mettre au niveau de tous les ſujets & d'en prendre le ton, la liberté ſeule de choiſir entre le *Ouen-chang*, le *Kouan-hoa* & les différentes eſpeces de *Pan-ouen-pan-ſou*, lui donne une ſupériorité ſinguliere ſur toutes les langues, & met en quelque ſorte à ſes pieds toutes les ſciences & tous les arts. Mais dans quelque ſtyle, dans quelque langue qu'on ecrive, dit *Yang-tſe*, « ſi la penſée eſt à l'etroit dans les mots qui l'en-
» ferment, l'elocution eſt ſeche & dure ; ſi la penſée eſt comme
» affaiſſée ſous le poids des mots & eclipſée par leur eclat, l'e-
» locution devient molle & lâche ; ſi les expreſſions & les pen-
» ſées etant comme au niveau les unes des autres, s'eclairent &
» s'embelliſſent réciproquement, alors l'elocution eſt digne des

» *King* ». (*Ché ching tſé, tsĕ kang; tſé ching ché, tsĕ fou; chè tſé tc'hing, tsĕ-King*). Ce peu de mots ſervira de commentaire à ce que j'ai dit, & de ſupplément à ce que j'ai omis.

Il ne me reſte plus qu'à répondre au reproche qu'on ne manquera pas de me faire, d'avoir peint la langue chinoiſe, d'une maniere fort différente de ceux qui l'ont tenté avant moi; & de n'être entré à cet egard dans aucune diſcuſſion qui pût eclairer la critique & la décider. J'avouë mon tort: mais toutes les allées & venues entre des *oui* & des *non*, où cela m'auroit engagé, m'ont fait peur; & encore plus la crainte de me tromper. J'ai vu le chinois à loiſir, & d'aſſez près pour pouvoir eſpérer d'en crayonner exactement les principaux traits. Si le portrait que j'en ai ebauché eſt reſſemblant, que veut-on de plus? S'il ne l'eſt pas, tout ce que je dirois pour inculper mes devanciers & relever leurs mépriſes, ne le rendroit pas meilleur (76).

J'ai tâché de prouver l'antiquité de la langue chinoiſe; de faire voir qu'elle s'eſt conſervée à-peu-près la même depuis près de quarante ſiecles; & de montrer qu'elle ne reſſemble qu'à elle, & differe eſſentiellement de toutes les langues connues. Enſuite, le flambeau de la critique à la main, j'ai examiné juſqu'où on pourroit dire qu'elle eſt riche ou pauvre, claire ou obſcure, harmonieuſe ou monotone. Enfin, j'ai mis dans la balance ſes bonnes qualités & ſes défauts, ſon foible & ſon fort, ſes taches & ſes beautés, ſes avantages & ſes déſavantages dans les différentes manieres de compoſer & d'ecrire ſur les ſciences & les arts. Si le Lecteur a ſuivi mes raiſonnemens, approfondi mes preuves, diſcuté mes détails, apprécié mes aveux, ſaiſi le vrai de mes réflexions & de mes remarques, il doit avoir raſſemblé aſſez d'idées & de notions pour voir en gros ce qu'il faut en penſer. Si le préjugé de l'habitude, ſi la briéveté de mes vues & de mes connoiſſances ont egaré ma plume, j'avoue d'avance mes mépriſes, & promets d'applaudir le premier à ceux

qui

qui auront la bonté de les relever ; mais auſſi j'oſe dire au Lecteur, avec le Cardinal de Polignac, *utere mente tuâ*, ne prononcez que d'après vos propres penſées, ſans cela vous renverſeriez la lunette, & repouſſeriez loin de vous, ce que j'ai tâché de vous faire voir d'aſſez près.

Pour jetter plus de variété dans chaque volume de ces Mémoires, nous ne donnons ici que le premier article de cet Eſſai, & nous réſervons le ſecond pour le volume ſuivant. *Note des Editeurs.*

NOTES.

NOTE I, page 135.

De la Chine en général.

LA Chine, proprement dite, eſt preſque auſſi grande que notre Europe, & plus peuplée. Si on joint à la Chine toute la Tartarie, les pays nouvellement conquis, qui vont preſque juſqu'à la mer Caſpienne, les Royaumes & les Nations tributaires, cet Empire eſt plus vaſte que ne l'a eté l'Empire Romain dans ſes beaux jours ; & ce qui eſt capital, plus ſoumis, plus tranquille, plus riche, plus ſavant & mieux policé. Les ſignaux ſe donnent & ſe répondent dans toute la Chine, auſſi vîte, à proportion, que dans un camp ; & on y trouve auſſi aiſément un homme qu'on cherche. Un courier du cabinet, va de *Pèking* au fond de la Tartarie ou du *Yun-nan*, comme en France, de Paris à Lyon. On marque à chaque poſte l'heure de l'arrivée du courier, pour qu'on ſache d'où viennent les retardemens dans certains cas. Il y arrive à tout moment des nouvelles de toutes les provinces de l'Empire ; & les affaires ſont traitées avec tant d'ordre, que l'Empereur eſt inſtruit de tout, & voit d'un coup d'œil l'etat actuel de toutes les provinces, & des plus petits diſtricts. Une petite inondation, une grêle, ſont des nouvelles pour le miniſtere ; il faut lui rendre compte des diverſes récoltes, détailler les maladies qui font quelque ravage, nommer les citoyens qui ſe ſont diſtingués par quelque trait eclatant de vertu, faire connoître les nouvelles inventions, &c. Le dernier Empereur envoyoit ſecrétement

des Mandarins de confiance, pour lui rendre compte de ce qui se passoit dans les provinces. Un premier etoit suivi d'un second, d'un troisieme, qui ne se connoissoient pas: il confrontoit leurs relations, & savoit ainsi sûrement ce qui se passoit.

NOTE 2, page 135.

Pourquoi on connoît mal la Chine en Europe.

Si on ne connoît pas la Chine en Europe, ou plutôt si on la connoît mal, c'est moins faute de mémoires, que parce que ceux qu'on y a envoyés, ont eté corrigés, refondus, colorés, selon les idées des nations qui les ont publiés. Ce qui choque les préjugés ou la vraisemblance, au-delà des mers, n'en est pas moins vrai ici. Il y a beaucoup de boue à *Péking* en eté, & beaucoup de poussiere en hiver: le Dictionnaire de Trévoux a renversé la phrase, & il a mis une contre-vérité. M. Meulon a lu que le Gouvernement tolere l'exposition des enfans à *Péking*, & il a mis que *les meurtres des enfans sont permis;* ce qui est absolument faux. Les Editeurs des Mémoires venus de si loin, ne devroient toucher qu'au style: ils veulent les refondre pour avoir la gloire d'être Auteurs, & ils font des Romans. Que tous les Mémoires qu'on a sur la Chine ne s'accordent pas, il n'y a point là de quoi crier si fort, & accuser les Ecrivains de mauvaise foi; plusieurs de ces Mémoires ont eté ecrits en différens tems; & en Chine, comme ailleurs, les choses changent d'un siecle à l'autre. Il y a aussi loin de *Canton* à *Péking*, que de *Marseille* à *Moskou;* on peut ne pas y voir les mêmes choses, ou les voir différemment. Il y a autant de Livres dans les Bibliotheques chinoises, que dans les nôtres: chacun parle d'après ceux qu'il connoît, & selon la maniere dont il les entend. Il ne faut pas être Pyrrhonien en fait d'histoire; mais qu'on nous permette de remarquer tout bas, que si on se fie si peu à ce qu'ont ecrit sur la Chine tant d'Ecrivains, la plupart dignes de foi & à portée de savoir les choses, on doit être bien embarrassé sur l'article de l'ancienne Egypte. Pour entendre même ce que dit un Auteur, il faut avoir des notions préliminaires, qui fassent concevoir les choses comme il les dit, ou qui suppléent à ce qu'il omet. Encore, si les Dictionnaires portatifs, qu'on a multipliés en proportion de l'ignorance & de la curiosité publique, avoient jugé la Chine digne de leur attention, ce seroit un secours. Une bonne traduc-

tion du *Yuen-kien-lei-han*, ou du *Tchou-hio-ki*, pourroit y ſuppléer. On a raſſemblé, avec beaucoup de méthode dans ce dernier, tout ce qui pouvoit faciliter les premieres etudes des jeunes Lettrés. L'autre, qui fait une ſuite de ſoixante volumes, donneroit quelque idée de la Littérature & de la Science hiſtorique des Chinois, qui ſont à celles d'Europe, comme la durée & la grandeur de leur Empire, ſont à celles de nos Royaumes d'aujourd'hui. Que les Savans meſurent ſur ce mot, la vanité & le néant des Sciences humaines.

NOTE 3, page 136.

Erreurs ſur la Chine.

Soit que le célebre Auteur de l'*Eſprit des Loix* ait voulu plier le code de Chine à ſon ſyſtême, ſoit qu'il en ait parlé ſans l'avoir aſſez approfondi, il s'eſt exprimé en politique de roman, ſur preſque tout ce qui regarde ce grand Empire. L'Empereur de Chine n'eſt pas plus deſpotique (dans le ſens où il entend le deſpotiſme), que les Rois de France & d'Eſpagne: il peut faire violence aux loix, & abuſer de l'autorité qu'elles conſacrent; mais alors il ſort de la ſphere de ſes droits. M. de Monteſquieu ne voit que de la politique dans l'art de labourer la terre; or, le *Ly-ky* dit en termes formels: *c'eſt pour le Tſi* (ou ſacrifice au ciel) *que l'Empereur laboure lui-même dans le Kiao du Sud* (terrein qui environne le Temple du ciel); *c'eſt pour lui offrir les grains qu'on en recueille. C'eſt pour le* Tſi *auſſi que l'Impératrice & les Princeſſes elevent des vers à ſoie dans le Kiao du Nord; c'eſt pour en faire les habits des ſacrifices... Si l'Empereur & les Princes labourent la terre, ſi l'Impératrice & les Princeſſes elevent des vers à ſoie, c'eſt par le reſpect dont ils ſont pénétrés pour l'eſprit qui regne ſur l'Univers, c'eſt pour l'honorer ſelon la grande & ancienne doctrine.* Il ne faut qu'ouvrir les annales, pour voir que la cérémonie du labourage a eté, dès ſon origine, un acte de religion, & a toujours eté conſervée comme telle. Encore aujourd'hui l'Empereur s'y prépare par le jeûne, la commence par un ſacrifice ſolemnel, & le bled, qu'on recueille du champ qu'il a enſemencé, eſt conſervé dans un grenier ſacré pour les ſacrifices. Que de mépriſes ſemblables dans l'*Eſprit des Loix!* Or, ſi vingt ans de lecture & de réflexions n'ont rien obtenu de mieux d'un ſi beau génie, que doit-ce être du peuple bruyant des Rédacteurs, Compilateurs, Hiſtoriographes? On a dit d'un Guerrier, *gaudeat*

viam facere ruinâ, je ne cherche pas à en faire autant: & puis il faudroit faire des volumes si l'on vouloit relever les méprises des Ecrivains de quelque réputation, qui se sont hazardés à parler de la Chine : les plus savans même se sont trompés, faute de se défier de leur science. Des calculs, faits sur des tables plus exactes, ont prouvé que la fameuse eclipse de *Tchong-kang*, qu'ils nioient en comptant mal, a dû être telle que le *Chou-king* la décrit. Un célebre Académicien ecrivoit ici : *il y a tant de différence à juger des choses par simple induction, ou d'après les faits, sur-tout à l'egard d'un pays si eloigné, & d'un peuple dont les façons de penser, fondées sur tels ou tels evénemens ou telles circonstances, different si fort des nôtres, que je ne serois nullement etonné quand vous me diriez des choses auxquelles je ne m'attends point du tout.*

NOTE 4, page 137.

Des Jou-kiao.

On est curieux au-delà des mers de connoître les Lettrés *Jou-kiao*. Voici comment le Socrate de la Chine les peint dans un entretien qu'il eut avec le Prince de *Lou*. Quoique ce morceau singulier se trouve dans le *Ly-ky*, le cinquieme des *King*, quelques Savans font des difficultés sur son authenticité; mais ils conviennent d'ailleurs qu'il est très-ancien, & sûrement de plusieurs siecles avant l'incendie des livres. Comme il est long, & plein de répétitions, je me bornerai à traduire ce qui est le plus digne d'attention. « *Gai kong*, Prince de *Lou*, demanda un jour » à Confucius si ses habits etoient ceux d'un *Jou?* Prince, répondit ce » Sage, j'ai passé ma jeunesse dans le Royaume de *Lou*, alors mes habits etoient amples & à grandes manches; ayant atteint l'âge viril, j'allai dans le Royaume de *Song*, & j'y portois le bonnet *Kouan*, de couleur cendrée. Les anciens disoient que le Sage ne s'occupe qu'à connoître la vérité, & à croître en sagesse; il s'habille comme ceux » avec qui il vit : j'ignore quel est l'habit des *Jou*. Je voudrois bien » savoir, reprit le Prince, quel est le plan de la vie d'un *Jou?* Votre demande, Seigneur, embrasse un sujet immense, lui dit Confucius; » comment pourrois-je l'epuiser dans une seule réponse? Eussai-je » l'eloquence des plus habiles Orateurs de la Cour, je ne me flatterois pas même d'en crayonner les premiers traits. Le Prince fit asseoir » Confucius, & le Philosophe continua ainsi. Un *Jou* est dans la société, » ce qu'est un mets exquis dans un festin. Ses premiers regards se tour-

» nent vers la sagesse, & il court jour & nuit après elle, pour épurer
» ses vertus & ses connoissances à la clarté de ses célestes rayons.
» Dévoué par sentiment à son Prince, à sa patrie & à ses concitoyens,
» il cultive pour eux ses talens; mais il ne les estime pas assez pour
» s'offrir à aucun emploi: il attend qu'on l'appelle. Un *Jou* ne cher-
» che dans ses habits, que la décence; & dans sa demeure, que le cou-
» vert. Décent, grave & sérieux sans affectation, il conserve toute sa
» modestie dans la solitude du cabinet. Loin de penser à satisfaire sa
» délicatesse dans les repas, il oublie les jours entiers de prendre des
» alimens, souffre paisiblement le chaud & le froid, aime & espere la
» mort: aussi travaille-t-il sans relâche à se perfectionner. Sincere,
» candide, loyal & désintéressé, il ne regarde point l'or & les pierres
» précieuses comme des richesses; la droiture & la probité sont les seuls
» trésors qu'il estime: aussi ne cherche-t-il point à etendre ses posses-
» sions & ses domaines. Son ame est le champ qu'il cultive; s'il reçoit
» les récompenses qu'il a méritées, il rejette avec dédain les présens
» qu'offre l'injustice. Un *Jou* vit avec les hommes de son siecle, mais
» il suit la doctrine de l'antiquité; il est, dans son siecle, le modele
» des siecles à venir. Dans les tems de trouble & de corruption, on
» n'obtiendroit jamais de lui qu'il acceptât un emploi; on ne se ha-
» zarde pas même à le lui proposer: au contraire, tous les ennemis de
» la patrie & de la vertu sont les siens, & conspirent contre lui. Ni
» leur nombre, ni leur fureur, ne peuvent le faire ployer à leurs des-
» seins. Autant son ame s'attendrit sur les maux publics, autant elle se
» roidit avec force contre le vice. Il voit la mort d'un œil tran-
» quille: on peut lui ôter la vie, mais on ne sauroit le faire plier
» à rien d'indigne de lui: le Prince lui donneroit la moitié de ses reve-
» nus, qu'il n'accepteroit pas de le servir s'il etoit injuste. Le *Jou* est le
» même dans la prospérité & dans les revers. Accoutumé à des ef-
» forts mâles & courageux, il brave les malheurs les plus affreux, &
» porte, sans chanceler, tout le poids des plus tristes infortunes. Il
» s'avance à pas lents; mais il ne recule jamais, & ne se détourne pas
» même à la vue du danger. La droiture est son casque, sa bonne foi
» sa cuirasse, son attachement aux loix & aux bienséances, sa pique &
» sa massue: il marche couvert de sa probité, se retranche dans ses de-
» voirs, oppose sa vertu à toutes les attaques, & ne céderoit rien

» au tyran le plus ſanguinaire. Un *Jou* a l'ame ſenſible & tendre. » Il ſe lie d'amitié avec ſes egaux, & ne croit pas s'abaiſſer en cher- » chant des amis vertueux au-deſſous de lui : plus ils le ſont, plus » il les aime, plus il ſe plaît à épancher ſon ame dans la leur. Il rougit » de ſes fautes, mais jamais de leurs reproches. Leurs peines & leurs » plaiſirs ſont les ſiens, il les partage de cœur, & ne balance pas à » riſquer ſa vie pour les ſecourir. Son oreille eſt toujours fermée à tous » les rapports contre eux, & ſes yeux ſont toujours ouverts ſur leurs » défauts. Dès qu'ils tournent le dos à la vertu, il ſoupire, & il les » fuit. Les connoiſſances du *Jou* ſont très-grandes ; mais il ne cherche » à les etendre qu'autant qu'il en voit l'utilité, & ne perd pas ſes loiſirs » à méditer des rêves. Ferme dans ſa façon de penſer, il ne haſarde » rien avec légéreté, & ſait craindre de ſe tromper. On peut le » contredire ſans lui déplaire. Modeſte ſans baſſeſſe, il tempere l'air » de grandeur qui lui eſt naturel, par une réſerve infinie : on diroit à » le voir qu'il eſt né ſans talens, tant il eſt timide à parler, & prompt » à ſe taire. Simple & naturel dans le commerce de la vie, il s'applique » à être doux & complaiſant : il cede, il s'oublie, il compâtit aux foi- » bleſſes des autres, ſans forcer ſon caractere & ſans s'avilir. Le *Jou* » dans le conſeil du Prince, &c. ». Nous parlerons ailleurs de la reli- gion du *Jou*.

Note 5, page 138.

Rapport entre le ſon & la ſignification des mots.

Platon n'a jamais conté tant de rêves ſur le beau eſſentiel, que quelques Lettrés ſur l'eſſence des ſons des mots : ils en vont chercher des raiſons juſques dans le Ciel, & tâchent de prouver par les révolutions du Soleil, par exemple, comment doivent ſe prononcer tous les mots qu'ils croient de ſon reſſort. Celui qui a tout fait, diſent-ils, eſt trop ſage pour n'avoir pas mis des rapports entre les idées & les ſons des mots qui les expriment. Ce principe, ſelon eux, eſt certain & prouvé par les animaux, les oiſeaux, les inſectes, dont la voix, le chant & les cris, ſont analogues à leurs inclinations, & conformes à leurs mœurs. Le Tonnerre, les Aquilons, les Zéphirs, le mugiſſement des flots, leur fourniſſent auſſi des raiſons & des convenances. Le moyen après cela de tenir contre le plaiſir d'imaginer le pourquoi du ſon de chaque mot, & de lui trouver des rapports avec ce qu'il ſignifie ?

Je fais grace au Lecteur de cette ſinguliere Métaphyſique, & de toutes les diſtinctions où elle conduit.

Note 6, page 140.

Les Tartares qui ont ſubjugué la Chine, la gouvernent ſelon ſes loix. J'ai dans l'eſprit que ce qui s'eſt paſſé en Chine dans cette grande révolution, pourroit donner bien des vues ſur la conquête des Gaules par les Francs, & expliquer une infinité de choſes, que les plus Savans expliquent mal, parce qu'ils les regardent dans le faux jour des mœurs des Grecs & des Romains. Le grand coup de politique des Tartares, fut de ne rien changer au Gouvernement, & de ſe donner la moitié des emplois dans les Tribunaux, en les doublant; de ſe réſerver le métier des armes, & de le mettre au-deſſus de l'adminiſtration de la juſtice; de ſe faire tous nobles & ſoldats, & d'affranchir des impôts les terres qu'ils prirent pour eux; d'eriger en dignités héréditaires les différens grades militaires des chefs de horde, & de reſter toujours diſtingués des Chinois, & claſſés ſous leurs propres bannieres; d'adopter pour Tartares, & d'en accorder tous les avantages aux Soldats chinois qui s'etoient donnés à eux & avoient ſecondé leurs armes: tout cela ne convient pas mal aux Francs. Un plaiſant a dit que les Chinois font l'office de l'entendement dans le Conſeil, & les Tartares celui de la volonté; mais ce bon mot tombe à faux: les Tartares ont un diſcernement exquis, & un bon ſens admirable, qui leur donnent ſur les Chinois, tout l'avantage que les Romains avoient ſur les Grecs.

Politique des Tartares, comparée à celle des Francs.

Note 7, ibid.

Yao faiſant la viſite de l'Empire, un vieillard cria, du milieu de la foule qui etoit venue au-devant de ce bon Prince: « Que le Ciel, ô » grand Monarque, prolonge vos jours bien des années, vous ac» corde une nombreuſe poſtérité, & vous rende le maître de » tous les tréſors du monde. Vous vous trompez dans vos ſou» haits, répondit *Yao*: de grandes richeſſes entraînent beaucoup de » ſoins, une nombreuſe poſtérité cauſe bien des chagrins, & une » longue vie ſouvent ſe flétrit elle-même. Avoir de grandes richeſ» ſes, reprit le vieillard, & les verſer dans le ſein des malheu-

Monumens de la langue chinoiſe du tems d'*Yao*.

» reux, est une source de plaisirs: si le Ciel accorde une postérité
» vertueuse & innocente, plus elle est nombreuse, plus il est
» doux d'être pere. Si la vertu regne dans le monde, on n'a ja-
» mais assez vécu avec ceux qui la pratiquent; si elle est négligée,
» on va la cultiver dans la solitude, & on s'eleve ensuite sur un
» nuage de lumiere, jusqu'au trône du *Chang-ty* ».

Voici deux chansons du même tems. « Quand le Soleil com-
» mence sa course, je me mets au travail; & quand il descend sous
» l'horizon, je me laisse tomber dans les bras du sommeil. Je bois
» l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ;
» qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance de l'Empereur? »

Cette autre fut chantée par des enfans. « Fais le bonheur de tout
» ton peuple; c'est là ta grande affaire: il est sans expérience &
» sans lumieres; son devoir est de t'obéir ».

La vertu de *Yao* enhardissoit ses sujets à lui parler avec cette familiarité filiale. « Il fut appellé *Fang-hien*, c'est-à-dire, plein de mé-
» rite, (dit le *Chou-king*), & ce nom etoit dû à sa piété, à son
» génie, à son savoir, à sa sagesse, & à mille vertus naturelles & ac-
» quises, dont il soutenoit l'héroïsme par une modestie naïve,
» & une noble défiance de lui-même: aussi sa gloire etendit ses
» rayons sur-tout l'univers; & son nom fut consacré à l'immorta-
» lité chez tous les peuples. La vertu de *Yao* fut une vertu ecla-
» tante & féconde qui porta au loin la lumiere de la vérité, &
» se reproduisit dans tous les cœurs. L'union & la piété fleuri-
» rent par ses soins dans les familles, ses sujets furent instruits &
» formés au bien, & tous les peuples de l'Empire, touchés des
» merveilles de son regne, donné en spectacle au Ciel, ecouterent
» la voix de la paix: les ames même les plus viles prirent l'essor,
» & la discorde fut bannie de par-tout ».

Note 8, page 140.

Ancienne Inscription chinoise.

On voit encore près de la source du fleuve Jaune une apparence d'inscription, gravée sur le rocher percé dans lequel *Yu* le fit entrer. Soit que le tems l'ait effacée, soit que le rocher en croissant en ait altéré les caracteres, on ne peut plus la lire. La tradition universelle en fait honneur à *Yu*, & il paroît par l'histoire, qu'on la lisoit il y a

2000

2000 ans. Les copies qu'on en avoit tirées ne nous sont point parvenues. Le chapitre *Yu-kong* (ou travaux de *Yu*), qui se trouve dans le *Chou-king* est le plus beau morceau de toute l'antiquité en ce genre. On y reconnoît la Chine dans ce qu'il raconte du cours des rivieres, de la position des montagnes, du degré de fertilité de chaque contrée, comme on reconnoît la France dans les commentaires de César. On voit dans un livre très-ancien, qu'*Yu* connoissoit les propriétés du triangle rectangle, & s'en servit pour diriger les grands ouvrages qu'il exécuta, dont plusieurs subsistent depuis plus de 4000 ans. S'il ne les connut pas, les grandes choses qu'il fit tiennent encore plus du prodige.

Note 9, page 140.

Je viens de trouver, dans ce moment, par occasion, que c'est sous le regne de *Tai-keng*, plus de 1690 ans avant Jesus-Christ, que l'histoire parle, pour la premiere fois, d'une langue différente du chinois, à l'occasion de quelques peuples qui vinrent rendre hommage à *Tai-keng*, auxquels il fallut donner des interpretes. L'Historien ne dit ni leur nom, ni leur pays. Selon le *Tchou-tchou*, quelques nations à l'orient du *Chen-si* vinrent alors en Chine. Ancienneté de la langue chinoise.

Note 10, Page 141.

Les *King* doivent être connus en Europe. On en compte cinq. Des *King*. L'*Y-king*, ou explication des *Koua* de *Fou-hi*, par *Ouen-ouang* & *Tcheou-kong*, auxquels on ajoute les commentaires, notes & appendices de Confucius. Le tout en 24107 caracteres; le *Chou-king*, qui en a 25700, est un extrait de cent chapitres, des 3240 que contenoient les grandes annales au tems de Confucius: extrait peu chargé de faits, & où ce Philosophe rassembla ce qu'il trouva de plus sage & de plus moral dans les discours des Empereurs & des grands hommes de l'antiquité. Il n'en reste plus que 58 chapitres. Le *Chi-king* est un recueil, en 39234 caracteres, de diverses poésies, Odes, Elégies, Epithalames, de la Dynastie des *Tcheou* pour la plupart: on en est encore redevable à Confucius, qui en fit le choix sur les trois mille pieces de vers qui avoient eté rassemblées dans les recueils publics. Le *Ly-ki*, en 99010 caracteres, est une compilation de loix, de céré-

monies, d'ufages; de maximes des anciens; de traits d'hiftoire; de fentences de Confucius & d'anecdotes de fa vie. De mille chapitres que contenoit l'ancien, il n'en refte plus que quarante-neuf, & encore les critiques n'en reconnoiffent que dix-fept pour bien authentiques. Le *Tchun-tfieou* enfin contient une partie des annales du royaume de *Lou*. Le ftyle en eft egalement ferré, vif, energique, pittorefque & mordant. C'eft le chef-d'œuvre de Confucius.

Ces cinq *King* ont prefque la même autorité en Chine que les Livres Saints dans l'Eglife; & ce qui eft bien fingulier, les Savans les expliquent dans un fens moral ou allégorique, quand le fens littéral eft trop nu, ou peu inftructif. Confucius difoit que ce feroit une horreur d'entendre dans un fens galant les poéfies du *Chi-king* les plus galantes.

Comme la meilleure maniere de faire connoître les *King* eft de les traduire, nous en donnerons plufieurs morceaux. Voici les avertiffemens de l'Empereur *Kang*, de la Dynaftie des *Tcheou*, à fon frere, en lui donnant l'inveftiture d'une Principauté. Il eft inutile d'avertir que notre traduction eft un envers de tapifferie des Gobelins. Le chapitre du *Chou-king* eft nommé *Kang-cao*. « O jeune & aimable » *Fong!* ô le premier Prince de mon fang! ô mon cher & tendre » frere, combien pure & fublime fut la vertu de *Ou-ouang* notre » augufte pere! ô qu'il montra de fageffe dans la façon dont il » mania la terreur des fupplices! Jamais il ne fit couler les larmes » de la veuve & de l'orphelin. Jamais il ne laiffa aucun talent » oifif, aucune vertu fans gloire, aucun vice impuni. L'univers le » vit, l'admira; & c'eft cette admiration qui le conduifit fur le » trône. Il n'y eut d'abord que quelques Princes qui s'unirent à » lui, charmés de fa fageffe & de fa probité. Les peuples de l'Occident implorerent enfuite fon fecours. Le *Chang-ty* cependant » le confidéroit & le combloit de fes dons. Enfin il lui ordonna de » détruire la Dynaftie des *Chang*, & de régner fur toute la Chine. » *Ou-ouang* obéit. Les Princes de l'Empire & les peuples s'em» prefferent de lui rendre hommage, & eurent la joie de le voir » furpaffer encore leurs efpérances. J'ai fini cette grande révolution. » Voilà, cher *Fong*, par quels degrés vous êtes parvenu à la » Principauté de l'Occident; ne le perdez jamais de vue. Vous allez

» régner, régnez comme notre auguste pere; rappellez-vous les
» maximes sublimes de sagesse & de vertu que vous avez entendues de
» sa bouche; instruisez-en vos nouveaux sujets, & que votre exem-
» ple les répete sans cesse. Faites plus, remontez de regne en regne,
» de Dynastie en Dynastie jusqu'à ces grands & saints Empereurs
» qui ont excellé dans l'art de régner; consultez les Savans sur
» leur histoire, méditez leur vie, & apprenez d'eux à rendre vos
» peuples heureux. Le *Tien* bénira votre zele, sa lumiere descendra
» dans votre cœur, & y fera germer toutes les vertus. Alors votre
» trône sera inébranlable.

» O mon cher *Fong*, ayez des entrailles pour le Peuple; que
» ses infortunes soient des plaies pour votre cœur. La Religion
» nous montre le *Tien* infiniment redoutable; mais elle nous ap-
» prend aussi qu'il aime & protege l'innocence. Qui peut se flatter
» de connoître le génie d'un peuple? comment fixer son incons-
» tance, & prévenir ses caprices? Fuyez la mollesse & la volupté;
» vous n'y réussirez que par une activité & une application de tous
» les instans. Je l'ai oui dire, ce n'est ni la grande importance
» des affaires, ni les petits intérêts qui allument la révolte, c'est
» l'injustice ou la négligence. Mon cher fils, soutenez votre rang
» avec dignité, faites vous aimer de vos sujets, & soyez-en le
» pere: aidez-moi, moi-même, à gouverner les immenses etats
» que le *Tien* m'a confiés, & à y faire fleurir la vertu.

» Tremblez de vous servir du glaive de la justice, & que la
» sagesse dirige tous vos coups. Les fautes les plus légeres ne
» méritent point de grace lorsque la réflexion, la malice & l'opi-
» niâtreté les aggravent; les plus grands crimes au contraire sont
» dignes d'indulgence quand la réflexion les désavoue, quand le
» repentir les efface, & que c'est plutôt l'imprudence que la noir-
» ceur qui les a commis. Je vous en conjure, soyez timide à pu-
» nir. Que votre modération persuade que vous ne faites couler
» le sang des coupables, que pour y noyer la discorde & cimenter
» l'union des cœurs. Usez des supplices comme un sage médecin
» des remedes, comme une tendre mere des châtimens; vous serez
» avoué de tous les cœurs, vous en serez aimé, ils se plieront
» d'eux-mêmes à leur devoir, & la tranquillité publique en sera

Bb 2

» le fruit. Puissiez-vous ne vous servir jamais de votre autorité, » que d'après ces grands principes ; mais si vous y êtes fidele, n'hésitez pas à condamner à mort, & à punir les coupables. Les loix » ont prononcé sur les désordres, & sur les troubles qui peuvent » s'elever dans vos etats ; tenez-vous-en à leurs oracles, & que » vos officiers ne puissent pas en affoiblir la force. Dès qu'il s'agira » de condamner à mort, ne vous en fiez qu'à vous-même ; examinez tout, approfondissez tout. Si cinq ou six jours ne suffisent pas, » employez-en dix, plusieurs mois même s'il le faut. Observez toutes » les formalités des loix dans vos arrêts, appuyez-vous de leur » autorité, & tenez-vous-en aux supplices qu'elles déterminent. » Sur toutes choses, que la passion n'influe jamais sur vos jugemens. » Qu'on y voie au contraire que la modération & la justice les » ont dictés. Méritez que le public vous en loue, & reprochez-» vous encore d'avoir à peine rempli votre devoir.

» O mon cher *Fong*, je vous rends cette justice, vous avez » l'ame grande, sensible & généreuse ; la mienne, vous le savez, » penche à la clémence & à la miséricorde : aussi je ne crains pas » de vous le dire, n'ayez que de l'horreur pour ces ames noires » & sanguinaires qui commettent le crime de sang froid, oppriment l'innocence, trompent la simplicité, ravissent le bien du » pauvre & trempent leurs mains dans le sang, ou le répandent sans que la crainte de la mort puisse ni les arrêter ni les » corriger. Ce sont des monstres qu'il faut se hâter d'étouffer. Pour » ceux qui violent les loix de la piété filiale & de l'amitié, ces » fils dénaturés qui plongent le poignard dans le cœur d'un pere » par leur ingratitude & leur indocilité ; ces peres barbares qui » n'ont point d'entrailles pour leurs enfans & vont jusqu'à les haïr ; ces » freres sans sentiment qui foulent aux pieds la loi du *Tien*, refusent » leurs respects à leurs aînés, ou qui, malgré le cri du sang & de » la nature, n'ont point d'amour pour leurs cadets ; souvenez-» vous que ce seroit ouvrir la porte à tous les crimes & irriter le ciel contre vous, que de les laisser impunis. Frappez donc, » frappez sur eux sans miséricorde, & condamnez-les à tous les supplices que *Ouen-Ouang* a marqués.

» Mais si la justice vous commande ces rigueurs envers le peuple

» des coupables, avec quelle févérité ne devez-vous pas punir les » cenfeurs publics, les chefs de magiftrature, & tous ceux qui font » en place, dès qu'ils répandent des maximes contraires au gouver- » nement, briguent les applaudiffemens de la multitude aux dépens de » leurs devoirs, contredifent le prince & applaniffent la voie du crime? » Que votre ame toute entiere fe rempliffe d'indignation contre eux, » & qu'un prompt châtiment efface jufqu'au fouvenir de leur crime.

» Mon cher *Fong*, vous allez régner. Appliquez-vous fur-tout » à gouverner votre maifon, à veiller fur vos miniftres, & à » contenir vos officiers dans le devoir. Craignez le nom odieux » d'inexorable & de tyran : vous ne feriez plus obéi. Si vous avez » des mœurs, de la religion & de la droiture, vos fujets feront » ce que vous voudrez. Souvenez-vous fans ceffe jufqu'où *Ouen-* » *Ouañg* pouffa la piété & la fageffe, & avec quel fuccès il tra- » vailla à rendre fes fujets vertueux. O quel plaifir pour moi fi je » vous entendois dire, je l'ai pris pour mon modele, & je travail- » lerai fans ceffe à l'imiter! Que vos peuples doivent à vos foins » de connoître les charmes de la vertu, de l'aimer, de la culti- » ver & d'en goûter les innocentes délices. La voie eft toute frayée; » vous n'avez qu'à fuivre les maximes & les exemples de tant » de vertueux Empereurs dont nos annales confacrent la mé- » moire. Ils ont réuffi à perfuader l'amour du devoir, vous y réuf- » firez encore plus aifément. Si vous le négligez, votre trône » s'écroulera fous vous. Ne perdez donc jamais de vue ces grands » modeles dans l'art de régner. Imitez leur vertu, fi vous voulez imi- » ter leur févérité. Vos nouveaux fujets ne font pas encore paifibles; » les cœurs font emus & indécis, malgré tous mes foins. C'eft moi » que le *Tien* punit & châtie. Je le mérite, quand je ne ferois cou- » pable à fes yeux, que des plus légers défordres de mes fujets; » & je ne puis me diffimuler qu'il fe commet encore bien des cri- » mes dans mes etats, que j'aurois dû prévenir & empêcher.

» O combien grande déformais ne doit pas être votre piété, mon » cher *Fong!* Que ne devez-vous pas faire pour gagner les cœurs! » avec quelle fageffe ne faut-il pas que vous vous décidiez! Arrê- » tez-vous tout court dès que l'equité vous oppofera quelque » barriere : fur toutes chofes poffédez-vous vous-même, cultivez

» la vertu ſans relâche, que la paix de l'etat ſoit un ecoulement de » celle de votre cœur, & que ma tendreſſe même n'ait rien à vous » reprocher. Les conſeils que je viens de vous donner ſont eſſen- » tiels, ne les oubliez jamais. Les dignités que le ciel confere ne » ſont pas inamiſſibles; moi-même je puis être forcé à vous ôter » la Principauté dont je vous décore. Appliquez-vous ſans relâ- » che à connoître l'etendue de vos devoirs. Que votre vertu vous » eleve encore au-deſſus de votre rang, & faſſe le bonheur de vos » vaſſaux. Partez, cher Prince, partez pour vos nouveaux Etats, » allez régner; puiſſent la ſageſſe & l'equité monter ſur le trône » avec vous; puiſſent vos vertus l'illuſtrer à jamais, & en aſſu- » rer l'héritage à vos derniers neveux ».

NOTE 11, page 142.

Des Coutumes anciennes.

Las Couſtumbres mas antiquas, en algun tiempo fueron nuevas. « Il a eté » un tems où les coutumes les plus anciennes ont eté nouvelles ». Cela eſt vrai: mais il eſt vrai auſſi qu'elles ont eté établies par des ſages; & ſi l'Empire de Chine dure depuis plus de quatre mille ans, il le doit à ſon attachement aux maximes de la haute antiquité; s'il a eprouvé des malheurs & des révolutions, les nouveautés en ont eté la cauſe.

NOTE 12, ibid.

De l'ancienne littérature chinoiſe.

La ſituation de la Chine lui a valu d'être inconnue des peuples du reſte de l'univers: elle y a ſûrement gagné du côté des mœurs. Pour du côté des belles-lettres, ſi elle n'a pu profiter des chefs-d'œuvre des autres nations, elle ne s'eſt pas aſſervie à leurs méthodes, & a conſervé un ton & un goût qui lui ſont propres. Avant qu'il y eût des Pindare & des Horace, on avoit déjà dans le *Chi-King* des elégies, des odes, des ſatyres, aſſez bien faites pour plaire aux Européens les plus délicats. Je ne puis les leur préſenter que dans une traduction. Qu'ils y ajoutent, d'après ce que nous avons dit des Chinois & des caracteres, ce qu'elle leur ôte.

Plaintes d'une epouſe légitime répudiée. « Semblables à deux nuages » qui ſe ſont unis au haut des airs, & que les plus violens » orages ne ſauroient ſéparer, nous etions liés l'un à l'autre

» par un eternel hymen, nous ne devions plus faire qu'un cœur. » La moindre division de colere ou de dégoût eût eté un crime ; » & toi, tel que celui qui arrache les herbes & laisse la racine, tu » me bannis de ta maison, comme si infidelle à ma gloire & » à ma vertu, je n'etois plus digne d'être ton epouse, & pouvois » cesser de l'être. Regarde le Ciel, & juge toi. Hélas ! que je m'e- » loigne avec peine ! mon cœur m'entraîne vers la maison que » j'ai quittée. L'ingrat ! il ne m'a accompagnée que quelques » pas ; il m'a laissée à sa porte ; il trouvoit doux de me quitter. » Tu adores donc le nouvel objet de tes feux adulteres, & vous » êtes déjà comme un frere & une sœur qui se sont vus dès » leur enfance ! Va, ton infidélité souillera ton nouvel hymen, & » en empoisonnera les douceurs. O ciel ! cet hymen tu le cé- » lebres avec joie. Je suis devenue vile à tes yeux, tu ne veux plus » de moi ; & moi je ne voudrai plus de tes repentirs. Quelles » ne furent pas mes peines sur le fleuve rapide où je voguois avec » toi ! à quels travaux ne me suis-je pas dévouée pour les intérêts de ta » maison ! je me sacrifiois pour te rendre heureux. Tous les cœurs » qui sont venus vers toi, c'est moi qui les ai attirés : & tu ne » peux plus m'aimer ! tu me hais même, tu me méprises, & m'ou- » blies. Ainsi donc c'est la fortune que tu aimois dans ton epouse, » & j'ai perdu tous mes charmes dès que je t'ai rendu heureux ! » que de douceurs & de félicités je préparois à notre vieillesse ! un » autre t'en dédommagera ; & je languirai dans l'opprobre & la » douleur. Hélas, que tes derniers regards etoient terribles ! ils ne » respiroient que la haine & la fureur. Mes maux sont sans remede. » Il s'offense de ma tendresse, & rougit de mes bienfaits ».

Ode. « Que la vue se promene agréablement sur ce paysage ! Un » fleuve coule paisiblement dans la plaine, & l'embellit du long » canal que forment ses eaux. Au midi, des montagnes s'elevent » majestueusement en amphithéâtre. A l'autre rive, des roseaux & des » pins toujours verds appellent les zéphirs & le frais. Lieux char- » mans, ceux qui vous habitent vivent en freres. Jamais la dis- » corde n'y fait entendre sa voix. Quelle gloire sera la vôtre ! le » prince dont vous êtes l'héritage vous a choisis pour son séjour. » Déjà le plan de son palais est tracé ; des murs superbes

» s'elevent ; on bâtit de grands portiques à l'Orient & à l'Occi-
» dent. Hâtez-vous de venir, grand Prince, hâtez-vous de venir, les plaiſirs, les jeux & les ris vous attendent. Que je reconnois bien votre ſageſſe à la ſolidité des fondemens qu'on bat à coups redoublés. Ni les pluies, ni les orages ne les renverſeront jamais. Jamais l'inſecte qui rampe ou qui marche ne pénétrera dans votre demeure. La garde qui veille eſt quelquefois ſurpriſe ; le trait le plus rapide peut gauchir ; la colombe effrayée oublie de voler, & le faiſan fuit mal devant l'aigle : mais les obſtacles fondent & s'evanouiſſent devant vous. Vos penſées appellent les ſuccès, & vos regards les commandent. Que ces colonades s'annoncent avec grandeur ! que ces ſalles ſont vaſtes ! de hautes colomnes en ſoutiennent le lambris ; la lumiere les eclaire & les pénetre de toutes parts. C'eſt ici que repoſe mon Prince, c'eſt ici qu'il dort ſur de longues nattes tiſſues avec art. J'ai fait un ſonge, me dit-il en s'eveillant, expliquez-en les myſteres. Prince, votre ſonge ne vous annonce rien que d'heureux. Vous avez vu des ours & des dragons ; les ours marquent la naiſſance d'un héritier, & les dragons celle d'une Princeſſe. Ma prédiction eſt accomplie. Il vient de naître, cet héritier ſi deſiré. Couché dans ſon berceau, il ſe joue avec un ſceptre ; & toute la magnificence qui l'environne, ne peut lui en adoucir la contrainte. Il pouſſe des cris, mais ce ſont des cris de héros. Conſolez-vous, illuſtre enfant ; la pourpre dont vous êtes vêtu vous dit que vous êtes né pour le trône, & pour notre bonheur. Je vois auſſi une Princeſſe humblement enveloppée dans ſes langes. Une brique, ſymbole de ſon ſexe, eſt à ſes côtés. Puiſſe-t-elle être ſans vices, ſi elle eſt ſans vertus. Sa deſtinée ne l'appelle qu'aux ſoins inquiétans du ménage ; mais ils peuvent la conduire à la gloire. Puiſſent ſes auguſtes parens l'y voir arriver, & jouir de toutes les louanges qu'elle aura méritées » !

NOTE 13, page 143.

De l'Etiquette. Tout ce qui a trait à l'Empereur, tout ce qui eſt deſtiné à ſon uſage, tout ce qui regarde ſa cour, eſt diſtingué dans le langage par des mots tirés du *Ouen*, qui en agrandiſſent & conſacrent

crent l'idée. Il en eſt de même dans le commerce de la vie, de toutes les phraſes de politeſſe qui repréſentent pour le ſentiment, le reſpect, la joie, la gratitude, &c.; chacun ſait ce qu'il doit dire & répondre. Par là le ſot ne reſte pas court, & l'homme d'eſprit eſt diſpenſé de ſe mettre en frais de vanité; mais cela n'ôte rien à l'amitié : il n'y a point d'etiquette pour les amis. M. de Péréfixe remarque dans la vie du bon Roi Henri IV, qu'il ne vouloit pas *que ſes enfans l'appellaſſent* Monſieur, *nom qui ſemble rendre les enfans etrangers à leur pere, & qui marque la ſervitude & la ſujétion; mais il vouloit qu'ils l'appellaſſent* Papa, *nom de tendreſſe & d'amour.* L'etiquette à cet egard eſt ici celle de la nature. Les fils de l'Empereur l'appellent *Ama*, mot tartare qui ſignifie *Pere.*

NOTE 14, page 143.

De la Rime chez les Chinois.

On diſpute en Europe ſur l'origine de la rime dans les vers; elle date à coup ſûr de bien des ſiecles. Les vers chinois les plus anciens ſont rimés, & on en a depuis près de quarante ſiecles. Le petit nombre des mots poétiques chinois a fait adoucir le joug de la rime aux Poëtes. On leur permet même un vers blanc dans quatre. On propoſoit autrefois chez nous des rimes à remplir : c'eſt un divertiſſement des Lettrés dans leurs Bacchanales lyriques. Celui à qui il vient quelque jolie penſée, la met en vers ſur une rime difficile; il faut lui répondre ſur le champ, & ſur la même rime. Les livres d'anecdotes des Chinois, leurs *Ana* & recueils d'hiſtoriettes, ſont pleins de jolies reparties, de bons mots, de ſaillies & d'impromptus, ſur les rimes données, qui ont beaucoup de ſel & de grace. On en trouve dans les annales littéraires, tantôt à la louange, tantôt à la honte de quelques Empereurs, qui avoient quelquefois fait aſſaut de bel-eſprit avec les premiers Lettrés de leur Cour. Les anciens Chinois admettoient auſſi les rimes oratoires pour terminer les phraſes, qui etant liées entre elles dans une période, forment enſemble un ſens complet. Cela eſt auſſi ſenſible dans quelques harangues du *Chou-king*, que dans quelques oraiſons de Cicéron. Il eſt rare qu'on cherche aujourd'hui cette ſorte d'agrément. Il faut avouer néanmoins qu'il plaît à l'oreille & la chatouille agréablement, lorſqu'on ſait le placer à propos. Les anciens ecri-

vains en ont fait usage dans certaines occasions avec beaucoup d'adresse ; l'art ne s'y montre pas trop à découvert.

Note 15, page 144.

Des Mots de la langue chinoise.

Les mots Chinois etant tous monosyllabiques ne forment jamais qu'un seul son. Les lettres de notre alphabet, par où ils commencent, sont *ch*, *tch*, *f*, *g* ou *j*, *i*, *h*, *l*, *m*, *n*, *ng*, *p*, *s*, *ts*, *v* & *ou*. Sur quoi il faut remarquer que les *k*, *b*, *t*, *th* & *ts* sont aspirés dans quelques-uns d'une façon assez difficile pour les etrangers. Les lettres finales sont *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*, *u*, *l*, *n*, *ng*. Le milieu des mots est rempli par des voyelles & des consonnes qui ne donnent jamais qu'un seul son, & se prononcent toujours en monosyllabes. Ainsi on ne dit point *Le-a-o*, *Ki-e-ou*, mais *Leao Kieou*, comme nous disons en françois, *œil*, *pied*, *beau*, & non pas *o-e-il*, *pi-ed*, *be-a-u*.

Note 16, ibid.

Sons des Lettres.

Tous les etrangers reprochent aux François d'ecrire autrement qu'ils ne lisent. Cependant, qu'un Italien, qu'un Anglois, qu'un Espagnol, qu'un Allemand essaient d'ecrire du François qu'ils ne font qu'entendre prononcer, ils l'ecrivent chacun à leur maniere. Il faut être de bonne foi : ce n'est ni leur faute, ni celle du François ; c'est celle des lettres tant vantées de notre alphabet, qui peignent les paroles, mais ne montrent pas les sons ; parlent aux yeux, mais ne disent rien aux oreilles. Cela est démontré par les différentes manieres dont les nations d'Europe lisent & prononcent le latin, qu'elles ecrivent de même. C'est merveille de voir comment elles sont embarrassées avec leur *divin alphabet*, pour ecrire les mots Chinois. Ce qu'un François ecrit *tchai*, par exemple, un Portugais l'écrit *chai*, un Polonois *czai*, un Allemand *tschai* & un Italien *ciai*. Que dans mille ans d'ici un Américain entreprenne de recueillir l'histoire de la Chine dans les ecrits des Européens, il sera furieusement embarrassé avec toutes ces différences d'ortographe. S'il tombe sur des noms d'Empereurs, gare qu'il n'alonge encore plus leur liste, que nos savans n'alongent celle des Rois d'Egypte. S'il tombe, sur les livres de quelques savans où toutes ces orto-

graphes ſe trouvent horriblement mêlangées, fût-il un ſecond Œdipe, il dira ſûrement bien des abſurdités. Qui nous a dit que nous ne ſommes pas dans le cas de cet Américain, par rapport à la haute antiquité ? Mais le mal eſt ſans remede : notre ignorance nous ſuit juſques ſur les aîles du ſavoir. Pour ce qui eſt du chinois, il ſeroit aiſé de convenir en Europe, d'une ortographe commune, pour le petit nombre de ſes mots ; & de donner les variantes des différentes nations, pour prévenir les mépriſes. Le P. Valconſi, Polonois, qui a fait une bonne grammaire pour les Miſſionnaires, dit tout uniment, *Gallicâ quidem linguâ, ut opinor, pronuntiari & ſcribi poterit hæc lingua.* Si on vouloit ſuivre ſon avis, il ſeroit aiſé de faire une liſte de mots chinois ſelon l'ortographe françoiſe, qui ſerviroit de regle pour jamais. On verra dans la ſuite, qu'il faut être en Europe pour conſeiller aux Chinois de ſe ſervir de notre alphabet : ce ſeroit parler des couleurs en aveugle. Je ne vois qu'une ſeule maniere où ils pourroient faire uſage de nos lettres ; je veux dire, pour indiquer dans leur dictionnaire les ſons des caracteres. Pour indiquer, par exemple, que le caractere de *Charité* ſe lit *Gin*, ils mettent les deux caracteres *Jou* & *Lin* : le premier indique le commencement, le ſecond la fin du mot *Gin*, & grace à l'habitude, cela ne fait point d'embarras pour eux : mais il eſt clair qu'en ecrivant *Gin* avec nos lettres, ils ſe feroient mieux entendre.

NOTE 17, page 145.

A propos des cent millions d'hommes qui parlent la langue chinoiſe, diſons ici quelque choſe ſur la population de la Chine. Soit que la doctrine des *King* contienne les Lettrés, ſoit que la chaîne des evénemens, qui ont tour-à-tour précipité ou ſuſpendu, diminué ou augmenté la population, les ait embarraſſés, il eſt de fait qu'ils s'accordent à reconnoître le *Chang-ty* pour la cauſe des cauſes qui en troublent ou en accelérent le cours. « Les evénemens (dit le célebre *Te ſieou*), qui préparent l'augmentation ou la diminution » des hommes, ſont ſi diſparates & ſi liés, ſi lents & ſi efficaces, qu'il » n'y a ni politique ni prévoyance à leur oppoſer. Il faut être bien » etranger dans notre hiſtoire, pour ne voir qu'un méchaniſme de » cauſes naturelles, dans les conduites cachées du *Tien* ſur les géné- Population de la Chine.

» rations des hommes, pour les etendre ou les resserrer d'une ma-
» niere si conforme à ses vues sur tout l'Empire. Il faut être bien peu
» Philosophe, pour ne pas voir que la guerre, la peste, la famine,
» & les grandes révolutions, font crouler tout systême, par l'impossi-
» bilité démontrée d'en prévoir les causes, d'en suspendre les ravages,
» & d'en calculer les effets, par rapport à la population présente &
» future... Les expériences des Dynasties passées sont perdues pour
» celle qui s'écoule : les moyens même qui ont réussi, deviennent des-
» tructifs d'un siecle à l'autre ».

Voilà comment on pense ici sur la vraie cause de la population. Si on nous demande quelle est la raison de la prodigieuse population de la Chine, nous dirons que les moyens apparens, qui semblent devoir y contribuer davantage, sont : 1°. la piété filiale de toute cette grande Nation, & les droits de parenté, qui font qu'un fils est la plus riche possession de son pere, & la plus sûre ; 2°. la honte attachée à mourir sans postérité ; 3°. les mœurs générales, qui font du mariage des enfans la plus grande affaire des peres & des meres ; 4°. les honneurs que le gouvernement décerne aux veuves qui ne convolent pas à de secondes noces ; 5°. les adoptions fréquentes qui soulagent les familles, & en perpétuent les branches ; 6°. le retour des biens à la souche, par l'exhérédation des filles ; 7°. la solitude des femmes, qui les rend plus complaisantes pour leurs epoux, epargne à leur grossesse bien des périls, & les occupe du soin de leurs enfans ; 8°. le mariage des soldats ; 9°. l'immutabilité des impôts, qui toujours attachés aux terres, ne tombent jamais qu'indirectement sur le Marchand & l'Artisan ; 10°. le petit nombre des Marins & des Voyageurs ; 11°. le grand nombre de ceux qui ne sont chez eux que par intervalles ; 12°. la profonde paix dont jouit l'Empire ; 13°. la facilité des versemens d'une province dans l'autre, selon que l'abondance ou la disette y regne ; 14°. la vie frugale & laborieuse même des Grands ; 15°. l'exemption du vain préjugé de mésalliance ; 16°. la politique ancienne d'attacher la noblesse aux emplois & aux talens, ce qui empêche qu'elle ne soit héréditaire, & distingue les hommes sans distinguer les familles ; 17°. la décence des mœurs publiques, & l'ignorance des scandales de la galanterie.

Je respecte beaucoup l'érudition & les calculs de MM. Vossius,

Vallace, Montesquieu, &c.; mais je ne crois point à leurs résultats. Que savoient de tout le nord de l'Europe, de la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique & de toute l'Amérique, les Grecs, & les Romains leurs maîtres, pour qu'on puisse conclure, de leurs récits, un *à-peu-près* même de la somme totale des hommes en différens tems? Cet *à-peu-près* on le trouve pour la Chine dans les annales de chaque Dynastie; & je le mettrois ici, si je ne craignois d'être trop long, avec la quantité de terres cultivées, qui y correspond. Comme on est fort curieux aujourd'hui en cette matiere, je me hasarde à en donner un petit echantillon. Pour plus grande exactitude, je ne changerai rien à l'énoncé chinois; mais le Lecteur doit savoir que le mot *Ouan* signifie dix mille, qu'un *King* de terre contient cent *Mou*, & que le *Mou* est de de deux cens quarante pas chinois de longueur, sur deux de large: le pas est, m'a-t-on dit, de trois pieds.

On comptoit:

En 1370 { 1065 *Ouan* 2799 familles. 6054 *Ouan* 5812 personnes.
890 *Ouan* 4625 *King*, 68 *Mous* cultivés.

En 1502 { 969 *Ouan* 1548 familles. 6111 *Ouan* 6375 personnes.
429 *Ouan* 2310 *King*, 72 *Mous* cultivés.

En 1542 { 997 *Ouan* 2320 familles. 6253 *Ouan* 195 personnes.
436 *Ouan* 912 *King*, 60 *Mous* cultivés.

Sur quoi il faut remarquer qu'on ne mettoit alors dans les enumérations, que les personnes qui etoient entre 15 & 60 ans; & que les Soldats, les Mandarins, les Lettrés, & les Princes n'y etoient pas compris. Il faut aussi supposer que les domaines de l'Empereur & des Princes, les jardins & terres nouvellement défrichés n'entroient point dans ces calculs.

NOTE 18, page 146.

La difficulté que les Etrangers ont à prononcer exactement la langue chinoise, me donne occasion de laver les Chinois du reproche qu'on leur a fait d'être peu honnêtes envers les Etrangers. J'ose dire que rien n'est plus opposé à leurs mœurs, à leur caractere, à *Honnêteté des Chinois pour les Etrangers.*

leur morale & à leur politique. Les Navigateurs qui ont fait naufrage sur les côtes de Chine, pourroient apprendre à l'Europe combien elle est surpassée à cet egard en bienfaisance & en générosité. Pour les manieres & les procédés, il est de fait que les honnêtes gens d'ici en usent envers les Etrangers avec toute sorte de politesse, d'égards, d'attentions & de prévenances; les Princes du Sang même, & les Grands leur parlent avec un air d'affabilité & de bonté qui tient beaucoup de l'ancienne politesse Françoise. Quelque rigoureux que soit le cérémonial, loin de se tenir offensés de voir les Etrangers y manquer, ils sont les premiers à les en dispenser. En France, un Etranger qui ecorche notre langue, déconcerte notre sérieux; & les plus graves parmi nous, ne tiennent pas à entendre du françois tudesque ou espagnolisé. L'homme même en place, est un enfant à cet egard; en Chine au contraire un enfant est un sage. Il entend un Etranger prononcer son chinois sur des tons qui présentent les sens les plus risibles & les plus ridicules, & il ne sourcille pas. On a vu l'Empereur régnant encourager à parler les Européens nouveaux arrivés, qu'il avoit voulu voir; & corriger leurs phrases en les répétant adroitement. Sans cette indulgence naturelle aux Chinois, comment se hasarder à prêcher devant une grande assemblée, étant si difficile à un Européen de bien parler; & si aisé de dire le contraire de ce qu'il veut, faute de prononcer correctement? Aussi nos Missionnaires ne se lassent pas d'admirer sur cela le sang-froid & le bon sens des Chinois; & se hasardent assez-tôt à prêcher leurs Néophites, parce qu'ils sont bien assurés que leurs méprises ne feront pas sourire un enfant.

NOTE 19, page 148.

Des mots nouveaux dans la langue chinoise.

Ceci doit s'entendre du Chinois proprement dit; car depuis que les Tartares sont les maîtres de la Chine, plusieurs mots tartares ont eté *chinoisés*. Mais outre qu'ils n'entrent que dans les livres d'affaires, & ne sont d'usage que dans la conversation, ils n'ont guere cours qu'à *Pé-king* & aux environs. Plus anciennement la secte de *Foë* & les autres, ont porté dans la langue chinoise des mots indiens & thibétains. Les Lettrés s'en sont plaints; & grace à leur fermeté, le bon goût les a resserrés dans les livres de ces sectes. A propos de nou-

veaux mots, voici un fait qui mérite d'être sçu au-delà des mers. L'Empereur regnant travaille tous les jours à perfectionner la langue *tartare-mantcheoux* de ses aïeux. Il fait & fait faire de nouveaux mots en tout genre. Ces mots sont pour la plupart tirés du *Mantcheoux*, par analogie, par extension, par dérivation; & d'autres, en petit nombre, sont formés sur des mots chinois. Presque tous sont sonores, expressifs & bien faits. Qui oseroit dire qu'il n'en a pas eté ainsi dans l'Antiquité? Dans ce cas il ne faut pas être surpris si quelques langues anciennes sont plus régulieres que toutes celles qu'on parle aujourd'hui en Europe. Les gens de Lettres & les Grands examinent les nouvelles listes de mots qu'on doit présenter à l'Empereur pour être approuvés. Ceux que Sa Majesté admet, sont publiés dans les tribunaux; on s'en sert, on les imprime, l'usage s'en répand, & la langue tartare est enrichie. La langue françoise va toujours dégénérant, à force d'acquérir des mots etrangers & de perdre les siens. Seroit-il impossible que des gens habiles fussent chargés de faire un choix dans nos anciens Auteurs, des mots qui pourroient enrichir le françois d'aujourd'hui? On a beau dire avec Horace, que l'usage décide en matiere de langue, & que l'usage est un maître capricieux & bisarre qui ne suit aucune regle; la Cour qui accrédite les nouveaux mots, pourroit ressusciter les anciens, si elle le vouloit efficacement. Les Académies, les Journaux, les papiers publics en auroient bientôt consacré l'usage; & la mode le répandroit. La République des Lettres de Chine est mieux policée que la nôtre, graces aux soins du Gouvernement; aussi ne faut-il point de glossaire pour entendre les déclarations, les edits, & les loix des Empereurs des tems les plus reculés.

NOTE 20, page 149.

Des nuances dans les expressions de la langue chinoise.

Ces assertions, sur les nuances multipliées des expressions de la langue chinoise, demanderoient des preuves détaillées: mais le moyen de tout dire? Les détails où nous entrerons dans la suite sur les caracteres, feront entrevoir ce qu'il n'est pas possible d'exposer ici avec une certaine etendue.

NOTE 21, page 150.

Mariage des mots.

Ces mariages de mots ne ſont guere que pour le diſcours & la converſation. Dans les livres, un caractere ſeul, peint & montre ce qu'on ne peut faire entendre qu'en pluſieurs mots. Cependant comme la clarté marche avant tout, la compoſition la plus relevée admet quelquefois des mariages de mots, pour reſſerrer ceux dont la ſignification eſt trop etendue, & les circonſcrire dans un ſens fixe & limité. Ainſi, par exemple, le mot *ngai*, ou plutôt *gai*, qui ſignifie *amour* en général, ſe modifie par des additions. *Je-gai*, c'eſt amour ardent; *ts'e-gai*, amour de tendreſſe d'un pere pour ſon fils; *king-gai*, amour mêlé de reſpect; *ki-gai*, amour aveugle & ſans bornes, tel que celui d'une mere affolée de ſon fils. Je me ſuis donné la peine de compter combien ce mot *gai* acquéroit ainſi de ſignifications modifiées, reſſerrées, amplifiées, &c.; & j'ai trouvé que le nombre en montoit à plus de cent. Combien d'autres mots qui en acquierent autant, ou même plus!

NOTE 22, ibid.

Compoſition des Mots.

Cette facilité à compoſer de nouveaux mots, a des avantages infinis. Les Européens en ont profité avec ſuccès, tantôt pour ſuppléer aux mots qui leur manquoient pour prêcher l'Evangile; tantôt pour déterminer les anciens à un ſens clair & précis, qui diſtingue l'enſeignement de la foi, des idées vagues des Lettrés. Bacon, en comparant à cet egard la langue grecque avec la latine, en concluoit en faveur des Grecs: *Græcos fuiſſe artibus...... magis idoneos.*

NOTE 23, page 152.

Langue françoiſe originairement monoſyllabique.

En y regardant de près on trouveroit peut-être que la langue françoiſe a eté monoſyllabique dans ſon origine. 1°. Ses mots les plus eſſentiels ſont encore pour la plupart des monoſyllabes: *ciel*, *air*, *eau*, *feu*, *vent*, *mer*, *Roi*, *Dieu*, *corps*, *œil*, *main*, *pied*, *cœur*, *doigt*, *fleur*, *bien*, *mal*, *vrai*, *faux*, *grand*, *nain*, *noir*, *blanc*, *pain*, *vin*, &c... 2°. Ceux qui ſont terminés par un *e* muet, comme *ange*, *ame*, *âge*, *toile*, *lime*, *hache*, *femme*, *fille*, *homme*, &c., ne peuvent pas plus être regardés comme polyſyllabiques, que les mots Chinois, *pan*, *fan*,

tan,

tan, &c.; que M. Freret, d'après quelques Missionnaires, ecrivoit *pane*, *fane*, *tane*, pour mieux rendre le son de la lettre *n*, sur laquelle on appuie dans la prononciation : nos Poëtes même, qui consultent plus leur oreille que leurs yeux, ne les comptent que pour une syllabe à la fin de leurs vers. 3°. Plusieurs mots sont aujourd'hui polysyllabiques, qui etoient des monosyllabes dans l'antiquité : comme *val*, dont on a fait *vallée*; ceux qui savent le vieux françois, ou même le gascon, n'ont pas besoin qu'on leur dise que le nombre de ces mots alongés, est très grand. 4°. Les polysyllabiques les plus essentiels, & tirés du fond de la langue, ne sont devenus tels, que par des terminaisons ajoutées pour en faire des verbes, des adverbes, des adjectifs : ainsi, de *froid*, sont venus *froidir*, *froidure*, *froidement*; de *blanc*, *blanchir*, *blancheur*, *blanchement*, *blanchisserie*, *blanchissage*, &c... ; cette remarque est si juste, qu'il ne faut qu'ouvrir un dictionnaire de rimes pour sentir que ces finales sont postiches, & s'adaptent à plusieurs mots; ce qui me feroit penser qu'elles ont pu être dans leur origine, comme les finales que les Chinois ajoutent en parlant, pour distinguer les substantifs & les adjectifs des verbes : ainsi en *Kouan hoa*, on dit, *Ge teou*, le Soleil; *Ya teou*, une Servante; *Tchou tse*, Maître; *Fang tse*, Maison, *Teou eul*, Chef d'ouvriers; *Niu eul*, une Fille; *Hao ti*, Beau; *Ta ti*, Grand. Les trois syllabes *Teou*, *Tse*, *Eul*, indiquent les substantifs, & la syllabe *Ti*, un adjectif. La seule différence que je vois entre ces finales postiches & les nôtres, c'est que nous les avons unies avec les mots qu'elles terminent, & que les Chinois ont eté forcés de les séparer, par la nature de leurs caracteres, & par le *Ouen tchang*, ou langage des livres, qui ne s'en sert presque point. 5°. Enfin, plusieurs de nos mots ne sont que deux monosyllabes réunis en un seul, comme *mort-né*, *mal-heur*, *bon-heur*, *bien-tôt*, &c...

Note 24, page 152.

Harmonie des vers.

Je ne sais pas assez en quoi consiste l'harmonie de nos vers, pour oser en parler; mais sur les souvenirs qui me restent de ce que j'en ai oui dire autrefois, il me semble qu'on a remarqué que nos vers les plus chantans, sont peu tissus de mots polysyllabiques : j'ai cru moi-même avoir remarqué dans ma jeunesse, que nos plus grands

Poëtes faiſoient beaucoup d'éloges des mots les plus courts. Racine a dit :

> Celui qui met un frein à la fureur des flots.....
> Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.....
> La foi qui n'agit point, eſt-ce une foi ſincere ?.....

Si on y fait attention on trouvera peu de *ſeſquipedalia verba* dans nos plus beaux vers. Au moins puis-je aſſurer que les beaux vers du *Chi-king* gagnent à être compoſés de monoſyllabes. Comment ſe peut-il faire que les Chinois aient vu ſi clair ſur ces bagatelles il y a plus de trois mille ans, & que bien des Européens n'aient pas ſenti qu'il falloit au moins ſe ſervir de nos mots monoſyllabiques pour varier la cadence, & ne pas filer l'ennui dans des vers ronflans & bourſouflés ?

NOTE 25, page 153.

Mépriſes ſur les Chinois.

Il eſt certain que la plupart des écrivains ont préſenté la langue & la prononciation Chinoiſe dans un faux jour ; mais il ne l'eſt pas moins, que bien des lecteurs ont entendu les choſes tout autrement qu'on ne les leur diſoit. C'eſt pitié de voir comment le compilateur des *Voyages* a blazonné les Chinois, en citant & arrangeant à ſa maniere ce qu'il a trouvé çà & là, & plus grande pitié encore de voir comment le peuple des lecteurs a conçu ſes narrés. Or, ſi l'on entend ſi mal ſes contemporains, & dans ſa langue naturelle, ſur les pays etrangers, comment doit-on prendre la penſée des anciens ſur des choſes encore plus eloignées de nos idées & de nos mœurs ?

NOTE 26, page 155.

Cadence des phraſes.

Quoique les mots Chinois ſoient tous monoſyllabiques, les phraſes ſont plus courtes, proportion gardée, que celles du françois & du latin. Cependant il faut y ménager des repos & des tranſitions. C'eſt un grand art ici d'arranger ſes mots de maniere que l'harmonie ne prenne rien ſur la clarté : harmonie ſi néceſſaire que ſans elle on ne peut rien dire ni entendre, qu'avec le plus grand dégoût. La ſcience des accens eſt un grand ſecours dans les livres ; mais en parlant, il faut ſe ſervir de certaines particules qu'on ajoute ou

qu'on retranche ſans altérer le ſens de la phraſe. Je crois preſque qu'il faudroit en chercher l'etymologie dans les tranſitions du chant, ou dans ces finales qu'on traîne pour ſauver à l'oreille un vuide déſagréable & bruſqué. Dans la poéſie on pouſſe la délicateſſe encore plus loin. Il faut que tous les mots donnent des ſons cadencés, pleins & harmonieux. Quand le ſujet même le ſupporte, il faut viſer à l'harmonie imitative. Le Chinois fournit des mots, permet des licences, & offre des facilités en ce genre dont nos langues d'Europe ne ſont pas ſuſceptibles. Un etranger ne ſent guere cette ſorte d'agrément; cependant il perce aſſez pour qu'on en remarque quelque choſe. Celui des refrains dans les petites poéſies, dans les chanſons, eſt plus ſenſible. Il eſt très-ancien, & on en trouve pluſieurs exemples dans le *Chi-king*. Que le lecteur etudie le goût de l'antiquité dans les chanſons ſuivantes. « Le rat a la peau » de rat, & l'homme eſt ſans probité. (*bis.*) Pourquoi lui laiſſer » la vie? Le rat a les dents de rat, & l'homme eſt ſans tempérance. » (*bis.*) Pourquoi lui laiſſer la vie? Le rat a le corps d'un rat, » & l'homme eſt ſans humanité. (*bis.*) Pourquoi ne pas l'exter- » miner? » — « Déjà les grillons rentrent dans nos demeures, l'an- » née va finir : ouvrons notre ame au plaiſir avant que le ſo- » leil & la lune aient fini leur courſe; mais que la vertu n'ait » pas à rougir de nos amuſemens, ne perdons pas de vue les de- » voirs qu'elle impoſe. Les vrais plaiſirs ſont innocens. Le ſage » eſt toujours en garde contre la ſéduction de la volupté. Les gril- » lons rentrent dans nos demeures, l'année va finir : jouiſſons » des douceurs de la vie, le ſoleil & la lune ſont preſque au » bout de leur carriere; mais que la vertu n'ait point à rougir » de nos fêtes. Ne perdons pas de vue les miſeres de la vie. » Les vrais plaiſirs ſont innocens, le ſage ſe poſſede juſques dans » les bras de la volupté ». — « L'hirondelle vole d'une aîle légere. » J'ai accompagné mon amie auſſi loin que j'ai pu. Il a fallu s'en » ſéparer. Je la cherche en vain des yeux dans le lointain le plus reculé, » elle ne paroît plus; coulez, coulez mes larmes. L'hirondelle » chante en volant. J'ai appellé mon amie à grands cris, j'ai » fait répéter ſon nom aux echos, & je n'ai pu m'en faire enten- » dre, elle etoit déjà loin de moi; coulez, coulez mes larmes : je

» ſuccombe à ma douleur: O chere & tendre amie, tes vertus faiſoient les délices de mon ame! Fidelle au vrai, tu aurois rougi du moindre déguiſement. Jamais ta belle ame n'a chancelé dans les voies de l'innocence. La bienfaiſance etoit ton penchant. La ſageſſe guida toujours tous tes pas. O que tu m'exhortois tendrement à reſter fidelle à l'époux que la mort m'a enlevé »! J'ai traduit ces chanſons comme on copie une miniature avec du charbon. Obſervons en paſſant, que le recueil du *Chi-king*, a eté fait ſur les poéſies qui couroient dans les provinces, & que les Empereurs ſe faiſoient apporter quand ils faiſoient la viſite de l'Empire, pour juger des mœurs publiques. Les politiques Chinois en diſent bien long ſur cette maniere d'en juger, qu'ils prétendent être très-ſûre. Les Empereurs ſe faiſoient auſſi apporter les bagatelles de mode.

NOTE 27, page 155.

Le climat n'influe pas ſur le caractere des Chinois.

« Chez les Peuples orientaux, dit un ancien, la formation de la parole ſe fait preſque toute entiere par le jeu de la langue & des dents, au lieu que la prononciation des Peuples du midi, eſt preſque toute labiale, celle des habitans du nord eſt gutturale, & celle des occidentaux part du fond de leur palais ». Sur l'expoſé de ce fait, que l'auteur ſuppoſe conſtaté, par rapport aux nations barbares qui environnoient la Chine de ſon temps, il conclut que celles du midi & de l'orient ont plus de diſpoſition à ſaiſir l'harmonie de la prononciation chinoiſe. Le plaiſant, c'eſt qu'il va juſqu'au ſoleil pour en trouver des raiſons. Obſervons en paſſant que le ſyſtême des climats de Charron, adopté par Monteſquieu, eſt démontré faux pour la Chine. L'induſtrie, par exemple, & l'activité caractériſent les Chinois des provinces méridionales. Leurs anciennes & nouvelles révoltes prouvent qu'ils ſont auſſi jaloux de leur liberté que les Spartiates qui n'etoient point au nord non plus. Dès le tems de *Yu* on a connu ici que le génie, les mœurs générales, les caracteres & les goûts varioient à certains egards d'une province à l'autre. Les détails où entre le *y-tong-tchi* à ce ſujet ſont curieux & bien touchés, & la politique du gouvernement a toujours eu egard à ces variations. *La maniere de gouverner*, dit le *Ly-ki*, *doit être différente ſelon les provinces & les*

districts, parce que les mœurs des peuples y sont différentes. Mais ces différences n'ont jamais eu lieu que par rapport à la nature des impôts, au plus ou moins de sévérité, au choix des gens à talent, &c. Le corps des loix a toujours eté le même pour tout l'empire. Il seroit curieux de comparer le systême politique de Chine, sur ce point avec ceux de l'Europe. Mais, comme dit *Lieou-tchi : l'homme qui mesure le ciel & la terre, ne sait pas mesurer la capacité de son cerveau. La réflexion & la science ont beau l'étendre, l'univers ne peut y entrer.*

NOTE 28, page 156.

Erreur de Bacon en parlant des langues.

Selon Bacon, il est remarquable que les langues anciennes sont pleines de déclinaisons, de conjugaisons, de cas, de tems, &c., & l'on n'en trouve point dans les langues modernes ; d'où il conclut en faveur de l'antiquité, *ingenia priorum seculorum nostris fuisse meritò acutiora & subtiliora.* Bacon s'est trompé & dans le principe & dans la conséquence.

NOTE 29, ibid.

Etat des Lettres en Chine, sous les diverses Dynasties.

L'Europe nomme les siecles d'Alexandre, d'Auguste, de Charlemagne, de Léon X, & de Louis XIV, comme les plus glorieux aux lettres; la Chine nomme les Dynasties des *Tcheou*, des *Han*, des *Ta'ng*, des *Song* & des *Ming*. Celle des *Tcheou* lui a donné les plus célébres ecrivains, & la brillante ecole de Confucius. Les *Han* ont recueilli & commenté tout ce qui avoit echappé à la persécution des *Ts'ing-chi-hoang.* La Dynastie des *Ta'ng* a ouvert la carriere des beaux arts, & porté la poésie au plus haut degré où elle puisse parvenir. Celle des *Song* a répandu sur tout un goût de systême qui a substitué la physique spéculative à celle des faits & des observations, obscurci l'histoire, maniéré l'eloquence, fardé le style, &c.; mais qui a appris à approfondir les choses, à les analyser, à les apprécier, à voir les conséquences dans leurs principes, & à demander plus de raisons que de raisonnemens. Les *Ming* plus sages ont pris les anciens pour modeles, & les ont presque egalés; ont profité des fautes des *Song* pour les eviter, & de leur méthode pour la perfectionner. L'érudition la plus exquise, la critique, le bon goût & la pureté du style, caractérisent la plupart

des grands ouvrages qu'ils ont laiſſés. Les *Tſin'g*, qui ſont aujourd'hui ſur le trône, ont eu la politique de faire faire de magnifiques editions des ouvrages les plus eſtimés, & la modeſtie d'y inférer à propos des additions & des corrections ſans toucher au texte original. En général même, il ſuffit ici que le plan d'un ouvrage ſoit bien entendu, pour lui aſſurer l'immortalité : chaque génération ſe fait gloire d'en perfectionner l'exécution. On ne compte pas les années pour ces ſortes d'entrepriſes littéraires, & tous les ſavans s'empreſſent d'y contribuer. Auſſi je ne crains point de dire que nous n'avons en Europe aucun ouvrage d'erudition, de ſcience & de critique auſſi complet en ſon genre, & où il regne tant de modeſtie & d'impartialité, que dans la plupart de ceux qui ont paru ſous cette Dynaſtie. La vraie raiſon de cela, c'eſt qu'il eſt egalement honteux & funeſte de ſe tromper, lorſqu'on travaille par ordre de l'Empereur. Comme tous ceux qui travaillent ainſi, ſont caution les uns pour les autres ; qu'ils ſont les premiers Lettrés de l'Empire pour l'ordinaire, en aſſez grand nombre pour faire des recherches, & à portée de les faire, puiſqu'on ne les gêne pas pour le tems, & que toutes les bibliotheques de la cour leur ſont ouvertes, il leur eſt aiſé de ne laiſſer rien paſſer que la balance de la critique à la main.

NOTE 30, page 157.

De la ponctuation chez les Chinois.

Les anciens Grecs & Romains ne connoiſſoient pas les points & les virgules. Il me ſemble que ce fut Néron qui donna cours à cette maniere ſi naturelle d'aider l'attention du lecteur. Les anciens Chinois, à en juger par les monumens les plus authentiques, n'ont pas connu non plus la ponctuation. Les modernes par reſpect pour eux, n'oſent s'en ſervir dans les ouvrages de haut ſtyle, ni dans tout ce qui doit être préſenté à l'Empereur. Quelque difficiles que ſoient les *King*, on ne les imprime avec des points, que quand ils ſont accompagnés d'un commentaire, ou deſtinés pour les ecoliers. Les Chinois ſe peignent en tout.

Note 31, page 157.

Toutes les Dynaſties ont fait publier des commentaires ſur les *King*. Ceux des *Song* ſont très-ſavans, mais ils ont eté ſurpaſſés par ceux de la Dynaſtie régnante. Voici une courte notice du plan ſur lequel ils ſont faits. Au commencement de chaque *King*, on trouve une ſuite bien faite de textes originaux des anciens; 1°. ſur ſon authenticité, ſur la maniere dont il a eté conſervé, publié, &c.; 2°. ſur l'autorité qu'il a toujours eue dans l'Empire, ſur l'excellence de la doctrine qu'il contient; 3°. ſur la maniere d'en ſaiſir le vrai ſens & d'en prendre l'eſprit. Après viennent la liſte chronologique de tous les auteurs qu'on cite dans le cours du commentaire, & les planches, cartes, figures, & monumens anciens auxquels il renvoie. Chaque chapitre commence par un expoſé critique de ce qui y eſt contenu. On trouve enſuite le texte avec les variantes & les notes grammaticales. La gloſe l'explique, & le paraphraſe d'une façon claire & nette; puis les notes eclairciſſent tout ce qui a trait à la géographie, aux loix, aux mœurs, à l'hiſtoire, à la religion, aux rites, à la phyſique, à la botanique, &c. La maniere de traiter chaque point eſt ſimple & naïve. Dans ce qui ne fait aucune difficulté, les commentateurs diſent la choſe; dans ce qui eſt douteux, ils alleguent les textes originaux des ſavans, les comparent, les diſcutent, & ne propoſent leur ſentiment qu'en alléguant leurs raiſons, & en invitant le lecteur à les juger; dans ce qu'on ne peut expliquer, ils en avertiſſent bonnement. Qu'on nous permette d'obſerver que ſi les plus habiles Chinois ſont embarraſſés pour expliquer leurs *King*, ſur leſquels ils ont tant de mémoires & où tout eſt ſi près de leurs idées, il peut y avoir bien du mécompte dans la maniere dont les ſavans d'Europe expliquent les anciens livres des nations etrangeres. Je n'en excepte pas même les Livres Saints, pour tout ce qui eſt hors de la ſphere du dogme & de la morale. Qu'il nous ſoit permis même d'ajouter que les Chinois, ſoit à raiſon de leurs mœurs (*) dont le fond n'a jamais changé, ſoit à cauſe de leurs richeſſes en traditions & en monumens anciens, pourroient nous donner bien des

Commentaires ſur les *King*.

(*) Nous aurons occaſion de faire voir dans la ſuite de ces Mémoires, combien la connoiſſance des mœurs chinoiſes eſt utile pour l'intelligence des Livres Saints.

lumieres ſur l'Ecriture Sainte, & faire evanouir bien de fauſſes difficultés. Voici des exemples pour faire entendre ma penſée. On rêve en Europe, on cherche des tournures, pour expliquer comment Putiphar, Eunuque de Pharaon, avoit cependant une femme. Rien de plus facile à expliquer ſelon les mœurs Chinoiſes. 1°. Il y a des Eunuques qui ont eté mariés, ont eu des enfans, & que la miſere a réduits à ſe mutiler & à ſe vendre; d'autres ont eu recours à ce ſingulier expédient, pour echapper à la rigueur des loix. J'en connois au Palais, de ces deux eſpeces. 2°. Quelques Eunuques riches achetent une femme pour avoir ſoin de leur ménage, & les ſoigner dans leur vieilleſſe. Sous la Dynaſtie paſſée, les Eunuques qui etoient dans les grands emplois, avoient pouſſé l'inſolence juſqu'à ſe faire des ſerrails. Comment David vit-il *Betſabée* dans le bain? Pourquoi *Urie* s'obſtina-t-il à ne pas vouloir aller chez lui? Tout cela eſt encore aiſé à expliquer ici. Les maiſons des particuliers ne ſont pas elevées. L'Empereur a des galeries elevées dans ſon palais, des montagnes dans ſes jardins d'où il voit toute la ville. Un Tartare n'oſeroit aller chez lui dans la poſition où ſe trouvoit *Urie*. Rien de plus ordinaire que de voir l'Empereur envoyer des plats de ſa table à ſes grands, ſes officiers, &c. *Vaſthi* ne voulut pas paroître devant les ſeigneurs Perſans: une Impératrice de Chine ne le voudroit pas non plus. On voit dans l'hiſtoire, qu'une des Reines aima mieux ſe laiſſer noyer dans une inondation, que de s'expoſer à être vue en ſe ſauvant. Ces dernieres années, l'epouſe du frere de l'Empereur, faillit à être brûlée avec ſon palais, parce que, quoiqu'environnée de flammes, elle attendoit qu'on lui apportât ſa chaiſe pour s'y enfermer. Tout ce qui regarde *Eſther* (*) eſt parfaitement dans les mœurs Chinoiſes; & à l'occaſion de Mardochée, nous remarquerons que le *Ne kong* (premier miniſtre) ayant été choqué de ce que quelqu'un, qu'il prit fauſſement pour un Européen, avoit embarraſſé le chemin de ſa chaiſe, ſuſcita une perſécution à la religion, pour ſe venger; & auroit pouſſé les choſes auſſi loin qu'Aman, ſi l'Empereur etoit entré dans ſes vues, & ſi ſa mort

(*) Nous avons entre les mains un Commentaire très-curieux, ſur le livre d'Eſther, qu'on explique par les mœurs & uſages de Chine; nous pourrons le publier quelque jour, au moins en partie.

tragique

tragique n'avoit pas coupé court à tout. Les Chinois ſe couchent tout nuds, & ſe roulent dans leurs draps & dans leurs couvertures dont ils ſe font une eſpece d'etui. Voilà de quoi expliquer comment le jeune homme dont il eſt parlé dans la Paſſion, *rejectâ ſindone nudus profugit.* Rien de plus facile à expliquer auſſi que la maniere de compter les trois jours que J. C. fut dans le tombeau. On s'exprime ici tous les jours comme les Evangéliſtes. Si vous demandez à un Chinois quel âge a un enfant qui eſt né le dernier jour de l'an, il vous dira qu'il a trois ans, lorſqu'il n'a réellement qu'un an & quelques jours. Je vais plus loin, & je dis qu'on explique en Chine ſans embarras pluſieurs faits conſignés dans les Annales de l'Egliſe, qui ſont difficiles à cauſe de nos mœurs d'aujourd'hui. On a voulu oppoſer les réflexions & la critique aux narrés des hiſtoriens Eccléſiaſtiques. Ce qui s'eſt paſſé & ſe paſſe tous les jours en Chine, prouve qu'il ne faut pas argumenter contre les faits, mais les vérifier. Malgré la douceur des loix & la décence des mœurs publiques, pluſieurs Mandarins des provinces ont traité quelques Néophites avec une cruauté plus qu'Iroquoiſe. Un d'eux, il y a peu d'années, fit donner la baſtonnade ſur la plante des pieds à une jeune vierge, ce qui eſt horrible & incroyable ici. Comment expliquer, en raiſonnant, les careſſes qu'on faiſoit à la Cour aux Européens, la liberté qu'on leur laiſſoit de prêcher la religion, la pompe avec laquelle ils célébroient leurs fêtes dans leurs egliſes, & les edits terribles qu'on envoyoit dans quelques provinces ? Nous ne voulons offenſer perſonne; mais nous oſons le dire à la face du ciel & de la terre : telle difficulté ſur l'Ecriture Sainte, qui etonne & embarraſſe à Paris, feroit pitié à *Pé-king. Je ne crains ni ceux qui ont de bons yeux, ni les borgnes, ni les aveugles* (diſoit un grand Miniſtre du tems des *Song*) *je ne crains pas même les vues courtes ; mais je ſuis à-bout vis-à-vis de ceux qui ont la berlue.*

NOTE 32, page 159.

La ville de *Pé-king* eſt un ſpectacle bien nouveau pour un Européen. S'il ſait réfléchir & voir en philoſophe cette grande ville, la plus belle de l'Aſie Orientale, & la plus peuplée de l'univers ; il ne ſe laſſe pas d'admirer, que près de trois millions d'hommes

De la ville de Pé-king.

rassemblés dans sa vaste enceinte, y soient régentés par la police, comme des ecoliers par leurs maîtres, & osent encore moins s'y emanciper. Des rues plus larges que celle qui est vis-à-vis le Luxembourg à Paris, sont remplies d'allans & de venans. Les uns sont à pied, les autres en charrette, ceux-ci à cheval, ceux-là dans des chaises à porteur; il y en a qui portent des fardeaux, d'autres crient les denrées qu'ils vendent; la foule est prodigieuse, & la tranquillité regne par-tout. Ce n'est pas aux piétons à être sur leurs gardes, c'est à ceux qui sont à cheval ou en chaise à prendre garde de les eclablousser; un Grand craindroit de heurter un vendeur d'allumettes. Au moindre cri, les soldats du corps-de-garde voisin accourent d'abord, & terminent tous les différends avec quelques menaces, ou avec des coups de fouet quand on n'obéit pas sur le champ. La nuit venue, les barrieres des petites rues se ferment, chacun est retiré chez soi; on n'entend que le bruit des soldats qui battent les veilles; on ne rencontre que le guet qui fait sa ronde pour veiller à la sûreté publique. Il y donne tant de soins, qu'on ne parle ni de vols ni d'assassinats. Au moindre signal d'incendie, les pompes, les soldats, les ouvriers, les Mandarins, les Grands & les Princes même arrivent de tous côtés. On arrose les rues plusieurs fois le jour pour abattre la poussiere. En eté, il y a de petites hutes d'espace en espace, où l'on donne au peuple de l'eau à la glace; il trouve par-tout des rafraîchissemens, des fruits, du thé, des maisons où l'on donne à manger. Chaque denrée a ses jours & ses endroits pour être exposée en vente. Les passans rencontrent par-tout de quoi s'amuser, soit à écouter lire des histoires, soit à entendre de petites comédies, soit à voir des faiseurs de tours & des curiosités. Dans les tems de calamité, l'Empereur fait distribuer des habits & du riz aux pauvres; dans les tems de réjouissance, on permet au peuple toutes sortes d'amusemens. En tout tems, malgré l'abord continuel des gens de toutes les provinces de l'Empire, des Tartares d'au-delà de la grande muraille, des nations nouvellement subjuguées, des peuples tributaires, &c., la paix & la tranquillité regnent partout. La police sait tout ce qui se passe jusques dans l'intérieur du palais des Princes; elle est informée de tous ceux qui arrivent ou qui s'en vont; elle a des catalogues exacts de toutes les personnes

de chaque maiſon; elle pourvoit à l'abondance de toutes les denrées; elle fait faire à tems toutes les réparations que demandent la commodité, la ſûreté & la propreté. Princes & Mandarins, Citoyens & Etrangers, Soldats & Courtiſans, Bonzes & Lamas, tout eſt ſoumis à ſon ſceptre; & ſans arrêts, ſans coup de rigueur, ſans paroître preſque y toucher, elle tient tout le monde dans l'ordre & le devoir. Je ne dis rien de la grandeur de cette capitale, de la longueur de ſes fauxbourgs, de la beauté de ſes murs, de la largeur de ſes remparts, de la variété des edifices publics, de l'alignement des rues, de la multitude des Palais, &c.; il faut les voir pour en comprendre l'effet. L'architecture travaille ici ſur d'autres plans que la nôtre, la magnificence ſuit d'autres idées, le goût a d'autres principes; malgré cela les préjugés d'Europe ne tiennent pas contre les nouveautés qu'on voit: le palais de l'Empereur annonce eloquemment ſa grandeur & ſa puiſſance à quiconque a des yeux.

NOTE 33, page 159.

Des particules numériques dans la langue chinoiſe.

Les particules numériques dans la langue Chinoiſe ſont en aſſez grand nombre. Leur principale deſtination eſt d'indiquer le genre ou même l'eſpece de la choſe dont on parle; ainſi *Tchi* m'indique tout ce qui eſt de figure longue, un *pinceau*, une *chandelle*, &c. *Yuen*, les *Mandarins*; les *gens en place*. *Pa*, tout ce qui a un manche, comme *couteau*, &c. Je ne crois pas qu'aucune autre langue ait des particules dans ce goût. Le beſoin les a fait inventer aux Chinois pour la clarté du *Kouan-hoa*, à laquelle elles contribuent beaucoup. On les appelle numériques, parce qu'il faut les mettre, dès qu'on parle au pluriel ſur-tout, ou qu'on articule le nombre.

NOTE 34, page 160.

Des Chinois qui ſe font entendre en figurant par des geſtes les caracteres des mots.

Pluſieurs Ecrivains s'accordent à dire que le peuple en Chine ne ſait pas lire; ce qui eſt vrai. Puis ils avancent gravement que les Chinois ne réuſſiſſent ſouvent à ſe faire entendre, qu'en traçant les caracteres des mots qu'ils ne peuvent faire comprendre; en cela ils ſe contrediſent. Il faut dire tout uniment que les Chinois parlent, converſent, traitent d'affaires, comme tous les autres peuples; mais que

quelques ignorans voulant jouer les Lettrés, se servent de termes tirés du *Ouen*, & en esquissent les premiers traits pour se faire entendre de ceux qui ont la patience de les ecouter. Il faut avouer aussi que quelques provinciaux ont la prononciation si extraordinaire, qu'on seroit tenté de leur dire, comme un plaisant à un begue : *ecrivez, Monsieur, je ne vous entends pas.* L'Empereur *Yong-tching*, qui etendoit ses attentions à tout, voulut que les maîtres des colleges impériaux qui sont aux quatre portes du Palais, fussent tirés de toutes les provinces, pour accoutumer les fils des Grands de sa Cour à toutes les prononciations.

NOTE 35, page 160.

Des loix en Chine.

On a donné l'histoire des loix de Chine (en 74 volumes), en remontant de dynastie en dynastie, jusqu'à *Yao* & *Chun.* Comme elles ont eté faites pour un empire immense dont les peuples ont toujours conservé le même génie & les mêmes mœurs, elles ont entre elles, malgré leur différence, une analogie sensible qui les ramene vers une même fin, & ouvre le plus vaste champ aux réflexions. Que de secours d'ailleurs dans ce que l'histoire en raconte d'âge en âge, dans les discussions des plus beaux génies de chaque siecle, dans les inconvéniens & les abus que le tems a découverts, dans les restrictions, les modifications, les adoucissemens auxquels il a fallu avoir recours, dans les additions même, les changemens & les abrogations qui caractérisent chaque dynastie & son gouvernement! Enfin, les loix de Chine embrassant toutes les parties de l'administration, elles ouvrent au génie une carriere où il ne trouve de limites que celles qu'il veut se tracer.

Qu'on en juge par cette légere notice du code de la dynastie régnante. Ce grand ouvrage, qui s'appelle en Chinois *Tai-tsing-hoei-tien*, est divisé en 250 livres, & comprend toutes les loix religieuses, civiles, politiques, militaires, criminelles, bursales, &c., de tout l'Empire. Le premier livre traite de ce qui regarde le tribunal du *Tsong-gin-fou*, ou de la Maison de l'Empereur, & marque en détail ce qui doit s'observer par rapport à la police, aux revenus, aux dépenses, aux cérémonies, & tout ce qui concerne la Famille Impériale, les Princes du sang, les Esclaves, les Eunuques, les Officiers de l'in-

térieur du Palais. Le deuxieme livre traite du *Nei-ko*, ou du tribunal des Ministres d'etat & des Chambres qui en dépendent pour l'expédition des affaires du dedans & du dehors. Les 21 livres suivans regardent le *Ly-pou*, ou tribunal des Mandarins, soit le grand qui est à *Pé-king*, soit les autres qui sont dans les capitales des Provinces. Après avoir détaillé les regles qu'on doit suivre dans le choix de ceux qu'on peut proposer pour les emplois, les loix fixent les divers degrés du mandarinat & les grades de chaque degré, leurs revenus, leurs honneurs, leurs droits, leurs préséances respectives ; & coupent cours à tous les conflits d'autorité & à toutes disputes pour le rang. Elles touchent ensuite le partage des emplois entre les Chinois, les Tartares & les Mongoults, & fixent la maniere dont les uns doivent succéder aux autres, ou les remplacer, selon l'exigence des cas. Après vient tout ce qui regarde 1°. la promotion des Mandarins d'un emploi à l'autre, les informations qui doivent la précéder, les précautions qu'il faut prendre & les cautions qu'on exige. 2°. Les succès & les soins qui peuvent procurer d'être promu ; les négligences & les fautes qui les balancent ou les effacent ; les malversations qui méritent des abaissemens, le retranchement des revenus, ou la cassation. 3°. Tout ce qui regarde les absences, les congés, les maladies, les suppléances, les voyages en Cour. 4°. La confession des fautes, les accusations, ceux qui peuvent ou doivent les faire, & le tems qu'on reste dans chaque emploi. 5°. Les raisons de se retirer, comme maladie, vieillesse, &c. celles d'interrompre ses fonctions, comme deuil, funérailles, &c., 6°. Les titres qu'on accorde aux peres & meres, aïeuls, bisaïeuls des Mandarins selon leur rang ; ceux que le gouvernement leur décerne après leur mort à eux mêmes ; & l'argent qu'il donne pour la pompe de leurs funérailles, &c. Sur quoi il faut remarquer que la noblesse & les titres remontent, mais ne descendent pas, à moins qu'un mérite & des services extraordinaires n'exigent des exceptions.

Depuis le vingt-troisieme livre jusqu'au cinquante-septieme, tout regarde le *Hou-pou*, ou tribunal des Finances. On y voit en détail 1°. ce qui concerne les impôts en bled ou en argent, qu'on leve sur les terres ; les différentes proportions de ces impôts selon

la fertilité de la terre ; les adouciſſemens pour les terreins nouvellement défrichés ; les exemptions des terres des Tartares ; & ce qu'on peut exiger pour les pâturages, les bois, &c. 2°. Les ſoins qu'il faut donner à l'agriculture pour l'encourager, la faciliter, la diriger, la maintenir, l'etendre, &c. 3°. Les enumérations des familles & des perſonnes de chaque diſtrict, & les réſultats généraux pour chaque province. 4°. La maniere de percevoir les impôts, & d'avertir la Cour de ce qu'on a ramaſſé ; les cas où il faut les diminuer, les ſuſpendre, en faire grace, donner même des ſecours au peuple. 5°. Ce qui doit être employé dans la province, des bleds & de l'argent provenu des impôts ; ce qu'on doit faire du ſurplus ; les comptes de recette & de dépenſes ; la maniere de garder l'argent du tréſor & de l'en tirer ; ce qui concerne les greniers publics de la Capitale & des Provinces, leur police & leur adminiſtration. 6°. Ce qui regarde la fonte de la monnoie & l'argent. 7°. Le ſel, les douanes, les entrées. 8°. Ce que chaque Province doit envoyer pour la maiſon de l'Empereur en denrées, fruits, etoffes, ouvrages, &c. On conduit ici tous les ans, des provinces du Midi, des arbres de *Ly-tchi*, plantés dans des caiſſes, & l'Empereur a le plaiſir de cueillir lui-même cet excellent fruit. 9°. Les revenus attachés à chaque emploi de l'Empire, la maniere de les payer, les récompenſes qu'y ajoute l'Empereur, &c. ; tout ce qui regarde la maniere de tenir les comptes & d'en rendre raiſon ; ce qu'il faut faire enfin dans les cas de malverſation, de vol, d'inexactitude, &c.

Depuis le cinquante-ſeptieme livre juſqu'au cent-onzieme il n'eſt queſtion que du *Ly-pou*, ou tribunal des Rites. On y décrit en détail tout ce qui regarde 1°. le cérémonial en général, l'etiquette, les uſages pour tout ce qui a trait à l'Empereur, l'Imperatrice, les Princes, leurs enfans, &c., & tout ce qui eſt à leur uſage, comme meubles, habits, chars, chaiſes, &c., ſoit dans l'intérieur du Palais, ſoit lorſqu'ils paroiſſent en public. 2°. Les honneurs dont jouiſſent les Princes, les Grands, les Mandarins ; les divers ornemens de leurs habits, de ceux de leurs epouſes ; le nombre des perſonnes qu'ils ont à leur ſuite, &c. 3°. Ce qui s'obſerve dans les cérémonies annuelles & particulieres du Palais, les fêtes extraordinaires,

les mariages, &c.; la maniere de recevoir les edits, déclarations, ordonnances, ordres de l'Empereur; de les publier, afficher, &c.; de préſenter des mémoires, requêtes, remercimens, accuſations, &c.; d'aller au-devant des Envoyés de ſa Majeſté, de ſes préſens, & d'en remercier, &c. 4°. Les Sceaux, Patentes, &c. 5°. Ce qui s'obſerve quand les Lettrés ſont admis aux grades, dans les repas des villes, à la réception des nouveaux Mandarins, de ceux qui paſſent, &c. 6°. La maniere de fournir à la ſubſiſtance des vieillards, de ſecourir les veuves & les orphelins, de pourvoir à la ſépulture des pauvres. 7°. Le cérémonial des Princes, des Miniſtres, des grands Officiers de la Couronne, des députés des Tribunaux, des Mandarins, des nouveaux *Han-lin* lorſqu'ils ſont admis en préſence de l'Empereur, & leurs epouſes devant l'Impératrice; & ce qu'ils ſe doivent reſpectivement les uns aux autres. 8°. La police, l'adminiſtration, les examens, &c., des différens colleges & ecoles de l'Empire. 9°. Tout ce qui a trait aux cérémonies religieuſes de l'Empire, les ſacrifices au *Chang-ty*, les prieres pour les biens de la terre, la cérémonie du labourage, les vœux pour la pluie, les actions de graces pour la moiſſon, &c. 10°. Les cérémonies dans la ſalle des Empereurs de toutes les dynaſties, dans celle de Confucius, & aux ſépultures de la famille régnante. 11°. Le Rite du deuil & de la ſépulture pour l'Empereur, l'Impératrice, les Princes, les Grands, & toutes les perſonnes qui doivent y prendre part. 12°. La muſique des cérémonies religieuſes, des fêtes de la Cour, des réjouiſſances du Palais, &c. 13°. La réception & les audiences accordées aux Ambaſſadeurs des Princes etrangers, qui viennent rendre hommage ou porter les tributs; le feſtin qu'on leur donne à la Cour, & ce qu'elle leur aſſigne pour les frais de leur voyage, &c. Obſervons en paſſant que la famille régnante, comme Tartare, a des cérémonies religieuſes particulieres, qui ſont etrangeres à celles de l'Empire, & que dans celles de l'Empire il n'y a rien pour *Foe*.

Depuis le cent onzieme livre juſqu'au cent quarante-neuvieme, on voit tout ce qui regarde le *Ping-pou*, ou tribunal de la guerre; c'eſt-à-dire, 1°. les différens grades militaires, le degré de puiſſance de chaque officier, la police, les loix des huit bannieres Tartares, & leurs promotions, &c. 2°. Les regles de la garde de jour & de nuit

pour le Palais intérieur & extérieur, les hôtels de ville, les tribunaux, &c., les forts, citadelles, gorges, paſſages, murs & portes de ville. 3°. Les tribunaux ſubalternes de la guerre, les habits militaires, les exercices à pied & à cheval, &c.; les examens militaires des officiers, des ſoldats, des candidats, &c.; les caſernes Tartares, &c. 4°. La police des milices & troupes répandues dans l'Empire, ou fixées dans les fortereſſes, dans les gorges des montagnes, ſur les côtes, &c. 5°. Les réglemens & ordonnances pour maintenir les gens de guerre dans le devoir en tems de paix, remplacer les morts, faire ſuppléer pour les malades, & elever ceux dont la probité garantit le courage, & décore les talens. 6°. Ce qui regarde la police, les etapes, les voitures des troupes lorſqu'elles ſont en marche pour aller d'un lieu à un autre; & des détails particuliers à la cavalerie & à l'infanterie. 7°. La conſtruction & l'entretien des barques & vaiſſeaux pour la guerre; les exercices, les manœuvres, &c., pour l'attaque & la défenſe. 8°. Le code militaire, ou les loix en temps de guerre; & tout ce qui a trait aux armées, campemens, batailles, &c.

Depuis le cent quarante-neuvieme livre juſqu'au cent quatre-vingt-dix-ſeptieme, ſont contenues les loix criminelles & pénales, & tout ce qui regarde le *Hing-pou*. On y détaille 1°. les différentes eſpeces de châtimens & de ſupplices; les circonſtances où on peut les adoucir, ou permettre aux coupables de s'en rédimer avec de l'argent; les principaux crimes qui arment la juſtice d'un glaive, & les circonſtances qui les augmentent, les diminuent, les etendent aux parens, les reſſerrent dans les ſeuls complices. 2°. Tout ce qui a rapport à la révolte, à la ſédition, à la déſobéiſſance, aux emeutes, & aux outrages faits à l'autorité de l'Empereur ou de ſes Officiers. 3°. Les droits des peres ſur leurs enfans, des maîtres ſur leurs eſclaves; ce que ſe doivent réciproquement les parens & les epoux, les inférieurs & les ſupérieurs, &c.; les partages des biens, ſucceſſions, héritages, & la police générale des familles. 4°. Les différentes fautes des Mandarins de robe & d'epée dans l'adminiſtration des affaires, dans l'exercice de leurs emplois, & dans l'uſage de leur autorité. 5°. Ce qui a trait à la culture, & au défrichement des terres, aux ventes & aux achats des biens meubles & immeubles.

bles. 6°. Les empêchemens qui rendent les mariages illégitimes, les conditions requiſes pour qu'ils ſoient valides; les fiançailles & epouſailles, les divorces, les cas où il eſt permis de prendre une concubine, & les prééminences & droits de l'epouſe légitime. 7°. Les malverſations dans la régie des greniers, dans la perception des impôts & des douanes, dans les foires & marchés, dans les poids & meſures, dans les contrefactions & monopoles. 8°. Tout ce qui eſt contre la religion & le cérémonial eccléſiaſtique de l'Empire, &c. 9°. Les déſordres des caſernes, & les différentes fautes des gens de guerre. 10°. Les vols, larcins, brigandages, friponneries, filouteries. 11°. On traite des meurtres, batailles, aſſaſſinats, empoiſonnemens, injures, libelles, ſatyres, &c. 12°. Des fauſſes accuſations, calomnies, faux témoignages; des receleurs, & des fauſſaires. 13°. Des viols, inceſtes, adulteres, enlevemens, &c. 14°. Des divinations, ſortileges, magies, ſuperſtitions, aſſemblées d'idolâtres, &c.; de tout ce qui trouble le bon ordre, la ſubordination, & la tranquillité publique. 15°. De la maniere d'accuſer les coupables & de les ſaiſir, de la rigueur & de la police des priſons, des formalités dans les procédures & des exécutions criminelles.

Depuis le cent quatre-vingt-dix-ſeptieme livre juſqu'au deux cent trente-quatrieme, on a pour objet tout ce qui concerne le *Kong-pou*, ou tribunal des ouvrages; c'eſt-à-dire, 1°. les palais, jardins, maiſons de plaiſance, ſépultures de l'Empereur, les palais des Princes, les murs des villes, les greniers publics, les tribunaux, les maiſons que le gouvernement donne aux différens Mandarins, &c. 2°. Tout ce qui regarde la bâtiſſe, comme les carrieres, les briqueteries, les fours à chaux, les forges, les forêts où l'on prend les bois, & leur tranſport. 3°. Les manufactures impériales des etoffes, de la fayence, &c.; & tout ce qui concerne leur police & adminiſtration. 4°. Les rivieres, canaux, digues, ecluſes, réſervoirs, ponts, barques de tranſport, voitures, &c. 5°. Les mines de charbon de terre, les coupes de bois de chauffage, &c.; en général toutes les proviſions pour l'Empereur, ſa maiſon, les Officiers & les Mandarins à qui la Cour en donne. 6°. Les atteliers où l'on travaille pour l'Empereur, & les magaſins où l'on met tout ce qui eſt fait pour lui. 7°. Ce qui concerne les deſſéchemens des marais, l'entretien des levées, des digues,

& des autres ouvrages pour faciliter l'arrosement des riz, & la culture des terres. 8°. Toutes les dépenses & les provisions ordinaires & extraordinaires pour les autres tribunaux; les armes & les munitions que demande le *Ping-pou* en tems de guerre. 9°. Tous les ouvrages publics en général, ou pour le public, &c.

Le reste du *Hoei-tien* regarde la police, l'administration, les droits, les devoirs, &c. des petits tribunaux de *Pé-king*, qui ressortissent des six Grands, comme celui des Mathématiques, de la Musique, des Traductions, des Lettrés, des Médecins, &c. De tous les livres de Chine qu'on pourroit traduire, nous croyons que le *Hoei-tien* seroit celui qui feroit plus de plaisir au-delà des mers, & qui pourroit donner le plus de vues utiles. Mais qui peut l'entreprendre ?

NOTE 36, page 161.

Difficultés d'ecrire le *Kouan-hoa.*

Il est très-difficile dans toutes les langues d'ecrire comme on parle; mais en chinois cela est impossible. Bon gré malgré, il faut resserrer le *Kouan-hoa* dès qu'on l'ecrit, changer beaucoup de mots, & donner à ses phrases un autre tour; sans cela la lecture n'en est pas soutenable. Les caracteres ne peuvent se plier à son air négligé, à son aisance, & à cette abondance d'expressions qui réveille ou supplée l'attention de ceux à qui on parle. Voici qui est encore plus singulier : il y a tel Lettré du premier ordre qui sueroit sang & eau, & ne viendroit pas à bout d'ecrire passablement un dialogue en *Kouan-hoa*; il ne sauroit pas même les caracteres dont il faudroit se servir.

NOTE 37, page 163.

Des Dictionnaires chinois.

Un dictionnaire chinois même est difficile à entendre en Europe; mais fût-on assez de chinois pour le comprendre, on n'y trouvera jamais de quoi suppléer au défaut de connoissances & d'usages qui prive les etrangers des facilités que nous procurent nos dictionnaires. Il suffit d'avoir réfléchi sur la nature des langues & des connoissances humaines, pour sentir la vérité de cette assertion. D'ailleurs, juger du degré de confiance qu'on peut donner à un dictionnaire, est une sorte de science assez difficile pour des etrangers. Les trois dictionnaires qui ont le plus de réputation en Chine, sont le *Kan'g-hi-tse-tien*, le *Pin'g-tse-ts'ien*, le

Tching-tse-tong. Le dernier eſt fort haſardé dans ſes etymologies, & aſſez vague dans ce qu'il décide ; le ſecond eſt très-eſtimé, mais il eſt court, & laiſſe bien des choſes à deſirer ; le premier eſt ſavant, aſſez complet : mais les critiques ne ſont pas contens de toutes ſes déciſions. Le *Choue-ouen* de *Hiu-tchi*, eſt le ſeul claſſique pour le *Kou-ouen*, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact, & que l'Auteur n'ait vu pluſieurs caracteres qu'à la lueur du crépuſcule de l'erudition hiſtorique de ſon tems. Le grand dictionnaire de Chine par excellence, eſt un dictionnaire, en plus de deux cens volumes, dans le goût de celui de Robert Etienne ; mais outre qu'il eſt aujourd'hui très-difficile à trouver, il faut bien ſavoir le chinois pour s'en ſervir.

NOTE 38, page 163.

Du Théâtre chinois.

Point de ſpectacle ſans illuſion ; ſi on repréſente *Eſther*, il faut que j'oublie le ſiecle & le royaume où je vis, pour me tranſporter à Suze, au tems des Perſes ; que je prenne tel Comédien pour Aſſuerus, telle Actrice pour Eſther, & le théâtre pour le Palais ; que je m'imagine que ce grand Prince parle tout ſeul en beaux vers françois, & que moi je ſuis admis à l'entendre ſecrétement avec ſept à huit cens perſonnes. Moyennant ces petites précautions, j'aurai bien du plaiſir, ſi le Poëte garde les trois unités. S'il les viole, pour me mettre ſous les yeux le tableau entier d'un evénement egalement inſtructif, touchant & agréable, puis-je me prêter à cette nouvelle illuſion, ou dois-je m'ennuyer ? On dit, au-delà des mers, que ne pas s'ennuyer à une pareille piece, à moins qu'elle ne ſoit chantée & accompagnée de décorations, c'eſt n'avoir point de goût : je ſouſcris volontiers à cette cenſure du théâtre chinois. Bien plus, j'avoue que les Lettrés l'ont abandonné totalement à qui veut travailler pour lui. Dans cette multitude de ſiecles qui ſe ſont ecoulés depuis que les ſpectacles ſont entrés dans les amuſemens domeſtiques & les fêtes de la Cour, les grands Lettrés n'ont publié que des obſervations philoſophiques ſur les dangers du théâtre, & ſes funeſtes effets par rapport aux mœurs publiques. « Les ſpectacles (dit un Bachelier de la Dynaſtie paſſée) ſont des eſpeces de feux » d'artifice d'eſprit, qu'on ne peut voir que dans la nuit du déſœuvrement : ils aviliſſent & expoſent ceux qui les tirent, fatiguent les yeux » délicats du Sage, occupent dangereuſement les ames oiſives, expo-

» sent les femmes & les enfans qui les voient de trop près, donnent » plus de fumée & de mauvaise odeur que de lumiere, ne laissent » qu'un dangereux eblouissement, & causent souvent d'horribles in» cendies ».

Cette façon de penser est si ancienne, que la premiere fois qu'il est parlé de pieces de théâtre dans l'Histoire, c'est pour louer un Empereur de la Dynastie des *Chang*, d'avoir proscrit ce vain plaisir; & la seconde, pour rapporter les représentations qu'on fit à *Siuen-ty*, de la Dynastie des *Tcheou*, pour empêcher que l'exemple de la Cour n'accréditât des amusemens funestes aux bonnes mœurs. Cette façon de penser est si universelle, que quoique la plupart des Comédies & Tragédies chinoises semblent faites pour montrer la honte du vice & les charmes de la vertu, elles ont acquis très-peu de gloire à leurs Auteurs. Il y a eu un Empereur privé des honneurs funéraires, pour avoir donné trop de tems aux spectacles, & trop fréquenté les Comédiens. Voilà la vraie raison pourquoi les Chinois jouent les pieces des *Tang*, & ne se metmettent pas en peine d'en faire de nouvelles. Ils sont si barbares à cet egard, qu'ils releguent dans les fauxbourgs, les théâtres publics avec les maisons de débauche, & les tolerent plus qu'ils ne les permettent. Bien plus, tandis qu'on parle fort au long dans les papiers publics d'un simple soldat qui est mort pour la patrie, on n'y dit mot d'un acteur divin qui joue supérieurement les rôles les plus difficiles.

NOTE 39, page 163.

Des chœurs dans la Tragédie, & du comique larmoyant chez les Chinois.

A toutes les raisons qu'on allegue du peu de succès qu'eut d'abord l'*Athalie*, on pourroit encore ajouter celle-ci, *elle n'avoit pas eté lue.* Il faut avoir l'Ecriture Sainte bien présente à l'esprit pour goûter les belles choses que l'auteur y fait dire à ses personnages d'après l'histoire, la morale, la doctrine, les prophéties des livres Saints. Un opéra tiré de la fable eût été plus à la portée des spectateurs. A l'occasion de cette belle piece, l'honneur de notre théâtre, nous remarquerons que les Chinois ont peu de chœurs proprement dits dans leurs pieces. Les acteurs chantent par intervalles ce que nous appellons des tirades, celles sur-tout qui expriment les fureurs, les plaintes, ou les folles joies des passions qui les agitent. La sym-

phonie & quelquefois les voix les foutiennent. Les hiftoriens en racontent des effets terribles. Il eft aifé de comprendre que les fpectateurs déjà emus par des fituations touchantes ou tragiques, doivent être emportés hors d'eux mêmes, lorfque la mufique y ajoute tout ce que les voix & les inftrumens ont de plus capable d'emouvoir : peut-être feroit-ce une maniere d'expliquer ce qu'on raconte des anciens. Comme je ne parle que d'après les livres, & que le fujet m'intéreffe fort peu, qu'on ne me demande pas d'autre détail. Ajoutons encore, d'après les livres, que l'invention du comique larmoyant date de bien des fiecles en Chine, & qu'on l'a confacré par ce que la piété filiale a de plus tendre & de plus touchant.

NOTE 40, page 164.

Du nombre des Livres en Chine.

Dès la Dynaftie des *Leang*, on comptoit trois cens foixante & dix mille volumes dans la bibliotheque Impériale. Il s'eft perdu bien des livres depuis; mais combien d'autres ont eté faits? ceux de la Dynaftie des *Song*, formeroient feuls une bibliotheque immenfe. Une feule collection imprimée en planches de cuivre fous le regne précédent, contient plus de fix mille volumes. Les Religieux d'Europe ont fauvé tous les anciens livres, du naufrage des guerres, des fiecles d'ignorance, des révolutions; il en eft à-peu-près de même ici. Comme dans les grandes révolutions, la capitale & les Palais des Empereurs font le plus expofés à toutes les licences de la guerre, on a eu de tout tems la politique d'envoyer des exemplaires des livres les plus rares, dans les Monafteres des Bonzes, bâtis dans la folitude des montagnes.

NOTE 41, page 165.

Laconifme & précifion des Livres chinois.

On a dans quelques bibliotheques d'Europe trois ouvrages Chinois, traduits mot à mot d'après les caracteres qui font à côté. Nous prions les curieux de faire attention au tour que Confucius donne à fes raifonnemens, au peu de mots qu'il y emploie, à la précifion & à la force des vérités qu'il préfente.

Note 42, page 167.

De l'*Y-king*. Ce n'eſt pas dans une note qu'on peut faire connoître l'*Y-king*. 1°. Les plus ſavans hommes & les plus beaux génies de Chine ont fait grand cas de ce livre ſingulier ; & *Kang-hi*, qui eſt eſtimé en Europe, travailla & fit travailler près de 50 ans au magnifique commentaire ſur cet ouvrage, qu'il fit publier dans ſa vieilleſſe. 2°. La ligne entiere, & la ligne briſée des *Koua*, qui placées l'une ſous l'autre en ſoixante combinaiſons, comme nous l'avons déjà obſervé, ſont, en quelque ſorte, le texte de *Fou-hi*, ont eté expliquées par *Ouen-ouang*, *Tcheou-kong*, *Confucius*, tantôt dans un ſens moral, tantôt dans un ſens phyſique, tantôt dans un ſens politique, tantôt dans un ſens métaphyſique, &c.; de façon que la ligne entiere eſt toujours priſe pour la cauſe, le bien, le Prince, l'homme, l'eſprit, le mouvement, &c. ; & la briſée pour l'effet, le mal, le ſujet, la femme, le corps, le repos, &c. : ces deux lignes ſont comme les ſignes d'un algebre intellectuel. 3°. La difficulté d'entendre l'*Y-king*, vient non-ſeulement de la multitude des métaphores qu'on trouve dans le texte de *Ouen-ouang* & de *Tcheou-kong* ſur les *Koua*, mais encore de ce que le texte ſe trouve aujourd'hui tranſpoſé & brouillé, enſorte qu'on eſt réduit à cet égard aux conjectures. Un Miſſionnaire a haſardé les ſiennes, & a prétendu trouver dans l'*Y-king* tout le fonds de la religion. Je n'ai vu que quelques fragmens de ſon ouvrage, qui doit être à Rome ; mais ſur ce que j'en ai vu, il eſt certain que les auteurs & les commentateurs qu'il cite, prouvent evidemment qu'ils appliquoient aux ſymboles de l'*Y-king*, des dogmes & des faits qui tiennent immédiatement à la révélation. 4°. De nos jours, le Prince *Té-pé* a imprimé un livre ſur les tables & figures de l'*Y-king*, où il prétend prouver qu'elles contiennent l'hiſtoire de la création, de la chûte du premier homme, & la promeſſe d'un libérateur. Auroit-il voulu riſquer ſa réputation, & expoſer notre ſainte Religion aux inſultes des Lettrés, par un ſyſtême qui ſeroit ridicule, s'il n'avoit pour lui les plus anciens interpretes, que *Kang-hi* lui-même avoue qu'on n'entend plus aſſez ? Ce ſoupçon ne peut venir à l'eſprit, que quand on ignore qu'il avoit eté gagné à J. C. par un des Princes Chrétiens que *Yong-tching* fit mourir ; & que ſon mérite litteraire lui avoit

fait un nom dans tout l'Empire. 5°. M. Freret croit avec raiſon que l'arithmétique binaire, dont M. Leibnitz a voulu faire la clef des *Koua*, eſt une fauſſe clef. J'ajoute que les Chinois l'avoient trouvée équivalemment avant lui ; & cette partie de leurs recherches eſt très-curieuſe. Mais comme ils connoiſſoient l'*Y-king*, ils n'ont etendu leurs explications que ſur la partie numérique des *Koua*.

NOTE 43, page 167.

Tchou-hi eſt dans les premiers rangs parmi les plus beaux génies qu'ait eus la Chine. Je dirois preſque que c'eſt ſon Bayle, quoiqu'il ait travaillé ſur des textes plus longs, & réuſſi dans la poéſie & dans la belle littérature. Comme ce fameux critique, il trouve bien des *oui* & bien des *non* ; & les eleve ſur des pyramides de raiſonnemens, de faits, de ſophiſmes : quitte à ſe contredire au beſoin, & à ſe réfuter lui-même faute de mémoire. Comme lui encore il a ouvert la porte au pyrrhoniſme, à l'abus de la métaphyſique, au mépris des anciens, & au libertinage de cœur & d'eſprit. *Il ſe repentit amérement dans ſa vieilleſſe* (dit *Ouang-yang-ming*) *de s'être eloigné de la doctrine des anciens. Il diſoit à ſes amis, qu'il avoit parlé en fou, en inſenſé, en homme pervers ; & qu'il etoit inconſolable des egaremens de ſon eſprit.... Il avoit ſongé à ſe rétracter ; la mort ne lui en laiſſa pas le tems.* Les mœurs Chinoiſes le forcerent à être plus chaſte, plus décent, & plus châtié dans ſon ſtyle. Il fut ici pendant quelque tems le Philoſophe à la mode ; la mode paſſa, & ſon ſyſtême qui embraſſoit tout, fut reſſerré dans la phyſique ; il s'y eſt maintenu au premier rang, parce que perſonne n'a cherché à le lui diſputer. Les Matérialiſtes Chinois en ſont les plus zélés partiſans, & en ont fait leur bouclier : ce bouclier ne pareroit aucun trait en Europe ; mais ils le croient impénétrable. Comparaiſon de *Tchou-hi* avec Bayle.

NOTE 44, ibid.

Quoique l'herbier attribué à *Chin-nong* & le *Chan-hai-king* qu'on dit être du célebre *Yu*, ſoient probablement moins anciens, cependant ils ſont d'une antiquité bien ſupérieure à tout ce qu'on a en Europe en ce genre. Le dernier va preſque de pair avec les *King* pour le ſtyle ; ſes deſcriptions ſont d'un vrai, d'un naturel & d'un pit- De l'Hiſtoire naturelle en Chine.

toresque qui enchante. Quel dommage qu'elles ne roulent que sur des singularités, & sur des monstres faits à plaisir ! Ce qu'on verroit volontiers en Europe, ce seroit la suite historique des phénomenes, cometes, tremblemens de terre, sécheresses, grandes pluies, chaleurs extrêmes, froids excessifs, grêles, orages, animaux singuliers, monstres, pestes, maladies epidémiques, &c., qu'on trouve dans les grandes annales pour plus de deux mille ans. Au lieu de s'amuser à augmenter la botanique de quelques nouvelles descriptions de plantes, que d'observations curieuses & utiles ne pourroit-on pas faire sur les vertus que la Chine attribue à celles qui lui sont communes avec l'Europe ? Le grand herbier en 260 volumes est rempli de détails & d'observations sur les terres différentes, les eaux, pierres, pétrifications, métaux, minéraux, sels, fleurs, légumes, grains, plantes, arbrisseaux, insectes, poissons, oiseaux, animaux, &c., qui mériteroient l'attention des naturalistes, & sur-tout des Physiciens & des Médecins. Ces derniers y apprendroient peut-être à faire usage des remedes simples & aisés, que la main du Créateur a mis autour de nous ; & à aider la nature d'une maniere plus naturelle & moins dispendieuse.

NOTE 45, page 168.

Du P. Ricci, & de ses ouvrages.

Lorsque le P. Ricci travailloit à son livre, la providence lui ménagea des facilités bien précieuses. Le fameux *Siu*, un des premiers Lettrés de l'Empire, se trouvoit à *Pé-king*, & y jouissoit de tout le crédit d'un Ministre d'Etat qui ne doit son elévation qu'à son mérite & à sa vertu. Autant la conversion de ce grand homme fut précédée de doutes, de difficultés & de délais, autant elle fut candide, sincere & intrépide. La religion ayant eté accusée, il prit hautement sa défense auprès de l'Empereur, & s'offrit à perdre la tête, si on trouvoit quelque chose dans ses enseignemens, dont les bonnes mœurs eussent à rougir, ou dont l'Etat eût à craindre. A la mort du Missionnaire qui l'avoit baptisé, il prit le grand deuil & le fit prendre à toute sa maison. Quoiqu'accablé d'occupations, il composa plusieurs ouvrages pour la religion. Le plus curieux est une compilation de ce qu'ont ecrit les Lettrés de toutes les Dynasties, contre les sectes idolâtres des Bonzes & des *Tao-se*. Cette maniere de combattre

combattre ces ſectes, eſt ſans réplique & très-forte ; car les Lettrés ſont preſſans dans leurs raiſonnemens, hardis dans leurs réflexions, & adroits à manier un ſujet. Ils ſe permettent même des traits de ſatyre & des ironies qui ſeroient trop cauſtiques ſous le pinceau d'un Chrétien. Un Lettré a depuis augmenté cette compilation, & l'a pouſſée juſqu'à ſeize volumes. Si jamais on fait l'hiſtoire des délires des hommes, on y trouvera de très-amples mémoires ; & ce qui eſt bien humiliant pour qui réfléchit, on y verra que ce ſont les plus habiles *Tao-ſe* & *Ho-chang*, qui ont débité les plus ridicules folies. Pour revenir au P. Ricci, comme il ſe défioit de ſon habileté dans le chinois, il donna ſon ouvrage à revoir au *Siu-ko-lao* qui eut le zele d'en retoucher le ſtyle, & de le mettre au niveau de tout ce que la Chine a de mieux écrit.

Note 46, page 169.

Livres chinois bien ecrits. Anciens monumens du Chriſtianiſme en Chine.

Tous ces livres ſont très-bien ecrits en chinois. Le premier eſt une explication des Evangiles de l'année, dans un goût & ſur un plan qui conviennent à la Chine & que l'Europe aimeroit. Le ſtyle en eſt ſimple, mais elégant & châtié. Le ſecond traite des ſept péchés capitaux, d'une maniere plus oratoire que didactique, mais lumineuſe, méthodique, & pleine de détails. Le troiſieme parle des quatre fins dernieres, avec une candeur, une force & une energie dignes du ſujet. Le ſtyle même, qui eſt *Pan-ouen pan-ſou*, ajoute à la terreur des images & des deſcriptions. Je ne parle pas de pluſieurs autres livres qui prouvent egalement que la métaphyſique & l'eloquence Européennes ne perdent pas à parler chinois. Les curieux peuvent en voir la plus grande partie dans la bibliotheque du Vatican, & dans celle du Roi de France. Je les invite à parcourir le commentaire publié à *Pe-king* ſur le fameux monument de pierre, trouvé dans le *Chen-ſi*, en 1625. Ceux qui ont oſé imprimer que ce monument eſt une ruſe & un artifice des Miſſionnaires, ſe déſabuſeroient à n'enviſager le monument que du côté du ſtyle & de la forme des caracteres : que ſeroit-ce ſi on faiſoit attention aux mœurs & au gouvernement de Chine ? un marbre de cette grandeur n'eſt pas une médaille qu'on jette où l'on veut ; & puis comment echapper aux recherches des Mandarins, dans une affaire dont ils doivent

rendre compte à la Cour ? Au reſte ce n'eſt pas le ſeul monument de notre ſainte Religion qu'on ait trouvé en Chine. Il y a encore deux Croix de ma connoiſſance. On a beau faire, on ne prouvera jamais que Dieu n'eſt pas infiniment bon. L'hiſtoire de ſes miſéricordes ſur les nations etrangeres ne nous eſt pas connue, mais il n'y a que notre ingratitude qui puiſſe nous faire douter qu'elles ſoient infinies.

NOTE 47, page 169.

Géographie des Chinois.

J'ai affecté d'inſiſter ſur cette remarque, pour que ceux qui entendent la langue des Chinois & cherchent à s'eclairer dans leurs annales, ſe tiennent ſur leurs gardes. Je voyois dernierement dans une note du *hoei-ki-tſe*, que les Tartares du Nord ont eté connus en différens tems, ſous dix noms différens. J'ajoute que comme les Chinois ont peu voyagé, & n'ont eu que des rapports paſſagers avec les nations eloignées, leur hiſtoire doit ſe ſentir des fauſſes lueurs de leur géographie. En revanche elle en tire tous les ſecours qu'elle peut deſirer pour l'intérieur & les frontieres de l'Empire. Aucun royaume d'Europe n'a encore ſur ce qui le concerne, des connoiſſances géographiques auſſi détaillées, auſſi curieuſes, auſſi ſavantes & auſſi complettes que la Chine. On ſait au-delà des mers, que le célebre Empereur *Kang-hi* chargea les Miſſionnaires de lever une nouvelle carte de ſes vaſtes Etats ; mais on ignore peut-être qu'ils n'eurent que peu de choſe à corriger ſur les anciennes cartes, & que leurs obſervations ne donnerent ſouvent aucune différence ſur la latitude & la longitude des grandes villes. Ce fait ſingulier & certain dépoſe en faveur des anciens Chinois. Voici pour les nouveaux. On a imprimé, ſous l'Empereur régnant, une géographie de Chine, nommée en Chinois *Y-tong-tchi*, qui mériteroit de ſervir de modele à l'Europe. Pour donner à ce grand ouvrage toute la perfection dont il eſt ſuſceptible, la Cour avoit donné ordre, ſous les deux regnes précédens, de compoſer la géographie particuliere de chaque Province dans le plus grand détail, & d'y faire entrer tout ce qui mériteroit quelque attention en fait d'hiſtoire naturelle, de monumens anciens, de curioſités, & même de pieces de poéſie & d'eloquence des Lettrés de toutes les Dynaſties. Le *Y-tong-tchi* a eté fait ſur ces géographies particulieres dont le recueil entier va à près de

deux mille volumes. Pour plus grande clarté on s'en est tenu à la division actuelle de l'Empire, en seize provinces. Voici le plan qu'on a suivi pour chacune. Après en avoir donné la carte générale, le plan des principales villes, les points de vue les plus singuliers, les monumens les plus curieux, on détaille ensuite en autant de livres 1°. les noms sous lesquels chaque ville a eté connue depuis *Yu*, son rang dans l'Empire, ses prérogatives, les limites de son district sous chaque Dynastie. 2°. Quelles sont ses montagnes, son territoire, sa fertilité. 3°. Ce qu'il y a de beau & de remarquable, de curieux & d'ancien dans chaque ville. 4°. Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans le caractere, le génie, les mœurs des habitans, & ce à quoi ils réussissent le mieux. 5°. Quel est le cours des rivieres qui y passent, si elles sont navigables & si elles sont contenues par des digues, combien il y a de ponts qui en facilitent le passage, où sont leurs principaux ports, &c. 6°. Le nombre des habitans, la quantité des terres qu'ils cultivent, & les impôts qu'ils paient à l'Etat. 7°. Les diverses productions en tout genre. 8°. Les divers tribunaux qui y sont, & le nombre des Mandarins de guerre & de lettres qu'on y compte. 9°. Les greniers publics, les hôpitaux, les ecoles, les manufactures, &c., qu'on y voit. 10°. Les principaux traits de la vie des Empereurs, Impératrices, Ministres, Guerriers, Hommes de lettres, Gens à talens, Femmes illustres, &c., qu'elle a produits. 11°. Les actions héroïques de courage, de fidélité conjugale, de Piété filiale qui ont immortalisé différentes personnes de tous les rangs. 12°. Ce qui est digne de quelque attention dans les monumens : pierres, sépultures, edifices anciens, inscriptions, &c.

NOTE 48, page 169.

De la morale chez les Chinois, & des mœurs publiques.

A remonter jusqu'aux siecles les plus reculés, l'etude de l'homme a eté le grand objet des réflexions des Sages, des Philosophes, & des Législateurs Chinois. Qu'on les lise, & on verra jusqu'où ils ont approfondi les grands devoirs qui découlent de la nature de l'homme, comme être raisonnable & immortel ; comme lié à l'Etre suprême par ce qu'il lui doit & par ce qu'il en attend ; comme soumis au Prince par le choix qu'en a fait le ciel qu'il représente, & par le vœu de la patrie qui l'a reconnu ; comme attaché à ses parens par la vie qu'il

en a reçue ; comme uni à son epouse par les droits qu'il lui a donnés & qu'il en a obtenus ; comme tenant à ses enfans par la vie qu'il leur a communiquée, &c. Je le dis hardiment, les Chinois ont vu plus clair dans la morale, que nos Grecs & nos Romains. Ce qui est frappant sur-tout, & ce qu'on ne sait pas assez, c'est sur les regles immuables des mœurs qu'ils ont bâti le systême politique de leur gouvernement. « Ce n'est ni sur l'embonpoint ni sur la maigreur d'un homme, » qu'un bon médecin juge de sa santé, dit *Tchin-tse*, il peut être » en danger avec un triple menton, & se bien porter quoique sec » & décharné ; c'est sur son pouls qu'il se décide. Il en est de » même d'un Royaume ; ce n'est pas sur sa tranquillité & sa splen» deur, sa pauvreté & ses troubles, qu'il faut juger de l'etat où il » est ; mais sur la maniere dont on y remplit les devoirs de la Piété » filiale, de la fidélité conjugale, de l'amour fraternel, de la fi» délité au Prince, & de la tendre amitié : c'est le pouls du Royaume. » Si les mœurs sont corrompues à cet egard, quelque riche & quel» que tranquille qu'il soit, il est près de sa décadence. Au contraire, » les finances fussent-elles epuisées & tous les esprits en fermenta» tion ; si les mœurs sont innocentes, il deviendra de jour en jour » plus florissant ». Cette philosophie a toujours eté le flambeau de la politique chinoise. Il ne faut qu'ouvrir les annales pour voir que les plus grands Empereurs & les Ministres d'Etat les plus célebres, ont fait des mœurs publiques le grand objet de leurs soins. De-là toutes ces demandes, qu'on fît connoître à la Cour ceux qui se distinguoient dans chaque district par leur Piété filiale, leur equité, &c. ; ces eloges prodigués, dans les Edits & les Déclarations, à des citoyens obscurs qui avoient fait quelque acte héroïque ; ces honneurs accordés aux veuves qui avoient renoncé à un second mariage ; ces fracas sur-tout, & ces eclats dont tout l'Empire retentissoit, quand quelqu'un avoit commis quelque grand crime. Je me borne à citer ici quelques phrases d'une requête présentée à l'Empereur *Siuen-ti*, de la Dynastie des *Han*, par un des Censeurs de l'Empire. « Si votre Majesté est environnée de Ministres peu zélés pour le » bien public, si les saisons sont dérangées, s'il y a par-tout des » commencemens de troubles, si les Tartares menacent d'une irrup» tion, &c., c'est que les peres sont tués par leurs enfans, les

» freres par leurs freres, & que les epoufes attentent à la vie de » leurs epoux. On en compte cette année 222 dans l'Empire. Quelle » révolution dans les mœurs ? Arrêtez-en les progrès, fi vous vou- » lez fecourir l'Etat & fauver votre Dynaftie ». Ceux qui auront la curiofité d'approfondir cette matiere, n'ont qu'à lire les réflexions des Lettrés fur la caufe de la décadence de chaque Dynaftie particuliere, ou à la bibliotheque du Roi la traduction du *Chou-King* & du *Chi-King* ; il eft impoffible de n'être pas touché de la maniere dont la chûte des *Hia* & des *Chang* y eft racontée. « *Ce ne font pas* » *les nombreufes armées de vos ennemis que je crains* (difoit un grand » Général à l'Empereur), *ce font les criminels qui viennent chaque jour* » *remplir vos prifons, & qui y achetent l'impunité.*

» Si un Prince veut régner avec gloire, dit le *Lun-yu*, qu'il » regne avec equité ; s'il veut affermir fa puiffance, qu'il ne s'en » ferve que pour le bien public ; s'il veut augmenter fes richeffes, » qu'il fuie la molleffe & les profufions du luxe ; s'il veut fe faire » aimer, qu'il aime la vertu ; s'il veut eviter les grandes fautes, » qu'il récompenfe ceux qui lui feront connoître les plus petites, » & fe hâte de les réparer. S'il veut enfin que la paix, l'union, la » concorde enchaînent tous les cœurs, qu'il foit bon fils, bon » epoux, bon pere, bon parent & bon ami ».

NOTE 49, page 170.

De la poéfie des Chinois.

Les idées politiques de la Chine fur la poéfie, ne font pas les mêmes à bien des egards que celles de l'Europe. Soit préjugé, foit raifon, le mérite de faire de beaux vers attire peu l'attention du gouvernement. Les Empereurs honorent quelquefois de leurs eloges & de quelques préfens les fuccès poétiques des beaux-efprits ; mais jamais Poëte n'a eté couché fur les regiftres de l'Etat. On dit en Chine qu'un homme de Lettres fait bien des vers, comme on dit en France qu'un Capitaine d'infanterie joue bien du violon. Si la Cour eft en poffeffion de faire accueil aux vers qu'on lui préfente à propos, fi les Empereurs eux-mêmes fe mêlent d'en faire ou d'en adopter, c'eft une fuite du grand fyftême de conferver & de rendre difficiles les epreuves qui conduifent aux honneurs littéraires, & d'occuper les loifirs dangereux de ceux qui les ont obtenus. Par

une ſuite du même ſyſtême, il ne ſuffit pas d'avoir du génie & du talent pour être Poëte Chinois, il faut encore une erudition exquiſe, une grande juſteſſe dans l'eſprit, une imagination aſſez brillante pour peindre avec feu, & aſſez ſouple pour plier ſon enthouſiaſme aux regles epineuſes de la poéſie. En voici un echantillon.

1°. Dès qu'il s'agit de vers, on ſe trouve arrêté à chaque pas pour le choix des mots. Les vers n'admettent que ceux dont les caracteres ſont plus energiques, plus pittoreſques, & plus ſonores, & il faut les employer dans le ſens des anciens. Dans une edition des poéſies de *Kang-hi*, on en a juſtifié toutes les expreſſions par des exemples tirés des plus célebres Poëtes : c'eſt un avertiſſement pour tous ceux qui aſpirent à l'être. 2°. Chaque vers ne peut avoir qu'un certain nombre de mots, qui tous doivent être rangés ſelon les regles de la quantité, & terminés par une rime. 3°. Les ſtrophes ſont compoſées de plus ou de moins de vers ; mais elles doivent ſe correſpondre dans l'arrangement des rimes, & dans le développement du ſujet. A parler en Européen qui juge ſur le coup-d'œil, le méchaniſme des vers Chinois eſt à nos vers François, comme le jeu des echecs à celui des dames.

Quant à ce qui fait proprement la poéſie, il ſeroit aſſez aiſé de rapprocher la poétique chinoiſe de celles d'Horace & de Boileau. « Pour » qu'un Poëme ſoit bon, dit le livre *Ming-tchong*, il faut que le » ſujet en ſoit intéreſſant, & traité d'une maniere attachante ; le » ton du génie doit y dominer, & ſe ſoutenir par les graces, le » brillant & le ſublime de la diction. Le Poëte doit parcourir d'un » vol rapide la plus haute ſphere de la philoſophie, mais ſans s'ecar- » ter jamais des ſentiers etroits de la vérité, ni s'y arrêter peſamment. « Le bon goût ne lui pardonne que les ecarts qui l'approchent de » ſon but, & le lui font voir ſous un point de vue plus piquant. » Malheur à lui, s'il parle ſans dire des choſes, ou ſans les dire » avec cette force, ce feu & cette energie qui les montrent à » l'eſprit comme les couleurs aux yeux ; l'elévation des penſées, la » continuité des images, la douceur de l'harmonie font la vraie » poéſie. Il faut débuter avec nobleſſe, peindre tout ce qu'on dit, » laiſſer entrevoir ce qu'on néglige, ramener tout au but, & y ar- » river en volant. La poéſie parle le langage des paſſions, du ſen-

» timent, de la raiſon, &c.; mais en prêtant ſa voix aux hommes, » elle doit prendre le ton de l'âge, du rang, du ſexe, des préju- » gés de chacun, &c... »

Les Chinois diſtinguent leurs bons Poëtes, par l'elévation ou la délicateſſe du ſtyle, les fougues de l'imagination ou le lumineux des penſées, le brillant de la diction ou la douceur de l'harmonie, la profondeur des réflexions ou la hardieſſe des idées. Il faudroit faire des volumes pour ſuivre tous les détails où ils entrent. Je n'ajoute que ce mot: la poéſie chinoiſe, quand elle veut être ſatyrique ou obſcène, eſt toujours réduite à l'allégorie. Un Prince oncle de l'Empereur régnant, avoit ecrit, il y a quelques années, des vers un peu trop libres, ſur l'eventail d'une de ſes concubines qui le donna imprudemment à une de ſes amies. L'Empereur le ſut, vit les vers, & ordonna qu'on en fît la lecture aux Princes de ſon Sang toutes les fois qu'ils ſeroient aſſemblés au Palais, & qu'on leur dît qu'ils avoient eté faits par ſon oncle. Ce ne fut qu'après bien des lectures qu'il fit grace au Prince de cette humiliante leçon.

NOTE 50, page 170.

Comment les Poëtes chinois ſuppléent à la mythologie.

Les Poëtes chinois ſuppléent aux prétendus agrémens que nous empruntons de la fable, par des manieres de parler poétiques que notre opiniâtreté à imiter les Grecs & les Romains nous a empêchés de trouver dans notre langue. 1°. Ils ont des façons de s'enoncer qui leur ſont particulieres. L'aigle ſe nomme *l'hôte des nues*; le geai *l'oiſeau de la parole*; une natte pour coucher, *le royaume du ſommeil*; la pivoine, *la beauté du ſoir*; une orange, *mammelle de roſée*; l'agneau, *le tetteur à genoux*; l'envie, *l'ivreſſe d'erreur*; la tête, *le ſanctuaire de la raiſon*; l'eſtomac, *le laboratoire des alimens*; les yeux, *les étoiles du front*, *les perles vivantes*; les oreilles, *les princes de l'ouïe*; le nez, *la montagne des ſources*, &c. 2°. Ils prennent pluſieurs noms d'animaux dans un ſens métaphorique ou allégorique. Le dragon, le tigre, l'epervier, l'hirondelle, la cigale, &c., leur tiennent lieu de Jupiter, de Mars, de Mercure, de Flore, &c. 3°. Ils font grand uſage des belles expreſſions des *King*; ainſi *tong-ſin* (*qui n'ont qu'un cœur*) eſt une expreſſion du *Chi-king*, dont ils ſe ſervent pour dire *epoux & epouſe*; *tien-kiong* (*pauvres du ciel*), pour

désigner *les veuves*, *les orphelins*, *& les vieillards*, &c. 4°. Ils tirent un parti admirable des mœurs & des usages de la haute antiquité, & conservent ses noms, ses façons de parler, ses sentences, &c. 5°. Les plus beaux endroits de l'histoire, les anecdotes des vies des Princes & des personnages illustres, les bons mots, les réparties fines, les sentences & les maximes des anciens Lettrés, leur fournissent des allusions pleines de sel & d'agrémens, de force & de grandeur, selon le sujet.

Donnons des exemples. Un peintre de la Dynastie des *Tang* avoit coutume de bien boire avant de prendre le pinceau pour peindre un tigre en fureur. *Hoa-hou*, (*peindre le tigre*), signifie *bien boire*. *Yuen-ming* ayant fait une piece de vers sur la chûte d'un vaisseau du haut d'un rocher; *choui-ching* (*bruit de l'eau*), par allusion à cette piece dont la morale est admirable, signifie *leçons de sagesse*. *Ou-Lieou* s'etant retiré dans un désert, où il y avoit une source d'eau vive & des pêchers, pour eviter la persécution de *Tsing-che-hoang*; on appelle *tao-yuen* (*pêcher & source*) la solitude du sage. L'Empereur *Ming-hoang* ayant vu une belle haie de bambou dont les gros pieds etoient entourés de rejettons bien venans, dit, voilà le symbole d'un pere heureux en enfans; les Poëtes, par allusion à ce mot, se servent de *tchou-sun* (*rejetton de bambou*), pour dire *fils digne de succéder à son pere*. Une veuve, dont parle l'histoire, s'etant *coupé le nez* pour eviter de se marier, dire d'une femme qu'*elle ne se couperoit pas le nez*, est une expression très satyrique, &c. 6°. Enfin le choix des caracteres releve l'enluminure poétique; & quand on a du génie, on dit les choses les plus communes d'une façon noble ingénieuse, &c. Il en coûte ici pour faire de bons vers, mais les Poëtes ne sont pas exposés à la mauvaise humeur d'un public ignorant: il faut être Lettré & savant pour entendre la langue poétique.

NOTE 51, page 170.

Odes traduites du chinois.

Je me hasarde à traduire la belle ode de l'amitié fraternelle du *Chi-king*. « Aucun arbre ne peut être comparé au *tchang-ti*, que le » printems a couronné de mille fleurs; aucun homme ne peut » être comparé à un frere. Un frere pleure son frere avec des larmes » véritables.

» véritables. Son cadavre fût-il suspendu sur un abîme à la pointe » d'un rocher, ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui » procurera un tombeau. La tourterelle gémit seule dans le silence » des bois ; mais moi, dans mon affliction, j'ai un frere qui la » partage. L'ami le plus tendre ne cherche qu'à consoler ma douleur ; » mon frere la sent comme moi : c'est la sienne. La colere peut bien » se glisser dans notre demeure, & flétrir nos cœurs de son soufle » empoisonné ; mais dès que le péril en approche, mon frere me » fait un abri de son corps. Quelle joie pour lui de me voir délivré ! » quel plaisir de me voir heureux ! on partage son bonheur avec » ses parens ; la présence d'un frere l'augmente. Les fêtes les plus » agréables sont celles où je vois le mien ; le festin le plus délicieux » celui où il est assis à mes côtés. Sa présence épanouit mon ame. » Je la verse toute entiere dans son sein. L'amitié fraternelle a toutes » les tendresses de l'amour. Une epouse aimable & vertueuse vous » enivre des douceurs de l'hymen, des enfans dignes de vous, » comblent vos desirs ; voulez-vous assurer votre bonheur ? que » l'amitié fraternelle le cimente. Le *Kin* & le *Che*, dans un concert, » soutiennent & embellissent toutes les voix. O amitié fraternelle, » heureuses les familles où tu regnes ! Tes charmes y attirent toutes » les vertus, & en eloignent tous les vices ».

Comment retenir ses larmes en lisant l'Ode qui commence par ces belles strophes ? « Ainsi donc le Roi du ciel n'ecoute plus sa clémence. » Il désole la terre par la famine & la peste. La pâle mort remplit tout » l'Empire de deuil & de larmes. O colere ! ô vengeance terrible ! Le » ciel ne choisit plus ses victimes, il frappe par-tout à coups redou- » blés. On ne voit que des morts, on n'entend que des mourans. Il est » juste, il est juste ; point de miséricorde pour des coupables ; qu'ils » périssent. Mais les innocens auront-ils le même sort ? Les enfans » pendus à la mammelle desséchée de leurs meres languissantes, » expireront-ils de douleur ? Pleurons, soupirons, gémissons, que » tout retentisse des cris de notre repentir. O pere ! ô pere ! notre » ingratitude & notre malice vaincront-ils ta miséricorde & ta bonté ? » Mais que vois-je ? le sang coule de toutes parts, on assassine ceux » que la famine a epargnés ; epoux, parens, enfans, amis, tout le » monde se craint & s'evite. On passe à travers les cadavres pour

» courir à des festins. Tremblez impies, tremblez; la mort entre » dans votre sein avec l'air que vous respirez. Ces yeux pleins d'a» dulteres & d'incestes vont se fermer pour jamais. Déjà, &c. »..... Une nation se peint dans tout. La Chine a plus de pieces de poésie sur la Piété filiale, l'amour conjugal, l'amitié fraternelle, l'union des familles, les malheurs de la patrie, &c., que toutes les nations savantes d'au-delà des mers.

NOTE 52, page 171.

Des Vaudevilles.

Par ce que j'appelle ici belle poésie, je n'entends pas les Vaudevilles, les chansons & les petits couplets. Le peuple en a qui sont à sa portée. Il y a eu des Lettrés qui ont eu le zele de mettre en chanson les plus belles maximes de la morale, les devoirs des enfans, les regles de la civilité, &c... *parce que*, disent-ils, *le bon grain, ne donnât-il que de la paille, elle empêche toujours les mauvaises herbes de croître.*

NOTE 53, ibid.

Des Censeurs dans l'Empire chinois.

« Si l'on a placé si haut le trône de l'Empereur, dit *Lieou tchi*, » c'est pour qu'il puisse etendre ses regards sur tout l'Empire ; & » pour le forcer à être vertueux, en le donnant en spectacle à tous » ses sujets. Malheur à lui, quelque perçans que soient ses regards, » s'il avoit la présomption de ne croire qu'à ses yeux; ou si, se » fixant aux vaines louanges que la flatterie fait retentir à ses oreilles, » il méconnoissoit ses fautes, ou n'avoit pas la force de les répa» rer... Son trône tout entier s'ecrouleroit bientôt sous lui, & plus » il est elevé, plus il seroit profondément enseveli sous ses ruines.... » Un Prince doit semer de fleurs toutes les avenues par où les Sages » viennent lui apprendre à eviter des fautes, & à connoître celles » qu'il a faites ».

Les loix de l'Etat donnent un grand nombre de Censeurs à l'Empereur. Confucius disoit de son tems qu'autrefois il y en avoit sept. Plus on remonte dans les antiquités chinoises, plus on est frappé de la fermeté & du courage des Censeurs de l'Empire. La perte de leurs dignités, la confiscation de leurs biens, les supplices même & la mort n'ont jamais pu intimider leur zele. On en a vu

faire porter leur biere à la porte du Palais, bien persuadés que leurs représentations leur couteroient la vie; d'autres déchirés de plaies, ecrivoient avec leur sang, sur la terre, ce qu'ils n'avoient plus la force de dire. L'intrépidité des uns, l'eloquence des autres, l'adresse & l'habileté de plusieurs, ont souvent sauvé l'Empire. Nous osons dire que les *Philippiques* de Démosthene, malgré toute leur véhémence & leur impétuosité, ne tiendroient pas dans la balance contre les raisons accumulées & le ton pathétique de la plupart des remontrances qu'on a présentées aux Empereurs de toutes les Dynasties. Un Orateur d'au-delà des mers y verroit avec surprise jusqu'où l'art & la science peuvent aider le génie; un Savant y trouveroit ce qu'a de plus curieux l'histoire des loix & des mœurs de cette grande nation; un Philosophe y apprendroit à connoître ce patriotisme de cœur, qui respecte l'autorité, plie sous la force, mais ne cede jamais à la violence, & tient encore ses vainqueurs sous le joug des loix.

Un fameux Ministre n'ayant jamais pu dissuader l'Empereur de prendre le breuvage de l'immortalité, epia le moment où on devoit le lui présenter, & l'avala. *Perfide! qu'as-tu fait?* lui dit le Prince en fureur, *il va t'en coûter la vie. Non, Seigneur,* répondit ce Sage en souriant, *l'on vous trompoit.* Les plus grands Empereurs de Chine ont avoué qu'ils devoient leur sagesse & leur gloire à leurs Censeurs. Ils etoient les premiers à exciter leur zele par des récompenses, & par un prompt amendement. *Vas*, disoit *Tsuen-tsong* à un de ses Ministres, *ménage mes sujets & non pas ma sensibilité. Il vaut mieux que je rougisse cent fois, que de faire couler une seule larme.* Il se lavoit les mains & faisoit parfumer les avis de ses Ministres, avant de les prendre, *parce que*, disoit-il, *on n'aime pas à s'entendre dire ses vérités, il faut s'y préparer.*

Quelque longue que soit cette note, je crois qu'on sera bien aise que je l'alonge encore d'une partie du dialogue du grand Empereur *Cao-tsong* & de ce fameux Ministre que le ciel lui avoit montré en songe, tel que le *Chou-king* l'a conservé. « Le Prince dit, » venez *Yue*. J'ai etudié les Lettres dans mon enfance sous *Nan-pan*; » mais le changement de séjour, & les voyages, m'ont empêché de » profiter de ses leçons : je me mets aujourd'hui sous votre conduite.

» Soyez pour moi ce qu'eſt le ferment pour le vin nouveau, le ſel
» pour les alimens ; ornez, embelliſſez mon ame, & ne vous rebu-
» tez pas : je vous réponds de ma docilité. Prince, répondit *Yue*,
» qui conſulte beaucoup, ecoute beaucoup, etudie & imite les an-
» ciens, réuſſira dans ſes entrepriſes ; mais qui n'interroge & ne
» croit que ſoi, je n'ai pas oui dire qu'il fût long-tems heureux.
» Pour apprendre, il ne faut ni préſumer, ni ſe dégoûter. La ſa-
» geſſe entre dans l'ame par la porte qu'on lui ouvre. Voulez-vous
» être eclairé ? vous le déviendrez. Les connoiſſances ne ſont qu'une
» partie de la ſageſſe. Appliquez-vous à apprendre ; mais que vos
» connoiſſances deſcendent dans votre cœur, qu'elles y faſſent ger-
» mer les vertus. Imitez votre auguſte prédéceſſeur, vous ſerez
» irréprochable. Je ferai de mon mieux pour ſeconder vos efforts ;
» & je chercherai des hommes d'un mérite eprouvé, pour remplir
» les emplois. Le Prince dit : ſi mes ſujets applaudiſſent jamais à ma
» vertu, je le devrai à vos ſoins. O *Yue*, voilà le ſort d'un Prince :
» les talens de ſon Miniſtre le laiſſent ce qu'il eſt né ; ſes vertus
» en font un ſage. *Pao-heng* diſoit en ſon tems, ſi je ne réuſſis pas
» à rendre mon maître un ſecond *Yao*, ou un autre *Chun*, j'en
» rougirai comme ſi j'avois eté flétri par la main d'un bourreau ;
» ſi quelqu'un ſe plaint, je m'en imputerai la faute. Auſſi mon
» aïeul arriva par ſes ſoins au comble de la gloire. Rendez-moi le
» même ſervice, & que je trouve *Pao-heng* en vous. Un Monarque
» a beſoin d'un ſage pour régner, & le ſage a beſoin d'un Monar-
» que pour déployer ſa ſageſſe ; ſoyez ce ſage pour moi ; appre-
» nez à votre Prince à marcher ſur les traces de ſes ancêtres, &
» que le bonheur de mes peuples ſoit votre ouvrage ».

NOTE 54, page 172.

Remontrances aux Empereurs de la Chine.

L'Empereur *Kang-hi* a fait publier, ſous le nom de *Cou-ouen-yuen-kien*, une collection de remontrances, ornée de ſes remarques, où l'on a raſſemblé ce que chaque ſiecle a produit de plus parfait en ce genre. Traduire ce qui eſt le plus à la portée de l'Europe, & le moins eloigné de ſes idées, ſeroit la meilleure maniere de faire connoître l'eloquence chinoiſe, & de lui donner des vues pour perfectionner la ſienne. Comme les hommes d'Etat, & les grands Magiſtrats

de Chine, ſont tous gens lettrés, & exercés dès leur jeuneſſe à méditer & à approfondir tout ce qui a trait au gouvernement, ceux qui ont eu du génie ont fait des découvertes fort difficiles dans des pays où ces grands ſujets ne ſont traités que par des Littérateurs & des Savans auxquels le maniment des affaires n'a rien appris.

NOTE 55, page 172.

Occupations de l'Empereur.

Pour bien comprendre ceci, il faut ſavoir que toutes les affaires de l'Empire paſſent par les mains de l'Empereur. Le moyen qu'il pût tout lire ſi on lui portoit des cahiers pour chaque affaire. Celui qui regne aujourd'hui, ne laiſſe preſque aux Miniſtres & aux Tribunaux, que le ſoin des expéditions; auſſi n'y a-t-il pas de commis en Europe ſi occupé que lui. Au Soleil levant, il donne audience aux députés des Tribunaux, & voit tous ceux qu'on doit lui préſenter. Le reſte de la journée, ſon cabinet eſt par-tout; en ſe promenant, en barque, en chaiſe, dans les jardins, à la comédie même quand il y va, il lit des requêtes & des mémoires. Ce n'eſt que par maniere de diſtraction, qu'il s'arrête dans les endroits délicieux où le conduiſent ſes promenades. Pendant le tems même de ſes repas il donne des ordres, il regle tout ce qui concerne l'intérieur du palais. Sa récréation au ſortir de table, eſt de voir les plans des travaux publics, les embelliſſemens qu'il a ordonnés, les préſens qu'on lui offre, ceux qu'il veut faire, les différens ouvrages qui ſortent de ſes atteliers & de ſes manufactures, &c. Il y a telle dépêche pour une cour etrangere, ſur laquelle il eſt revenu juſqu'à trois fois, la retouchant lui-même & la corrigeant. Dans les affaires difficiles, il demande de nouvelles inſtructions, ordonne à ſes Miniſtres de lui en rendre compte, commande à ſes Tribunaux de délibérer: puis il prononce. Le privilege d'un chef de Sauvages eſt de marcher le premier au combat; celui de l'Empereur de Chine eſt d'être ſans ceſſe occupé: voilà à quoi ſert cette ſolitude, & cette majeſté eblouiſſante qui environne ſon trône.

NOTE 56, ibid.

Des pieces académiques nommées *Chi-ouen*.

Les Chinois bons lettrés ſont ennemis déclarés de ce genre d'ouvrages nommés *Chi-ouen*. Ils appellent *bouche d'or*, *langue de bois* (*Kiu*

keou, *mou' che'*), ceux qui ecrivent très-elégamment des bagatelles & des frivolités oratoires. Mais c'eſt une maladie de vanité & de faux goût, qui réſiſte à tous les cauſtiques de la critique.

NOTE 57, Page 173.

De la rhétorique chinoiſe.

La rhétorique chinoiſe mériteroit d'être connue en Europe par un ouvrage fait exprès. Pour peu qu'on ſût l'analyſer & la rapprocher de nos idées, elle pourroit donner de nouvelles vues, & contribuer à la perfection de l'art oratoire. Toutes les etudes qui ſervent à mûrir & à développer l'eloquence naturelle, ſont du reſſort de ſes réflexions & de ſes préceptes. La philoſophie ne ſauroit la déſavouer ſur la maniere dont elle veut que les jeunes-gens liſent & etudient pour ſe remplir d'idées & de connoiſſances oratoires. Eſt-ce nous qui nous trompons en reſſerrant l'art oratoire dans les diſcours faits pour être prononcés ou lus en public ? Sont-ce les Chinois qui confondent les idées en etendant les regles de l'eloquence à tous les genres d'ecrire ? Ce n'eſt pas ici où cette queſtion doit ſe décider. Obſervons ſeulement que les préceptes de leur rhétorique, ſur tous les ouvrages qui tiennent à la Littérature ou au Gouvernement, ſont clairs, précis, naturels, aſſortis, & de fort bon goût. Qui les a lus avec réflexion, connoît quel eſt le ton, le ſtyle & la diction qui convient à un commentaire, à un dialogue, à des penſées détachées, à un mémoire, à une préface, à des raiſonnemens philoſophiques, à une diſſertation, &c.; & il le connoît d'autant plus ſûrement, qu'on ne lui dit rien que d'après les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & les remarques des plus habiles critiques.

Il en eſt de même auſſi des regles de l'art oratoire proprement dit; mais elles embraſſent des détails ſi etendus & ſi particulariſés, que ſans la clarté & l'ordre dans lequel elles ſont préſentées, l'eſprit s'y egareroit comme dans un labyrinthe. L'art ſeul de choiſir les mots, d'arrondir les périodes, de cadencer les phraſes, & de donner à ſon ſtyle une harmonie mâle & ſonore ou délicate & douce, pompeuſe & eclatante ou ſimple & négligée, cet art ſeul eſt traité de maniere qu'il embraſſe ce que la proſodie, la ſyntaxe & la conſtruction ont de plus philoſophique. Tout ce qui a trait à la diction, les lieux oratoires, les cinq parties du diſcours, y ſont

traités à la chinoise, & d'après des idées qui pourroient au moins etendre les nôtres. Antiochus Epiphanès disant à Popilius Lænas, qu'il délibéreroit sur ses propositions, celui-ci (dit Velleius Paterculus), traça sur le sable, avec sa baguette, un cercle autour de ce prince, & lui ordonna de donner sa réponse avant de sortir de ce cercle. Les Orateurs chinois sont toujours dans le cercle du laconisme du *Ouen-tchang*. Il faut qu'ils y resserrent leur eloquence.

Leur rhétorique s'attache sur-tout à les y aider. On ne sauroit croire au-delà des mers combien elle a trouvé de biais pour entamer un sujet, en saisir le vrai point de vue, y assortir les raisonnemens oratoires, les serrer, les lier, les détourner, les replier, les rapprocher, les concentrer, selon la fin que l'Orateur se propose. L'esprit d'analyse est ce qui m'a le plus frappé dans tous ces détails. On y réduit, par exemple, l'interrogation oratoire à à quatre especes: celle de la crainte & du respect, celle de la surprise & de l'etonnement, celle du doute & de l'incertitude, celle de la persuasion & de la confiance. Je ne dis rien sur les tours qu'on doit prendre pour manier avec avantage les citations, les autorités, les exemples, les comparaisons, la prosopopée & le dialogue; cela me meneroit trop loin: mais il faut donner quelque idée de ce que les Lettrés appellent les *aversions* du *Ouen-tchang*, & de leurs différentes sortes d'eloquence.

« Le *Ouen-tchang* hait & abhorre, dit *Cong-yang*, tout ce qui est » populaire & trivial, grossier & négligé, foible & lâche, vuide & » mal digéré, décousu & détaché, disparate & mal assorti, obscur » & embrouillé, insipide & froid, fardé & empesé, hasardé & » douteux, rude & sans jointure, brusqué & jetté, mignard & » affecté, trop tiré enfin & trop alambiqué. Chaque Ecrivain, dit » *Ouang-ing-sieou*, a son tour d'esprit, son ton, sa maniere; il est » essentiel de les connoître, & de distinguer ce qui caractérise son » eloquence, pour choisir son modele selon son talent ».

Voici une légere notice des principales especes d'eloquence dont parlent les Philologues chinois. Eloquence des choses, dont la vérité fait toute la force & la parure; *ipsæ res verba rapiunt*. Eloquence de sentiment & de conviction, qui est comme un epanchement de l'ame de l'Orateur. Eloquence de candeur & de naïveté, qui ecarte

le doute & repouſſe le ſoupçon. Eloquence d'enchainement & de combinaiſon, qui eſt le fruit de l'etude & de la méditation. Eloquence de franchiſe loyale & antique, qui ne ménage rien, ne cache rien, ne doit rien à l'art, & le ſurpaſſe. Eloquence de merveilleux & d'inoui, qui ſubjugue la raiſon par l'imagination qu'elle enchante. Eloquence de raviſſement & de ſurpriſe, qui entraîne l'eſprit par ſon ſublime & ſon elévation. Eloquence de ſingularité & d'etonnement, qui contredit les idées reçues, & ſéduit par un appât de découvertes. Eloquence creuſe & vuide qui ſupplée aux choſes par l'eſprit & par la diction : c'eſt un ſquelette magnifiquement paré, que des reſſorts ſont mouvoir. Eloquence d'illuſion & d'artifice, qui donne le change en détournant l'attention & en ſéduiſant le cœur par un pathétique attendriſſant. Eloquence de métaphyſique & de ſubtilité, qui ſe tient toujours dans les nues, & en impoſe aux ſimples à force de leur dire des choſes inintelligibles. Eloquence de vieux ſtyle & de vieux langage, qui affecte de copier le ton des anciens, s'approprie leurs penſées & ſe prévaut de leur autorité. Eloquence pleine de grandeur & de majeſté, qui, rivale des *King*, s'eleve juſqu'à leur ſublime, par la force du génie, & les egale ſans les imiter. Eloquence d'images & de coloris, qui plaît comme les fleurs, par le brillant de ſa beauté. Eloquence d'abondance & de rapidité, qui etale ſes raiſons, accumule ſes preuves, multiplie ſes autorités, prodigue les ſentimens avec une eſpece de luxe & de profuſion. Eloquence de douceur de ſtyle & d'inſinuation : elle eſt pour l'eſprit, comme la lumiere de la lune pour les yeux ; &, pour le cœur, comme la roſée du matin pour les fleurs. Eloquence d'elégance & de beauté : gracieux des images, douceur des ſentimens, vivacité des ſaillies, brillant des figures, fineſſe des tours, délicateſſe des termes, elle met tout à profit pour ſe parer avec goût, & réunir les ſuffrages à force de plaire. Eloquence de profondeur & d'energie, qui commande & appelle les réflexions, par l'etendue, l'intérêt, la force & la majeſté des verités, qu'elle montre moins qu'elle ne les fait découvrir. Eloquence myſtérieuſe & rafinée, qui s'enveloppe d'une gaze légere, ne ſe laiſſe voir qu'à demi, attire & plaît à force de piquer la curioſité, & d'exercer agréablement la pénétration. Eloquence molle & délicate : c'eſt l'onde claire d'un ruiſſeau qui ne

ſerpente au milieu des fleurs, au gré de la pente qui l'entraîne. Eloquence foible & languiſſante qui ſuccombe ſous le poids de ſon ſujet, & ne fait que de vains efforts pour en ſoutenir la majeſté. Eloquence ſuperficielle & eblouiſſante : elle paroit révêtue de lumiere & n'eclaire point; c'eſt une vaine perſpective qui trompe les premiers regards, & n'eſt faite que pour l'illuſion de la ſurpriſe. Eloquence volage & folâtre, qui erre négligemment ſur la ſurface des objets, & cherche plus à amuſer l'imagination qu'à convaincre l'eſprit. Eloquence ingénieuſe & pétillante, qui ſoutient l'attention & la fatigue à force de ſaillies amuſantes, de jolies réflexions, de penſées fines, de raiſonnemens ſubtils, de maximes epigrammatiques, & de phraſes perlées. Eloquence papillonne & badine, telle qu'eſt celle des Lettrés oiſifs qui s'egaient à traiter des ſujets frivoles, & à les embellir de tout ce que les penſées, la diction & l'harmonie ont de plus brillant, de plus ſpirituel & de plus délicat : c'eſt un *joujou* d'un travail exquis. Eloquence vraie & ſolide, c'eſt celle des hommes d'Etat : ſérieuſe, grave, décente, naturelle & modeſte, elle néglige les vains ſecours de l'art ; des raiſons lumineuſes, des argumens preſſans, des ſentimens patriotiques, des peintures animées, les beſoins de l'Etat, les circonſtances préſentes, des craintes motivées par l'expérience, des prévoyances fondées ſur la liaiſon des evénemens, les réflexions des Sages, les maximes des anciens, les loix de l'Etat, la compaſſion pour les malheureux, le zele du bien public, l'amour de la vertu, la fidélité à ſon Prince, le deſir de la gloire, &c., ſont les grands reſſorts qu'elle fait mouvoir, & qu'elle manie avec tant d'habileté, qu'elle aſſoupit les paſſions & les enchaîne, diſſipe les doutes & eclaire les préjugés, réveille l'indolence & décide la timidité, entraîne les ſuffrages & dicte les réſolutions. Eloquence de véhémence & de rapidité : c'eſt un torrent qui n'eſt fort que de la hauteur de ſa chûte, & de l'impétuoſité avec laquelle il pouſſe ſes flots contre tout ce qui lui fait obſtacle, juſqu'à ce qu'il l'ait franchi ou renverſé.

L'Auteur que j'analyſe, ajoute qu'il y a autant de ſtyles différens que de ſortes d'eloquences. J'en nommerai quelques-uns ; mais j'avertis que je ne ſais pas aſſez notre langue pour ſaiſir exactement toutes les nuances de ſon chinois, & les rendre par des termes equivalens, ſi

nous les avons. Style onctueux & insinuant, style aigre & caustique; style mou & voluptueux, style coulant & naturel, style diffus & epanoui, style vif & dégagé, style plein & moëlleux, style clair & lumineux, style volage & libertin, style grave & majestueux, style noble & elevé, style brillant & fleuri, style peigné & affecté, style piquant & epigrammatique, style lié & soutenu, style riche & orné, style ferme & nerveux, style coupé & décousu, style ingénieux & délié, style compassé & précis, style correct & exact, style savant & erudit, style recherché & pensé, style simple & naïf, style serré & laconique, style sententieux & profond, style cadencé & harmonieux, style sérieux & morne, style traînant & lâche, &c. &c.

NOTE 58, page 173.

Du College des Han-lin.

Les *Han-lin* sont examinés & choisis solemnellement par l'Empereur, entre tous les Docteurs de l'Empire, pour être elevés à ce premier grade littéraire de Chine. Laborieux, savans, zélés citoyens, ils doivent leurs loisirs au bien public. Outre ce qu'ils font pour le gouvernement selon leurs emplois à la Cour, ils travaillent continuellement ou à composer de nouveaux ouvrages dont l'Empereur les charge, ou à préparer des editions nouvelles des chef-d'œuvres des anciens. Il est rare que l'Empereur ne décore pas d'une Préface de sa main les grands ouvrages qui sortent du college des *Han-lin*. On les imprime aux frais de l'Empire ; & toute l'edition appartient à l'Empereur qui la distribue en présens aux Ministres, aux Princes, aux Grands, aux Présidens des Tribunaux, aux Gouverneurs des Provinces, aux plus célebres Lettrés de l'Empire, &c. Papier, caracteres, encre, reliure, tout annonce la magnificence de celui qui donne ces livres, & la splendeur de son regne. Le public ne peut acheter que des exemplaires de rebut ou contrefaits. Cette politique est fort ancienne. Les *Han-lin* travaillent actuellement à donner une edition corrigée & augmentée, d'un excellent ouvrage en plus de cent cinquante volumes, où sont discutés les points les plus intéressans d'histoire, de chronologie, de géographie, de jurisprudence, de police, d'histoire naturelle, &c.; c'est une petite bibliotheque de critique où la science, l'érudition, le bon goût, la bonne foi, & l'impartialité se tiennent par la main.

Note 59, page 173.

Des Discours d'instruction publique.

Sur les souvenirs qui me restent de ce que j'ai lu de notre histoire ancienne, il ne me paroît pas que les législateurs & les Sages des autres nations, excepté les Juifs, aient ainsi pourvu à ce que le peuple fût instruit de tems en tems de ses devoirs, & exhorté à les remplir. J'ai eu la curiosité de chercher l'origine de l'usage des instructions au peuple en Chine; il se perd dans la plus haute antiquité. A en juger par ce qu'on en trouve dans les plus anciens auteurs, il paroît qu'il étoit lié autrefois avec les cérémonies religieuses, & qu'il découle de la même source. Dans un edit de *Tai-tsou* pour le remettre en vigueur, il est dit qu'il y aura un temple dans chaque village pour honorer le *Tien*, c'est-à-dire le souverain Seigneur de la terre, pour lui faire des offrandes, & pour assister aux exhortations publiques; mais l'Empereur seul peut lui faire des sacrifices, comme au souverain Seigneur de tout. Dans les villes c'étoit le Mandarin qui portoit la parole; dans les bourgs & les villages c'étoit un Lettré ou un vieillard. Quelques jours avant l'assemblée, les Censeurs & surveillans du peuple avertissoient l'orateur, des fautes & des abus de leur district. On jeûnoit la veille de l'assemblée. Pour ne pas lasser l'attention des auditeurs, lorsque l'orateur avoit parlé quelque tems, on chantoit des Hymnes en musique, on faisoit des offrandes, on brûloit des odeurs après plusieurs prosternations, puis il reprenoit son instruction jusqu'à trois fois. L'assemblée etant rompue, les anciens délibéroient sur les moyens d'arrêter les désordres du village, de soulager les pauvres, &c.; & députoient au Mandarin en certain cas, pour faire intervenir son autorité.

Ajoutons que les orateurs des villages etoient choisis par le peuple, & préposés par le Mandarin, pour terminer à l'amiable toutes les querelles & tous les procès. Sans autre autorité que celle que donne l'âge & une réputation intacte, ils maintenoient le bon ordre; parce qu'ils etoient avertis à tems, pour empêcher les animosités; qu'ils examinoient les choses par eux-mêmes, & que leurs décisions n'etoient que des conseils de bienveillance & d'amitié. Le crédit de ces vieillards est bien tombé aujourd'hui; cependant ils empêchent encore beaucoup de procès: ce qui est plus aisé que

cela ne paroît au-delà des mers ; parce que le préjugé général attache aux procès une honte qui les rend odieux & flétriſſans. Il eſt rare même que les parens & les amis en laiſſent aller la nouvelle juſqu'aux etrangers, & ne les terminent pas à l'amiable. Le gouvernement d'ailleurs ne les aime pas, & y mêle tant de déboires pour ceux même qui les gagnent, que quoique la Chine ſoit preſque auſſi grande que l'Europe, il y a moins de procès pendans, que dans quelques-uns de nos Parlemens.

Note 60, page 174.

Inſtructions de *Kang-hi* & d'*Yong-tching.*

Ces deux pieces mériteroient d'être traduites ; celle de *Yong-tching* ſur-tout, qui eſt ecrite très-ſimplement, & pleine de choſes. Elle eſt diviſée en ſeize articles, tous très-intéreſſans & bien touchés. Ce Prince expoſe d'abord très-clairement le ſujet de chaque article ; puis il entre en matiere par des principes evidens, les développe, les applique, en tire des conſéquences, cite des exemples, exhorte à les imiter, & menace tous les délinquans de la rigueur des loix qu'il indique. C'eſt un bon pere qui parle à ſes enfans, mais un pere Empereur. Il adreſſa la même inſtruction aux Lettrés, en *Ouen-tchang*. Je ſuis perſuadé que les curieux verroient volontiers la comparaiſon de ces deux manieres de traiter le même ſujet.

Note 61, page 175.

De l'Urbanité chinoiſe.

Le *Ly-mao* chinois, qui eſt tout à la fois la décence & la politeſſe Françoiſe, va encore plus loin, à ce qu'il nous paroît, que l'atticiſme des Grecs & l'urbanité des Romains. On l'accuſera, ſi l'on veut, d'avoir fardé la langue chinoiſe. Mais il eſt de fait qu'il force les honnêtes gens, ſous peine de s'avilir, de parler toujours avec une extrême décence. Je ſuis le premier à l'avouer : la vertu gagne peu à ce *decorum ;* mais le vice reſte dans la boue, & les mœurs publiques rendent hommage à la morale.

Note 62, page 176.

Des mots dont on s'eſt ſervi pour exprimer

Le ſavant Pere Ricci avoit etudié le Chinois à Macao, avant d'entrer dans les Provinces ; & il le ſavoit aſſez pour ſe faire en-

tendre. Comme il ne pouvoit se dissimuler qu'il falloit plus d'exercice, d'etude, de réflexions & de science pour saisir le vrai sens & la signification propre des mots d'une langue si difficile & si nouvelle, il suivit d'abord la méthode de S. Xavier au Japon, & se servit de mots latins ecrits & prononcés à la chinoise, pour aller au-devant des méprises qui pouvoient tirer à conséquence. Ainsi il disoit *Teou-se*, pour *Deus ; gue-la-tsi-ia*, pour *gratia ; Sa-ke-la-meng-to*, pour *Sacramentum*, &c. ; & cette pratique dura jusqu'à ce que les Missionnaires fussent assez versés dans la langue & les caracteres chinois pour bien juger de la valeur des mots, & du sens que présentoit la maniere de les ecrire. Le célebre *Siu-ko-lao* les aida beaucoup de ses conseils, & leur procura ceux des plus habiles Lettrés. Un d'eux, qui avoit renoncé à tout pour ne s'occuper plus que de son salut, eut le zele d'apprendre le latin pour se mettre mieux en état de seconder les Missionnaires. Il seroit trop long de rapporter jusqu'où on poussa les recherches, les discussions, & la délicatesse, presque pour chaque mot. Il suffit de dire en général que les plus essentiels passerent par le creuset de la critique, & ne furent admis qu'avec des précautions infinies. On conserve, à la bibliotheque du Roi, plusieurs anciens catéchismes : qu'on se donne la peine de les ouvrir, & on y verra la preuve de ce que j'ai avancé. Bien plus, le mot de *gue-la-tsi-ia*, est resté dans l'*Ave Maria ;* & quoiqu'on ait traduit le signe de la croix, on a laissé l'ancienne version où l'on trouve *Pa-te-le fei-lio*, &c. ; & c'est la plus en usage parmi les néophites.

en chinois ce qui concerne la Religion chrétienne.

NOTE 63, page 177.

Comme on fait & on réimprime sans cesse en France des livres de piété, on fait & on réimprime sans cesse à la Chine de petits livres de morale. Les Empereurs eux-mêmes, ne dédaignent pas de prendre le pinceau pour instruire leurs peuples, & les avertir de leurs devoirs. A leur exemple, les plus célebres Lettrés ont pris à tâche de simplifier leur style, d'abaisser leur génie, & de se mettre au niveau de la multitude, pour l'entretenir de la beauté de la vertu & de la laideur du vice. Il ont fait plus, ils ont imaginé de piquer la curiosité du public par des ouvrages où l'erudition la plus exquise parle

Des Livres chinois de morale & d'instruction.

le langage du peuple, entre dans tous les détails de la vie domeſtique & civile, apprend à chacun à ſe connoître, lui propoſe les exemples des anciens, lui expoſe leurs maximes, & lui montre le chemin de ſes devoirs. Les Mandarins, les chefs de famille, les perſonnes du ſexe, les jeunes gens ont des livres faits exprès pour eux. Combien pour les enfans, de livrets en proſe & en vers, qui ſont de vrais catéchiſmes de probité & d'innocence! Ceux qu'on leur fait etudier dans les Colleges ne leur enſeignent que leurs devoirs. Le gouvernement a fait extraire & commenter, ſous les titres de *ou-king-lei-pien*, *ou-king-lei-yen*, &c., les plus belles maximes, & les plus beaux endroits des *King*.

NOTE 64, page 177.

Des Romans chinois.

A la Chine, tout roman en général eſt prohibé par les loix. L'Empereur régnant en a flétri trois qui paſſent pour des chef-d'œuvres. Le premier a eté noté du caractere *tao* (*couteau*, *poignard*), parce qu'il raconte des hiſtoires qui peuvent affoiblir l'horreur du meurtre, & faire naître les idées de révolte. Le ſecond, du caractere *ſie* (*faux*, *menſonger*); c'eſt un roman plein de diableries, de ſorcelleries, &c. ſur l'entrée des livres de Foë en Chine. Le troiſieme, du caractere *in* (*impur*, *deshonnête*), à cauſe des peintures & deſcriptions galantes dont il eſt rempli. La police, plus indulgente que les loix, tolere tous les romans & hiſtoriettes qui ne peuvent nuire aux mœurs; mais cela n'empêche pas les tribunaux d'aller leur train, quand quelque libraire eſt accuſé. Il eſt traité comme s'il vendoit du poiſon, lorſqu'on lui trouve des livres dans le goût de ceux que les nôtres mettoient autrefois dans leur arriere-boutique. Pour les auteurs, ils ſont traités avec la plus grande rigueur; & ſi leurs ouvrages attaquent le gouvernement, il en coûte la vie à tous ceux qui ont contribué à les imprimer, les copier ou les répandre.

NOTE 65, page 178.

Style du *Chi-king*.

Quelques beaux eſprits ont plaiſanté ſur pluſieurs comparaiſons d'Homere; mais ils n'ont pas ſenti qu'il faut voir beaucoup de choſes dans le point de vue des mœurs, du génie, des uſages, des pré-

jugés & de la langue de chaque nation. Dans la trente-quatrieme ode du *Chi-king*, par exemple, le Poëte dit d'une nouvelle epouse qu'il célebre. « Ses mains sont comme les tendres rejettons d'une plante, » la peau de son visage comme la surface de la graisse fondue, son col » comme le ver blanc qui se forme dans le bois, ses dents comme » des graines de melon; elle a les tempes comme la cigale, les sour- » cils comme le papillon; qu'elle sourit agréablement! &c. ». Ce langage est ridicule en françois, mais il ne l'etoit pas, il y a trois mille ans, pour les Chinois, qui avoient sûrement du goût & du génie, comme le prouvent les chefs-d'œuvres qu'ils ont laissés. Les détails de la toilette françoise, le blanc, le rouge, la pommade, la poudre, & toutes les modes de la frisure, sont entrés dans plusieurs de nos poésies légeres, & n'y déplaisent pas. Tout cela seroit insoutenable en chinois. Les mots même de *pommade*, & de *poudre*, qu'il faudroit rendre en chinois par ceux de *graisse de cochon*, de *farine de froment*, présenteroient ici des idées très-dégoûtantes.

NOTE 66, page 179.

De la maniere d'ecrire l'Histoire à la Chine.

Au lieu de critiquer, comme on a fait dans ces derniers tems, le plan de l'histoire de *Se ma tsien*, il seroit plus honorable de lui rendre justice & de l'adopter. Pour eviter l'embarras d'interrompre le cours de sa narration, afin de raconter de petits faits, des anecdotes & des détails qu'il importe de faire connoître à la postérité, il imagina de n'en dire que peu de chose en suivant le fil des grands evénemens, & de revenir après cela sur ses pas pour détailler de suite, 1°. ce qui concerne l'histoire des principautés, des grands fiefs, & des Princes qui les possédoient. 2°. Ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire céleste & terrestre, les phénomenes, &c. 3°. Ce qui fait connoître les loix, les mœurs, les usages d'un siecle. 4°. Ce qui regarde les pays etrangers, les nations tributaires, &c. 5°. L'etat des Sciences, des Arts, & les ouvrages les plus célebres en tout genre. 6°. Les traits les plus intéressans de la vie des grands hommes de robe & d'épée, des gens de lettres & des artistes les plus illustres, des citoyens distingués, & des femmes vertueuses, des scélérats enfin & des malfaiteurs. Ce plan embrasse tout, & conserve à l'histoire sa dignité. La vie la plus longue seroit trop courte pour suivre de

génération en génération, pendant plus de quarante ſiecles, la grande hiſtoire de toutes les Dynaſties, qu'on a continuée ſur ſon plan. Les abrégés en conſolent. On en a fait pluſieurs qui ſont très-eſtimables. Les meilleurs, après avoir articulé en peu de mots les faits eſſentiels & les grands evénemens en ſuivant leurs dates & leurs epoques, les détaillent après cela, & les expliquent, tantôt en racontant les particularités les plus curieuſes, d'après les auteurs originaux : tantôt en faiſant connoître par des notes bien faites les perſonnages qui paroiſſent ſur la ſcene ; d'autres fois en inſtruiſant le lecteur par les réflexions des Sages ; en quelques endroits en montrant ſous un ſeul point de vue toutes les ſuites d'une intrigue, d'une fauſſe démarche, d'une rivalité ; pour l'ordinaire, en citant les réponſes des Empereurs, les plus beaux endroits des repréſentations ou des Edits impériaux, & en appuyant ſur ces particularités qui caractériſent les hommes & peignent les mœurs générales. Par exemple, ſous le regne d'un Empereur des *Han*, on obſerve que le Prince héritier, âgé de 12 ans, entendoit très-bien le traité de Confucius ſur la Piété filiale. La maniere dont on etudie ici l'hiſtoire contribue beaucoup à entretenir ce goût. On a imprimé, il y a trente ans, des extraits & recueils hiſtoriques que l'Empereur régnant avoit faits pendant ſes etudes, & qu'il avoit ornés de réflexions, de remarques, de notes, &c. Il avoit etudié l'hiſtoire le pinceau à la main ; il la fait etudier ainſi aux Princes ſes enfans, pour mûrir leur eſprit, & leur apprendre à régner.

NOTE 67, page 179.

De l'elocution en Chine, relativement au choix des mots.

Le grave & ſérieux Ariſtote a abaiſſé ſon génie juſqu'à parler en détail ſur cette partie de l'elocution qui conſiſte dans l'arrangement des mots, dont les anciens diſent tant de choſes. Les Chinois, qui en font auſſi grand cas, ont imaginé une certaine organiſation de mots (ſi je puis m'exprimer ainſi), une harmonie méchanique de phraſes, une correſpondance & une conſonnance entre les différens membres des périodes, un enchaînement grammatical pour lier les penſées entre elles, & appuyer les raiſonnemens les uns ſur les autres. Ils excellent dans la partie la plus grammaticale de l'elocution. Ils prétendent que leurs particules & leurs conjonctions ſont dans le ſtyle, comme les contours dans la peinture, qui donnent je

ne

ne ſais quoi de vif & d'animé aux figures, ce qui les rend comme vivantes : auſſi entrent-ils dans de fort longs détails ſur le choix qu'il faut faire des particules, & ſur la maniere de les employer. Perſonne n'aura le courage de les en blâmer, pour peu qu'on faſſe attention combien elles contribuent à la clarté, à la force & à l'harmonie d'un diſcours, où toutes les penſées ſe touchent, & ſont enfermées dans un ſi petit nombre de mots, tous monoſyllabiques. Les périphraſes, les circonlocutions, les ſynonymes, les epithetes, &c., aident nos Ecrivains à développer leurs penſées. Dans le *Ouen-tchang*, un mot de plus eſt une affaire; & ce n'eſt qu'à force d'adreſſe dans la maniere de ſe ſervir des particules, qu'on vient à bout de tenir à ſon laconiſme ſuperbe, ſans qu'il en coûte rien ni à l'harmonie, ni à la clarté. Les Philologues ont abrégé le travail par leurs recherches & leurs obſervations; mais ils ne font que montrer le chemin: tout le monde le voit, mais le génie ſeul y marche d'un pas ferme & dégagé. On a beau ſavoir diſtinguer les caracteres *ho* (vivans), des caracteres *ſe* (morts), & les caracteres *che* (pleins), des caracteres *hiu* (vuides), c'eſt-à-dire, les caracteres qui déterminent le ſens & contiennent la penſée, de ceux qui ne ſervent qu'à la mettre dans ſon point de vue, ou à donner de l'harmonie à la phraſe: il n'appartient qu'aux plus habiles Lettrés de les changer en guirlandes de fleurs & en traits de lumiere. Les particules, les plus indifférentes en apparence, acquierent ſous leur pinceau, une force & une grace dont on ne peut pas même rendre l'idée. L'elocution chinoiſe à cet egard, eſt à la nôtre, comme une pendule d'obſervation eſt à une horloge: il y a moins de pieces, elles ſont plus délicates, & elle eſt plus juſte.

NOTE 68, page 179.

Des agrémens de la poéſie chinoiſe.

Les Chinois ont beaucoup d'ouvrages qui ſont faits ſur des plans inconnus à notre Europe, & ecrits dans un ſtyle & ſur un ton qui ne va qu'à leur langue. Ils ont une maniere de penſer & de raiſonner qui leur eſt propre. La marche des idées dans les idylles & les ſtances, par exemple, a quelque choſe de ſi aimable & de ſi naturel, qu'il eſt impoſſible de ne pas en ſentir la douceur. Il faut avouer auſſi que leurs Poëtes choiſiſſent des ſujets attachans. Dans le grand recueil

ſur l'agriculture, on trouve pluſieurs poéſies de l'Empereur régnant, ſur un champ nouvellement défriché, ſur une belle maiſon, ſur une ſéchereſſe, ſur les travaux de l'eté, ſur une pluie qui a ſauvé le riz, ſur une plaine bien enſemencée, ſur une grêle, &c. On ne ſauroit croire combien les Poëtes font entrer de vraie philoſophie dans leurs plus petites pieces. Ils excellent ſur-tout à peindre la nature: les agrémens de la ſolitude ont exercé les plus beaux génies. Mais leur *Ouen-tchang* s'eleve trop haut pour qu'une traduction puiſſe l'atteindre. Je viens de trouver une petite piece *pan-ouen pan-ſou*, dont il ſera plus aiſé de me tirer, la voici: « Mon palais eſt une petite » chambre qui a trois fois ma longueur. La magnificence n'y eſt » jamais entrée, mais la propreté n'en ſort jamais. Une natte eſt » mon lit; une toile doublée, ma couverture: cela ſuffit pour m'aſ- » ſeoir le jour, & pour dormir la nuit. D'un côté eſt une lampe, » de l'autre un vaſe d'odeurs. Le chant des oiſeaux, le ſiflement du » vent, le murmure d'une fontaine, ſont le ſeul bruit que j'entends. » Ma fenêtre peut ſe fermer, & ma porte s'ouvrir; mais ce n'eſt » que pour les Sages: les méchans la fuient. Je ne me raſe point » comme un bonze, je ne jeûne point comme un *Tao-ſé*. La vérité » habite dans mon cœur, l'innocence guide mes actions. Sans maître » & ſans diſciple, je n'uſe point ma vie à rêver des riens & à » ecrire des mots; encore moins à eſquiſſer des traits de ſatyre; ou » à farder des louanges. Je n'ai ni vues ni projets; la gloire me » touche auſſi peu que les richeſſes; & toutes les voluptés ne me » coûtent pas un deſir. Jouir de ma ſolitude & de mon repos, eſt » ma grande affaire. Le loiſir me vient de tous côtés, & le fracas » me fuit. Je conſidere le ciel, & je m'encourage; je regarde la » terre, & je me conſole. Je ſuis dans le monde ſans y être. Un jour » m'amene un jour, une année eſt ſuivie d'une année; la derniere » me conduira au port, & j'aurai vécu pour moi ».

Note 69, page 180.

Du laconiſme des anciens ouvrages chinois.

Quelques Lettrés de la Dynaſtie paſſée compoſerent des livres de caracteres, des eſſais de morale, des romans métaphyſiques, &c.; où l'on trouve toute l'anatomie du cœur & des paſſions, auſſi ſubtilement traitée que dans quelques-uns de nos ouvrages modernes. Le

vernis de la nouveauté, les petites cabales, la réputation des Auteurs, les soutinrent quelque tems ; mais la mode ne dura pas : on ne les connoît plus aujourd'hui que par les bons mots des critiques. Qu'on nous permette de remarquer avec eux, que plus on remonte dans l'antiquité, plus on trouve de laconisme & de profondeur dans les ouvrages des plus beaux génies ; mais c'est un laconisme naturel, une profondeur de pensées aussi eloignée du mystérieux que l'algebre l'est du galimathias. « Les anciens, dit un Lettré moderne, ne nous ont pas transmis » leurs pensées, leurs observations & leurs maximes, pour nous » dispenser de méditer, de réfléchir & d'approfondir les choses. Au » contraire, ils ont jetté un air d'enigme dans leurs ecrits, ils n'ont » exposé leur doctrine qu'à demi, ils se sont contentés de poser les » principes, pour nous forcer à trouver en nous-mêmes les vérités » qu'ils nous font entrevoir. Faisons-y bien attention ; à force de » vouloir tout trouver dans les livres, on ne tire rien de son fond : » la paresse engourdit l'ame ; & avec beaucoup d'esprit & de lec- » ture, on en vient peu-à-peu à ne juger, à ne penser, & à ne ré- » fléchir que par mémoire. Le célebre *Tchao-pou*, le plus grand Mi- » nistre d'Etat, & le plus integre de la Dynastie des *Song*, n'avoit » jamais lu que le *Lun-yu*, & il le lisoit tous les jours. Il avoua » à *Tai-tsong*, qui ne pouvoit le croire, qu'il y avoit appris tout » ce qu'il savoit de politique. Nos jeunes Bacheliers l'ont appris par » cœur, & n'y ont pas trouvé l'art de se gouverner eux-mêmes ».

NOTE 70, page 181.

De la médecine chez les Chinois.

Les Chinois ont etudié la médecine dans la plus haute antiquité, & y ont excellé. Les Savans mettent en question si les livres qu'on a aujourd'hui sous le nom de *Hoang-ty*, sont véritablement de lui. Les plus habiles critiques s'accordent assez à dire que le texte original ne subsiste plus tel qu'il est sorti des mains de l'Auteur ; mais ils croient, sur de bonnes preuves, qu'on n'a fait qu'en simplifier le style pour le mettre à la portée de tous les médecins. Quelques-uns soupçonnent qu'on a fondu dans cette espece de traduction, des principes & des observations qui appartiennent à la Dynastie des *Tcheou*, & même à celle des *Han* & des *Tang*. Quoi qu'il en soit de ce point, comme les livres de médecine furent exceptés de

l'edit de proſcription de *Tsing-che-hoang*, on ne peut douter que la Chine ne poſſede les plus beaux principes & les ſecrets les plus curieux de l'antiquité. Près de vingt ſiecles d'expériences & d'obſervations, ayant groſſi ce tréſor d'une infinité de découvertes, aucune nation certainement n'a rien qui puiſſe y être comparé. Qu'en penſent les Chinois? Quel fond y font-ils? « Ouvrez les annales, dit » *Han-tchi*, etudiez-y l'hiſtoire de la médecine; vous verrez qu'elle a » ſuivi les révolutions des ſiecles & des Dynaſties, comme toutes » les autres ſciences. Eſt-il mort moins de monde dans les tems où » elle a eté plus floriſſante? l'Empire a-t-il eté plus peuplé lorſqu'elle » a eté négligée? non ſans doute: le cours de la vie des hommes » & celui de la population ne ſont pas de ſon reſſort. Elle n'y peut » rien, que ſelon les deſſeins & les vues impénétrables du *Tien*. Outre » qu'elle eſt preſque toujours dans les nuages du doute & de la con- » jecture, combien de maladies nouvelles & ſingulieres! combien » de fievres epidémiques & de peſtes! combien de criſes générales » & de levains développés tout-à-coup qui echappent à ſa pénétra- » tion, & rendent inutiles tous ſes efforts! Les grands médecins ſont » en petit nombre, & ne ſe trouvent que dans les grandes villes. Le » peuple qu'ils négligent, guérit-il plus rarement que les Grands » qu'ils ſoignent? meurt-il plus de monde dans les campagnes où » les ſecours ſont ſi rares, que dans les villes où ils ſont ſi multi- » pliés? les ſauvages dans leur déſerts, comptent-ils plus de ma- » lades & moins de vieillards que les délicieuſes provinces du *Kiang-* » *nan*, & du *Tche-kiang* »? L'Auteur finit par dire que le Gouvernement doit conſerver la médecine, comme un moyen qui entre dans les vues du *Tien* pour conſerver la vie des hommes; mais on ne doit compter ſur ce moyen, qu'autant que le *Tien* voudra s'en ſervir. C'eſt auſſi la politique du Gouvernement, qu'on paroît n'avoir pas compriſe au delà des mers.

Quant aux livres chinois ſur la médecine, voici ce qui m'a le plus frappé dans le peu que j'en ai vu. 1°. La plupart des grandes compilations ſont faites avec beaucoup d'ordre & de méthode. Après avoir etabli les principes généraux & les regles fondamentales qui doivent diriger la médecine dans les cas particuliers, on y traite des maladies de toutes les parties du corps humain, occaſionnées par l'altération

de leur organiſation ou par des cauſes extérieures. Qu'on s'imagine la pratique d'Ethmuller, plus détaillée encore, plus analyſée, & plus préciſe dans la maniere de particulariſer chaque maladie, d'en articuler les diagnoſtics, d'en diſtinguer les criſes. La partie qui regarde les enfans & les vieillards, nous a paru bien curieuſe, & remplie d'obſervations. 2°. Les connoiſſances anatomiques de la Chine, ne valent pas celles d'Europe, à beaucoup près. Cependant il eſt de fait que leurs livres entrent dans de grands détails ſur toutes les parties du corps humain; & qu'ils ont fait bien des obſervations qui ont peut-être echappé à nos plus célebres anatomiſtes. Ce qu'ils diſent en particulier ſur la *rate* & le *foie*, pourroit donner des vues à nos plus habiles médecins. Au ſurplus il eſt conſtant par l'hiſtoire ancienne, qu'un Gouverneur de Province ayant fait ouvrir le ventre à quarante ſcélérats, qui l'avoient ouvert à des femmes enceintes, à des filles & à des enfans, il chargea pluſieurs peintres de peindre leurs inteſtins, ſous la direction des plus habiles médecins à qui il étoit permis de diriger le fer du bourreau, & de profiter du ſupplice de ces malheureux pour eclairer la médecine. 3°. Il eſt de fait que la circulation du ſang eſt connue depuis bien des ſiecles en Chine. Les oiſifs d'Europe pourroient s'amuſer à ſuivre les rapports qu'ont trouvés ceux de Chine entre le mouvement du ſoleil & celui du ſang. Selon le *Tou-chou-pien*, imprimé il y a plus de deux cens cinquante ans, le ſang s'avance de trois pouces dans les arteres à chaque vibration, & fait en 24 heures 810 toiſes (la toiſe chinoiſe eſt de dix pieds). Ce qu'il ajoute ſur les différences de la circulation ſelon les ſaiſons, eſt plus fondé en phyſique. Je ſuis perſuadé que les curieux verroient avec plaiſir la planche des diverſes ondulations du pouls, dans les diverſes eſpeces de fievre. On en a donné quelque choſe dans un *traité du pouls*, traduit du chinois en latin; mais le traducteur etoit tombé ſur une mauvaiſe edition de Province, dont il a copié les fautes & les omiſſions. 4°. Les médecins de Chine ne font guere que de fortes tiſanes, dont on prend toujours deux priſes; mais la diete rigoureuſe & le régime en facilitent les effets. Les préparations chymiques ſont preſque inconnues ici. 5°. Soit que la théorie des médecins ſoit bonne, ou que la routine leur tienne lieu de ſcience, ils prédiſent

assez juste les crises & les périodes des maladies. Selon leurs livres, toute maladie agit successivement sur le cœur, sur le foie, sur le poulmon, sur l'estomac, sur les reins & sur les entrailles. Le passage de l'un à l'autre fait une petite crise; la révolution générale en produit une grande. L'habileté du médecin consiste à distinguer quand il faut couper cours aux progrès du mal par des remedes directs, ou l'affoiblir en le détournant; accélérer ses crises, les attendre, ou les retarder. 6°. Il y a ici une médecine fort ancienne, qui attaque plusieurs maladies d'engourdissement, de tension, de douleur, &c. en faisant tenir le malade dans une posture qui etrangle la circulation, ou du moins la retarde, dans quelques parties du corps; & en l'obligeant de fondre en quelque sorte son haleine dans sa bouche, en rendant d'une maniere insensible l'air qui sort de son poumon. On y ajoute, avant ou après, des remedes & un régime convenables. Le *tcha-tchin* est encore plus singulier, & probablement plus ancien. Il en est parlé dans les livres des *Tcheou*, plusieurs siecles avant l'incendie des *King*. Le *tcha-tchin* (ou *piqûre d'aiguille*) consiste à piquer avec des aiguilles préparées, les plus petits rameaux des arteres. Le sang ne doit point sortir par ces piqûres; on les cautérise avec de petites boules d'armoise qu'on brûle dessus. On compte des guérisons incroyables, opérées par cette médecine singuliere. Elle s'aide aussi de quelques remedes; mais son grand secret est de savoir où il faut ficher les aiguilles, en combien d'endroits, & la maniere de les faire entrer & de les retirer. 7°. Les médecins Chinois ont composé un livre exprès, pour aider les Mandarins qui font lever les cadavres, à distinguer quand un homme s'est etranglé lui-même, ou quand il a eté etranglé par d'autres; quand il s'est noyé, ou quand son cadavre a eté jetté dans l'eau après sa mort, &c. Ils ont imaginé des moyens pour faire paroître sur un cadavre à demi pourri, sur les os même, les meurtrissures & les coups qui ont pu causer la mort. 8°. La petite vérole n'a pas eté connue en Chine, dans la haute antiquité. Les médecins nomment *tai-tou* (venin du sein maternel), le ferment ou levain qui cause cette maladie. Ils distinguent plus de quarante especes de petites véroles, & les représentent dans leurs estampes médicinales. L'inoculation n'a commencé que sous la derniere Dynastie des *Song*. Les

Médecins disent qu'on ne doit pas la pratiquer en tout tems. Ils indiquent, avec assez de détail, quels sont les enfans qu'on ne peut inoculer à raison de leur tempérament, sans les exposer à la mort. Nous avions à *Péking*, quand j'y arrivai, un néophite médecin, qui entendoit très-bien à traiter cette maladie, & qui n'a jamais voulu inoculer personne, quoi qu'on lui offrît des sommes considérables. Pour moi je suis témoin que la petite vérole épidémique de 1766, enleva, en quelques mois, un nombre prodigieux d'enfans; les inoculés mouroient comme les autres. On dit qu'on en a compté aux portes plus de cent mille. 9°. Selon les médecins Chinois, il est plus aisé de traiter dix hommes qu'une femme, & dix femmes qu'un enfant. Ils conviennent que les anciens étoient plus sains & plus vigoureux à 80 & à 90 ans, qu'on ne l'est aujourd'hui à 50; & prétendent que c'est parce que leurs alimens étoient plus simples, leurs repas plus sobres, leur vie plus agissante, & leurs corps moins dissous par les plaisirs. La recette de longue vie, que donnent ces messieurs à la fin de leurs livres, est un traité de morale bien sec & bien assené. Je me chargerois plutôt de faire adopter les caracteres Chinois à nos Européens, que le régime qu'ils prescrivent.

NOTE 71, page 181.

La décence des mœurs publiques & la sévérité du gouvernement ont réduit il y a long-tems les Pétrones chinois, à s'envelopper d'un voile, pour echapper à la rigueur des loix. Il y a des livres où les caracteres présentent un sens, & le son isolé un autre. Dans quelques livres, il faut retrancher une partie de plusieurs caracteres, pour saisir la pensée secrete de l'auteur; dans d'autres on les lit à rebours, &c. Il semble que le libertinage ait voulu semer d'epines jusqu'aux pieges qu'il tend à l'innocence. Malgré toutes ces ruses, de quelque maniere qu'un livre soit un levain de dissolution, il en coûte cher à celui qui l'a vendu, s'il est dénoncé.

Respect pour les mœurs dans les Livres chinois.

NOTE 72, page 182.

Quoique le *Ouen-tchang* proprement dit ne change pas, chaque dynastie cependant a son ton & son goût. Les bons littérateurs dis-

Différence des styles en Chine selon les siecles.

tinguent de quel ſiecle eſt une piece de vers où un diſcours, à certains tours, à certains mots, & à certaines façons de parler qui n'ont eu qu'un tems. Cela eſt encore plus ſenſible dans le *Kouan-koa*.

NOTE 73, page 183.

Recherches dans l'arrangement des caracteres chinois.

Les bons Lettrés ſont fort attentifs à eviter tout ce qui ſent l'affectation dans l'arrangement des caracteres ; & leur maniere d'ecrire de haut en bas, fait diſparoître dans les livres, des vis-à-vis, qu'un arrangement etudié rendroit ſenſibles. On ne le cherche & on n'y a egard que dans les inſcriptions, ſentences, deviſes, &c., qui ſont enoncées en peu de mots, & ecrites pour ſervir d'ornement. Comme les caracteres ſe prêtent à beaucoup d'arrangemens de caprice & de fantaiſie, quelques Lettrés ſe ſont amuſés à ecrire des vers, des enigmes, dont la clef eſt dans le ſeul arrangement des caracteres. J'en ai vu de rangés en cercle, en pyramide, en urne, en echiquier, où l'on n'auroit jamais cru qu'on pût trouver un ſens, & qui en avoient un très-joli, parce qu'il y a eu de beaux eſprits qui ſe ſont amuſés à ces bagatelles.

NOTE 74, ibid.

Des répétitions dans la lange chinoiſe.

Donnons quelques exemples pour nous faire entendre. 1° *Me me, pou yu* ; (*il ſe tait, il ſe tait, il ne dit rien*). 2°. *Co chang, co chang*, (*cela eſt lamentable, cela eſt lamentable*). 3°. *Ti ti, cou cou*, (*il crie & crie, pleure & pleure*). 4°. *Tchoui ti, tchoui ; tan ti, tan ; tchang ti, tchang ; vou ti, vou* (*les joueurs de flûte en jouoient, les toucheurs d'inſtrumens à corde en touchoient ; les chantres chantoient ; les danſeurs danſoient*). 5°. *Yao ſe, yao houo* ; (*il deſire la mort, il deſire la vie*). Je ne pouſſerai pas l'induction plus loin. Si on pouvoit citer les bons ecrivains & les faire comprendre, on ſentiroit au-delà des mers que ces ſortes de répétitions ajoutent à la penſée. Quoi de plus expreſſif que ces phraſes, *ſin ſin, nien nien, tchi ſiang tcho ta* ; (en latin, *corde corde, mente mente, tantùm cogitat de illo*)? *Tun tun, tou tou, kia kia, tchin tchin, che gin y y, hoe hoe* ; (*deglutit deglutit, evomit evomit, falſa falſa, vera vera, facit homines dubitare dubitare, ſuſpicari ſuſpicari*). J'ai traduit ces deux phraſes en latin pour être plus

plus littéral ; mais il eſt impoſſible de rendre le pittoreſque de la derniere, & de préſenter auſſi naïvement l'image d'un homme qui ne dit les choſes qu'à moitié, les altere & ne laiſſe que des doutes.

NOTE 75, page 184.

Des Fables chinoiſes.

Outre les narrations oratoires dans le goût des nôtres, les Chinois ont encore de petites narrations, des hiſtoriettes, où ils déploient toutes les graces du *Ouen-tchang*. Les plus habiles ecrivains ſe ſont exercés dans ce genre, & l'ont traité comme notre La Fontaine a traité les fables. A propos de fables ils en ont auſſi, mais dans un autre goût que les nôtres. En voici un exemple traduit en latin.

Tchouang-tſe *deambulabat in monte ſylvoſo. Vidit ibi arborem proceram & ramis foliiſque luxuriantem. Propè aderant homines cum ſecuribus, nec illam attingebant. Petiit ab illis, quid ita ? Reſponderunt, quia lignum erat prorſùs inutile. Hæc arbor, inquit* Tchouang-tſe, *implebit ſuos annos quia inutilis eſt. Deſcendit de monte, & ad amicum divertit. Amicus gaudens juſſit ut puer avem dictam* yen *occidat & coquat. Repoſuit puer : ut enim duæ ſunt, altera vocalis & altera muta eſt ; quænam occidetur ? Reſpondit Dominus ejus, occide illam elinguem. Alterâ die diſcipuli magiſtro dixerunt ; arbor vitam conſervavit quia nullas habebat dotes, & avis occiſa eſt quia erat ſine dotibus ullis : quid ergo eligis ? Subriſit* Tchouang-tſe, *& ait : ſi mediam viam inter dotes habere & non habere cupio, ſtudebo videri quod non ſum, atque adeò moleſtiis non carebo ; longè meliùs, ut, ratione & virtute quaſi magnifico curru invectus, ambulem coràm primo rerum omnium parente, ita ut res à me pendeant, nec ipſe pendeam ab illis.*

NOTE 76, ibid.

Des diſputes littéraires à la Chine.

Les diſputes littéraires des Chinois ſont plus modérées & plus Philoſophiques qu'elles ne le ſont en Europe. Le *Ly-mao* aſſujettit les Lettrés aux regles les plus auſteres de la décence, du reſpect & de l'honnêteté. Dans ces derniers tems même, au lieu de ces diſcuſſions qui ne finiſſent aucune diſpute, on a pris le parti de raſſembler de bonne foi les autorités & les raiſons pour & contre, en laiſſant au lecteur le ſoin de ſe décider : & c'eſt le mieux, *neque enim diſpu-*

tari ſine reprehenſione poteſt, a dit Cicéron. Il faut rendre juſtice aux Chinois, ils n'aiment pas la diſpute. Un homme d'eſprit chez eux, dit ſon ſentiment & en allegue les raiſons ; ſi vous voulez lui faire de mauvaiſes difficultés, il ne dit plus mot & parle d'autre choſe. Le ton des mœurs générales eſt uniforme à cet egard, & s'etend à tout ; perſonne ne s'aviſe de ſe mêler de ce qui ne le regarde pas, & de dire un *oui* ou un *non* à qui ne l'interroge point.

Note 77, page 185 [*].

Des préjugés.

En matiere de prévention & de préjugé, les gens qui ont le plus d'eſprit ſont peuple. On conçoit fort bien qu'un Européen que ſes premieres etudes ont rempli d'admiration pour les Grecs & les Romains, ou que l'amour national & les diſcours de tous les jours ont accoutumé à mettre ſa nation au-deſſus des autres, & celles d'Europe au-deſſus de tous ces peuples *qu'à pleine bouche nous nommons barbares*, comme dit Montagne : on conçoit, dis-je, qu'un Européen ne croira jamais qu'à demi, que les Chinois aient un gouvernement, des mœurs, des loix, des ſciences, des arts, &c., qui n'ont rien emprunté de l'Europe, & qui cependant pourroient nous eclairer & nous inſtruire. Mais ce qui eſt bien extraordinaire, c'eſt que des gens d'eſprit ſe préviennent ſur des choſes auſſi arbitraires que les vêtemens, le cérémonial, les manieres, les goûts, &c. On s'egaie à dire des bons mots ſur la torture à laquelle ſe condamnent les Dames Chinoiſes pour avoir les pieds mignons ; on leur en fait un ridicule : comme ſi celle que ſe donnent les Dames Françoiſes pour avoir la taille fine, n'etoit pas auſſi folle & encore plus dangereuſe. Ce n'eſt pas le lieu de demander pourquoi & ſur quoi on ſe coëffe de pareils préjugés ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'ils forment un nuage, une vapeur qui emouſſe tous les rayons de la vérité.

[*] Cette note, dont on a oublié de marquer le n°. dans le texte, ſe rapporte à la derniere phraſe de l'Eſſai ſur la langue chinoiſe.

NOTICE

Sur les objets de commerce à importer en Chine.

Il nous vint ici, il y a quelques années, de petits flacons de cryſtal pour mettre des eaux de ſenteur, qu'on avoit achetés à Canton à auſſi bon marché qu'on auroit pu le faire en Europe. Ceux qui en avoient fait leur pacotille n'en trouvant pas le débit, avoient eté obligés de les donner à prix d'achat : ils etoient cependant très-jolis & bien mieux travaillés que ceux des Chinois ; mais ils n'etoient pas d'une forme agréable pour la Chine, ni appropriés à l'uſage qu'on y en fait. D'ailleurs ces flacons etoient tous de cryſtal blanc ; & ce cryſtal eſt le moins priſé en Chine. S'ils avoient eté faits dans le goût chinois, on les auroit vendus ce qu'on auroit voulu. Nous ne plierons jamais cette nation à nos goûts & à nos idées. Ils travaillent à Canton ſur les modeles qu'on leur porte d'Europe ; il faut leur rendre la pareille, travailler ſur les leurs, & ne pas leur refuſer une complaiſance qu'ils ont pour nous. On ſe ſert à Pé-king de ces petits flacons pour mettre du tabac de Portugal. La forme que leur ont donnée les Chinois eſt bien appropriée à la façon dont ils préſentent le tabac & le prennent ; celle de nos flacons ne l'eſt pas. Du reſte, comme l'on ne prend guere de tabac qu'à Pé-king, nous avertiſſons que le débit de ces bagatelles ne ſauroit être bien conſidérable. Les Chinois font plus de cas du verre coloré & travaillé ; il faut ſuivre leur goût & travailler ſur les formes qu'ils ont imaginées. Comme nos ouvriers donneroient plus de grace au couvercle ou bouchon & à la petite cuiller, cela aſſureroit le ſuccès & le débit

de nos flacons. Mais pour bien faire il faudroit qu'il y en eût pour les Princes, pour les Grands, pour le Peuple ; & n'en porter d'abord qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les faire connoître & desirer. Le mieux, à tous egards, seroit encore de s'en faire demander, & de n'en porter que très-peu en sus du nombre demandé. Mais on pourroit en faire en agates de toutes les especes, en porcelaine, en email, en vermeil, &c.; ce qui auroit plus de vogue, & seroit d'un plus grand débit, parce que l'usage en est universel & s'etend à tout l'Empire. On pourroit y ajouter des *tchong-tsée* ou petites tasses à boire, sur le modele de celles qu'on a plusieurs fois envoyées. Si l'on s'y prenoit comme nous l'avons dit tout-à-l'heure au sujet des flacons, il est probable qu'on en débiteroit beaucoup. On vendroit en moindre quantité, mais à plus grand prix, des vases de fleurs en verre coloré, des bassins, cuvettes, urnes, &c., faits sur les peintures & les modeles envoyés d'ici plusieurs fois. Je parle toujours des modeles chinois, parce que mon long séjour en Chine, & la connoissance que j'ai de la capitale & de la Cour, m'ont persuadé, il y a long-tems, qu'il n'y a que ce moyen d'introduire ici & d'y faire goûter nos ouvrages en tout genre. S'il etoit question de faire des comparaisons & des paralleles, il seroit aisé de prouver que nous ne nous accommodons pas plus des goûts chinois pour les choses d'usage, que les Chinois des nôtres.

Mais puisqu'il est question de notre commerce avec eux, nous ajouterons ici quelques observations. Il est très-certain que le Gouvernement de Chine, envisageant le commerce des Européens sous le grand point de vue de l'utilité générale de l'Empire, cherche plus à le faire tomber qu'à le conserver ; & que si les Empereurs ne s'etoient pas fait un point de politique d'accueillir les Etrangers & d'afficher un goût

décidé pour ce qui vient de chez eux, l'intérêt particulier de Canton n'auroit pas empêché de fermer ſon port aux Européens. La raiſon en eſt fort ſimple. Ils emportent des thés, des ſoies, des porcelaines, &c., qui ſont néceſſaires à l'abondance publique ; & n'apportent que de l'argent, dont on n'a pas beſoin, ou des choſes dont on ne veut pas, moins encore parce qu'elles tournent au détriment des Artiſtes chinois & introduiſent des nouveautés, que parce qu'elles entament la ſimplicité des mœurs, & menent au luxe, qu'on regarde ici décidément comme un fléau qui corrompt l'innocence, augmente les beſoins, & conduit à l'oppreſſion du peuple, en qui il augmente & aigrit le ſentiment de ſa miſere. 2°. Tout balancé, la politique du Gouvernement chinois regarde les echanges comme plus utiles que les achats en argent, ſoit parce qu'ils perfectionnent l'induſtrie des ouvriers, qui ne tardent pas à imiter ce qu'ils voient, ſoit parce que, vu la quantité prodigieuſe d'argent qu'il y a dans l'Empire & dans les tréſors publics, ſon augmentation n'eſt qu'un embarras. 3°. Tout etant peuple ici, hors les gens en place & les Lettrés, & nos etoffes ne pouvant pas plus ſervir aux gens en place & au peuple, que chez nous les indiennes aux Magiſtrats, aux Militaires, aux Artiſans & aux Payſans ; les echanges des etoffes ſont une chimere. Cependant les camelots, dont on fait ici des eſpeces de redingottes contre la pluie, & les draps, dont on fait des ſurtouts & des habits de maiſon pour l'hiver, pourroient être vendus en certaine quantité, s'ils etoient violets ou noirs. Comme on offre à l'Empereur & aux Princes nos belles ſoieries, on pourroit auſſi en porter à la Chine.

Ce qui ſeroit mieux reçu, à ce qu'il nous ſemble, ſi on ſuivoit les modeles chinois, ce ſeroit, 1°. tout ce qui eſt du reſſort des bijoutiers, comme bagues, pendans d'oreilles,

aiguilles & ornemens de tête en pierres fausses, pour les femmes; 2°. des couteaux, des lunettes, des ciseaux, des montres, des horloges, des tapis, &c. Les couteaux, faits à la chinoise, & montés très-proprement, réussiroient; nous en dirons autant des tapis, s'ils etoient d'une longueur & d'une largeur assorties aux estrades sur lesquelles on les met ici. Les montres & les horloges ont eté décriées, parce qu'on en a porté, ou d'un travail trop exquis, ou d'usées, ou de salies par des peintures licentieuses. 3°. Notre thériaque, nos confections, & nos bons emplâtres réussiroient aussi peu-à-peu, si on faisoit ecrire en chinois leurs vertus & la maniere de s'en servir, & si on faisoit ce commerce avec la bonne foi de nos anciens commerçans. 4°. Nos peintures, gravures, emaux, fleurs en email, &c., seroient aussi achetés, si on servoit les Chinois selon leur goût. 5°. A la 90e année de l'Impératrice-mere, & à la 70e de l'Empereur, qui ne sont pas eloignées (1), comme tous les Princes, tous les Seigneurs & tous les grands Mandarins doivent offrir leurs présens, tout ce qui sera ou curieux, ou rare, ou précieux, ou d'un travail exquis & digne d'être offert, trouvera du débit.

(1) Cette Notice a eté envoyée en 1774.

NOTICE

Du ſang de Cerf, employé comme remede.

LA médecine moderne de Chine, c'eſt-à-dire celle qui ne remonte qu'à 200 ans avant l'ere chrétienne, fait uſage du ſang de quelques animaux des bois, ſavoir, le ſanglier, le daim, le chevreuil, le muſc, le cerf & la gazelle. Le ſang de chevreuil eſt regardé comme un remede ſpécifique pour guérir la pleuréſie. Parmi les uſages différens des diverſes eſpeces de ſang, celui de la ſuccion du ſang de cerf nous a paru aſſez ſingulier.

La médecine ancienne des Chinois ne connoiſſoit point la ſuccion du ſang de cerf; du moins nous n'en avons rien trouvé dans les livres de la haute antiquité, que nous avons eté à portée de conſulter; & quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu découvrir quelle en eſt la premiere origine, ni à quel ſiecle il faut la rapporter. Il eſt vrai que les livres de médecine etant ici aſſez nombreux pour former ſeuls une grande bibliotheque, le peu de connoiſſance que nous avons du plus grand nombre a pu tromper notre bonne volonté.

Selon le *Tong-y-pao-kien*, Recueil fait & imprimé en Corée, de tout ce que l'on y a trouvé de mieux dans les livres de médecine de Chine, la ſuccion du ſang de cerf eſt due au haſard. Un chaſſeur, excédé de fatigue & de ſoif, etant tombé evanoui, ſes compagnons, qui n'avoient aucune ſorte de proviſions, prirent le parti de lui faire avaler le ſang qui couloit encore de la plaie d'un cerf qu'on venoit de percer à la jugulaire d'un coup de lance. Ce ſang le fit reve-

nir à lui dans le moment, & ſi bien, qu'il ſe ſentit peu-à-peu plus frais, plus diſpos & plus fort qu'auparavant.

Selon le livre chinois *Chi-tching*, la gloire de cette découverte ne fut pas due aux conſéquences qu'on tira de cette aventure, mais aux réflexions de quelques ſavans médecins. Ayant obſervé, dit ce livre, que le renard, la fouine, la belette, &c., ſe contentoient quelquefois de ſucer le ſang de leur proie à demi vivante, ils firent la remarque que preſque tous ces animaux etoient les plus vifs, les plus adroits, les plus ardens, &, ce qui intéreſſoit encore plus, les mieux portans, & les plus vivaces. Ces obſervations les porterent à conclure que le ſang des animaux, qui contient, comme l'on dit ici, *leur ame & leur vie*, & dont on ſe ſervoit déjà dans pluſieurs remedes, pourroit devenir un remede très-puiſſant, s'il etoit donné pour ainſi dire tout vivant. Rapprochant enſuite ces raiſonnemens des principes de la médecine, ils déciderent que pour procéder ſûrement, il falloit prendre un ſang bien choiſi, & déterminer le tems & la maniere de le prendre. Un ſang bien choiſi: parce que la raiſon qui oblige à s'abſtenir en tout tems de la chair de certains animaux, & de celle de pluſieurs dans différentes ſaiſons de l'année, eſt encore plus forte pour leur ſang, qui enchérit ſur les mauvaiſes qualités de leur chair, & doit être bien plus nuiſible etant pris tout chaud & ſans aucune ſorte de préparation. Quant au tems & à la maniere, l'idée ſeule de remede ſuppoſe des rapports, des convenances & des circonſtances dont dépendent les bons effets & les ſuccès qu'on en eſpere.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine de la ſuccion du ſang de cerf, je ſuis encore plus embarraſſé pour raconter la façon dont elle ſe fait. Tout ce qu'on trouve dans les livres, c'eſt que le ſang de cerf, bu tout chaud en automne, ou ſeul, tel qu'il ſort de la bleſſure de l'animal, ou mêlé ſur le champ

avec

avec du vin chaud, eſt un ſpécifique unique pour réparer les forces d'un tempérament détruit, pour guérir un mal de reins invétéré, pour arrêter un crachement de ſang occaſionné par une pulmonie formée, pour refaire un ſang appauvri, pour rétablir un homme de cabinet epuiſé par le travail & l'application, ou une femme en danger de mort par une perte de ſang à la ſuite d'un accouchement malheureux, &c.; mais on n'y trouve aucuns détails, & nous ne pouvons y ſuppléer. L'exactitude doit être ſi rigoureuſe dans une choſe qui a rapport à la ſanté & à la vie, que nous nous ferions un grand ſcrupule de rien haſarder ſur un pareil ſujet, ſans citer des garans. Nous citerons donc le *Pen-tſao-kang-mou* qui dit que le ſang de cerf a eté reconnu dans ces derniers tems comme un ſpécifique ſingulier pour faciliter l'eruption de la petite vérole, & en abſorber la malignité. La recette qu'il donne eſt ſi compliquée à certains egards, & ſuppoſe une connoiſſance ſi profonde de la maniere d'opérer de la pharmacie chinoiſe, que nous n'avons pas cru devoir la traduire ; nous craindrions de nous expoſer aux mépriſes, & la plus petite en ce genre peut avoir des ſuites funeſtes. Tout ce que nous devons dire, c'eſt qu'on donne le ſang de cerf tout chaud, délayé dans du vin, ſéché comme le ſang de bouquetin, & réduit en pouſſiere, &c. Nous deſirons qu'on puiſſe tirer en Europe quelque utilité de ces notions, quelque confuſes qu'elles ſoient : nous y joindrons ſeulement l'anecdote ſuivante.

Une perſonne très-inſtruite & très-ſage, ayant un emploi dans le Palais, nous dit un jour au ſujet du *breuvage de l'immortalité :* les anciens ont parlé beaucoup d'un fruit, d'une eau qui devoit préſerver l'homme de la mort; les anciens ont eu des remedes & des boiſſons qui avoient une force ſinguliere pour fortifier les vieillards. La ſtupidité du vulgaire

a confondu ces deux choſes; les gens inſtruits ne s'y méprennent point. Un propos amenant l'autre, cette perſonne me demanda ſi nous pratiquions la ſuccion du ſang en Europe, je lui répondis avec etonnement que nous n'en avions aucune idée; & l'ayant prié de s'expliquer ſur cet objet, elle me parla ainſi. Le cerf eſt un des animaux dont le ſang eſt le plus propre à rétablir un ſang vieilli, uſé & appauvri. Pour en rendre la ſalubrité plus ſûre & plus efficace, on choiſit le commencement de l'Automne, parce que le cerf eſt alors en pleine force & rafraîchi par les herbes dont il s'eſt nourri. Les chaſſeurs lancent un vieux cerf, & le menent vers l'endroit où leur piege eſt dreſſé; celui pour qui ils travaillent, court avec eux. Quand le cerf eſt tombé dans le piege, on lui enfonce une lance dans la jugulaire, & on l'aſſujettit de maniere qu'on puiſſe ajuſter un long tuyau dans la plaie. Celui qui a beſoin de rétablir ſes forces, ſuce par ce tuyau autant de ſang qu'en peut contenir ſon eſtomac, & remonte à cheval, court, galoppe juſqu'à ce qu'il ſente ſon eſtomac libre & dégagé; enſuite ayant eſſuyé la ſueur abondante, dont il eſt baigné, il prend un reſtaurant & ſe met au lit. Cette ſuccion de ſang rétablit ſes forces & ſon tempérament au-delà de ce qu'on peut dire : ce que la perſonne qui me parloit appuya par des exemples. Nous dirons cependant que nous ne croyons pas que ce remede ſingulier ſoit beaucoup pratiqué, ni même connu du vulgaire.

NOTICE

Sur la Poterie de Chine (1).

DANS l'Empire de la Chine, autant le Gouvernement néglige les arts d'agrément & de luxe: autant il favorise, encourage & récompense ceux de besoin. La Poterie en particulier a toujours singuliérement fixé son attention ; aussi est-il venu à bout de la faire monter au rang des arts qui occupent le plus d'ouvriers, fournissent le plus aux echanges continuels du commerce d'un bout de l'empire à l'autre, & s'accommodent egalement à toutes les conditions. La Poterie est si connue, & si bien connue en Occident, que loin d'entrer dans de longs détails sur celle de Chine, nous ne ferons qu'indiquer quelques articles que nous croyons pouvoir intéresser.

1°. Comme il y a en Chine une quantité prodigieuse d'argiles de toutes les couleurs, dont quelques-unes sont mêlangées de gravier, d'autres de sable très-fin, & beaucoup sont singuliérement travaillées par la nature, cela a d'abord donné lieu à une grande variété entre la Poterie d'une province, & celle d'une autre, soit pour la forme, soit pour la grandeur, soit pour la commodité. Il y a des lieux où l'on fabrique des vases de quatre à cinq pieds de diametre, ou même davantage, sur une hauteur de trois pieds ; d'autres de quatre à cinq pieds de haut avec une ouverture proportionnée. Ces vases, qu'on nomme *Kang* en chinois, servent aux riches de bassins pour leurs poissons dorés, pour leurs fleurs aquatiques, &c. ; aux particuliers, de réservoirs pour

(1) On entend par poterie, la terre cuite sans email ni vernis.

leur eau, de caiſſes pour leurs grains, leurs légumes, leurs fruits, &c.; aux ouvriers, aux marchands, aux colons, de cuves, de chaudieres, &c.

2°. Comme c'eſt ſur-tout pour le peuple qu'on travaille la Poterie chinoiſe, on s'eſt ſinguliérement propoſé deux choſes: la premiere, de ſe prêter à tous ſes beſoins juſqu'à faire des lampes, des cuillers, des taſſes, des vaſes de cuiſine & de ménage, de toutes les formes & grandeurs, & même des joujous pour les enfans; la ſeconde, de ſe mettre tellement au niveau de ſa pauvreté, qu'il pût ſe procurer très-aiſément tout ce dont il a beſoin; &, ce qui n'eſt pas moins eſtimable, ni moins eſſentiel, d'imaginer de petites propretés, elégances & ornemens pour ſa vaiſſelle, ſes théieres, ſes taſſes, &c., & tout ce qui paroît ſur ſa table lorſqu'il a des hôtes.

L'Empereur à qui on préſente de tout ce qui ſe fait dans toutes les eſpeces de manufactures & fabriques des différentes provinces de l'empire, a introduit l'art de peindre de petites fleurs en email coloré, ſur la vaiſſelle de Poterie, théieres, taſſes, &c., & les a fait entrer dans le palais & dans ſes préſens, pour les accréditer.

3°. La Chine a ſa porcelaine & ſa fayance; & l'une & l'autre ont différens degrés de beauté, de travail & de perfection, qui en augmentent, doublent, triplent même le prix. La Poterie ne peut aller ſi loin; mais la politique du Gouvernement, qui ne le lui permettroit pas, quand elle le pourroit, ſe borne à maintenir la réputation des différentes Poteries des provinces, les unes pour une choſe, les autres pour l'autre.

4°. Ceux qui ont fait le voyage des Indes connoiſſent les gargoulettes, ou vaſes d'une eſpece de Poterie qui a la propriété de bonifier & de rafraîchir l'eau. Or, comme l'utile paſſe avant tout, il eſt evident que ces vaſes ſont, à cet

egard, préférés à ceux d'or, de cryſtal, & de la plus belle porcelaine. Les riches s'en ſervent comme les pauvres. Il en eſt de même de pluſieurs autres ouvrages de Poterie : les uns ſont ſinguliérement propres pour certains uſages, les autres pour d'autres ; par exemple, le thé eſt meilleur quand on en a fait chauffer l'eau dans tel vaſe, & qu'on l'a fait infuſer dans tel autre. Le riz n'a toute ſa ſaveur, & ne ſe cuit bien que dans des vaſes d'une Poterie groſſiere & ſans email. Les fleurs qui languiſſent dans la fayance & la porcelaine, croiſſent comme à vue d'œil dans certains pots de terre, &c.

5°. Il eſt certain, 1°. que la cuiſine & la médecine font ici plus uſage de la Poterie, qu'en France ; & qu'elles s'en trouvent très-bien. 2°. Que les arts en tirent mieux parti, & la plient mieux à leurs uſages : par exemple, les peintres broyent leurs couleurs dans un *jou-po*, ou vaſe d'une terre dure, au moyen d'une molette de la même matiere. 3°. Que la beauté & la fineſſe de quelques argiles, ont mis l'induſtrie chinoiſe à portée de faire en Poterie des pieces très-curieuſes ou par la délicateſſe du travail ou par leur grandeur ou par la beauté & la ſingularité de leurs formes : nous avons vu une cuvette longue de deux pieds de large ſur plus de trois pieds & demi de long, d'un ſi grand fini, que même en marbre, elle eût eté une curioſité.

DU KONG-POU,

OU

DU TRIBUNAL DES OUVRAGES PUBLICS.

CE n'eſt que peu à peu, ce n'eſt qu'à différentes repriſes, ce n'eſt qu'après avoir fait tomber bien des préventions, des ignorances & des préjugés, qu'on pourra faire connoître à l'Europe le plan & le ſyſtême entier du Gouvernement chinois. Qu'on ne prenne donc pas le change ſur ce que nous allons dire du *Kong-pou.* Nous ne le donnons nous-mêmes que pour des idées détachées, & de petites notions préliminaires de ce qui pourra être dit en grand dans la ſuite.

Ce Tribunal, qui, comme tous les autres, remonte juſqu'à la premiere origine de la monarchie, eſt chargé de tout ce qui concerne les ouvrages publics dans tout l'Empire. Il a ſes Officiers dans toutes les provinces; & c'eſt par eux qu'il fait exécuter annuellement tout ce qu'il a décidé, réglé, puis fait approuver de l'Empereur.

On entend ici par ouvrages publics, les temples de l'Empire, les palais impériaux, les murs des villes, les palais des Princes titrés, les hôtels des Officiers publics ou Mandarins, les tribunaux, les greniers & magazins publics, les caſernes, les fortifications, les poſtes & logemens des gardes, les monumens publics, les monnoies, les armes & proviſions de guerre, les digues, levées & jettées, les écluſes & les ponts pour les rivieres & les canaux, les barques & vaiſſeaux de l'Empire, les chemins publics, les ſépultures des Empereurs, tout ce qui eſt néceſſaire à l'Empereur & aux Officiers publics, pour la

repréſentation dans les grandes cérémonies, enfin tout ce qui défend la culture des terres contre les inondations & les ſécherèſſes.

Les loix de l'Empire ont prononcé ſur tous ces objets. 1°. Elles ont fixé des ſommes générales pour chacun en particulier, ſoit pour tout l'Empire, ſoit pour chaque province; & ont diviſé ces ſommes en dépenſes ordinaires & en dépenſes extraordinaires. 2°. Elles ont réglé la forme, la grandeur, les ornemens, & le prix de chaque ouvrage, autant que cela ſe peut. Les détails où elles entrent, vont juſqu'à fixer toutes les meſures & tous les poids, & à déterminer la qualité & la quantité des matériaux qu'on doit employer. Métaux, bois, pierres, briques, chaux, &c., tout eſt indiqué, ainſi que les endroits d'où on doit les tirer. 3°. Elles ont fixé un tems pour les réparations communes & pour les réparations extraordinaires en tout genre, celles de décoration & de magnificence, comme celles de beſoin & de commodité; celles de prévoyance & d'attention, comme celles d'economie & d'epargne. 4°. Elles ont dérogé aux regles générales, & ont fait une obligation rigoureuſe de la plus grande diligence & du plus prompt ſecours, dans tous les cas où il faut parvenir à la ſûreté & à la tranquillité du peuple pour ſon travail, ſes terres & ſon commerce. Elles exigent qu'après avoir conſtaté la vérité & la nature du beſoin, on mette ſur le champ la main à l'œuvre. Dans ces cas, toute dépenſe eſt permiſe, & la loi ne décerne des peines que contre les délais ou les epargnes qui ſont funeſtes. 5°. Autant les loix ſont ſéveres pour défendre de s'ecarter de tout ce qu'elles ont réglé, autant elles ſe font juſtice elles-mêmes en permettant aux Mandarins de propoſer les inconvéniens qu'ils ont remarqués, & de préſenter au tribunal leurs projets pour de nouveaux ouvrages ou néceſſaires, ou utiles, ou convenables. 6°. Les Cenſeurs de l'Empire ſont chargés de veiller

ſur tout ce qui concerne les ouvrages publics, comme ſur toutes les autres parties du gouvernement & de l'adminiſtration. Les négligences, les excès de dépenſe, les epargnes mal entendues, le peu de ſolidité des ouvrages, &c., ſont la matiere de leurs dénonciations; & ſur-tout les corvées injuſtes dont on fatigue le peuple hors le cas d'un beſoin preſſant.

Les affaires courantes du *Kong-pou*, comme celles de tous les autres tribunaux, s'expédient en tout tems; mais à la fin de chaque année on rend un compte détaillé, province par province, de tous les ouvrages qui ont eté faits & commencés. On propoſe auſſi, province par province, tous ceux de l'année ſuivante, avec le détail de ce que chacun coûtera. Voici ce qui peint bien le génie du Gouvernement chinois. Quand on propoſe à l'Empereur les travaux de l'année ſuivante, il faut y joindre le plan général & le plan détaillé de chacun des ouvrages publics qui intéreſſent la ſûreté ou la commodité publique. Il faut y joindre auſſi le plan de tout ce qui n'eſt que décoration & magnificence, & de ce qui eſt nouveauté, changement, ou amélioration.

Qu'on nous en permette la remarque, au riſque d'attirer des blames à la Chine de la part de ceux qui, pleins des louanges qu'on a données aux ouvrages des Romains, meſurent toutes leurs penſées ſur l'admiration qu'ils ont pour eux. On ne cherche ici que le néceſſaire dans le néceſſaire, l'utile dans l'utile, le commode dans le commode. Ainſi une levée, un canal, un pont, ont tout ce que veut le Gouvernement, ſi la levée eſt ſolide, le canal bien navigable, & le pont aſſorti à la riviere & au chemin ſur lequel il eſt. Les anciens ont dit: *on gagne pour le néceſſaire tout ce qu'on ôte au ſuperflu.* Cet axiome, ſi trivial en apparence, a eté adopté par la politique du Gouvernement, au point d'y

d'y revenir toujours. Combien de gens ont ecrit ſur la Chine, & n'ont pas fait attention qu'il n'y auroit pas tant de levées & de canaux, ſi on avoit voulu les faire ſelon les idées des Romains!

Il faut obſerver, 1°. que comme il y a des ſommes générales aſſignées pour les dépenſes ordinaires & extraordinaires du *Kong-pou*, il y en a auſſi d'ordinaires & d'extraordinaires pour tout l'Empire, & que les dépenſes extraordinaires du *Kong-pou*, comme de tous les autres Tribunaux, ſont compriſes dans les dépenſes ordinaires de l'Empire; 2°. qu'il y a chaque année des ſommes immenſes en réſerve; 3°. que l'Empereur ſuit les mêmes regles pour ſon tréſor particulier. Or, ſelon qu'une Province eſt affligée par de mauvaiſes années, par des calamités, &c., le Miniſtre détourne vers elle ce qui eſt aſſigné au *Kong-pou* pour les dépenſes extraordinaires, puis ce qui eſt aſſigné pour celles de tout l'Empire; l'Empereur lui-même fait ſes dons à part, & on en vient juſqu'à entamer les epargnes. Dans ces cas, les ouvrages publics ſont tellement réglés & combinés, que le ſecours arrive par-tout où eſt le beſoin. On porte l'attention juſqu'à faire porter du riz & des grains pour le paiement de ceux qu'on emploie aux travaux; & l'on ne craint pas, dans ces occaſions, d'entreprendre des ouvrages de décoration, qu'on eſt quelquefois bien réſolu de ne pas entretenir. Tout ce qu'on ſe propoſe alors, c'eſt de ſecourir & de faire travailler une certaine portion de citoyens, à qui d'autres ouvrages ne procurent rien.

Si la majeſté de l'Empire demande de la magnificence dans la Capitale & dans les grandes villes, les petites villes & les campagnes demandent des décorations & des ornemens. La politique chinoiſe ne manque pas à ce ſoin. On voit briller les couleurs, la dorure & le vernis juſques dans

les plus petits endroits. Les Miſſionnaires ont mis à profit, pour la Religion & la Piété, ce point de politique. Les campagnes leur doivent leurs plus belles Egliſes; & ſi le luxe des maiſons de plaiſance aigrit quelquefois les pauvres colons, la décoration de nos Egliſes contribue beaucoup à les conſoler.

HONNEURS

Rendus par l'Empereur de Chine aux Européens (1).

L'EMPEREUR a porté cette année (1777) ses attentions envers les Européens plus loin que les précédentes. Il lui est venu en pensée de leur faire une grace d'eclat. Vers le commencement de Septembre, il donna ordre à M. Ignace Sikelpart (2), Missionnaire Allemand, de se rendre dans l'intérieur du palais de sa maison de plaisance. Ce n'etoit en apparence que pour retoucher un tableau. A peine etoit-il arrivé qu'on annonce l'Empereur; il entre, & avec cet air d'affabilité qu'il prend mieux que personne, il aborde M. Sikelpart qui peignoit. Il fit semblant de s'appercevoir pour la premiere fois que sa main trembloit. Mais, lui dit-il, votre main tremble. Quel âge avez-vous donc? J'ai 70 ans, répondit M. Sikelpart. Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? reprit l'Empereur. Ne savez-vous pas ce que j'ai fait pour Castiglione (3) à sa soixante-dixieme année: je veux faire la même chose pour vous. Quand tombe le jour de votre naissance? Prince, répondit M. Sikelpart, c'est le 20 de la huitieme lune (21 Septembre). L'Empereur se retira.

Aussi-tôt il y eut ordre à un Mandarin d'aller au college des ex-Jésuites Portugais pour savoir comment les choses s'etoient passées du tems de Castiglione, & quels présens l'Empereur lui avoit faits.

(1) Extrait d'une Lettre de Pékin, du 20 Août 1777.

(2) On prononce Siguelbar. Ce Missionnaire avoit eté Jésuite.

(3) C'etoit un Italien, qui est mort à la Chine en 1768. Il etoit frere parmi les Jésuites, & l'Empereur l'occupoit aussi à peindre.

La grace faite à M. Sikelpart, dans le ſtyle du pays regardoit tous les Européens. Auſſi M. d'Eſpinha, qui eſt à la tête du college, invita toutes les Egliſes dès le 18 Septembre.

Le 21 au matin, M. So (1), Miſſionnaire & Procureur du college, ſe tranſporta au Palais de l'Empereur. Les préſens, & tout ce qui etoit néceſſaire pour la cérémonie, etoient préparés. En entrant dans le Palais, il rencontra le ſixieme fils de l'Empereur qui lui parla & lui fit amitié. Ce ſont de ces rencontres qui paroiſſent l'effet du haſard, mais qui ſouvent ſont méditées. M. So reçut les préſens de l'Empereur; ils conſiſtoient en ſix pieces de ſoie du premier ordre, une robe de Mandarin, un grand collier d'agathe, & différentes autres choſes; mais ce qu'il y avoit de vraiment précieux, c'etoit quatre caractères, ecrits de la main de l'Empereur, qui contenoient l'éloge de M. Sikelpart. Ce Miſſionnaire portoit ces préſens dans le Palais, les tenant elevés par reſpect. Le huitieme fils de l'Empereur paſſa; les Mandarins qui accompagnoient M. So lui dirent, qu'etant chargé des préſens de l'Empereur, il ne devoit pas faire attention à l'*Ago* (nom des fils de l'Empereur). Pour eux, ils lui firent les ſaluts accoutumés.

A la porte du Palais, il y avoit un dais préparé, ou une eſpece de niche ouverte de tous côtés. On y dépoſa avec reſpect, les préſens ſur une table couverte de ſoie jaune. Il y avoit vingt-quatre muſiciens d'une muſique bruyante, & huit porteurs. Ils etoient tous habillés d'une houpelande de ſoie avec des fleurs, tels qu'ils ſont quand ils accompagnent, ou qu'ils portent l'Empereur.

On ſe mit en marche. Les vingt-quatre muſiciens précédoient; venoient enſuite quatre Mandarins à cheval, puis le

(1) Nom chinois d'un Miſſionnaire dont le nom portugais eſt *Rodriguès*.

dais ſoutenu par huit porteurs. Il etoit ſuivi du Mandarin chargé des ordres de l'Empereur. Le Miſſionnaire etoit à côté de lui.

Il y a cinq quarts de lieue de la maiſon de plaiſance de l'Empereur juſqu'à la porte occidentale de Pé-kin, par laquelle on entre en venant de ce Palais. Dès qu'on put voir la livrée de l'Empereur, le corps-de-garde ſe mit ſous les armes, & détacha des ſoldats pour ouvrir la marche dans la ville, & pour faire du bruit; c'eſt ici une façon d'honorer.

La rue qui aboutit à la porte de l'occident eſt tirée au cordeau; ſa largeur eſt ſinguliere. On y dreſſa des tentes de côté & d'autre, & malgré l'eſpace qu'elles occupoient, il reſtoit encore aſſez de terrein pour faire comme trois rues. Elle va directement de l'occident à l'orient; &, après un quart de lieue, elle ſe termine à la grande rue, qui, du mur ſeptentrional de la ville, aboutit à la porte du Midi, à côté de laquelle le college eſt ſitué. Cette autre rue a une lieue de long: elle eſt tirée au cordeau comme la premiere, & a au moins autant de largeur.

Tandis que les préſens de l'Empereur faiſoient cette route, à travers une foule de peuple qui accouroit à ce ſpectacle, nous nous rendîmes au college de toutes les Egliſes. J'y arrivai le premier: je vis à loiſir, & je puis dire avec plaiſir, les décorations qu'on avoit préparées. Elles ne reſſemblent pas à celles d'Europe: elles ne ſont que jolies. On avoit dreſſé un parvis depuis le college juſqu'à l'autre côté de la rue; les portes etoient ornées de feſtons; dans la premiere cour on avoit dreſſé un petit appartement pour les gens de la ſuite.

Après être entré dans la ſeconde cour, on voyoit une enfilade de quatre ſalles ou ſallons. Le premier ſallon etoit pour les muſiciens: on l'avoit fait avec des nattes; mais il etoit ſi bien revêtu de ſoie & de feſtons, qu'il faiſoit un

effet très-agréable. De ce ſallon, on montoit dans une des grandes ſalles du college. Il y avoit un repas préparé ſur quatre tables.

On deſcendoit enſuite dans une autre eſpece de ſalle; c'etoit une cour qui ſépare deux grands corps-de-logis, & dont on avoit fait un appartement champêtre. On y voyoit de grands ifs à droite & à gauche, & des ornemens qui d'eux-mêmes ne ſont rien, mais qu'on arrange de façon qu'ils plaiſent. On montoit enfin dans la derniere & la plus belle ſalle du college. Caſtiglione l'avoit autrefois embellie de deux grands & magnifiques tableaux, qui repréſentent, l'un le grand Conſtantin ſur le point de vaincre, & l'autre, Conſtantin vainqueur & triomphant. Il avoit peint auſſi ſur les côtés, deux perſpectives qui font illuſion. Le plafond eſt très-beau. Au milieu de cette ſalle, il y avoit un dais ou une eſpece de niche dans laquelle on devoit dépoſer les préſens.

A tout moment il arrivoit des courriers qui nous annonçoient à quelle diſtance etoit le convoi. Vers les neuf heures on nous dit qu'il etoit tems de ſortir. Nous etions en habit de palais, comme pour paroître devant l'Empereur. Les rues de traverſe ont des barrieres à leur entrée que l'on ferme la nuit: on en compte douze mille dans la ville Tartare. Depuis la barriere juſqu'au college qui eſt à l'orient de la grande rue, il n'y a que deux ou trois cens pas. Nous nous mîmes ſous le parvis ſur une même ligne. Nous attendîmes là quelque tems. Nous voyions arriver les ſoldats qui faiſoient grand bruit: le peuple ſe rangeoit ou ne ſe rangeoit pas, c'etoit la même choſe. Vinrent enſuite des fuſiliers ſans ordre & ſans uniforme. Enfin nous entendîmes les groſſes trompettes & les tambourins. A la barriere il y avoit des gardes pour empêcher la foule, qui véritablement etoit grande. Les ſoldats des rues précédoient, & faiſoient faire place.

La musique bruyante passa la barriere, puis les quatre Mandarins à cheval, puis la musique que le college avoit envoyée au-devant des présens: celle-ci etoit assez agréable. Suivoit le dais ou la niche, puis le Mandarin nommé par l'Empereur pour présider à la cérémonie. C'etoit un homme de 60 ans bien monté, & se tenant de façon qu'on voyoit aisément qu'il représentoit un grand maître. Alors nous nous mîmes à genoux, suivant le cérémonial chinois. Les Princes du Sang & les Rois etrangers s'y mettent quand l'Empereur leur fait une pareille grace. Le dais etoit surmonté d'une croix. Lorsqu'il fut venu jusqu'à nous, nous nous levâmes pour le suivre. Il s'avança jusqu'à la porte de la derniere salle. Alors le Mandarin tira doucement les présens de dessus la table, & les portant avec respect, les déposa dans la niche préparée pour les recevoir.

Tous les Européens, c'est-à-dire tous les Missionnaires, s'etant mis à genoux, frapperent trois fois la terre de leur front; s'etant ensuite relevés debout, ils se mirent à genoux de nouveau, & répéterent encore deux fois la même cérémonie, ce qui fit en tout neuf prosternations; & c'est le plus grand cérémonial qu'il y ait ici.

On salua le Mandarin, les uns après les autres, en lui prenant les deux mains, selon la coutume, & on le conduisit dans la salle à manger. Il demanda d'abord si on etoit venu de toutes les Eglises; on lui répondit que oui, si ce n'est que les Missionnaires de la Propagande n'etoient pas encore arrivés, parce que c'etoit un jour de prieres, & qu'ils etoient en fort petit nombre; qu'on savoit d'eux-mêmes qu'ils viendroient prendre part à la reconnoissance que nous devions tous à l'Empereur. Ils arriverent en effet, seulement au nombre de deux. Le Mandarin parut content. Il nous fit ensuite les politesses ordinaires, qui consistent à demander le nom, l'âge, les emplois, le pays de chacun. On

prit du thé. Le Mandarin nous dit : il faut que je retourne inceſſamment avertir l'Empereur de la maniere dont les choſes ſe ſont paſſées. Il faut auſſi que M. Sikelpart me ſuive pour faire ſon remerciment : il ne peut pas ſe différer au lendemain. La coutume eſt de l'ecrire : le Mandarin voulut le voir, & le loua.

Nous nous retirâmes pour lui donner le tems de prendre quelque choſe ; il ne reſta dans la ſalle que deux Miſſionnaires pour l'entretenir. A la fin du repas, les Miſſionnaires du collége lui firent préſent de pluſieurs curioſités d'Europe, dont il parut très-ſatisfait. L'Empereur, inſtruit de tout, alla dès le lendemain matin à l'endroit du palais où travaillent les Miſſionnaires ; il etoit de bonne humeur. Il demanda pluſieurs fois à M. Sikelpart s'il ſe portoit bien. Sur ces entrefaites, il vint chez moi un Eunuque de la préſence. Je crois qu'il avoit ſes vues. Il me dit que nous avions bien fait de nous trouver tous au collége ; que la grace que l'Empereur nous avoit faite ne s'accordoit qu'aux Grands ; & qu'on ne l'acheteroit pas pour un million.

Une circonſtance qui nous la rend encore plus précieuſe, c'eſt qu'actuellement il y a à Pékin dix mille Lettrés qui ſont venus de toutes les Provinces pour être promus à un grade ſupérieur. Ils ſont deſtinés à être un jour Mandarins dans les différentes villes de la Chine. Témoins des bontés de l'Empereur pour nous, nous eſpérons qu'ils ne feront rien contre notre ſainte Religion, & contre nos chers néophites.

EXTRAIT

EXTRAIT D'UNE LETTRE D'UN MISSIONNAIRE,

Écrite de Pékin le 16 Novembre 1778, sur le retour de l'Empereur Kien-long, *qu'on avoit cru mort.*

Le 5 de ce mois, Monſieur, j'eus l'honneur de vous ecrire. Je le fis précipitamment à cauſe des bruits qui couroient alors. Ils allerent en croiſſant. Les fiancés ſe marierent (1). On fit dans toutes les boutiques des bottes de deuil; les habits noirs doublerent de prix. Comme les Régens de l'Empire ſe taiſoient, on ne douta preſque plus que l'Empereur ne fût mort.

Cependant le 9 il vint ordre aux *Regulos*, aux Comtes, aux Miniſtres, aux ſix grands Tribunaux & aux Miſſionnaires artiſtes du Palais, d'aller au-devant de Sa Majeſté, juſqu'à deux journées de Péking. Nous partîmes le 10, pleins de crainte & de triſteſſe; nous marchâmes encore le 11; & le 12 au matin nous nous trouvâmes au lieu aſſigné. On ſe regardoit les uns les autres; on ne ſavoit que penſer. Vers les 9 heures & demie on apperçut les caſaques jaunes qui devancent & accompagnent l'Empereur: ce ſont ſes Gardes-du-Corps les plus diſtingués. *Akoui* etoit du nombre. Auſſi-tôt les *Regulos*, & tous ceux qui avoient droit de ſe préſenter à l'Empereur, franchirent le foſſé, & ſe mirent ſur une ligne, le long du chemin impérial. Il ſe fit à l'ordinaire un ſilence etonnant: ce fut comme un coup de théâtre. L'Empereur parut à cheval, plein de ſanté. Les viſages changerent

(1) Pendant le deuil pour la mort de l'Empereur on ne fait point de mariages à la Chine; ainſi, dans la crainte où l'on etoit d'apprendre inceſſamment cette mort, les fiancés ſe hâtoient de ſe marier.

tout-à-coup. Je ne sais si l'Empereur s'apperçut de la joie extraordinaire que causoit sa présence ; mais jamais il ne marqua plus de contentement. Arrivé à nous, il ralentit sa marche, se tourna en face de notre côté, nous faisant signe de la main. Il nous considéra tous avec un air de bonté qu'il prend admirablement quand il veut. Il nous dit quelques mots gracieux, puis il ajouta : Je ne vois pas *Ngai-ti-mong* (nom Chinois de M. Sikelpart, Missionnaire (1). Il avança encore cinq ou six pas. Nous commencions déjà à défiler, lorsque nous vîmes un Comte de l'Empire qui venoit, de la part de l'Empereur, nous demander des nouvelles de M. Sikelpart. On lui dit qu'il etoit indisposé. Il voulut savoir quelle etoit son indisposition, & à l'instant il retourna vers l'Empereur.

L'affaire des *Turgourts*, ou plutôt des Mahométans leurs voisins, est appaisée. L'Empereur vient de faire couper la tête aux Mandarins qui les vexoient.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) Voyez dans le morceau précédent, les honneurs que l'Empereur lui avoit fait rendre en 1777.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

A M. L'ABBÉ G***.

Contenant une relation de ſon voyage de Canton à Pé-king.

A Péking, le 15 Septembre 1768.

J'AI cru, Monſieur, que la relation de mon voyage de Canton à Péking pourroit vous faire plaiſir : la voici. Je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût plus intéreſſante ; elle le ſera du moins par le vrai. Je n'ecris rien que je n'aie vu de mes propres yeux ; & que je n'aie mis ſur le papier, à meſure que je le voyois. Je heurterai peut-être de front d'autres relations : j'en ſuis fâché ; mais je puis bien aſſurer que ce n'eſt pas ma faute. Les Auteurs de ces relations n'avoient qu'à faire comme moi, & certainement nous euſſions eté d'accord.

Nous vous quittâmes, cher Abbé, le 22 Avril ; je m'en ſouviendrai long-tems. Après avoir traverſé la grande riviere de Canton, nous entrâmes dans un petit bras qui devoit nous conduire à Fouchan. Sur la route, les galeres de l'Empereur & les corps-de-garde nous ſaluoient en battant du *lo*. Il en fut de même pendant tout le voyage. Cette eſpece d'honneur, rendu par un peuple ſi etranger & infidele, touche bien peu le cœur d'un Miſſionnaire ; il n'en répete pas moins ſouvent ces paroles du Pſeaume 136 : *Super flumina Babylonis illic ſedimus, & flevimus cùm recordaremur Sion.*

Si je n'euſſe pas eté tout plein de mon départ, & de ce que je laiſſois à Canton ; cette journée & les deux ſuivantes, j'aurois eu du plaiſir à conſidérer le pays. Il eſt beau & bien cultivé. On y voyoit beaucoup de riz. Ici on le coupoit, là

il etoit en herbe, on le tranſplantoit au cordeau. Mais j'oubliois que vous avez vu vous-même ces belles campagnes en allant de Canton à Macao.

Nous n'arrivâmes à Fouchan que le 23 au matin. Il nous fallut une heure & demie pour traverſer ce fameux village. Il fourmille de monde; mais il eſt aſſez mal bâti. On y voit des barques comme à Canton.

Il faut compter ſix lieues de Canton à Fouchan. De Fouchan à San-choui, le routier chinois compte huit lieues; elles ſont bonnes: je crois même qu'il y en a davantage; les barquiers vouloient qu'il y en eût onze. San-choui eſt une petite ville qui ne vaut pas Meaux. A quelques lieues de là, commencent les montagnes qui, bientôt après, font du reſte de la province de Canton, le pays le plus ſauvage que j'aie jamais vu.

Le 25 au ſoir nous arrivâmes à Tüng-yuen, à 17 lieues de San-choui. C'eſt une ville à-peu-près comme S. Dizier. Sa ſituation eſt aſſez agréable. Elle a en face la riviere qui eſt d'une grande beauté dans cet endroit. Je la crois plus large que le Rhin à Strasbourg; mais elle eſt moins rapide & moins profonde.

A trois lieues de là, on ne voit plus que montagnes. On va à elles ſans trop ſavoir où on paſſera. La riviere trouve un peu de place entre deux chaînes de montagnes à pic; elle y paſſe en ſe rétreciſſant de moitié. Une fois entre ces montagnes, comme dans bien des endroits il n'y a pas même un ſentier pour les tireurs de barques, ſi le vent devient contraire, ou s'il n'eſt pas aſſez fort pour refouler le courant, on eſt fort embarraſſé de ſa perſonne. Je connois des gens qui en pareil cas auroient bien peur. Les montagnes ſe tiennent ainſi ſerrées pendant l'eſpace de trois lieues.

Au milieu de cet endroit ſi terrible, il y a une bonzerie

fameuſe, ſur laquelle les Bonzes font toutes ſortes d'hiſtoires. Elle a quelque choſe de frappant & d'affreux pour ſa ſolitude. En grimpant pour aller d'un bâtiment à l'autre, on voit à ſes pieds des précipices effrayans & au-deſſus de ſa tête des roches qui paroiſſent prêtes à tomber.

Un Bonze nous reçut à la porte fort poliment. Il nous conduiſit par-tout. Ce qui me parut le plus ſingulier, ce fut le chapitre où on dit & où on punit les fautes. Il y a pour inſcription : *Salle où on montre véritablement au doigt.*

De Tüng-yuen à Yen-to, il y a plus de 18 lieues. Nous y arrivâmes le 27 Avril, à travers une foule de montagnes qui nous environnoient de tous côtés à perte de vue ; c'etoient des rochers entaſſés les uns ſur les autres, ou des tas de terre extrêmement elevés, & auſſi arides que ſi le feu du ciel y eût paſſé.

Une fois pour toutes, cher Abbé, je vous dirai que dans un pays qu'on veut bien egaler à la France, je n'ai vu ni bois, ni fontaines, ni jardins, ni arbres fruitiers, ni vignes, ni maiſons de plaiſance, excepté une ſeule qui eſt à l'Empereur, & dont je parlerai plus bas ; ma route cependant a eté de ſix cens quatre lieues bien comptées, & j'ai vu tout ce qu'on pouvoit voir.

De Yen-to à Chao-cheou, il y a vingt-deux lieues ; c'eſt une preuve que le pays eſt miſérable. Je ne ſache pas que ſur les grandes routes qui conduiſent à Paris, les villes ſoient à vingt ou vingt-deux lieues les unes des autres. La riviere dans ces endroits commence à devenir difficile ; bientôt après, elle s'appauvrit tellement qu'on ne peut preſque plus avancer : on ne fait que quatre à cinq lieues par jour. Les quatre derniers jours avant que d'arriver à la montagne, nous ne fîmes que deux ou trois lieues.

Ce fut le premier Mai que nous arrivâmes à Chao-cheou. Au

premier coup-d'œil cette ville ne paroît pas considérable, on nous dit cependant qu'elle contenoit dix mille familles. Elle est située entre deux rivieres, dont l'une vient du Houquan, l'autre du haut de la province de Canton. C'est dans cette ville qu'est la douane, si redoutable aux Missionnaires qui entrent dans les terres. Il faut que la Providence veille sur eux d'une maniere bien spéciale.

De Chao-cheou à la premiere ville, qui est Nan-hiou, il y a vingt-cinq lieues: nous n'y arrivâmes que le 8 Mai. Nan-hiou est la derniere ville & l'extrêmité de la province de Canton. Son enceinte tient le milieu entre celle de Nancy & celle de Metz. Ses dehors ne sont pas beaux. Elle est entourée de tous côtés, de tas de sable rouge, qui s'elevent aussi haut qu'une montagne médiocre.

Le Mandarin de Nan-hiou nous envoya cent porte-faix pour nous mettre nous & nos coffres au-delà de la montagne. C'etoit beaucoup trop, eu egard à mon petit butin, qu'un homme seul pouvoit porter. Vous savez vous-même, Monsieur, en quoi il consistoit: quelques Livres, un peu de linge, voilà tout ce que j'avois, & tout ce que je voulois avoir.

Le chemin de la montagne n'est pas beau; il n'a guere que sept à huit pieds de large, & sa pente est si rapide, surtout du côté qui regarde le Kiansi, qu'il n'y a que les hommes & les mules qui puissent y marcher. Cependant un Bonze qui a pratiqué ce chemin tel quel, a eté mis au nombre des Dieux. Il faut avouer que c'est être Dieu à bon marché.

Nous eûmes sur cette route un spectacle singulier: c'est le grand nombre de porteurs & de porte-faix qui vont, ou pour mieux dire, qui courent de Nan-hiou à Nan-ugnan, & de Nan-ugnan à Nan-hiou; le chemin en est couvert. Toutes les soies de Nan-kin, toute la porcelaine de Kin-te-tchin, le coton de Houquan & des autres Provinces, en un mot toutes

les marchandises de l'Empire qui vont à Canton, & delà en Europe & aux Indes, comme tout ce qui vient de l'Europe & des Indes pour la Chine, doit nécessairement passer sur leurs epaules. Il faut qu'ils soient plus de vingt mille dans les deux villes limitrophes.

Nous nous rendîmes de bonne heure à Nan-ugnan, pour nous embarquer sur la riviere. Elle est au pied de la montagne du côté de Kiansi à dix ou douze lieues de Nan-hiou.

En entrant dans le Kiansi, j'apperçus encore à perte de vue, des montagnes arides, & au bas, point ou presque point de terrein à cultiver. J'en témoignai ma surprise à notre Interprete, & au Mandarin conducteur. Je leur dis, que sur les relations que j'avois lues de la Chine, je m'etois figuré qu'elle ressembloit à un vaste jardin cultivé avec beaucoup d'art & de soin; que les montagnes coupées en terrasses & chargées de riz ou de blé, depuis le bas jusqu'en haut, faisoient un de ses plus beaux ornemens & sa principale richesse. Ils se mirent à rire. Vous pouvez, me dirent-ils, compter encore sur cent lieues de pays, à-peu-près dans le goût de celui-ci. Que diriez-vous donc si vous voyiez le Quansi? De dix parties, il faut lui en donner huit en montagnes aussi stériles que celles-ci qui vous etonnent si fort. L'Yuunan, le Suschouen, une grande partie du Houquan, du Forkien & du Petcheli sont aussi tout montagnes. A cela que dire? sinon que, si la Chine est un jardin, il faut nécessairement avouer que dans ce jardin il y a beaucoup de taupinieres.

Nous partîmes de Nan-ugnan le 10 Mai au soir; le 13 au matin nous etions à Kantcheou. Au-dessus de cette ville, c'est-à-dire, à quinze ou seize lieues de Nan-ugnan, commencent les fameux tanes. Chaque tane est un amas de petits rochers qui de loin paroissent couvrir toute la riviere; il y en a encore à fleur-d'eau; il y en a sous l'eau. La riviere

resserrée coule avec une rapidité etonnante; on va comme le vent, au milieu de toutes ces roches qu'on toucheroit à la main; souvent on n'en est pas à un pied. Ah! cher Abbé, combien de fois nous pensâmes à vous, pendant les vingt lieues que durent les dix-huit tanes. Le routier Chinois dit qu'au sortir de ces tanes, il faut s'imaginer qu'on renaît une seconde fois. C'est bien sûrement quelque chose de plus dangereux que les Trialles, la nouvelle Hollande, & les Charpentiers: on ne passe jamais là sans voir des débris.

Le 21 Mai, on nous mit à Nan-tchang, capitale du Kiansi. C'est une grande ville, & peuplée comme le sont toutes les villes de la Chine. La riviere, qui en cet endroit est magnifique, est chargée de bateaux. Nous obtîmmes la permission d'aller par eau. A dix-sept lieues de là, nous passâmes le lac Poyang, qui est comme une petite mer; il peut avoir treize lieues de long, quoiqu'à le bien prendre, il aille jusqu'au grand Kian.

Nous joignîmes le Kian à Houeo-sien, petite ville dont l'enceinte est très-grande. Le Kian mérite réellement le nom de grand; c'est un fleuve magnifique; il a pour l'ordinaire une demi-lieue de large, quelquefois il a trois quarts de lieue; & près de Nan-kin (quoi qu'en dise le P. Lecomte dans ses Mémoires), à sa droite on voit beaucoup de montagnes; sa gauche est bien cultivée dans les endroits où il n'y a pas de joncs.

Nous arrivâmes à la fin de Mai à Nan-tsien, métropole des villes qui sont sur le haut Kian; nous avions déjà fait vingt-quatre lieues sur ce fleuve, il nous en restoit encore cinquante-sept pour arriver à Nan-kin: ce fut l'affaire de trois jours. Sur la route nous eûmes occasion de parler de Religion à quelques Bonzes; ils me parurent d'une ignorance epouvantable. Ils n'ont aucun principe d'où on puisse partir pour raisonner avec eux; & un enfant européen leur feroit la leçon.

Nous arrivâmes à Nankin, le 2 de Juin. Je voulus voir cette ville

ville qu'on regarde pour la plus grande qui ſoit au monde. Le fauxbourg par lequel nous paſsâmes eſt long, mais il n'eſt pas peuplé; ſes maiſons ſont eloignées les unes des autres, ayant entre elles des roſeaux, des mares d'eau, & des plantations de bambous.

La porte de la ville eſt elevée; elle conſiſte en quatre arcades ſans aucun ornement. Le dedans de la ville n'a rien de remarquable; les maiſons ſont baſſes à l'ordinaire; les boutiques n'offrent rien de brillant. Le vernis du Japon qui y vient, paſſe tout à l'Empereur.

La tour de Nankin eſt belle, & telle que l'a décrite le P. Lecomte, qui l'a lui-même bien conſidérée. Le P. du Halde l'a copié. La tour eſt octogone, de deux cens pieds de haut; elle a neuf etages: de l'un à l'autre on compte vingt-une marches; le premier en a quarante. Les toits ſont couverts de tuiles verniſſées, & toute la tour paroît revêtue de briques pareillement verniſſées, ou d'une eſpece de fayance: je ne crois pas que ce ſoit de la porcelaine. Je n'ai pas entendu ſonner les petites cloches qui ſont aux angles extérieurs.

Ce fut du cinquieme etage, que nous conſidérâmes, le P. Collas & moi, la ville de Nankin. Nous la dominions magnifiquement. Nous eûmes beau faire, nous ne pûmes jamais l'eſtimer les deux tiers de Paris. Nous ne ſavions comment concilier ce qu'on dit de ſa grandeur immenſe, avec ce que nous voyions de nos propres yeux: le lendemain nous tira d'affaire. Nous avions déjà fait une bonne lieue au-delà de Nankin, lorſque nous apperçûmes tout-à-coup les murs d'une ville, accollés à des montagnes & à des rochers. C'etoient les murailles même de Nankin, qui, laiſſant la ville où elle eſt, s'en vont bien loin lui former une enceinte de quinze à ſeize lieues, dont douze ou treize ne ſont ni habitées ni habitables.

Tant il est vrai qu'il est souvent bon de voir les choses par soi-même pour savoir à quoi s'en tenir.

Au-dessous de Nankin, nous marchions presque toujours au milieu d'une foule de barques comparables à nos petits vaisseaux. Elles sont d'une grande propreté. Le grand Kian & le canal en sont quelquefois si couverts, qu'on a peine à se faire passage. Nous quittâmes le Kian à neuf lieues de Nankin, pour entrer dans le canal impérial.

Nous voici enfin arrivés au bel endroit de la Chine; c'est le pays qui se trouve entre ces deux grands fleuves, le Kian & le Hoang-ho; il est de cinquante lieues du midi au septentrion. Il n'est plus question alors de montagnes; le pays est applani comme une glace à perte de vue; les terres y portent plusieurs fois l'année, & toutes à la fois, ce qui fait un coup-d'œil que nous n'avons pas en Europe où il y a toujours une partie de terres qui se reposent; aussi ce pays est-il peuplé singuliérement. C'est aussi dans cette partie de la Chine, qu'on voit les plus belles villes de l'Empire. Son-tcheou en est le paradis sur la terre, comme disent les Chinois. Yan-tcheou, où nous passâmes, est aussi une des plus belles & des plus grandes villes que nous ayions vues. Les fermiers du sel y ont bâti pour l'Empereur une maison de plaisance qui surprend d'autant plus que jusqu'alors on n'a rien vu qui la vaille. C'est la copie de Hai-tien, autre maison de campagne à deux lieues de Péking, où l'Empereur demeure ordinairement, & dont le Frere Attiret, cet excellent Peintre qui a osé refuser le bouton de Mandarin, a donné une belle description dans le vingt-septieme Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*.

La maison de plaisance d'Yan-tcheou, occupe plus de terrein que la ville de Rennes. C'est un amas de monticules & de rochers qu'on a élevés à la main, de vallons, de canaux

tantôt larges, tantôt étroits, tantôt bordés de pierres de taille, tantôt de roches ruſtiques ſemées au haſard, d'une foule de bâtimens tous différens les uns des autres, de ſalles, de cours, de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de caſcades, de ponts bien faits, de pavillons, de boſquets, d'arcs de triomphe. Chaque morceau n'eſt que joli & de bon goût; mais c'eſt la multiplicité des objets qui frappe, & qui fait dire à la fin: voilà pour un bien grand Maître.

Avant que d'arriver au Hoang-ho, nous côtoyâmes pendant quinze lieues un fort beau lac qu'on appelle *Tchao-pé* ou *Kao-yeou*. Le 12 Juin nous arrivâmes à la tête du canal. Nous paſsâmes le lac d'où il ſort, & le Hoang-ho qui communique avec ce lac. Au-delà de l'un & de l'autre, le canal reparoît: il continue ſa route pendant près de deux cens lieues, & vient aboutir à quatre ou cinq lieues de Péking. Nous le quittâmes à quarante lieues au-delà du Hoang-ho, pour aller ſur des charrettes.

C'eſt la façon de voyager dans cette partie de la Chine. Elle eſt incommode au-delà de ce qu'on peut dire; la charrette eſt d'un maſſif à faire peur; elle reſſemble aſſez bien à nos affuts de canons; il n'y a place que pour une perſonne, encore faut-il ſouvent croiſer les jambes comme nos tailleurs d'Europe. On y eſt ſecoué horriblement, le ſoleil vous brûle; la pouſſiere eſt quelquefois ſi forte qu'elle ôte la reſpiration. On ſe couche tard, on ſe leve à minuit ou une heure, &c. Je ne conſeille à aucun etranger de faire cette route par curioſité: par religion à la bonne heure; elle adoucit tout.

Le Hoang-ho une fois paſſé, le pays change de face; il eſt plat, cultivé, mais rapportant peu. Les villes & les villages ſont de terre & de boue; les landes de la Bretagne ont un air moins miſérable.

En treize jours de marche, nous parcourûmes le Chanton & une partie du Petcheli. Enfin, le dernier jour de Juin, le ſoixante-dixieme depuis notre départ de Canton, nous arrivâmes à trois lieues de Péking. Nous y trouvâmes des rafraîchiſſemens, des charrettes plus légeres, & des domeſtiques que le Supérieur y avoit envoyés.

A une lieue de la grande ville, je me ſentis attendri : tout ce que je voyois, & tout ce que j'allois voir avoit bien de quoi faire impreſſion ſur un cœur qui ſent. Ce que je laiſſois à ſix cens lieues, ce que je laiſſois à ſix mille, me revenoit à l'eſprit. Occupé de ces penſées j'arrivai à la premiere porte, je récitai le *Te Deum*. Une heure après, j'entrai dans notre maiſon, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ESSAI
SUR LES JARDINS DE PLAISANCE DES CHINOIS.

Dicent terra illa facta est velut hortus voluptatis. *Ezech. chap. 35.*

On convient assez universellement que les Anciens ont eu leurs jardins de plaisance. Les Poëtes ont célébré ceux d'Alcinoüs, d'Adonis & des Hespérides; les Historiens ont parlé avec admiration de ceux de Sémiramis, de Ninus & de Cyrus; l'Ecriture même nous raconte que Salomon avoit réuni une infinité d'arbres & de fleurs dans les siens. Mais, quelle etoit l'ordonnance de ces jardins antiques? D'après quelles regles etoient-ils tracés? Jusqu'où s'etoit perfectionné alors l'art de les orner & de les embellir? L'erudition etoit chargée de nous l'apprendre, & elle est réduite à avouer que ses recherches les plus profondes ne suppléant point aux Mémoires & aux détails, elle ne sauroit nous décrire ce que les Anciens n'ont fait qu'indiquer dans ce qui nous reste de leurs ouvrages.

La Chine est plus heureuse à cet egard. Comme elle touche aux premiers âges par la succession non-interrompue d'un peuple toujours le même, & toujours isolé du reste de l'univers, elle a moins perdu dans les anciens monumens qui ont péri, & a trouvé plus de choses dans ceux qu'elle a conservés. Les jardins qui subsistoient après le regne de *Tsin-chi-hoang* etoient un supplément authentique des livres qu'il avoit réduits en cendres, & un excellent commentaire de ceux qui echapperent à sa fureur. Nous tenterons d'ebaucher l'histoire des Jardins de plaisance de cette extrêmité de l'Asie orientale,

& de crayonner la perſpective du plan & des ornemens de ceux d'aujourd'hui. Nous promettons de ne rien avancer que ſur la garantie des *King*, des Annales, & des Ecrivains les plus inſtruits. Si nous négligeons de les citer auſſi ſouvent que nous l'aurions pu, ce n'eſt que pour eviter d'inutiles longueurs.

I°.

Le plus ancien jardin dont il ſoit fait mention dans les livres Chinois, eſt celui de la montagne *Kouen-lun;* mais, outre que cette montagne n'eſt point en Chine, la deſcription enchantée que font, de ces jardins ſuſpendus, le *Chan-hai-king*, & d'autres anciens livres des *Tao-ſée*, eſt contre-tirée de ſi près ſur celle que la Geneſe fait du Paradis terreſtre, que ce ſeroit une eſpece de profanation de la faire entrer dans l'hiſtoire de ceux qui ont eté l'ouvrage des hommes. Si l'on vouloit cependant ajouter foi aux récits des *Tao-ſée*, les jardins de l'Empereur *Hoang-ty*, où le *Fong-hoang* vint ſe percher, le *Ki-ling* ſe promener, le dragon céleſte déployer ſes aîles, & où l'on trouvoit tout ce qu'il y a de plus beau, de plus curieux & de plus rare entre les quatre mers, auroient précédé de beaucoup ceux de Sémiramis & de Ninus, quand on les rapprocheroit encore plus du ſiecle de Nembrod que ne l'ont fait les plus ſavans chronologiſtes. Mais nous nous en tenons à ce que le *Choü-king* nous dit: que la Chine etoit dans l'etat déſert & ſauvage où l'avoient laiſſée les eaux du déluge, quand la colonie que gouvernoit *Yao* entreprit de s'y etablir.

De quel tems donc faudra-t-il dater l'origine des jardins de plaiſance à la Chine? On pourroit la faire remonter juſqu'à *Yu*, qui avoit auprès de ſon palais un verger & un petit parc pour y nourrir les animaux deſtinés aux ſacrifices du *Chang-ty*. Mais quelques recherches que nous ayions faites,

nous n'avons rien trouvé ni dans les Annales, ni dans les plus anciens monumens, qui prête même à des conjectures. Dans ces tems anciens, l'agriculture absorboit l'attention publique; il n'y avoit que très-peu de villes, & encore quelles villes? Les familles dispersées par pelotons dans les campagnes, cultivoient à frais communs, les terres que leur donnoit l'Etat, ou gardoient des troupeaux dans les solitudes qui séparoient les principautés; on ne connoissoit guere que les arts de besoin; l'Empire ne faisoit qu'une grande famille à laquelle tout citoyen devoit son travail; & l'Empereur n'avoit autour de son palais, que des jardins, moitié vergers, moitié enclos, dont la grandeur seule etoit une distinction.

Le Néron de la Chine fut le premier qui osa y introduire ce faste insensé, ce luxe ruineux, cette magnificence insultante, qui depuis ont eté si souvent funestes à la chose publique & aux Empereurs. Les délires des passions auxquelles *Tcheou* s'etoit livré, prévalurent, en cela comme dans tout le reste, sur la sagesse des Princes & des Grands de son conseil. Il arracha de leurs terres des milliers de colons, pour etendre à son gré les jardins antiques de ses prédécesseurs, y changer les plaines en chaînes de collines & de montagnes, y creuser des bassins immenses, y conduire des eaux par des digues & des levées enormes, y etonner la terre par des plantes & des arbres qui y paroissoient tout-à-coup dans toute leur grandeur comme dans les régions eloignées dont ils avoient eté tirés, & y réunir enfin tous les agrémens de la campagne dans chaque saison.

Lieou-hiang fait ici une réflexion bien plus satisfaisante que la description détaillée de ces jardins, dont l'histoire n'a pas voulu se charger. « Le grand *Yu*, dit ce Sage, s'ouvrit le » chemin du trône & fonda sa Dynastie, en se dévouant » à dix années de peines, de sueurs & de veilles pour abattre

» les forêts ſauvages dont la terre etoit couverte, faire ecouler
» les eaux dont elle etoit inondée, & procurer au peuple des
» champs & des terres qui aſſuraſſent ſa ſubſiſtance. *Tcheou*,
» du ſein des plaiſirs & de la débauche, fit changer des plaines
» couvertes de moiſſons en terres incultes & ſtériles, en mers
» factices, & en conduites d'eau ruineuſes, qui ſurchargeoient
» le peuple du poids accablant de leur continuel entretien.
» Auſſi fut-il renverſé de deſſus ſon trône, & le dernier Sou-
» verain de ſa Dynaſtie ».

Tcheou ayant vengé le ciel & la terre, en ſe précipitant dans les flammes, de la tour fatale qui avoit coûté tant d'oppreſſions & où il avoit amaſſé tant de richeſſes, *Ou-ouang* ſe vit maître de l'Empire l'an 1222 avant Jeſus-Chriſt. Ce Prince, plus puiſſant par l'amour des peuples que par ſes armées, & plus célebre par ſes vertus que par ſes victoires, rendit à l'agriculture les jardins de *Tcheou ;* & ſon fils, pour en enterrer juſqu'au ſouvenir, alla fonder une nouvelle capitale à *Lo-yang*.

Ce ne fut que plus d'un ſiecle après, que *Mou-Ouang* reprit l'idée d'orner le jardin impérial. *Lie-tſée* dit que ce Prince, dont Abdalla, Auteur perſan, fait mention, & qui paroît avoir eté contemporain de Salomon, ayant voyagé dans le grand Occident, en ramena avec lui des Artiſtes qui préſiderent aux magnificences des Palais qu'il fit elever, & aux jardins d'un goût nouveau dont il les environna. Mais ſoit que cette nouveauté étrangere déplût à la nation, ſoit que ſes ſucceſſeurs ſe fiſſent une eſpece de gloire de ſe créer leurs plaiſirs, le *Tcheou-ly* & l'hiſtoire ne font mention que des jardins placés au Nord & à l'Occident du Palais, où l'Impératrice & toute ſa cour alloient cueillir des feuilles de mûrier pour les vers-à-ſoie, dont ce grand exemple accréditoit & illuſtroit les ſuccès. Les vers même du *Chi-king*, ne donnent pas à entendre que le luxe

de

de la cour, qui alloit toujours en croissant, eût rien entrepris sur la simplicité des jardins.

Mais la révolution fatale de la fin du huitieme siecle, ayant obligé les Empereurs à transporter leur cour dans le *Ho-nan*, & ayant affoibli leur autorité sur les Princes de l'Empire; alors, soit pour en imposer à la multitude par l'eclat d'une vaine représentation, soit pour s'ôter à eux-mêmes le sentiment de leur décadence, ils attirerent dans leur nouvelle capitale les Artistes les plus célebres, & les occuperent à leur bâtir des palais magnifiques, & à les orner de jardins dignes de soutenir la haute prééminence qu'ils tâchoient de conserver. Les Princes à leur tour, qui se voyoient assez en force pour se maintenir, voulurent lutter de grandeur avec les Empereurs, l'emporter en magnificence sur eux, & avoir des jardins qui fussent plus admirés que ceux de la Capitale. Leurs vassaux, leurs grands officiers, les riches, leur firent leur cour en les imitant; & tous les environs des villes, qui avoient eté des champs jusqu'alors, devinrent des maisons de plaisance & des lieux de délices, que le peuple, qu'on avoit dépouillé de ses terres, etoit obligé de cultiver pour avoir de quoi vivre. Ce n'est pas tout: comme les guerres devinrent presque continuelles entre les Princes, qui se liguoient tantôt avec l'Empereur, tantôt contre lui, les colons, dispersés dans les campagnes, vinrent alors chercher un abri dans le voisinage des villes qui s'etoient prodigieusement etendues & multipliées, vendirent peu à peu leurs héritages pour se délivrer de l'oppression des charges publiques, & augmenterent, par leur richesse, le faste des jardins, en devenant les serviteurs & les manœuvres de leurs concitoyens.

Quel pouvoit être ce faste? Nous répondrons, avec le sage *Lu-chi*. « Qu'importe à la génération présente de savoir

» comment etoient tracés, cultivés & ornés les jardins de
» plaisance des derniers siecles de la Dynastie des *Tcheou?*
» Le luxe a-t-il besoin de leçons & d'exemples pour s'egarer
« à l'infini, creuser des abîmes autour du trône, & l'ense-
» velir dans les larmes & le sang des peuples ? Ce qu'il nous
» importe de savoir, & ce qu'on ne sauroit trop approfondir,
» c'est que la société ne se soutient que par les travaux de
» l'agriculture, & la sagesse de l'administration; c'est que
» l'agriculture & l'administration demandent trop d'efforts
» & de soins pour qu'on puisse en interrompre la continuité;
» c'est que quand l'agriculture devint un fléau & une persé-
» cution pour ceux qui en portoient le faix, & le soin des
» affaires un amusement pour ceux qui en etoient chargés,
» l'agriculture & le gouvernement déchurent de jour en jour;
» que leur décadence entraîna la misere, l'oppression & le dé-
» sespoir des peuples; & que la misere, l'oppression & le
» désespoir des peuples les enivrerent des fureurs de la révolte,
» & changerent les jardins de délices en des lieux d'horreur
» & de carnage ».

Notre Lettré s'emporte ici en reproches très-vifs contre son siecle, puis il continue ainsi en vrai disciple de Confucius.
« Ne demandons point à l'histoire ce qu'elle a tu. Elle n'a
» point fait entrer la description des jardins de plaisance des
» *Tcheou* dans les tableaux où elle a peint cette Dynastie
» avec tant de force & d'energie; mais elle a raconté avec
» soin, qu'ils ne s'etendoient qu'aux dépens des meilleures
» terres & des champs les plus fertiles; qu'ils ne s'embellis-
» soient qu'en surchargeant les colons des travaux continuels
» que demandoit leur entretien; & qu'ils ne se multiplioient
» enfin, qu'en ajoutant aux miseres du peuple, le spectacle
» insultant du luxe, de l'oisiveté, & des plaisirs raffinés des
» grands & des riches ».

Pour bien comprendre tout ce que ces paroles disent aux Chinois, il faut savoir que le *Tchun-tsieou* fait contraster la disette de la vingt-huitieme année de *Tchoang-kong* avec les travaux immenses qu'avoient coûté ses jardins; que *Mong-tsée* dit au Prince de *Leang*, qu'il ne devoit orner ses jardins qu'autant qu'il le falloit pour s'y délasser des soins du Gouvernement; que *Lu-chi* fait répondre à *Tchao*, qu'il importe peu à la chose publique que les jardins du palais soient plus ou moins rians & ornés, mais qu'il est capital que le peuple jouisse de son travail, & y trouve au moins de quoi satisfaire à ses besoins; que selon le *Koue-yu*, la vraie magnificence d'un Prince, est de n'avoir point de pauvres dans ses Etats; que le Prince de *Tsin* ayant pris les vergers de dix mille familles pour en agrandir ses jardins, il fut détrôné avant de les avoir finis; & qu'enfin, au dire de *Yang-chi*, ces jardins de délices & de volupté, qui avoient eté si souvent arrosés des sueurs du peuple, finirent par être inondés de sang, livrés aux flammes, & changés en des lieux d'horreur & de désolation.

Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons rien pu trouver qui fixe les idées sur la maniere dont etoient tracés & ornés les jardins de ces tems-là. Mais comme *Tsin-chi-hoang*, qui détruisit la Dynastie des *Tcheou* vers la fin du troisieme siecle avant l'ere chrétienne, anéantit toutes les principautés particulieres, & inventa un nouveau gouvernement; comme *Tsin-chi-hoang*, dis-je, voulut jouir de ses succès par la beauté de ses jardins, ainsi que par la magnificence de ses palais & la pompe de sa cour, ce qu'en raconte l'histoire, montre assez que ne pouvant surpasser l'elégance, la propreté & l'eclat des jardins de plaisance des *Tcheou*, il ne visa qu'à les surpasser en grandeur. Celui qu'il fit faire avoit plus de trente

lieues de circuit. Il le remplit d'animaux, de poiſſons, d'oiſeaux, d'arbres, de plantes, de fleurs de tous les pays. L'hiſtoire dit en termes formels, qu'il y réunit *plus de trois mille eſpeces d'arbres*. Pour ſe donner le plaiſir d'y jouir de toutes ſes victoires à la fois & en détail, il y bâtit autant de palais qu'il avoit détruit de Principautés, & ces palais etoient bâtis ſur le modele du plus beau de chacune.

Quelque inexorable & quelque ſanguinaire néanmoins que fût ſa tyrannie, un de ſes Miniſtres, oſa lui dire : « Il y a dans » vos jardins beaucoup de terres vuides & inutiles à l'agri» culture. Votre Majeſté ne ſauroit en faire un meilleur uſage » que de les donner au peuple, pour les cultiver & augmen» ter les récoltes, qui ſont la grande richeſſe de l'Etat ». Une repréſentation ſi perſonnelle outra ſon orgueil ; mais tel etoit encore l'aſcendant des penſées publiques, qu'il n'oſa pas en paroître offenſé, & ſe contenta de répondre : « J'ai enrichi » mon royaume (le royaume de *Tſin* dans le *Chan-ſi*) » des richeſſes du reſte de l'Empire ; comment oſez-vous » me demander mon jardin pour en faire des champs de » bled » ?

C'etoit moins des champs qu'on lui demandoit, obſerve *Tchang-tſien*, que de mettre fin aux travaux immenſes dont on accabloit le peuple pour entretenir la propreté de cette *Province-jardin*, & aux dépenſes enormes qui alloient toujours croiſſant pour en faire un ſéjour plus délicieux, plus enchanté, & plus admirable que ceux des *Hien-gin* (immortels des *tao-ſée*). Ce Prince en effet ajoutoit chaque jour de nouveaux ornemens aux palais, aux parterres, aux bois, aux baſſins, aux canaux & aux grottes. Mais la mort arrêta le cours de ſes magnificences, & enterra pour ainſi dire ſa Dynaſtie avec lui : car ſon ſucceſſeur, qui n'avoit que ſes vices ſans avoir aucune de ſes bonnes qualités, ne monta ſur le

trône que pour être ecrasé par sa chûte, l'an 206 avant l'ere chrétienne.

Quelque singuliers, quelque curieux, & quelque intéressans que puissent être les evénemens que présentent les dix-neuf siecles de l'histoire des jardins, qu'il nous reste à parcourir pour arriver jusqu'au nôtre, les bornes de notre plan, & plus encore l'etonnement où ils jetteroient l'Europe, nous forcent à n'en ebaucher qu'une perspective légere. Peut-être seroit-il funeste à l'Europe de lui révéler jusqu'où la Chine, quoique humiliée aujourd'hui de ses excès, a surpassé & effacé tout ce qu'il y a jamais eu de plus magnifique & de plus etonnant dans le reste de l'univers, en jardins de plaisance & de volupté.

Les plus grands qu'on connoisse en Occident ne sont que des parterres, si on les compare à celui de l'Empereur *Ou-ty* des *Han*, qui avoit plus de cinquante lieues de tour, & etoit tellement semé de palais, de maisons, de cabinets, de grottes, que chaque vallée y offroit des scenes & des décorations dont la magnificence epuisoit l'admiration. Trente mille esclaves etoient occupés à les cultiver ; & tout l'Empire à y envoyer, pour chaque saison, ce qu'il y avoit de plus beau dans toutes les provinces, en plantes & en fleurs, en arbrisseaux & en arbres. Ce fameux Empereur crut qu'il pouvoit agrandir ses jardins à proportion de son Empire, dont il avoit reculé les frontieres jusqu'à la mer Caspienne & jusques dans l'Inde. Il réussit véritablement à avoir le plus vaste jardin qu'on ait jamais vu, & à y etaler une magnificence & une prodigalité de richesses, qui, malgré les témoignages de l'histoire, ne laissent pas d'être incroyables.

Ses successeurs, jusqu'au septieme siecle, donnerent dans des excès encore plus humilians pour l'humanité, plus déshonorans pour le trône, & plus funestes à la chose publique. Ils

renoncerent, à la vérité, au fol orgueil de convertir des contrées entieres en jardins : les plus immenſes ne furent que de dix-huit à vingt lieues de circuit ; mais toujours offuſqués par les idées d'une magnificence extraordinaire & giganteſque, ils entreprirent de ſe ſignaler par toutes les nouveautés qu'ils crurent les plus capables d'immortaliſer leur puiſſance & leur luxe. Les uns voulurent créer eux-mêmes leurs jardins, & affecterent de choiſir les lieux les plus arides & les plus diſgraciés de la nature pour y lutter avec elle, par les efforts du travail, la vaincre par les reſſources de l'induſtrie, & la ſurpaſſer par les ſoins d'une culture encore plus diſpendieuſe que pénible & raffinée. Les autres changerent tout dans les emplacemens qu'ils avoient choiſis : les montagnes & les collines furent applanies ou même creuſées en etangs & en vaſtes baſſins ; les vallées & les plaines, à leur tour, furent couvertes de montagnes & de collines qui s'elevoient rapidement, & couvroient de leur ombre les terres que le ſoleil de la veille avoit eclairées de tous ſes rayons. Ceux-là eurent la manie des eaux. Après les avoir conduites dans leurs jardins à grands frais, de plus de vingt-cinq ou trente lieues, ils les répartiſſoient dans des baſſins, des etangs & des ruiſſeaux qui entretenoient la fraîcheur & la verdure, portoient par-tout une impreſſion de vie & de mouvement, & varioient à chaque pas la perſpective charmante des divers points de vue qu'ils embelliſſoient. Ceux-ci entreprirent de réunir dans leurs jardins tout ce qui eſt epars, diſperſé & ſemé çà & là dans les plus immenſes régions. Gorges & défilés, plaines & vallons, chaînes de rochers & forêts, champs & prairies, lacs & etangs, rivieres & ruiſſeaux, villes, villages & hameaux, chemins, ſentiers, ponts & paſſages : l'enceinte de leur jardin réuniſſoit tout ; & etoit comme le raccourci de l'univers.

Enfin les Empereurs ne pouvant plus diſputer de gloire avec leurs prédéceſſeurs, dans tout ce qui etoit une imitation de la nature, ils appellerent tous les arts à la fois dans leurs jardins, & en obtinrent des chefs-d'œuvre, des merveilles & des prodiges en tout genre. L'architecture, la ſculpture, la peinture chercherent à ſe ſurpaſſer de génie & d'invention dans les palais, les galeries, les tours, les ſallons, les cabinets, les bâtimens de toutes les formes & de toutes les grandeurs, qui attiroient les yeux de toutes parts, & qui, quoique bâtis ſouvent de bois odorant ou de marbre précieux, etoient encore ornés de porcelaines, & tout brillans d'or & d'argent. Les uns s'elevoient à perte de vue du milieu des eaux, les autres etoient bâtis ſur des montagnes ou ſur des rochers, & ſuſpendus ſur des précipices. On en voyoit qui etoient rapprochés les uns des autres, & diſtribués avec art pour ajouter à la beauté de tous les points de vue ſous leſquels on les voyoit. D'autres etoient iſolés dans des vallées délicieuſes, ou comme abandonnés dans des ſolitudes ruſtiques & ſauvages. Tout le reſte etoit aſſorti à cette folle magnificence, à un tel excès que ſous l'Empereur *Yang-ty* on ſuppléoit par des feuilles & des fleurs de ſoie à celles qui tomboient des arbres, &, pour tromper tous les ſens à la fois, par des parfums, &c. Mais epargnons aux ames ſenſibles d'achever ces récits d'un luxe ſi funeſte aux peuples, & qui a donné lieu à des révolutions ſi terribles.

Le fondateur des *Tang*, qui vint à bout de pacifier l'Empire, penſa en citoyen dans l'eblouiſſement de ſes victoires & de ſes ſuccès, juſqu'à dévouer à la deſtruction & à l'anéantiſſement ces jardins de délices qui avoient englouti les tréſors du fiſc, appauvri tous les ordres de l'Etat, & augmenté les malheurs publics, de toute l'horreur qu'inſpiroit le contraſte inſultant de leur magnificence inouie, & de l'extrême miſere

du peuple. Mais bientôt il ſongea à faire revivre ce luxe des jardins qu'il avoit déjà ſacrifiés. Il fallut tout le zèle & toute l'intrépidité d'un Cenſeur pour l'empêcher d'aller ſe briſer contre un ecueil couvert de tant de naufrages.

Sous cette Dynaſtie, & ſous celle des *Song* & des *Yuen*, c'eſt-à-dire, depuis le ſeptieme ſiecle juſqu'au quatorzieme, ce ne fut plus par l'invaſion des terres du peuple, par des travaux incroyables, par des magnificences inſeſées que les Empereurs chercherent à diſputer de faſte avec les Dynaſties précédentes, & à effacer le ſouvenir de leurs jardins ; ce fut par le choix des ornemens, & par le bon goût de leur diſtribution, par la beauté des fleurs & la rareté des arbres, par le ſpectacle des eaux, & par toutes les autres inventions d'un luxe etudié & délicat. La douceur du climat où la Capitale avoit eté tranſportée, ſe prêtoit à toutes les induſtries par où on conduiſit la nature à ſe montrer ſous de nouvelles formes & à ſe ſurpaſſer elle-même.

Que l'Europe revienne de ſes préſomptions, & renonce à la gloire d'avoir la premiere vaincu ou ſuppléé les ſaiſons, ſubjugué ou ſurpaſſé la fertilité de la terre, commandé à la nature, & plié ſes efforts aux vouloirs & aux inconſtances du caprice. L'Occident ne diſtinguoit pas encore les jardins de plaiſance des vergers, que déjà l'envie de plaire aux Empereurs, ou de partager leurs plaiſirs, avoit fait imaginer ici d'elever de ſimples plantes au rang des arbriſſeaux, & de leur en procurer la durée & la beauté : témoin les pivoines changées en ces majeſtueux *Moutan* que l'Europe ne connoît pas encore ; tantôt de conduire de ſoins en ſoins, les plantes les plus ſauvages, à une prééminence & à une ſupériorité d'agrémens qui effaça celle des fleurs les plus renommées : témoin le *Hai-tang* d'automne, ſi long-tems inconnu ſur les rivages de la mer, & aujourd'hui la plus belle décoration des parterres en cette

ſaiſon ;

ſaiſon; tantôt enfin de travailler ſur le fond & ſur le développement de la végétation, pour varier, embellir, perfectionner la conſtitution des arbres & des plantes, & ſe donner dans une ſeule eſpece, toutes les beautés des autres: témoin les matricaires, pour leſquelles les fleuriſtes n'ont plus aſſez de noms.

Le même art, les mêmes ſoins travaillerent avec une egale ardeur ſur tous les arbres & ſur toutes les fleurs des jardins. On n'eut plus beſoin d'en étendre l'enceinte pour en faire un ſpectacle immenſe de délices & de volupté. Qu'on ne nous demande pas le détail de ces merveilleuſes futilités; nous dirions avec *Lien-chan :* « Qu'importe aux deſtinées de l'Empire, que le luxe uſe » les forces & les penſées du peuple en des magnificences » coloſſales & giganteſques qui etonnent, ou en des magnifi- » cences en miniature & en bijoux qui eblouiſſent: elles n'en » ſont pas moins funeſtes à l'agriculture & aux arts de be- » ſoin; à la modeſtie de la repréſentation, & à la ſobriété » des deſirs; à la ſageſſe de l'economie, & aux ſoins de l'ad- » miniſtration ». Tout ce qu'on peut dire de plus en faveur des jardins des *Tang*, des *Song* & des *Yuen*, c'eſt qu'ils ôterent peu de terres aux moiſſons, & perfectionnerent l'induſtrie publique; cependant ces jardins occupoient peut-être plus de bras que ceux des Dynaſties précédentes: car moins ils etoient vaſtes, plus tous les citoyens aiſés cherchoient à s'en procurer.

Les jardins de plaiſance des particuliers ne furent pas moins un objet de curioſité & d'admiration que ceux des Empereurs. Les noms ſeuls de *jardins des plaiſirs*, de *vallée d'or*, de *parfum du printems*, de *parterre des eaux*, de *bois des pêchers*, de *plaine des baſſins*, de *théâtre des matricaires*, & mille autres ſemblables, annoncent que le luxe public avoit trouvé l'art fatal d'entaſſer plus de dépenſes, d'uſer plus de

tems & d'occuper plus de mains dans une moindre enceinte. Nos Lucullus modernes en Occident, ſont encore bien au-deſſous des ſoins, des vigilances, des précautions, des ménagemens, des régimes, des attentions & des raffinemens qu'imaginerent alors les millionaires & les amateurs, pour ſe procurer ou pour conſerver ces fleurs de fantaiſie, de mode ou de vanité qui faiſoient la gloire de leurs jardins.

Quand on fut à bout de ce côté-là, on en vint à vouloir faire de tous les mois un printems continuel, & à avoir chaque jour les fleurs de toute l'année. Les arbres qu'on avoit forcés à croître dans des vaſes, & à y donner de plus belles fleurs & de plus gros fruits qu'en pleine terre, encouragerent à de nouvelles entrepriſes. On en vint à les contourner d'une maniere plus bizarre que curieuſe. Les cedres & les ſapins furent rapetiſſés dans les proportions les plus gracieuſes & les plus intéreſſantes. On parvint à les réduire à quelques pouces de hauteur, & à les perpétuer ſous cette forme par les graines qu'ils portoient. Tout le reſte, dans ces jardins, etoit proportionné à ces raffinemens. Les nappes d'eau devinrent des tapis de fleurs qui le diſputoient de beauté aux parterres; les bords des fontaines & des ruiſſeaux furent emaillés de coquillages, & couverts d'un ſable choiſi, ou eſcarpés par des rochers bizarres; les boſquets furent remplis d'oiſeaux remarquables par l'eclat de leur plumage, ou par la beauté de leur chant; les bois ſauvages, les ſolitudes & les précipices qu'on vouloit y faire contraſter avec les magnificences & les décorations des parterres, y devinrent des ſpectacles; le gazon même qu'on fouloit aux pieds, étoit remarquable par ſa verdure ou par ſa bonne odeur.

Les Cenſeurs de l'Empire ne furent pas ecoutés lorſqu'ils oppoſerent la magnificence des ſerres & des tentes pour les fleurs, aux cabanes & aux huttes des colons; les grains choiſis dont on

nourrissoit des poissons & des oiseaux, au millet & au maïs du peuple des campagnes; les innombrables journées que consumoient quelques arpens d'une terre stérile, à celles qui auroient couvert de moissons une plaine immense; les dépenses que coûtoient quelques fleurs précoces & des fruits prématurés, à ce que donnoit l'Etat aux citoyens qui exposoient leur vie pour sa défense; le nombre de veuves & de pauvres dont on auroit assuré la subsistance, en portant dans les campagnes les engrais choisis des parterres, aux plaisirs oiseux d'un amateur pécunieux qui usoit une infinité de vies pour bercer les ennuis de la sienne. Les Tartares Mongoults s'etoient déjà emparés de la moitié de la Chine, & une nouvelle matricaire etoit un grand evénement dans la Capitale. On se consoloit d'une défaite, en disputant sur la prééminence d'un théâtre de fleurs. On craignoit plus un orage fatal à quelques arbres de mode, que l'invasion d'une province. Les Tartares s'avançoient vers la Capitale, en faisant marcher devant eux la dévastation, la servitude & le carnage; & on y etoit encore occupé à sauver, dans des provinces éloignées, les raretés des jardins qui avoient absorbé l'attention, & epuisé les trésors avec lesquels on auroit pu les repousser. Enfin, car nous ne prétendons, ni nous n'oserions tout dire, on faisoit entrer dans les articles de la capitulation, que le soldat, à qui on abandonnoit les greniers, les trésors & des villes entieres, respecteroit des jardins & des parterres.

Qu'on ne nous demande pas compte des chemins par où la frivolité & la démence du luxe avoient conduit, à de si grands aveuglemens, une nation naturellement sage, equitable & modérée. Les erreurs dont le luxe fascine les esprits, sont tout à la fois si séduisantes & si monstrueuses, que les Tartares qui avoient mis en délibération de raser toutes les villes & tous les villages de Chine, & d'en faire des pâturages pour leurs

chevaux, perdirent jusqu'à leur bravoure dans les jardins qu'ils avoient eu l'imprudence de conserver. Ils y chercherent la folle gloire de surpasser les *Song*, par les machines & les eaux jaillissantes qu'ils s'occupoient à y multiplier, tandis que la famine, la peste & la révolte dévastoient les provinces, & armoient contre eux le désespoir des peuples qui les chasserent, ou les egorgerent comme des troupeaux de moutons.

Il etoit destiné, & réservé à la grande Dynastie des *Ming*, de voir les jardins de plaisance avec les yeux d'une politique eclairée & bienfaisante, & d'en fixer pour jamais l'idée & le sort dans l'Empire chinois. Celle qui regne aujourd'hui en a adopté les principes. Que les sages examinent jusqu'où l'Europe se doit à elle-même de les adopter. Nous nous bornons à dire qu'on a réussi à ramener en Chine les jardins de plaisance à la fin de leur premiere institution, encore plus par la forme naturelle & agréable qu'ils ont prise, que par le peu de soin & de dépenses que demande leur entretien.

IIo.

Ecartons toutes les fausses idées de l'Occident sur les jardins de plaisance qui sont actuellement en Chine. La constitution intime du gouvernement actuel, y a tellement fixé la destination des terres, arrangé le partage des héritages, tracé les limites des possessions privées, combiné la proportion des fortunes, réglé la police de l'administration, & dirigé toutes les idées nationales vers le bien public, que les besoins de l'agriculture, pour suffire à la subsistance d'une population immense, ont rendu odieux au peuple tout ce qui peut diminuer ses ressources ou embarrasser son travail. Aussi, quoique la loi n'ait frappé les jardins de plaisance d'aucune proscription, elle a fixé si irrévocablement ce que chaque particulier doit chaque année à l'Etat, elle a décerné des récompenses si flatteuses à ceux qui entreprennent des défrichemens, & infligé des puni-

tions ſi humiliantes à la pareſſe & à l'indolence qui laiſſent des champs ſans moiſſons, que la prééminence du rang, des dignités & des grandes fortunes, ſuffit à peine pour ſauver quelque portion de terre, du domaine de la charrue, & en faire un jardin de plaiſance. Si l'on en excepte l'Empereur, les Princes, & les grands Officiers de l'Empire, preſque tous ceux qui ont de vrais jardins, ont pris le biais d'en faire une appartenance de leur ſépulture, afin de leur ménager la ſauve-garde du reſpect antique pour la demeure eternelle des morts.

Les plus vaſtes & les plus immenſes jardins d'Occident ont eté agrandis d'après la forme de ceux qu'on eut d'abord, ou dans les grandes Cours, ou en face des derniers bâtimens des Palais. Ainſi en eſt-il de ceux de la Chine : ils ont eté augmentés & ornés d'après le plan champêtre & négligé de l'enclos où etoit l'autel ſacré des ſacrifices, ou du champ deſtiné au labourage de l'Empereur, ou des vergers de mûriers pour les vers à ſoie de l'Impératrice. Auſſi, lors même que le luxe & la magnificence des ſiecles paſſés franchiſſoient toutes les bornes, & entaſſoient prodigalités ſur prodigalités, le plan originaire & primitif de ces lieux de plaiſance ſubjuguoit juſqu'à leurs excès. Qu'on juge, d'après ce que nous allons dire, juſqu'où il a influé ſur ceux d'aujourd'hui.

Ce qu'on cherche avant tout, dans leur ſituation, c'eſt la ſalubrité de l'air, la bonté de l'expoſition, la fertilité de la terre, un agréable mêlange de monticules & de côteaux, de petites plaines & de vallons, de boſquets & de prairies, d'eaux plates & de ruiſſeaux. Autant on aime à y voir des montagnes du côté du Nord, pour ſervir d'abri, appeller le frais en Eté, aſſurer des eaux, terminer agréablement la perſpective à l'horiſon, & montrer toute l'année les premiers & les derniers rayons du ſoleil; autant on eſt ſoigneux d'éviter que ces jardins ſoient dominés par les terres voiſines, & ouverts aux regards de la curioſité publique.

Le terrein, la poſition & l'emplacement des jardins chinois ne ſont pas aſſujettis aux mêmes choix que ceux d'Europe. Le grand art de ces jardins eſt de copier la nature dans toute ſa ſimplicité, de ſe parer de ſes déſordres, & de ſe cacher ſous le voile de ſes irrégularités. « Que cherche-t-on, dans un jardin de » plaiſance, dit *Lieou-tcheou ?* Qu'y goûte-t-on perſévéram- » ment ? Tous les ſiecles en ont fait l'aveu : c'eſt l'adouciſ- » ſement de la privation pénible du ſpectacle toujours ai- » mable, délicieux & nouveau des campagnes, qui ſont le » ſéjour naturel de l'homme. Un jardin doit donc être une » image vivante & animée de tout ce qu'on y trouve, pour » produire dans l'ame les mêmes ſentimens, & raſſaſier la » vue des mêmes plaiſirs. L'art de les tracer conſiſte donc à » y raſſembler ſi naïvement la ſérénité, la verdure, l'ombrage, » les points de vue, la variété & la ſolitude des champs, » que l'œil trompé ſe méprenne à leur air ſimple & cham- » pêtre, l'oreille à leur ſilence, ou à ce qui le trouble, & » tous les ſens à l'impreſſion de jouiſſance & de paix qui en » rend le ſéjour ſi doux. Ainſi la variété, qui eſt la beauté do- » minante & eternelle de la campagne, doit être la premiere » à laquelle il faille viſer dans la diſtribution du terrein d'un » jardin ; & quand il n'eſt pas aſſez vaſte pour ſuffire à tous » les modeles ſur leſquels la nature range les collines, eleve » les montagnes, ſépare les vallées, etend les plaines, aſſemble » les arbres ou les iſole, fait tomber des ruiſſeaux en caſ- » cades ou les embarraſſe dans mille détours, déploie des » napes d'eau ou les ombrage de fleurs aquatiques, ſuſpend » des rochers en précipice ou les laiſſe à fleur de terre, creuſe » des cavernes obſcures, ou forme des berceaux de feuillages : » alors variez vos plans comme elle, & que le faux éclat d'un » premier coup-d'œil ne vous faſſe pas tomber dans les con- » traintes & les aſſujetiſſemens d'une ſymmétrie encore plus » fatigante que froide & monotone. Si votre terrein eſt reſ-

» ſerré dans des limites trop etroites, & ne vous permet pas
» d'y faire entrer tant de choſes; faites vos choix, & aſſor-
» tiſſez-les de maniere que leur enſemble porte cette em-
» preinte de ſimplicité, de négligence & de caprice qui rend
» la vue des campagnes ſi gracieuſe & ſi riante. En quoi le
» génie peut ſe ſiganler & lutter de près avec la nature, ou
» même la ſurpaſſer, c'eſt en plaçant tellement ſes collines,
» ſes bois & ſes eaux, que leur diſpoſition en releve la beauté,
» en augmente l'effet, & en varie les points de vue en mille
» manieres. Rien ne peut être grand dans un petit eſpace;
» mais rien ne doit y être reſſerré, contraint, ni exagéré. Dans
» les plus vaſtes emplacemens même, l'harmonie ſeule des
» proportions peut produire ce beau, vrai, touchant &
» invariable qui plaît à tous les yeux, & ne raſſaſie jamais
» les regards.

» Obſervons néanmoins que chaque climat a ſes beſoins &
» ſes convenances. Si on n'y avoit pas egard, un jardin de
» plaiſance ſortiroit de ſa deſtination. Ici la ſéchereſſe de
» l'Eté demande qu'on y multiplie ſans fin les baſſins, les
» canaux & les petites iſles, les boſquets, les collines & tout
» ce qui peut y appeller ou y entretenir une paiſible &
» agréable fraîcheur. Là, pour eviter l'humidité mal-ſaine des
» longues pluies, il faut que le terrein ſoit plus découvert,
» plus aéré, plus dégagé, & tellement diſpoſé que ſes pentes
» ne permettent aucun ſéjour aux eaux, & ſoient néanmoins
» tempérées, rompues & ecartées pour que les courans ne
» cauſent aucun dommage. Dans une expoſition trop echauffée
» par les ardeurs brûlantes du ſoleil & de la canicule, il faut
» beaucoup d'ombrage, de longs abris contre le midi, &
» des allées, des gorges, des défilés, des recoudes adroi-
» tement ménagés pour appeller le zéphir. Les lieux où l'on
» craint les fougueuſes ſurpriſes des orages & des aquilons,
» doivent avoir des vallées plus enfoncées, plus abritées,

» moins ouvertes; & des collines placées de biais à la direc-
» tion la plus impétueuse des vents ».

Notre Auteur, que nous abrégeons, entre ici dans des détails egalement curieux & instructifs, sur les différens climats de sa province, & sur le plan qu'il est à propos de choisir pour les jardins de plaisance de chaque canton; puis il reprend ainsi ses préceptes.

« A quelque choix que vous vous arrêtiez, souvenez-vous
» que rien ne pourra plus réparer les méprises de vos pré-
» férences. Si le terrein est mal disposé & mal distribué, la
» parure qui cache quelquefois les défauts, ne sert qu'à donner
» plus de saillie aux disproportions, aux disconvenances &
» aux difformités qu'un plan mieux entendu auroit ou répa-
» rées ou effacées. Au reste le plan le mieux entendu & le plus
» heureusement imaginé, ne peut donner un beau jardin,
» qu'autant que la main qui en dispense les ornemens, les
» place avec choix, les distribue avec economie, les varie
» avec goût, les assortit sans affectation, & les unit, non pas
» pour effacer les caprices & les négligences de la belle na-
» ture, mais pour en conserver les graces simples & en
» relever l'agrément. Qu'on ne dise pas que ce sont là les
» propos austeres que la politique moderne & la philosophie
» ont fait entendre autour du trône pour détourner les Empe-
» reurs des profusions de faste & de magnificence qui ont eté
» funestes à tant de Dynasties. Le dégoût, la lassitude &
» l'ennui ont dit encore plus vivement, que tout ce qui an-
» nonce, dans un jardin de plaisance, les efforts ou le travail,
» les affectations ou les raffinemens de l'art, est un masque
» qui chagrine d'autant plus la vue, qu'il contraste plus grof-
» siérement avec le coloris & le teint de la belle nature ».

Tout bon esprit conviendra d'abord que ces réflexions du Lettré chinois sont très-sages, & partent d'un homme qui a

un ſentiment très-délicat du vrai beau. Mais ſi nous négligions d'en avertir, qui ne croiroit que par *profuſions de faſte & de magnificence*, il faut entendre des périſtiles, des galeries, des ſtatues, des baſſins, des théâtres d'eau, des caſcades, des décorations riches & pompeuſes? Il nous ſuffira d'obſerver ici que ces *prodigalités de faſte & de magnificence* ne déſignent dans le langage de l'Auteur que l'abondance, l'entaſſement & la continuité des ornemens qu'il admet: & ces ornemens quels ſont-ils? Des ornemens ſimples, tels qu'ils conviennent à un jardin dont le plan eſt contretiré ſur les plans de la nature, & dont toutes les parties ne ſont qu'une imitation de celles qui font le charme des campagnes.

Tout ce qui eſt alignement, ſymmétrie, eſt loin de la nature. Elle n'offre point des arbres plantés en allées, des fleurs raſſemblées en parterres, des eaux enfermées dans des baſſins ou des canaux réguliers. C'eſt d'après ces notions qu'on a tracé la décoration des jardins chinois. Les collines, les côteaux, les monticules y ſont preſque toujours couverts en entier de différens arbres, tantôt plantés fort-près, & ſerrés comme dans les forêts; tantôt epars çà & là, & iſolés comme dans les champs. La teinte de leur verdure, la fraîcheur de leur feuillage, la forme de leur tête, la groſſeur de leur tronc, la hauteur de leur tige, décident s'ils ſeront placés au Nord ou au Midi, au ſommet ou ſur le flanc des collines, dans les gorges ou dans les défilés qu'elles forment.

Cette diſtribution doit être le chef-d'œuvre du goût, parce qu'elle doit tempérer ici ce qui auroit trop de ſaillie, ſoutenir là ce qui paroîtroit trop iſolé, cacher les etranglemens, & ſe prêter par-tout à la perſpective, ſoit qu'elle tranche ſur l'horizon, ou ſe perde dans le lointain. Les intérêts même de chaque ſaiſon doivent être balancés & ménagés, de ſorte que chacune ait ſon regne. Les pêchers & les cerifiers à belles

fleurs, forment un amphithéâtre enchanté pour le Printems; les acacia, les frênes, les planes donnent des berceaux de verdure pour l'Eté; l'Automne a ses saules à branches pendantes, ses trembles & ses peupliers à feuilles satinées; & l'Hiver, ses cèdres, ses cyprès & ses pins. Comme la projection des collines & des monticules est très-variée, les arbrisseaux sont pour les endroits où la pente est plus douce ou brusquement rompue par des avancemens & des landes. Dans les faces qui sont coupées à pic, ou avancées en demi-voûtes, ou elevées en précipices, les rochers dont elles sont hérissées, ne laissent d'espace que pour des arbrisseaux isolés, qui en augmentent l'air sauvage, & tranchent sur leurs grouppes bizarres. Que les admirateurs de berceaux symmétrisés, d'allées, de portiques, de palissades, & de toutes les formes etudiées de nos jardins, nous en pardonnent l'aveu: soit que les souvenirs qui nous en restent soient trop affoiblis, soit que la vue des jardins d'ici subjugue nos goûts par l'habitude, les premiers nous paroissent comme les eglogues de Fontenelle, & les derniers comme celles de Virgile.

Un petit vallon, entouré de collines & de monticules, forme par lui-même un paysage riant & fait pour le plaisir des yeux. Plus l'enceinte en est irréguliere, echancrée & tortueuse, plus il offre de variétés, selon les divers points de vue. De quelque côté qu'on en parcoure les bords, l'ordonnance en paroît changer à chaque pas, & offre un nouveau tableau. Les Lenôtre chinois travaillent, sur cette idée, les différentes formes qu'ils ménagent aux vallons des jardins de plaisance; & c'est aussi sur cette idée, qu'ils assortissent les ornemens dont ils les embellissent. Plus un jardin est vaste, plus il y a de ces petits vallons; mais aucun ne ressemble à l'autre. Celui-ci est alongé comme le niveau de nos grandes allées, puis se courbe à une de ses extrémités pour cacher où il finit; celui-là s'etend, s'elargit, se déploie dans son centre, & s'ouvre

des iſſues de toutes parts ; l'un paroît ſe retrécir par degrés, & ſemble finir ſous l'horizon ; l'autre s'arrondit en cercle, & paroît s'iſoler & ſe détacher de tout. Les paſſages qui conduiſent d'un vallon à l'autre, ſont ſi négligemment diſpoſés que rien n'y prépare à la ſurpriſe des regards & au doux treſſaillement de l'ame, quand on en découvre tout le baſſin. Comme leur enceinte s'alonge ou s'accourcit, s'etend ou ſe reſſerre, s'enfonce ou s'avance, ſelon l'endroit par où l'on s'en approche, on croit toujours la voir pour la premiere fois. Les changemens de chaque ſaiſon ajoutent aux charmes de l'illuſion, & en augmentent le plaiſir, ainſi que dans les campagnes. Mais ce n'eſt que par les yeux qu'on peut comprendre juſqu'où l'on eſt touché de trouver ainſi des prairies emaillées de fleurs, des champs couverts de moiſſons, des pieces de terre labourées, avec leurs ſillons arrondis, leurs bornes, & leurs foſſés couverts de roſeaux. Si l'on y rencontre quelques quarrés ou quelques bordures de fleurs cultivées, leur peu d'etendue ſemble annoncer que c'eſt une licence pour laquelle on demande grace. Les Chinois ſe paſſent du brillant & de l'eclat des décorations etudiées, parce qu'ils poſſedent ſupérieurement l'art d'animer le payſage de leurs jardins par les eaux qu'ils y conduiſent, la façon dont ils les y diſtribuent, & le parti excellent qu'ils en tirent.

Si la ſource d'un ruiſſeau eſt elevée, & domine leurs vallons, ils ne le font deſcendre que par caſcades & en gradins, c'eſt-à-dire en tombant de rochers en rochers par des détours & des chûtes où il ſe perd pour reparoître d'une maniere d'autant plus agréable qu'elle eſt plus irréguliere, plus capricieuſe, & l'effet ſeul de la fuite. Au défaut de cette grande reſſource, ils ſe ſervent de toutes les pentes du terrein, pour former de petites chûtes bruyantes, en arrêtant le cours des eaux par des ecluſes, & en les faiſant revenir comme ſur elles-

mêmes par des détours ſinguliérement imaginés, pour les conduire à des chûtes plus profondes. En Occident, toutes nos pieces d'eau ſont arrondies au compas, ou alignées à l'equerre. Au contraire, on ne craint rien tant ici que la régularité des figures. Elles ſont tellement diſpoſées & ouvertes, qu'il ſemble que les eaux ſe ſont creuſé elles-mêmes leurs baſſins, dont la forme eſt comme l'ouvrage de leur ſéjour ou de leur cours, & dont elles ont entamé les bords. Ces baſſins ſont quelquefois de petits etangs, des napes, qui occupent tout le fond d'un vallon, & y laiſſent à peine un petit ſentier etranglé, entre leurs rives & les côtes roides qui les dominent. Quelquefois ces baſſins ſe reſſerrent en un canal biſarrement large, courbé, enfoncé ou détourné par des rochers qui l'arrêtent & offrent un enſemble qui charme la vue. Quelquefois auſſi les eaux ſont comme jettées dans le milieu d'une vallée où elles ſemblent n'avoir pénétré qu'avec effort. O l'agréable coup-d'œil qu'une petite plaine diviſée en planches & en quarrés pour le riz! Les foſſés innombrables & pleins d'eau qui les encadrent, tranchent gracieuſement ſur leur verdure, en relevent les nuances, & en entretiennent la fraîcheur. Les fictions des poëtes cedent ici la palme à la réalité. Le cours d'un ruiſſeau, dans un jardin de plaiſance, y eſt pour l'ordinaire un grand ſpectacle. Il a ſes chûtes, ſes briſans, ſes erreurs, ſes retours: il eſt la vive image des variations de la vie.

Qu'on rapproche maintenant tout ce que nous avons dit des collines & des monticules, des vallons & des vallées, des eaux courantes & dormantes; qu'on ſe repréſente tout cela arrangé, diſtribué & diſpoſé d'après un plan tracé en imitation de la nature; qu'on imagine, non des allées applanies & eſpacées, ſymmétriſées & alignées, mais des ſentiers etroits & multipliés qui s'etendent ou ſe reſſerrent, s'avancent ou ſe détournent, montent ou deſcendent, ſelon la forme des lieux

qu'ils traverſent; mais toujours ſi heureuſement, qu'ils conduiſent agréablement aux points de vue les plus rians, aux ſolitudes les plus champêtres, aux ombrages les plus frais, & ne trompent les premiers regards, que pour préparer des ſurpriſes, & ſauver, à qui s'y promene, la ſatiété de l'habitude. Nous ne pouvons rendre que groſſiérement une partie de ce que nous avons vu; & les penſées de l'Europe ſont ſi loin encore du goût chinois, que nous déſeſpérons preſque qu'on en croie une partie ſur la foi de nos récits.

Il faudroit un ouvrage entier pour en donner une deſcription qui embraſſât tous les détails. Nous nous bornerons à indiquer en finiſſant, que les grands ornemens des jardins de plaiſance en Chine, ſont: pour les eaux, des rives & des bords en ſable, en cailloux, en groſſes pierres, en coquillages rangés ſans art, ou en terres & en gazon; des tapis de nénuphar ou de la belle plante *Ki-leou;* des joncs ſauvages ou des roſeaux; de petites iſles en prairies ou en verdure; des levées, des écluſes, & des ponts ruſtiques de toutes les formes. Pour les vallons: des champs enfoncés, des terres arides, des ſables, des foſſés, des petites haies, des grottes, des antres, des cabinets couverts les uns de chaume ou de feuilles de palmier, les autres de grandes pierres ou de tuiles, tous d'une forme différente, gaie & champêtre. Pour les petites montagnes: des précipices, des gorges, des terraſſes, des belvéders, des rampes & des gradins d'un agreſte naïf, mais propre & gracieux. Par-tout des amas de rochers, des pétrifications, des rocailles, & ces pierres foſſiles de tant de formes & de couleurs qui ſont ſemées çà & là comme par la main du haſard.

Il ne nous ſied pas aſſez d'avoir une opinion, pour nous haſarder à dire juſqu'où nous croirions que ce goût de décoration réuſſiroit en Europe, non pas ſeulement dans les jardins des grands palais & des villes, mais dans ceux des

maiſons de plaiſance des citoyens opulens. Comme on ne va dans les premiers, que pour y reſpirer loin du tumulte, & jouir du ſpectacle de la campagne dont ils ſont un ſi ſimple ſupplément, les moins philoſophes ſeroient peut-être charmés d'y trouver beaucoup de choſes des jardins chinois, & les amateurs les plus délicats y goûteroient aiſément des décorations plus rapprochées de celles qui ſont les délices du ſéjour des champs.

Du reſte, qu'on ne nous demande pas en quoi, comment, d'après quelles regles, & juſqu'où le goût chinois peut être introduit dans les jardins de plaiſance d'Occident, ou même y dominer. Notre objet, dans cet eſſai, n'a pas eté de le faire connoître; & nous n'avons garde de nous charger de répondre à des queſtions qui nous paſſent infiniment. Tout le monde ſait qu'un bel-eſprit du dernier ſiecle etoit d'avis qu'on garantît nos plus grands & plus célebres jardins du ſérieux ſymmétrique, & de la froide monotonie qui y endorment le ſentiment; & que l'ingénieux Auteur d'un Eſſai ſur l'architecture, a avancé depuis, qu'en faiſant un heureux mélange des idées chinoiſes & des idées européennes, on réuſſiroit à avoir des jardins gais & rians, où la belle nature ſe trouveroit avec toutes ſes graces. Que les Sages raiſonnent ſur ce ſujet, travaillent à concilier tous les intérêts, & imaginent un plan, qui en nous conduiſant ſur les traces de la Chine, dans la décoration de nos jardins, nous y procure tous les agrémens de la beauté de nos climats, & ne diminue que les dépenſes pour les faire & pour les entretenir. Plus ils ſuivront le goût chinois, plus cela leur deviendra facile; & ils pourroient faire adopter tel ſyſtême qui vaudroit à l'agriculture des milliers de bras ſi inutilement occupés à ratiſſer des allées où perſonne ne paſſe, & à tondre ou façonner des arbres que perſonne ne voit.

SUPPLÉMENT
A L'ART MILITAIRE
DES CHINOIS (1).

L'AUTEUR des *Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois*, à l'occasion des evolutions militaires de ces derniers, dit, page 354 & suivantes du second tome de son livre : « Les exercices de toutes ces troupes, si différentes par » l'armure, ressemblent à un jeu théâtral, ou à un ballet figuré, » dans les estampes enluminées qu'on trouve à la fin de l'*Art* » *militaire des Chinois*....... Dans une evolution générale où les » cinq corps de la milice sont employés, on contrefait les » quatre coins de la terre qu'on suppose quarrée, & la ron- » deur du ciel, en mêlant tellement la cavalerie avec les » gens de pied qu'on n'y conçoit absolument rien ; & je crois » que le Pere Amiot n'y a rien compris lui-même : car il y » a bien de l'apparence que les estampes qu'il a envoyées de » Péking à Paris, & qui ne méritoient point d'être gravées, » ne représentent, pour la plupart, que des manœuvres idéales, » ou des divertissemens militaires, &c. ».

Sans vouloir entrer ici dans des discussions qui me meneroient

(1) Voyez ce que nous disons de ce Supplément, dans l'Avertissement qui est à la tête de ce volume.

trop loin, & qui ne ſont pas de mon reſſort, je dirai ſeulement à l'Auteur, & je le lui dirai avec aſſurance, pour l'avoir appris de ceux du métier, & des habiles même du métier, que les eſtampes envoyées de Péking à Paris, repréſentent, non des jeux de théâtre, ni des ballets figurés, mais les exercices militaires, tels que les Chinois les pratiquent aujourd'hui. Il n'eſt pas ſurprénant qu'un Ecrivain qui a paſſé ſon tems à des *recherches philoſophiques*, & qui, à en juger par la maniere dont il s'enonce, n'entend pas mieux que moi ce qui concerne la guerre, n'y ait rien compris. Peut-être ne comprendroit-il pas mieux l'exercice à la pruſſienne, s'il n'avoit à s'en former l'idée que ſur des eſtampes, fuſſent-elles enluminées. Mais ce qui me paroît ſurprenant, c'eſt qu'un Philoſophe ſe ſoit attaché à de pures dénominations, à de ſimples mots, & ait cru que ces dénominations & ces mots devoient être pris rigoureuſement au pied de la lettre ; ce qui lui a donné occaſion de s'egayer ſur l'exercice où *il s'agit d'imiter la fleur dite en chinois* Mei-hoa; ſur cet autre encore *dans lequel les ſoldats ſortent de deſſous leurs boucliers de cinq en cinq, comme des tigres ſortent de leurs forêts pour ſaiſir leur proie ;* mais par préférence à tous, *ſur cette manœuvre* (ainſi qu'il l'appelle) *où il s'agit d'imiter la projection de la lune qui ſert de bouclier aux montagnes.*

On peut croire que s'il entendoit parler pour la premiere fois de notre milice françoiſe, & qu'il fût queſtion des dragons & des grenadiers, ſur-tout des grenadiers à cheval, il ſe repréſenteroit les premiers comme des animaux, & les ſeconds comme des arbres ; & regarderoit la repréſentation de leurs exercices, comme des ballets figurés, ou des jeux de théâtre, auxquels il ne comprendroit rien. « Les François, » diroit-il alors, ſont des hommes bien ſinguliers. Ils font » faire l'exercice des armes à des arbres & à des ſerpens vo-

» lans

» lans; & ce qui eſt plus merveilleux encore, c'eſt qu'ils mettent
» à cheval un certain nombre de ces mêmes arbres, & leur
» apprennent comment il faut attaquer & ſe défendre. Il y
» a bien de l'apparence que ce ne ſont-là que des manœuvres
» idéales, ou des divertiſſemens militaires ».

On s'expoſe néceſſairement à tomber dans de pareilles mépriſes, quand on decide ſans connoiſſance de cauſe. Les Anciens avoient une maniere de combattre tout-à-fait différente de la nôtre; & comme les Chinois ſont les peuples de la terre qui ont le mieux conſervé l'empreinte de l'antiquité, ils different preſque entiérement de nous & des autres nations modernes, chez qui preſque tout a changé. Vouloir les juger d'après nos préjugés, nos mœurs préſentes & nos manieres, c'eſt les mal juger; c'eſt être injuſtes à leur egard. Nous ne devons prononcer ſur leur compte, qu'après les avoir connus autant qu'il eſt poſſible de connoître un peuple etranger, avec lequel on ne ſauroit communiquer qu'au moyen d'un petit nombre d'interpretes qui n'ont pas toujours la ſcience & la fidélité néceſſaires pour s'acquitter comme il faut d'un ſi difficile emploi. Au riſque d'être réputé de ce nombre par l'Auteur des *Recherches philoſophiques*, ou par quelqu'un qui lui reſſemblera, je me haſarde à parler encore une fois de ce qui a rapport à leur milice. Un ancien militaire de ces cantons, curieux de ſavoir tout ce qui s'etoit fait en ce genre, a mis par ecrit tout ce qui ſe trouve dans les livres anciens & modernes dont il a pu ſe procurer la lecture. Son manuſcrit m'ayant eté communiqué, j'y ai trouvé quantité de choſes qui m'ont paru mériter de paſſer juſqu'en France. Je me trompe peut-être: on en jugera.

Voici, ſans autre préliminaire, comment débute l'Auteur du manuſcrit. « Ceux qui ont embraſſé la profeſſion des armes
» doivent être inſtruits de tout ce qui peut leur fournir des lu-

« mieres ſur un art qu'il n'eſt malheureuſement que trop néceſ-
» ſaire de ſavoir. Les Anciens ne combattoient pas comme on
» combat aujourd'hui ; cependant les Anciens avoient des
» uſages qui, aujourd'hui même, peuvent avoir leur utilité.
» Je les ai extraits de tous les livres qui me ſont tombés ſous
» la main ; &, après un mûr examen, je me ſuis déterminé
» à faire part du fruit de mes recherches. On peut ajouter foi
» à ce que je dis, parce que je n'avance rien de moi-même :
» les Auteurs les plus anciens & les plus célebres ſont mes
» garans.

» Je rapporterai les différentes manieres de combattre, en
» uſage chez les Anciens, ſans m'aviſer de juger ſi elles etoient
» bonnes ou mauvaiſes. Je parlerai de leurs armes, & des diffé-
» rens ordres de bataille qu'ils obſervoient. Ce dernier point
» m'a paru d'autant plus eſſentiel, qu'il y a très-peu de per-
» ſonnes qui en ſoient inſtruites.

» Dans les tems de la plus haute antiquité (dit-il dans
» un autre endroit), on ne faiſoit uſage à la guerre que de
» cinq ſortes d'armes. Le tambour & la cloche etoient les ſeuls
» inſtrumens des ſignaux. Si les ennemis offroient de rentrer
» dans le devoir, ou s'ils ecoutoient les propoſitions qu'on leur
» faiſoit, on leur pardonnoit ſans peine, & on mettoit les
» armes bas ; mais ſi, après les avoir avertis, ils ne ſe ren-
» doient ni à la raiſon ni à la juſtice, on les regardoit comme
» des hommes qu'il falloit punir, & on leur faiſoit la guerre.
» Après les avoir vaincus, on ſe contentoit de faire mourir
» les chefs, & l'on pardonnoit aux autres. On ne s'avançoit
» jamais dans leurs terres au-delà de 90 lys. S'ils prenoient la
» fuite, on ne les pourſuivoit point au-delà de cent pas ; on
» n'achevoit point de tuer ceux qui etoient bleſſés ; on ne
» faiſoit jamais priſonniers les vieillards : tels etoient les pre-
» miers uſages.

» Dans la ſuite, les abus s'introduiſirent. On n'avoit pas tou-
» jours egard à la juſtice pour commencer la guerre, & l'on
» devint cruel en la faiſant. Les ſabres & les piques ne ſuffi-
» ſant pas, on inventa d'autres armes, & ſur-tout les armes à
» feu. On trouva l'art deſtructif de brûler les villes entieres
» dans un très-court eſpace de tems, au moyen de quelques
» etincelles.

» Il faut avouer cependant que depuis les *Han* juſqu'aux
» *Ming* (c'eſt-à-dire depuis environ le commencement de
» l'Ere chrétienne juſqu'au ſeizieme ſiecle de cette Ere), il
» n'y a guere eu de guerriers qui entendiſſent bien l'uſage des
» armes à feu. *Koung-ming* eſt preſque le ſeul qui les ait em-
» ployées avec ſuccès. Après *Koung-ming*, ceux qui etoient inſ-
» truits de ce cruel artifice, n'oſerent le mettre en uſage, à
» raiſon du danger où l'on s'expoſoit de nuire ſouvent aux ſiens
» & à ſa propre perſonne en voulant s'en ſervir.

» Sur la fin de la Dynaſtie des *Ming* (c'eſt-à-dire vers l'an
» de Jeſus-Chriſt 1600), on employa des canons contre les
» Japonnois, qui etoient venus faire des deſcentes ſur nos
» côtes. Peu après, l'on adopta la maniere des Européens;
» l'on fit de gros & de petits canons, & aujourd'hui notre
» artillerie eſt complette. Nous avons les *houng-y-pao*, les
» *fa-koang-pao*, les *ta-tſiang-kiun-pao*, c'eſt-à-dire des ca-
» nons de toutes les grandeurs. Nous avons encore les
» *ſi-koa-pao* (les bombes), les *ko-chan-niao*, les *pi-chan-pao*,
» c'eſt-à-dire les différentes ſortes de fuſils & de pieces de
» campagne ».

Je m'arrête ici un moment pour faire obſerver que les armes à feu etoient connues très-certainement des Chinois dès le commencement de l'Ere chrétienne; puiſque *Koung-ming*, qui vivoit alors, en faiſoit uſage, comme je le dirai bientôt en décrivant ſa maniere. Ce fait eſt atteſté par tous les

Hiſtoriens, qui ne diſent pas ſimplement que *Koung-ming* en faiſoit uſage, mais qu'*il s'en ſervoit avec plus de ſuccès qu'aucun autre;* ce qui ſuppoſe que les autres s'en ſervoient auſſi. On ſait d'ailleurs, à ne pas en douter, que dans leur maniere de combattre par le feu, ils employoient le ſalpêtre, le ſoufre & le charbon, qu'ils mêloient enſemble en certaine proportion; d'où il réſulte qu'ils ſavoient faire la poudre à tirer, bien des ſiecles avant même qu'on ſe doutât en Europe que cette invention exiſtoit. Comme je ne prétends pas qu'on m'en croie ſur ma parole, je rapporterai fidelement ce que dit l'Auteur que j'ai ſous les yeux, lequel *a pour ſes garans les Auteurs les plus anciens & les plus célebres.* Je vais le ſuivre rapidement, & je ne m'arrêterai que lorſqu'il y aura quelque choſe d'important à conſidérer.

Il commence par *Hoang-ty:* c'eſt, comme on voit, commencer bien haut; mais il ne dit rien de ce fameux Légiſlateur de la Monarchie chinoiſe, que toute ſa nation ne diſe avec lui; ainſi il mérite d'être cru.

Avant la 61^{e} année de ſon regne, laquelle répond exactement (ſuivant la chronologie fixée authentiquement par tous les Tribunaux littéraires, ſous l'autorité de l'Empereur *Kien-long*, actuellement régnant) à l'an 2637 avant Jeſus-Chriſt; avant, dis-je, la 61^{e} année de ſon regne, *Hoang-ty* avoit déjà mis ſous le joug tous ſes ennemis. Il lui fallut pour cela remporter ſur eux bien des victoires; & il ne vint à bout de les vaincre, que parce qu'il avoit réduit en art la maniere de faire la guerre, & qu'il fit uſage de pluſieurs armes de ſon invention.

On nous a conſervé trois campemens qui peuvent donner une idée de ſon mérite en ce genre. Le premier eſt en cinq diviſions, de la maniere qu'il ſe voit dans la Planche premiere, fig. 1. Le ſecond eſt plus combiné; & les différens corps de la milice déſignés ſous le nom *du ciel, de la terre, des vents, des nuages, de*

la balance du ciel, & de l'axe de la terre, y ont leurs places disposées de telle façon qu'ils peuvent se mouvoir sans s'embarrasser les uns les autres (Voyez Planche premiere, fig. 2); le troisieme est plus combiné encore; puisque neuf corps de troupes peuvent se mettre aisément en ordre de bataille, se séparer, & se rassembler sans aucune confusion (Voyez *ibid.* fig. 3).

Les deux premieres Dynasties, *Hia* & *Chang*, n'ont pas laissé de monumens de leur maniere de faire la guerre. Elles s'en tinrent apparemment à ce qui avoit eté trouvé & employé du tems de *Hoang-ty*. La Dynastie des *Tcheou*, qui monta sur le trône 1122 ans avant l'Ere chrétienne, ne fit pas de même. *Ou-ouang*, fondateur de cette Dynastie, employa avec succès contre *Tcheou-sin*, le dernier des Empereurs des *Chang*, une méthode qui lui fut donnée par *Lu-ya*, son instituteur. Cette méthode consiste à ranger l'armée en bataillon quarré. *Lu-ya*, autrement dit *Tai-koung*, ou le grand Comte, donna aux cinq corps de la milice qui etoit sous les ordres de *Ou-ouang*, les noms des cinq Planetes; & rangea ces cinq corps de maniere que chaque corps formoit lui-même un quarré, ayant un espace vuide, égal à celui qu'il occupoit, pour la facilité des evolutions. (Voyez *ibid.* fig. 4).

Le même *Lu-ya* augmenta la milice, de trois corps, à chacun desquels il donna le nom d'un des trois principes actifs, *le ciel, la terre* & *l'homme*; & au moyen de cette augmentation, il remplit les vuides, & partagea le grand quarré en neuf petits quarrés de la maniere qu'on le voit *ibid.* fig. 5.

Sun-tsée & *Ou-tsée*, qui vécurent plusieurs siecles après *Lu-ya*, (les mêmes dont j'ai traduit les ouvrages, & qu'on trouve dans le livre intitulé *l'Art militaire des Chinois* (1), ces deux grands

(1) C'est l'ouvrage qui forme le volume VIII de ces Mémoires.

généraux renchérirent sur tout ce qui s'etoit fait avant eux. Ils ne se contenterent pas des bataillons en grands & en petits quarrés, ils firent représenter par leurs corps de troupes, les figures *Lo-chou* & *Ho-tou*, telles qu'elles furent montrées à *Fou-hi* sur le dragon-cheval, & au grand *Yu* sur la mystérieuse tortue (Voyez la Planche II, fig. 6).

Tant que la Dynastie des *Tcheou* & celle des *Han* furent sur le trône, les gens de guerre s'en tinrent aux méthodes qui avoient été prescrites par *Sun-tsée* & *Ou-tsée*, à qui elles avoient réussi. Mais sur la fin des *Han*, c'est-à-dire vers l'an 200 de notre Ere, il parut un héros dont les exploits effacerent en quelque sorte tout ce qui s'etoit fait jusqu'alors, c'est le fameux *Tchou-ko-leang*, autrement dit *Koung-ming*. Ce grand homme, doué d'un génie supérieur, qu'il tourna tout entier du côté de la guerre, est l'inventeur de plusieurs campemens & ordres de bataille qui sont encore aujourd'hui l'admiration de ses compatriotes. On verra quelques-uns des principaux, dans la même Planche II, fig. 7, 8, 9, & Planche III, fig. 10. Ceux du métier les apprécieront ce qu'ils valent; il me suffit de les leur présenter.

Un autre guerrier illustre qui brilla sous le *Tay-tsoung* des *Tang*, dont le regne commença l'an 627 de Jesus-Christ, perfectionna, ou, pour mieux dire, varia les inventions de *Tchou-ko-leang*, comme on peut le voir dans la Planche 3, fig. 11 & 12. Ce guerrier illustre est *Ly-tsing*, dont nous avons donné le portrait parmi ceux des Chinois célebres (1).

Les campemens ou ordres de bataille (même Planche, fig. 13, 14 & 15, & Planche IV, fig. 16 & 17) sont encore de lui. Les grands Généraux des Dynasties postérieures aux *Tang* se moulerent sur *Ly-tsing*, & je ne trouve pas qu'ils

(1) Voyez Tome V de ces Mémoires, pag. 202, Portrait LIX.

aient rien inventé. Pour ce qui eſt des douze manieres de raſſembler les troupes après la bataille, afin d'être en etat de recommencer le combat s'il en etoit beſoin, on a ſuivi la méthode employée par les Anciens. Celle de la Planche IV, fig. 18, attribuée à *Tchao-pen-hio*, eſt proprement de *Ly-tſing*. On prétend qu'elle date du tems même de *Fou-hi;* mais que *Ly-tſing* & *Tchao-pen-hio* ſont les ſeuls qui l'aient bien compriſe, & qui en aient fait uſage à propos. Il faut laiſſer aux erudits chinois le ſoin de diſcuter ce point de critique.

Après *Tchao-pen-hio*, il eſt parlé de *Yu-ta-hien;* je ne ſaurois dire en quel tems il vivoit. On rapporte que ce *Yu-ta-hien* campoit ſimplement en rond ou en quarré (Voyez Planche 4, fig. 19 & 20); qu'il faiſoit avancer les rangs pour combattre (comme on le voit *ibid.* fig. 21); qu'il les faiſoit circuler (comme dans la fig. 22), & que pour le reſte il s'en tenoit à la méthode des Anciens.

Tſi-ki-koang eſt encore un de ces généraux qui ſe ſont rendus fameux par quelque invention, ou par quelque maniere de ranger les troupes, au moyen de laquelle ils ont gagné des batailles. Il rangeoit ſes troupes à l'imitation de l'oiſeau *Yuen-yang*, dont le mâle & la femelle ſont inſéparables (Voyez cet arrangement dans la Planche V, fig. 23, 24, 25 & 26). Les arrangemens tracés dans la fig. 27 de cette Planche & dans les ſuivantes, juſqu'à la fig. 41, Planche X incluſivement, ne ſont pas fort anciens; ils ne datent que du tems de la Dynaſtie des *Ming*, qui commença l'an de l'Ere chrétienne 1368, & fut entiérement éteinte l'an 1644. « Les différens » campemens & ordres de bataille obſervés par les Anciens » (dit l'Auteur que j'ai ſous les yeux), étoient calqués ſur » le modele de ceux de *Hoang-ty* & de *Tay-koung*. Les » grands Généraux de l'antiquité moyenne, tels que *Sun-tſée*, » *Ou-tſée*, *Tchou-ko-leang*, *Ly-tſing*, ont ſu en faire uſage &

» en profiter : ce qui n'eſt guere poſſible aujourd'hui, parce » qu'on a aboli l'uſage des anciennes armes, & qu'on leur en » a ſubſtitué d'autres ».

Le même Auteur parle des machines à tranſporter le canon & à faciliter le paſſage des foſſés inondés & des rivieres, des inſtrumens à creuſer la terre & à miner, des machines à eſcalader les murs, à voir par-deſſus ces murs ce qui ſe paſſe dans la ville qu'on aſſiege, des ponts mobiles, des paliſſades, des chauſſe-trappes pour enferrer la cavalerie & les gens de pied, des ſeringues pour éteindre les incendies, des différentes eſpeces de boucliers pour ſe mettre à couvert du trait. Voyez tout cela dans les Planches XI & ſuivantes, depuis la fig. 42 juſqu'à la fig. 66 incluſivement.

Il en vient enſuite aux armes à feu. Voyez les figures & leur explication, depuis la Planche XV, fig. 67 & ſuivantes, & les figures de la Planche 16.

L'arme qui eſt nommée *nid d'abeilles* (Planche XV, fig. 68), ou pour mieux dire, *eſſaim d'abeilles*, « eſt une des plus ter» ribles qu'on puiſſe employer. Elle tient un milieu entre les » canons & les fuſils, & fait plus d'effet dans une bataille que » les uns & les autres, tout à la fois. Sa charge eſt d'une » centaine de balles, & ces balles tirent juſqu'à la portée de » quatre à cinq cens pas. Un homme la porte ſur ſes epaules ». C'eſt l'Auteur que j'ai ſous les yeux qui s'exprime ainſi.

Au ſujet du *tonnerre de la terre* (*ty-lei*), Planche XV, fig. 75, employé avec ſuccès par *Koung-ming*, environ deux cens ans après Jeſus-Chriſt, je ferai obſerver que les Auteurs qui parlent de *Koung-ming* ne le font pas l'inventeur de cette maniere de nuire à l'ennemi. Ils diſent au contraire qu'*il l'avoit puiſée dans les ouvrages des anciens guerriers* : ce qui eſt une preuve ſans réplique, que les Chinois connoiſſoient la poudre à tirer, & l'employoient à la guerre bien

long-tems

long-tems avant que cette connoissance fût parvenue en Europe.

Le *foung-ko* (ruche d'abeilles), Planche 16, fig. 76, autre arme, non moins meurtriere que le *ty-lei*, & qui date du même tems, en est une confirmation. Je passe sous silence ce qu'ils appellent le *ho-yao* (feu dévorant), le *ho-toüng* (boëte de feu), le *ho-toung̃* (tube de feu), qui prouvent la même chose, ainsi que le *tien-ho-kieou*, c'est-à-dire le globe contenant *le feu du ciel* (Voyez la Planche 16, fig. 77 & suiv.).

Les effets que l'on attribue à ce *feu du ciel*, nous rappellent l'idée qu'on se forme communément de l'ancien *feu grégeois*. On s'en servoit dans les armées Chinoises du tems de *Sun-tsée*, d'*Ou-tsée*, & même plusieurs siecles avant eux, c'est-à-dire, plusieurs siecles avant notre Ere. Mais (dit l'Auteur qui me sert de guide) comme il est presque aussi dangereux pour ceux qui l'emploient, que pour ceux contre qui il est employé, on en a interrompu l'usage.

Les anciens Chinois employoient la poudre *chen-ho-yo*, soit dans les combats, soit pour mettre le feu au camp des ennemis. Il n'est pas dit comment.

La poudre qui va contre le vent, & qu'on appelle pour cette raison *ny-foung-yo*, est une de celles qui ont le plus de force. Cette poudre a une vertu qui, ce me semble, pourroit être d'une très-grande utilité dans nos armées, c'est que la fumée va egalement contre le vent.

Les Chinois font leur poudre ordinaire de plusieurs manieres avec les matériaux que nous employons, c'est-à-dire avec le salpêtre, le soufre & le charbon.

Sur trois parties de salpêtre, ajoutant une partie de soufre & une partie de charbon, ou sur quatre parties de salpêtre ajoutant une partie de soufre & une partie de charbon, on obtient la meilleure poudre pour les artifices de toutes les

ſortes. Les différentes drogues qu'on joint à cette premiere compoſition lui font produire différens effets. Par exemple, pour faire enſorte que la poudre enflammée produiſe un feu rouge, on ajoute du *tao-hoa-pi*. Si l'on veut les cinq couleurs en même tems, au lieu du *tao-hoa-pi* on ajoute le *ma-nao-pi*. Si l'on veut un feu qui ſoit comme blanc, il faut du *tchao-nao* (c'eſt le camphre). Si l'on veut une exploſion forte, il faut du *tchen-cha ;* on y ajoute encore du mercure. Si l'on veut un feu noir, il faut du *he-kiao-pi*. Si l'on veut des globes de feu, il faut du *kan-tſi* (vernis ſec). Si l'on veut un feu qui aille contre le vent, on ajoute de la graiſſe de marſouin, du *Kiang* & de la poudre des os de ces mêmes marſouins calcinés. Pour une poudre dont l'effet ſoit des plus prompts, il faut de la fiente de loup en poudre, & du *pan-mao* egalement pulvériſé. Pour faire une poudre qui produiſe beaucoup de fumée, il faut ſur une livre de ſalpêtre, quatre onces de ſoufre qu'on aura fait bouillir dans de l'urine humaine, trois onces de charbon, une once de *tchang-nao* (cervelle de daim), un dixieme d'once de *tſing-fen*, quatre onces de *pi-choang*, & une livre de *che-hoang*.

Pour faire la poudre qui pouſſe la fuſée fort haut, il faut, ſur une once de ſalpêtre, trois dixiemes d'once de ſoufre, quatre centiemes d'once de *mi-to-ſing*, & trois dixiemes d'once de charbon. On ſe ſervoit de ces ſortes de fuſées, pour donner des ſignaux pendant le jour. Pour les fuſées de ſignaux pendant la nuit, ſur quatre onces de ſalpêtre on mettoit deux dixiemes d'once de ſoufre & une once de charbon.

Pour la compoſition de la poudre qui pouſſe horizontalement en avant, & en eparpillant, il faut ſur deux onces de ſalpêtre, trois dixiemes de ſoufre, trois dixiemes de charbon, deux dixiemes & demi de ſoufre, ſept dixiemes & demi de ſable très-fin (ce ſable doit avoir eté trempé dans l'huile

de l'arbre *toung*, ou dans l'huile appellée *pa-teou-yeou*), & trois dixiemes & demi de charbon. Il s'agit de dixiemes d'once.

Pour la compoſition de la poudre des pétards, &c., ſur dix onces de ſalpêtre, il faut 6 onces de ſoufre, trois onces de charbon de calebaſſe, & une once de *che-hoang*.

Pour la poudre qu'on emploie dans les gros canons, ſur ſeize onces de ſalpêtre, on met 6 onces de ſoufre, ſix onces plus huit dixiemes d'once de charbon de calebaſſe, ou de béringene, ou ſimplement de ſaule. Il faut que le ſalpêtre ſoit purifié juſqu'au dernier degré, & qu'il ne laiſſe pas le moindre marc. On broie tout cela dans un mortier de pierre, & à pluſieurs repriſes; on le délaie dans de l'eau, & on le fait ſécher, juſqu'à ce qu'ayant perdu ſa liquidité, il ſoit en conſiſtance de pâte. On pile de nouveau cette pâte dans le même mortier, & quand elle a eté bien pilée, on la retire pour la faire ſécher. Quand elle eſt entiérement ſeche, on la pile de nouveau, après l'avoir délayée une ſeconde & une troiſieme fois, & avoir fait les mêmes opérations que ci-devant. Trois onces de cette poudre ſuffiſent pour chaſſer un boulet ordinaire.

Pour faire les etoupilles, on prend quatre onces de ſoufre, quatre onces de *pe-tſao-choang*, une livre de charbon pilé, quatre onces de charbon non encore réduit en poudre, deux onces de racines de mauves. On réduit le tout en pouſſiere très-fine, on le fait bouillir dans de l'eau de ſalpêtre, c'eſt-à-dire où l'on aura délayé du ſalpêtre, on y ajoute quelques jujubes dont on a eu ſoin de tirer le noyau, & l'on fait bouillir tout ce mêlange juſqu'à ce qu'il ſoit en pâte. On retire cette pâte qu'on pile dans un mortier; & quand elle a eté ſuffiſamment pilée, on en fait, ſur la paume de la main, des aiguillettes de la longueur & de la groſſeur qu'on veut. On les

fait ſécher pour s'en ſervir au beſoin. On inſinue une de ces aiguillettes par un bout dans la lumiere du canon juſqu'à la charge, & l'on enduit de poudre ordinaire le bout qui eſt en dehors, & auquel on doit mettre le feu.

La poudre ordinaire doit ſe préparer, ſuivant mon Auteur, de la maniere ſuivante. Il faut être muni d'une balance qui ſoit juſte. Il faut que le ſoufre qu'on emploie ſoit bien purifié, & réduit en poudre impalpable, de même que le ſalpêtre, & quand l'un & l'autre ſont en des doſes proportionnées, on les mêle, & on les paſſe ſur un marbre avec un cylindre de pierre. On y joint alors la poudre de charbon, & l'on met le tout dans l'eau pour le délayer & le réduire en pâte. On repaſſe cette pâte ſur le marbre comme auparavant. Quand elle eſt bien moulue, & dans un etat de conſiſtance ſuffiſant, on la retire pour la faire ſécher au ſoleil. Après qu'elle eſt ſeche, on la remet ſur le marbre, & on la manipule juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en poudre. Plus cette poudre eſt fine, meilleure elle eſt. Elle ſert à toutes ſortes d'uſage.

La poudre pour la charge de l'artillerie demande une autre préparation. La voici. On prend cinq livres de ſalpêtre, une livre de ſoufre, & une livre de charbon de béringene, réduit en poudre fine. Au défaut du charbon de béringene, on emploie le charbon fait avec des branches de ſaule; mais il faut avoir la précaution de rejetter l'ecorce, les nœuds, & cet endroit par où paſſent les rejettons ou rameaux. Avec cette même précaution, on peut employer le charbon fait avec des branches de tout autre arbre qui ne ſeroit ni réſineux ni huileux. On mêle tout cela enſemble, & on le manipule comme il a eté dit ci-deſſus. On diviſe enſuite ces ſept livres de matériaux en trois parts. On paſſe ſur le marbre chacune de ces parts en particulier trois mille huit cent fois, c'eſt-à-dire apparemment juſqu'à ce qu'elle ſoit bien broyée & bien mêlée. Après

cette premiere opération ſur chacune des trois parts, on remêle le tout enſemble, & on le délaie dans de la forte eau-de-vie, de maniere que ſur trois livres de cette préparation, il y ait une livre d'eau-de-vie. On met cette pâte ſur le marbre, & on la comprime avec le cylindre de pierre juſqu'à cent fois. On la retire enſuite, on la bat avec des bâtonnets, & quand elle eſt en grumeaux de la groſſeur d'un grain de millet, ou, ſi l'on veut, d'un grain de riz, ou même d'un pois, elle eſt dans l'etat qu'il faut. Pour s'aſſurer ſi elle eſt bonne on en met quelques grains ſur le creux de la main, l'on y met le feu, & ſi la main ne ſent pas la moindre chaleur, c'eſt un ſigne que la poudre eſt dans ſon etat de perfection. Cette poudre, ainſi préparée, a le double de force de la poudre ordinaire. Ainſi une demi-livre fait le même effet qu'une livre de poudre ordinaire. Son effet eſt très-prompt. On en peut faire auſſi des etoupilles en y trempant une ficelle, lorſqu'elle eſt encore dans ſon etat de liquidité.

Une autre maniere de faire des etoupilles, eſt celle qui ſuit. On prend de la poudre ordinaire une livre, de ſoufre trois onces ſix dixiemes d'once, du charbon de ſaule pulvériſé quatre onces trois dixiemes, du charbon de béringene cinq dixiemes, du *pe-pi* cinq dixiemes, du *tchao-nao* ou camphre trois dixiemes. On manipule tout cela enſemble de la même maniere que la poudre qui a le double de force que la poudre ordinaire. Une ficelle enduite de cette préparation, fait une excellente etoupille, au moyen de laquelle on met le feu de loin. Cette même compoſition peut être employée à charger les canons; mais alors il faut y mettre la même quantité de ſalpêtre & de ſoufre que dans la poudre *de double force*, ôter cinq dixiemes d'once de charbon, y ajouter cinq dixiemes d'once de *pe-pi* & autant de camphre. On délaie le tout dans de la forte eau-de-vie, & on le laiſſe ſécher. Le reſte comme

ci-dessus. Si l'on veut s'en servir pour les fusées, il faut ôter une once deux dixiemes de soufre, & y ajouter deux dixiemes d'once de *pan-mao*. On mêle bien le tout, on le passe par un tamis très-fin, on le délaie dans de la forte eau-de-vie, on le fait bien sécher, & on le manipule de nouveau, on le délaie encore une fois dans de la forte eau-de-vie, &, après l'avoir manipulé comme ci-dessus, on le fait sécher pour s'en servir au besoin. Pour les simples serpentaux, on n'y met que quatre onces de charbon de saule, & l'on ôte une once plus un dixieme d'once de soufre. Tout le reste de même que ci-dessus.

Je n'ai insisté si long-tems sur l'article de la poudre, que dans le dessein de prouver qu'elle etoit connue des anciens Chinois, puisque tout ce que je viens de rapporter est extrait de leurs livres les plus anciens & les plus authentiques.

Mais en voilà assez sur ce qui regarde le feu. Passons à un autre elément, & voyons ce que les Chinois savent faire sur les eaux. Ce seul article, pour être traité comme il faut, exigeroit beaucoup de tems que je n'ai pas, & des secours que je ne saurois me procurer dans le lieu où je suis. La seule inspection des estampes suffira aux personnes intelligentes pour se mettre à-peu-près au fait. Il faut remarquer que les armées navales des Chinois n'ont guere combattu que sur le *Kiang;* ainsi leurs campemens, leurs evolutions, la forme de leurs navires, & toutes leurs manœuvres ne doivent être envisagés que sous ce point de vue.

La fig. 81 de la Planche XVII, représente un navire de guerre propre tout à la fois à combattre sur les rivieres & en pleine mer. C'est ainsi qu'on en voit encore aujourd'hui dans le port de Canton. Ceux du *Sée-tchouen* sont d'une autre forme, & construits différemment. Voyez dans la même Planche, la fig. 82, & la Planche XVIII, fig. 83 & 84.

Ceux de la Planche XIX, & la fig. 87 de la Planche XX, ſervent egalement dans les marines de Canton, du *Sée-tchouen*, du *Fou-kien*, & du *Tché-kiang*.

Le navire *yng-tchouen*, c'eſt-à-dire *à bec d'epervier*, de la Planche XX, fig. 88, a cela de particulier, qu'il a comme deux proues, & que par ce moyen il avance & recule avec une egale facilité.

Tous les autres, depuis la fig. 89 de la même Planche XX, juſqu'à la fig. 93 de la Planche XXII, incluſivement, méritent peu d'attention. Celui de la même Planche XX, fig. 94, pourroit donner lieu à quelque invention utile pour faire avancer nos vaiſſeaux en tems de calme. Ne leur fît-on faire qu'une lieue, cela ſuffiroit peut-être pour les tirer d'un mauvais parage. C'eſt à nos experts qu'il faut s'en rapporter.

Les figures 95, 96 & 97 de la Planche XXIII, repréſentent des armées navales, ou, pour mieux dire, une armée navale rangée comme le ſont les armées chinoiſes lorſqu'elles campent ou ſur le grand *Kiang*, ou en pleine mer. Je joins à ces repréſentations les noms de différens ordres de bataille dont on vient de m'apporter les plans, & que je n'ai pas eu le tems de rédiger de maniere à être mis en eſtampes comme les autres, pour y faire ſuite.

Le premier de ces ordres de bataille, eſt celui qu'on appelle en chinois *tſing-loung-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille dit le dragon noir.*

Le ſecond eſt appellé *choang-loung-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille dit le double dragon.*

Le troiſieme eſt appellé *yng-tchouen-ngan-lieou-tchen*, ou *l'epervier planant au-deſſus des ſaules le long des rivieres.*

On nomme le quatrieme *ouan-ma-tcheng-po-tchen*, ce qui ſignifie *dix mille chevaux grimpant ſur une hauteur*, *ordre de*

bataille. Voilà ſans doute une dénomination bien ſinguliere : je la donne telle qu'elle eſt.

Le cinquieme ordre de bataille porte le nom de *tchang-ché-kiuen-tou*, qui ſignifie *le long ſerpent ſerpentant ſur la terre.*

Le ſixieme eſt appellé *tſang-loung-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille dit le dragon bleu* (ou *verd*, car le caractere *tſang* déſigne egalement le verd d'herbe, & le bleu de ciel).

Je ne ſais quel nom donner en françois au ſeptieme. Le caractere *yen* ſe rend en latin par *dejicere*, *deturbare*, *proſternere*, *dormire*, &c ; *yue* c'eſt la *lune*, & *tchen* ſignifie *ordre de bataille.* Qu'on donne tel ſens que l'on voudra à ces trois caracteres joints enſemble *yen-yuen-tchen*, le nom n'y fait rien. Appellons cet ordre, *la lune qui ſe couche*, ou *qui va dormir.*

On appelle le huitieme *ſan-ty-tchen*, c'eſt-à-dire *ordre de bataille dit des trois ennemis.*

Le neuvieme eſt appellé *yuen-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille dit le cercle.*

On nomme le dixieme *y-tſée-tchen*, ſignifiant, *ordre de bataille repréſentant le caractere un*, qui s'ecrit ainſi —, & qui ſe lit *y.*

Le onzieme eſt appellé *toui-ty-lien-hoan-tchen*, c'eſt-à-dire, *ordre de bataille en oppoſition continuelle avec l'ennemi.*

Tels ſont les principaux ordres de bataille des armées navales des Chinois. Il ne faut pas oublier que ce n'eſt que pour combattre ſur le *Kiang*, ou, tout au plus, non loin des côtes, dans les environs des iſles du Japon, & autres iſles voiſines de leur pays.

Par tout ce que j'ai dit, tant dans l'ouvrage intitulé *l'Art militaire des Chinois*, que dans cette eſpece de *Supplément*, on peut ſe former une idée aſſez juſte de la Tactique, tant ancienne que moderne, d'un peuple qui ſemble n'avoir rien de commun avec les nations d'Europe. Je n'explique pas ici

cette

cette partie des autres figures des Planches dont j'ai cru pouvoir enrichir cet ecrit, parce que j'ai mis l'explication ſur les Planches même ; je ſouhaite de tout mon cœur qu'on puiſſe en tirer parti. Dans le grand nombre de choſes dont j'ai fait mention, ne s'en trouvât-il qu'une d'utile, je me croirois abondamment dédommagé de mon travail. En traitant un ſujet qui n'eſt pas de mon reſſort, j'ai ouvert aux critiques un champ aſſez vaſte pour pouvoir exercer leurs forces : mais leurs traits ſeront déjà emouſſés quand ils parviendront juſqu'à moi.

A Pé-king le premier Septembre 1778.

EXPLICATION DES PLANCHES (*).

PLANCHE PREMIERE [Pag. 332, & 333].

FIGURE 1.

CAMPEMENT d'une armée divisée en cinq corps, de l'invention de *Hoang-ty*.

FIG. 2.

Campement mobile de l'invention de *Hoang-ty*, dont la 61^e^ année du regne répond à l'an 2637 avant Jesus-Christ.

Hoang-ty donnoit aux divers corps de troupes, désignés dans la Planche par des lettres, les noms que voici avec leur signification.

A. *Tien*, ciel.
B. *Ty*, terre.
C. *Yun*, nuages.
D. *Foung*, vents.
E. *Tien-heng*, balance du ciel.
F. *Ty-tcheou*, l'axe de la terre.

Dans le système de *Hoang-ty*, le Général étoit placé au centre, d'où il donnoit des ordres à ces différens corps.

FIG. 3.

Ordre de bataille dans lequel les neuf corps de troupes peuvent aisément se séparer & se rassembler; cet ordre de bataille est de l'invention de l'Empereur *Hoang-ty*, qui tâcha de ranger les troupes comme on rangeoit les trigrammes de *Fouhi*.

Du tems de *Chen-noung*, les Princes vassaux s'etoient révoltés, & aspiroient, chacun de son côté, à l'autorité suprême. Au moyen de cet arrangement de troupes, *Hoang-ty* les vainquit l'un après l'autre, & demeura seul maître.

FIG. 4.

Ordre de bataille, de l'invention de *Tay-koung*, dans lequel le quarré divisé représente les cinq planetes.

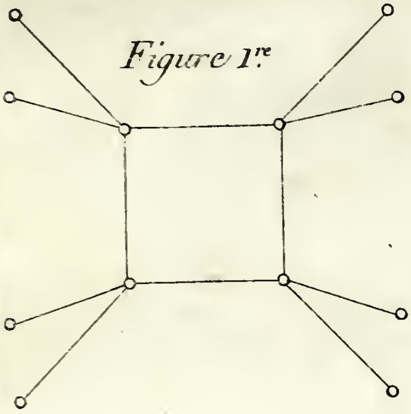
Lu-ya, surnommé *Tay-koung*, ou le grand comte, donna à *Ou-ouang* la méthode de ranger ainsi les différens corps de troupes qu'il menoit contre le dernier Empereur des *Chang*. Le grand quarré etoit de 1200 pas. Ce grand quarré fut partagé en neuf petits. Le quarré du milieu étoit pour le Général, & les huit autres pour les Officiers généraux. Les quatre petits quarrés vuidés, sont pour faciliter les différentes évolutions.

FIG. 5.

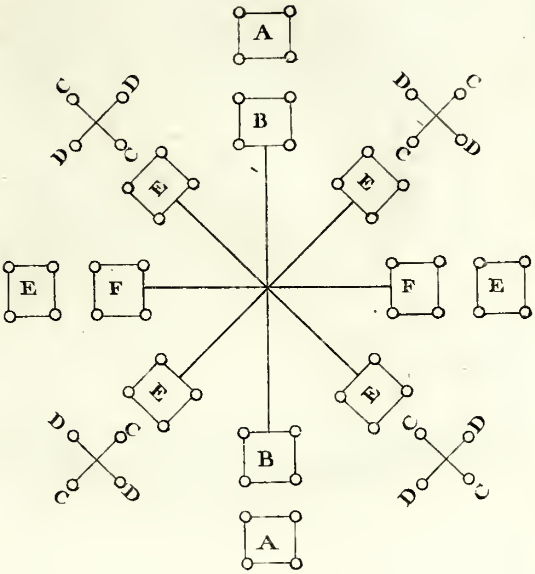
Ordre de bataille, dans lequel *Tay-koung* ajoute les trois principes actifs, *le ciel*, *la terre & l'homme*, aux cinq planetes.

(*) Les Planches & les explications sont celles qui se trouvoient dans le manuscrit chinois communiqué à l'Auteur du Supplément qu'on vient de lire.

Figure 1.re



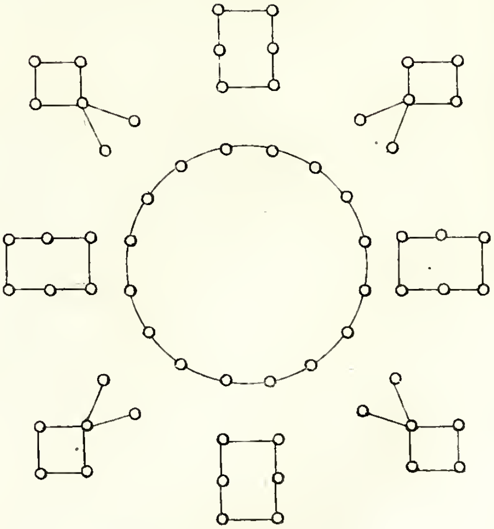
2.e



4.e

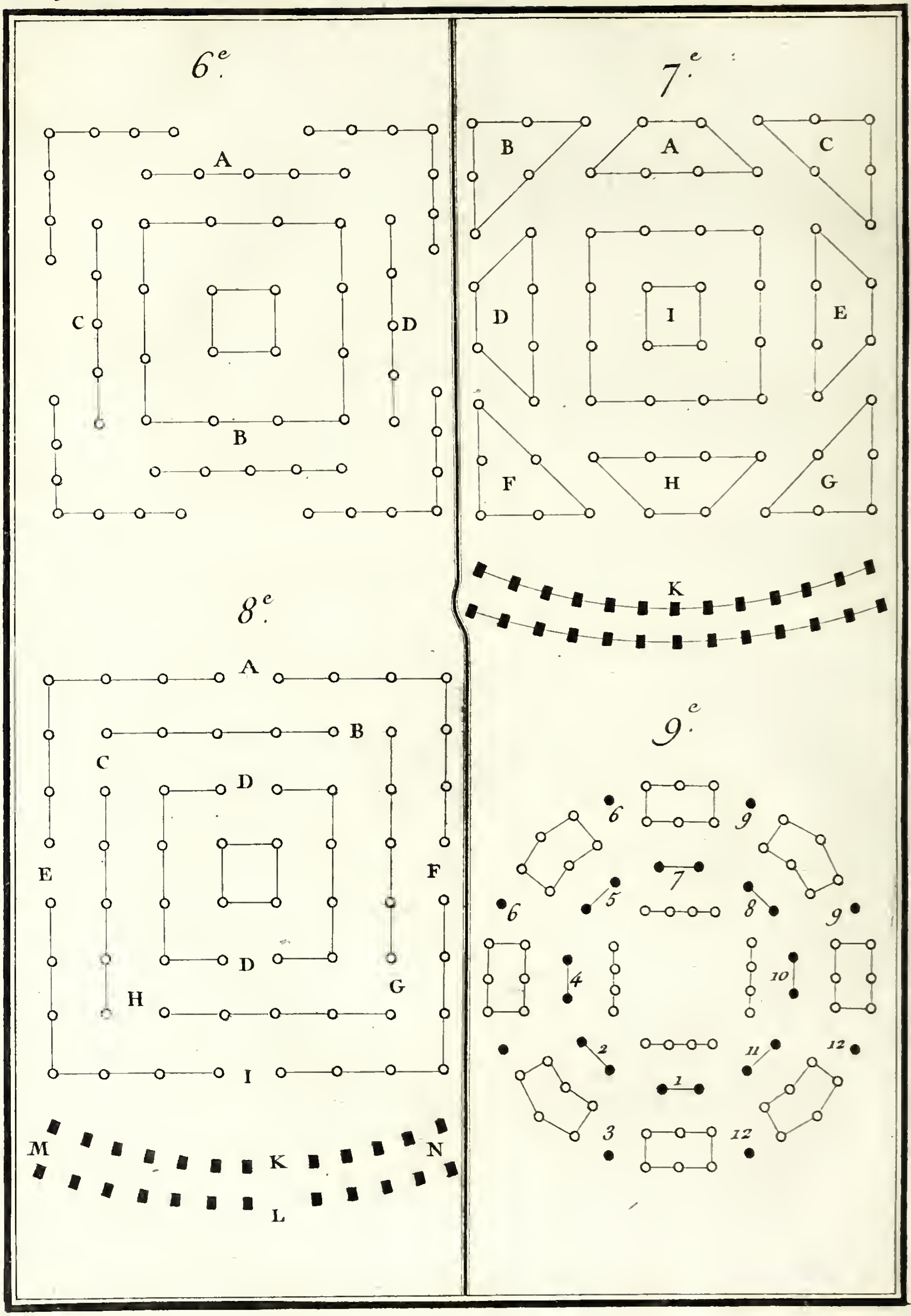
Kin-tchen. *Venus.*		Choui-tchen. *Mercure.*
	Tou-tchen. *Saturne.*	
Ho-tchen. *Mars.*		Mou-tchen. *Jupiter.*

3.e



5.e

Kin-tchen. *Venus.*	Tien-tchen. *Le Ciel.*	Choui-tchen. *Mercure.*
Jin-tchen. *l'Homme.*	Tou-tchen. *Saturne.*	Jin-tchen. *l'Homme.*
Ho-tchen. *Mars.*	Ty-tchen. *La Terre.*	Mou-tchen. *Jupiter.*



6e.
A
B
C
D
7e.
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
8e.
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N
9e.
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

PLANCHE II [pag. 334].

FIG. 6.

ORDRE de bataille pratiqué par les Généraux *Sun-tsée* & *Ou-tsée*, à l'imitation des figures *Ho-tou* & *Lo-chou* [montrées sur le dragon-cheval & la mystérieuse tortue, du tems de *Fou-hi* & du grand *Yu*].

A. *Niao*, les oiseaux.
B. *Che*, les serpens.
C. *Loung*, les dragons.
D. *Hou*, les tigres.

FIG. 7.

Ordre de bataille mis en usage par *Tchou-ko-leang*, lorsqu'il combattit à *Yu-fou-kiang*. C'etoit un grand Général qui vivoit sur la fin des *Han*.

A. *Niao*, oiseaux.
B. *Foung*, vents.
C. *Ty*, Terre.
D. *Loung*, Dragons.
E. *Hou*, Tigres.
F. *Yun*, Nuages.
G. *Tien*, Ciel.
H. *Che*, Serpens.
I. *Tchoung-kiun*, corps du milieu.
K. corps de cavalerie partagé en vingt-quatre brigades.

FIG. 8.

Campement de *Tchou-ko-leang*, divisé par le moyen des portes.

A. porte de devant.
B. porte du côté de devant.
C. porte de la division de la gauche.
D. porte du milieu.
E. porte de la gauche.
F. porte de la droite.
G. porte de la division de la droite.
H. porte de la division de la gauche.
I. porte de derriere.
K. porte de la division de devant.
L. porte de la division de derriere.
M. porte de la division de la gauche.
N. porte de la division de la droite.

FIG. 9.

Ordre de bataille dont fit usage *Tchou-ko-leang*, en combattant contre ceux du royaume de *Ouei*. Les corps de cavalerie sont marqués par des points noirs, & portent les noms chinois des douze heures. *Tsee*, 1; *Tcheou*, 2; *Yn*, 3; *Mao*, 4; *Tchen*, 5; *See*, 6; *Ou*, 7; *Ouei*, 8; *Chen*, 9; *Yeou*, 10; *Hiu*, 11; *Hai*, 12.

PLANCHE III [pag. 334].

Fig. 10.

Tchou-ko-leang ramaffe fa cavalerie après le combat, pour la faire camper.

A. Corps de devant, ou tête.
B. Divifion de devant.
C. Corps de la droite.
D. Divifion de la droite.
E. Corps de derriere.
F. Divifion de derriere.
G. Corps de la gauche.
H. Divifion de la gauche.
I. Officiers de la gauche.
K. Officiers de devant.
L. Officiers de la droite.
M. Officiers de derriere.

Les chiffres défignent les corps de cavalerie.

Fig. 11.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tfing*, Grand-Général fous *Tang-tay-tfoung*, réduifit à fix, les huit arrangemens de *Koung-ming*, autrement dit *Tchou-ko-leang*.

A. Les intervalles marqués par cette lettre, font nommés *Portes*.

Fig. 12.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tfing* réduifit à fix, les huit arrangemens de *Tchou-ko-leang*, qui avoit imité les anciens.

Fig. 13.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tfing*, par l'arrangement en rond du dedans, & les fix petits quarrés qui font autour, imite une fleur qui s'epanouit.

A. Efpions & Enfans-perdus de la droite.
B. Corps de la gauche.
C. Corps de la droite.
D. Efpions & Enfans-perdus de la gauche.

Fig. 14.

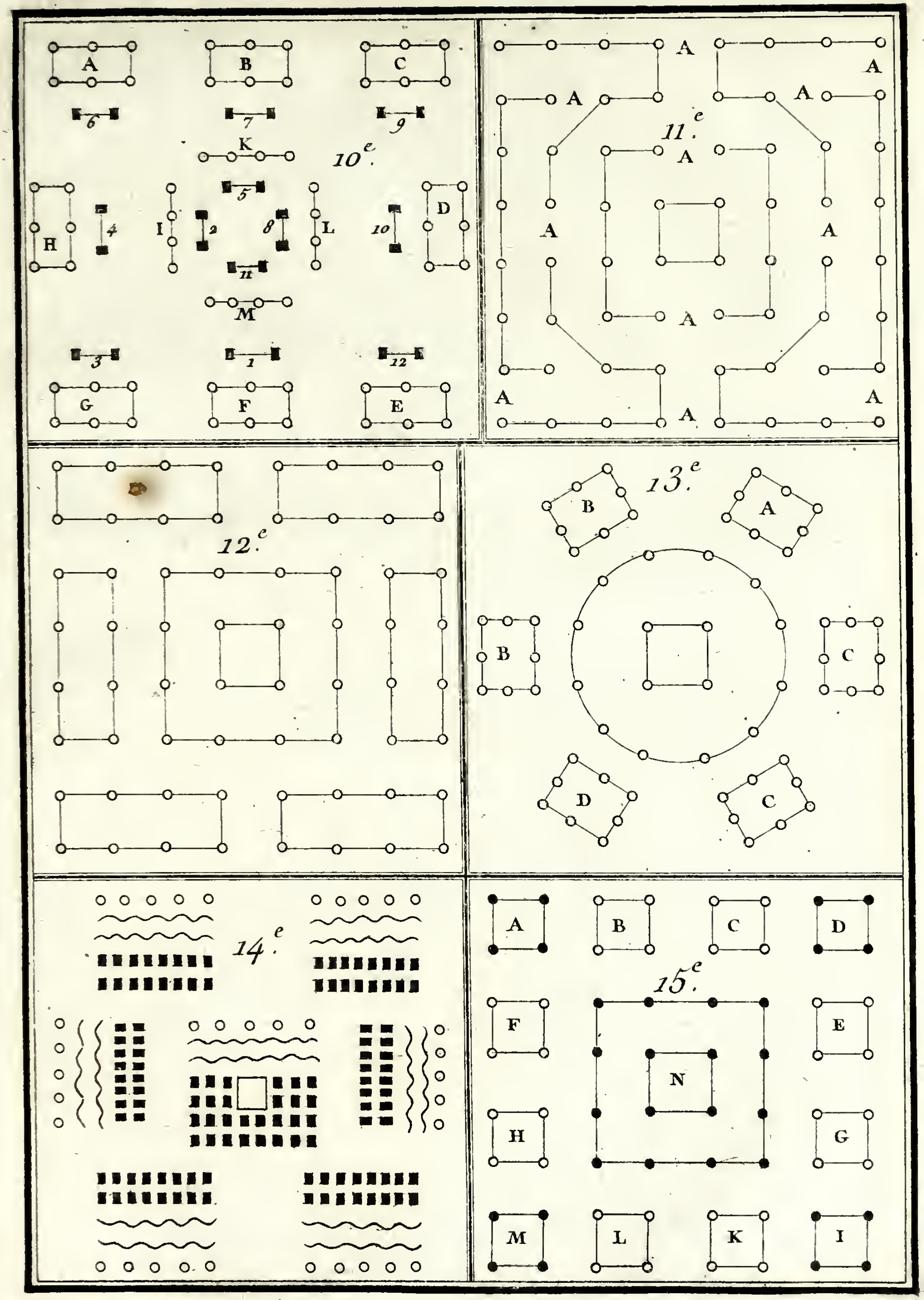
Ordre de bataille dans lequel *Ly-tfing* range en fept divifions les trois fortes de troupes: celles qui combattent dans les chars, l'infanterie & la cavalerie.

Les points blancs défignent les chars; les deux lignes ondées, l'infanterie; & les quarrés noirs, la cavalerie.

Fig. 15.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tfing* divifa fon armée entre douze Officiers-Généraux. Ce fut fous le grand *Tay-tfoung* des *Tang*, avant qu'il montât fur le trône. Il combattoit alors contre les Tartares, fur lefquels il remporta une pleine victoire.

A. Harceleurs de devant.
B. Avant-garde.
C. Corne droite.
D. Harceleurs de la droite.
E. Griffes de la droite.
F. Griffes de la gauche.
G. Dents de la droite.
H. Dents de la gauche.
I. Harceleurs de derriere.
K. Arriere-garde.
L. Griffes de la gauche.
M. Harceleurs de la gauche.
N. Corps de réferve.



A B C
6 7 9
K
10.e
H 4 I 2 5 8 11 L 10 D
M
3 1 12
G F E
11.e
A A A A A A A A A A A A
12.e
13.e
B A
B C
D C
14.e
15.e
A B C D
F E
N
H G
M L K I

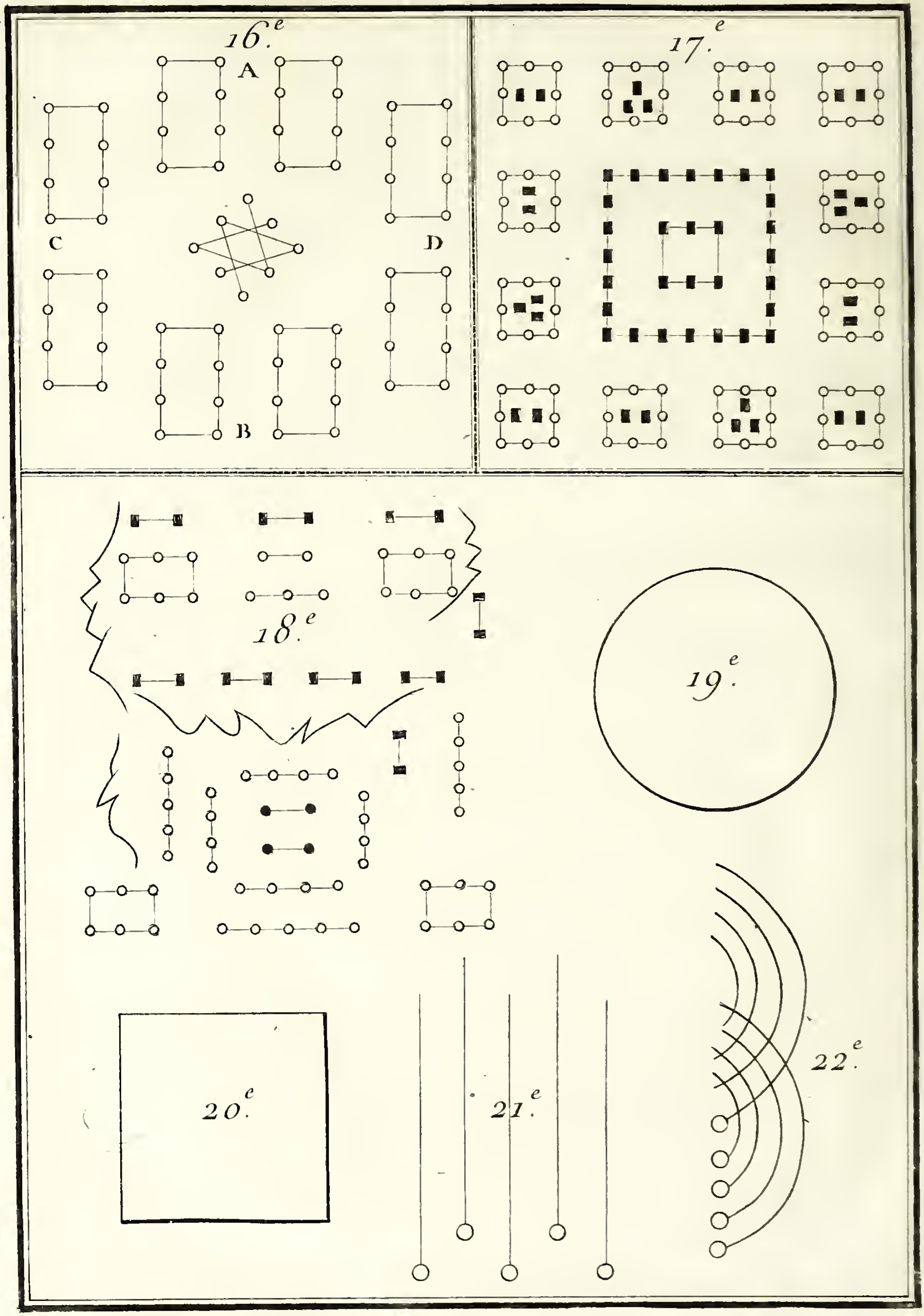

16.e
A
B
C
D
17.e
18.e
19.e
20.e
21.e
22.e

PLANCHE IV [pag. 334 & 335].

Fig. 16.

Ordre de bataille dans lequel on divife l'armée en douze corps de troupes, à l'imitation de *Ly-tſing*.

A. Porte de devant.
B. Porte de derriere.
C. Porte de la droite.
D. Porte de la gauche.

Fig. 17.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tſing* divife fon armée en douze corps dont chacun porte le nom chinois d'une heure (Voyez pour les noms des heures l'explication de la fig. 9, Pl. II.).

Les points blancs défignent l'infanterie; les quarrés noirs, la cavalerie.

Fig. 18.

Ordre dans lequel *Tchao-pen-hio* raffembla fon armée après la bataille, dans le deffein de recommencer le combat.

Les traits en zigzag défignent les chars; les points blancs, l'infanterie; les points noirs, la cavalerie.

Cette maniere eft prife des anciens. On prétend qu'elle date du tems de *Fou-hi*, & qu'il n'y a eu que *Ly-tſing* & *Tchao-pen-hio* qui l'aient bien comprife.

Fig. 19.

Campement en rond, tel que le traçoit *Yu-ta-hien*.

Fig. 20.

Campement en quarré, tel que le traçoit *Yu-ta-hien*.

Fig. 21.

Méthode de *Yu-ta-hien*, pour faire avancer de nouveaux rangs, pendant que ceux qui avoient combattu fe repofoient.

Fig. 22.

Méthode de *Yu-ta-hien* pour faire avancer les troupes en ferpentant.

PLANCHE V [pag. 335].

Fig. 23.

Union des différens corps de troupes: invention de *Tſi-ki-koang*, qui prit pour modele l'oiſeau *Yuen-yang*, dont le mâle & la femelle ne ſe quittent jamais.

A. Etendart général qui marche à la tête des troupes.
B. Fantaſſins armés du bouclier.
C. Cavaliers armés du bouclier.
D. Soldats armés de clous.
E. Soldats armés de la pique.
F. Soldats armés de la demi-pique.
G. Soldats armés du demi-clou.

Tous ces corps ſoutiennent ceux qui les précedent.

Fig. 24.

Maniere dont *Tſi-ki-koang* partage à droite & à gauche les troupes armées comme dans la figure précédente.

Fig. 25.

Tſi-ki-koang change les deux corps de troupes qui ſont de cinq brigades, compagnies ou eſcadrons chacun, en d'autres corps compoſés de trois brigades, compagnies ou eſcadrons, à l'imitation des trois principes actifs, le ciel, la terre & l'homme.

Fig. 26.

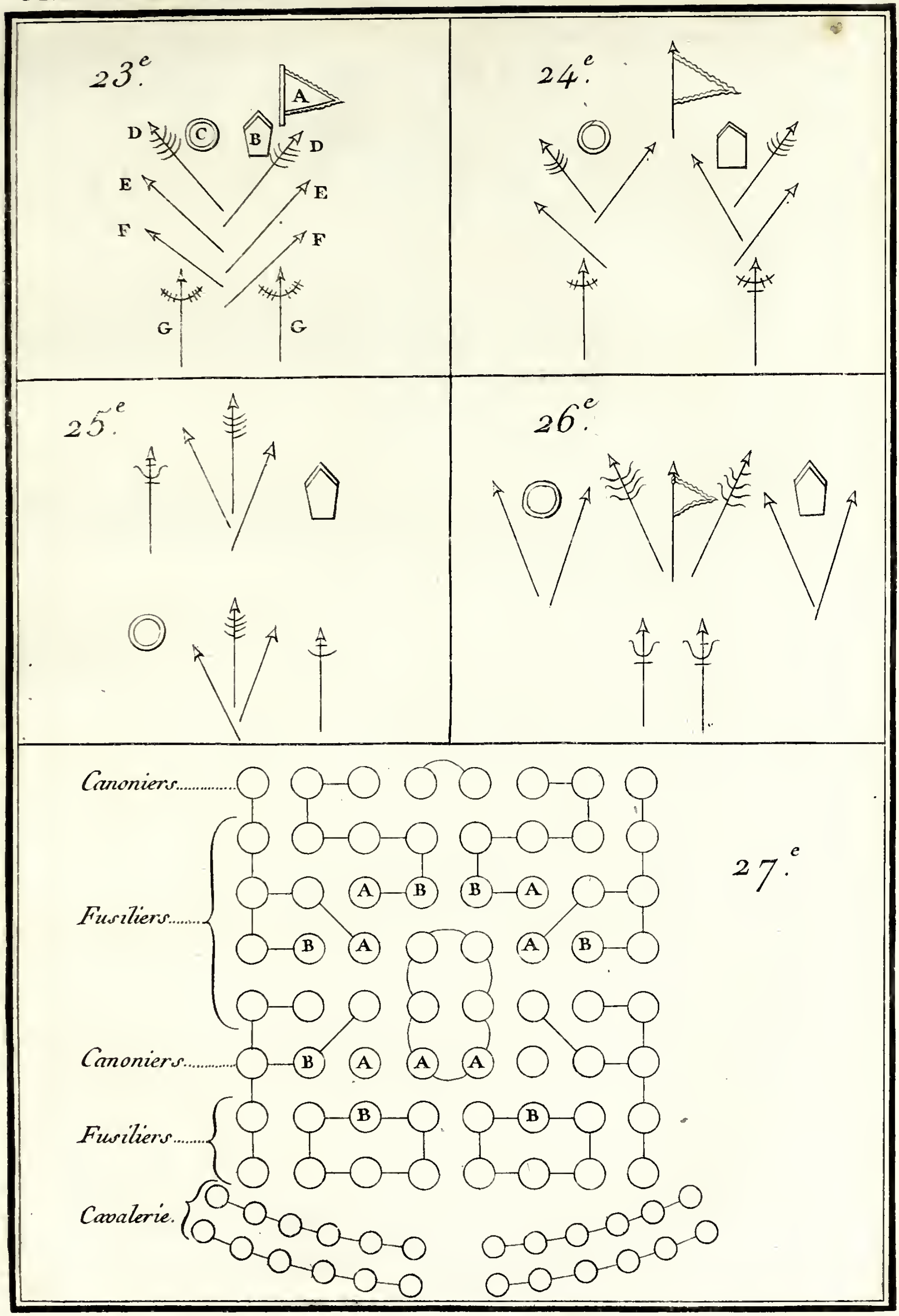
Tſi-ki-koang change l'arrangement des troupes imitant l'oiſeau *Yun-yang*, & l'arrangement qui imite les trois principes actifs.

Fig. 27.

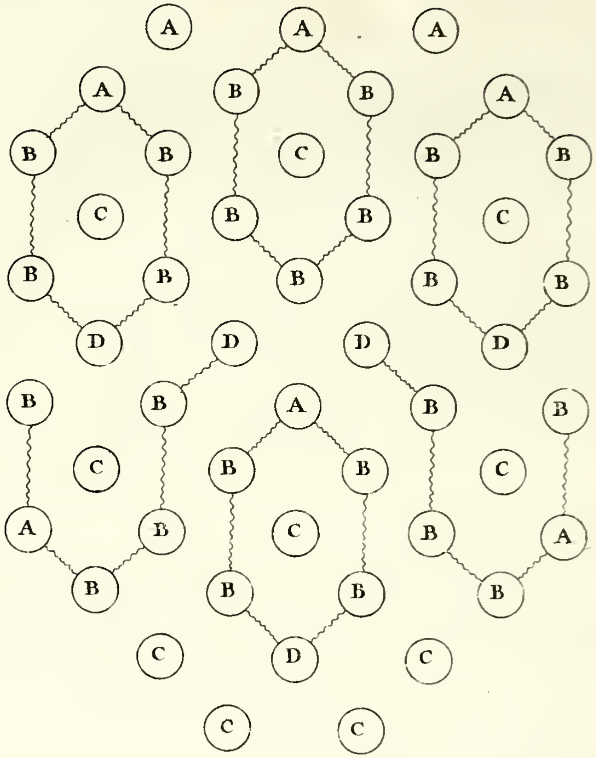
Ordre de bataille de neuf corps de troupes.

A. Cavaliers.
B. Archers.

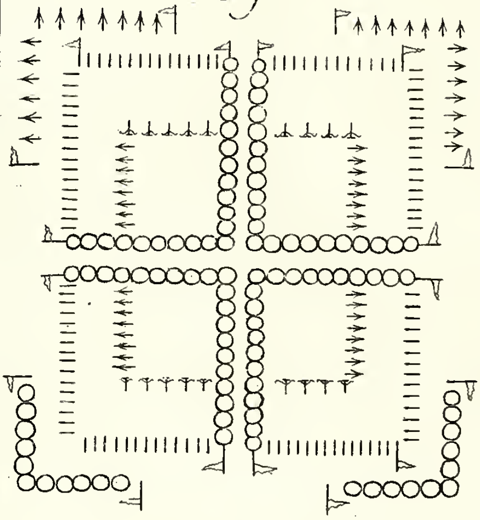
L'arrangement tel qu'on le voit ici, n'eſt pas fort ancien. Il date ſeulement du tems de la Dynaſtie précédente. Les arrangemens des Anciens, dit l'Auteur que j'ai ſous les yeux, ont été faits ſur le modele de ceux de *Hoang-ty* & de *Tay-koung*. *Sun-tſée*, *Ou-tſée*, *Tchou-ko-leang*, *Ly-tſing*, & autres grands Généraux de l'Antiquité moyenne, ont ſu en faire uſage. On ne ſauroit s'en ſervir aujourd'hui, parce qu'on a aboli l'uſage des anciennes armes, & qu'on leur en a ſubſtitué d'autres qui demandent néceſſairement un arrangement différent.


23.e
A
B
C
D
D
E
E
F
F
G
G
24.e
25.e
26.e
Canoniers
Fusiliers
Canoniers
Fusiliers
Cavalerie.
27.e
A
B
A
B

28.



29.



30.

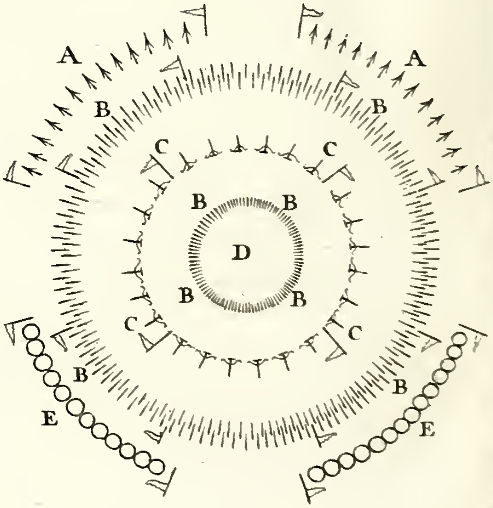


PLANCHE VI [pag. 335].

FIG. 28.

ORDRE de bataille imitant les ſix fleurs.

A. Canonniers.

B. Fuſiliers.

C. Cavalerie.

D. Archers.

FIG. 29.

Ordre de bataille en bataillon quarré.

FIG. 30.

Ordre de bataille en rond.

A. Canonniers.

B. Fuſiliers.

C. Archers.

D. Corps de réſerve où eſt le Général.

PLANCHE VII [pag. 335].

FIG. 31.

ORDRE de bataille repréſentant les deux principes matériels, *Yang* & *Yn*, appellés dans *l'Y-king*, *Leang-y*. Ce ſont deux lignes, dont l'une eſt entiere & l'autre briſée.

A. Cavaliers.

B. Soldats armés de l'arc & du long ſabre, ou *tchong-tao*.

C. Fuſiliers.

D. Canonniers.

FIG. 32.

Ordre de bataille des trois *continus*.

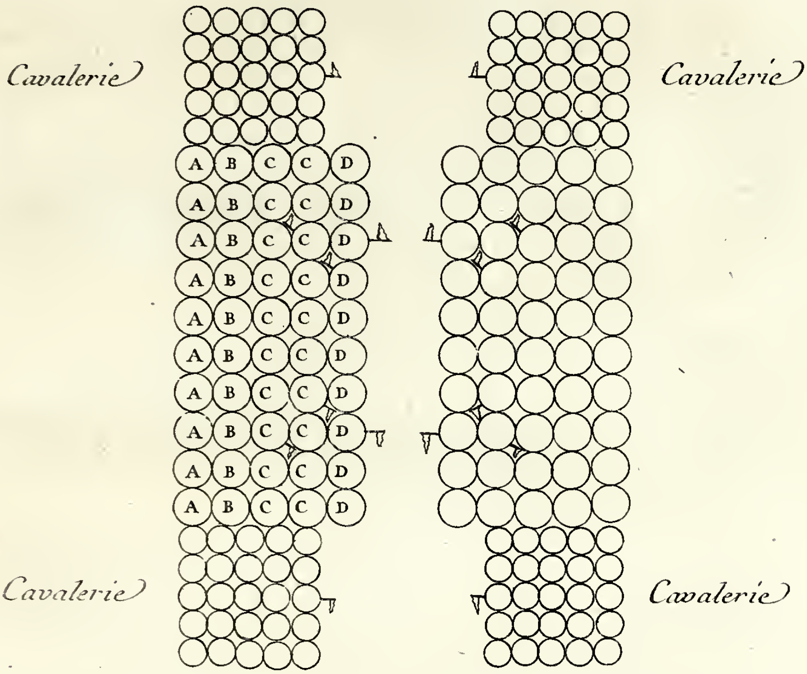
Par ce mot *continus*, on entend les corps de troupes qui ſe ſuccedent ſans interruption. Les canonniers ſont à la tête, enſuite les fuſiliers, &c. Ces derniers, qui ſont après les canonniers, doivent être eloignés de vingt pas des autres fuſiliers qui ſont immédiatement avant les ſoldats armés d'arcs & de ſabres ; & ces derniers, à vingt pas de la cavalerie.

FIG. 33.

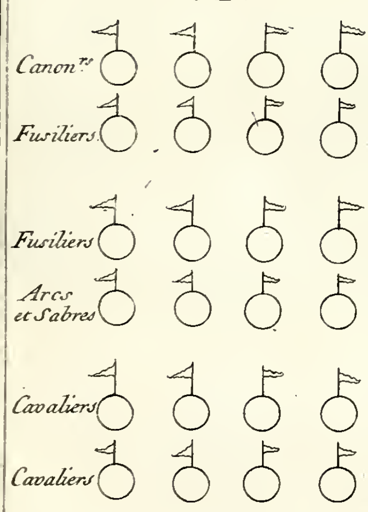
Ordre de bataille dans lequel les trois *continus* prennent cette nouvelle forme.

PLANCHE

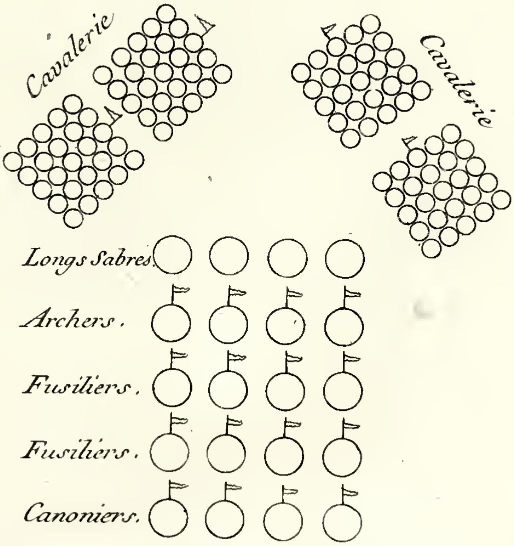
31.e


Cavalerie
Cavalerie
A B C C D
Cavalerie
Cavalerie

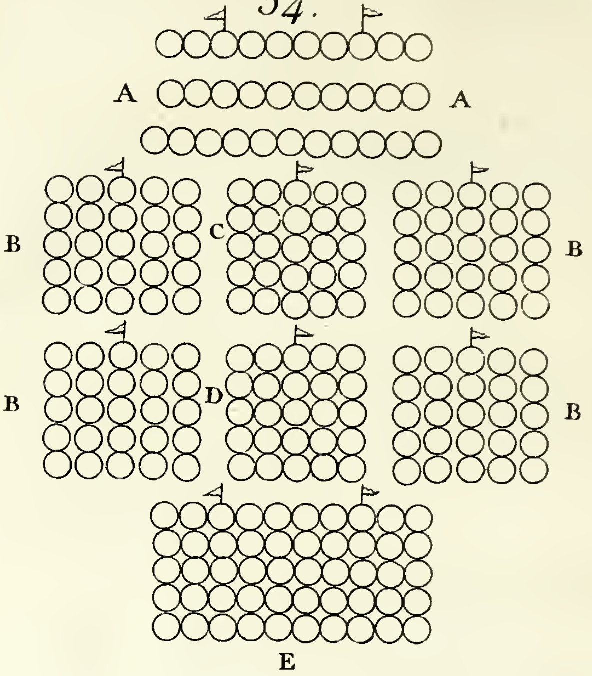
32.e


Canon.rs
Fusiliers.
Fusiliers
Arcs et Sabres
Cavaliers
Cavaliers

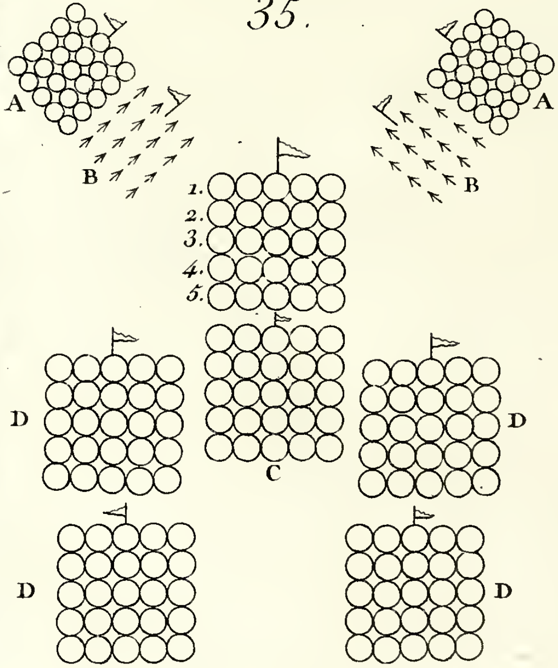
33.e


Cavalerie
Cavalerie
Longs Sabres
Archers.
Fusiliers.
Fusiliers.
Canoniers.

34.e


A
A
B
C
B
B
D
B
E

35.e


A
A
B
B
1.
2.
3.
4.
5.
D
C
D
D
D

36.e

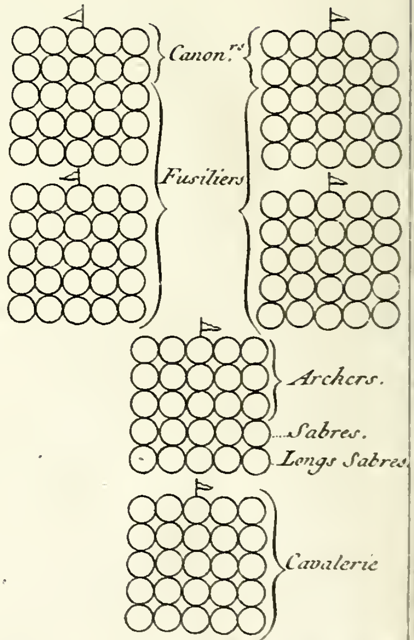

Canon.rs
Fusiliers
Archers.
Sabres.
Longs Sabres.
Cavalerie

PLANCHE VIII [pag. 335].

Fig. 34.

Ordre de bataille repréſentant la fleur *mei-hoa.*

A. Canonniers.

B. Fuſiliers.

C. Arcs & fleches.

D. Grands & petits Sabres.

E. Cavalerie.

Fig. 35.

Ordre de bataille repréſentant la fleur *mei-hoa* dans une autre forme.

A. Cavalerie.

B. Canonniers.

C. Arcs & Flêches.

D. Fuſiliers.

1. Sabres & Boucliers.

2 & 3. Sabres.

4 & 5. Sabres longs.

Fig. 36.

Ordre de bataille repréſentant les trois principes actifs: le ciel, la terre & l'homme.

Cet arrangement eſt imité des Anciens. Dans les batailles (dit l'Auteur que j'ai ſous les yeux) on commence par les canons ou la groſſe artillerie, lorſqu'on eſt encore loin de l'ennemi. Quand on en eſt plus près, on ſe ſert des fuſils. Plus près encore, on emploie l'arc & la fleche; dans la mêlée, on fait uſage des autres armes, piques, ſabres, &c. Enſuite on enveloppe ou on pourſuit l'ennemi avec la cavalerie.

PLANCHE IX [pag. 335].

FIG. 37.

ORDRE de bataille en aîles de papillon.

A. Sabres.

B. Longs-Sabres.

C. Haches.

D. Arcs & Fleches.

FIG. 38.

Les aîles de papillon marchant en ordre de bataille.

A. Sabres.

B. Longs Sabres.

C. Haches.

D. Archers.

E. Fusils.

FIG. 39.

Représentation des armes & de l'arrangement des troupes formant les aîles de Papillon.

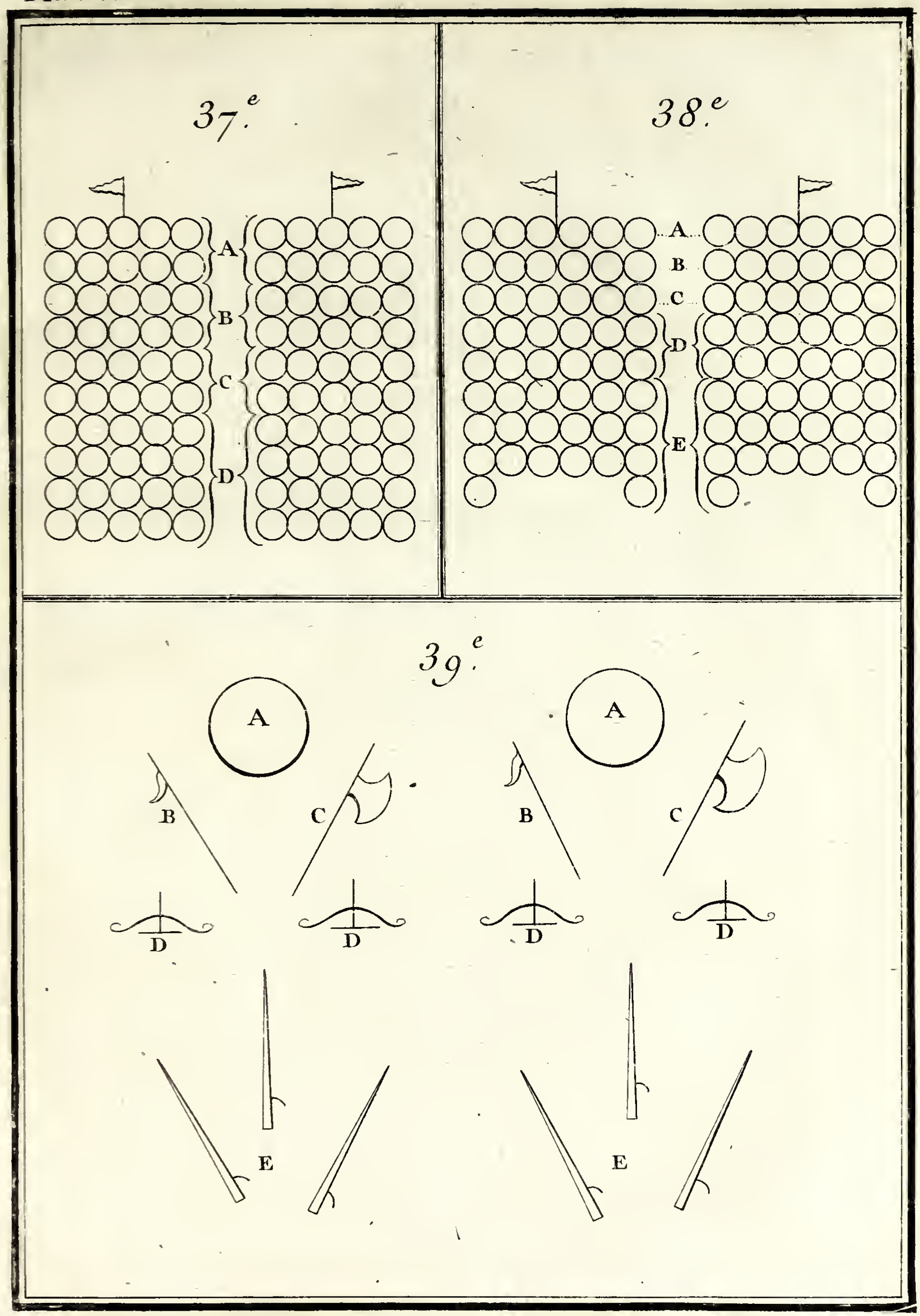
A. Bouclier.

B. Longs Sabres ou Hallebardes.

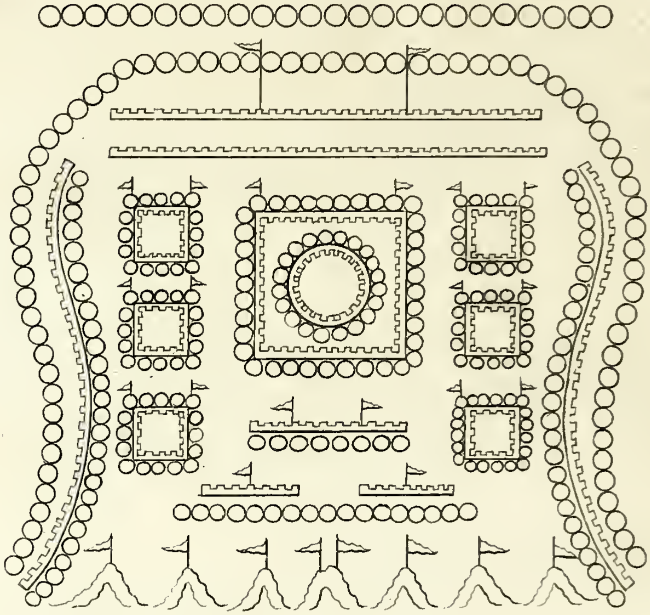
C. Hache.

D. Arcs & Fleches.

E. Fusils.


37.e
A
B
C
D
38.e
A
B
C
D
E
39.e
A
B
C
D
E

40.e



41.e

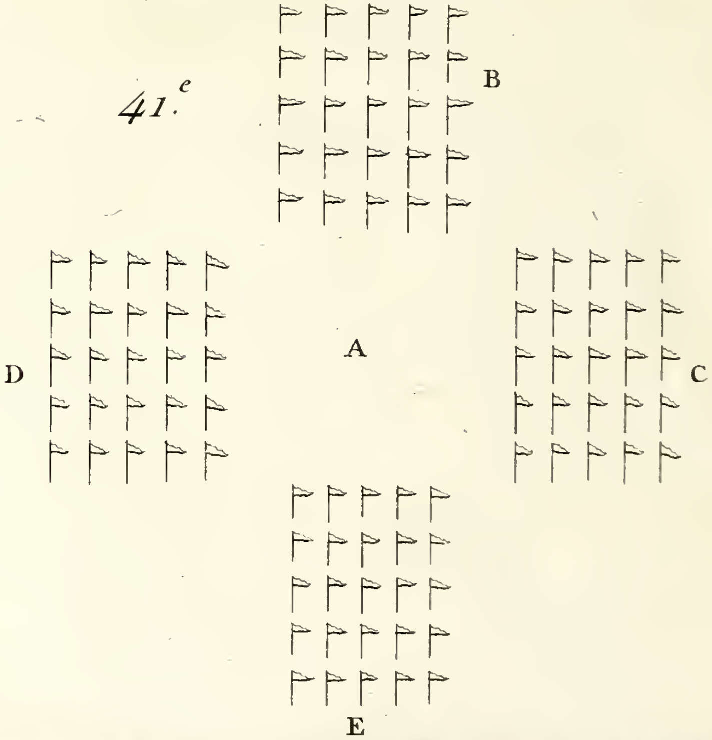


PLANCHE X [pag. 335].

Fig. 40.

Campement nommé en chinois *Tou-yng-yun ;* c'eſt-à-dire, *imitant la lune.*

On ne trouve point l'explication de cette figure. L'Auteur de ce Supplément ſuppoſe que les militaires diſtingueront ce qu'elle repréſente.

Fig. 41.

Marche des troupes.

A. Corps du milieu où ſont les tambours.

B. Avant-garde.

C. Aîle droite.

D. Aîle gauche.

E. Arriere-garde.

PLANCHE XI [pag. 336].

Fig. 42.

Machine faite de bois, dont on ſe ſert dans les ſieges, lorſqu'on creuſe ſous les murailles ou qu'on fait breche, pour n'être pas enſeveli ſous les pierres ou ſous la terre. Elle eſt haute de ſept pieds & demi & large de huit. On la nomme *chemin dans la terre.*

Fig. 43.

Machine à tranſporter le canon.

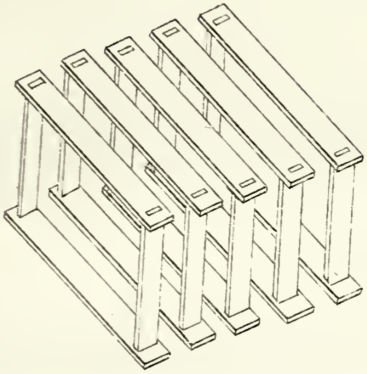
Fig. 44.

Ponts mobiles pour traverſer les foſſés. On fait de ces ponts de différentes grandeurs, ſelon les lieux où on doit s'en ſervir.

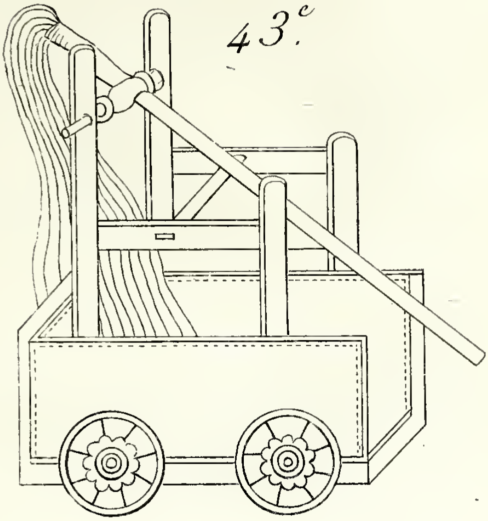
Fig. 45.

Pont double. Il conſiſte en une eſpece d'échelle qu'on ajoute au pont mobile repréſenté dans la figure précédente. Elle ſert à l'alonger au beſoin.

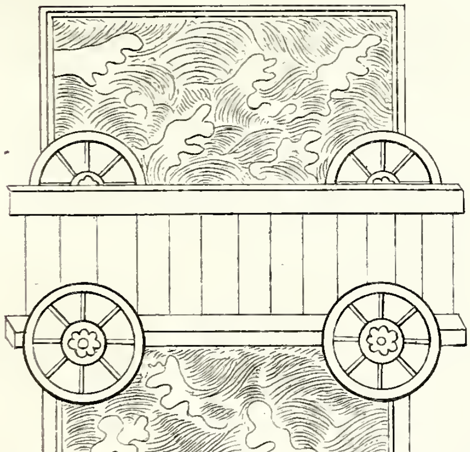
42.e



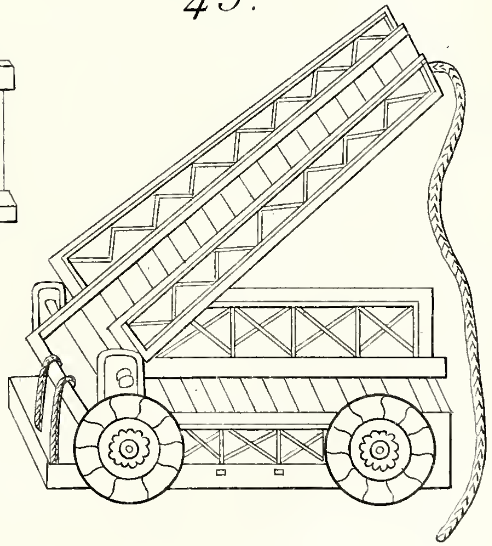
43.e



44.e



45.e



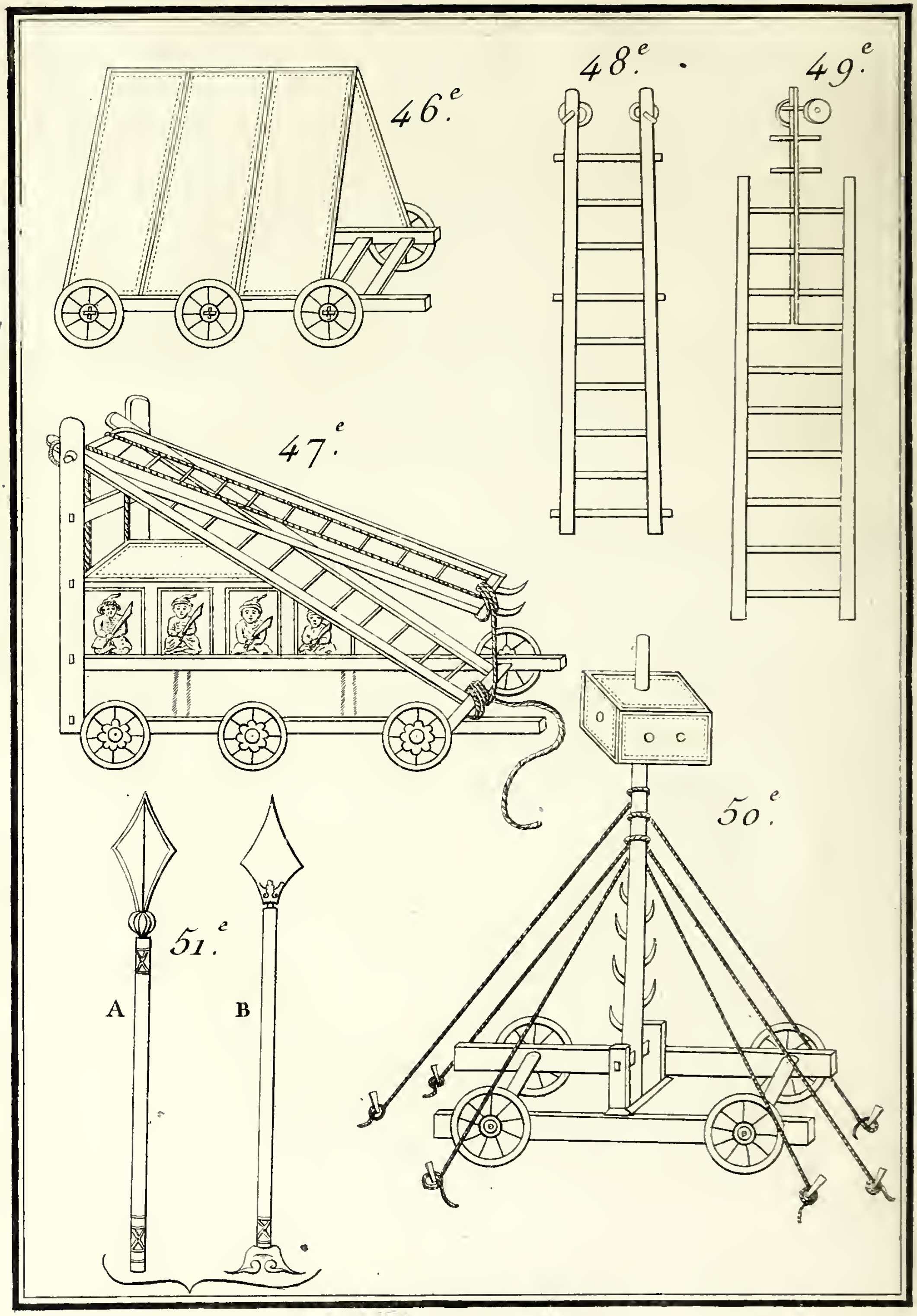

46.e
48.e
49.e
47.e
50.e
51.e
A
B

PLANCHE XII [pag. 336].

FIG. 46.

ANE de bois à tête pointue. C'eſt ainſi que les Chinois nomment la machine repréſentée ici. Elle eſt à ſix roues ; ſa hauteur eſt de quinze pieds, & ſa baſe de huit en quarré. Elle eſt entourée d'une peau de bœuf non tannée. Elle contient dix hommes, & on s'en ſert lorſqu'on veut miner les remparts.

FIG. 47.

Echelle à monter aux nues. C'eſt le nom d'une echelle qu'on emploie pour eſcalader les murailles. Le bas forme une eſpece de chambre où ſont les gens armés. Elle a ſix roues. L'echelle eſt double; chaque partie eſt longue de vingt pieds. Ces deux parties entrent l'une dans l'autre ; & lorſqu'on les développe, elles forment une echelle de quarante pieds. L'endroit où ſont les gens armés eſt couvert d'une peau de bœuf non tannée.

FIG. 48.

Echelle volante. Elle doit être longue de vingt ou trente pieds. Les deux roulettes qu'on voit à l'une des extrémités, ſervent à en faciliter le tranſport.

FIG. 49.

Autre echelle volante. Elle differe de la précédente, en ce que les roulettes qui en facilitent le tranſport, ſont différemment placées. Ici elles ſont attachées à un tuyau de bambou, qu'on peut alonger ou raccourcir ſuivant le beſoin.

FIG. 50.

Echelle à étage, pour voir par deſſus les murailles d'une ville. Elle doit être d'un bois fort, & dont la hauteur ſoit proportionnée à celle des murs par-deſſus leſquels on veut voir. On la ſuppoſe ici de quarante-cinq pieds. Le mât a au moins huit pouces de diametre à l'extrémité ſupérieure, & quatorze pouces à l'extrémité inférieure. Il poſe ſur un brancard armé de quatre roues de trois pieds & demi de diametre. On fixe cette machine par des cordes qu'on arrête en terre avec des pieux.

FIG. 51.

Inſtrumens qui ſervent à creuſer les murailles qu'on veut abattre.

A. Cet inſtrument ſe nomme *Lié-tſoan*. Son fer eſt long d'un pied & demi, & large au plus de huit pouces. Le manche a trois pieds de long.

B. Cet autre inſtrument ſe nomme *Hoan-eulh-tao*. Le fer a un pied de longueur, & le manche trois pieds.

PLANCHE XIII [pag. 336].

FIG. 52.

CHAR pour grimper au ciel ; c'eſt le nom que les Chinois donnent à cette machine, dont la figure n'a pas beſoin d'explication.

FIG. 53.

Eſpece de radeau fait avec la plante aquatique *Pou.* On s'en ſert lorſqu'on manque de bois, en liant fortement l'une à l'autre les tiges de cette plante.

FIG. 54.

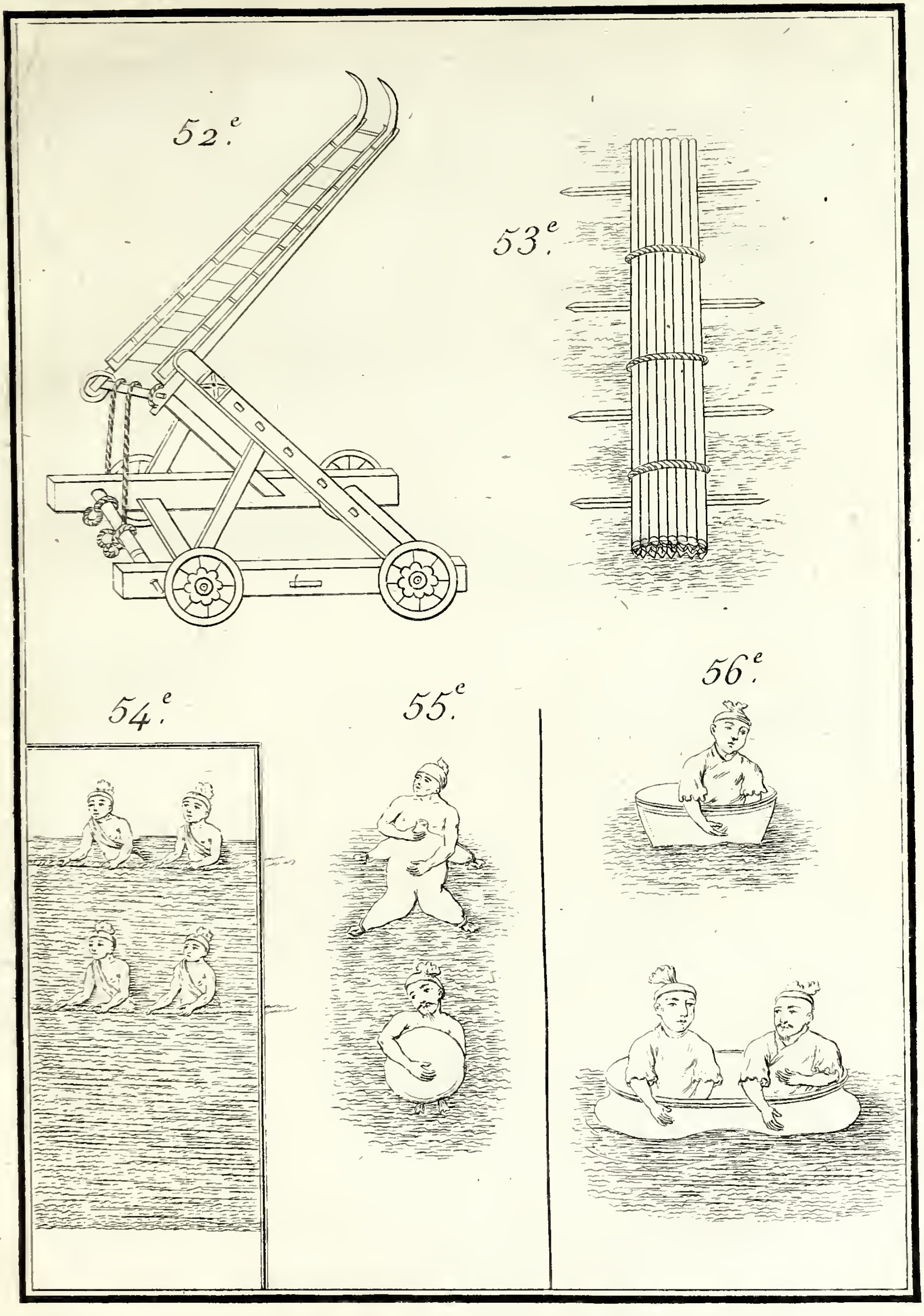
Cables à paſſer une riviere. On s'en ſert dans les cas preſſés. On choiſit de bons nageurs, qui entourent leur corps d'une des extrémités de la corde, & vont la porter & la fixer avec des pieux ſur l'autre bord, tandis que l'on fixe l'autre extrémité ſur le bord oppoſé.

FIG. 55.

Outre pour ſe ſoutenir ſur les eaux. C'eſt une peau de bouc qu'on remplit de vent, & dont on ferme avec de fortes ficelles tous les endroits par où le vent pourroit s'echapper. On ſe ſert de ces outres pour paſſer les rivieres.

FIG. 56.

Bateaux de peaux. Pour faire ces bateaux, on ſe ſert de la peau de cheval ou de bœuf nouvellement ecorché. On lui donne la forme qu'on veut, en l'etendant & l'aſſujettiſſant dans cette forme avec des planches ou des tuyaux de bambou, qu'on ôte quand le cuir eſt deſſéché. On prétend que ces bateaux ſont d'un grand ſecours.


52.e
53.e
54.e
55.e
56.e

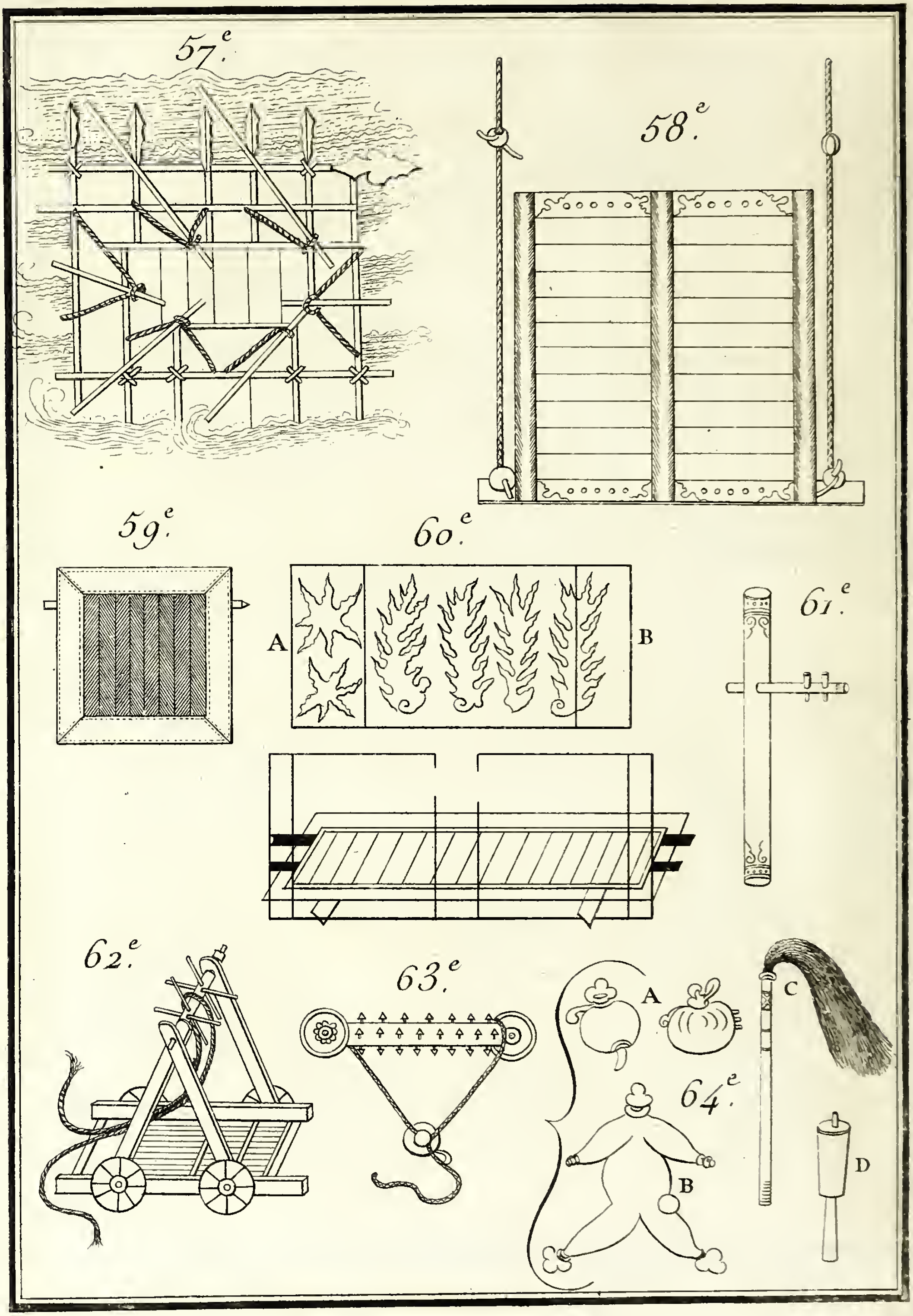

57.e
58.e
59.e
60.e
A
B
61.e
62.e
63.e
A
C
64.e
B
D

PLANCHE XIV [pag. 336].

FIG. 57.

RADEAU. On ne se sert de ce radeau, que pour transporter les provisions au-delà d'une riviere.

FIG. 58.

Pont de bois mobile. On l'emploie dans les villes assiégées dont on a rompu les portes pour en empêcher l'accès à l'ennemi. Par ce moyen, les assiégés peuvent faire des sorties lorsqu'on s'y attend le moins, & assurer leur retraite en retirant le pont lorsqu'ils l'ont repassé.

FIG. 59.

Palissade de roseau. On peut faire ces palissades avec des baguettes de saule, ou avec du rotin, ou autre plante semblable. Cette espece de palissade doit avoir cinq pieds de haut & quatre de large. On la couvre d'un cuir de bœuf; & elle est traversée d'un bois de six pieds de long. On l'emploie pour mettre les murailles des villes à l'abri des traits de l'ennemi.

FIG. 60.

Fosse pour faire tomber les chevaux (C). Elle doit être longue de cinq pieds, large de trois, & profonde de quatre. On en fait plusieurs & en différens sens, dans les endroits où l'on prévoit que la cavalerie ennemie doit passer. On remplit ces fosses, de morceaux de fer & de ce qui peut nuire aux pieds des chevaux (A. B.). On couvre chaque fosse avec des nates ou des planches fort minces, sur lesquelles on met une couche de terre ou d'herbes.

FIG. 61.

Instrument auquel on attache les palissades de la figure 59. On la nomme *Keou*, c'est à-dire *chien*. On le plante en terre à cinq pieds de distance de la muraille.

FIG. 62.

Machine pour attirer à soi les plus lourds fardeaux. Elle est faite d'un bois très-dur, & armée de quatre roues assez fortes pour soutenir un poids de deux mille livres. Les assiégés s'en servent pour attirer à eux les echelles & autres machines des assiégeans, les provisions qu'on leur apporte, &c.

FIG. 63.

Instrument à frapper les assiégeans pendant la nuit. Il est fait d'un bois fort dur, en forme de rouleau ou de cylindre sur les contours duquel sont des pointes de fer. Il y a une roulette à chaque extrémité. On fait glisser cet instrument le long des murailles, quand l'ennemi veut les escalader. Il a dix pieds de long, & un pied de diametre. Les pointes de fer doivent être de cinq pouces; le diametre des roulettes de deux pieds. Ce rouleau est attaché à une corde par ses deux bouts. On le lance & on le retire à soi comme on veut.

FIG. 64.

A. Instrument à eteindre le feu.

B. Outre pleine d'eau. On y inséroit un tuyau de bambou par une des ouvertures, & l'on pressoit l'outre avec force. C'etoit pour eteindre les feux que les assiégeans faisoient quelquefois au pied des murs des villes assiégées. C. Balai. D. Seringue.

Ces quatre instrumens etoient en usage dans les premiers tems, pour éteindre les feux.

PLANCHE XV [pag. 336].

FIG. 65.

A. *Lien-pi*, ou cuirs à boucher une breche. C'etoit un cuir de bœuf. Il etoit long de dix pieds & large de huit. Il servoit à mettre à couvert ceux qui travailloient à réparer les breches faites aux murailles par les assiégeans.

B. *Pou-man*. Espece de matelas de toile qui servent aux assiégés pour les mettre à couvert des traits de l'ennemi.

FIG. 66.

A. *Mou-ly-pai*, ou bouclier fixe de bois. Il avoit cinq pieds de haut & trois de large. On le fixoit en terre par le bâton C, qu'on haussoit ou baissoit au moyen de la cheville D. Il etoit couvert d'un cuir epais qui le préservoit du feu.

B. *Tchou-ly-pai*, ou bouclier fixe de Bambou.

Ces deux boucliers servoient à mettre à couvert les travailleurs ou les soldats de la ville assiégée, qui tiroient contre les assiégeans.

FIG. 67.

Ta-chen-tchoung, gros canon sur son affut.

Les deux pieces latérales de cet affut sont longues de neuf pieds, larges de neuf pouces; & epaisses de quarre. Elles tiennent ensemble par le moyen de cinq liteaux, longs de deux pieds quatre pouces. En devant, il y a deux roues de trois pieds deux pouces de diametre, & une seule derriere d'un pied cinq lignes de diametre. Pour fondre ce canon, il faut mille livres de fer purifié. Il doit avoir quatre pieds $\frac{1}{2}$ de long : on le fortifie avec neuf cercles de fer; celui qui est le plus près de la lumiere doit être plus fort que les autres.

Ce canon est appellé *Ta-chen-tchoung*, c'est-à-dire, *grand esprit*, à cause de la promptitude avec laquelle on le fait agir, & des effets qu'il produit.

FIG. 68.

A. Arme à feu, nommée *nid d'abeilles*. Un homme peut la porter sur son dos, au moyen d'une courroie qui passe par les anneaux *a. b.*

B. Instrument sur lequel on appuie cette arme. Elle est une des plus terribles qu'on puisse employer, disent les Chinois. Elle tient le milieu entre le canon & le fusil, & fait plus d'effet dans une bataille, que l'un & l'autre à la fois. Sa charge est d'une centaine de balles; & ces balles tuent jusqu'à la portée de quatre à cinq cens pas.

FIG. 69.

Modele du canon de bambou, nommé *le Général sans pareil.*

L'avantage de ce canon, qui peut suppléer aux canons de métal, consiste principalement dans la facilité du transport.

A. Corps d'un canon de bambou, dont on fait appercevoir l'intérieur. *Voyez* la fig. suiv.

B. Extérieur du canon de bambou fortifié avec des cordes.

FIG. 70.

Division du canon de bambou en ses parties. *Voyez* la fig. précédente.

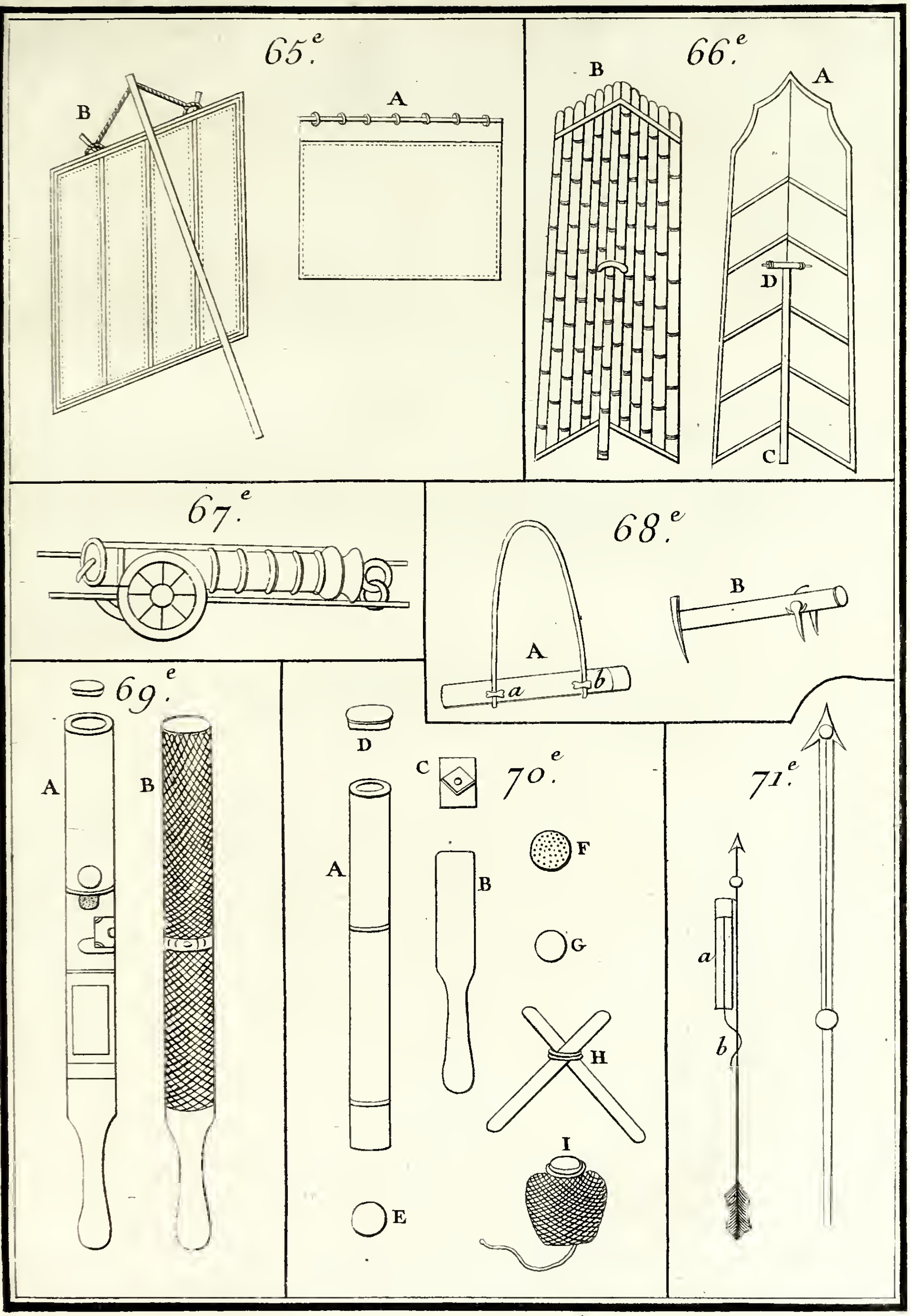
A. Corps du canon.
B. Manche de bois.
C. Lumiere.
D. Couvercle.
E. Pierre ou boulet.
F. Charge.
G. Plaque de fer qu'on met sur la charge.
H. Instrument sur lequel on appuie le canon.
I. Cordes à lier le canon de bambou.

FIG. 71.

Fleches de feu. *a.* Réservoir de la poudre. *b.* Mêche à mettre le feu.

Il faut que le tuyau où on met la poudre soit extrêmement droit, qu'il n'ait guere que quatre pouces de long, & que son extrémité soit à deux pouces de distance du fer. Une fleche ainsi lancée, equivaut au coup de fusil le plus fort.

PLANCHE


65.e
B
A
66.e
B
A
D
C
67.e
68.e
A
a
b
B
69.e
A
B
70.e
D
C
A
B
F
G
H
I
E
71.e
a
b

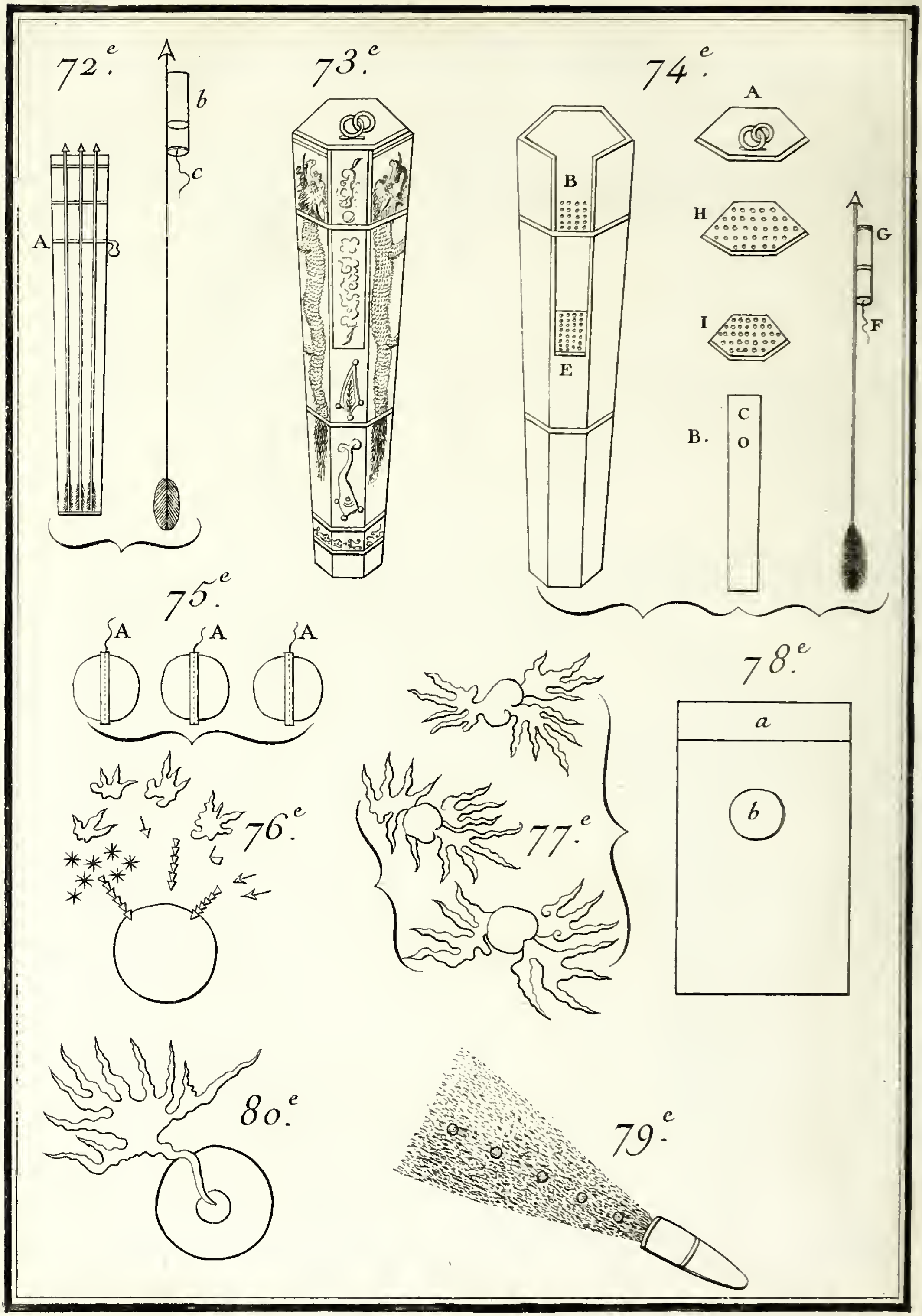

72.e
b
c
A
73.e
74.e
A
B
H
I
E
G
F
B.
C
O
75.e
A
A
A
76.e
77.e
78.e
a
b
80.e
79.e

PLANCHE XVI [pag. 336 & 337].

FIG. 72.

FLECHES nommées *Esprits cachés*.
a. Ces trois fleches sont attachées ensemble, & partent en même tems. Elles peuvent atteindre à la distance de cent pas.
b. Tuyau de papier. *c*. Mêche.

FIG. 73.

Caisse à contenir les fleches à feu.

FIG. 74.

Pieces de la caisse à contenir les fleches à feu.
A. Couvercle de bois.
B. Planchette mobile qui couvre la chambre D, E, où on met la poudre.
C. Trou de la planchette pour insérer l'amorce, ou la petite mêche qui doit mettre le feu.
D. E. Chambre où on met la poudre.
F. Fleche de bois, longue de quatre pieds deux pouces.
G. Tuyau à contenir la poudre, long de quatre pouces.
H. I. Pieces de bois percées, qui sont au haut & au bas de la caisse. Chaque bois de fleche passe par un des trous.

FIG. 75.

Tonnerre de la terre. C'est un globe de fer, creux en dedans. Il doit être assez grand pour contenir un boisseau de poudre. On comprime cette poudre autant qu'il est possible, en la battant fortement, à mesure qu'on l'insinue par l'ouverture A. On mêle de la mitraille avec la poudre, autant que l'on veut. On enfouit ensuite ce globe à un pied ou deux de profondeur, dans l'endroit où on prévoit que l'ennemi doit passer. On multiplie ces globes autant qu'il en est besoin pour l'effet qu'on se propose, & on les place à quelque distance les uns des autres. On a des cordelettes souffrées, qu'on insinue par une de ses extrémités dans le globe A. Celui qui doit mettre le feu, & qui est à quelque distance, tient l'autre extrémité. On cache cette cordelette dans des tuyaux de bambou qui sont enfouis en terre, & se communiquent; de sorte que la mêche porte en même tems le feu à tous les globes. Ce stratagême etoit souvent employé par *Koung-ming*, qui s'en servit en particulier contre les Tartares, dont il fut presque toujours vainqueur. Il etoit Général d'armée sur la fin des *Han*, c'est-à-dire vers l'an 200 de l'Ere chrétienne; & on ajoute qu'il avoit puisé dans les livres des anciens guerriers cette maniere de nuire à l'ennemi.

FIG. 76.

Ruche d'abeilles. Globe de fer rempli de poudre mêlée avec des morceaux de fer de toutes figures, & comprimée fortement. On enterre le globe comme il a eté dit ci-dessus, & on y met le feu de même. Voyez l'explication de la fig. 75.

FIG. 77.

Feu dévorant. On emploie cet artifice dans un siege, ou dans un combat naval. On prend un globe de papier, enduit en dehors de résine, d'huile & de cire jaune. On remplit ce globe de poudre mêlée de résine & de mitraille. On y met le feu au moyen d'une mêche; & on le lance sur l'ennemi.

FIG. 78.

Boîte de feu. a. Couvercle du vase. *b.* Bassin où l'on met l'amorce qui doit mettre le feu. La capacité du vase contient cent pieces de mitraille, dont on verra la figure ci-après.

Ces boîtes doivent être d'un bois léger, de la forme qu'on voit, & proportionnées à l'objet qu'on se propose. Celle dont se servoit *Tsi-nan-tang*, inventeur de cet artifice, contenoit cinq livres de poudre, & cent pieces de mitraille. Il mettoit dans le fond une légere couche de sable fin, ou de terre sablonneuse; sur cette couche, il etendoit avec egalité cinq livres de poudre; qu'il recouvroit de sable ou terre sablonneuse. Il enfonçoit au milieu de cette couche, une tasse de porcelaine grossiere, où il avoit mis du charbon pulvérisé, & sur lequel il mettoit deux ou trois charbons rouges de feu. Il fermoit la caisse avec son couvercle, & la faisoit porter dans l'eau le plus doucement qu'il etoit possible, lorsqu'il vouloit s'en servir. La tasse qui tenoit lieu de bassin pour contenir l'amorce, n'etoit placée qu'au moment où on alloit abandonner la boîte au courant de l'eau. C'est le brulot des Chinois. Ils ne s'en servent que lorsque leurs barques sont au-dessus du courant, vis-à-vis les ennemis. Ce brulot prend feu de lui-même, quand il heurte contre quelque barque ennemie. Le charbon pulvérisé, qui a eu le tems de s'allumer, est renversé par le choc, & enflamme la poudre.

FIG. 79.

Tuyau de feu. On choisit parmi les bambous qu'on nomme *Mao-tchou* (ils sont plus forts que les autres), ceux qui sont les plus ronds, & ont au moins deux pieds & deux dixiemes. On les lie fortement avec des cordes de chanvre, pour empêcher qu'ils ne se fendent. On enchasse chaque tuyau dans un manche de bois fort, au moyen duquel on le tient à la main. Le tuyau & le manche pris ensemble ne doivent pas avoir plus de cinq pieds. On le charge de plusieurs couches de poudre diversement composées, & par-dessus une balle faite avec une certaine pâte. Ces balles sont au nombre de cinq. La portée de ces balles est d'environ cent pieds; & leur effet est d'embrâser.

FIG. 80.

Globe contenant le feu du ciel. Voyez dans le Discours la page 333.

PLANCHE XVII [pag. 342].

FIG. 81.

MODELE des Navires qui ſont en uſage à Canton.

Ils ſont plus grands (dit l'Auteur qui me guide) que ceux du *Fou-kien :* ils ſont auſſi plus forts, parce qu'on les conſtruit avec du bois de fer (*tié-ly-mou*), au lieu que ceux du *Fou-kien*, ſont conſtruits avec du bois de pins, de ſapins, ou autre ſemblable. Dans un combat ſur mer ceux de Canton réſiſtent davantage & ſervent mieux ; mais ils ſont plus lourds, & ne valent pas les autres pour la courſe. Ils ont encore le déſavantage d'être très-difficiles au radoub. Ils ſont moins larges en bas qu'en haut, ce qui fait qu'ils ne ſauroient réſiſter en pleine mer à la moindre tempête. Ils ne ſont que côtoyer.

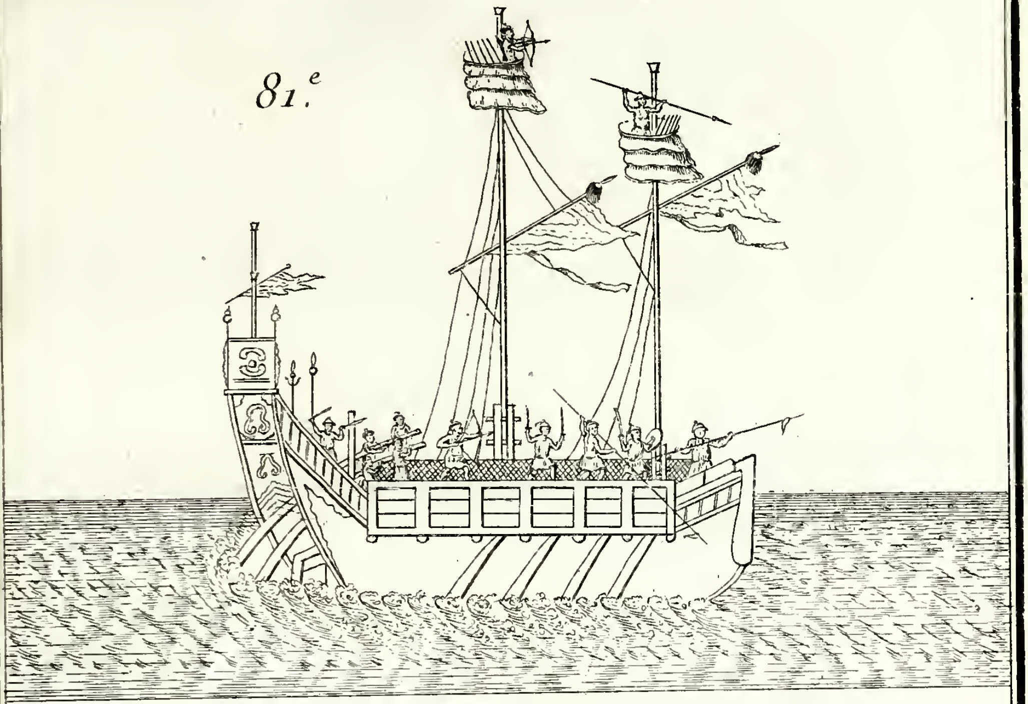
Les vers ne s'y mettent point, & ils durent très-long-tems. Il y en a de gros & de petits. Quelques-uns ſont armés de canons.

FIG. 82.

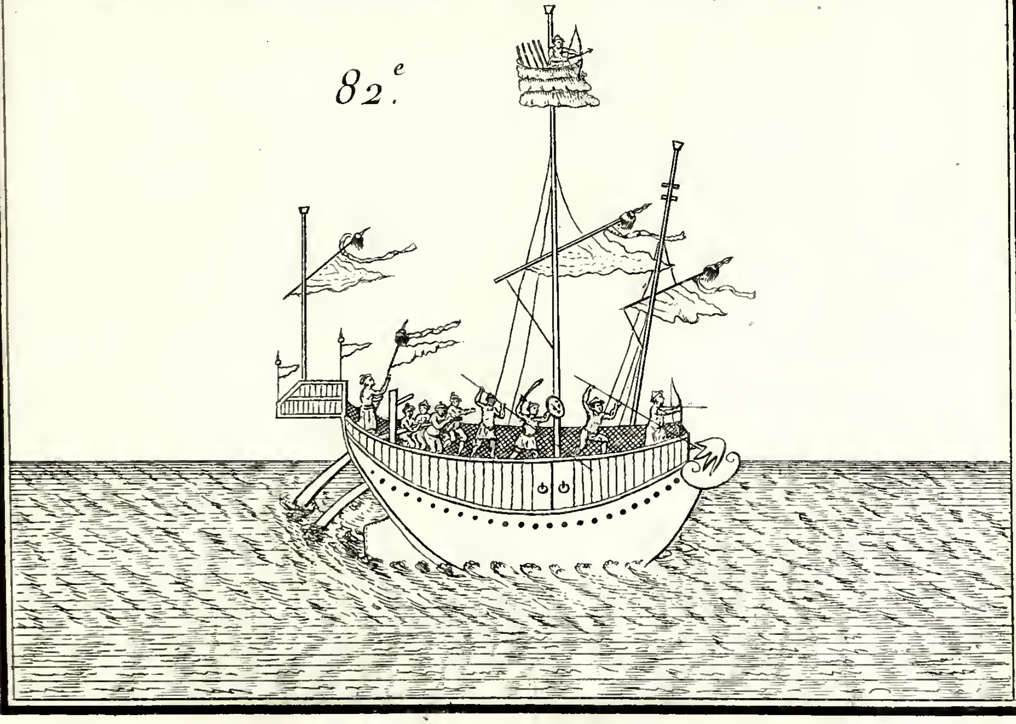
Vaiſſeau ou *Frégate de poſte.*

Cette ſorte de navire eſt fort en uſage dans le *Fou-kien.* On cloue des bandes de bois de bambou ſur les côtés du navire, pour qu'il réſiſte à la lame. Il tire ſix à ſept pieds d'eau. Il va par toute ſorte de tems. On s'en ſert pour courir après les pirates, les voleurs, & pour porter des nouvelles.

81.e



82.e



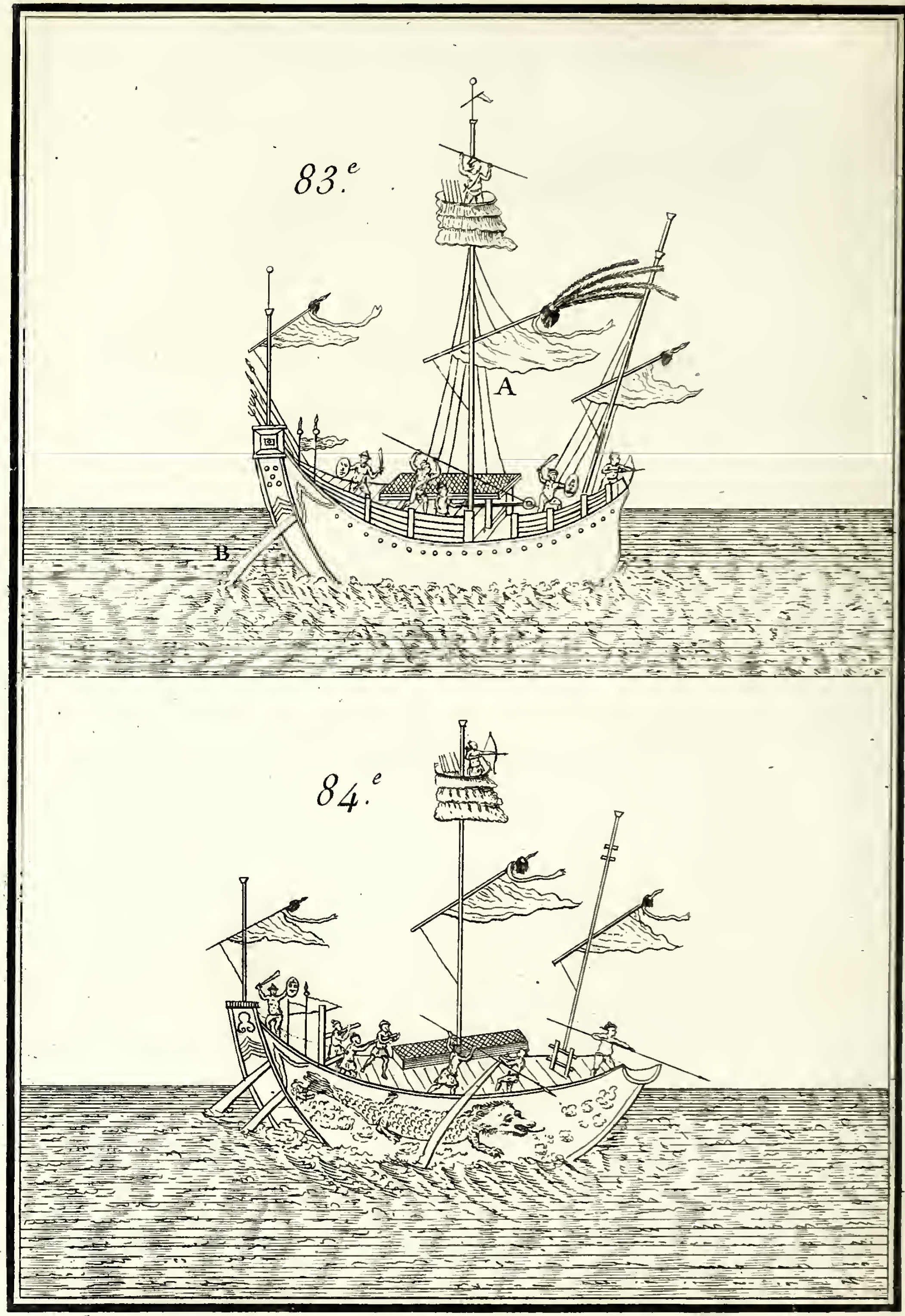

83.e
A
B
84.e

PLANCHE XVIII [pag. 342].

FIG. 83.

BARQUES dites *Tſang-tchen-tchouen.*

Elles ſont plus petites que celles dont on a déjà parlé. Quand il y a du vent on hiſſe la voile A; & quand le vent manque, on ſe ſert de rames.

B. Timon ou Gouvernail.

Cette barque eſt en uſage à *Tay-peng-hien.* Elle tire ſix à ſept pieds d'eau. On l'envoie à la découverte.

FIG. 84.

Vaiſſeau à ouvrir les vagues.

Il ne tire que trois ou quatre pieds d'eau. Sa proue eſt en pointe, & fend aiſément les eaux. C'eſt pour cela qu'on lui a donné le nom de *vaiſſeau à ouvrir les vagues.* Il a un gouvernail & quatre rames, outre la voile. Il ne craint ni le vent ni les vagues. Il contient depuis trente juſqu'à cinquante ſoldats.

PLANCHE XIX [pag. 343].

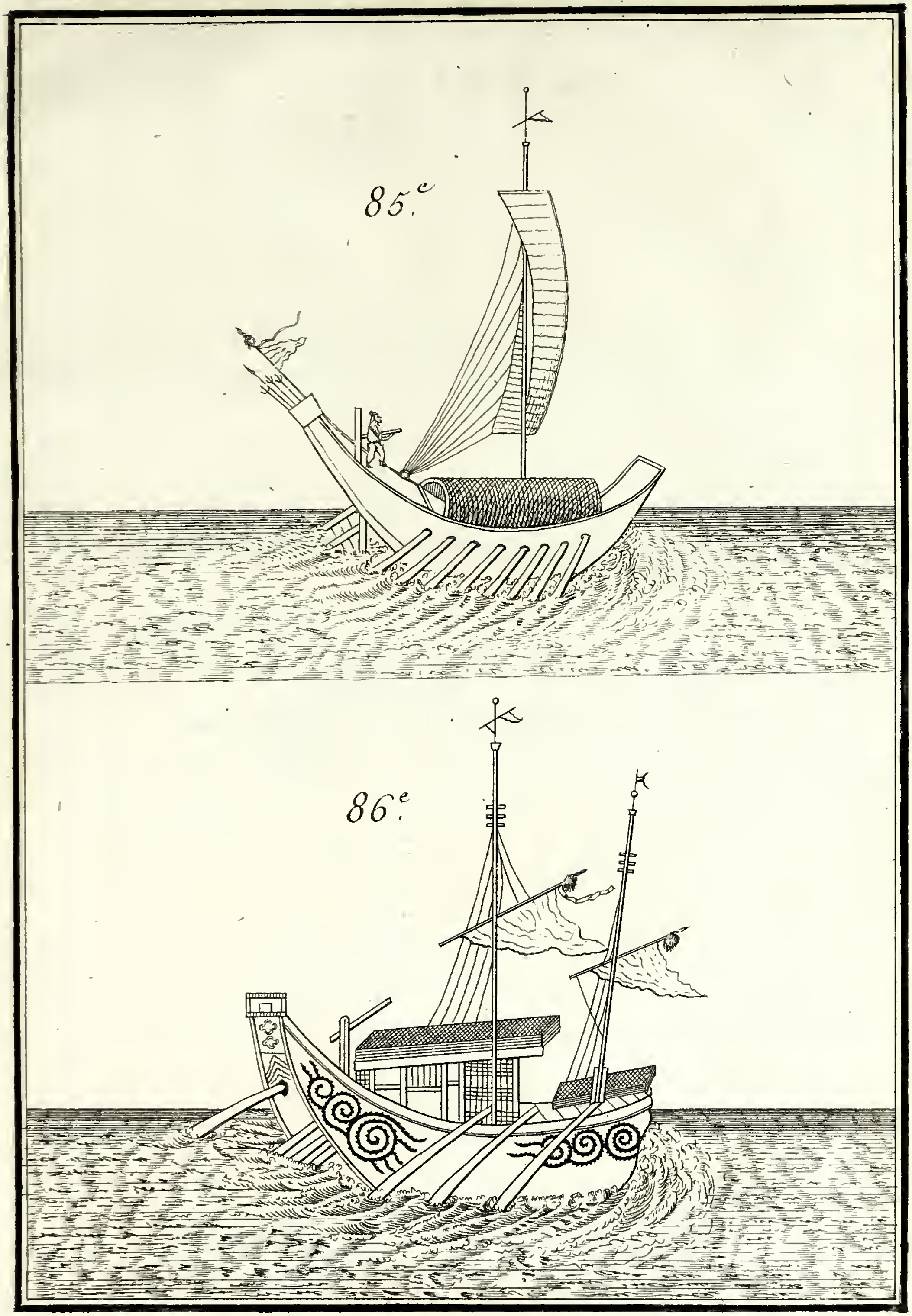
FIG. 85.

VAISSEAU nommé *Pa-la-hou-tchouen.*

Ce vaisseau n'est point plat par-dessus. Il a une quille. Il est aussi large à la proue qu'à la poupe. Sa longueur est d'environ quarante pieds, & sa largeur de dix. Il a huit ou dix rames de chaque côté, & une voile de grosse toile au milieu. Il soutient mieux que les autres le mauvais tems.

FIG. 86.

Bâtiment nommé *Kiao-tchouen-ché;* c'est-à-dire, modele d'une barque qui a la solidité d'un pont. Sa construction est à-peu-près la même que celle des barques dites *tsan-chan-tchouen* (Voyez Planche XVIII, fig. 83); il est seulement un peu plus gros: il a deux voiles, & est d'un très-bon usage à la guerre.


85.e
86.e

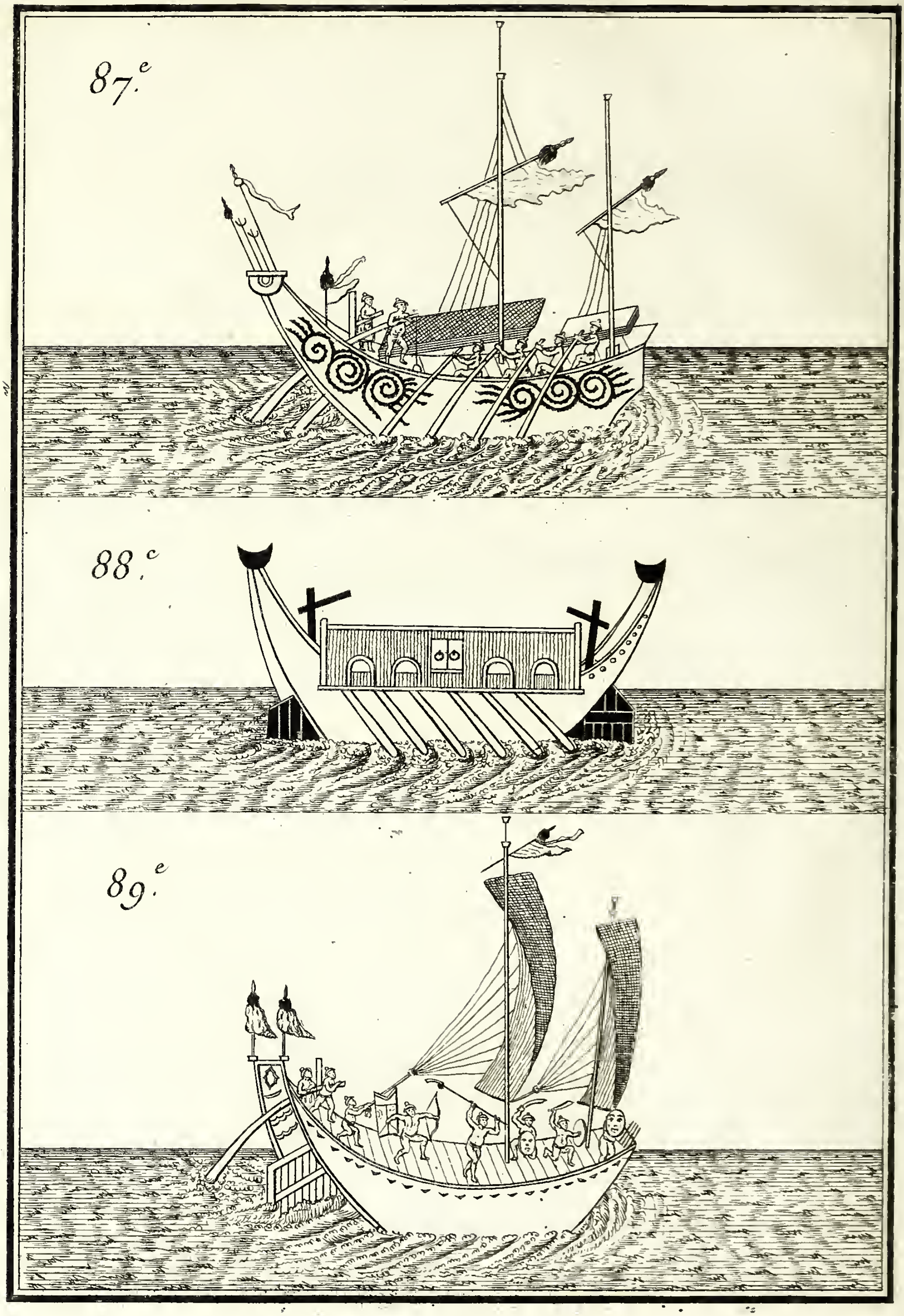

87.e
88.e
89.e

PLANCHE XX [pag. 343].

Fig. 87.

Batiment à huit rames.

Il n'eſt d'uſage à la guerre que pour porter promptement des nouvelles ou des ordres, ou aller à la découverte. On en trouve encore aujourd'hui au *Fou-kien*, au *Tché-kieng*, & à *Canton.*

Fig. 88.

Bâtiment à bec d'Epervier.

C'eſt, à la courſe, le plus léger qu'on connoiſſe. Comme ſa poupe & ſa proue ſont conſtruites de la même maniere, il avance ou recule avec la même facilité, ſans être obligé de virer de bord. Il a deux eſpeces de murailles faites avec des planchettes de bambou, qui mettent à couvert les ſoldats & les rameurs.

Fig. 89.

Bâtiment à courir ſur le ſable.

Il eſt ainſi nommé, parce qu'il marche ſur les eaux qui ont très-peu de profondeur. Il eſt plat en-deſſous, & gliſſe ſur le ſable le long des côtes de la mer du Nord qui eſt peu profonde. On ne s'en ſert point dans les mers du Midi.

PLANCHE XXI [pag. 343].

FIG. 90.

ANCRE de navire.

Elle eſt de bois de fer. *Dans les mers du Nord, on ſe ſert d'ancres de fer : dans les mers du Midi, qui ſont plus profondes, on ne peut employer que les ancres faites de ce bois très-peſant.* Ce ſont les termes de l'Auteur chinois.

FIG. 91.

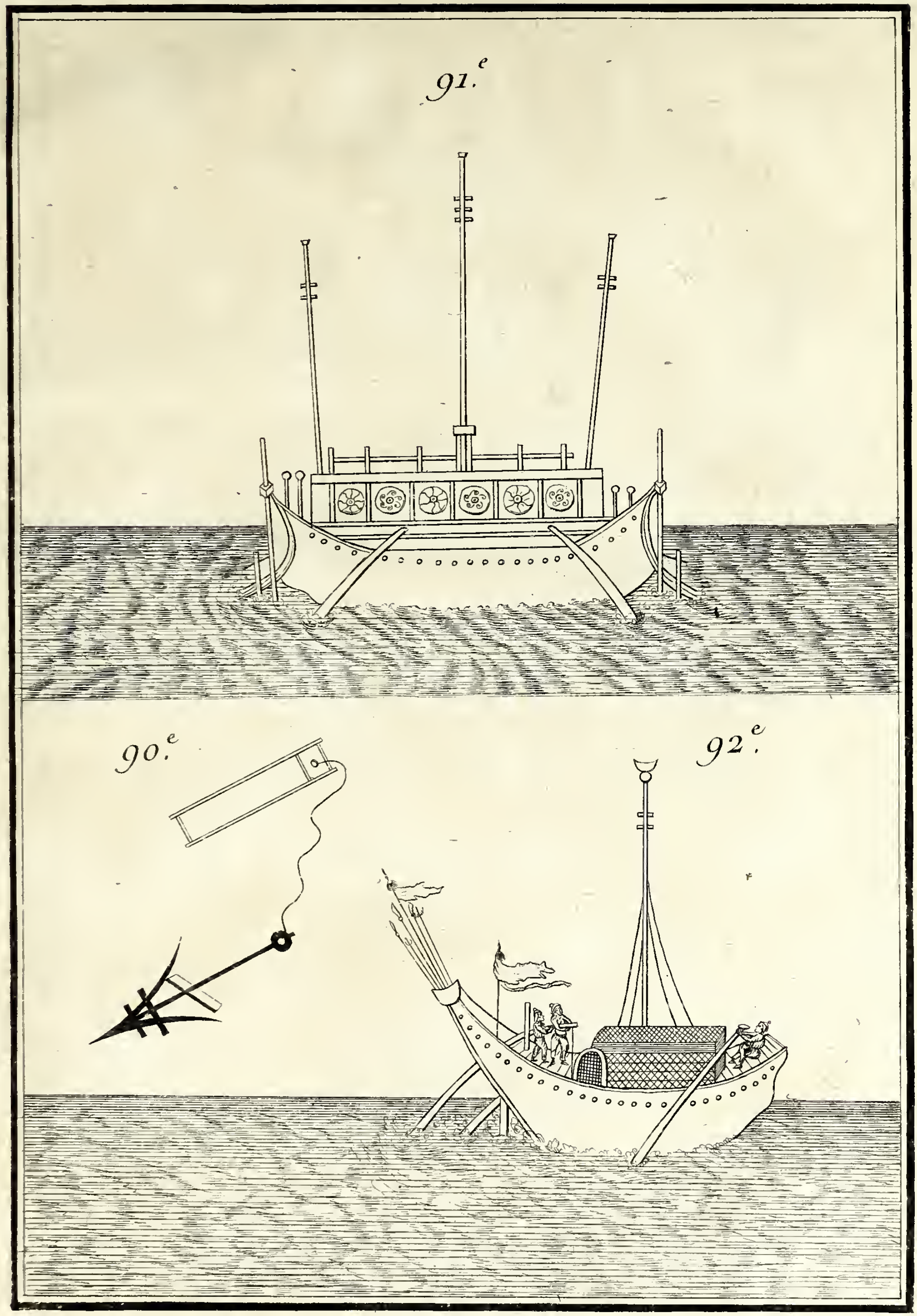
Bâtiment à deux têtes.

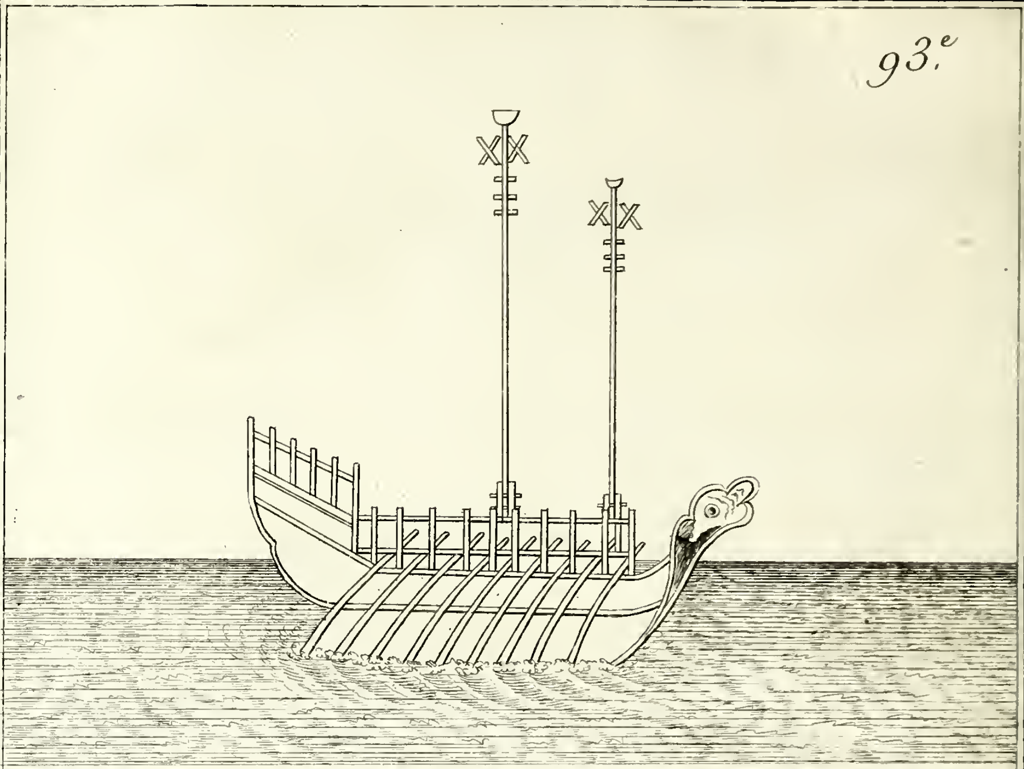
On le nomme ainſi parce qu'il a la même figure de l'avant comme de l'arriere. On s'en ſervoit autrefois pour porter à la capitale le tribut des denrées des provinces. Il en eſt parlé dans le *Ta-hio*. *Yen-y-pou* dit que la conſtruction de ce bâtiment le rendoit propre à marcher par toutes ſortes de vent, mais non pas en ſuivant une même route : il avançoit ou reculoit.

FIG. 92.

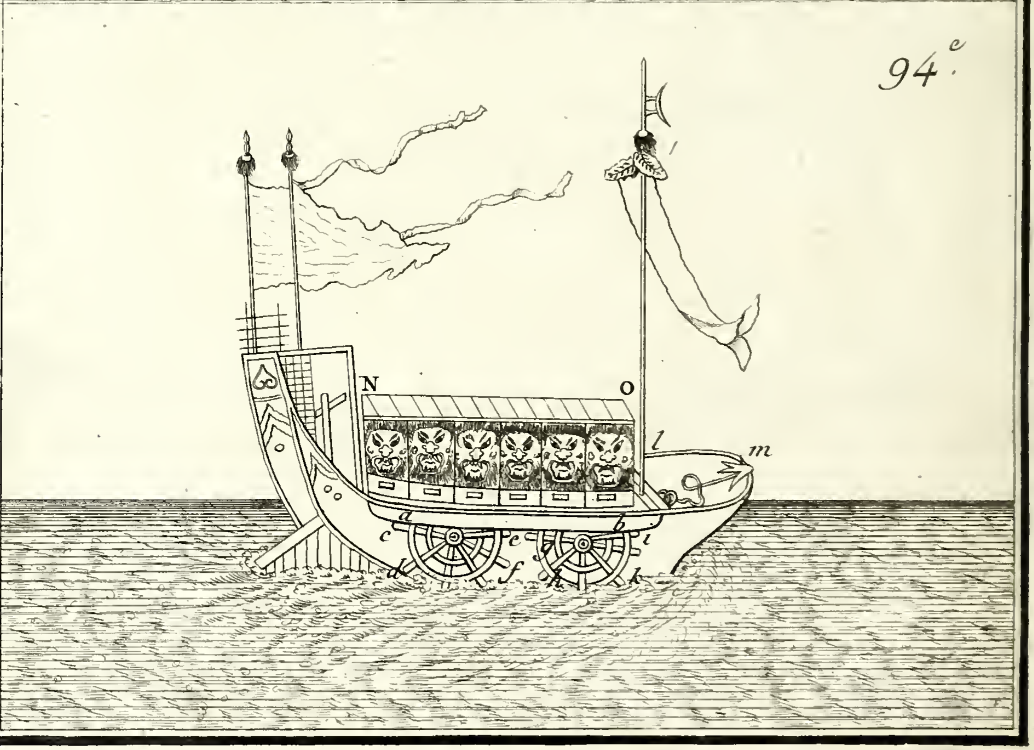
Barque de pêcheur.

Elle eſt ainſi nommée, parce qu'elle eſt conſtruite comme les barques de pêcheurs. Trois hommes ſuffiſent pour la conduire : l'un eſt à la voile, l'autre à la proue, & le troiſieme à la poupe. On ſe ſert de cette barque pour courir après les malfaiteurs, pirates, &c. Comme elle eſt très-légere, elle les joint fort vîte.


91.e
90.e
92.e



93.e



94.e

PLANCHE XXII [pag. 343].

FIG. 93.

BATIMENT nommé *Ou-koung*.

Le mot *Ou-koung* eſt le nom chinois d'un inſecte que nous appellons *mille pieds*, à cauſe de la quantité de ſes jambes : & on appelle ainſi ce bâtiment à cauſe du grand nombre de ſes rames. On met à ſa proue une tête ſculptée de l'animal dont il porte le nom. Ce bâtiment eſt très-léger à la courſe, & réſiſte aux plus violentes tempêtes. Il nous vient des etrangers du Sud-Eſt. Il n'y en avoit point ci-devant dans les ports de la Chine. On l'arme de gros canons qui portent le nom de *Fou-lang-ki*. Il eſt plat, large en deſſus, & va en pointe par le bas. Il a une quille, & de chaque côté autant de rames que l'on veut. Quand il eſt en marche, on diroit que c'eſt un oiſeau qui vole. Il ne ſauroit chavirer, quelque fort que ſoit le vent. C'eſt ce qui nous a engagé, dit l'Auteur chinois, à en adopter l'uſage ſur nos mers.

FIG. 94.

Barque à roues.

Elle a quarante-deux pieds de long, ſur treize de large. Les roues entrent dans un vuide d'un pied de hauteur, qu'on ménage ſous le bâtiment, entre de bonnes planches *a*, *b*. Du moyeu ou centre des roues, ſortent des roues qui ſont comme les dents de ces roues, en auſſi grande quantité qu'on veut : *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *k*, &c. Elles entrent dans l'eau à la profondeur d'un pied. Des hommes tournent les roues.

La longueur de la proue de L en M, eſt de huit pieds. La longueur du corps du bâtiment de N à O, eſt de vingt-ſept pieds ; la longueur de ſa poupe, de ſept pieds.

Les têtes de tigres ſont repréſentées ſur des planches mobiles couvertes de cuir, hautes de cinq pieds & large de deux. Elles mettent à l'abri de l'ennemi les ſoldats qui ſont derriere. On les ôte quand on veut aller à l'abordage.

PLANCHE XXIII [pag. 343]

FIG. 95.

ARMÉE navale rangée en campement.

A. Avant-garde.

B. Aîle droite.

C. Aîle gauche.

D. Le centre où eſt le Général.

E. Arriere-garde.

FIG. 96.

Diviſion du camp général en deux camps particuliers.

A. Campement de l'avant-garde.

B. Navires de la gauche qui vont à la découverte.

C. Navires de la droite qui vont à la découverte.

D. Campement de l'aîle gauche.

E. Navires de la gauche qui vont à la découverte.

F. Navires de la droite qui vont à la découverte.

FIG. 97.

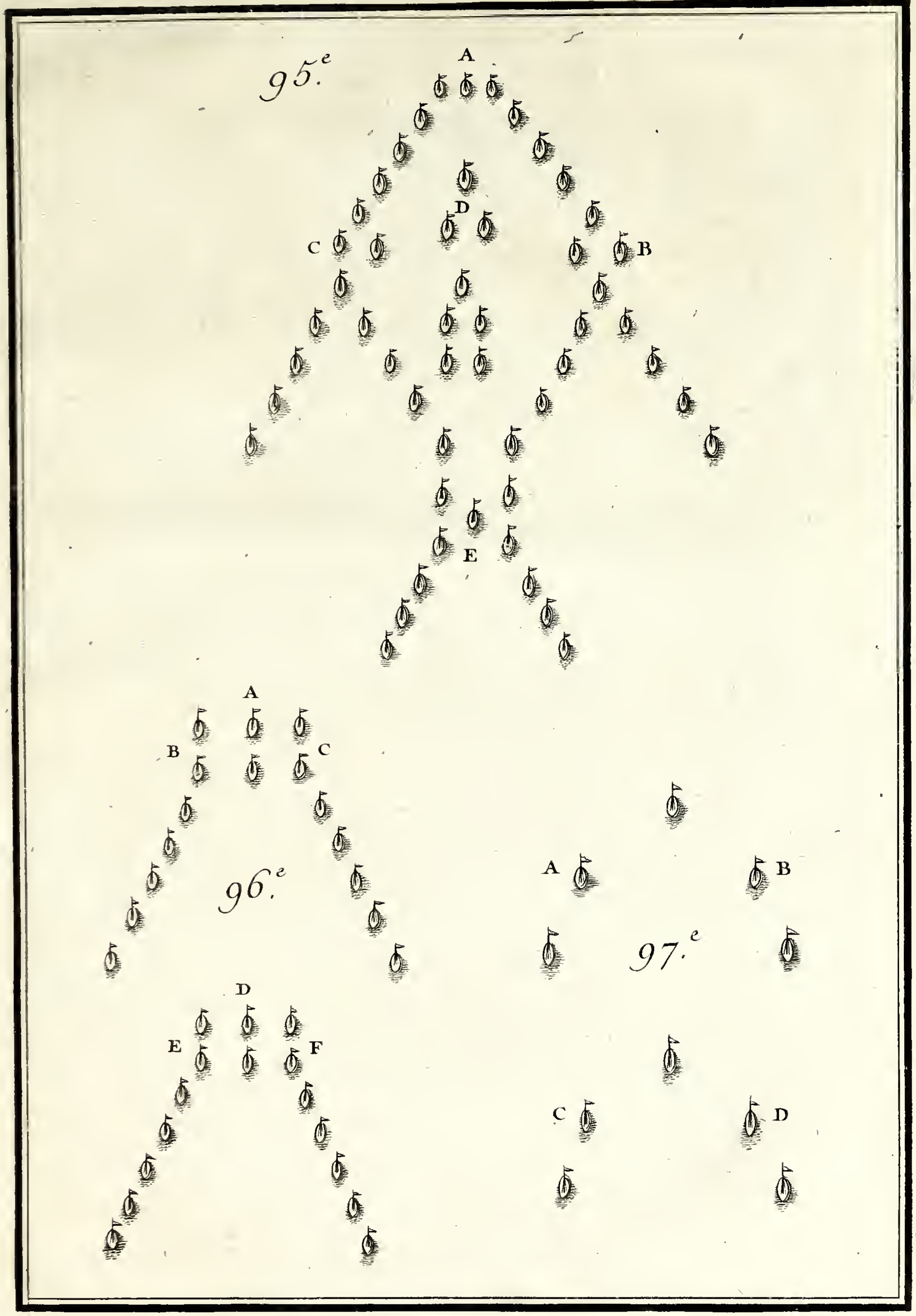
Repréſentation d'un petit camp.

A. B. Vaiſſeaux d'obſervation pour la gauche.

C. D. Vaiſſeaux d'obſervation pour la droite.

Ce campement ſuppoſe un tems calme.

PLANCHE


95.e
A
D
C
B
E
A
B
C
96.e
D
E
F
A
B
97.e
C
D

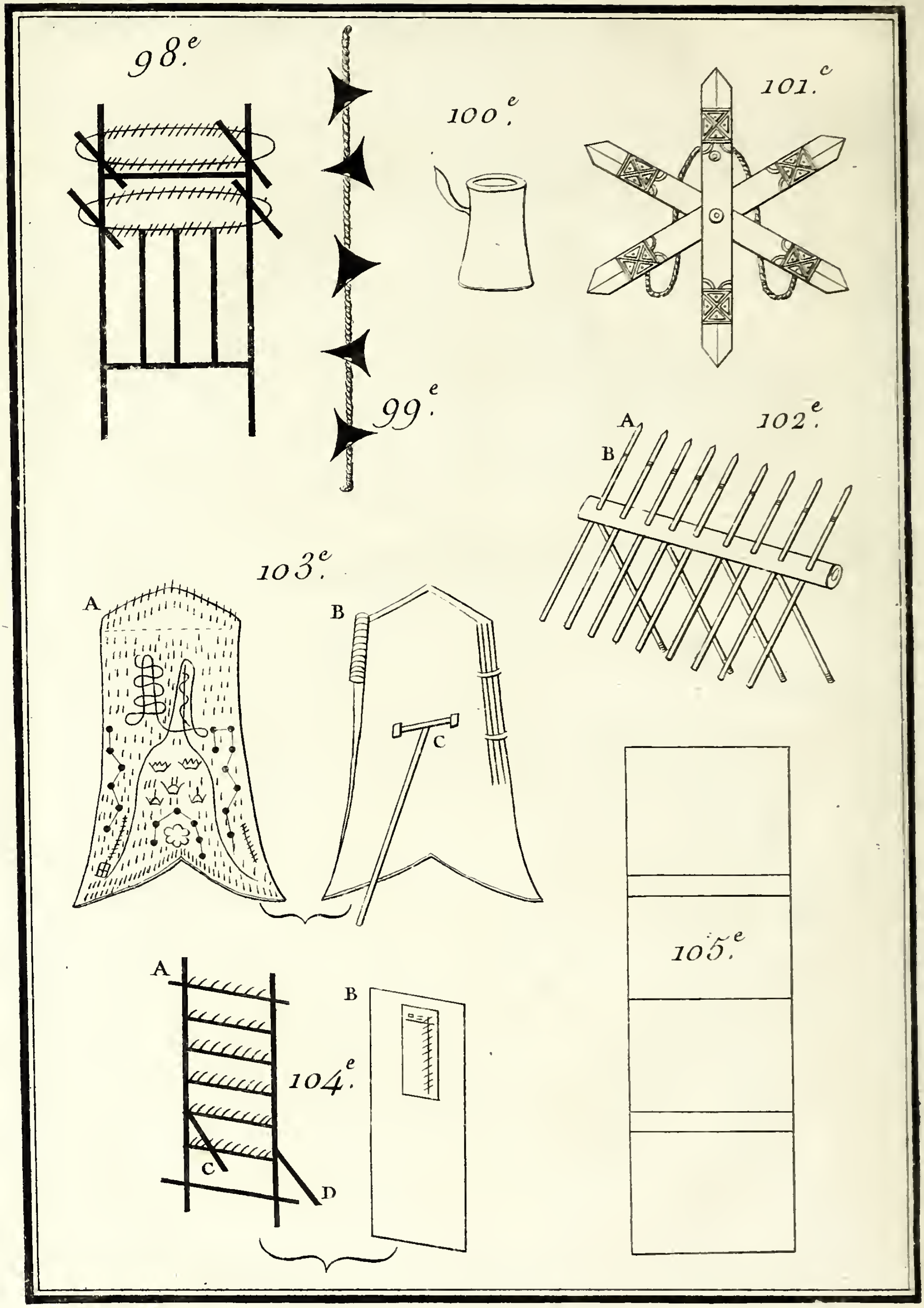

98.e
99.e
100.e
101.e
A
B
102.e
103.e
A
B
C
A
B
104.e
C
D
105.e

PLANCHE XXIV(*).

FIG. 98.

MURAILLES de bois.

Elles sont faites de pieces de bois, de la hauteur de cinq pieds, & larges à proportion. Elles sont jointes avec des clous de bambou. Il faut que chaque pan de cette espece de muraille puisse être porté par un seul homme ; ainsi son poids ne doit pas excéder cent livres. On s'en sert pour s'enfermer dans le camp pendant la nuit, ou durant les sieges, lorsqu'on craint l'assaut.

FIG. 99.

Pieces à enfermer les troupes.

Ces pieces triangulaires sont de fer. Elles ont un trou dans lequel on passe une corde. On les place à un pied de distance l'une de l'autre. Chaque rang de troupe est enfermé par cinq rangs de cordes ainsi armées. Quand on est en marche, chaque soldat porte dans son bouclier cinq de ces pieces, avec la corde qui les lie. On en fait usage dans les campemens, pour empêcher les hommes & les chevaux de s'ecarter.

FIG. 100.

Fleche diabolique, ou *Arme du diable.*

C'est un tuyau de bambou d'un pied de haut, dans lequel on met des morceaux de fer pointus, & qu'on remplit de matieres fécales ou fétides, qu'on mêle avec ces morceaux de fer. On les place de distance en distance autour du camp: ils servent à avertir la garde des espions qui arrivent, ou des déserteurs qui sortent. En marche, chaque soldat porte dans son bagage un de ces tuyaux vuides.

FIG. 101.

Chevaux de frise.

On s'en sert pour fermer le camp. La longueur de chaque piece de bois doit être de sept pieds. Elles sont armées de fer aux deux bouts, & servent aux mêmes usages qu'en Europe.

FIG. 102.

Barriere faite de pieux armés de pointes de fer de A en B.

FIG. 103.

Bouclier.

A. Le dehors du Bouclier.
B. Le dedans du Bouclier.
C. Bâton qui sert à le soutenir.

Le Bouclier doit avoir cinq pieds de haut sur deux de large. Il est de cuir ou d'un bois très-léger, sur lequel on cloue des bandes fort serrées de bois de bambou, comme on le voit à la face extérieure A, où toutes les pointes sont en-dehors. Sous ce bouclier, on est à couvert des traits de l'ennemi; mais on ne sauroit combattre. On le soutient droit au moyen du bâton C.

FIG. 104.

Foible muraille, autre espece de *Bouclier* ainsi nommé.

Ce bouclier est fait, comme le précédent, d'un bois léger, doublé de cuir, & couvert de clous, dont la pointe est en-dehors.

A. Face extérieure.
B. Face intérieure.
C. D. Bâtons mobiles pour le soutenir.

FIG. 105.

Rempart contre le fort & le foible.

On s'en sert pour se garantir des balles de fusil, & même des boulets de petits canons, dans l'eloignement de cinquante pas. Plus près, le boulet feroit breche. Ce *rempart* est fait d'un bois léger, couvert d'une double peau de bête fraîchement tuée. Entre les deux peaux, on met du coton, du papier, ou autres choses semblables, & l'on enduit les surfaces d'huile ou de vernis. Cet instrument n'est plus d'usage.

(*) Il n'est pas fait mention, dans le Supplément, de cette Planche, ni de celles qui suivent, parce qu'elles portent avec elles leur explication.

PLANCHE XXV.

FIG. 106.

TRAPE à prendre les ennemis.

Cette trape peut ſervir plutôt à prendre une bande de voleurs que des ennemis en guerre : quoi qu'il en ſoit, voici comment on la décrit.

Elle eſt faite d'un bois ſolide, & diviſée par compartimens : chaque compartiment eſt armé de clous, & a une porte à deux battans. On fait une foſſe dans l'endroit où l'on préſume que les ennemis doivent paſſer, & on la couvre de cette trape ainſi conſtruite ; on fait enſorte de les attirer, & la trape s'ouvrant ſous eux, ils tombent dans la foſſe.

FIG. 107.

Queue de léopard ſervant d'étendard.

Cet étendard eſt au ſeul uſage du Général : quand il eſt arboré, il eſt défendu, ſous peine de la vie, d'entrer dans la tente, ou dans le lieu où le Général ſe trouve ; & pour diſpenſer de la loi, le Général fait baiſſer l'étendard. Le bâton eſt d'un bois dur, & long de neuf pieds : au bout ſupérieur eſt un fer de lance ou de pique. Ce qui imite la queue de léopard, doit être de ſoie, & découpé par petites bandes. Sa longueur eſt de ſept pieds.

FIG. 108.

Pavillon diſtinctif des cinq endroits.

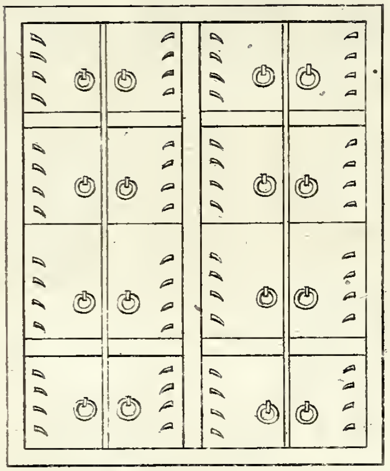
Le bâton a ſeize pieds de long, le bout ſupérieur eſt fait en forme de petite gourde, il eſt de fer ; un peu au-deſſous eſt un bâton de traverſe, A. A. à chaque bout duquel on ſuſpend une lanterne de papier huilé, B. B. : ces lanternes ont ſept pouces de haut & trois de diametre. Le pavillon doit être de ſoie, & long de douze pieds juſqu'en C. ; le reſte juſqu'en D. eſt d'une autre couleur. Il y a cinq de ces pavillons, & chacun a ſa couleur particuliere. Ils ſervent à donner le ſignal aux corps de troupes des mêmes couleurs, & on diſtingue ces couleurs pendant la nuit au moyen des lanternes.

FIG. 109.

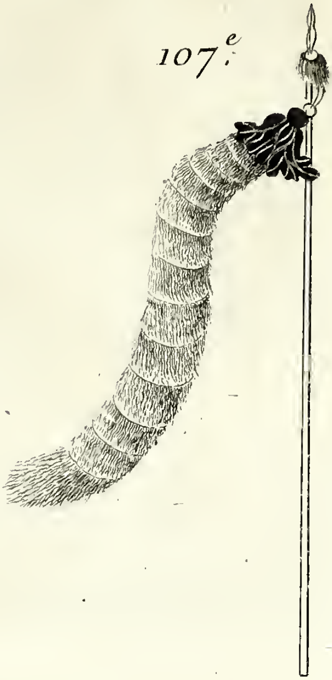
Étendard du lieu où eſt le Général.

Il eſt de ſatin verd, & les bords ſont de ſatin blanc : il a dix pieds en quarré : le bâton eſt long de ſeize pieds ; le bout ſupérieur, A. B., eſt de fer. De B. en C. il eſt couvert de poils de bœuf teints en rouge : de C. en D. ce ſont des bandes de ſoie qui flottent : au milieu de l'étendard ſont repréſentés le *Tay-ki*, les *Koa*, & les étoiles.

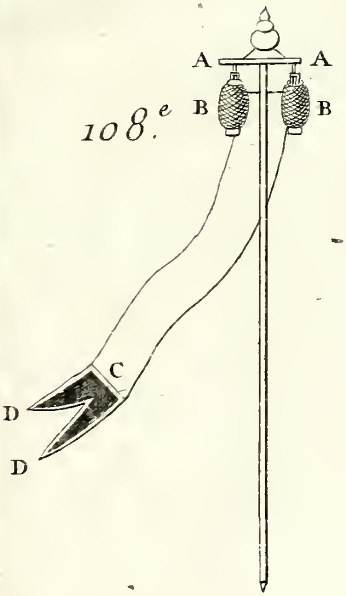
106.e



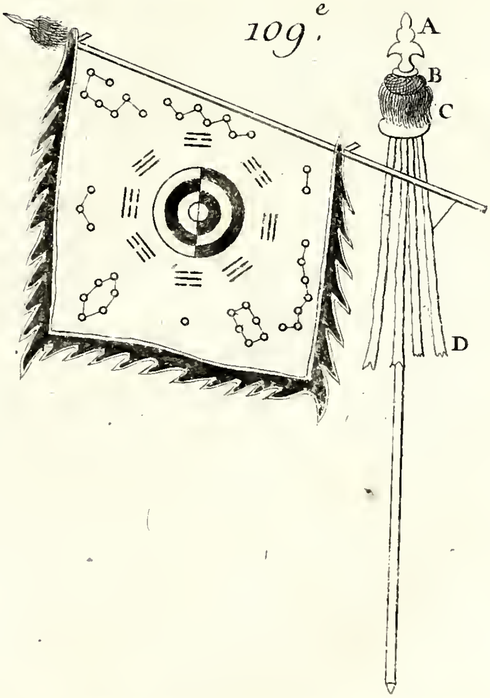
107.e



108.e



109.e



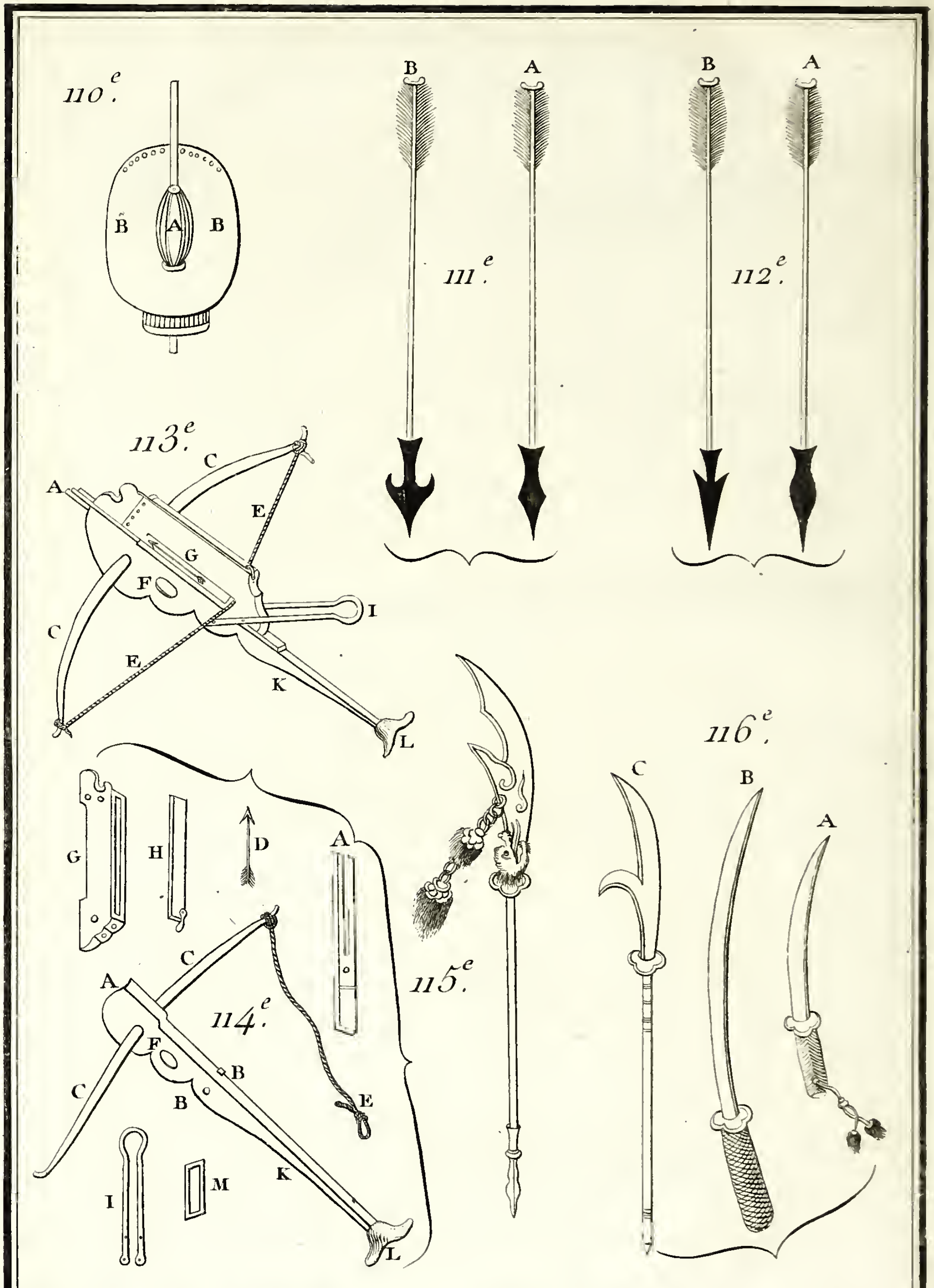

110.e
B̃
A
B
111.e
B
A
112.e
B
A
113.e
A
C
E
G
F
I
C
E
K
L
G
H
D
A
114.e
A
C
F
C
B
B
E
K
I
M
L
115.e
116.e
C
B
A

PLANCHE XXVI.

FIG. 110.

LANTERNE couverte.
A. La Lanterne.
B. B. Boëte de papier huilé, dans laquelle on met la Lanterne. Chaque compagnie a sa lanterne de la couleur qui la distingue.

FIG. 111.

A. *Fleche en sourcils.* B. *Fleche en ciseaux.*

FIG. 112.

A. *Fleche à percer la cuirasse.* B. *Fleche à diviser les epaules.*

FIG. 113.

Arbalête de l'invention de Tchou-ko.

C'est le fameux arc que les Chinois appellent *Nou-koung*. L'invention en est ancienne. *Tchou-ko-leang*, qui vivoit sur la fin des *Han* postérieurs, l'a perfectionnée. On peut, au moyen de cet arc, lancer jusqu'à dix fleches à la fois. *Voyez*, par le renvoi des lettres, l'explication de cette Planche dans la Planche suivante.

FIG. 114.

L'arc représenté dans la fig. précédente, est dans celle-ci divisé en ses différentes parties.
A. Echancrure pour contenir les fleches.
B. B. Trous dans lesquels on met les deux branches de la piece de fer qui sert à bander l'arc.
C. C. Arc. Il doit être de bois de mûrier.
D. Fleche.
E. Corde de l'arc.
F. Lieu où l'on met le pouce pour tenir l'arc avec assurance.
G. Petite boëte à contenir les fleches.
H. Couvercle de la boëte.
I. Piece de fer avec laquelle on bande l'arc.
K. Corps de la machine.
L. Pied.
M. Piece de fer pour arrêter le couvercle de la boëte.

FIG. 115.

Arme en croissant de la Lune. Cette arme est plus propre pour la parade que pour les combats.

FIG. 116.

A. Sabre court, à l'usage de la cavalerie.
B. Long Sabre à l'usage de l'infanterie.
C. Sabre en forme de faux.

PLANCHE XXVII.

FIG. 117.

LONGUE *pique.*

Le bâton doit être d'un bois dur; ou s'il eſt d'un bois ordinaire, il doit être revêtu de pieces de bois de bambou: le fer du bout ſupérieur eſt du poids de quatre onces: le bâton doit être aſſez gros pour remplir la main: & doit aller en diminuant depuis le milieu juſqu'en haut.

FIG. 118.

Sorte de pique, la même que les Anciens nommoient *meou.*

Le fer du bout d'en haut a ſept pouces de long, & peſe quatre onces; il eſt fait en forme de flamme.

FIG. 119.

Bâton armé de fer.

A. B. Fer qui arme l'extrémité ſupérieure; il eſt long de deux pouces & peſe quatre onces.
C. Clous qui attachent le fer.
A. D. Le bâton, y compris le fer, eſt long de ſept pieds.

FIG. 120.

Bâton de Chao-lin.

Il eſt long de huit pieds ou huit pieds cinq pouces. *Chao-lin* eſt le nom d'une forêt où croît l'eſpece de bois dont on fait ce bâton.

FIG. 121.

Bouclier de l'épaule, à l'uſage des fantaſſins.

Cette eſpece de bouclier eſt de toute antiquité; il eſt long de cinq pieds, & large de dix-ſept pouces; le dedans eſt d'un bois léger, & le dehors de cuir.

A. Face extérieure. B. Face intérieure.

FIG. 122.

Bouclier de l'épaule, à l'uſage des cavaliers.

Il repréſente la tête d'un tigre: il eſt d'un bois léger, couvert de cuir.

A. Face extérieure. B. Face intérieure.

FIG. 123.

Bouclier à queue d'hirondelle.

Il eſt à l'uſage des fantaſſins.

FIG. 124.

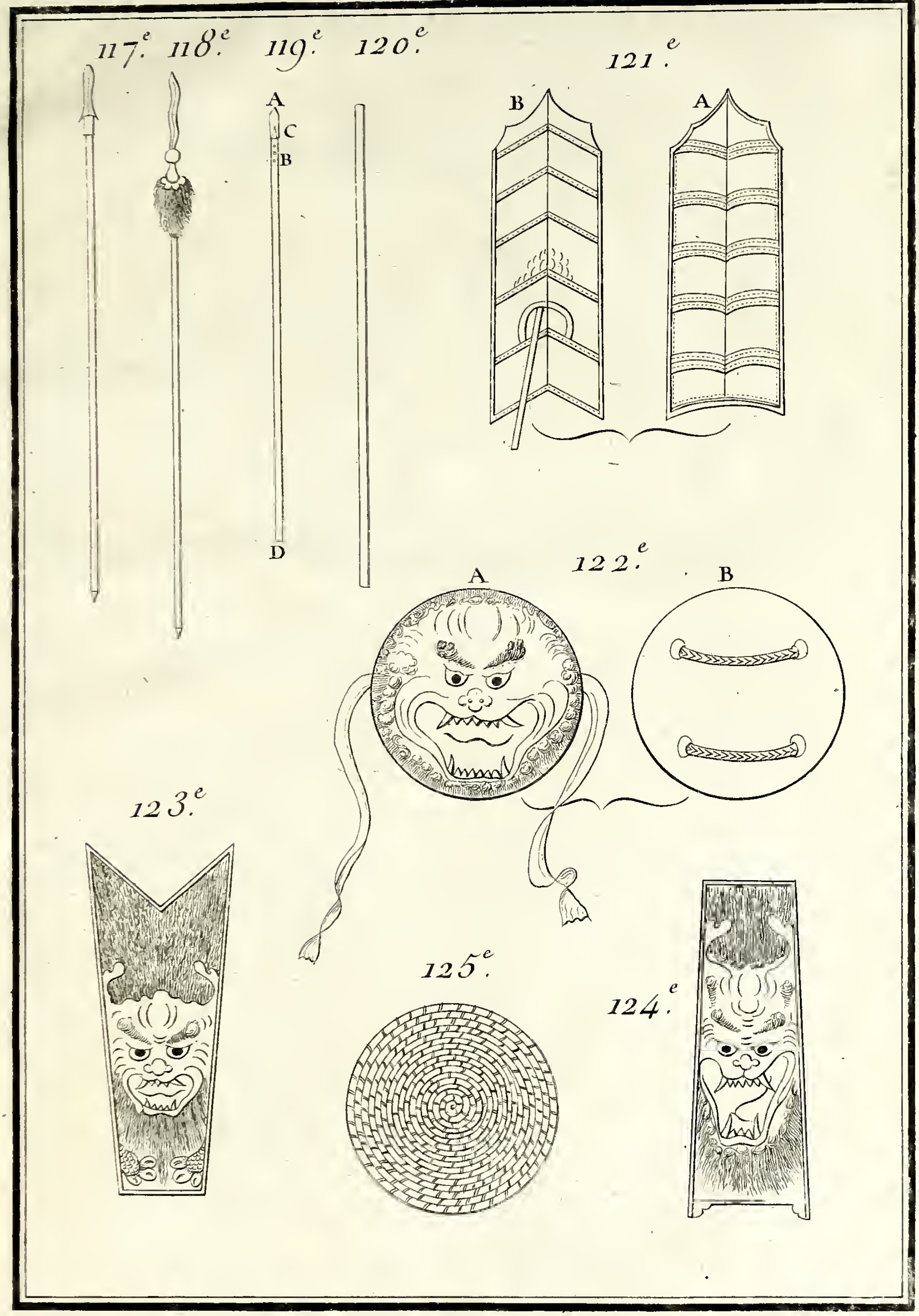
Bouclier de réſiſtance.

Il eſt ainſi appellé, parce qu'il eſt un peu plus fort que les autres: il eſt outre cela plus large par le bas que par le haut; & étant plus petit, il eſt moins embarraſſant.

FIG. 125.

Bouclier fait de rotin.

Il eſt très-léger, & réſiſte à la fleche & au ſabre.


117.e
118.e
119.e
A
C
B
D
120.e
121.e
B
A
122.e
A
B
123.e
125.e
124.e

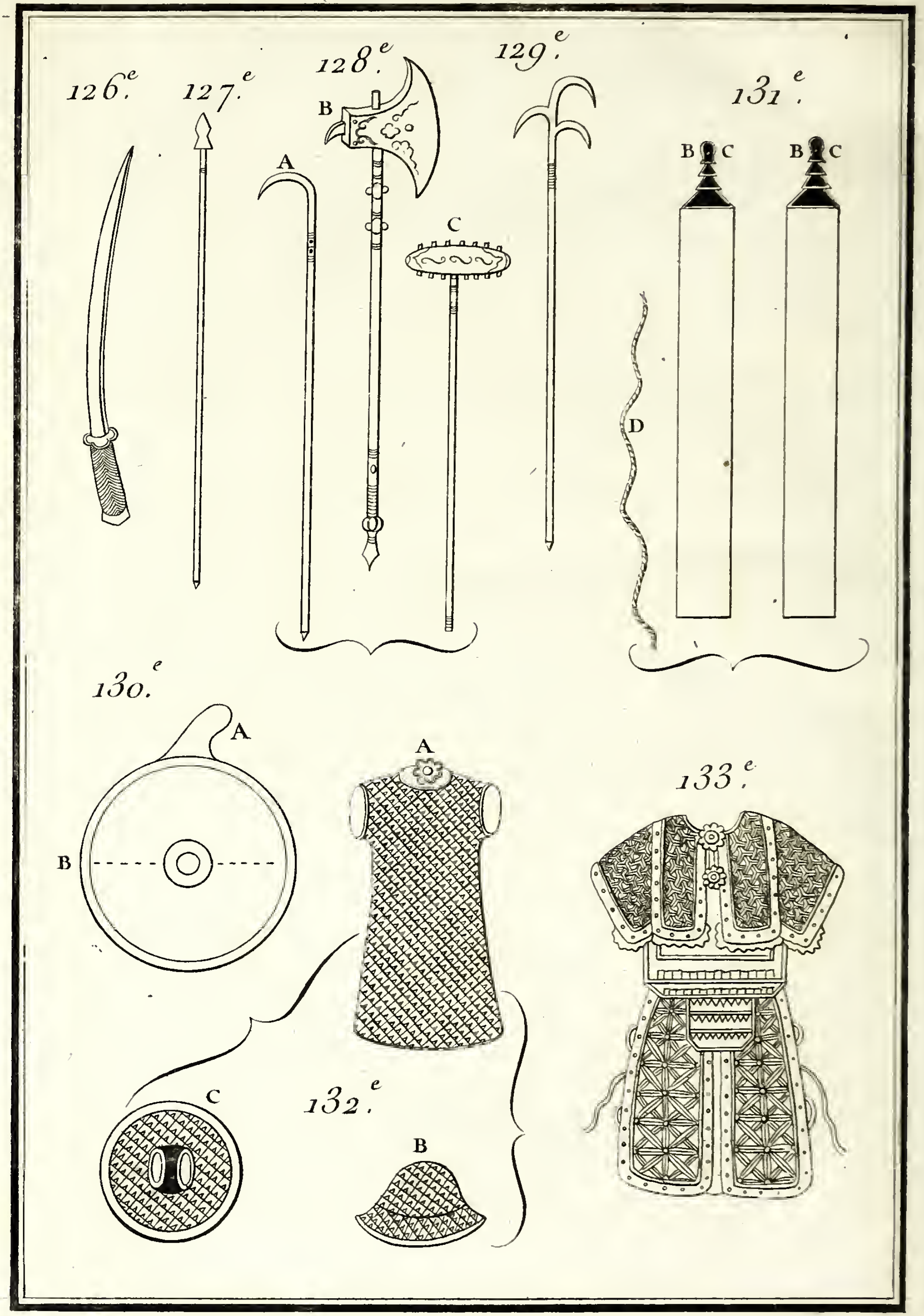

126.e
127.e
128.e
A
B
C
129.e
131.e
B C
B C
D
130.e
A
B
C
A
132.e
B
133.e

PLANCHE XXVIII.

FIG. 126.

SABRE qu'on porte à son côté.
Il est a l'usage de ceux qui se servent du bouclier de rotin.

FIG. 127.

Pique à lancer contre l'ennemi.
Elle est d'un bois très-dur, plus epaisse par le haut que par le bas, & est armée d'un fer bien affilé.

FIG. 128.

A. *Croc* fait de bois de bambou armé de fer. Sa longueur est de dix pieds. Il est sur-tout à l'usage des gens de mer.
B. *Grande hache*, à l'usage des cavaliers.
C. Arme à l'usage des mariniers, pour se défendre contre ceux qui viennent à l'abordage. C'est un cercle de fer armé de clous & emmanché d'un long bâton de bois très-dur.

FIG. 129.

Triple crochet. Il est long de dix pieds cinq pouces.

FIG. 130.

Signal du silence, ou baillon rond.
A. Partie du baillon qui est dans la bouche.
B. Partie qui est en dehors de la bouche. Tout ce qui est depuis la languette jusqu'au centre, est dans la bouche, & le reste hors de la bouche.

L'usage le plus ordinaire de ce baillon, est pour ceux qui sont chargés de quelque commission importante, ou de donner quelques avis secrets à quelque commandant. L'officier ou le soldat muni du baillon dans les formes, peut passer sans répondre à qui que ce soit. Tous les passages lui sont ouverts, & on ne doit point l'interroger.

FIG. 131.

Planchette de bambou liée au baillon, & sur laquelle on ecrit divers caractères, dont on verra le sens ci-après.
A. Face extérieure de la planchette.
B. Face intérieure de la planchette.
C. Trou par où passe la cordelette D.
D. Cordelette qui sert à lier le baillon avec la planchette.

Sur cette planchette on ecrit le nom de l'emissaire, le genre de sa commission, de quelle compagnie il est, &c. L'Officier met lui-même son seing au bas.
La planchette & le baillon se font de bois de bambou. La planchette a quatre pouces de large & cinq lignes de long (Le pied chinois est de dix pouces, & le pouce de dix lignes).

FIG. 132.

A. Cuirasse de Rotin.
B. Casque.
C. Bouclier.

FIG. 133.

Cuirasse à l'imitation de la peau de l'animal appellé Ni (Cet animal ressemble, dit-on, au lion).

Pour faire cette Cuirasse, on prend cinq livres de l'herbe appellée *Teou-kou-hao*, c'est-à-dire, *Herbe à pénétrer les os;* trois livres de graine de raves ou raiforts; on met le tout dans cent livres d'eau bien claire, & on le fait bouillir jusqu'à cent fois. On passe cette eau dans un tamis fin. On jette ce qui reste dans le tamis, & on conserve l'eau dans laquelle on met des ecailles de *Tchouen-chan-kia*, tenant encore à la peau. Il faut cent de ces peaux pour composer la cuirasse en entier. On ajoute trois livres de sel, autant de salpêtre le plus foible, nommé *Pi-siao*, cinq onces de salpêtre à faire la poudre (*Ho-siao*), huit onces de *Lou-cha*, espece de terre blanche. On fait bouillir tout cela ensemble pendant un jour & une nuit. On le bat ensuite; & quand on l'a réduit en pâte, on l'etend sur une planche fort unie, & on imprime dessus telle figure qu'on veut. Cette cuirasse est très-légere, & à l'epreuve du trait.

PLANCHE XXIX.

FIG. 134.

C*UIRASSE faite de fil d'acier.*

FIG. 135.

Char à garantir du vent.

A. A. Pointes de fer pour fixer le char.
B. B. B. Planches attachées au char. Elles ſont percées pour laiſſer voir de loin, & pour pouvoir paſſer le canon d'un fuſil.
D. D. Fleches.

FIG. 136.

Changement de l'ancien Char de guerre nommé Kang-tche.

L'ancien char n'etoit fait que pour porter des guerriers armés comme on l'etoit alors. Le char moderne peut porter encore des canons. On accouple ces chars quand on a de l'eſpace; on les ſépare dans les lieux etroits. Ils ſervent à porter les armes & les proviſions pendant le voyage ou la marche des troupes : & à entourer le camp.

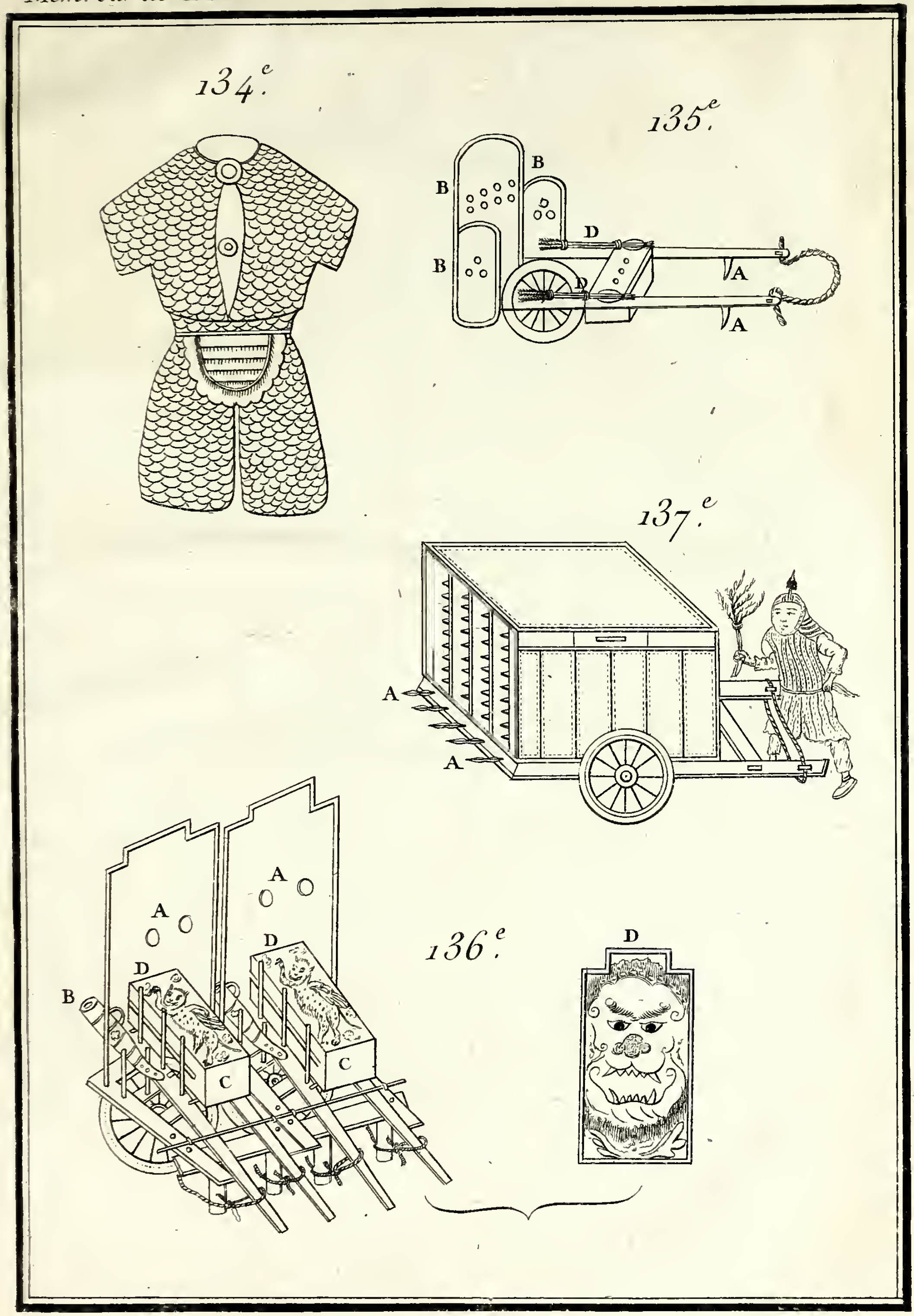
Cette figure repréſente deux chars accouplés.

A. A. Trous par leſquels on tire les fuſils, ou on lance les fleches enflammées.
B. Canon.
C. C. Caiſſe où ſont renfermées les fleches qui doivent porter le feu.
D. Figure de tigre repréſentée ſur le couvercle de la caiſſe.

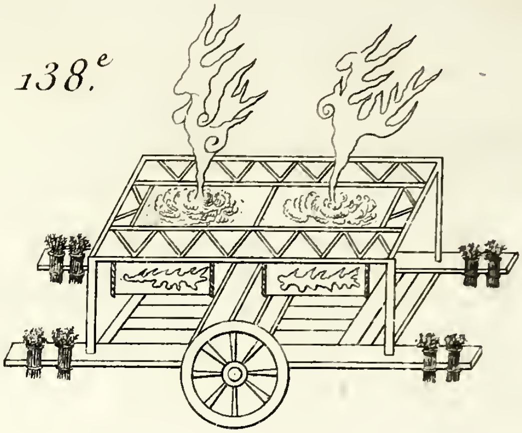
FIG. 137.

Machine en forme de char, pour porter le feu dans le camp ennemi.

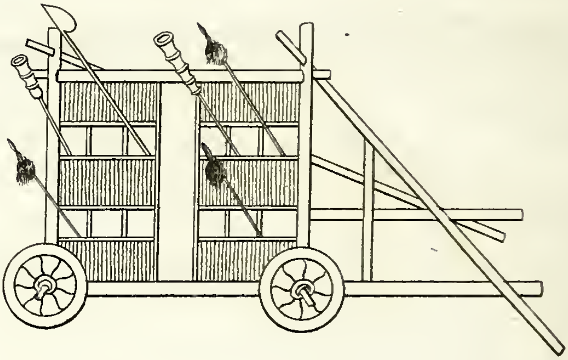
Elle doit être d'un bois très-fort, & longue de dix pieds, large de deux pieds trois pouces, & haute de deux pieds. Le diametre de ſes roues eſt de deux pieds & demi. Elle porte cinq lances de face marquées A. A; & elle eſt remplie de cent fleches de feu. Elle eſt fermée par un fort couvercle enduit de vernis ou d'huile, pour préſerver de l'humidité. Un ou deux ſoldats pouſſent la machine juſque près du lieu qu'elle doit embrâſer: alors on y met le feu, & la machine avance d'elle-même, & fait ſon effet.

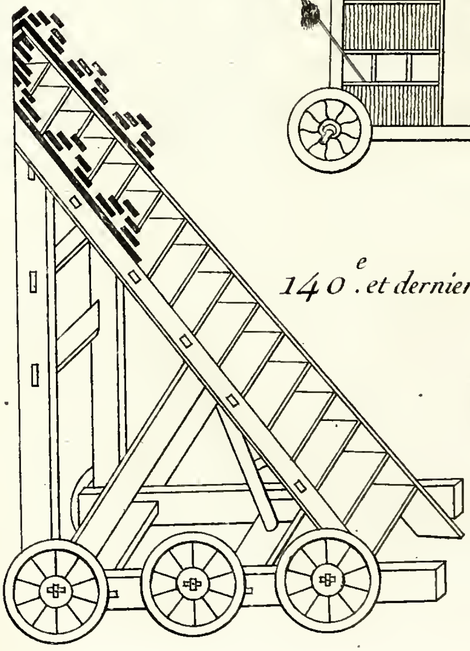

134.e
135.e
B
B
B
D
D
A
A
137.e
A
A
A
A
D
D
B
C
C
136.e
D

138.e



139.e





140.e et derniere

PLANCHE XXX ET DERNIERE.

Fig. 138.

Char à huile pour mettre le feu.

Il eſt de bois, & a deux roues. Ses côtés ſont aſſujettis par des lames de fer. On met dans ce char un vaſe plein d'huile, au milieu duquel eſt un baſſin de fer, qu'on remplit de braiſe. On attache aux quatre côtés du char, des matieres combuſtibles qui prennent aiſément feu. On fait rouler le char juſqu'auprès du lieu où l'on veut mettre le feu; par exemple, juſqu'auprès de la porte de la ville qu'on aſſiege. On met le feu aux matieres combuſtibles, & on ſe retire. Les aſſiégés voulant eteindre le feu du haut des murailles, en y verſant de l'eau, ne font que l'allumer davantage.

Fig. 139.

Char volant.

Il eſt ainſi appellé à cauſe de ſa légéreté. A l'exception du brancard & des roues qui ſont d'un bois dur, tout le reſte eſt fait de planchettes de bambou. Ce char peut contenir juſqu'à vingt-cinq perſonnes. Etant vuide, un ſeul cheval peut le traîner; & ſix hommes peuvent le porter dans les lieux où on ne peut ſe ſervir de chevaux.

Fig. 140. & derniere.

Pont à eſcalader le Ciel.

C'eſt ainſi qu'on appelle cette echelle, dont on ſe ſert pour eſcalader les murs d'une ville qu'on aſſiege.

De tous les inſtrumens de guerre ou machines dont on a donné les figures, très-peu ſont en uſage aujourd'hui. Il eſt bon cependant de ne pas ignorer la maniere des anciens; c'eſt pourquoi j'ai recueilli avec ſoin tout ce qu'ils ont fait en ce genre.

Fin du huitieme volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois*, *Tome VIII;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 15 Octobre 1781.

BÉJOT.

LIVRES concernant l'Hiſtoire de la Chine *qui ſe trouvent chez le même Libraire.*

ART militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens Traités ſur la guerre, compoſés par différens généraux Chinois, traduit en françois par M. *Amiot*, revu & publié par M. *de Guignes*, *Paris*, 1772, *in*-4°. *fig.* 14 liv.

Le même avec figures enluminées, 30 liv.

Supplément à cet ouvrage, avec 30 planches, *in*-4°. br. 7 liv.

N. B. Le premier de ces deux ouvrages forme le tome VII, & l'autre fait partie du tome VIII des Mémoires Chinois.

Etat actuel de la Science militaire à la Chine, dans lequel ſe trouve une analyſe critique de l'Art militaire des Chinois, *Paris*, 1773, *in*-12, *fig.* 3 liv.

Hiſtoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, & des autres Tartares occidentaux, avant & depuis J. C. juſqu'à préſent, par M. *de Guignes*, *Paris*, 1756, 5 vol. *in*-4°. 60 liv.

Les tomes 4 & 5 *ſe vendent ſéparément*, 24 liv.

Hiſt. d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, par M. *Roubeau*, *Paris*, 1770, 5 vol. *in*-4°. 60 liv.

Les tomes 4 & 5 ſéparément, chaque vol. *en feuilles*. 10 liv.

La même, *Paris*, 15 vol. *in*-12. 45 liv.

On vend auſſi ſéparément les tomes 10 à 15, mais trois à trois, chaque vol. *en feuilles*, 2 liv. 10 ſ.

Mémoires concernant l'hiſtoire, les ſciences, les arts, les mœurs, les uſages, &c. des Chinois, par les *Miſſionnaires de Pékin*, *Paris*, 1776, *& ſuiv.* 8 vol. *in*-4°. *fig.* 96 liv.

La ſuite ſous-preſſe.

Lettres à un Miſſionnaire à Pékin, contenant diverſes queſtions ſur la Chine, pour ſervir de Supplément aux Mémoires concernant l'hiſtoire, les ſciences, les arts, les mœurs, les uſages, &c. des Chinois, *Paris*, 1781, *in*-8°. *fig.* 5 liv.

Yu le Grand & Confucius, traduits par M. *Clerc*, *Soiſſons*, 1769, *in*-4°. 12 liv.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe. 1781.